Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/n31viedespeuples08pari

TOME VIII. — N° 31 10 NOVEMBRE 1922

(57)

# LA VIE DES PEUPLES

WITHDRAWN FROM UNIVERSITY LIBRARY

SOMMAIRE


| | | |
|---|---|---|
| N. MURRAY BUTLER | *Plus haut ! Amérique* | 489 |
| Edouard GUYOT | *La chute de Lloyd George* | 507 |
| Jacques ESPIRA | *Le Fascisme* | 518 |
| Charly CLERC | *La Suisse d'après ses écrivains* | 539 |
| Juliette BERTRAND | *Bruno Cicognani* | 569 |
| Bruno CICOGNANI | *Vieux intérieurs, vieilles maisons ; Béquèche* | 574 |
| Jan HAJSMAN | *Impressions de Vienne* | 613 |
| J.-V. HRUSKA | *Vienne et Prague* | 648 |
| Louis EISENMANN | *Le relèvement de l'Autriche* | 668 |
| Jules LEGRAS | *Encore les Langues Vivantes* | 698 |
| Georges SCELLE | *La troisième assemblée de la Société des Nations* | 717 |
| René LAURET | *Les conditions de la vie en Allemagne* | 735 |

| | | | |
|---|---|---|---|
| Vie économique | 735 | Vie politique | 822 |
| Vie académique | 770 | Vie internationale | 850 |
| Vie littéraire | 799 | A travers les Livres | 859 |
| Vie artistique | 808 | A travers les Journaux | 868 |
| Vie théâtrale | 812 | A travers les Revues | 868 |


Traduction et reproduction interdites

Prix : 5 francs

# SOMMAIRE DES CHRONIQUES


**Vie économique** — Pages

René LAURET : *Les conditions de la vie en Allemagne* ..... 735
Hélio LOBO : *Le tarif républicain ou Fordney-Mac Cumber Act de 1922* ..... 760

**Vie académique**

*Le règne de l'esprit* ..... 770
*Mongols et Papes aux XIIIe et XIVe siècles* ..... 772
*Les ondes invisibles* ..... 777
*La restauration des monuments après la guerre* ..... 781
*Talleyrand, membre de l'Institut* .. 788

**Vie littéraire**

*Les disparus : Théophile Gautier* ... 799

**Vie artistique**

Paul SOURZAC : *Le Maroc vu par les artistes contemporains* ..... 808

**Vie théâtrale**

NISMES : « *Judith* » *de M. Bernstein* 812

**Vie politique** — Pages

Gaston RAPHAËL : *Le nouveau bloc socialiste en Allemagne* ..... 822
R. L. : *Le procès des assassins de Rathenau* ..... 827
A. S. : *En Finlande* ..... 832
P. N. : *Les élections et le régime parlementaire en Pologne* ..... 835
Y. A. BODRY : *En Russie* ..... 842
X. : *La crise intérieure russe* ..... 846
*La nouvelle révolution turque et la suppression du sultanat* ..... 848

**Vie internationale**

*L'Institut de droit international* (Grenoble, 28 août, 3 septembre) 850
*Le XXXIe Congrès de l'International Law Association à Buenos Ayres* (23-30 août) ..... 852
*Le Ve Congrès juridique international de la Navigation aérienne* (Prague, 25-30 septembre).... 856

**A travers les livres**

Christian SÉNÉCHAL : *Politique catastrophique*..... 859

**A travers journaux et revues**

*Questions internationales*..... 868
*La France vue de l'étranger* ..... 870
*Grande-Bretagne* ..... 871
*Allemagne* ..... 879
*Italie* ..... 881
*Roumanie* ..... 887
*Turquie* ..... 890
*Grèce* ..... 893
*Lettonie* ..... 894
*Russie*..... 896
*Asie* ..... 897
*Amérique* ..... 899
*Océanie* ..... 901



# LA VIE DES PEUPLES

*Revue de la Pensée et de l'Activité françaises et étrangères*

Paraît le 10 de chaque mois en un volume in-8° d'au moins 192 pages

FONDATEUR : A. DE LAPRADELLE

PRIÈRE D'ADRESSER TOUT CE QUI CONCERNE

La Rédaction de la Revue : 2, Rue Lecourbe, Paris (XVe) — Tél. Ségur 84-40

L'Administration de la Revue : A la Librairie Guillon, 5, Place de la Sorbonne, Paris (Ve)

*Secrétaire Général* : JEAN BONNEROT.

**CONDITIONS D'ABONNEMENT :**

| | Un an | Six mois |
|---|---|---|
| FRANCE ..... | 50 fr. | .... 30 fr. |
| ETRANGER ..... | 70 fr. | .... 40 fr. |

P
Fr. Lit.
V

# La Revue de Genève

Directeur : ROBERT DE TRAZ

**Internationale, mais non internationaliste, la " REVUE DE GENÈVE " est un organe de liaison. Elle groupe des écrivains représentatifs de chaque nation, afin qu'ils s'expliquent. Revue de civilisation comparée, elle donne chaque mois, grâce à des collaborateurs de tous pays, l'image vivante et contemporaine d'un monde où personne ne peut plus s'isoler.**

**La " REVUE DE GENÈVE " publie des œuvres de Maurice Barrès, Georges Duhamel, Elie Faure, Edmond Jaloux, Daniel Halévy, Camille Mauclair, André Suarès, Albert Thibaudet, Hellens, B. Croce, G. Ferrero, Vilfredo Pareto, G. Prezzolini, Bennett, Joseph Conrad, J. Joyce, George Moore, Shaw, N. Murray Butler, John Erskine, Ch. Macfarland, F. W. Forster, Freud, Thomas Mann, Rathenau, Redlich, Keyserling, A. Kouprine, Milioukov, Remisov, Alexis Tolstoï, Branting, Lange, Nansen, J. Bojer, Per Hellstrœm, Lagerkvist, Masaryk, Bénès, A. Apponyi, I. de Voïnovitch, Markovitch, Unamuno, Madariaga, etc., etc.**

| | Un an | Six mois | Prix du numéro |
|---|---|---|---|
| France et Belgique (argent français)..... | 54 | 28 | 5 »» |

*Pour tous renseignements s'adresser à la S. A. des Editions « Sonor », 46, rue du Stand, Genève.*

# - - LIBRAIRIE STOCK - -

**DELAMAIN BOUTELLEAU & Cie — PARIS**

**155, rue Saint-Honoré (Place du Théâtre-Français)** Chèque postal 29.360

***LA PLUS GRANDE, LA MIEUX ORGANISÉE ET LA MIEUX SITUÉE DES LIBRAIRIES DE PARIS***

Tous renseignements et commodités

**TOUS LES LIVRES -- OUVRAGES RARES**
**RELIURES**
**SERVICE D'EXPÉDITIONS RAPIDES**

*Province et étranger*

En se recommandant de la VIE DES PEUPLES
demander le service gratuit du

**BULLETIN PÉRIODIQUE DE LA LIBRAIRIE STOCK**

qui renseigne impartialement le plus souvent par ANALYSES, sur la production trimestrielle de la librairie française.

# EDITIONS STOCK

*7, rue du Vieux-Colombier. — PARIS*

## DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

**Collection « LES DOCUMENTS DU TEMPS »**

J. M. KEYNÈS : *Nouvelles considérations sur les Conséquences de la Paix*, (un volume, **6.75**). — Maxime GORKI : *Ecrits de Révolution*, (un volume, **6.75**).

**Dans la « BIBLIOTHÈQUE COSMOPOLITE »**

St. Ed. WHITE : *Terres de Silence*, 8e édition, (1 vol. **5.75**). — TOLSTOÏ : *Guerre et Paix*, seule traduction littérale et intégrale d'après les manuscrits originaux, (6 vol. ch. 400 pages à **5.75**, le vol.). — O. WILDE : *La Maison de la Courtisane*, (1 vol., **5.75**). — *Théâtre*, (3 vol., **5.75**, le vol.,) etc... En préparation : TOURGUENEFF, *Roudine*. — ANDERSEN, *Contes*, traduction nouvelle.

**ROMANS**

Marguerite COMERT : *Mes Images*, (1 vol., **5.75**).— Prix Northcliffe. - *L'Epithalame*: roman par Jacques CHARDONNE, (2 vol. ens., **11.50**).

**Collection « LES CONTEMPORAINS »**

*Œuvres et Portraits au XXe siècle.* — Chaque petit volume, du prix de **1 franc**, contient une œuvre significative, une notice et un portrait. — André SALMON : *Prikaz*. — Max JACOB : *Le Cornet à Dés*. — Elie FAURE : *Les Constructeurs*. — François de CUREL : *Le Solitaire de la Lune*. — Prochainement : Œuvres de MM. COCTEAU et GIRAUDOUX.

**THEATRE**

ERIEUX. — *Théâtre Complet* T. III : *Les Trois Filles de M. Dupont ; Résultat des Courses*, (1 fort vol., **9 francs**). — Edmond SÉE : *Un Ami de Jeunesse*.

**COLLECTION NOUVELLE DE LA FRANCE DRAMATIQUE**

*Mademoiselle Pascal*, de Martial PIÉCHAUD, **1.50**. — *La Dame de Bronze et le Monsieur de Cristal*, d'Henri DUVERNOIS, **1 franc**. — *Aimer*, de Paul GÉRALDY, **1.50**. — *Le Débat de Nicolazic*, mystère d'Henry GHÉON, **1.50**. — *Beethoven*, de René FAUCHOIS, **1.75**. — *L'Heure du Berger*, d'Edouard BOURDET, **1.50**. — *Pierre Dupont*, de Lucien DESCAVES, **1 franc**, etc...

# PLUS HAUT, AMÉRIQUE !

*Au moment où les Etats-Unis sont, à l'intérieur et à l'extérieur, à l'un des moments les plus délicats de leur histoire et où des événements se déroulent qui ne permettent pas à l'Europe de détourner d'eux son regard, c'est pour tous les citoyens du Monde un précieux témoignage que celui du président N. Murray Butler, dont les lecteurs de la* Vie des Peuples *connaissent la haute et forte personnalité*[1]. *Nous sommes heureux de reproduire ici sous un titre, légèrement modifié, la belle allocution, qu'il a prononcée à l'Institut des Arts et des Sciences de Columbia University, à New-York, le 17 octobre 1922.*

Venir à la connaissance des Etats-Unis et de leur peuple est en tout point une magnifique entreprise. Au-dessus des limites de l'intérêt personnel et local, ainsi que de l'horizon provincial, elle élève jusqu'à l'intelligence du pays tout entier.

Le panorama qui se déploie devant le voyageur, qui va directement de la côte de l'Atlantique à celle du Pacifique est d'une variété et d'une force d'intérêt incomparables. Les grandes cités, promptes à se succéder, du rivage atlantique, sont remplacées par le plat pays qui s'étend au delà des Alleghanies et celui-ci par la prairie avec son cortège de villes, bourgs et villages, d'actives manufactures et de riches fermes. Après la prairie viennent les plaines. S'élevant du Missouri comme les grandes vagues de l'Océan, elles portent de

1. Sur l'œuvre et l'action du Président N. Murray Butler, v. l'étude de MM. Charles Gestre et A. de Lapradelle, dans la *Vie des Peuples*, t. IV, p. 248.

larges espaces de grain, de blé et d'énormes troupeaux de chevaux, de moutons et de bœufs. Les Montagnes Rocheuses, avec leurs pics dentelés et les parcs fertiles, qui se glissent entre eux, partagent les eaux du Continent. Puis, pendant des centaines de milles, se succèdent des terres arides, de mauvaises terres et le désert parsemé d'oasis au charme particulier. Enfin le voyageur, passant le sommet de la chaîne de la Sierra, plonge dans les jardins dorés de la Californie et les eaux du Pacifique montent jusqu'à ses pieds. La nature a généreusement doté les Etats-Unis, non seulement d'un sous-sol riche et d'un sol fertile, mais encore d'une beauté splendide et variée.

Se mêle-t-on librement à la population, gagne-t-on suffisamment sa confiance pour dépasser les formules superficielles des conversations de hasard? Alors on trouve qu'individuellement les gens sont presque uniformément intelligents, alertes, de jugement droit et vraiment patriotes. Dieu et la Nature semblent avoir ici préparé la matière première non seulement de la plus puissante, mais de la plus grande nation que l'histoire de l'humanité connaisse.

Quelles sont donc les raisons précises du mécontentement qui sans trêve prévaut si largement et s'affirme sous des formes qui cachent les meilleures et les plus belles qualités du peuple américain? A cette question, qu'il est aisé de poser, il est moins aisé de répondre. Et cependant nous devons tenter d'y répondre si nous voulons comprendre ce qui se passe autour de nous.

D'abord, le peuple des Etats-Unis prend naturellement sa part des effets et des suites des mouvements d'opinion qui se présentent dans le monde entier. Le déclin de la foi religieuse, l'abandon général de la discipline au foyer et à l'école, l'enlisement dans le trivial et le momentané, la passion du gain matériel et du confort éclatent et non seulement dans notre pays, mais presque dans tous. Le fait que la civilisation entre actuellement dans une des grandes périodes de transition de sa marche en avant saute aux yeux. La caractéristique de cette période de transition est, presque partout, une agitation,

un mécontentement, une recherche de nouvelles formules et de nouvelles méthodes pour remplacer celles qui désormais ne satisfont plus.

Ensuite, fait également important, nous en sommes, dans l'histoire des Etats-Unis, à une période de croissance qui correspond à ce qu'on nomme l'âge ingrat. La charpente gouvernementale, établie par les fondateurs et les pères de la République, paraît ne plus s'adapter aux nécessités nationales du moins à nombre d'entre nous : à ceux qui voudraient encore tenter de reprendre les vieilles et vaines pratiques de la tyrannie, en substituant la volonté de la majorité à celle du despote ; à ceux qui voudraient établir le communisme avec tout ce qui en résulte de paralysie intellectuelle, morale, économique et politique ; à ceux qui voudraient briser la distinction du public et du privé en réglementant l'innocente action et même l'innocente expression d'opinion de ceux qui sont assez malheureux pour être, pour le moment, dans la minorité. Ce ne sont assurément pas des signes de santé de la vie nationale, encore moins des marques de progrès.

Comment un peuple, tel que le nôtre, si admirable par les traits individuels d'une si écrasante majorité de population, peut-il afficher de tels dehors quand il agit collectivement, par exemple en matière de politique et de religion? Le sujet mériterait d'être examiné. C'est un problème à souhait, pour la curiosité du psychologue et du sociologue. En ce moment, il suffit de l'indiquer.

Il n'y a pas plus de cinq ans que le peuple des Etats-Unis, sous l'influence des fortes émotions allumées par les hauts mobiles et les tragiques sacrifices de la guerre, semblait capable de tout et, certainement, des actions les plus extraordinaires, à la poursuite de ses fins. Maintenant qu'ont disparu ces mobiles et ces sacrifices, comme principe d'action, notre peuple s'est promptement enfoncé dans une lassitude, une indifférence, une insouciance des plus hauts éléments de la vie nationale qui demeure presque sans exemple. Non seulement le fait est bien connu de l'Europe et de l'Asie, où il est regardé comme une question d'inquiétante importance, mais il est

également bien connu de ceux qui parmi nous savent le mieux penser. Les hommes qui occupent les grandes places de responsabilité se le murmurent les uns aux autres, mais ils hésitent à affronter la critique et l'antagonisme que tous ceux qui appellent un progrès constructeur sont assurés de provoquer. La foule et ses journaux ont de grands pouvoirs d'attaque et nulle hésitation à s'en servir. Apparemment, il n'y a chez nous, pas autant de courage pour faire face à l'opinion appuyée sur une presse hostile que pour traverser les mers harcelées de sous-marins ennemis, ou marcher contre les obus et les gaz asphyxiants de l'adversaire en armes.

Parmi nous s'est développée une passion d'uniformité, avec sa résultante nécessaire, la médiocrité, qui vivement s'oppose au vieil esprit américain qui a bâti la charpente de la nation et conduit l'avance constante de sa frontière de l'Occident à la Porte d'Or. Dans une conversation qu'eut avec moi peu de temps avant sa mort Lord Northcliffe, ce grand admirateur de l'Amérique me dit en substance que, tandis qu'il n'y avait pas de plus beau type de l'homme moderne que l'Américain bien élevé, bien instruit, cependant, la plupart de nos concitoyens étaient aussi peu intéressants et politiquement aussi paresseux que les Chinois. Si tel est le jugement d'un ami, que dirait de nous un critique hostile?

La vérité, sur ce point, est que nous nous sommes grandement départis, aujourd'hui, de cette poursuite de la liberté ferme, ardente, vigoureuse, parfois même furieuse, autrefois si commune parmi nous, et que nous en sommes venus à reproduire sur une grande échelle les pires traits du Puritain, traits si mauvais qu'ils arrivent à cacher à l'historien ce qu'il y eut de bon dans l'œuvre que les Puritains accomplirent. Il n'y eut jamais de plus sages ni de plus efficaces maîtres de la doctrine de la liberté que les Américains. Plus d'un parmi eux eut une grande influence et fut, au sens politique, hautement populaire. Aujourd'hui tel ne serait plus le cas. Il est difficile à celui qui veut la liberté de se faire entendre au milieu de ceux qui réclament à grands cris l'uniformité et la soumission. L'homme qui a une opinion impopulaire, même innocente, ne

peut librement l'exprimer à raison des persécutions ou même des poursuites auxquelles il sera soumis. L'homme qui travaille de ses mains ne peut offrir son travail pendant une plus longue période ou à une vitesse plus rapide que son camarade moins robuste ou moins habile, sans devenir un paria. L'homme qui est assez heureux pour acquérir une compétence par son habileté, sa prévoyance, son économie, est trop souvent, non pas un sujet d'émulation, mais au contraire un sujet d'envie, de haine et de mauvais sentiments. Les leçons que nous donnons à nos enfants sont, du fait du succès des doctrines et des pratiques des autres, fâcheusement frappées de contradiction. Notre peuple est le jouet de toute une kyrielle de déceptions, et les formules sur lesquelles ces déceptions reposent, sont, comme par des perroquets, répétées de ville en ville et d'année en année. La masse court bruyamment après une rapide succession de chefs aussi turbulents qu'indignes, qui, pendant une brève période, exercent une incroyable autorité, puis tombent dans une profonde obscurité sans honneur et sans bruit. Même leurs noms sont promptement oubliés.

On nous dit que l'explication de tout cela se trouve dans ce fait que la moitié de notre population totale se compose de personnes d'une intelligence rabougrie d'enfants de douze ans qui ne sont pas capables de penser à la manière des adultes et auxquelles on ne peut apprendre à penser ainsi. Si telle est l'explication exacte et véritable des étranges phénomènes qui nous entourent, alors la cause du gouvernement populaire, de la liberté civile, du progrès intellectuel, moral et social et de la coopération internationale, succombe sous le poids d'un fardeau qui n'avait pas été jusqu'ici soupçonné.

Columbia University, comme toutes les Universités modernes, est une institution dont l'objet essentiel est la recherche, le développement et le maintien d'une intelligence ou d'une capacité supérieure. A quoi bon si, quand cette intelligence ou capacité supérieure a été découverte, développée, exercée, le peuple dans son ensemble n'y prend pas garde, n'accepte pas ses avis, ne suit pas sa direction? Autrement dit, devons-nous

nous résigner à concevoir notre corps social et notre corps politique comme une masse purement gélatineuse, sans tête ni direction, menée sans résistance par d'aveugles forces du dehors? Ou pouvons-nous, en pleine espérance, trouver une base à la croyance, plus secourable et plus encourageante, que le corps social et le corps politique peuvent développer un système nerveux central, un cerveau, et en faire plein usage?

En d'autres termes, sommes-nous capables d'avoir un développement vigoureux, une puissante direction, et, celle-ci reconnue, de la suivre?

Naturellement, l'esprit remonte aux jours des pères et fondateurs de la République, et au tableau de l'âge heureux où des hommes d'une haute intelligence, d'un caractère énergique et de large vue, ardemment suivis par la confiance des masses, trouvaient aisément pleine et libre occasion d'une action grande et permanente. Une telle peinture est, cependant, profondément inexacte. Les injures infligées à Washington, au plus haut de sa renommée, furent incroyables. Les attaques dirigées contre Hamilton, sans qui notre nation n'aurait pu atteindre son élévation présente, étaient d'une nature telle que l'histoire de la diffamation politique contemporaine en enregistre rarement de semblables. Les plus grands noms des annales de notre nation étaient librement traités de monarchistes, de voleurs, de menteurs et de traîtres. De grossiers pamphlétaires et des politiciens sans vergogne ont rendu très difficile la voie du progrès constructeur au jour où notre nation était encore en voie de formation. C'est une erreur de supposer que notre temps a le monopole des malheureuses méthodes et des mauvaises manières politiques. En dépit des outrages et des calomnies, les Pères et Fondateurs ont été leur chemin, la Constitution a été rédigée et adoptée, la Nation s'est lentement soudée sous sa loi en une unité légale, économique, politique, si bien que, moins de trois quarts de siècle après son établissement, le gouvernement des Etats-Unis était capable de faire face à la plus sévère épreuve à laquelle il ait été donné à une structure gouvernementale de pouvoir résister. L'histoire, ici, nous porte, avec des exemples, qu'il n'y a pas

lieu d'imiter, des encouragements qu'il convient de recueillir. Ce que l'homme a fait, l'homme peut le faire, et le peuple américain du vingtième siècle, en dépit des changements économiques et sociaux qui l'ont surpris, serait capable de faire sinon mieux, du moins aussi bien que ses grands-pères et ses arrière-grands-pères.

En abordant l'étude et la discussion des problèmes de la vie publique, nous sommes égarés par la persistante influence d'une division des partis qui ne répond plus aux faits. Aujourd'hui, partager ceux qui détiennent les charges publiques, ceux qui y aspirent et ceux qui votent, en Républicains et en Démocrates, n'a que peu ou pas de sens, hormis que les uns et les autres luttent pour les emplois publics et l'autorité publique. Au Congrès de Washington et dans nombre d'Etats, ces noms de partis n'ont qu'une signification de souvenir, comme la marque restée sur une bouteille de champagne vide.

Les quinze ou vingt dernières années ont vu la fin, par le simple cours du temps et le développement de la nation, des controverses qui autrefois étaient capitales. La suprématie de l'autorité fédérale s'est effectivement établie et a été partout acceptée. L'esclavage a été aboli. Le pouvoir de faire des améliorations intérieures et d'administrer dans l'intérêt de toute la nation le domaine public, les forêts, la richesse minérale est maintenant reconnu. La seule base qui présentement reste à la séparation des partis, le tarif, s'est singulièrement rétrécie par la formation au sein du parti démocrate d'un grand corps d'adeptes des droits protecteurs de l'industrie nationale, en présence du changement de position des Etats-Unis, qui, devenus créanciers, réclament, comme une condition de prospérité, pour leurs travailleurs salariés et leur agriculture, un commerce international à croissante expansion. Personne ne peut longtemps maintenir une division basée sur la question de savoir si telle ou telle taxe d'importation doit être de 20 % ou de 35 %. Si l'on veut prendre la peine de lire les récentes déclarations des partis, qui viennent d'être faites dans les Etats de New-York, Ohio, Indiana, Wisconsin, Californie, on se rendra promptement compte que, sous la diversité des

noms, les partis ne sont qu'une seule et même chose en ces différentes régions. Chacun des deux grands partis historiques compte des millions d'hommes et de femmes de jugement droit, qui n'ont pas d'essentielle divergence de pensée sur les questions de principe, mais continuent un simulacre de bataille avec des canons de bois, après que toute raison de conflit a disparu, tandis qu'une lutte toute différente, mais âpre, s'engage sur un autre point du champ de bataille.

La très grande majorité des Américains ont foi dans la Constitution des Etats-Unis, dans la forme fédérale du gouvernement, dans les garanties de la liberté civile et politique et dans l'existence d'un pouvoir judiciaire indépendant. Mais cette grande majorité, maintenant en elle-même une division purement nominale entre deux partis, fait directement et journellement le jeu de ceux que nous savons être des ennemis de l'Amérique. La lutte pour le pouvoir est si vive qu'une minorité relativement faible peut, en menaçant le succès ou même l'amour-propre du parti, obtenir des concessions notables à ses vues particulières à l'encontre de la volonté et des principes de la grande majorité de ceux qui portent le même nom de parti. Le radical, le destructeur ont droit à la libre expression de leurs opinions, et aussi à faire ce qu'ils peuvent pour s'assurer l'approbation d'un nombre sans cesse croissant de citoyens. Mais ils n'ont pas le droit de le faire sous l'équivoque, en arborant de fausses couleurs. Tant que les conditions actuelles des partis se maintiendront, le radicalisme destructeur exercera dans ce pays une influence croissante et, aussi, causera de croissants dommages, parce qu'il est en position d'user tour à tour d'une organisation de parti qui lui résiste, et puis de l'autre, et de jouer d'elles en les opposant l'une à l'autre à la grande joie, l'on peut en être sûr, de Belzébuth et de tous ses admirateurs.

Le moment est venu de s'élever plus haut. La grande majorité des Républicains et la grande majorité des Démocrates, essentiellement d'accord sur tous les principes fondamentaux, devraient promptement trouver le moyen de prendre les dispositions nécessaires à la formation d'un parti démocrate-répu-

blicain, (pour faire revivre un nom qui était en usage dans ce pays il y a un siècle), parti qui représenterait le libéralisme qui prédomine dans notre peuple. Contre un tel parti libéral progressiste, s'organiserait naturellement un parti radical distinct, auquel iraient tous ceux qui maintenant s'appellent, ou démocrates, ou républicains, mais ne sont en réalité ni l'un ni l'autre. Nous aurions alors un partage honnête et sincère des forces politiques de ce pays : jeunes et vieux, les électeurs pourraient alors choisir sans être trompés par de faux symboles et des traditions vides de sens, suivant qu'ils préfèrent porter leur voix au groupe libéral progressiste ou au groupe radical. C'est une suggestion que j'ai faite sous une forme ou une autre à plusieurs reprises, plus spécialement en parlant au Middlesex Club de Boston lors de la célébration du centenaire du général Grant, en avril dernier ; c'est avec une grande satisfaction que j'ai vu faire la même proposition par l'influent éditeur du *New York Herald* dans son discours à l'Association des Banquiers américains du 4 octobre, et que j'ai vu l'ancien ministre de la guerre, Garrison, lui donner son appui. Avec une semblable réorganisation des forces politiques, les libéraux constructeurs seraient mis face à face avec les radicaux destructeurs ; alors la question de savoir si la forme fédérale du gouvernement américain, établie par la Constitution, doit se conserver et se développer pour répondre à des nécessités nouvelles et résoudre des problèmes nouveaux, ou au contraire être, en tout ou en partie, renversée ou rejetée, se présenterait sous une forme tranchée au peuple américain : l'éducation politique de l'Amérique ne tarderait pas à suivre.

J'ai, à maintes reprises, exprimé l'opinion que les institutions libres ne peuvent très longtemps être effectivement maintenues par le système des deux partis. Ils doivent cependant réellement être deux partis et non les deux membres ou les deux aspects d'un seul. Le rappel à la divergence doit être un appel honnête et sincère ; quand un parti gagne ou perd en soumettant son programme au corps électoral, nous sommes en droit de savoir exactement ce qu'il gagne ou ce qu'il perd. Sinon, nos batailles politiques ne sont que des batailles si-

mulées, nos défis politiques des provocations vides de sens; bref nous agissons d'une manière également indigne de ce que nous devons et de ce que nous pouvons.

Quiconque a quelque expérience de la politique active, ou sait la force de l'habitude et de la tradition dans la formation et le maintien des associations politiques, comprendra le zèle désespéré avec lequel ceux qui sont au pouvoir résistent à tout mouvement, quelque favorable qu'il soit au bien public, qui les priverait de leur place et de leur autorité, et sera disposé à reconnaître, sans les sous-estimer, les obstacles qui se dressent devant ceux qui cherchent, pour les partis politiques aux Etats Unis, une démarcation franche et sincère. Mettons notre espérance dans la jeunesse du pays, car les jeunes sont moins que leurs aînés susceptibles de se laisser influencer par les vieilles habitudes des groupements usés par le temps. Mettons aussi notre espérance dans les femmes, qui, tout nouvellement venues à la vie politique, échappent à l'emprise des coutumes déjà formées.

La vie politique américaine devrait promptement gagner une région plus haute et les meilleures intelligences de notre peuple devraient promptement trouver une nouvelle occasion d'exprimer et réaliser la réadaptation ainsi proposée. En ce cas, on ne perdrait pas longtemps à déterminer si les divers groupes qui, parmi nous, favorisent quelque forme de socialisme, de communisme, de syndicalisme ou de soviétisme, seraient capables d'amener par persuasion et conviction un nombre important d'Américains à se joindre à eux dans un effort légal, en vue de substituer une autre forme d'organisation politique et sociale de gouvernement et de régime à celle qui présentement existe aux Etats-Unis. Tout partisan de la République serait volontiers et de grand cœur heureux de servir le parti du conservatisme libéral et du progrès constructeur.

Il est temps aussi que le peuple américain s'élève plus haut dans l'ordre des relations internationales. Au Congrès, dans la presse quotidienne, dans les programmes électoraux, on répète à tous les échos que notre politique traditionnelle est une politique d'isolement et d'éloignement international; que

notre intérêt, en tant que peuple, réside dans la persistante et constante adoption d'une telle attitude. Comment cette affirmation, continuellement répétée, peut-elle continuellement trouver des partisans convaincus en face des faits de l'histoire, si hautement éloquents pour tous ceux qui lisent ? Le sage avis, que nous donnait Washington dans son *Adresse d'adieu*, a été étrangement détourné de son véritable sens. Il conseillait — et, de ce conseil, développait de bonnes raisons — d'étendre nos relations commerciales en ayant le moins possible de liens politiques avec les nations étrangères. Il signalait, et l'histoire a, depuis, montré la justesse de ce point de vue, que l'Europe avait un faisceau d'intérêts premiers, dont l'importance, pour nous, était très distante ou même nulle. Il affirmait que notre véritable politique était de nous abstenir de toute alliance permanente avec une portion quelconque du monde étranger : enfin il nous mettait en garde contre les antipathies invétérées aussi bien que contre les attachements passionnés au regard des nations étrangères, dans une partie de son adresse d'adieu qui n'est jamais citée et, en tout cas, n'est que rarement suivie par ceux d'entre nous qui souvent s'y réfèrent. Ce que Washington avait dans la pensée, c'étaient les alliances politiques qui mènent à des engagements militaires et à des liaisons d'un fâcheux effet presque certain sur les institutions américaines. Tout cela cependant était très loin d'une politique d'isolement.

L'Amérique n'était ni dans l'isolement, ni à l'écart du reste du monde, quand, en 1776, Thomas Jefferson écrivit, au préambule de la déclaration d'indépendance, que respect était dû à la liberté d'opinion ; ni quand, en 1778, le Congrès Continental ratifia un traité d'alliance avec la France auquel Benjamin Franklin avait apposé sa signature ; ni quand, en 1794, le traité Jay avec la Grande-Bretagne fut conclu, et presque aussitôt ratifié ; ni quand, en 1801, Thomas Jefferson, dans sa première adresse inaugurale, recommanda la justice égale pour tous, quel que fût de chacun l'état, la condition sociale ou la profession, la croyance religieuse ou l'opinion politique ; ni quand, en 1803-1804, les forces navales améri-

caines, sous le commandement de Preble et Decatur, prirent une part active à la suppression de la piraterie barbaresque ; ni quand, en 1818, un immense enthousiasme, à la voix dramatiquement éloquente d'Henry Clay, monta de la Chambre des Représentants en faveur des 18 millions d'Américains du Sud qui luttaient pour briser leurs chaînes et conquérir leur liberté ; ni quand, en 1823, James Monroe, dans son septième message annuel au Congrès, posa certains principes régulateurs des relations entre les Etats-Unis et les nations européennes dans les questions relatives aux Continents américains ; ni quand, en 1824, Daniel Webster électrisait la Chambre des Représentants et le pays en lançant son appel en faveur du peuple de Grèce ; ni quand, en 1854, le Commodore Perry négocia le traité par lequel l'Empire du Japon s'ouvrait aux influences de la civilisation occidentale, ni quand, en 1861 ; le Président Lincoln remit en liberté les envoyés des Confédérés, Mason et Slidell, sur la protestation qu'avait élevée le gouvernement britannique, contre leur enlèvement d'un navire britannique en haute mer ; ni quand, en 1881, le Secrétaire Blaine lança la convocation de la première Conférence Internationale Américaine, conférence qui donna l'exemple et fraya la voie à tant d'autres ensuite ; ni quand, en 1898, le traité de paix avec l'Espagne apporta aux Etats-Unis la souveraineté de l'île de Porto-Rico, de l'île de Guam et du vaste archipel des îles Philippines ; ni quand, en 1899, le Secrétaire Hay rédigea ses instructions aux membres de la Commission nommée pour représenter le Président des Etats-Unis à la Conférence de La Haye, et quand cette Commission, ayant à sa tête Andrew D. White, lui remit son rapport ; ni quand, la même année, le Secrétaire Hay fit adopter la politique de la porte ouverte en Chine ; ni quand, une année plus tard, les soldats et les marins des Etats-Unis participèrent avec les forces armées des autres nations à la répression du mouvement des *Boxers* en Chine ; ni quand, en 1905, la Russie et le Japon, après avoir accepté la médiation américaine, suspendirent les hostilités dans leur guerre d'Asie, et, peu après, signèrent à Portsmouth un traité de paix qui mettait un terme à une guer-

re où le peuple d'Amérique n'avait aucune espèce d'intérêt, quel qu'il fût ; ni quand, en 1907, le Secrétaire Root rédigea ses instructions aux membres de la Commission nommée pour représenter le Président des Etats-Unis, à la seconde Conférence de La Haye, ou quand cette Commission, à la tête de laquelle était Joseph H. Choate, déposa son rapport ; ni quand, après le 4 août 1914, à la suite de la violation de la neutralité, cependant garantie, de la Belgique, et des révoltantes atrocités commises par les armées d'invasion, soit en Belgique, soit en France, un frémissement d'horreur indignée courut parmi nos gens de l'Atlantique au Pacifique, s'élevant de mois en mois, à mesure que les actes pervers succédaient aux actes pervers, jusqu'à ce qu'enfin, le 6 avril 1917, la mesure fût comble, et le gouvernement enfin saisi par le sentiment populaire outragé de la liberté, de l'honnêteté, de la justice ; ni quand, le 10 janvier 1921, le Président Harding invita un groupe de puissantes nations à se faire représenter à Washington pour examiner jusqu'à quel point les charges économiques des divers peuples pouvaient être allégées, l'étendue et les frais des armements réduits, et comment l'Amérique pourrait apporter son aide à la formation d'une règle de droit pour le gouvernement des affaires publiques des hommes ; ni quand, peu de mois plus tard, les représentants américains signèrent, puis le Sénat américain ratifia des traités obligeant expressément les Etats-Unis à faire progresser ces nobles causes, en coopération avec un groupe notable d'autres nations.

Dire et enseigner que l'Amérique est dans l'isolement et à l'écart du reste du monde, que les intérêts de l'Amérique peuvent être servis par une politique d'égoïsme et de satisfaction personnelle, ce n'est pas seulement non-Américain, mais anti-Américain. Ce n'est pas seulement tourner le dos à l'idéal américain et à l'histoire d'Amérique ; c'est nuire autant qu'il est possible aux intérêts matériels de l'Amérique ; c'est tenir pour non existante notre coopération, efficace depuis maintes années, à une suite d'entreprises internationales pour le bien commun ; c'est servir l'accroissement et la prolongation des difficultés et de la détresse du fermier, du travailleur manuel,

du manufacturier, de l'entrepreneur de chemins de fer, du banquier, bref, de tout citoyen et de toute institution qui partage et réclame le nom d'Américain.

Ce n'est ni le temps ni le lieu de réouvrir une discussion de parti actuellement close ou de perdre son effort à examiner ce qui aurait pu être fait. Il suffit de dire que, si le Sénat des Etats-Unis avait ratifié le traité de Versailles avec les réserves proposées par la Commission des Affaires extérieures, la cause de la paix, de l'ordre et du progrès économique aurait considérablement avancé. Si ce n'est certain, est-ce du moins hautement probable ! D'autre part, le temps, qui est venu mettre en relief la faiblesse et les erreurs du traité de Versailles, peut élever des doutes sérieux sur l'exactitude de la compétence de la Société des Nations, telle qu'elle est actuellement constituée. En maints pays, cette conviction se développe qu'en fait, sinon officiellement, doit intervenir un nouvel examen de quelques-uns des règlements signés à Versailles pour que l'Europe et le monde reprennent économiquement et politiquement l'équilibre. Par exemple la séparation de la Prusse orientale, avec son ancienne capitale Koenigsberg, du reste de l'Etat, ne peut continuellement se maintenir; la séparation forcée de l'Autriche allemande d'avec les communautés allemandes voisines n'est ni de bon sens, ni de bonne politique; elle est plutôt favorable à l'entretien du mécontentement qui mène éventuellement à la guerre, qu'à tout autre fin. Lord Bryce a montré que l'incorporation de certaines communautés du Tyrol au royaume d'Italie était un anachronisme, source certaine de troubles à venir. Ceux qui pensent que la paix permanente et la limitation des armements peuvent s'obtenir en Europe avant que la France ait reçu la sérieuse assurance de ne pas être à nouveau soumise à l'attaque et à l'invasion d'une Allemagne rétablie en sa force et vigueur témoignent d'une étrange inconscience de l'histoire et de la psychologie de l'Europe. Bien que ces questions et d'autres du même genre, soient, d'abord, d'ordre européen, cependant nous avons appris par l'expérience que leur répercussion affecte de maintes manières le peuple d'Amérique.

L'apparente insuffisance de l'actuelle Société des Nations n'est pas due au manque de mérite de la pensée qui se trouve à sa base, mais plutôt à ce que, telle qu'elle est maintenant organisée, elle ne correspond pas aux conditions réelles du monde politique. En fait, tandis que, d'une manière générale, le monde a un groupe commun d'intérêts sociaux, économiques et moraux, ceux-ci se présentent eux-mêmes de différentes manières dans les différentes aires ou régions et toute tentative en vue de les réduire de force à un seul contrôle direct semble assurée d'échouer. Que peuvent dans ces conditions être les obligations et les possibilités du peuple des Etats-Unis?

D'abord, devrait être trouvé sans retard le moyen de donner adhésion et appui à la Cour Internationale de Justice que la Société des Nations a appelée à la vie. Déclarer que nous n'aurons aucun rapport avec cette Cour, parce que nous n'avons pas participé officiellement à la rédaction des statuts sur lesquels elle repose et en vertu desquels elle fonctionne, ou parce que nous n'avons pas participé au choix de ses juges, est plus digne de la bouderie de l'enfant qui joue dans la nursery que de la réflexion sérieuse d'un peuple qui veut le progrès d'une règle de droit applicable aussi bien aux nations qu'aux individus. Si jamais une institution fut l'œuvre de la pensée américaine (*American made institution*), c'est cette même Cour de Justice Internationale, dont, pendant des années, tant officiellement qu'officieusement, nous avons réclamé l'établissement. Le programme des partis en a sous une forme ou une autre endossé l'institution. Nous avons cité notre Cour suprême des Etats-Unis en exemple de ce qu'une telle Cour Internationale de Justice pouvait devenir. Priver de notre appui une institution de cette sorte, nouvellement établie, quand sa création est une réponse à notre appel, qu'elle est organisée sur les bases que nous avons nous mêmes proposées et se distingue actuellement par la présence à son banc de la première autorité des Etats-Unis en droit international, ce serait donner de graves raisons de mettre à bon droit en doute la sincère bonne foi de notre nation.

En second lieu, il faudrait faire face à ce fait que le peuple américain ne désire pas que son gouvernement devienne membre de la Société des Nations, telle qu'elle est actuellement organisée, mais souhaite qu'il trouve promptement les voies et moyens de faire progresser les grandes causes pour le succès desquelles la Société des Nations a été fondée et que le peuple des Etats-Unis a lui-même passionnément soutenues de maintes manières depuis toute une génération. Comment? C'est une question, non de doctrine, mais de politique. Ici, qu'on veuille bien me permettre de renouveler une proposition que je fis pour la première fois il y a près de quatre ans. Cette proposition est que l'accord se fasse, d'abord, sur les principes de droit international et d'administration internationale qui doivent désormais prévaloir dans le monde, et ensuite, sur une méthode d'administration et d'application de ces principes qui ne déplace pas l'axe de la doctrine de Monroe.

Si l'on prend comme point de départ les règles généralement reconnues du droit international et les votes des deux Conférences de La Haye de 1899 et de 1907, il ne doit pas être difficile de rédiger pour la conduite des Etats un code de droit international sur lequel la totalité du monde civilisé tomberait d'accord. Dans la mise en œuvre de l'application et de l'administration de ces lois et règles, il y aura cependant de graves objections à tout plan qui, soit en théorie, soit en pratique, forcerait l'Amérique à prendre la responsabilité des affaires d'administration internationale d'Europe, d'Asie ou d'Afrique, ou qui inviterait les nations de l'un de ces continents à participer directement au règlement de questions qui n'affectent que les deux continents de l'Amérique. Il apparaîtrait qu'il peut être pratique, sous un seul code de principes de droit international et de conduite internationale, de diviser le monde en trois aires administratives: en premier lieu, l'Europe, l'Afrique et les parties de l'Asie qui touchent immédiatement l'Europe et l'Afrique ou qui sont, depuis de longues années, dans la dépendance directe de l'Europe; en second lieu, les continents d'Amérique; en troisième, l'Orient, y compris le Japon, la Chine et le Siam. Si ces trois aires administratives

étaient créées sous une même allégeance à l'autorité d'un même corps de droit et de principes, alors le monde aurait effectivement une doctrine de Monroe pour chaque aire et la doctrine de Monroe initiale se maintiendrait sans atteinte ni changement. En de grandes, en d'exceptionnelles circonstances, les forces du droit et de l'ordre d'une de ces aires pourraient être appelées à venir à la rescousse des forces de droit et d'ordre d'une autre aire, mais, dans la vie ordinaire des nations, ceci ne se présenterait pas et l'on devrait certainement espérer que les occasions d'une telle assistance deviendraient de plus en plus rares. S'il en était ainsi, le peuple américain se conformerait à l'avis du Président Mac Kinley dans sa déclaration publique du 5 septembre 1901, à celui du Président Roosevelt dans son discours à Christiania du 5 mai 1910. Il est humain que des antagonismes politiques aigus conduisent les hommes et les partis à des positions extrêmes, mais il est déraisonnable, anti-patriotique, de continuer à garder des positions extrêmes quand l'ardeur de la controverse est tombée et que les plus hauts intérêts publics sont en cause. Si le monde civilisé accordait son adhésion à un code de droit international et de conduite internationale tandis que chaque région appliquerait et administrerait à sa manière ces principes et ces règles, un tel spectacle donnerait du cœur aux dizaines de millions d'hommes qui actuellement sont dans le découragement et la détresse en face du sombre avenir qui les menace.

On peut, à vrai dire, se demander ce qu'avec un tel plan deviendrait la Société des Nations. Il est clair que, ne pouvant continuer d'exister dans sa forme présente, elle pourrait cependant fournir le noyau, non seulement d'une Conférence mondiale chargée de formuler les règles du droit international et de la conduite internationale, mais d'un organe consultatif et administratif représentant la première des trois aires ou régions administratives ainsi proposées, c'est-à-dire l'Europe, l'Afrique et les parties de l'Asie contiguës à l'Europe et à l'Afrique ou qui sont depuis de longues années dans la dépendance directe de l'Europe. Avec un semblable code le Japon et la Chine devraient être capables de prendre la responsabilité devant le monde de la troisième de ces aires.

A l'heure actuelle nombreux sont, parmi nous, ceux dont la disposition d'esprit demeure nettement négative. S'opposant à toute suggestion politique ils rendent impossible toute progression. Ou je me trompe gravement sur le peuple américain, ou il ne permettra pas indéfiniment qu'on l'empêche de s'engager dans la politique qui longtemps fut la tradition de la pensée nationale, de l'ambition nationale et dont actuellement il a, plus que jamais besoin, non seulement pour donner la paix, l'ordre et la satisfaction au monde, mais pour protéger et développer les intérêts politiques, économiques, aussi bien que les idées morales du peuple américain lui-même.

Nicholas Murray Butler.

# LA CHUTE DE LLOYD GEORGE

La retraite de M. Lloyd George marque, dans le champ de la politique intérieure anglaise, la fin d'une expérience, dont le dix-neuvième siècle ne nous avait offert qu'une fois l'équivalent; dans celui de la politique internationale, elle est un signe nouveau de la volonté des peuples de liquider un passé qui, chaque jour, pèse plus lourdement sur eux. M. Lloyd George est allé rejoindre au pays des ombres les chefs de gouvernement qui, par un acte de dictature presque inouï dans l'histoire moderne, n'avaient pris conseil que d'eux-mêmes au moment de donner une charte à la Nouvelle Europe. Il a duré plus longtemps que M. Clemenceau et que le Président Wilson, parce qu'il n'a jamais été prisonnier d'une doctrine et que son caractère onduleux, prêt à tenir compte de tous les réflexes de l'opinion, déroutait à la fois ennemis et partisans. Il aurait résisté à un assaut mené de front. En fait, il n'a pas été abattu. Le sol s'est dérobé sous lui.

Par tactique ou conviction profonde, M. Lloyd George se refusait à être autre chose que le chef d'un sur-parti, et voici, que, mû par un instinct de défense et de préservation, tenant compte, moins des principes que des contingences, l'un des deux partis historiques, depuis quelques années sectionné, proclame la nécessité d'un retour à l'unité. La tradition l'emporte sur le compromis. Avant que M. Lloyd George, donnant le coup de barre nécessaire, ait pu redevenir ce qu'il était avant la guerre, le chef d'un parti, un gouvernement conser-

vateur est hissé au pouvoir, les Communes sont dissoutes. Mais c'est moins là une réaction violente contre la politique du dernier ministère qu'une sorte de lassitude généralisée, un besoin de retour à une vie ralentie. La chute de M. Lloyd George, l'avènement de M. Bonar Law, marquent, non l'adoption par l'Angleterre d'une nouvelle politique, mais simplement l'ouverture d'une ère de « non-politique ». C'est un programme tout négatif qu'a formulé à Glasgow, en termes ternes et corrects, M. Bonar Law. Jamais homme de gouvernement, depuis les jours du libéralisme orthodoxe, ne s'était aussi loyalement engagé à ne pas gouverner. En Angleterre commence une période nouvelle : celle de la carence du pouvoir.

* * *

Jusqu'au matin même de la réunion désormais historique, du Carlton, presque tous ceux qui savaient, ou croyaient savoir, niaient l'imminence de la crise. Sans doute, la défection de M. Garvin, directeur de l'*Observer*, hier encore *alter ego* de M. Lloyd George, et qui maintenant, de concert avec le *Daily Herald*, l'organe des travaillistes, dénonçait le nouvel impérialisme britannique, en même temps qu'il rendait hommage à l'action pacifique de la France, était de nature à nous mettre en éveil. Mais le public britannique en était venu à considérer l'adresse et le tour de main comme les premières des vertus politiques, et il ne doutait pas que l'étonnant prestidigitateur qu'il avait vu depuis six ans à l'œuvre ne réservât à ses adversaires un tour de sa façon. Sauf chez les travaillistes, et naturellement dans la presse où se survit l'esprit de Lord Northcliffe, on trouvait plutôt des explosions de mauvaise humeur que des dénonciations passionnées. Il semblait même que la secrète pensée de plus d'un journaliste d'opposition fut celle-ci : « Lloyd George est seul capable de nous tirer du mauvais pas où Lloyd George nous a mis ». D'ailleurs, les meilleurs juges de l'opportunité du maintien de la Coalition, n'étaient-ils pas les Ministres Conservateurs qui, dans le Cabinet, collaboraient avec M. Lloyd George? Jusqu'au vendredi 13 octo-

bre, date où M. Austen Chamberlain, qui à sa qualité de ministre joint celle de *leader* du parti unioniste, doit prendre la parole devant ses électeurs de Birmingham, les amis de M. Lloyd George gardent pourtant un front légèrement soucieux. Inquiétude bientôt dissipée : non seulement M. Chamberlain déclare que la Coalition n'est, à l'heure présente, divisée sur aucune question de principe, que dans le Proche Orient « le Gouvernement est resté neutre », mais, il prophétise que, sans l'union étroite des libéraux et des conservateurs, le *Labour Party*, c'est-à-dire la Révolution, sera maître du prochain Parlement. Les autres unionistes de marque qu'abrite le cabinet, Lord Birkenhead, Lord Balfour, Sir Robert Horne, font chorus[1]. On peut être tranquille : l'animal un peu déconcertant, œuvre de quelque héraldiste plus que du créateur, qu'est la Coalition ne se dévorera pas lui-même.

Nous sommes au 13 octobre. Pour le jeudi 19 est convoquée au Carlton Club une réunion « des membres unionistes du Parlement ». On compte sur 275 assistants. M. Chamberlain fera valoir devant ses collègues les arguments qu'il a présentés à ses électeurs de Birmingham. Les journaux du samedi et du dimanche sont à peu près d'accord pour prédire que sa thèse sera adoptée par une substantielle majorité. Mais le 18 se produit un fait nouveau ! C'est une de ces élections partielles auxquelles nos voisins se plaisent à attacher, aux heures ou aux veilles de crise, une importance qui nous étonne un peu. A Newport, trois candidats sont en présence : un libéral, un travailliste, un conservateur anti-coalitionniste. Aux élections de 1918 le libéral de coalition avait obtenu 14.000 voix, le travailliste 10.000. On admet qu'en 1922 le résultat ne doit pas être très différent, le travailliste serrant pourtant d'un peu plus près son concurrent libéral. Surprise générale : c'est le conservateur qui l'emporte à 2.000 voix de majorité. Grand émoi au camp unioniste : de cette élection, simple épisode où le hasard a peut-être tenu les cartes, on a bien vite conclu

1. Moins sûrs sont les sous-secrétaires d'État. En fait, la journée de Carlton aura été « leur » journée.

chez les intransigeants que le pays est las des députés et des ministres amphibies, qu'il réclame des purs entre les purs ; le parti unioniste, dit-on, est assez fort pour remporter sans appui la victoire, un souci doit, chez lui, l'emporter sur tous les autres : celui de son unité ; il pourra, le moment venu, conclure telles alliances qu'il jugera convenables, mais il devra, aux élections prochaines, combattre sous ses propres chefs, sous sa propre bannière. Que ce point de vue s'impose le lendemain, et M. Lloyd George sera abandonné par la moitié de ses troupes !

Qu'on se rappelle la disposition du présent échiquier politique : quatre partis ; trois homogènes : les travaillistes ; les libéraux indépendants (en argot politique les *Wee Frees*), partisans de M. Asquith ; les conservateurs irréductibles (les *Die-Hards*), qui suivent Lord Salisbury, Sir George Younger etc. Au centre, un parti composite, né de la guerre, de beaucoup le plus nombreux : la Coalition, qui groupe l'aile droite de l'ancien parti libéral et l'aile gauche de l'ancien parti unioniste. La Coalition a obtenu la majorité aux élections qui ont suivi l'armistice, mais, depuis lors, un courant d'opinion, dont ont bénéficié presque régulièrement les travaillistes, s'est dessiné contre elle. Cette montée du travaillisme est le phénomène qui nous fournit la clé de la crise actuelle. Je ne sais si, comme le prédisent beaucoup d'esprits modérés, le gouvernement d'après-demain, sera un gouvernement travailliste, mais ce qui est indiscutable, c'est que dans les Parlements à venir l'ancien équilibre des partis tendra à faire place à l'opposition de deux blocs : l'un bourgeois, l'autre ouvrier. Pour la première fois depuis le quatorzième siècle, c'est aux *sentiments de classe* de l'électeur britannique que l'on fait appel. M. Lloyd George, M. Chamberlain, M. Bonar Law se découvrent un même timbre de voix lorsqu'il s'agit de crier : « Au loup ! » Le loup, c'est en l'occurence l'homme du *Labour Party* qui, au moment où tout le monde succombe sous le poids de l'impôt, propose un prélèvement sur les fortunes excédant cinq mille livres sterling, qui, alors que tout le monde ne parle que d'économies, a l'audace de penser que l'on n'a pas assez fait pour l'éducation et pour l'hygiène populaires. Mais où chacun

différe, c'est sur le moyen de protéger la bergerie. M. Lloyd George et ses collaborateurs unionistes criaient à tous les vents : « Maintenir la coalition, c'est barrer la route au Travaillisme ! » Démonstration : si, dans une circonscription le candidat travailliste trouve en face de lui, comme ce fut le cas aux dernières élections, au lieu d'un libéral ou d'un conservateur de Coalition, muni du « coupon » gouvernemental, un libéral, plus un conservateur, alors, étant donné qu'il n'y a en Angleterre qu'un seul tour de scrutin avec simple majorité relative, le résultat ne fera pas de doute. « Ce qui nous rapproche compte plus que ce qui nous divise », disaient hier les libéraux lloyd-georgiens aux conservateurs nuance Balfour ou Chamberlain. « Dans l'état actuel de l'opinion, vous avez autant besoin de nous que nous avons besoin de vous. Partageons-nous, comme en 1918, le gâteau. En tel lieu, vous profiterez d'une bonne part des voix libérales; en tel autre, les voix conservatrices pourront venir à nous. Aller aux élections par parti, c'est aller à la boucherie ». La leçon n'avait que trop de raisons d'être entendue par la majorité parlementaire sur laquelle s'appuyait le Premier ministre ; plus d'un coalitionniste, qui savait à quel panachage de voix il devait son siège, se demandait avec inquiétude quel serait son sort si libéraux et conservateurs écoutaient l'avis de ceux qui les sommaient de rentrer au bercail. Telle était encore la situation deux jours avant la réunion du Carlton. Les partisans de M. Lloyd George gardaient leur optimisme, parce qu'ils restaient convaincus qu'en dépit d'un malaise grandissant, il ne se trouverait, ni dans le Cabinet, ni dans la majorité parlementaire, un ensemble d'éléments de premier plan assez résolu pour faire le geste qui disloquerait la Coalition. Mais ce sentiment, c'était celui du Parlement, ce n'était pas celui du pays, du pays qui ne pardonnait pas à M. Lloyd George de lui avoir fait peur, du pays auquel ce terrible conducteur d'hommes n'avait pas donné depuis la guerre le temps de souffler, du pays qui sentait que le système des partis, quelque désuet qu'il fût à certains égards, était encore la meilleure sauvegarde contre l'arbitraire gouvernemental, du pays qui voulait voir — enfin — clair dans ses affaires.

Aussi, quelle que fût leur faiblesse numérique au Parlement, les conservateurs irréductibles, les *Die-Hards*, avaient-ils à leur disposition un levier formidable. Et, au raisonnement des Coalitionnistes opposaient-ils celui-ci : « C'est en maintenant, non en rompant la coalition, que nous allons faire le lit du Travaillisme ; de plus, nous scindons en deux tronçons un grand parti qui est en train de reprendre conscience de sa mission historique et que tout son passé désigne pour assurer à l'Angleterre la détente et l'apaisement dont elle a tant besoin. Le pays est las d'une politique d'aventure et de gaspillage. Partout, contre le conservateur de coalition, les organisations locales dresseront une candidature « Die-Hard ». Le *Labour Party*, ou ses alliés, les libéraux indépendants, bénéficieront de l'éparpillement des voix conservatrices. En majorité devant le pays, nous serons en minorité dans la prochaine Chambre. D'ailleurs, l'argument des coalitionnistes, d'après lequel nos destinées sont solidaires, valable il y a quelques années, est aujourd'hui fallacieux : les voix libérales ne représentent plus pour nous qu'un insignifiant appoint, alors que huit libéraux sur dix ne se maintiennent plus qu'avec notre permission. Nous sommes le nombre. Prenons, en demeurant nous-mêmes, les réalités du pouvoir ». Cet appel à l'esprit de parti n'aurait sans doute pas suffi à tirer de leur torpeur certaines consciences. Mais l'élection de Newport, démontrant que, dans les circonstances les plus défavorables, un « ultra » était capable de triompher, venait modifier toutes les données du problème. Le jeudi à midi, la Coalition avait vécu. A 4 h. 15, M. Lloyd George se rendait chez le Roi. A 5 heures, recevant à Downing Street une délégation de la Fédération des mineurs, il ne put que prononcer ces mots : « Je dois vous informer, Messieurs, que je ne suis plus Premier Ministre ».

Ce fut une chose émouvante et burlesque à la fois que cette réunion du Carlton. Seuls les députés conservateurs qui soutenaient le ministère avaient été invités ; ni les Lords unionistes ni les « hérétiques » de la Chambre Basse n'avaient été conviés. Mais certains des exclus, parmi lesquels Lord Chaplin, M. J. M. Erskine et l'Amiral Sueter, voulurent forcer la consigne. On

n'alla pas jusqu'au corps à corps, mais il y eut des colloques animés, et c'est tout juste si les laquais du Club n'eurent pas à intervenir. Finalement, les « excommuniés » prirent la foule et les journalistes à témoin de l'indignité qui leur était infligée. Cependant, à l'intérieur, le débat s'engageait. Dès le début, on put constater que le vent avait tourné. Alors que M. Chamberlain et Lord Birkenhead étaient accueillis avec quelque fraîcheur, une acclamation enthousiaste salua l'entrée de M. Bonar Law, depuis longtemps malade et auquel les médecins avaient, comme par hasard, délivré la veille son *exeat*. M. Chamberlain parle une demi-heure environ : il assure « qu'il n'existe aucune divergence de vues entre les deux ailes du Gouvernement ». Sur quoi, de tous les bancs partent des cris : « Et l'Irlande ? » « Et l'Égypte? » « Et l'Inde? » « Et Newport? »; d'où le *Times*, imperturbablement, conclut que « l'orateur n'avait pas l'assentiment de l'assemblée ». A M. Chamberlain succède M. Stanley Baldwin (aujourd'hui Chancelier de l'Echiquier) : il reconnaît que M. Lloyd George est, selon le mot de Lord Birkenhead, « une puissance dynamique » : mais son œuvre la plus claire a été jusqu'ici de couper en deux le parti libéral; aujourd'hui il s'apprête à faire subir le même sort au parti conservateur. M. Bonar Law se lève alors. Le timbre de sa voix est « légèrement assombri par la douleur qu'il éprouve à critiquer l'œuvre d'anciens collègues avec lesquels il a jadis si étroitement collaboré ». Pourtant il doit supplier le parti conservateur de ne sacrifier à aucune considération étrangère celle de son unité, de rester fidèle aux principes qui lui ont toujours tenu à cœur : son devoir est de se présenter devant le pays comme un organisme autonome. Ceci dit, la pièce est jouée. En vain Lord Balfour prend-il la défense de son collègue Chamberlain, ajoutant en souriant que ce fut toujours une règle chez les Conservateurs de suivre l'avis de leur *leader*. Les troupes ne répondent plus à l'appel de leurs anciens chefs, et lorsque Mr Pretyman présente la motion suivante :

« Cette assemblée des membres conservateurs de la Chambre des Communes déclare être d'avis que le parti conservateur, tout en étant disposé à collaborer avec les Libéraux, doit se présenter aux élections comme parti indépendant, avec son *leader* et son programme propres ».

187 assistants, contre 87, se rangent à ses côtés. Le coup atteint, et M. Lloyd George dans sa position de Premier Ministre, et M. Austen Chamberlain dans celle de *leader* du parti conservateur. A quelques heures d'intervalle leurs démissions se succèdent. Mais la transmission des pouvoirs ne peut se faire sur le champ. M. Bonar Law, que tout le monde désigne comme futur Premier, et auquel le roi a, sans tarder, demandé de former le nouveau Cabinet, n'a pas encore reçu formellement l'investiture de son parti. C'est seulement le lundi suivant qu'une réunion de 220 députés et 152 pairs unionistes le proclame *leader*. L'après-midi a lieu à Buckingham Palace le baise-main traditionnel. Le jeudi 26 est publiée la proclamation royale qui dissout la Chambre des Communes. La date extrême des déclarations de candidature sera le 4 novembre. Les élections elles-mêmes, que les partis avancés souhaitaient voir fixer un dimanche, auront lieu le mercredi 15 novembre.

* * *

Je ne crois pas qu'il soit en Angleterre quelqu'un, même chez les pires ennemis de M. Lloyd George, pour prétendre que la décision prise au Carlton Club brise définitivement la carrière de l'ex-Premier Ministre. Il serait, par contre, déraisonnable de conclure de l'enthousiaste réception reçue par l'homme d'Etat gallois dans certaines villes du nord de l'Angleterre sitôt après sa démission, que son départ n'est qu'une fausse sortie. On peut à la rigueur improviser une politique ; on ne fait pas sortir du sol, même en frappant très fort du pied, un parti tout armé. C'est tout juste si, dans les mois qui vont venir, M. Lloyd George pourra compter sur une garde de cent libéraux, ex-coalitionnistes. Ses chances de reprendre le pouvoir ne se préciseraient que si, la Coalition s'étant, sous une forme ou sous une autre, reconstituée, l'Angleterre se trouvait engagée dans quelque tragique impasse, dont M. Bonar Law, toujours attaché à la science du non-gouvernement, ne saurait la tirer. Mais, Dieu merci ! nous n'en sommes pas là. Le dis-

cours de Glasgow peut donner prise aux railleries par son caractère amorphe ; il y a longtemps que nous avons appris à ne pas préjuger des actes d'un gouvernement sur la lecture d'une simple déclaration ministérielle. En fait M. Lloyd George était plus dans le vrai qu'il ne croyait lorsque, dès le 14, il annonçait aux électeurs de Manchester qu'il allait prendre seul le chemin du désert. Un désert très tempéré sans doute, rappelant celui d'Alceste, mais qui n'en sera pas moins fort propice à certains examens de conscience.

Le fait que, pendant un temps plus ou moins long, M. Lloyd George ne sera plus que M. Lloyd George, joint à celui que tôt ou tard (*l'Observer* et le *Daily Mail* sont d'accord sur ce point) le pays réclamera encore ses services permet de formuler sur l'homme et sur son œuvre une critique aussi distante de la polémique que de l'épitaphe. Il est cependant fort difficile de se montrer équitable envers le type d'individus dont M. Lloyd George aura été l'un des représentants les plus considérables. On peut tenir rigueur aux hommes de ce qu'ils font, non de ce qu'ils sont. Or, chez M. Lloyd George, la pensée logique aura toujours été soumise au tempérament. Nous lui avons prêté en France des intentions qu'il n'avait pas, nous l'avons jugé capable de combinaisons machiavéliques, lui qui n'a jamais été capable de lire un rapport jusqu'au bout. Au cours de ses dix-sept années de gouvernement (seul le second Pitt resta plus longtemps aux affaires) il était arrivé à développer en lui-même une prodigieuse sensibilité. Il flairait les hommes, les tendances des foules, les événements. Dans la faillite de toutes les solutions rationnelles, d'aussi peu de secours dans notre monde convulsé que le gouvernait sur une mer furieuse, il en était venu à ne plus se fier qu'à ses intuitions. Il apportait, dans les affaires des hommes, des nerfs de femme ; il avait avec les uns de charmants moments d'abandon ; mis en présence des autres, on ne pouvait lui faire desserrer les dents. Il savait être atroce ou généreux. De la femme, il avait les élans, les bouderies, les entêtements, le sens aussi des réalités profondes qu'une armature intellectuelle trop rigide nous fait perdre de vue. On l'aurait beaucoup étonné en lui disant

que, d'ami de la France, il était devenu gallophobe. La France, pour lui, ce n'était pas une entité : c'était l'atmosphère d'une conférence, un visage bon enfant ou austère, un homme qui entrait franchement dans son jeu, un autre qui, dossiers en mains, s'immobilisait dans un coin. Il était si peu représentatif de la mentalité britannique que, pendant six ans, l'Angleterre l'a suivi sans comprendre. Il était pour elle le joueur intrépide et heureux. Dans l'affaire des réparations, quelque choquante que nous parût son attitude, son point de vue était encore conforme à celui du pays, chez qui les considérations commerciales l'emportaient sur toute autre. Puis, brusquement, la chance a tourné. La tragique équipée turque s'ajoutant aux déceptions mésopotamiennes, c'en était trop. L'Angleterre eût sans doute pardonné à un homme de principes, ceux-ci pouvant être corrigés, infléchis par l'expérience, et l'esprit ayant quelquefois raison contre les faits. Une politique d'intuition est, au contraire, tenue d'être heureuse. Les Anglais, pris d'une crainte, qui dans certains cercles touchait à la panique, se sont brusquement demandé jusqu'où Lloyd George pouvait les conduire. On ne peut dire qu'un sursaut de révolte et d'indignation populaires aient précipité du pouvoir le Premier Ministre. L'atmosphère londonienne, au cours des deux semaines dernières, n'était nullement celle qu'engendre une grande crise nationale. On reconnaissait unanimement que, dans l'affaire grecque, le Premier Ministre avait fait fausse route, mais la politique qu'il préconisa n'était-elle pas la continuation de celle que l'Angleterre avait pratiquée de 1875 à 1905 et qui avait éveillé un tel écho dans l'imagination, sinon dans la conscience de la nation britannique. Personne même ne voulait s'apercevoir du caractère un peu paradoxal d'une évolution qui du Petit-Anglais de 1900-1914, de l'homme, qui, dans un langage d'une violence inouïe, avait stigmatisé les aventuriers coloniaux, les ploutocrates et les politiciens d'affaires, faisait brusquement l'héritier des Disraeli, des Rhodes et des Joseph Chamberlain. Non ! Lloyd George flattait l'Angleterre dans ses instincts, comme il l'avait flattée, hier encore, dans ses intérêts. Mais vient un moment où le voyageur est las, si las qu'il s'endormirait presque au bord

du fossé..... Les adversaires du Premier ministre eurent une image heureuse, lorsqu'il y a quelques jours, ils comparèrent Lloyd George à l habile et aventureux chirurgien qui, par une intervention rapide, arrache à la mort le malade, mais dont la présence cesse d'être indiquée lorsque le lit de celui-ci n'est plus un lit de souffrance, mais de repos.

Lloyd George tombé, sans qu aucune attaque ait été directement menée contre lui, par simple lassitude d'un homme et d'une politique ; mais l'homme, pour être écarté, n'est pas brisé. Abandonné par les Conservateurs, ayant rompu tous les ponts avec les Libéraux indépendants et les Travaillistes, l'ex-Premier n'aura guère sur le futur Parlement d'autre influence que celle de sa forte et rayonnante personnalité. Mais il la garde intacte. S'il n'est conduit que par ses rancunes, Lloyd George peut rendre la vie difficile aux gouvernements d'aujourd'hui et de demain ; M. Bonar Law, en réservant dans son cabinet une place qu'on peut juger excessive aux gentilshommes et aux fils de gentilshommes, lui offre, non pas une, mais vingt cibles. Allons-nous, toutefois, revoir l'homme du budget de 1909, l'excitateur de passions démagogiques? Rien de moins probable. Lloyd George a à un trop haut degré l*a passion du pouvoir* pour se complaire dans le rôle de chef d'opposition. Il voudra construire. Mais, de quels matériaux se servira-t-il? Demain nous le dira.

Édouard Guyot.

# LE FASCISME

C'est dans les inquiétudes morales qui saisirent l'Italie au lendemain de l'armistice qu'il faut chercher l'origine du mouvement fasciste. Le *Fascio* était né pendant la guerre pour regrouper les énergies vitales autour de la nation, mais il ne fut à l'origine qu'une organisation de faible importance. En 1919, son influence disparut presque complètement. Il devait renaître sous une forme nouvelle, par réaction contre la tyrannie socialiste.

Aucun pays plus que l'Italie ne fut déçu par la victoire. Les armées du général Diaz avaient remporté à Vittorio Veneto le premier succès décisif. L'adversaire d'hier, l'Autriche était vaincue, démembrée. Il semblait que l'Italie pourrait atteindre tous ses buts territoriaux de guerre, qu'elle serait libérée de toute sujétion, qu'elle prendrait enfin dans le concert des Puissances une place de premier plan. Ces espoirs ne se réalisèrent pas. Les Italiens se trouvèrent en face de nations alliées qui ne voulaient pas reconnaître l'importance donnée par eux à leur victoire, qui soutenaient l'ennemi d'hier, le Slovène et le Croate, naguère sujet de l'Autriche et soldat acharné de l'empereur Charles sur les Alpes et le Carso, aujourd'hui devenu ami par son alliance avec la Serbie. La France et l'Angleterre, se retranchant derrière les États-Unis, refusaient d'exécuter le pacte de Londres. Bientôt la question de Fiume se posait, Fiume ville très italienne qu'aucun traité n'avait promise à l'Italie, mais que la dissolution de

l'empire austro-hongrois semblait devoir libérer définitivement. Les Puissances refusèrent Fiume à l'Italie. Des bagarres se produisirent entre Français et Fiumains, la France ayant eu l'idée malencontreuse d'intervenir directement entre les Italiens et les Yougoslaves. L'Italie, victorieuse et s'enivrant de sa victoire, crut qu'on voulait la réduire au rang de puissance secondaire. Les patriotes italiens, ceux qui avaient voulu la guerre, durent s'élever contre les Alliés avec une véhémence d'autant plus grande que leurs adversaires, les neutralistes de la veille, commençaient à chuchoter que la guerre italienne avait été une duperie, que l'Italie avait tiré les marrons du feu pour l'Entente et qu'au fond on n'avait pas obtenu beaucoup plus que le fameux « parecchio » de M. Giolitti.

A ces déceptions se joignait une situation économique très difficile. L'Italie, beaucoup plus pauvre que ses alliées, avait perdu dans la guerre la plus grande partie de sa fortune. L'industrie métallurgique, artificiellement développée pendant la guerre, allait manquer soudain de débouchés. Le prix de la vie enchérissait sans cesse, et les ouvriers se trouvaient amenés à demander des augmentations de salaire. La guerre avait provoqué bien des rancunes contre les classes dirigeantes chez un peuple qui est d'ordinaire assez peu sensible à la gloire militaire. Beaucoup de maladresses avaient été commises de 1915 à 1918 par les fils de bourgeois nommés officiers sans préparation suffisante, souvent plus arrogants que compétents. Les partisans de l'intervention avaient fait miroiter les plus grands espoirs aux yeux de leurs compatriotes. Ils étaient salués maintenant par des ricanements, quelquefois par des insultes. En somme, la victoire, n'ayant pas placé l'Italie dans la situation d'une nation omnipotente, fut considérée presque comme une défaite. Elle eut sur le pays de tristes répercussions.

Loin de fortifier le gouvernement, les puissances d'ordre et même le militarisme, comme il arrive souvent dans les pays vainqueurs, la guerre divisa la nation, dissocia tous ses éléments. Jamais, même aux jours les plus durs de la guerre,

l'Italie n'avait connu l'union sacrée. Certains catholiques, faisant passer avant la nation leurs vieilles sympathies pour les empires du Centre et leur désir d'une reconstitution du pouvoir temporel, et à l'autre bout de la société, les socialistes extrémistes s'étaient toujours déclarés opposés à la guerre. L'Italie étant entrée dans la guerre de son plein gré, la discussion entre les partis restait toujours possible. Il eût fallu sans doute pour cimenter ce grand bloc, nation encore si jeune, l'attaque de l'étranger.

Aux premières déconvenues nationales, les partis révolutionnaires relevèrent la tête et ils surent exploiter les rancœurs accumulées pendant quatre ans de misères et de douleurs. Ils étaient encouragés dans leur œuvre par le triomphe de la révolution en Russie. La masse souffrait de privations, d'un malaise terrible. On lui montrait au loin la Russie où la révolution sociale avait établi le bonheur. On célébrait Lénine comme l'homme qui seul pourrait apporter la lumière aux foules. On organisait des cortèges en l'honneur de son anniversaire, on distribuait aux paysans de petites médailles frappées à son effigie. Une vague de mysticisme, s'abattit sur l'Italie. On se mit à annoncer que les hommes d'Etat et les intellectuels s'étaient montrés incapables de résoudre les grands problèmes de l'heure. Seules les foules ignorantes et ingénues pouvaient trouver la solution. Ce fut une période d'agenouillements devant le mystère humain. Les journaux socialistes semblaient écrits par des prophètes ou des illuminés.

La grande masse des Italiens, qui avait donné un si vaillant effort pendant la guerre, hésitait devant les maigres résultats de cet effort. Elle était frappée d'une lourde mélancolie fataliste, d'une sorte d'anesthésie. Les classes dirigeantes n'étaient plus très sûres d'avoir bien agi en jetant l'Italie dans une aventure qui avait donné de si pauvres fruits. Le Gouvernement se montrait très timide.

Présidés par M. Orlando, par M. Nitti, par M. Giolitti, les gouvernements étaient issus de ces milieux parlementaires qui n'avaient déclaré la guerre que sous la pression souveraine de l'opinion. M. Orlando n'avait pas réussi à imposer sa voix

au Conseil suprême des Alliés : l'Italie, tout en reconnaissant son patriotisme, lui gardait secrètement rancune d'avoir dû se soumettre, après un éclat inutile, aux décisions de MM. Wilson, Lloyd George et Clemenceau. Après lui, M. Nitti apporta au pouvoir toutes les petites compromissions du plus bas parlementarisme. Sous son gouvernement, l'Italie se sentit livrée à une Chambre élue dans un moment de découragement, une Chambre où les adversaires de l'ordre social et de l'idée nationale dominaient ; elle se trouva prête à tous les renoncements. Chaque jour, les socialistes affirmaient leur puissance. Puis ce fut M. Giolitti dont l'avènement fut considéré comme un retour vers un gouvernement plus fort. M. Giolitti fut appelé au pouvoir par les partisans de l'ordre, par ceux-là même qui, en 1915, avaient déclenché l'intervention malgré lui et l'avaient chassé sous les huées.

Le retour de M. Giolitti n'arrêta pas la montée socialiste. Elle atteignit même sous ce ministre son point le plus haut. C'est que le vieux « lion de Dronero », malgré sa vigueur persistante, était déconcerté par une Chambre élue suivant la nouvelle loi proportionnelle et où il ne trouvait plus la vieille majorité libérale qu'il était si habitué à manier. En face de lui, à la place des vieux groupes, qui n'étaient qu'une poussière d'individus et qu'on pouvait gagner facilement en flattant les intérêts personnels, se dressaient deux partis très compacts, deux partis de discipline assez forte pour qu'aucun membre ne pût entrer dans un ministère ou dans la clientèle d'un ministre au mépris des ordres de ses chefs de file. C'étaient le très fort parti socialiste, considérablement augmenté, très exigeant, et le parti populaire, parti nouveau, soutenant les intérêts du catholicisme, peu nationaliste, partisan, lui aussi, de la réforme sociale. Cette situation nouvelle gênait M. Giolitti, lui enlevait la plus grande partie de ses moyens d'autrefois.

Après la chute de M. Nitti, M. Giolitti était sans doute le seul homme d'Etat italien capable de prendre le pouvoir. Pourtant il faut reconnaître que ses habitudes de gouvernement n'étaient pas absolument celles qui pouvaient convenir

à l'Italie de 1920. Un gouvernement fort eût peut-être alors sauvé la situation. Un ministre radical, n'hésitant pas à recourir à la force armée, eût sans doute galvanisé la grande masse du peuple italien restée fidèle à l'idée de nation. M. Giolitti préféra employer contre les socialistes de subtiles manœuvres. Avec une souplesse qu'on peut juger trop grande, il arrêta le mouvement socialiste en feignant de lui céder. Dans la rue, les communistes faisaient la chasse aux bourgeois et aux officiers. Pendant l'été de 1920, ils envahirent les usines et essayèrent de faire la réforme sociale. Ils échouèrent, mais ce fut par leur propre faute. M. Giolitti, en leur cédant, avait démontré leur incapacité, mais il avait démontré aussi que le jour où une faction armée serait assez forte pour prendre en mains la direction du pays, le gouvernement parlementaire ne trouverait pas en lui une vigueur suffisante pour assurer le respect de la constitution. Le coup de force socialiste de 1920 est la première esquisse du coup de force fasciste d'aujourd'hui. Dans la chute du Gouvernement de M. Facta, M. Giolitti a une grande part de responsabilité.

Qu'on se représente, en effet, l'Italie de 1920. La bourgeoisie se trouve dans un état d'abattement presque complet. Elle a perdu les espoirs nationaux et l'orgueil de la victoire. Les affaires commerciales ou industrielles sont sérieusement diminuées. Elle tremble de se voir arracher ses propriétés par une révolution communiste. L'état-major voit l'armée se dissocier rapidement et il a fallu arriver sous M. Nitti à l'humiliant abandon de l'Albanie. M. Giolitti renonce à l'annexion de Fiume et il se prépare à faire évacuer la ville par les troupes de D'Annunzio. Partout, retournés dans leurs foyers, dispersés dans leurs familles, les héros de la guerre souffrent de cette suite d'humiliations qu'ils jugent imméritées. La plupart sont des jeunes gens qui s'irritent de se voir rendus à la tutelle de politiciens vieillis, qui n'ont rien fait pour la grandeur militaire du pays, qui n'ont pas senti passer en eux la flambée magnifique de mai 1915. Ils attendent avec impatience le jour qui les délivrera de la tyrannie des communistes, de gens qui font profession d'internationalisme et qui, pen-

dant la guerre, placés dans les usines, ont su éviter les souffrances, les blessures et les privations.

Pour ces hommes, D'Annunzio a longtemps été le chef de file. Les plus ardents l'ont suivi à Fiume. Mais l'action de Fiume, malgré son importance symbolique, écartait de l'Italie proprement dite les énergies les plus vitales. Ils l'ont compris ; la plupart sont rentrés. Au contact du poète, ils ont senti ce qu'il y a d'un peu trop sonore dans cette âme, ils se sont offusqués des grossièretés de certaines réalisations. Bientôt ils seront déçus par l'âpreté, par l'esprit de révolte de D'Annunzio, par un souci trop grand de l'attitude personnelle, par le dédain du prestige de l'Italie dans les conseils internationaux. C'est à l'intérieur qu'ils désirent agir.

Un parti s'offre à eux : le parti nationaliste, parti purement parlementaire et constitutionnel, en infériorité évidente à la Chambre, parti dont on ne peut attendre aucune action vigoureuse. Les héros de la guerre se sentent perdus dans la masse, s'ils n'ont que leur bulletin de vote comme moyen d'action. Ils sentent pourtant qu'ils possèdent dans la nation une valeur plus grande que leur simple valeur d'individu. Et ils commencent à douter de la validité de formes constitutionnelles qui refusent de reconnaître la supériorité qu'ils ont prouvée dans les combats, d'un parlementarisme qui conduit l'Italie à l'abaissement.

Or, il est un groupe, le « Fascio di combattimento », qui refuse de tenir compte des lois et qui place le pays et l'idéal national au-dessus de la majorité et des règles constitutionnelles. A la tête de ce groupe est un homme hardi, Benito Mussolini, dont l'existence jusqu'ici a été très aventureuse et qui, tout en changeant complètement de doctrine, est toujours resté fidèle à une immuable règle : le mépris absolu des lois. Mussolini est de race romagnole. Il est sorti de la terre même des révolutions ; il a été élevé par un père socialiste et internationaliste dans le mépris absolu de l'idée de patrie. Mussolini s'est révélé de très bonne heure comme un magnifique agitateur. Il est né pour manier les masses populaires, pour les lancer contre les gouvernements constitués. C'est peut-être

un anarchiste de tempérament bien qu'il soutienne de bonne heure la doctrine socialiste, c'est plutôt un chef de guerre, un condottiere. Beaucoup plus, certes, que D'Annunzio à qui on a souvent donné ce titre et pour qui l'action n'est qu'un moyen de jouissance.

Benito Mussolini a longtemps combattu dans la Suisse italienne, à Lugano où il avait fondé un journal. Il semble qu'impatient des tutelles de toute sorte, il se soit écarté des grandes organisations tant qu'il n'a pu les dominer. Expulsé de Suisse, rentré en Italie, il devient le plus farouche combattant du parti socialiste, il est l'adversaire acharné de tous les réformistes, de tous les collaborationnistes, de tous ceux qui parlent de s'entendre avec le gouvernement constitutionnel et de faire succéder la paix civile à la guerre sociale. Mussolini semble aimer le socialisme comme moyen d'entretenir la guerre et non la guerre comme moyen de faire triompher le socialisme.

En 1914, la grande guerre éclate. Et, brusquement, Mussolini est transformé. Devant cette terrible mêlée de peuple à peuple, il oublie les luttes civiles. Peut-être se souvient-il des vieilles traditions garibaldiennes de sa Romagne, de ces temps du *Risorgimento* où l'esprit national et l'esprit révolutionnaire se confondaient. La Romagne, province adriatique, est proche de ces terres italiennes de la Vénétie et de l'Istrie qui sont encore sous le joug étranger. Mussolini, par une évolution qu'on a souvent comparée à celle de Gustave Hervé, devient le plus ardent des patriotes. Il quitte l'*Avanti*, il fonde à Milan le *Popolo d'Italia*. Et, chaque jour, il soutient le combat pour l'intervention italienne avec une ardeur dont ses amis de la veille peuvent aujourd'hui mesurer toute la force. Puis il s'engage, il fait la guerre, il est terriblement blessé.

Mussolini et son *Fascio* a été momentanément éclipsé par D'Annunzio lors de l'expédition de Fiume. Une brouille personnelle sépare les deux hommes, qui ne peuvent sans doute supporter de rivaux. A mesure que l'étoile de D'Annunzio pâlit, l'Italie revient vers Mussolini. D'Annunzio s'enfermant à Fiume s'est volontairement et peut-être maladroitement

écarté de la lutte politique. C'est Mussolini qui mène le combat.

Le *Fascio* est très faible à l'origine. Il se tait lors de l'invasion des usines, lorsque les communistes poursuivent les uniformes par les rues. Il se tait encore en décembre 1920, lorsque M. Giolitti envoie contre D'Annunzio les troupes du général Caviglia. On peut considérer qu'il est né de l'évacuation de Fiume. L'aventure éclatante étant supprimée, les patriotes italiens agiront chacun dans son pays d'origine. Ils formeront des groupes, des noyaux sans cesse augmentés, strictement disciplinés, inféodés au centre de Milan que dirige Benito Mussolini.

Pendant longtemps, les éléments sérieux de la nation résistent au *Fascio*. Ils sont gênés par le mépris de la constitution que Mussolini affiche chaque jour. Ils craignent de jeter l'Italie dans des luttes civiles qui pourraient finalement profiter au parti communiste. Ils sont surtout étonnés par les procédés d'agitateurs du chef du *Fascio*. Mussolini, en effet, en bon conducteur des masses, a un goût prononcé pour les manifestations tapageuses. Soit habileté, soit reste d'ingénuité enfantine, il n'a aucun souci du ridicule. Il recherche les manifestations les plus voyantes, celles qui feront peut-être hausser les épaules, mais qui attireront l'attention. A côté d'anciens combattants de la guerre qui forment un noyau solide, il accueille de très jeunes gens, des collégiens, des enfants même, toute la génération dont les douze ou treize ans ont rêvé aux récits de guerre, qui ont désiré la belle aventure sans en comprendre l'horreur ni les souffrances, qui veulent prendre les armes, porter l'uniforme au moment où leurs aînés ont senti toute la vanité du panache.

Ce qui frappe dans les premières manifestations publiques du fascisme, c'est son air d'enfance, les jeunes soldats qui traversent les villes en chemise noire brodée d'une tête de mort, coiffés d'un fez noir, armés de gourdins ou de revolvers. Il y a dans ces nouveaux réformateurs de l'ordre social le plaisir de jouer au soldat, la joie de parader sous les fenêtres des jeunes filles et des femmes, de faire enfin figure d'hommes, l'orgueil de s'affranchir de pères trop prudents, de compter

dans le pays et de défendre leur classe contre les abus de pouvoir des communistes.

Mussolini recueille aussi l'héritage de vieilles haines politiques. La plupart des villages italiens, comme beaucoup de villages de notre Midi sont divisés depuis toujours, depuis le Moyen Age peut-être, en deux factions qui prennent, selon l'époque, le nom de tel ou tel parti politique. Le fascisme et le communisme se superposent à ces vieilles factions et chaque dimanche les villages assistent à de nouvelles luttes.

Depuis de nombreuses années, l'Emilie, la Romagne et les basses plaines du Pô sont divisées par la question agraire. Il y a lutte entre les syndicats rouges et les syndicats indépendants. Là encore, le fascisme prend position.

La lutte commence par des actions épisodiques : combats de villages, coopératives mises à sac. Les fascistes inventent alors l' « expédition punitive ». Chaque dimanche, des camions automobiles, chargés de fascistes armés jusqu'aux dents, quittent la capitale de la province, arrivent dans le village qui leur a été signalé. Les fascistes descendent de leurs camions, saccagent les coopératives rouges, malmènent leurs adversaires, parfois les blessent grièvement ou les tuent, souvent se contentent de leur infliger quelque punition ridicule renouvelée des « beffe » du Moyen Age. Quelque temps après commence la chasse au député Misiano, un communiste, ancien déserteur, qui est poursuivi à travers toute l'Italie.

Il semble qu'à ce moment, les communistes auraient pu réagir. En 1920, ils se disaient maîtres du pays, ils envahissaient les usines, ils prétendaient prendre par la force le gouvernement. Et soudain, devant ce qui n'est encore qu'une armée de très jeunes gens, ils semblent frappés de stupeur. Ils demandent l'appui et la protection du Gouvernement, ils invoquent la légalité, ce qui semble bien étrange de la part de révolutionnaires.

C'est sans doute manque d'armes ou d'argent, c'est aussi pusillanimité. La plupart des troupes communistes n'ont pas fait la guerre. Elles sont désormais en infériorité dans les luttes civiles. C'est ainsi que les communistes sentent que le

pays entier leur est profondément hostile. Ces mêmes gens qui baissaient la tête devant leurs abus de pouvoir, qui voyaient tous les services publics se désorganiser, qui regardaient, sans oser réagir, l'Italie perdre les fruits de la victoire, saluent avec joie les fascistes qui osent enfin se substituer à l'Etat défaillant. Sans doute, la bourgeoisie italienne sent tout ce qu'il y a de ridicule et presque de carnavalesque dans ces cortèges de jeunes gens, mais elle est bien obligée de reconnaître l'efficacité de leur action. Elle sait qu'un pareil mouvement peut devenir dangereux, qu'il menace la loi, mais malheureusement la loi s'est montrée impuissante et, s'il faut recourir à une force extra-légale, la bourgeoisie italienne choisit celle qui maintient l'ordre.

Tout n'est pas pur dans ce fascisme grandissant. Mais il n'y a pas de grand mouvement pur. Trop souvent, dans les campagnes de Lombardie, les fascistes se mettent au service des intérêts privés. Bien des aventuriers se cachent sous la chemise noire. Parfois, de riches propriétaires soudoient des bandes de fascistes pour mettre à la raison des métayers récalcitrants. Il y a quelques pirates dans ces nouveaux demi-solde.

D'autre part, les grands industriels italiens soutiennent le *Fascio* et cette organisation qui a commencé par être populaire et nationale, accepte quelquefois de servir les réactionnaires. C'est que l'argent est le nerf de la guerre. Il faut aux fascistes des uniformes, des armes, tout un matériel de transport, des vivres lorsqu'ils partent pour une opération de grande envergure. Mussolini, qui se montre toujours très réaliste, accepte ces compromissions, sans doute indispensables.

A Rome, sous le ministère Giolitti, le Parlement et le Gouvernement continuaient leur petit jeu d'intrigues. La représentation proportionnelle avait rendu impossible la formation d'une majorité solide, et le cabinet ne pouvait suivre une ligne politique nettement définie. Au printemps de 1921, M. Giolitti résolut d'en finir avec la Chambre de 1919. Il comptait sur sa vieille habileté de ministre de l'Intérieur pour faire des élections favorables. Mais une fois encore, il ne sut pas comprendre que la situation n'était plus celle d'avant-guerre. Les

élections lui donnèrent tort. Elles consacrèrent l'échec des socialistes qui furent battus à plate couture, mais la nouvelle Chambre fut aussi incapable que l'ancienne de former une majorité. M. Giolitti se retira.

Ces élections de mai 1921 renforcèrent la situation des fascistes. D'une part, elles écrasaient les socialistes. D'autre part, elles affaiblissaient les partis constitutionnels. Seuls, les populaires sortaient grandis de cette nouvelle épreuve. Quant aux fascistes, ils s'étaient présentés aux électeurs sur des listes du Bloc national à côté des candidats constitutionnels. Trente furent élus. En acceptant les fascistes sur leurs listes, les constitutionnels montraient leur faiblesse et combien ils respectaient peu la constitution. Ils préparaient pour l'avenir de graves difficultés. Quant au public, il se montrait de plus en plus détaché des formes légales et d'un Parlement uniquement occupé des intérêts personnels. Plus de la moitié des électeurs s'abstinrent. Les abstentionnistes faisaient naturellement partie de la masse amorphe, soutien ordinaire des constitutionnels. Cette indifférence du peuple italien devait être pour les fascistes le meilleur encouragement.

La nouvelle Chambre se montra, peut-être, encore inférieure à l'ancienne. La Chambre de 1919, malgré ses intrigues, avait fini par remettre ses destinées à un Giolitti. La Chambre de 1921 dut en venir à M. Bonomi, personnalité de second plan, mis à la tête d'un ministère de camarades. Jamais l'attitude des députés libéraux ne parut si strictement égoïste. Chacun travaillait ouvertement pour sa personne et en vue d'obtenir un ministère. Les populaires pratiquaient l'égoïsme de parti. Ils voulaient les places favorisant leur propagande, les ministères pouvant soutenir le catholicisme et la réforme de l'instruction. Les socialistes, réduits à une soixantaine, se livraient à des manœuvres confuses. Mais nulle part, dans cette Chambre, alors que l'Italie traversait une période si difficile, ne se révéla un puissant amour du pays. Au mois de février, M. Bonomi, qui n'avait jamais mené qu'une vie chancelante, était contraint à donner sa démission. Et ce fut, à la veille de la Conférence de Gênes, le scandale d'une Chambre n'arrivant

pas à former un ministère et devant s'arrêter, après quinze jours de démarches, à confier le destin du pays à une personnalité de troisième plan, cette fois, à un vieux lieutenant de M. Giolitti, homme sans doute plein de bonnes intentions, mais dénué de toute initiative, à M. Facta.

Le cabinet Facta se traîna péniblement, véritable cabinet-fantôme. En juillet dernier, il fut renversé. Et ce fut un nouveau scandale, pire encore que celui de février : tous les Présidents du Conseil possibles appelés tour à tour chez le Roi et tous mis en échec par une Chambre incapable de penser au pays. Quinze jours de démarches infructueuses après lesquels M. Facta, dont la chute avait été si peu glorieuse, dut se résigner à reprendre le pouvoir. Jamais peut-être Parlement ne donna de pareilles preuves d'impuissance. Et si le coup de force actuel du fascisme met fin au régime constitutionnel de l'Italie, on pourra dire que, dans ces lamentables journées d'août 1922, le parlementarisme italien s'est tué de ses propres mains. Mussolini comprit que le moment était venu d'exécuter le projet qu'il méditait depuis longtemps sans doute. Et il mit son projet en action.

* * *

Les forces du fascisme étaient d'abord cantonnées dans le nord. Le centre et surtout le midi, pays mêlés beaucoup moins étroitement à la vie nationale, restaient fidèles à leurs organisations et à leurs chefs politiques. Mussolini sentit que pour réussir, le mouvement devait devenir général. En 1921, il choisit Rome comme le lieu de réunion du grand Congrès. A cette occasion, le *Fascio* prit le nom de parti politique. Ce nouveau nom ne changea rien à son organisation. La population romaine put contempler les forces fascistes dans tout leur déploiement. Quelques bagarres se produisirent dont les fascistes sortirent pleinement vainqueurs. Le fascisme avait frappé un grand coup sur l'esprit de la capitale. En 1922, les fascistes annoncèrent que le Congrès se réunirait à Naples. Ils comptaient saisir ainsi le sud de l'Italie.

Au cours de 1922, les progrès du fascisme avaient été gigantesques. M. Mussolini, qui ne commandait d'abord qu'une légion bien armée et très résolue, voyait arriver autour de lui une masse énorme d'amis de la seconde heure, patriotes plus timides qui avaient longtemps hésité avant de se lancer dans la bagarre, ouvriers qui avaient dû entrer dans les syndicats rouges, lorsque le socialisme était la seule puissance constituée, et qui s'écartaient de ces syndicats, aujourd'hui que les tyrans de la veille étaient humiliés et molestés. Ces grandes masses d'adhérents pouvaient servir utilement le fascisme; elles risquaient aussi de l'alourdir. Leur présence posait un difficile problème.

La première bataille décisive livrée par le fascisme eut lieu en août 1922. Les socialistes, par leur maladresse, lui en fournirent l'occasion. La Chambre venait de se débattre dans la crise ministérielle. Elle était arrivée au triste résultat de reprendre M. Facta après l'avoir renversé. Les socialistes collaborationnistes qui avaient espéré entrer au gouvernement, eurent l'idée malencontreuse de faire proclamer la grève générale en signe de protestation. Les grévistes n'eurent pas beau jeu. Le fascisme lança ses *squadre*. En quelques jours l'*Avanti* fut incendié, les ouvriers poursuivis dans les rues, malmenés, durent reprendre le travail. L'hôtel de ville de Milan fut occupé par les fascistes; la municipalité socialiste fut chassée. A Rome, les députés socialistes, menacés, n'osaient plus quitter l'enceinte du Parlement. Ce furent de tristes journées pour le socialisme, de tristes journées aussi pour le régime parlementaire. Le Gouvernement italien, en n'osant se défendre lui-même, en se plaçant sous la protection des fascistes, renonçait à toute indépendance. La police et l'armée nationales se trouvaient remplacées par l'armée irrégulière du *Fascio*, par ses légions romaines, ses centuries, ses *principes* et ses *triarii*, sa cavalerie, ses *squadre* de femmes.

Dès ce moment, l'action se précisa et l'état-major fasciste commença à parler nettement de la marche sur Rome. La Chambre était en vacances, M. Facta était sorti annihilé de la dernière crise. Mussolini se faisait l'interprète du dégoût

de la nation pour une Chambre qui n'arrivait pas à former un gouvernement. Dès le 12 août, au lendemain même de la reconstitution du cabinet Facta, il faisait des déclarations publiques. Il signalait l'incapacité d'une Chambre élue suivant une loi électorale absurde, il insistait sur le désaccord sans cesse croissant entre le pays et ses représentants légaux, il demandait de nouvelles élections et la réforme de la loi électorale. Par là, il se montrait d'accord avec le sentiment général du pays.

Il parlait aussi de la « marche sur Rome », mais refusait de préciser ses idées. Craignant sans doute de mettre en défiance les partisans de la constitution qui formaient au total l'immense majorité, il refusait d'annoncer le coup de force comme un fait certain « inévitable et fatal ». Sans doute, le coup de force, le fascisme était maître de l'accomplir. Il tenait les trois routes de Rome : la côte tyrrhénienne, la côte adriatique, l'Ombrie et la vallée du Tibre. Pourtant le fascisme accordait un délai de quelques mois au régime parlementaire.

Pendant l'été, le fascisme essaie de régler sa politique intérieure et d'organiser les grandes masses qui sont venues récemment à lui. Ces masses ouvrières risquent en effet de placer le fascisme dans une position difficile. Le fascisme ne peut s'appuyer que sur l'ensemble de la nation ; il recrute ses meilleurs adhérents dans les classes bourgeoises. Il ne peut se mettre au service du prolétariat et compromettre sa réforme nationale par une politique de réforme sociale.

Mussolini s'efforce de concilier le prolétariat et l'idée fasciste. Il n'arrive pas à des déclarations très nettes. Le syndicalisme fasciste, dit-il, n'admet en aucun cas la grève des services publics. La lutte de classes, qui est la règle chez les socialistes, pour les fascistes est une exception. Il estime que le patronat et le prolétariat doivent s'entendre pour le bien-être de la nation. Malgré toute son habileté, il ne peut arriver qu'à faire des déclarations analogues à celles de tous les ministres bourgeois. D'ailleurs, Mussolini ne s'arrête pas longtemps à discuter sur ce point. Les masses ouvrières sont l'élément secondaire du fascisme. Le fascisme est né sans elles ; il ne les a pas recherchées. Il n'est pas assez sot pour les repousser

lorsqu'elles viennent à lui, il s'efforcera de les satisfaire. Mais il ne périrait pas si elles s'écartaient.

C'est dans la deuxième quinzaine de septembre que commence la grande agitation fasciste. Le 17, à Tarente, un conflit se produit entre nationalistes et fascistes. Les nationalistes poursuivent le même but que les fascistes. Mais il est évident que les fascistes supportent difficilement ces forces parallèles et rivales qui ne peuvent que les affaiblir. A Tarente, les nationalistes sont malmenés. La direction du Fascio blâme ces excès.

C'est dans la région du Haut-Adige, pays de population allemande, que le fascisme essaie sa force. Le fascisme ne peut admettre l'attitude du Gouvernement italien à l'égard de ses nouveaux sujets. Il la trouve beaucoup trop conciliante et il se peut en effet qu'on ait laissé la municipalité de Bolzano et son maire M. Perathoner passer trop largement la mesure. Le fascisme engage la lutte et triomphe sur toute la ligne. De plus en plus, le gouvernement de M. Facta renonçait à exercer sa fonction.

Cependant, Mussolini, dans des discours publics (le 20 septembre à Udine, le 24 à Crémone) précise sa pensée. Dans toutes ses paroles paraît maintenant l'annonce de la marche sur Rome : « Nous voulons faire de Rome la ville de notre esprit, une ville épurée, désinfectée de tous les germes qui la corrompent et la salissent, nous voulons faire de Rome le cœur battant, l'esprit entreprenant de l'Italie impériale que nous rêvons ».

Par quel moyen? Par la discipline, c'est-à-dire par la force. Le fascisme repousse la doctrine démocratique. La discipline doit être imposée, si elle n'est pas acceptée. Elle doit s'exprimer « sous la forme d'un geste de force et de domination ». La violence n'est pas immorale. Et d'ailleurs la violence fasciste n'est qu'un « jeu d'enfant » si on la compare aux violences des bolchevistes de Russie. De plus, la violence est décisive. « A la fin de juillet, au commencement d'août, nous avons obtenu, en quarante-huit heures de violence systématique et guerrière, ce que nous n'aurions pas obtenu en quarante-huit

ans de discours et de propagande. Quand notre violence résout une situation gangrenée, elle est hautement morale, sacro-sainte et nécessaire ».

La question du syndicalisme et des masses se précise. « Je n'adore pas, dit Mussolini, cette nouvelle divinité : la masse... Il suffirait d'être nombreux pour avoir raison? C'est souvent le contraire qui se produit... Ce sont des minorités qui ont provoqué les changements les plus profonds dans les sociétés humaines... Mais nous ne pouvions repousser les masses. Elles venaient à nous. Devions-nous les accueillir à coups de pied dans les mollets? » Le fascisme ne se livrera pas pour cela à la lutte des classes. Il est pour « la collaboration des classes ». Mais les industriels et les patrons ne doivent pas essayer de « le faire chanter ». Il veut faire rentrer la masse dans la nation, « car la nation aura besoin de ces masses comme l'artiste a besoin de matière brute pour édifier ses chefs-d'œuvre .»

Pour la politique extérieure, Mussolini n'apporte que des idées très générales. L'Italie doit abandonner sa politique de renoncement et de bassesse.

Quant au programme intérieur, il n'en a pas. « Ce ne sont pas les programmes qui manquent à l'Italie. Ce sont les hommes et la volonté ». L'Etat, cependant, doit renoncer à tous ses attributs économiques : chemins de fer, postes etc... « Il lui reste la police qui garantit les honnêtes gens contre les voleurs et les criminels; il lui reste la mission d'instruire les nouvelles générations; il lui reste l'armée qui doit garantir l'inviolabilité de la patrie; il lui reste la politique étrangère ».

Reste une question très importante à régler, à la veille d'une révolution : l'Italie fasciste sera-t-elle monarchiste ou républicaine? Personnellement, Mussolini a toujours été républicain. Mais nous savons qu'il montre à l'égard des idées la plus grande souplesse. Il est incontestable qu'une grande partie des adhérents au *Fascio* sont monarchistes. L'armée nationale, l'état-major en qui les fascistes trouvent un appui très puissant, est naturellement loyaliste. En plusieurs occasions, lorsque Mussolini, emporté par son ardeur, a attaqué

la monarchie, il s'est fait rappeler à l'ordre par certains de ses subordonnés. Le fascisme doit concentrer ses efforts contre le parlementarisme. La monarchie de Savoie sera donc épargnée.

« Pour l'instant, dit Mussolini, nous laisserons de côté la question de la monarchie. Nous pensons d'ailleurs qu'une grande partie de l'Italie verrait avec inquiétude une transformation du régime aller jusque là ».

Cependant la monarchie ne devra pas s'opposer au développement du fascisme : « Je pense que la monarchie n'a aucun intérêt à s'opposer à ce qu'il faut bien appeler la révolution fasciste. Ce n'est pas son intérêt car, si elle nous combattait, nous ne pourrions, nous, l'épargner. Ce serait pour nous une question de vie ou de mort ». Mussolini d'ailleurs, ne peut s'empêcher de faire une déclaration de républicanisme : « Pourquoi nous sommes républicains? Dans un certain sens, parce que nous voyons un monarque qui n'est pas suffisamment monarque. La monarchie devrait représenter la continuité historique de la nation. Tâche très belle, tâche d'une importance historique incalculable. D'autre part, il faut éviter que la révolution fasciste mette tout en jeu ».

Le 24, à Crémone, Mussolini donne en quelques paroles les grandes lignes de sa politique : « Nous voulons que l'Italie devienne fasciste, car nous sommes fatigués de la voir gouvernée à l'intérieur d'après des principes et par des hommes qui oscillent perpétuellement entre la négligence et la lâcheté, et nous sommes surtout fatigués de la voir considérée à l'étranger comme un Etat sans importance. Sur les rives du Piave nous avons commencé une marche qui ne pourra s'arrêter tant que nous n'aurons pas atteint notre but suprême : Rome. Aucun obstacle, hommes ou choses, ne pourra nous arrêter ».

Les constitutionnels sentent enfin que le danger presse. M. Facta appelle au secours son capitaine M. Giolitti. Mussolini qui sent ses adversaires vaciller, pose ses conditions : réforme de la loi électorale, dissolution de la Chambre actuelle, élections immédiates (discours de Milan, 4 octobre). Ce sont des points sur lesquels Mussolini est sûr d'obtenir l'approbation de l'Ita-

lie entière. Mais il est sûr aussi de rencontrer des difficultés qui ne pourront que rendre le Parlement plus impopulaire. Les députés essaieront de se défendre d'abord pour garder leurs places personnelles, ensuite pour maintenir la position de leurs partis qu'une réforme électorale peut ruiner, en outre parce que les habitudes de violence des fascistes doivent fatalement fausser le jeu des élections, enfin parce que ces élections devraient avoir lieu en décembre, époque où les opérations sont très difficiles dans les cantons montagneux.

Donc le gouvernement résiste. M. Giolitti intervient. Ses amis proposent une crise extra-parlementaire. Le cabinet Facta disparaîtra. Il sera remplacé par un ministère Giolitti ou peut-être Orlando. Les fascistes renonceront à exiger des élections avant le printemps. Mais, comme les partis libéraux reconnaissent que la situation des fascistes a grandi dans le pays et qu'elle n'est plus en proportion avec leur maigre représentation au Parlement, le nouveau cabinet leur fera une large place, leur confiera des ministères importants. Il semble d'abord que Mussolini soit disposé à accepter, et la discussion s'engage. Puis brusquement, sans doute par suite de la résistance de l'armée fasciste, il rompt les négociations. Lorsque s'ouvre le Congrès de Naples, Mussolini a repris sa liberté.

Ce Congrès de Naples, qui commence le 24 octobre, est la dernière épreuve que le fascisme va tenter avant la décision finale. La grande capitale du Midi accueillera-t-elle le fascisme avec enthousiasme?

Le 24, à 9 heures du matin, Mussolini prend contact avec les classes dirigeantes. Au fameux théâtre San-Carlo, il expose son programme à l'aristocratie et à la bourgeoisie napolitaines réunies. Il commence par rendre hommage au fascisme, « mouvement qui est tour à tour politique, syndical, militaire et religieux, qui réunit en lui toutes les nécessités, toutes les espérances, toutes les passions de l'âme italienne nouvelle ». Puis il expose la gravité de l'heure : « Nous sommes au point où la flèche part de l'arc, où la corde trop tendue se rompt... » Les événements de Bolzan et de Trente ont révélé à tous les yeux la paralysie complète de l'Etat italien, et ils ont révélé

d'autre part le pouvoir non moins complet de l'Etat fasciste ». Mussolini fait ensuite allusion aux tractations qui ont eu lieu entre le fascisme et les représentants des partis constitutionnels.

« Quand on nous a demandé : Que voulez-vous, fascistes? nous avons répondu très nettement que nous voulions la dissolution de cette Chambre, la réforme électorale et les élections à brève échéance. Nous avons demandé que l'Etat sorte de la neutralité grotesque qu'il a gardée entre les forces nationales et les forces anti-nationales. Nous avons demandé de sévères mesures de caractère financier, nous avons demandé le renvoi de l'évacuation de la troisième zone dalmate, et nous avons demandé cinq portefeuilles, plus le Commissariat de l'émigration. Plus précisément, nous avons demandé les ministères des Affaires étrangères, de la Guerre, de la Marine, du Travail et des Travaux Publics.. On a fait un compte mesquin de nos forces, on a parlé de ministres sans portefeuilles..., de sous-portefeuilles. Nous entendons ne pas entrer au Gouvernement par la porte de service... Nous ne voulons pas vendre notre droit d'aînesse idéal pour un misérable plat de lentilles ministérielles... »

Les négociations ayant échoué, il faut donc en venir à la bataille. « Le problème devient un problème de force... La victoire, si le conflit se décide sur le terrain de la force, devra revenir au peuple italien qui a le devoir de libérer sa vie politique et spirituelle de toutes les incrustations parasitaires d'un passé qui ne peut se prolonger indéfiniment dans le présent parce qu'il tuerait l'avenir ». Mussolini annonce ensuite que le fascisme maintiendra la monarchie, ce qui ne peut que rallier les populations loyalistes du Midi. Il salue pour terminer la Naples de l'avenir, reine de « notre Méditerranée : la Méditerranée aux Méditerranéens ». Son discours provoque le plus grand enthousiasme.

La foule qui se pressait sur la place du Plébiscite est dispersée par un violent orage, mais l'après-midi, a lieu la grande parade militaire. Quarante mille fascistes défilent dans les rues de Naples et sont passés en revue sur le terrain sportif

de l'Arenaccia. A six heures du soir, sur la place du Plébiscite, les cris : « A Rome ! » saluent l'apparition de Mussolini.

« *Principes*, dit-il, *Triarii*, Chemises noires de Naples et de toute l'Italie ! Aujourd'hui, sans coup férir, nous avons conquis l'âme ardente, vibrante de Naples, l'âme ardente de tout le midi de l'Italie. La manifestation est sa propre fin et ne peut se changer en une bataille. Mais je vous dis avec toute la solennité que le moment nous impose : c'est maintenant une question de jours et peut-être d'heures : On va nous donner le Gouvernement ou nous le prendrons en descendant sur Rome.

« Il est nécessaire pour notre action qui devra être simultanée et qui devra dans toutes les parties de l'Italie prendre à la gorge la misérable classe politique dominante, que vous regagniez vos sièges respectifs. Je vous dis, je vous assure, je vous jure que les ordres, s'il est nécessaire, viendront ».

La force fasciste était déclenchée. Seule force organisée, elle devait l'emporter. En vain le malheureux ministère Facta essayait de se défendre. En vain le Roi s'efforçait de former un ministère Salandra. Mussolini, rentré à Milan, posait la question de la Couronne. Le Roi était obligé de l'appeler à former le ministère. Il arrivait bientôt à Rome parmi les acclamations.

* * *

Quel est l'avenir du Gouvernement fasciste? Mussolini a su faire entrer dans son cabinet un soldat de très grande autorité : le général Diaz; un grand penseur, le professeur Gentile; un amiral trop ennemi des Yougoslaves, l'amiral Thaon di Revel. Quant aux députés libéraux ou populaires qui sont entrés dans son ministère, il est peu probable qu'ils aient obtenu l'approbation de leurs propres partis. Quelles mesures prendra Mussolini à l'égard du Parlement ? A Naples, il s'est engagé à conserver au peuple « ce jouet ». Il dissoudra probablement la Chambre actuelle, mais alors, qui votera la loi électorale réformée?

A l'extérieur, les difficultés sont très grandes. Le fascisme a promis de ne pas évacuer la troisième zone dalmate. Or,

il semble que le gouvernement yougoslave exigera l'exécution stricte du traité. Le fascisme arrivera-t-il à un conflit armé?

Mussolini a souvent parlé de la protection des émigrés italiens et du règlement de la question tunisienne. Il réclamait encore, le 24 octobre, la Méditerranée pour les Méditerranéens. Il a souvent demandé l'exclusion de l'Angleterre. Fera-t-il une politique contraire à la France et à l'Angleterre? L'heure est grave pour le fascisme, elle est très grave pour le pays entier. De cette nouvelle crise de croissance, l'Italie sortira-t-elle affaiblie pour longtemps ou définitivement régénérée?

Jacques Espira.

# LA SUISSE D'APRÈS SES ÉCRIVAINS[1]

## Les écrivains de la Suisse allemande

### I. Les poètes du sol et du peuple.

Meinrad Lienert a commencé par être notaire de son district, Joseph Reinhart est maître d'école, Heinrich Federer est encore prêtre, et Huggenberger paysan. Ils sont rustiques, tous les quatre. Ils sont du peuple; il n'y a que les gens de la campagne et les sentiments simples qui les intéressent. On a construit partout des chemins de fer dans leur pays; des hôtels s'élèvent sur les sommets; le spectacle cosmopolite, à certaines saisons, s'étale en leurs villages; des intrigues douteuses s'y nouent et s'y dénouent; les diplomates et les industriels ont envahi le terrain. Ils demeurent dans l'idylle. Ils représentent la vie paisible et salubre. Chacun d'eux cultive un coin étroit du sol, une vallée, un canton, de manière exclusive.

Lienert est un des meilleurs poètes suisses. Mais en dehors des frontières *cantonales*, qui donc lira son œuvre en dialecte schwytzois? Il se pose ici un curieux problème, celui que soulève toute création littéraire en patois. Est-ce par amour du pittoresque, est-ce par jeu qu'on a choisi ce moyen d'expression? Est-ce par gageure ou prétention, à la fin de prouver que les sentiments les plus élevés n'ont pas besoin d'un vêtement plus somptueux? Est-ce par goût du labeur facile, pour s'épargner la recherche de l'inédit, car le trésor verbal d'un seul can-

1. Pour le commencement de cette étude, v. *Vie des Peuples* tome VI p. 80.

ton n'est pas considérable? Cet écrivain travaille-t-il pour la *Glossaire suisse-allemand* ou seulement pour l'art? pour une fête de famille ou pour enrichir la poésie humaine? Il est permis d'interroger ainsi l'auteur. Il est permis d'affirmer aussi que ces motifs sont tous ensemble, à dosage divers, à la base de pareille entreprise. Nous avons beaucoup de peine à comprendre cela, certes. Mais la raison essentielle, qui englobe toutes les autres et les légitime, c'est que Lienert ne peut écrire autrement quand il songe à s'exprimer lui-même. En matière de narration — roman ou nouvelle — l'allemand lui apporte certaines ressources de grammaire et de syntaxe dont il est bien obligé de profiter. Mais quand il n'est plus question que de chanter la vie, sa propre vie, alors c'est le parler de Schwytz qui s'impose, « *nach Herzenslust und Herzensnot* », comme il dit.

Sans doute, on renonce dès l'abord au succès de librairie. On ne s'adresse qu'à un petit nombre de personnes bien disposées : « *zue gueluſgleile Lüte* ». Mais il est d'autres sacrifices : des tours, des comparaisons, des souplesses de style, un certain ton d'homme cultivé, auxquels se prêterait seule une langue civilisée. Nous aurions tort de nous apitoyer. Le vin du cru, à de certaines heures, fait qu'on oublie des vins plus généreux. Son âpreté même vous réchauffe. Lienert est l'homme du monde qu'il faut plaindre le moins. Il est parfaitement à son aise. « La chemise est plus près du corps que l'habit », m'écrivait-il. Laissons-le donc en bras de chemise, ce poète d'Einsiedeln.

Einsiedeln, dans le canton de Schwytz, le lieu de pèlerinage, des souvenirs dévots, riants et studieux, où il apprit l'histoire des Waldstetten, le catéchisme et la douceur de vivre, voilà ce qui inspire à Lienert trois volumes de poésie. Il faudrait lire ces strophes dans l'original :

*La vallée d'Einsiedeln dort profondément dans la neige.*
*« Je vous salue, Marie ! »*
*Et partout c'est la nuit noire,*
*Pas une lumière, pas une étoile qui veille.*

*Seulement l'étoile du matin*
*« Je vous salue, Marie ! »*
*Le monde respire, si tranquille...*
*Hé ! n'entends-je pas une voix d'enfant ?*

*Non, c'est la cloche de la chapelle qui s'éveille.*
*« Je vous salue, Marie ! »*
*On n'entend qu'une cloche seulement.*
*Puis toutes s'éveillent et sonnent ensemble.*

*Et la plus grosse maintenant, qui remue aussi*
*« Je vous salue, Marie ! »*
*Dans le chœur, des lueurs vont et viennent...*
*O ave, virgo virginum !*

*Très haut, l'étoile dans la lueur de l'aube.*
*« Je vous salue, Marie ! »*
*Qu'aujourd'hui soit ce qu'il veut et ce qu'il peut*
*Je compte sur une bonne journée.*

Cette bonne journée, Lienert l'a obtenue. Son cœur est « comme une chambrette », son âme est « comme un berceau ». Le soleil joue sur les vitres givrées, et c'est un matin de Noël. Ou bien c'est un soir de 1er août, où brillent les feux du grand anniversaire. « *Salve Regina* ! *Gegrüsst seist du Maria* ! » et l'on est au cœur du pays suisse. Celle qu'il aime s'appelle aussi Marie, et l'éternel *ave* salue la Vierge et l'épouse. La fontaine de Jouvence a douze goulots intarissables, comme la fontaine du miracle sur la grand'place, devant l'abbaye des Bénédictins. Il y a fête dans le ciel : « *Im Himel hend's grad Chilbi ka* » [1], et tout est si remué de joie que les auréoles branlent sur la tête des saints. Il y a fête sur la terre surtout, et l'hymne sacré accompagne de loin l'accordéon :

*Mon âme l'entend au milieu d'une danse de kermesse,*
*Et il faut qu'elle s'agenouille...*

ce qui se dit en dialecte avec cette gentille verdeur :

*My Seel verninnt's im Chilbilanz*
*Und abe muess si chnüe*
*Salve Regina !*

1. « Ils ont justement la kermesse, dans le Ciel ».

Le poète s'agenouille. Je ne sais s'il a conservé la foi. Malgré tant de sonneries et de catholiques réminiscences, il n'est guère mystique, et son attachement au petit monde d'en bas est trop robuste pour comporter la hantise du ciel. Du croyant, il n'a plus que l'optimisme et la gratitude, et la santé renouvelée qui succède à la confession. Les chants de Lienert, c'est peut-être, venant de la Suisse primitive et catholique, le plus beau et le plus inconscient hommage à la mémoire de Gottfried Keller. L'hommage d'un écrivain, et celui d'un peuple heureux de son sort. La patrie, l'amour conjugal, les divertissements du village, les prés, la solitude et toutes les saisons, voilà le domaine où règne Lienert. Toute l'existence lui fut si belle et pleine de ces choses. Pourquoi faudrait-il désespérer de l'avenir ? Pourquoi même en parler ?

Qu'il y ait souvent dans cette poésie une sentimentalité puérile, qu'il y ait des notes de préciosité rustique, je ne cherche pas à le nier. Plus que la faute de l'artiste, c'est celle de l'instrument. Cette profusion de diminutifs ne répond pas à notre goût. Or ils appartiennent à l'idiome. Ils en font la tendresse et l'infirmité. Ils portent le ton familier jusqu'à l'extrême. Il n'est pas de grande passion qu'ils n'enveloppent dans des langes. Et soudain la rudesse éclate, rudesse de bonhomme qui entre en plein dans la valse mignarde avec des « *jodel* » et des souliers grinçants. Excès de paysannerie, excès de mièvrerie, discordance du vieux patois des Confédérés, dont nous n'éprouverons jamais complètement le charme, nos moyens d'expression étant à l'opposé. Il faut donc que la séduction de Lienert soit bien réelle, son intimité bien humaine et sa peinture bien vraie, pour que, sans s'en douter, on apprenne le schwytzois en feuilletant ses poèmes, pour qu'au milieu d'autres dialectes, celui-ci tout à coup devienne une prédilection. Si je n'avais trouvé là que du pittoresque, croyez bien que j'en eusse été lassé dès la dixième page. Ce n'est pas le touriste qui s'emballe ni le nationaliste qui s'entraîne. Il y a cette émotion de découvrir, à l'écart du monde et *de toute notoriété possible en dehors du district*, un grand poète de la terre ancestrale, de la famille et de la maison.

L'œuvre en prose de Lienert, avec son trésor scintillant d'alpestres métaphores, avec ses petits personnages burlesques dont on ne sait s'ils sont d'aujourd'hui ou du passé, est aimable aussi et divertissante. J'en goûte la malicieuse bonhomie. Mais je donnerais tous ces volumes de nouvelles pour le recueil de poèmes aux rythmes allègres. Par moments, je donnerais pour ce printemps attiédi et gazouillant d'Einsiedeln, pour ce concert de cloches et de clarines, le rythme grandiose et le rire héroïque du *Printemps olympien*. L'Héraclès de Spitteler, parti à la recherche du vrai — dans l'art et dans les cœurs — reprendrait haleine ici, devant la chapelle de Saint-Meinrad. Car il n'est pas écrit que son voyage doive s'effectuer sans répit sous un ciel tragique. Et l'âme a besoin d'autre chose parfois que d'épopée.

Autant que Lienert, Joseph Reinhart est un chantre populaire. Le pays, pour lui, c'est une bande de terrain au pied du Jura, encore dans la Suisse catholique, la campagne soleuroise. On retrouve en lui le même optimisme congénital. Je l'évoque dans son cadre : tel un curé bienveillant qui attire les petits et cause avec eux, puis s'en débarrasse gentiment pour faire une partie de *jass* avec le *Sekundarlehrer*. Sur le gravier, à l'ombre de la table ronde, on discerne deux bouteilles de Veltliner. Est-ce que le monde existe, quand on a fermé le soir le portail du jardin, sous l'arc fleuri de roses rustiques, et qu'aux deux extrémités de la petite ville, s'élève une tour qui surmonte une porte ?

*J'aimerais vivre encore un petit peu,*
*Oui, je le voudrais bien,*
*Tant qu'il est encore des églantines rouges,*
*Tant qu'il est encore de petites joues rouges,*
*C'est trop tôt pour mourir.*

*J'aimerais encore chanter un petit peu,*
*Oui, je le voudrais bien,*
*Aussi longtemps que le soleil luit sur la maison,*
*Mon chant résonne encore à la fenêtre,*
*Ma chanson a des couplets encore.*

*J'aimerais boire encore un petit peu,*
*Oui, je le voudrais bien !*
*Aussi longtemps qu'il est un bon Dieu encore,*
*La vigne ne séchera pas*
*Et le verre ne restera pas vide.*

*Je voudrais aimer encore un petit peu,*
*Oui, j'aimerais bien,*
*Quand le cœur bat encore comme en mai,*
*Ce n'est pas trop tard pour aimer,*
*Et l'amour n'a pas de fin.*

Comme tous les chants populaires, ils sont faits avec très peu de chose, les poèmes de Reinhart, avec le vent et le ruisseau qui passent et ne disent pas où ils vont, avec le regard doux de la mère et de la fiancée, qui exprime bien plus de choses que les paroles, avec le soleil de mai sur les pots de fleurs à la fenêtre, avec le réveil du dimanche matin.... et sur tout cela règne « quelqu'un », une bonne Providence qui réjouit la contrée. C'est cela tout simplement. Et il n'y a pas lieu de désespérer.

La poésie de Joseph Reinhart n'est pas de la grande poésie.[1] Elle n'est sans doute pas assez originale pour vivre longtemps dans l'histoire des lettres. Mais elle est naturellement populaire. Il est possible qu'on chante ses vers quand le nom de l'écrivain sera perdu. Ce ne sera pas, si elle se réalise, une immortalité méprisable.

Les volumes en prose de Reinhart offrent une galerie de souvenirs et de portraits rustiques. Il est étrange de penser que cette paix des champs fut évoquée durant la guerre, et qu'une confiance pareille en la nature humaine s'est précisément affirmée en des temps si tragiques. Sans doute ce Soleurois, pas plus que Lienert de Schwytz, n'idéalise les paysans de son canton. Il est dans ses récits des égoïstes, des matois, des ivrognes, des femmes avares et revêches. Mais ils ne finissent pas comme dans les contes de Maupassant. Je me rappelle un vieil homme de Thurgovie qui répétait invaria-

1. V. le recueil intitulé : *Im grüene Chlee* (« dans le Trèfle vert »). Francke, Berne, 1917.

blement, à propos d'une débâcle financière, d'une pluie persistante ou d'un enfant malade : « Es wird ja scho wieder besser ! » (ça s'arrangera ! ). Reinhart me fait songer à ce prophète encourageant. Les héros de toutes ses histoires finissent le mieux du monde. Jamais la onzième heure ne manque de frapper, où la méchante épouse répand des larmes douces, et pressent qu'il est une réalité préférable aux écus. Il survient toujours une occasion salutaire où le buveur s'attendrira à des chansons d'enfant, où le valet de ferme brutal, tourmenteur d'animaux, révèlera l'abîme d'une douleur cachée. A tout péché s'ouvre une latente miséricorde. Durant des années, le paysan a l'air de s'endurcir l'âme comme les mains, mais quelque angélus dans ce pays-là doit sonner un soir qui ramènera la tendresse. Voici comment s'achève l'histoire[1] d'*Anneli de la campagne*. « Frau Direktor Lerch » congédie sa bonne — dont elle est jalouse, parce qu'elle sait si bien « prendre les enfants » — mais ne peut le faire sans une bonne parole. Elles auront l'une et l'autre le plaisir d'être émues, car il n'y a pas de place pour l'éternelle rancune.

« Au matin — les enfants ne savaient rien de tout cela et dormaient encore dans leur petit lit — Anneli se tenait de nouveau, avec sa corbeille, à la porte de la cuisine, et la petite rose sur son chapeau tremblait un peu, comme trois mois auparavant, le jour où elle était arrivée. Frau Lerch tendait la main vers elle ; elle voulait lui donner deux francs. Anneli secouait la tête : « Non, non, Frau Lerch, je ne l'ai pas mérité, disait-elle, en bégayant d'abord, et très vite, comme si elle craignait d'éveiller les petits : « Je ne l'ai pas mérité ; ne me donnez rien de plus... et les enfants doivent m'oublier tout à fait »...

Frau Lerch serra la main de la jeune fille plus longtemps qu'en général on ne serre la main à une bonne de la campagne ; elle ne savait pas si elle devait la remercier. Elle avait encore un mot sur la langue, et quand la fille fut au portail du jardin, Frau Lerch la rappela pourtant : « Et alors, merci, Anneli ! » La jeune fille, avec la rose sur son chapeau, la regarda toute surprise, et puis referma le portail en jetant un regard rapide, un bon regard vers les fenêtres fermées, là où les enfants dormaient encore dans leur petit lit sans rien savoir. »

De même qu'ils surmontent la rancune, les héros de Joseph

1. Dans les *Geschichten von der Sommerhalde* (Berne 1917).

Reinhart ont une façon bien patiente d'accueillir la maladie, la solitude et la mort. Tel ce vieux père, qui ne peut plus travailler, et que ses enfants mettent à l'asile ! Voyez-le dans sa captivité, au milieu des vieillards invalides.

« Il racontait comme un soldat, qui se croit encore en pleine bataille, ou comme un voyageur, le soir... Il disait comme le champ sur la pente était pierreux et inégal — autant dire une carrière —; on y passait avec la charrue, ça faisait des étincelles tant il y avait de cailloux. Alors on y a mis de la poudre; on a fait sauter le roc, si bien qu'après tout ça il a fallu agrandir la grange, qui se trouvait trop petite. Maintenant la charrue passe par là comme dans du beurre.

Il racontait du ruisseau, qui chaque année faisait ses diableries de vagabond ; maintenant il avait appris à se bien conduire ; il ne rongeait plus ses rives. Il parlait de la bise, qui balayait toute la contrée au printemps, vers la Saint-Georges ; cette affamée qui mangeait l'herbe et le foin, jusqu'à ce que la forêt fût devenue assez haute pour monter la garde et lui tenir tête. Là-bas, dans le pré, du côté de l'ombre, là où il n'y avait que de la mousse — il montrait du doigt, comme si ce fût tout près — dans le pré, là-bas, on a dû faire des rigoles, pour amener toute l'eau dans le ruisseau. C'est bon qu'en hiver il y ait du travail de cette espèce. Sans quoi on serait tout paralysé aux cloches de Pâques.

Ainsi racontait le paysan de l'Eichhof, et bien que ce ne fût pas du nouveau, les hommes l'écoutaient sérieusement : c'était comme un souffle du monde qui était loin d'eux. Tandis qu'ils suivaient ses paroles avec les yeux plus qu'avec les oreilles, des images leur venaient d'une vie, où l'on donne au sol toutes ses forces....

— Oui, ça, c'est du travail, disait l'un deux en faisant signe à un autre !

— Oui, ma foi, tout le monde n'en fait pas autant....

Le paysan les écoutait. Il rougissait un peu, quand on l'approuvait ainsi. Mais il se sentait à l'étroit au milieu de tous ces gens. »

Il se repent d'en avoir trop dit; il lui semble qu'il a divulgué le secret du foyer, et le soir il a peine à s'endormir : « Qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce que tu commencerais à faire le malin à ton âge ? » Et quelques jours après, sentant la fin venir, il s'évade pour aller mourir à la maison et dans sa chambre :

« Dans la nuit, son âme était partie, doucement, comme pour ne

troubler personne dans le sommeil. Et le matin, il était couché là, tranquille ; il y avait sur son visage une expression, pas celle de la joie, mais pas de la douleur non plus, pas du plaisir ni de la souffrance, pas de l'espoir ni de la désillusion. Mais quelque chose comme le reflet d'une lumière qui s'éteint. Et l'on pouvait déchiffrer sur ses traits une phrase qu'il avait durant sa vie gardée pour lui-même : « Le monde m'a été une bien bonne chose, et la mort aussi ne m'est pas un hôte désagréable. »

On se fatiguerait bientôt de ces peintures agrestes et idéalistes, de cet humour trop bienveillant envers tous les hommes si le poète n'avait le goût du détail concret. Ces âmes trop bonnes se meuvent dans un milieu très humblement exact. Elles parlent une langue où pas un mot, pas une image ne sont artificiels, et l'on en perçoit l'accent dialectal jusque dans la traduction. Certes la patience est nécessaire : il faut aimer les jours de la campagne où il ne se passe rien, avoir le goût des petits événements ; il faut éprouver avec les gens de la maison la curiosité qui règne à l'heure où un nouveau faucheur doit arriver, ou quelque parent de la ville... Il faut, pour comprendre Reinhart, ne pas craindre les promenades à pied, qui s'éternisent ; ne pas trop redouter, — dans ce pays de Toepffer et de Gottfried Keller — *les leçons* de bon sens et de vie simple.

On ne saurait énumérer ici, tant leur catégorie est répandue, tous ces écrivains rustiques et bourgeois, maîtres du bon sens et de la vie simple. De l'un à l'autre, c'est le paysage qui varie, plutôt que l'invention. Littérature uniforme et honnête, tant qu'on voudra ; mais, narquoise ou sentimentale, prêcheuse ou plaisante, ou bien participant de ces deux caractères, attentive à traduire le groupement social — la famille ou la commune, et la solidarité nécessaire de leurs membres — elle exprime la tendance profonde et le goût du peuple en Suisse allemande.

Autant que Lienert et Reinhart, mais avec des ressources narratives plus abondantes, avec toute l'expérience psychologique d'un prêtre de campagne, Heinrich Federer répand

dans ses histoires une souriante sagesse. C'est un Ferdinand Fabre de l'Unterwald, qui demeuré dans l'Eglise, connaîtrait moins le tragique des passions. Comme beaucoup d'écrivains suisses — de J.-J. Rousseau à Gottfried Keller — il ne prit qu'assez tard conscience de son don littéraire. C'est par la cure d'âmes au village qu'il apprit le métier : en racontant de longues histoires et en écoutant parler les gens. Il est de ceux qui ne se fatiguent pas d'entendre ni de causer. Pieux, vaillant, conciliateur, il me fait songer au bienheureux Nicolas de Flue, patron de sa vallée, que les Cantons un jour prirent pour arbitre en leur dispute. Un solitaire qui connaît les hommes, un saint qui chérit son pays, une volonté impétueuse que Dieu déchaîne vers sa paix — comme le ruisseau de Sachseln qui va tout droit au lac à travers le village, et toutes les maisons le regardent, et le soir on n'entend que son bruit d'averse bienfaisante — c'est là que Federer a trouvé son modèle. *Sacerdos in æternum, sacerdos in patria sua.* Son église à la façade blanche, au clocher en forme d'oignon rouge, parle de vérité catholique et de propreté suisse. A l'intérieur, il ne règne pas de pénombre troublante. Il y fait le même jour que dans toute la vallée. Entre ces deux colonnades de marbre noir, il n'est rien de sévère ni d'austère. Il semble en y entrant qu'on se soit déjà confessé. Et du porche, on saisit tous les détails du paysage, toutes les réalités d'un petit monde fermé. C'est une ancienne gravure qui s'évoque, où se discernent le feuillage des arbres et la structure des chalets, et l'on peut en chaque pâturage dénombrer les pièces de bétail, comme aussi les troncs d'arbres écorcés qui flottent devant le hameau d'en face. Du petit lac, si jamais il s'irritait, on pourrait sans peine dénombrer les vagues; et certes, l'ange gardien qui surveille ce coin de la Création en peut d'un seul regard embrasser toutes choses. Il n'éprouve pas plus que l'écrivain le besoin de simplifier, de généraliser, de procéder par masses, par plans ou par volumes. S'il est un paysage qui fasse croire à une Providence particulière, c'est l'Obwald d'Heinrich Federer.

Il raconte l'enfance, l'école et le presbytère. Il invente et

se rappelle. Il brode sur son histoire et sur celle d'une vieille servante. Il prodigue la légende, le sermon, l'histoire et la caricature. Il trouve le moyen de tout dire et de n'ennuyer pas. Au reste, dans ses longs romans, ce n'est pas l'ensemble qui nous intéresse. On ne se demande guère comment cela finira. Il n'y a pas de raison pour que cela finisse. Que l'anecdote s'étende sur quatre mois ou sur plusieurs années, vous pouvez fermer le livre n'importe où, charmé en même temps qu'étourdi de la profusion du détail. C'est comme si tout le monde — ou peu s'en faut — pensait à haute voix; on perçoit clairement toutes les sautes du caractère, toutes les hésitations qui précèdent l'acte et les questions que se pose le cœur. Il semble qu'il y ait un visage curieux à chaque fenêtre de la rue, qui épie sans penser à mal l'allure énergique ou lassée des passants. Il semble qu'on ne puisse faire autrement que de s'arrêter au seuil de toutes les portes pour causer avec les parents des catéchumènes.

Mais il y a autre chose chez Federer que ce plaisir de noter les infiniment petits de l'existence villageoise. Il est un conflit dans l'enfant comme dans l'adulte, chez l'homme du siècle comme chez le prêtre, qui le hante et qui l'amuse. Conflit si ancien qu'il ne vaut pas la peine d'en gémir. L'artiste usera mieux de son temps en l'illustrant de cent manières. C'est l'opposition du gros bon sens et de l'idéalisme. Dans *Mademoiselle Thérèse*, Federer a fait de la servante du presbytère l'héroïne de la raison prosaïque, tandis que le chapelain Johannes Keng veut, pour l'amour de Dieu et l'honneur de l'Eglise, exercer son ministère dans les nuages, d'où l'on discerne à peine le clocher de pierre et les tâches urgentes. Le plus souvent, dans la réalité, c'est en un seul et même personnage que se livre cette « guerre cruelle » ; mais la comédie humaine est plus divertissante quand les deux ennemis prennent corps en des êtres divers. Aussi Federer la réédite de cette façon-là et avec un matériel plus touffu dans *Mülleliseppi* :

Franz Spichtiger, fils de paysan et artiste raté, est rentré dans sa commune. Mais déjà il n'aspire qu'à en sortir. Tou-

tes les fois qu'en lui est achevée la gestation d'une œuvre inviable et sublime, il s'en va vers les villes; puis il revient miséreux et déçu. Sa femme personnifie exclusivement le labeur domestique. Quand le mari lui développe ses plans, elle regarde du côté du lait qui va monter ou compte à mi-voix les mailles d'un tricotage. Leur enfant Aloïs aime beaucoup sa mère, mais c'est le père qu'il admire surtout. Federer doit avoir mis beaucoup de lui-même dans ce garçon-là. Le curé, dans cette histoire, comprend et réconcilie. Et le juge de toutes les existences, armé du bouclier de la Parole et d'une piété toute pratique, c'est une vieille fille, la Mätteliseppi. Elle a su mettre l'idéal à sa place, qui est l'autel. Pour le reste, il s'agit d'accomplir sa tâche, qui pour chacun est parfaitement claire. Il y a des heures pour se mettre en règle avec les désirs de l'âme. Il y en a surtout pour le travail du jour. Elle est bien solidement *adaptée* à l'existence, cette femme honnête et sèche, aimante et grondeuse, que Federer, avec un grain d'ironie, donne en exemple. Et le saint homme qu'il est se met à l'école de cette vieille Suissesse du peuple, qui est dans le vrai, car elle su établir un sage et robuste équilibre en sa vie. Ni bourgeois, ni rêveur, mais l'un et l'autre autant qu'il se peut; à sa place surtout et satisfait d'y être, voilà l'homme selon le cœur de Federer.

Le type le plus représentatif de ces poètes du sol, c'est le paysan Alfred Huggenberger, de Thurgovie.[1] Plus grave que les autres, protestant, semeur et faucheur à la démarche lourde; tout près de la terre, mais poète en ce qu'il s'étonne encore et toujours d'une belle matinée :

Je suis bien convaincu, dit-il par la bouche d'un de ses héros, que je n'aurais pu venir au monde en un endroit plus approprié que justement *sur la Steig*. Ici, je ne me distingue en rien de mes voisins. Il y a chez nous peu de gens qui ne regardent pas comme une heureuse dispensation de la Providence d'être nés sur la Steig et de s'y sentir ensemble à la maison. Ils trouvent ridicule cette idée qu'on pourrait être ailleurs au monde ausssi bien caché. Si on leur avait laissé choisir, peut-être

1. Comme Federer, Huggenberger écrit en allemand (le plus souvent) et non dans le dialecte de son canton.

auraient-ils cherché une meilleure place pour y passer leur vie. Mais voilà, ils y sont. Leurs yeux sont pareillement fixés sur le village et sur la pente des vignes au-dessus, sur les prés et les terres labourées, auxquels chaque saison donne d'autres couleurs et une âme nouvelle. Et je n'oublie pas le clocher au crépi blanc, avec son toit qui a l'air d'un morceau de fromage. Vraiment, c'est une chose curieuse comme ce clocher, avec son sérieux tranquille et son amitié toujours la même, attire vers sa paix tout ce qui vit et travaille sur la Steig ».

Quand il s'agit de Huggenberger, on ne saurait parler d'adaptation. Il n'a pas un instant songé à s'évader. *Derrière la charrue*, c'est le lieu de son labeur et le titre du recueil de vers qui l'a fait connaître [1]. Il faut s'étonner, me semble-t-il, de ce qu'un paysan parvenu au métier d'auteur soit parfaitement simple, de ce qu'un villageois authentique soit par nature dégoûté des couleurs criardes, de ce qu'un autodidacte sache parler de lui sans impertinence, et surtout de ce qu'un honnête homme, arrivé à l'aisance par le travail, dise tant de bonnes choses sans prêcher. C'est un art modeste que le sien, mais un art sans date. Le déjà vu et le déjà lu n'empêchent point d'admirer ces *Géorgiques* de Thurgovie. Il est des clichés qui ressuscitent en trouvailles sur les lèvres de l'homme sincère. Il faut lire Huggenberger pour s'en rendre compte.

Mystérieuse conversation avec la terre... Ce poète-paysan n'est jamais seul. Il y a, pour charmer son effort, la silencieuse présence de tous ceux qui ont fait les mêmes gestes :

*Le soir, quand je m'en vais vers la maison*
*Par le rude sentier des champs,*
*Souvent un bizarre cortège*
*S'est approché de moi doucement.*

*Peuple lassé, tête inclinée,*
*Les bras lourds et détendus,*
*Ils avancent avec la pioche et la houe,*
*Silencieux, à côté de moi.*

*Compagnons de travail qui sont morts,*
*Qui ont cultivé le même champ,*
*Qui ont joui du même soleil,*
*Et muets, ont eu confiance en les mêmes étoiles.*

1. *Hinterm Pflug.* (Huber, Frauenfeld).

Il décrit tous ces ancêtres : le porteur de hache qui jadis abattit la forêt, là où s'étendent aujourd'hui les champs, et :

*D'autres suivent, l'épée et la bêche*
*Etincellent dans la même main.*
*Tous fatigués. Leurs exploits,*
*Aucun livre, aucun chant ne les a nommés.*

*Quand brillent les lumières de la maison,*
*Et que le bonheur du foyer fait signe, tout près,*
*Alors, sans un mot d'adieu, dans l'ombre,*
*La troupe reste en arrière, immobile.*

Il n'est jamais seul. Il y a encore, dans cette marche lente à travers les prairies, le spectacle des existences multiformes, bizarres et brèves des choses que l'on foule :

*Dites-moi, fleurs, ô trèfle rouge*
*Dites, est-ce que ça fait mal de mourir?*

Il pense aux grillons, aux souris des champs, aux humbles souffrances de la création, à sa patience aussi, à ses renaissances laborieuses.

Mais ce champ qui est à lui, ce pays thurgovien, c'est presque toujours au grand soleil qu'il le voit s'étaler. Cette poésie est d'un homme qui se lève matin et que le crépuscule invite au sommeil plus qu'aux mélancolies. Ce n'est pas le royaume des ombres et des symboles, mais un *Jardin d'été*[1]. Tel est le nom qu'il donne à son domaine, à son village, à tous les villages si pareils, aux paysages de son district qui se ressemblent tous, à ce coin de pays où il y a tant de ciel et de terre cultivée.

Les personnages de ses nouvelles sont de la même espèce que lui. Il n'a point d'effort à faire pour les comprendre. Ils n'étalent guère leurs sentiments. Leurs passions, il en est d'elles comme de ces nuées qui s'amassent en silence, et crèvent tout à coup, sans que le ciel ait eu le temps de s'assom-

1. *Aus meinem Sommergarten* (Huber, Frauenfeld, 1917).

brir tout entier. Ce qu'Huggenberger sait peindre en ces êtres, ce sont *des instants* de passion, une colère ou un aveu, et la vie courageuse reprend son cours.

*Daniel Pfund* est l'un de ces taciturnes. Domestique de ferme, il a eu deux fois l'occasion de se marier, mais n'a pu se décider. Et il s'est fâché aussi, parce que l'une de ces filles, Alwine, semblait tenir trop à l'argent, et que l'autre, Nani, s'est montrée coquette. Il enterre ses deux amours. Il prend congé de son maître, va passer un jour entier à l'auberge, y dépense tout son avoir et va dormir sur son ivresse. Deux jours après, il est avec son maître dans le champ de trèfle. Il a déballé sa valise, qui était bouclée. Il restera, mais ne s'explique point sur cette décision. A cinquante-quatre ans, il est encore domestique chez le même fermier. Il économise pour l'avenir. Une veuve le circonvient, qui voudrait l'épouser : « On verra plus tard» se dit-il, (*man kann ja dann spater sehen*) :

Un jour d'automne, monta à Reichenberg la veuve du cantonnier Kriesi, qui était de Kalckacker et avait été *confirmée* avec Daniel, et elle commanda chez le Bäni Gottlieb[1] un cent de fagots bien secs. Comme Daniel déchargeait le bois devant sa maison, elle se tenait toujours près de lui et s'étonnait comme il avait l'air jeune encore. Puis elle lui dit d'entrer dans la chambre, mit devant lui du cidre, du pain et du fromage, et affable, s'assit en face de lui. Ça lui faisait bien plaisir de le revoir une fois; dans le temps, elle avait toujours eu du goût pour lui. Aujourd'hui elle pouvait bien le dire. « Comment ça va-t-il, maintenant? » Elle avait bien pensé à lui et s'était fait du tourment. Parce que, quand un homme devient vieux tout seul, alors on le met de côté, en général. Le plus raisonnable, ce serait encore qu'il se mariât.

« Pour moi, je n'y pense plus, continua-t-elle, tandis que Daniel ne répliquait rien, et mangeait tranquillement son pain et son fromage. « Non pas que ce soit déjà si tard pour que...hm! c'est suivant les heures ». Elle souriait un peu. « Oui, comme çà, s'il s'en trouvait un tranquille, un brave, un solide — ce n'est pas que je pense à toi — je ne sais pas, moi, je crois que je ne pourrais pas dire non ».

Daniel se coupa encore un morceau de fromage. « On pourra voir plus tard », pensait-il, sans se laisser troubler dans son repas.

La femme Kriesi l'accompagna jusqu'au dehors. Sur le seuil, elle

1. Nom du fermier aux gages de qui est David Pfund.

lui mit encore la chose à cœur : « Hein, Daniel, alors tu n'oublies pas ce que j'ai dit ? — On n'oubliera pas », répond-il en bourrant sa pipe. « Mais ça n'irait pas bien. Les noms ont l'air trop bête ensemble : Pfund-Kriesi [1]. On ne peut pourtant pas s'appeler ainsi. »

Comme Daniel était assis à table pour déjeuner, le jour de ses cinquante-quatre ans, survint la petite Marie — la plus jeune de Gottlieb, — avec un bouquet d'asters rouges et bleus et lui récita une jolie petite poésie que l'instituteur Habersaat, de Kalkacker, avait rédigée pour la circonstance. Daniel posa sa cuiller, et il écoutait silencieux. Puis il caressa la tête blonde de l'enfant. Il ne pouvait rien dire.

A peine une heure plus tard, Daniel Pfund tombe du pont de grange, et on l'emporte comme mort. Vers le soir, il reprend connaissance :

Il pensait qu'il s'en tirerait difficilement, parce que jusqu'alors il n'avait jamais été malade...

Ç'avait été son désir, comme célibataire, que le chœur mixte chantât pour lui, au temple. C'est toujours beau. Et la Julie Hirs a une seconde voix tellement claire, qu'on la distingue au milieu de toutes les autres.

Ce fut un grand enterrement. La paysanne de Schwendi et Nâni Spinner [2] étaient aussi venues ; par hasard, elles se trouvaient l'une à côté de l'autre. Tout en marchant, la paysanne de Schwendi se disait :

« Pourquoi au fond est-ce qu'il n'a pas voulu se marier ? »

« Il y en a beaucoup qui ne savent pas profiter du moment, pensait Nâni, et ça serait encore bien allé avec lui [3] ».

Il se dégage de ce récit et de tous les autres où Alfred Huggenberger nous peint les « compagnons du village » [4], une impression sérieuse et pesante qui vous accompagne ; de l'humour, mais peu de gaîté, et plus de philosophie courageuse que d'humour. Le poète se maintient dans cette sûreté et cette fruste simplicité de métier, qu'on admire depuis qu'il tient la plume et mène la charrue.

Pour terminer ce chapitre, il faut citer Dominik Müller. Ce n'est plus un canton, un district ou un coteau qui sert

1. Ce qui signifie en dialecte : une livre de cerises.
2. Les deux filles qu'il a aimées autrefois.
3. Le lecteur comprendra qu'on a voulu conserver dans la traduction le caractère rustique et lourd de l'original.
4. *Dorfgenossen*, c'est le titre d'un de ses recueils.

de cadre à son œuvre, c'est une ville, une seule, qui est Bâle. Au frontispice de ses saynètes — car voici un auteur, fait trop rare en Suisse, qui écrit parfois pour le théâtre — on voit un monsieur qui arrose prudemment, soigneusement, non pas un jardin, mais une plante en pot. Plante d'intérieur, assurément, biscornue, aux feuilles épaisses et recroquevillées, bien attachée à son tuteur, et dont le fruit, échappé d'une longue enveloppe, a la forme d'une crosse d'évêque. Cette plante, c'est l'esprit bâlois, la coutume bâloise, le dialecte bâlois. Dominik Müller a voyagé. Pendant des années, il a parlé d'autres langues. Il sait bien que le quartier aristocratique de Sankt-Alban, où demeurent ses héros, n'est qu'une terrasse étroite au bord d'un fleuve qui s'en va. Mais il faut qu'il parle de ces choses, qu'il fasse vivre sur la scène les mœurs de ses concitoyens. Peu s'en faut qu'il ne les appelle par leurs noms. L'ironie bâloise, qui se divertit au spectacle de la cité, s'est doublée de l'ironie du vagabond, qui a vu d'autres pays. Tous les personnages s'expriment ici dans les termes et avec les inflexions particulières à leur caste respective. Car, on le sait, les gens de bonne famille (*vom Teig*, ainsi qu'ils disent là-bas) parlent autrement que « ceux du Petit-Bâle. »

Tous ces êtres qui peuplent la ville grise, leur souci d'économie et de bienfaisance, leurs opinions, leurs habitudes, leurs promenades favorites, leurs voyages d'affaires ou de plaisir, cela seul hante l'esprit de Dominik Müller. Rien d'autre en ses comédies et dans ses poèmes, si ce n'est le bruit du fleuve et la couleur du fleuve. Il promène à jamais son âme sur le bac, entre les deux Bâles :

*Sur le bac je passais,*
*Repassais le Rhin vert;*
*Le câble sentait fort le goudron*
*Et le passeur sentait un peu le vin.*

*Je pensais à ceci, je pensais à cela,*
*Et l'onde grondait en fuyant,*
*Jusqu'à ce qu'enfin j'oubliai*
*Où j'étais et qui je suis.*

*Les gens s'embarquaient, débarquaient...*
*Je les voyais comme en un songe,*
*N'écoutant que le bruit des vagues,*
*N'apercevant rien que l'écume.*

*Assis là, je compris alors*
*Quel était mon désir, au fond :*
*Je voudrais que le bac fût à moi,*
*Je voudrais être le passeur.*

*Ah ! comme en paix je passerais,*
*Passerais le Rhin toute ma vie;*
*Le câble sentirait fort le goudron,*
*Et moi, je sentirais un peu le vin.*

De la raillerie, du sentiment et des rimes bouffonnes, des vers de mirliton, toute l'intimité d'un milieu très restreint... Si je prends au sérieux le cas Dominik Müller, c'est que j'y vois la satire et l'affection déchaînées tout à tour ou tout ensemble sur un même objet, qui est la ville natale. *Odi et amo*, disait Catulle songeant à sa maîtresse, je t'aime et je te hais. Ecoutez le Bâlois, maintenant :

*O ville, qui m'as fait les plus profondes blessures,*
*Je ne puis me déprendre de toi, je suis enchaîné*
*A toi, et bien que tu m'aies durement traité,*
*Je n'aurai assez de toi qu'avec la mort.*

Ce mélange inexprimable d'amertume et d'émotion, de moquerie et de tendresse, la poésie ne l'a pas souvent traduit. Il y a, sous la grimace et le rire indiscret, de la sérénité et du bonheur de vivre. Dominik Müller voudrait-il que Bâle fût autrement ? Si le Rhin était moins triste, et les bourgeois sans préjugés, s'il n'y avait pas sur leurs âmes cette vieille et délicate poussière, que lui resterait-il à chanter ?

Ce n'est que de la poésie locale assurément, toute pleine de noms propres, un art mineur, un divertissement. Dans la mesure où nous connaissons ou devinons Bâle, nous y prenons plaisir. Pour sourire ou s'émouvoir, il faut qu'auparavant on soit initié en quelque mesure aux petites affaires de famille.

Tandis qu'un étranger, sans nulle préparation, je crois, goûterait *Mon village* et les *Causeries genevoises* de Philippe Monnier. Et elle cité des Flandres dans Verhaeren, je la vois et je la sens dans ses bruissements de rue et le secret de ses demeures, sans qu'on s'amuse à me dire le nom de chaque individu ni qu'on m'énumère ses ridicules. Mais si Dominik Müller, tout vrai poète qu'il est aussi, tient seulement à s'amuser, s'il ne souhaite pas d'être lu ailleurs, s'il tient aux détails cocasses plus qu'à l'humaine et large réalité, s'il ne veut être que le chansonnier bâlois, alors, que voulez-vous ? ça le regarde.

Ce sont quelques types seulement d'une littérature foncièrement helvétique et suisse-allemande. Parce qu'ils représentent l'art populaire, et que, en heureux interprètes de la tradition paysanne ou bourgeoise, ils font connaître la poésie du bien-être et du foyer, parce qu'ils sont appréciés dans le milieu-même où ils écrivent, j'ai cru nécessaire de leur accorder en cette étude la première place, en négligeant — dans une certaine mesure — le critère du progrès, de la recherche et de l'originalité esthétiques. Mais tous les écrivains de la Suisse allemande n'appartiennent pas à cette école.

## II. La Jeune Suisse

Dans ses *Lettres sur la littérature en Suisse*[1], M. Ed. Korrodi estime que l'art a une autre fin que de peindre sans cesse la région ou la cité : « Je ne saurais me réjouir, dit-il, quand on déclare : Le monde devrait connaître, outre les gens de l'Emmenthal, les Thurgoviens aussi, les Soleurois et les Appenzellois. Alors, il faudrait écrire, par amour du folk-lore, vingt-deux romans rustiques pour la Suisse entière. Mettre en honneur la nuance cantonale, c'est mener l'art d'un pays jusqu'à l'absurdité. Peut-être qu'après les gros paysans, il faudrait parler encore des petits paysans ? Pourquoi pas, si du moins

1. *Schweizerische Literaturbriefe* (Huber, Frauenfeld, 1918).

la perspective sur *l'âme humaine* s'en trouvait élargie ? Mais pourquoi toujours un art mineur et des « diminutifs » ? Comme s'il s'agissait de rivaliser avec l'industrie horlogère, qui va jusqu'à faire des montres grosses comme un pois ! »

On saisit la tendance du critique intelligent qu'est M. Korrodi, et l'esprit de cette « Jeune Suisse » qu'il nous fait connaître dans un autre ouvrage, où paraissent en silhouettes une quinzaine d'auteurs de la nouvelle génération[1]. Le péril de la *Heimatkunst* pour les lettres, tel est l'ennemi qu'il dénonce. A craindre de fausser sa voix, on risque aussi de ne pas l'assouplir ou de ne pas étendre son registre. Il est facile et doux de parler du foyer. Mais à ne parler que de lui et pour ceux qui s'y réchauffent, on perd le contact avec l'humanité. Le monde avance et la vie s'élargit. *Seldwyla* n'était déjà plus la même bourgade, quand Gottfried Keller écrivit la seconde série de ses nouvelles. Il a senti qu'un vent nouveau avait passé sur la ville. Se mettre à l'école de Gottfried Keller — puisqu'il faut toujours parler de tradition — ce n'est pas retourner vers les toits à pignon et les tranquilles existences, c'est aspirer la vie qui se renouvelle, et voir d'autres demeures, d'autres symboles et d'autres petitesses. Sans nier le moins du monde que toute poésie, toute création littéraire doive s'inspirer du sol, M. Korrodi estime qu'une littérature demeure stagnante, qui ne veut pas s'ouvrir aux courants lointains, profonds, universels. Le but d'un grand art est d'épanouir l'âme, et non seulement de la récréer au spectacle des choses familières. Connaître la vieille terre où l'on est né, sans doute, la connaître assez bien pour la trouver chaque jour plus vraiment singulière... mais encore, mais surtout garder et nourrir en soi le désir de tous les horizons. Il ne s'agit pas tant d'être un écrivain suisse-allemand qu'un bon écrivain de langue allemande. Ces auteurs n'hésitent plus, comme leurs pères, entre l'idiome local et la langue apprise, ils choisissent d'instinct le verbe qui les fera comprendre au-delà des frontières

1. *Die junge Schweiz* (Rascher, Zurich, 1919).

et qui se laisse traduire. Il faut à leurs idées une langue déjà lourde d'idées.

Dans certaines œuvres de Jacob Schaffner et surtout de Paul Ilg, on retrouve certes, et fidèlement peintes, les mœurs de la Suisse allemande, mais le but essentiel de ces romanciers n'est pas de les décrire, moins encore de les célébrer. C'est un drame intérieur et individuel qui les intéresse, et c'est l'esprit du temps plus que l'âme du pays. D'autres auteurs, les lyriques surtout, se sont fait une âme large, cosmique, démesurée, ou plutôt l'ont reçue et prennent à tâche d'en imposer le rayonnement. Ils ont lu Spitteler au sortir de l'enfance. Ils se sont promenés sur les flancs d'un Olympe qui a peut-être les aspects du Jura et certaines lumières alpestres, mais qui est l'Olympe tout de même, district céleste ou hyperboréen, hors du temps et de l'univers, monde anachronique, où les problèmes de cette époque se fondent avec les mythes éternels. Dualisme, mysticisme, passion humanitaire : le dramaturge Hans Ganz rebâtit en symboles la guerre de Troie; Steffen s'avance dans l'atmosphère cristalline où Psyché guette l'Amour; il marche au désert derrière la colonne de feu; Max Pulver a retrouvé Merlin; Moeschlin se donne un air scandinave; Geilinger et ce Carl Stamm, plein de talent — que nous avons perdu — ont revêtu leur âme d'une « robe de parade ». Ils ne veulent plus, ceux-là, que rien trahisse leurs origines. Ils se soucient moins d'une nouvelle « école de Zurich » que d'une âme internationale. Plus de clocher à l'horizon, mais bien deux ou trois lieux de pèlerinage par le monde, où l'oracle indifféremment répond aux délégués de tous les peuples.

Dans cette école « Jeune Suisse » je discerne une tendance pessimiste, naturaliste, et une tendance mystique. Paul Ilg me paraît incarner la première et Albert Steffen la seconde. De part et d'autre, il n'est plus question d'idylle, ni de satisfaction à bon marché; mais d'échapper aux contingences mesquines, aux laideurs de la vie bourgeoise, de faire sauter les cadres *d'arriver* — à la fortune ou au salut — quoi qu'il en coûte. On ne saurait trouver plus entière opposition qu'entre ces

deux romanciers, dont l'un crée des types de chair et de sang, et l'autre des héros désincarnés. La seule analogie, c'est que, délivrés tous deux de la tradition, ils choisissent leurs personnages hors de la catégorie des simples braves gens. Paul Ilg étudie les brutes énergiques, et Steffen cultive les initiés.

Ilg n'a point eu de foyer; plus que d'autres, il a souffert de l'égoïsme des hommes. Il s'est élevé à grand'peine à la profession d'écrivain. Quand il raconte, sous forme de nouvelles, ses souvenirs, c'est pour dire la vie comme elle est pour un isolé ou un déraciné. Il n'est point là d'enseignement, mais des faits. Ses camarades d'autrefois ne sont pas de ceux que l'on regrette. J'ai rarement vu pareille collection d'enfants cruels [1]. *Les précoces* de Dostoievski sont de bien méchants garçons, mais on garde quelque espoir en leur avenir, et la plupart d'entre eux s'abstiendront de mal tourner. Ici l'écorce est plus dure, et nous voyons trop souvent grandir de jeunes monstres. Ainsi cet Arnold Schlatter qui ne s'intéresse qu'aux animaux et manque l'école pour aller à la pêche ou à la chasse aux grenouilles. Il tourmente les bêtes et les collectionne. Mais il ne fera pas pour cela la carrière d'un savant. A vingt-cinq ans, il n'est que braconnier et, le dimanche, s'ébat violemment au foot-ball avec une équipe de polissons. Il y a encore ce jeune homme bien élevé, qu'on place dans une banque, et qui se met à voler, régulièrement, bêtement. Quand tout est découvert, et que sa mère accourt bouleversée, il ne va pas se jeter dans ses bras. Il reste caché, quelque part, sous les noisetiers, la main serrée sur un revolver dont il n'a pas eu le courage de se servir. Tant d'autres « anormaux », et cette Maria Thurnheer, qui n'a pas la patience d'attendre son amoureux, un brave comptable, parce qu'elle veut, à tout prix, être riche. Elle est en Amérique, maintenant. Vit-elle encore ? On ne sait pas. On sait seulement que ça finit mal. Un éclair d'ambition brutale illumine un instant l'existence : c'est le départ vers la fortune ou vers l'amour, c'est la rupture et la trahison, la disparition ou le suicide.

1. Voir le recueil de nouvelles « *Was mein einst war* » (Huber, Frauenfeld, 1915).

Les nouvelles de Paul Ilg, de même que ses romans, ont pour cadre Treustadt, nom imaginaire d'une ville *suisse* — St-Gall ou Zurich, — peu importe —; *l'Homme fort*, qui fit tant de bruit en 1917[1], est sans doute un roman *suisse*; l'histoire d'un officier-instructeur de *notre* armée, et, si l'on veut, une violente satire du militarisme à la prussienne dans *notre* pays. Mais surtout, c'est la psychologie de l'arriviste féroce, du médiocre, du raté, que tenaille jusqu'à la dernière heure le besoin d'affirmer sa force et de défier le sort. Ce lieutenant de cavalerie Lenggenhager, fils d'un agriculteur, parvient à la hauteur qu'il souhaitait d'atteindre. N'a-t-il pas obtenu la main de Renée Steiger, fille du colonel dont il fut adjudant ? Rien ne lui prouve qu'il soit aimé. Elle a consenti, voilà tout. Et nous ne savons pas s'il l'aime. Là n'est pas la question. Il sait qu' « elle a de la race » et que tout le monde la regarde quand elle passe sur le quai en tilbury, un groom derrière elle; songeant aux difficultés vaincues, l'officier se dit « qu'il valait bien la peine de mettre sur cette carte quelques billets de cent francs. » Cette fiancée-là, c'est le maître-atout dans son jeu. Faire partie de « la société » en dépit de l'envie et des mauvais sourires : voilà ce qu'il veut; être autre chose que le fils Lenggenhager, dont le père vend du bétail ! Or, en forçant les portes d'un monde nouveau, sans que le cœur l'y autorise, l'homme aux bottes laquées va rompre aussi avec le monde où il a grandi. Il y a longtemps qu'il en est détaché. Quand il rentre chez les siens pour leur faire part de ses fiançailles, un écœurement le saisit « de ce que la maison sente toujours le samedi et le savon ». Voici qu'il montre à sa mère la photographie de sa fiancée :

Comment est-ce qu'elle te plaît, donc? Oui, évidemment, c'est autre chose que ces petites femmes genre Croix-Bleue qui courent le pays, avec leur ceinture « sauvetage du *schnaps* », leurs sandales, et leurs verrues sur le nez, et que ces tiges de salade desséchées qui ornent les bancs de l'Université. Elle a de la race, celle-là. Elle sait ce qu'elle veut. Et c'est moi qu'elle veut, ton fils en personne. Ha ! Ha ! n'est-ce pas

1. *Der starke Mann*, (Huber, Frauenfeld, 1917).

la preuve de son bon goût? Elle aurait pu trouver de meilleurs partis, je t'en réponds, pour le chapitre ancêtres et capital ! criait-il sur un ton de défi, les yeux fixés sur la photographie, les coudes appuyés sur la table. Ce n'était pas là, certes, la contemplation du visage aimé, mais la prise de possession triomphale par l'ambitieux et le téméraire. Brusquement, il fut debout, bras levés, le visage contracté par une joie sauvage : « Ils peuvent venir maintenant, les clabaudeurs et les curieux. Je suis prêt. S'il y en a qui essaient par derrière de me faire un croc en jambes, je les foule et les réduis en miettes ! ».

Dans une langue brutale et colorée, l'auteur décrit l'ascension rapide de Lenggenhager et la chute finale. Il n'est point de sentiment ici, et point de retour attendri. Mais la hantise de la lutte, des coups à donner et à recevoir, de l'énergie cynique et douloureuse. Parfois il arrive à Paul Ilg, en tel de ses récits, de laisser parler le poète, qui crie son horreur et son amour de la vie. C'est lui qui clame en ces mots d'un amoureux désespéré : « Pauvre homme, toi qui te sens trahi, et, dans ta fureur, vas toucher à ta vie... jette loin le fer, et te présente aux coups, qui par essaims s'abattent sur toi; songe que tu es dans la forge d'où s'élance dans l'air la fête des étincelles. »

Il y a en effet dans ce pessimisme un farouche désir de vivre, de vivre à cette heure et dans un monde maudit, une joie bruyante de « surhomme », capable à certains moments d'illuminer tout à la fois la grande nature et les petites âmes. C'est encore un de ses souvenirs que je voudrais citer[1] : celui d'un dimanche clair de Pentecôte, dans la chapelle méthodiste où il se rendait avec sa mère et une dévote ennuyeuse. C'est l'heure où tant de promeneurs s'en allaient à la campagne :

Joie, freins lâchés à la joie ! Cela m'était dur d'être assis au milieu d'âmes fatiguées, dans la pauvre salle de prière, au crépi blanc. Quand l'harmonium se taisait, la pieuse assemblée pouvait entendre par la fenêtre ouverte les cris de la jeunesse insouciante qui, par couples et par groupes, se ruait vers les hauteurs, pour danser à cœur joie sur la tête de notre mère bien-aimée, la Terre. De temps en temps résonnait la chanson terrestre, et tout ensemble le chant céleste éveillant la

1. Voir la nouvelle intitulée *die Katastrophe* (dans le recueil *Was mein einst war*).

souffrance. L'organiste alors devait tirer tous ses registres, afin de sauver le recueillement compromis. *Mais en vérité il y avait aussi de la joie là-dedans, et nul sage n'aurait pu décider laquelle de ces deux joies était la plus pure et la plus belle.* Nées de la même mère, et nourries par elle, les deux sœurs se frôlaient sans se connaître; elles qui, dans l'enfance, étaient un cœur et une âme. Celle du dehors raillait insolemment son humble réplique, cachée derrière un mur d'église, et celle du dedans plaignait l'insensée qui, par soif de plaisir se privait du salut éternel... La fenêtre ouverte remuait parfois comme sous la poussée des esprits...

Cette même passion cruelle — et nietzchéenne — de posséder toute la vie, dût-on pour cela servir deux maîtres, je la retrouve chez un autre romancier naturaliste, Jacob Schaffner. Un cœur partagé entre deux amours, et qui passe de l'un à l'autre, non sans remords ni regret, et n'est jamais certain d'avoir choisi la bonne part, tel est le sujet incessamment renouvelé de ce fécond écrivain. Qu'il s'agisse de deux fois rivales, ou de deux affections, je ne sache pas thème plus attachant, plus divers et plus vrai. Le tout de la vie est dans un choix. Observer les phases de l'hésitation sans jamais se mêler d'un conseil à ses personnages, en surveillant leurs gestes seulement, leurs habitudes, la tenue de leur maison, c'est à quoi se plait Schaffner. Suivant qu'il écrit un roman ou une nouvelle bouffonne, le dosage est variable de l'indulgence et de l'ironie. Mais partout se retrouvent ces deux éléments et son caractère. Il est permis de regretter que de plus en plus cet auteur bâlois nous fasse la peinture — comme il en a le droit, au reste — de la petite bourgeoisie de Berlin. Ce n'est pas l'aboutissement nécessaire d'une littérature suisse-allemande qui veut être plus *humaine*.

Mais il règne actuellement dans cette littérature une autre tendance, que j'appelle mystique. Elle se personnifie dans un écrivain élégant, le plus accessible peut-être par son style à des lecteurs de langue française, Albert Steffen. Autant l'œuvre de Paul Ilg est tourmentée, autant celle-ci est sereine. Autant les héros du premier se meuvent et s'affrontent dans la lumière crue de leurs passions, autant le contact

entre les hommes, dans les récits de Steffen, a quelque chose de ouaté, de feutré, d'étrangement paisible. Ils s'abandonnent mollement au Sort, dont le nom porte une majuscule. Ils n'apparaissent que dans leur toujours plus consciente interdépendance. Ce n'est plus le règne du physique, mais de la *psyché*. Cet écrivain a charge d'âmes. C'est un génie subtil qui tend des liens entre les êtres et leur enseigne, en dehors de toute tradition d'église, leur parenté originelle. Le plus court récit de Steffen est une élévation.

Ce fils de la campagne bernoise n'a jamais eu l'idée de peindre son milieu. Le cadre de ses livres demeure à moitié défini : est-ce dans le pays, hors du pays ? Qu'importe. Ses figures inachevées ne révèlent pas le nom de leur ville ou de leur région. Ces gens nous font connaître une souffrance, ou simplement leur adaptation imparfaite à la vie, leur détresse ou leur égarement, et soudain une *rencontre fortuite* les met sur le chemin du vrai. L'un après l'autre, ils s'éveillent à la gratitude et ressentent la « responsabilité cosmique ». L'un après l'autre, ils plongent dans la nuit, la solitude et l'indifférence, pour émerger ensuite à la lumière de l'Amour. Ecoutez ce dialogue entre une mère et son fils [1] :

— Pourquoi vas-tu si rarement en société?

— Pour la même raison que toi, je me sens triste et sans but.

— Tu auras remarqué, répliqua-t-elle, que de temps à autre, consciemment, je renonce à cette solitude. Je sais qu'on ne gagne rien à éluder la vie. Eluder, fuir, ce n'est au fond qu'ouvrir des portes plus larges aux douleurs et à la haine : d'abord, on se prend d'horreur pour le vulgaire, pour un être grossier, par exemple, et du bas peuple; ensuite pour les ennuis du ménage, et pour un geste quelconque chez une personne que l'on aime. Soudain pour ce qu'on fait soi-même et pour ce qu'on pense, et alors c'est le déchirement. Oh ! j'ai vécu cela trop souvent pour n'être pas devenue sage enfin. Dans des moments pareils, je me suis apparue étrangère aux hommes, inconfortable et méchante. Alors *il m'a fallu chaque fois recommencer.*

Que mon cœur était vide parfois! poursuit-elle; mais toujours c'était la même chose : l'indifférence était le signe qu'une nouvelle espèce d'amour commençait, fondé plus solidement, qui n'avait pu être

1. *Der rechte Liebhaber des Schicksals* p. 86-87 (Fischer, Berlin 1917).

conçu jusqu'à cette heure. Quand je me sépare du monde, je le fais pour *sentir ensuite l'humanité de façon plus intense.*

On voit sur quel ton parlent ces personnages. Ils traduisent, de façon plus ou moins claire, un mouvement d'ascension. Ils perfectionnent leur sentiment d'humanité. Ce n'est pas leur énergie qui est tendue. Tout se passe comme en dépit de leur volonté. Et pourtant on ne saurait dire que la grâce opère. Ce n'est qu'une destinée qui plane sur leurs vies, les joint, les sépare pour un temps, les unit sur un plan supérieur. Mais une destinée providentielle, si l'on peut dire, qu'il faut aimer parce qu'elle arrange bien les choses, même sans notre concours ; et par elle nos meilleurs instincts entrent en jeu tôt ou tard, et les plus tolérables conjonctures se réalisent malgré nous. Les plus humbles même en éprouvent le bienfait. Le jeu du Hasard devient parfois le jeu de l'Amour.

Voyez-en la preuve dans la curieuse histoire de *Bauz.* Un scieur de long vient d'être abandonné par sa femme. Elle est devenue servante d'auberge quelque part, à la suite d'une scène de jalousie qu'il lui a faite. Furieux, il vend son bien et se met à boire. Un soir, il se trouve dans cette auberge où elle est en service. Il y a des injures et des coups. Il frappe sa femme qui tombe sans connaissance. Alors parce qu'il est ivre, on lui fait cette farce, de charger derrière lui, sur son char, roulée dans des couvertures, la blessée. Bauz se met en route... et la réconciliation s'opère, inattendue. Peut-être vont-ils recouvrer une espèce de bonheur :

Alors il monta sur le siège. Le cheval se mit à tirer et partit au trop.

Quand l'attelage parvint à cet endroit où s'embranche le chemin de la scierie, et par un double lacet descend jusqu'au fleuve, Bauz fit halte, détacha le cheval des brancards et le chassa dans la prairie, à quelques pas du chemin. Alors il tint ferme les brancards avec les jambes et desserra la mécanique...

Là où la route fait une courbe, au bord du rocher qui surplombe à trente mètres, verticalement, le fleuve à sa plus grande profondeur, le char devait plonger dans l'abîme.

Quand il se mit en mouvement, Bauz était dans l'inconscience. Il ne voyait déjà plus rien. Et subitement il lui sembla qu'il était ailleurs.

C'était comme si on l'avait pris autour du cou et qu'on l'eût doucement tiré de côté. Il remarqua tout de suite la manière de sa femme. C'était comme s'il la voyait, maintenant. Elle était assise à côté de lui, sur le petit banc, à la maison, devant le jardin en fleurs, et son vêtement brillait étrangement. Il était surpris. Il ne l'avait jamais vue comme ça. « Tu es tellement belle ! », disait-il. — « C'est là-bas que je suis devenue ainsi, dans l'auberge, au contact des gens grossiers. » Il se sentait bien. Il s'abandonnait. Et oui, il voulait l'embrasser : « Viens ! » il se pencha. Ses jambes furent projetées en l'air. Il tomba du siège et ne sentit plus rien.

Le char roula encore un peu plus loin, alla donner de côté contre un arbre, juste avant le détour du chemin. Au choc, la femme s'éveilla. Elle se dégagea de ses couvertures, et vit tout de suite l'homme, couché dans les ronces, au bord de la route. Elle ne se demanda pas longtemps comment tout cela était arrivé, mais courut à lui et se mit tout de suite à lui frotter les tempes.

Pour Bauz, c'était comme si on lui enlevait un capuchon lourd : ce devait-être, pensait-il, pour que son âme pût s'en aller en enfer. Il ouvrit les yeux.

Alors il vit devant lui le visage de sa femme. Il étendit la main vers ce visage, comme un tout petit qui veut saisir la lune.

« Où est le cheval ? » demanda-t-elle, presque rude.

Mais il descendait déjà la pente au trot pour les rejoindre.

Bien que cela paraisse difficile, Steffen peut aller plus loin encore dans la voie de l'étrangeté. Je ne puis que résumer une autre de ses nouvelles : *Le lait d'innocence*. C'est l'histoire d'un apprenti-coiffeur, déçu de sa profession, du mensonge des drogues dont il se sert et qu'il recommande — le symbolisme est ici apparent. — Il sombre dans une crise mentale qui le conduit à l'asile. Mais il retrouve là-bas la cuisinière à laquelle il avait longtemps songé, sans pouvoir lui avouer son amour. Grâce à leur commune aliénation, et la guérison à peine venue, les voilà fiancés. Ainsi va le monde, selon Albert Steffen. Et parce qu'il est très artiste, il vous traite ces données-là, sans prêter trop complètement au ridicule.

Il vaut donc la peine, encore une fois, d'aimer la fatalité incompréhensible qui guide notre vie. Aussi bien l'un des livres les plus intéressants de Steffen, l'un des plus récents, porte-t-il ce titre : *Le véritable amant du sort*. A quoi sert

d'en dire la donnée ? Ce sont trois ou quatre destinées qui se croisent, des gens qui agissent peu et se regardent vivre beaucoup trop. Soudain, c'est comme un vent du soir qui rajeunit le ciel. C'est comme un brusque virage vers les sommets : les personnages ont pris une autre expression. Ils pensent à leur âme, à la mort. Ils n'ont plus d'inquiétude, leurs voix se sont accordées, semble-t-il, pour le dernier chœur. Plus on réfléchit à cette histoire, plus on pressent que la mélodie est plus importante que le texte, et la philosophie plus intéressante que l'intrigue. Cela n'est pas construit comme un roman. Cela tient un peu du journal intime où l'auteur, écrivant pour soi, se contente de notations et d'initiales pour désigner des visages, et où les années qui viennent tracent ou effacent des noms, sans, que l'on sache d'où ces gens sortent, quelle est leur activité, s'ils vivent encore ou si l'amitié lassée a perdu leur souvenir. Cela tient un peu d'une promenade dans un jardin public, où le poète imagine et réalise des rencontres, des entretiens, et se plaît à frôler des âmes plus qu'à les pénétrer. Cela tient un peu d'une symphonie mystique, dont un dieu voilé conduit l'ensemble sans que les chanteurs s'en aperçoivent.

Les personnages de Steffen semblent rêver à l'état de veille, et leur sommeil encore est traversé de songes prophétiques. On regrette de ne pouvoir sympathiser plus nettement à leurs épreuves. Ce sont des ombres... Jamais un romancier de ce pays n'a tenu si peu de compte de la matière. Mais la séduction d'Albert Steffen, en qui je persiste à voir le plus délicat des écrivains de Suisse allemande, est toujours présente dans sa langue. Qu'il s'exprime en prose ou en vers, qu'il écrive une nouvelle ou l'un de ces drames bizarres, aussi peu scéniques que possible[1], qu'il fasse parler une reine, un paysan ou un coiffeur, c'est la même illusion de simplicité qui nous conquiert, et le voile de langueur où se dérobe le lyrisme, cette candide expérience du son, ce style caressant, souple, glissant. Comme si l'on avançait, non sur des feuilles sèches, mais sur les palmes, au dimanche des Rameaux.

1. *Der Auszug aus Aegypten*, *Die Manichaeer* (Fischer, Berlin, 1916).

Ce mouvement de spiritualisme, en dehors de toute foi définie,[1] ce besoin de réconciliation, de fusion des âmes, cette passion humanitaire, voilà ce qui caractérise plusieurs écrivains de la jeune génération. Tandis que l'arrivisme brutal des héros de Schaffner et de Ilg nous fait soupçonner ici et là en Suisse allemande des sympathies pour l'Allemagne moderne[2], l'âme attendrie et philanthrope d'un Steffen et de ses disciples traduit assez bien la mentalité de ceux qui, en ce pays furent *naturellement*, sans aucun effort « au-dessus de la mêlée ». Les poètes du sol, dans le chapitre précédent, nous ont chanté de diverses façons le bonheur *d'être à part* et de *rester chez soi*. Par là, ne voit-on pas que la littérature actuelle, en Suisse allemande, exprime assez bien cet esprit de neutralité, dont nos confédérés — je le dis sans injure, pour constater un fait — ne montrèrent que trop bien l'exemple.

Mais il me tarde, avant d'aborder les auteurs de Suisse française, de présenter en quelques pages, un écrivain de race germanique, dont l'influence dépasse nos frontières — phénomène que rien n'explique et qui se distingue de tous — le poète épique Carl Spitteler.

*(à suivre)* Charly Clerc.

1. Steffen est un des maîtres anthroposophes, groupés autour de Rud. Steiner à Dornach.

2. Je me plais à reconnaître que Paul Ilg s'est montré durant la guerre beaucoup plus suisse que germanophile.

# BRUNO CICOGNANI

*Bruno Cicognani* : L'artiste est tel que devait être un petit homme sensible à l'excès — bilieux et caustique aussi — souffrant du temps que lui prend sa profession d'avocat et plus encore de toute la civilisation bourgeoise que cette profession maintient sous ses yeux — impitoyablement — et qui l'exaspère. Un petit homme florentin depuis des générations et dont les qualités sont florentines.

L'un des traits du Florentin (que les Italiens des autres régions accusent à tort d'être dur) est un trait qui le rapproche du Français : la pudeur dans l'émotion, la sensibilité jalousement voilée. Le Français prend le masque de la « blague », le Florentin celui du pessimisme amer — ou du cynisme. Et, pour le Florentin, ce masque est léger à porter, parce qu'il ne sait pas bien lui-même où finit le masque, où commence la chair. Il n'est pas pédant comme nous, qui voulons de l'ordre dans notre âme ; il ne hait pas le contraste, et la contradiction ne l'émeut pas outre mesure. Il raffole également du sentiment complexe, très subtil, très compliqué, — et du détail réaliste, du mot cru qui fait rougir les personnes « comme il faut » (per bene). Lorsqu'il est ému, il fait tout son possible pour persuader les autres — et se persuader lui-même — qu'il ne l'est pas. Tant pis pour ceux qui le croient.

Cicognani — tantôt évite de s'attendrir et nous livre seulement l'écorce cynique de Florence : les propos cocasses et goguenards du petit peuple sur de petites choses — tantôt, par-

lant toujours de choses humbles et menues, s'élève, par un vrai coup d'aile, jusqu'à la pitié la plus large parce que la plus compréhensive.

Cette pitié ne s'incline pas seulement devant les sacrifiés qui ont quelque grandeur : la pauvre petite bossue de « Béquèche », tourmentée dans son âme affinée et dans sa chair souffreteuse et qui, non contente de s'interposer entre la vie laide et cruelle et son grand dadais de frère, sans défense, qui passe, rêvant aux Argonautes, au milieu des voyous de Florence au risque de se faire lapider — va porter, dans les ruelles pouilleuses des vieux quartiers tout ce que son âme contient d'amour martyrisé qui ne peut s'épancher, — l'oncle mystérieux de « L'Hôte », chassé à dix-huit ans de la maison paternelle et qui revient s'asseoir en fraude au foyer cossu de son frère; le petit garçon regarde l'oncle avec de grands yeux et malgré l'odeur de pauvre qu'exhalent ses vêtements il ne peut pas ne point remarquer que sa tête est noble à côté de la face boursouflée du maître de céans, que son cou est lisse et blanc, ses mains fines et nettes : « la main de papa, de l'autre côté a l'air d'un crapaud écrasé, avec ses gros ongles qui s'enfoncent dans la chair »...

* * *

Il préfère ceux dont nul ne se soucie — ou qui nous répugnent — ceux que la douleur n'a pas ennoblis, mais dégradés, qu'elle n'a pas marqués d'un autre sceau que du stigmate ineffaçable de la vulgarité. Le petit rentier, vieux garçon, content dans son jardinet — lequel serait à rocailles et à boule, si nous étions dans la banlieue parisienne, mais est à pots de citronniers bien alignés sous la loggia, parce que nous sommes dans la campagne florentine — qui s'éprend niaisement d'une adolescente et tombe (non pas évanoui, certes, mais terrassé d'une laide apoplexie) parce que la jeune fille, quittant le pays, vient lui faire ses adieux et lui parle, le plus naturellement du monde de Pippo, son fiancé. Grotesque et ratatiné, le héros; grotesque et ratatiné, le milieu; laide la catastrophe

même (ce corps empâté qui s'affaisse sans ce minimum ou de raideur ou de souplesse qui peut rendre une chute émouvante !) S'il mourait, au moins ! Il ne meurt même pas. On relève une loque bégayante.

La vieille fille — un laideron — physiquement jalouse du mariage et des maternités de sa sœur — et chez qui s'est éteint non seulement le peu d'intelligence qu'elle avait, mais la douceur d'âme qu'elle eût pu avoir. Son rôle est de faire la vaisselle et de récurer parmi les relents fumants de l'évier. Ce qui compose sa vie sentimentale, si l'on ose employer ce mot : ses quotidiennes hébétudes à l'église où il n'y a rien à récurer, où ça sent bon, où il y a des lumières et de la musique, sa chute dans les bras de M. Mario son voisin qui, la voyant à la tâche dans la cuisine grasse l'a regardée d'un air de pitié, « peut-être aussi quelque chose d'autre à vouloir insister » faisant frissonner son dos de bête sous sa chemisette trempée d'eau sale et baver les deux coins de sa bouche, — ce peu de sensibilité bestiale qui lui reste, loin de la rendre plus humaine à nos yeux, la ravale encore, répugne à tous nos instincts.

* * *

Comment se fait-il donc que nous soyons émus, — très tendrement, très fraternellement?

C'est qu'aucun de ces pauvres êtres n'est tout bonnement comique, ou bien tout bonnement réaliste. Tous ces fantoches — falots et fripés — Cicognani sait faire soupçonner sous leurs frusques — même pas des haillons mais des accoutrements ridicules — bien profond dans leur chair, pour dure et coriace qu'elle soit — toute une plaie de souffrance obscure.

Vraiment, elle est obscure. Eux-mêmes la sentent à peine ! (elle n'en est que plus inguérissable). Ils ne la sentent le plus souvent que sous la forme avilissante d'une rancœur indéterminée. Elle est, en quelque sorte, impersonnelle. Elle les dépasse incroyablement.

C'est qu'elle vient de la vie telle qu'elle a toujours été, telle qu'elle sera toujours — telle qu'elle ne peut pas ne pas être —

et non point d'eux-mêmes ou de telle ou telle circonstance de leur petite vie à eux.

Cette souffrance, qui ne vient pas d'eux, mais dont ils sont tout imprégnés, imprègne aussi le décor dans lequel ils se meuvent — et qui sue la douleur. Une douleur devant laquelle on ne s'incline pas, parce que, n'étant pas belle, elle n'est pas tragique. Il faudrait, pour qu'elle fût belle et tragique, la fausser préalablement : l'ennoblir en la schématisant. Les marmots des quartiers miséreux nous intéresseraient sans doute s'ils n'étaient que tuberculeux : pâles et maigres avec des yeux cernés. Mais ils sont scrofuleux : avec des croûtes rougeâtres et de petits yeux bouffis.

Les maisons lépreuses pourraient nous toucher, si elles étaient tragiquement, romantiquement démantelées. Elles sont simplement humides, obscures et malodorantes. Et elles sentent, le dimanche, l'huile rance dans laquelle on frit en plein air les galettes de châtaigne et les beignets au riz. On goguenarde dans les cours. On boit chez le marchand de vins.

Une indication discrète, par-ci, par là, nous fait comprendre la férocité profonde des hommes et des choses sous cette couche de trivialité. La même discrétion que pour déceler la souffrance. C'est que souffrance, vulgarité, férocité ne se dissocient point ici : cette souffrance est ulcérante et elle est avilissante. C'est elle qui est à la base. Et voilà pourquoi cette mesquinerie des personnages et de l'ambiance, cette dureté ou cette platitude des caractères — loin de nous révolter et de nous lasser — trouvent le chemin de notre cœur. Nous sommes tout surpris nous-mêmes de notre pitié.

* * *

Vous rappelez-vous l'anecdote contée par d'Annunzio sur Elisabeth d'Autriche, promenant sa grâce nostalgique dans les jardins de Corfou et rencontrant deux mendiants : elle donne moins au vieillard parce qu'il est vieux et parce qu'il est laid, elle donne plus à la jeune fille parce qu'elle est saine, jeune et

belle. Cicognani, dans ses nouvelles, plaide la cause du vieillard. Sincèrement, le vieillard l'intéresse davantage. La jeune fille n'est pas bien malheureuse puisqu'elle est jeune et puisqu'elle est belle.

Si l'on ruminait ces idées avant de lire les nouvelles de Cicognani, on s'exposerait à penser qu'il assume là une tâche assurément morale, mais bien difficile, bien en opposition avec tous nos instincts. Mais il suffit d'en lire une pour constater qu'il a réussi dans ce qui n'est pas une tâche mais la présentation d'une vision spontanée, d'une forme nécessaire de sa sensibilité, et qu'il tire de la laideur de la pauvreté terne, de la médiocrité — par la souffrance — les éléments d'une beauté très particulière, très noble.

C'est cette beauté dans l'humilité, unie à son cachet profondément, savoureusement florentin, à son style probe, précis, un peu précieux parfois, tout en petites touches très justes, un peu menues — qui fait de Bruno Cicognani un auteur extrêmement personnel et digne, à notre sens, d'attirer l'attention du public français.

Juliette Bertrand

# VIEUX INTÉRIEURS, VIEILLES MAISONS

Tant que j'ai été enfant, ma mère m'emmenait toujours en visite avec elle.

N'allez pas croire qu'elle me traînât dans le salon de toutes les dames du beau monde, ou bien, dans le repaire de gens désormais dégradés, réduits à l'état de brutes. Le plus souvent, elle m'emmenait chez des gens qui s'acharnaient encore à défendre — avec la dernière paire de draps restée dans leur armoire — leur dignité humaine. Elle savait qu'elle pouvait être utile à ces gens-là — et elle leur était utile en effet. De quelle façon au juste, je l'ai toujours ignoré, mais en sortant de ces maisons je récoltais sur les deux joues des baisers qui n'étaient pas pour moi mais pour les mains de ma mère. On me les donnait à moi parce que les gens s'imaginaient faire ainsi plaisir à ma mère. Moi je m'en serais passé volontiers et je me frottais tout de suite les joues avec la manche de ma veste ou le dos de ma main. « Moi non plus cela ne me fait pas plaisir qu'on t'embrasse, me disait ma mère, mais songe un peu quelle méchanceté ce serait de les en empêcher ! » Et moi, connaissant le cœur de ma mère, je n'osais pas lui avouer mon dégoût d'être embrassé par ces femmes dont l'estomac délabré par le jeûne, ou bien l'ail et l'oignon faisait empester le souffle — ces femmes au caraco déteint, au toupet de cheveux faux, à la figure boutonneuse, comme Madame Assomption, ou qui prisaient du tabac. Même les jeunes avaient l'air de petites vieilles : plates, les flancs déprimés, en jupon de

dessous, avec des taches de poudre de riz au musc trop parfumée sur leurs visages gercés.

* * *

Toutes les femmes de la maison, sans exception, nous réaccompagnaient jusque sur l'escalier, et elles n'en finissaient pas de dire merci à ma mère. Quelques-unes, des vieilles, l'appelaient « ma petite Julie » et je ne peux dire l'émotion que cela me donnait, d'entendre appeler ainsi ma mère. Elle en était émue elle aussi, mais elle n'en laissait rien paraître. Seulement, dès qu'elle pouvait parler sans que sa voix tremblât : « elle m'a connue toute petite », disait-elle, et elle me racontait que l'une ou l'autre avait possédé dans la Maremme, plus loin que Sienne, des terres immenses où l'on donnait de grandes chasses au sanglier, ou bien des propriétés et des propriétés dans le Casentin : « le Casentin qui est si vert et si doux, tu verras quand tu le connaîtras, avec des vues larges et un tas de châteaux ». Et je m'imaginais les taillis de la Maremme ou les châteaux du Casentin tout en descendant les escaliers sombres, l'escalier des maisons de Borgo Allegri ou de la rue de Pepi ; l'escalier qui grimpe dans le noir, entre les murs sans ouvertures ; on n'en voit pas le bout, mais quand on est au premier étage, on a un moment l'illusion, qu'un bout de ténèbres s'éclaire un peu en l'air, puis de nouveau ça s'éteint dans le noir, mais au second on s'aperçoit qu'il y a une grille en haut et qu'à chaque étage, la grille laisse passer des rais de lumière de plus en plus clairs jusqu'au sommet, où l'on aperçoit le chapeau de cristal de la lanterne. Puis, quand on descend, c'est tellement amusant de regarder à tous les paliers les gens qui descendent après nous et qui passent sur la grille !

* * *

Il n'y avait pas que les escaliers — les appartements se ressemblaient tous. Nous, nous étions reçus dans le salon donnant sur la rue — la seule pièce un peu spacieuse — mais

les autres donnaient sur des cours — et chaque pièce faisait l'aumône de son filet de lumière à une autre pièce sans fenêtres, s'ouvrant sur la première par une imposte ne suffisant même pas à donner un peu d'air.

Odeur de renfermé, de linge sale, de balayures, croupissant sous l'évier, odeur d'égoût et de cabinets — (des cabinets infects)... parfois pourtant, dans l'air fraîchement renouvelé, une odeur de lavande ou d'iris. Les carreaux usés, défoncés, les murs d'une couleur indéfinissable, celui du salon avec les mêmes motifs imprimés, toujours les mêmes, le plafond à solives peintes dont la peinture s'écaille et tombe sur les meubles, et les meubles tous invalides... (il est vrai que le canapé a une manière de housse qui pourrait recouvrir une étoffe précieuse... Mais moi qui suis petit, je vois pendre, sous le canapé des flocons de crin végétal). Au mur des poches à journaux brodées au point de croix, des petites horreurs, des images, de vieux almanachs et le coucou qui sort pousser son cri tous les quarts d'heure.

* * *

Ce qui était le plus intéressant, ce qui me frappait le plus, c'étaient les armes de la famille peinturlurées en couleurs voyantes sur un panneau accroché dans l'antichambre juste en face de la porte, ou bien dans le salon, juste au-dessus du canapé. Que de plumes au vent sur ces casques de croisés ! C'est tout ce qui restait à la famille de sa grandeur passée.

* * *

Pour que je sois sage pendant qu'elle parlait de ses malheurs et de sa misère, la maîtresse de céans me faisait asseoir sur un petit escabeau près de la fenêtre en étalant devant moi, sur une chaise, un album de photographies : des hommes à tube démesuré, des femmes avec des robes ballonnées, des petites filles avec des pantalons qui dépassaient leur jupe... (quelle horreur ! cela m'inspirait un profond dégoût !) Les mêmes per-

sonnes dans tous les albums, c'étaient de vieilles connaissances désormais ; c'est à elles que j'allais faire visite.

* * *

Mais quand on grimpait chez Madame Hermine qui habitait, toute seule, une espèce de tour plus loin que la rue de Cerebi — c'était autre chose. Madame Hermine était mon amie à moi aussi. L'été, elle portait un corselet blanc brodé et une coiffe blanche à tuyaux empesés. Elle était nette à plaisir avec de petites mains toutes fraîches en dépit de ses cheveux blancs, et les frisettes blanches, qui s'échappaient de sa coiffe, faisaient plaisir à voir.

* * *

Elle me fourrait dans les mains des bonbons de Pistoie, elle m'allumait les bougies d'un petit autel qui était une merveille, et elle me disait : « Touche tant que tu voudras, amuse-toi, et si tu aimes mieux t'amuser avec les bibelots de la console, amuse-toi avec eux ; n'aie pas peur de les casser. Les choses sont faites pour être cassées comme nous pour mourir. »

Elle riait — mais d'une façon qui me faisait comprendre qu'elle avait dit une chose triste et qu'elle était pleine de tristesse. Quand nous partions, elle me donnait des images de Liebig. Le tapis qui était sur la table était fait d'images de Liebig : un vrai tapis d'Arlequin ! Comme il était gai lui aussi, à première vue, avec ses franges de laine multicolores... Sur la console il y avait des tas de statuettes et des fruits d'albâtre.

* * *

Mais les quelques visites de cérémonie : quel ennui ! Rien que des dames vêtues de noir ! Des coiffures solennelles, chargées de postiches ou tirées misérablement — avec un extraordinaire agencement de dentelles à rideaux pendant des tempes.

Des modes rafistolées d'après celles que je voyais dans les albums des autres maisons : soie et satin, satin et soie : jupes à

traîne avec des poufs sur les hanches, nœuds de ruban passé, dentelles funèbres, mantilles surchargées de jais. Et de ces petits chapeaux... cabriolets ou éteignoirs de paille, calotte échantillonnées de mille rubans, mille dentelles, mille paillettes de jais — galettes rafraîchies avec une cocarde de ruban en chiffon ou une touffe de cerises de verre.

* * *

Salons obscurs, glacés, sans chauffage en janvier... Aussi froid dedans que dehors, un froid plus humide encore entre ces murs de pierre des énormes palais décrépits de rues qui sont elles-mêmes comme le tombeau de la noblesse médiévale.

Ces intérieurs aussi se ressemblent tous : mêmes alcôves, mêmes stucs, même génération d'anges s'envolant librement à travers les plafonds — (sauf celui du milieu qui rit en gonflant ses joues comme s'il ne voyait pas qu'il a le crochet du lustre planté dans le nombril). Enormes armoires murées, parquet vernis imitant le marbre — et qui s'écorche, taches de salpêtre. Meubles pesants, sombres, sommeillant depuis des années sous la garde des tapis, des tentures, des tapisseries, des portières... Mais un chapiteau, une balustrade, une rampe, une frise — vifs et gais comme la glycine fleurissant en berceau dans le noir des cours — vifs et gais comme moi — me redonnaient brusquement la démangeaison des cabrioles.

Bruno Cicognani.

(*Trad. Judielle Bertrand*.)

# BÉQUÈCHE

« On dirait Béquèche » J'entendais souvent dire ça à l'oncle Gaëtan, celui qui me donnait des soldats de plomb et qui ne jouait jamais au loto sans proclamer non pas le nombre, mais ce qui fait le nombre suivant la cabale ! le mort qui parle ! les jambes de femme ! et tant pis pour ceux qui n'étaient pas initiés.

Béquèche, pour moi, était un personnage aussi intéressant que Malagigi; il suffisait du nom pour mettre en branle mon imagination. D'autant plus que lorsqu'on l'évoquait devant lui, mon père ajoutait souvent : « Il me semble le voir encore, long comme un jour sans pain dans sa houppelande détcinte... toujours accompagné de sa sœur, une petite bossue qui ne lui arrivait pas au coude.» Moi aussi, il me semblait que je les rencontrerais un beau jour dans une de ces vieilles ruelles, près de la Guasconia (pourquoi là plutôt qu'ailleurs?), avec sa sœur la petite bossue, qui ne lui arrivait pas au coude. Ils étaient morts tous deux depuis plus de douze ans, mais cela n'avait pas la moindre importance.

— Papa... tu l'as connu, toi, Bechesce?

— D'abord, prononce comme on doit prononcer les noms français : Emile Béquèche.

Du coup ce nom-là me faisait l'effet d'un nom de luxe; l'histoire redoublait d'intérêt.

— Et puis ce n'est pas une histoire pour ton âge, déclarait mon père.

Les années ont passé. J'ai su l'histoire.

Emile au séminaire de Fiesole. Sa sœur chez les religieuses de Saint-Mathieu à Arcetri — après avoir été une douzaine d'années en nourrice ensemble dans le Haut Mugelco, sans avoir jamais connu ni père ni mère. Nés du caprice d'un artiste français en quête d'aventures italiennes; planètes improvisées nées de germes apportés par le vent, qui les faisait vivre? Ils ne savaient pas. Ils savaient seulement qu'ils étaient destinés à devenir l'un prêtre, l'autre religieuse.

La puberté les avait surpris tous deux de la même façon : lui sur une traduction de l'Iliade, elle sur un mystère du Rosaire. Chapelet et livre étaient tombés, et, dans leurs âmes, il avait plu comme une lumière inattendue, couleur des soleils couchants d'automne : chaude, infusant comme une tiédeur dans leurs os et dans leur sang— comme une langueur — rendant leur chair plus sensible que la peau neuve aux lèvres d'une blessure, toute meurtrie dans son trop de douceur et tout de suite refermée. Puis, là où il n'y avait qu'un duvet de pêche, la pubescence, qui est le signe de l'animalité; et, lorsque l'on se touche, cette impression que nous avons éprouvée tous — d'un être nouveau, si pénétré de volupté qu'il suffit de l'effleurer du doigt pour que la volupté déborde, aux dépens de l'autre être, qui souffre et qui se ronge — et qui pique, parce qu'il se réduit à une ceinture d'épines, sauvegarde jalouse à l'égal de la haie qui défend le trèfle fleuri. Cependant, ni Emile ni sa sœur ne trouvèrent dans leur entourage un regard, une parole pour la vie qui venait de s'éveiller en eux.

Lorsqu'Assomption sortit pour la promenade — (ou bien dans les longues files soigneusement alignées ou bien vers des lieux retirés)— que de beauté, que de joie palpitaient dans son âme et l'inondaient ! C'était un autre soleil — ce n'était plus celui qui s'infiltrait dans les laides cours tachées d'humidité, imprégnées de relents d'égoût... c'était le soleil que salue le perce-neige, le soleil qui fait naître, sur la vigne, mille oeils tout exprès pour l'absorber, le soleil en l'honneur duquel l'amandier fleurit de blanc ses bras.

Dehors, il y avait aussi l'humanité, celle que l'on peut aimer, dont on peut être aimé. Religieuses et pensionnaires n'étaient que des paquets fripés. Dans les dortoirs et dans le réfectoire, dans le parloir et dans l'église, les murs comme les meubles et comme les saints — n'étaient que des choses mortes.

Pauvre Assomption ! Au milieu de ces paquets fripés, elle eût aimé avoir au moins un corps gracieux — où transparût un peu la rose éclose en elle, si pâle encore et d'un parfum si doux. Mais une de ses épaules avait grossi, grossi (peut-être s'était-elle trop penchée sur le coussin à dentelle et le métier à broderies) et elle était restée toute petite, avec un visage souffreteux. Aspirer à la vie pleine et entière, elle ? Elle en serait repoussée loin— comme elle était repoussée pour l'instant par les robes brunes et les fourreaux de cotonnade.

Quant à Emile, les poètes de la Grèce et de Rome — il n'avait point connu d'autre commerce que le leur — lui avaient rendu le mauvais service de lui recouper sur des cartons de la mythologie tout le décor de l'univers. Il ne connaissait d'autre monde que celui qu'ils avaient chanté, tout peuplé de leurs créatures fabuleuses : monde de beauté, monde de poésie. Ne se sentait-il pas poète, lui aussi? Personnages et décors étaient vite collés dans son esprit, comme des décalcomanies ; tout lavage n'aurait eu d'autre effet que d'en renforcer un peu la couleur... Quant à les gratter, le cerveau se serait émietté avec elles. Sur toutes ces figures-là, l'ombre du séminaire était bien noire...

Ils s'écrivaient — mais pas pour se dire grand'chose — parce qu'ils s'intimidaient l'un l'autre. Lorsqu'Emile écrivit à sa sœur : « je ne dirai pas la messe ; je sors du séminaire », elle lui répondit simplement : « si tu veux bien de moi, je viens avec toi »,mais en écrivant ses mains tremblaient. « Je viendrai te prendre de dimanche en huit », fut la réponse.

Cette semaine fut la plus agitée de toute l'existence d'Assomption. Au couvent, il n'y avait pas un seul miroir, mais dehors, que de glaces, que de glaces ! Ou plutôt, chaque vitrine était elle-même une glace. Avant, elle n'y avait

jamais fait attention. Mais le vendredi où elle alla en ville — dans les plus belles rues, avec la Mère Supérieure — à chaque pas surgissait la silhouette d'une petite bossue qui trottinait à côté d'elle ou bien venait à sa rencontre, sans avoir rien de sa pureté intérieure. Oh ! le beau cadeau à faire à son frère ! Qu'est-ce qu'il en ferait, d'un microbe semblable? Et les autres? Qu'est-ce qu'ils disaient, les autres, quand elle passait (avant, elle n'y avait jamais fait attention). Ils disaient : « regardez le genre de champignons qui poussent dans les couvents ! », ou bien : « ils se sont vraiment un peu trop dépêché de la faire ». Ou bien encore : « Quelle pauvre petite figure ! ça fait peine à voir ! » — et c'étaient ces mots-là qui l'humiliaient le plus.

Le dimanche suivant, à l'Angélus, Emile vint prendre sa sœur. Il portait un pantalon à petits carreaux, un pardessus à taille et un tube — suivant la mode d'alors. Il avait l'air d'un épouvantail à moineaux démesuré.

C'est la Mère Supérieure qui amena au parloir Assomption, péniblement chargée d'un paquet plus gros qu'elle. Pendant qu'Emile, sans ouvrir la bouche, débarrassait sa sœur de son fardeau, la religieuse, s'approchant du crucifix — seul sur le mur — toucha les pieds cloués pour prendre l'eau bénite, fit, sur le front de la jeune fille, le signe de la croix...

Alors ils se prirent par la main comme deux enfants et sortirent sur la pointe des pieds. Ils traversèrent la cour ensommeillée et s'acheminèrent silencieusement le long de la route entre deux murs décrépits, mais surmontés de tout une couronne de roses sauvages, qui retenait encore des lambeaux du soleil couchant.

Après la porte San Giorgio, l'obscurité les engloutit. Alors, seulement, ils échangèrent quelques paroles.

— Le recteur m'a remis vingt-cinq napoléons; c'était le legs de notre père dans le cas où je ne me serais pas fait prêtre.. On t'a bien dit que papa était mort pendant que nous étions dans le Mugeleo?

— Non.

— J'ai loué quatre pièces en haut d'une tour. C'est une

station plus près du ciel. Je gagnerai ma vie en donnant des leçons.

— Moi, je broderai.

— Tu auras la direction de la maison, de tout. Nous serons heureux.

Ils semaient leurs rêves le long de la Côte — mais la côte était pavée.

Ils portèrent leur joie lumineuse jusque dans le Marché-Vieux qui dormait, cuvant son ivresse dominicale.

Dans les ruelles flottaient le relent de la graisse où l'on avait frit les beignets de riz du matin, de l'eau où avaient cuit les choux, les bettes et les épinards du matin, la puanteur des égouts et des balayures amassées dans les coins où chiens et chats, unis par la rogne et la faim, les tournent et retournent. Des ruelles humides entre les murailles, quelques lanternes à l'huile : œil malade comme celui des habitants, clignant continuellement ses paupières rougies parce que sa conjonctivite lui fait mal. Tout à coup, les ténèbres s'épaississent : c'est un arc ou c'est une corniche.

L'horreur, le dégoût serraient la gorge d'Assomption, serraient son cœur. Emile, lui, marchait, comme au printemps sur une route de campagne ensoleillée. Ils débouchèrent près d'une colonne. Au coin, à gauche, un de ces yeux clignotait près d'un tabernacle. On respirait un peu mieux, et puis, en levant la tête... est-ce qu'on n'était pas sur une place?... par suite de quel cataclysme toutes ces ruines et tous ces plâtras l'encombraient-ils jusqu'à la hauteur du premier étage? Mais non... ce n'était ni des ruines ni du plâtras... C'étaient des boutiques, des étalages couverts d'un toit, des échoppes chevauchant les unes sur les autres, serrées à éclater, des échafaudages, des solives, des briques, des gouttières, des tuiles — assemblées, rapprochées, rapetassées — dont on avait fait des baraques qui devaient n'être que provisoires... mais, à force de saleté et par suite des intempéries, le bois, l'argile, la fonte, le fer-blanc — s'incrustant, se superposant, s'entortillant — étaient devenus comme une continuité définitive, un matériel neuf jouissant de propriétés à lui,

d'une couleur à lui et d'allures encore plus à lui — rebelle à toute loi mécanique.

Ils prirent à gauche. Bientôt, Emile poussait une porte disloquée, frottait une allumette. Ils se mirent à monter — lui devant, elle derrière — l'escalier aux marches ébréchées et suintantes, hautes d'un demi-bras, trop étroit pour deux. Il n'en finit pas, cet escalier, de manger le souffle et les allumettes ; la petite bossue halète, sa sueur se glace sur son dos. Enfin Emile tourne la clef d'une porte et il allume les trois becs d'une « lucerne »[1], éclairant, avec une tristesse faite d'amour et de pudeur, le réduit aux murs fraîchement blanchis (là encore une odeur de chaux), nu malgré les trois ou quatre chaises groupées autour de la table sur laquelle est posée la petite « lucerne » ; Emile mène sa sœur visiter le reste de l'appartement : deux autres réduits blanchis de neuf (on vient de passer le rouge aux carreaux et il colle aux semelles) — puis la cuisine. Les lits vierges dans les cellules, la vaisselle intacte dans la cuisine. A côté du lit d'Assomption, il y a un prie-dieu. Au-dessus, dans un vase de terre, un bouquet de violettes d'Espagne.

— Tu as vu? J'ai tout fait remettre à neuf. Je donnerai des leçons (la petite bossue n'eut pas le courage d'ajouter : moi, je broderai). Nous serons heureux... Qu'est-ce que tu regardes? On ne peut pas juger maintenant. Demain quand tu ouvriras les volets, tu verras quelle lumière, quel soleil... tu verras, s'il fait beau, le soleil qu'on a ici !

Les vociférations du marché réveillèrent le frère et la sœur. Dès qu'ils eurent ouvert leurs volets, le soleil se précipita chez eux avec autant de violence que le tapage qu'on faisait en bas sur la place et dans les ruelles, déjà grouillantes de gens.

De toutes ses gouttières, la tour dardait contre le soleil flèches blanches et cris d'hirondelles. Sur les toits luisants, bondissants, tendus à mille hauteurs : des cheminées qui

1. Petite lampe toscane en cuivre jaune montant et descendant le long d'une tige.

fumaient, des pigeons qui faisaient l'amour — la chasse des chats tigrés funambulesques aux petits moineaux qui pépient sous les tuiles.

Que d'autres tours aussi, arbres de la ville de pierre !

Pour Emile, cette maison était un nid sur un arbre. Il n'avait pas le moins du monde l'impression que l'arbre était un arbre de pierre, planté dans le ventre d'une ville sur la place du Marché entre la colonne de l'Abondance et la Halle au poisson. Mais Assomption, quand elle regardait de cette hauteur, sentait la tête lui tourner. La marée des voix — qui déferlait bruyamment au pied de la tour — lui faisait peur. Dans les trous, criblant les maisons sordides qui faisaient la haie, en bas, de toutes parts — elle voyait la misère, la variole noire de la misère.

Ils descendirent ensemble et, à la colonne, ils se séparèrent. Le frère allait en quête de leçons, la sœur de toile à broder. Assomption reçut des commandes pour un mois. Il lui suffit de faire le tour des vieilles dames, patronesses du couvent. D'ailleurs, elle sentit bien que toutes ces bigottes lui donnaient du travail avec la conscience d'accomplir une œuvre de charité, en faisant travailler une bossue. Ce travail-là, la maintenait sous la dépendance du couvent.

Emile, — qui était parti avec la certitude de trouver au moins quatre leçons — avait battu le pavé toute la sainte journée, épuisé la liste des adresses, exploité toutes ses notes sans résultat.

« Ne t'inquiète pas, Assomption, déclara-t-il ; à partir de demain, c'est un élève par jour »

Mais le temps égrenait le rosaire infini des « demain» avec la vélocité d'une béguine... pas ombre d'élève. Que voulez-vous? Un être long, raide et maigre comme Béquèche, et qui, dès qu'il entrait quelque part, semblait un des piliers de la pièce —quelle impression voulez-vous qu'il donnât? C'est en vain que l'on cherchait, en lui parlant, quelque contact avec son âme... Dieu sait où elle était, cette âme. — Certes pas dans la pièce, dont il ne voyait ni les murs, ni les meubles, ni les habitants. Il était donc bien naturel qu'au grand déses-

poir des enfants, pour qui cet épouvantail à moineaux était le professeur de latin rêvé — les papas et surtout les mamans (elles considèrent un peu, chez le précepteur du petit garçon le « parti » possible pour la fille aînée)— ne sûssent que faire de ce *poteau* démesuré qui s'était avisé, par distraction, de se mouvoir et de courir le monde.

Aussi son vêtement — toujours le même — montra-t-il vite le stigmate de l'usure. Son linge s'effilocha. Assomption n'en finissait plus de recoudre, de repriser, de repasser. Ses souliers (une paire aux pieds, une paire chez le cordonnier) ne tenaient plus qu'à force de ressemelages et de « remises à neuf ». Ce furent les poches aux genoux, l'habit baveux, la cravate en corde; le tout affamé de poussière et goulu de taches; l'air du pauvre... quand les affaires n'adhèrent plus, ne tiennent plus, mais que chaque pièce du vêtement semble vivre — pour son propre compte — une vie de misère !

Dieu sait ce qu'Assomption souffrait de cette dégradation extérieure de son frère; mais pourquoi le troubler, du moment qu'il avait toujours la même certitude qu'au jour où il lui dit, pour la première fois : « je donnerai des leçons » et que tous les matins, en ouvrant sa fenêtre, il respirait au niveau des hirondelles et des pigeons — le bonheur ?

Tant que sa santé tiendrait, son petit gain suffirait pour les faire vivre tous les deux. Il ne fallait pas qu'Emile pût soupçonner que la vie se paie. Il n'aurait pu garder sa sérénité. Assez d'une à souffrir. Pourquoi diantre était-elle donc née, puisque, tous les jours davantage, son épaule droite grossissait aux dépens de la gauche — puisque chaque fois qu'elle déposait, pour se redresser, son coussin à dentelles, l'effort était plus grand et le résultat moindre? Emile avait tout sous la main, depuis ses vêtements brossés et reprisés sur la chaise au pied de son lit, jusqu'à la soupe fumante, deux fois par jour dans son assiette. D'ailleurs il aurait enfilé tout aussi bien des vêtements couverts de la boue de dix jours et se serait contenté, pour manger, de pain sec et de lait. La maison était aussi nette que le jour de leur arrivée. Même, Assomption avait mis, sur les meubles, de gaie lingerie blan-

che (gardant encore, malgré tout, quelque chose du couvent). Émile était insensible même à cette blancheur joyeuse. Les attentions de sa sœur ne signifiaient rien d'autre pour lui que la possibilité de vivre « absent ». Et qu'était-ce d'autre qu'une absence perpétuelle de la vie, ce mode d'existence privé de tout élément réel — sauf le spectacle offert, chaque matin au lever du soleil, par la tour des Caponsacchi sur la forêt des murailles décrépites? Il descendait de là-haut en déclarant : aujourd'hui, je trouverai une leçon... En attendant, il manquait tous les jours cette autre école dont Dame Douleur est directrice — où l'absence est payée de mort.

Il s'en allait tourner, le cœur plus inerte qu'un serpent dans un sac glacé. Il s'éloignait un peu plus tous les jours de la réalité humaine et naturelle — au point de ne plus percevoir la chair ni l'âme des vivants. La jouissance et le but de sa vie se réduisaient à ruminer un monde qu'il croyait être le monde des Dieux et des Héros : le monde des mythes classiques, le seul dont il eût entendu parler — et dont il s'était épris au séminaire. Rien ne filtrait dans sa cervelle, hors ce qui avait pu appartenir, de façon ou d'autre, à quelque dieu, quelque tyran, quelque reine des mythes helléniques. Mais son cerveau n'avait point la vertu divine de les ranimer, ces fantômes. Il croyait participer au monde idéal de l'esprit grec ; il prétendait le reproduire, mais il n'était que l'architecte, le sténographe, le machiniste, l'acteur et le spectateur d'un théâtre de fantoches où mille petits monstres cérébraux, gémissant, hurlant, gesticulant dans une atmosphère surchargée de massacres et d'amours effroyables, s'évertuaient à faire tenir debout, à mettre en mouvement, à animer de pauvre mannequins couverts de bandes de pourpre et de papier doré.

Qu'importe pourtant que l'œuvre d'Émile se réduisît à cela? Non seulement son théâtre lui suffisait, mais il le rassasiait, il l'absorbait : c'était tout ce qu'il aimait au monde, ce théâtre, précisément parce qu'il n'arrivait pas, parce qu'il n'était jamais arrivé à délivrer de lui-même ses créatures, à les détacher vivantes de sa vie. L'objet de son amour restait

en lui, engagé dans son moi cérébral : égoïsme innocent, pitoyable, effrayant.

Tous les soirs, pour remercier Assomption du don continu, spontané qu'elle lui faisait d'elle-même, il lui déclamait les vers qu'il avait composés pendant la journée. Assomption écoutait de cet air de stupeur effrayée qu'ont les mamans, lorsqu'elles écoutent leur petit qui a la fièvre et qui délire. Pas un mot n'avait un sens pour elle, pas un ne suscitait une image, mais l'ensemble, les changements du ton passant de la solennité hiératique à l'accès d'épilepsie — lui révélaient un bouleversement cérébral; ces vers étaient le produit de la folie : d'une innocente, d'une mélancolique forme de folie. Comment pouvait-il être à ce point hors de la vie? Assomption n'aurait pu imaginer nulle part la vie plus tumultueuse, plus terrible qu'au pied de la tour, sur le vieux marché de Florence; la vie des vivants d'à présent, qui déployaient l'allégresse bariolée de leurs commerces minuscules dans les boutiques et sur les étalages, ou la tendaient d'un côté à l'autre de la rue (crevasse bruyante de cet énorme dé de pierre au fond duquel vermine une race que la misère détruit et puis remultiplie; plus sale encore, plus tuberculeuse et plus affamée) — la vie des vivants d'il y a des siècles, qui ne sont pas encore morts mais qui président et qui veillent avec une désespérante tristesse des meurtrières de leurs palais noirs, du coin des cours pelées et raclées, du fond des culs-de-sac de larmes et de pourriture. Cette vision faisait tressaillir Assomption — mais la voix d'Emile rompait le charme : qu'était-ce donc que ce langage?

Dès qu'il avait fini sa lecture, on voyait qu'il se produisait, dans l'âme de son frère, quelque chose d'analogue à ce qui arrive lorsqu'on ouvre toutes grandes les fenêtres d'une salle où il y a eu trop de gens.

Délivré d'un cauchemar, Émile baisait sa sœur au front, en lui affirmant que « demain il trouverait certainement quelque chose » — allait se coucher et s'endormait.

Elle aussi posait son travail, se déshabillait et se glissait au lit — mais comment eût-elle pu prendre du repos? Elle

n'avait pas la chance de son frère, elle. Elle marchait dans les rues de ce monde, portant par surcroît son fardeau à lui : elle se piquait aux épines et laissait tomber à chaque pas la semence d'amour qui gonflait son cœur. Mais nul ne la ramassait sur la pierre ; pas un moineau ne venait becqueter.

Elle étouffait ses sanglots dans son oreiller pour ne pas réveiller son frère, mais dès le matin, elle éprouvait le besoin de s'assurer encore qu'elle n'était pas seule à souffrir. Au lieu de prendre par la rue des Epiciers ou par Vaccherecia, elle s'engageait dans les ruelles où le flot populaire — en ébullition dans les rues principales et sur le marché — stagnait. Jeux fantastiques de clair obscur à travers les voûtes et les arcs, murailles qui se rejoignent, puis, tout à coup, saisies d'horreur, s'écartent de nouveau à plus d'un mètre, l'une de l'autre. Entre les deux, les hardes étendues — autant de fois qu'il y a d'étages — sucent le peu d'air grisâtre qui dégoutte des toits et cachent, honteuses, à la pitié d'un tout petit bout de ciel, les pavés dévorés par la pourriture d'un lupus, les murailles qui ne sont qu'une plaie. Les portes sont des antres noires avec une manière d'escaliers devant le seuil (derrière s'allume la prunelle des chats). Les fenêtres sont autant de dés noirs armés — par dérision ! — d'une grille. Une veilleuse (il fait jour mais on voit grésiller la petite flamme claire) — une veilleuse à un « tabernacle » au fond d'une cour sale, encombrée d'objets misérables — l'œil de feu d'une forge.

Les commères — suantes et dépeignées — avec des yeux chassieux. L'homme qui se gargarise de blasphèmes. A chaque pas quelque squelette en loques, et mille et mille enfants dont le cou n'est que cicatrices, ganglions suppurants, scrofule ; pas un bout de chair, rien que des croûtes. Tout une vomissure d'égoût hors de l'humanité.

Pourtant, il y a des fenêtres où une giroflée, du réséda fleuri, planté dans une marmite défoncée — passent la grille. Il y a donc là, dans la pièce, quelqu'un qui sent la douleur. Ce signe ranimait Assomption. Il y avait possibilité de consoler cette humanité, là, pourvu qu'elle eût dans l'âme ce

qu'elle demandait aux fleurs qui souffraient avec elle. Il fallait beaucoup aimer, aimer pour le compte d'Emile aussi. En quelques mois, de la rue Lontanmorti à la place des Amieri, la petite bossue devint populaire. Pour réconforter autrui, elle répandait toute cette tendresse qui, loin d'être une joie pour elle — ne pouvait être qu'un martyre. Elle devint populaire, mais au prix d'un jeûne plus strict (on ne se présente pas devant la misère les mains vides) et d'une véritable manie de propreté physique. Oh ! l'horrible prurit du cuir chevelu jusqu'aux pieds, quand elle sortait d'un de ces repaires. Brr ! Elle s'enfonçait les ongles dans la peau, puis, à peine rentrée, il fallait voir comme elle se déshabillait, se lavait, cherchait la fraîcheur — sans arriver à supprimer cette démangeaison : macération de la chair qui donnait à son esprit cette paix, cette clarté, cette fraîcheur dont on jouit là où l'on respire l'atmosphère du bonheur.

* * *

Un matin, les Euménides avaient poussé Emile jusque dans les rues basses de Santo Spirito... Des pleurs abondants le rappelèrent à la réalité. Dans la rue sombre et suintante, un enfant, à qui l'on pouvait donner une dizaine d'années, la tête cachée dans ses mains, pleurnichait contre un mur moussu, d'où dépassait un arbre à la chevelure luxuriante. Il n'y avait dans la rue que l'arbre, l'enfant et Béquèche. Béquèche demanda donc à l'enfant ce qu'il avait. L'enfant souleva un peu la tête de côté, mais quand il vit cet individu hâve et long, ses pleurs redoublèrent. Cependant, il cessa bientôt, parce que Béquèche était resté immobile et silencieux.

— Pourquoi pleurais-tu ?

L'enfant regarda l'inconnu dans le fond des yeux, le toisa de la tête aux pieds puis se remit à le fixer. Mais il ne répondit pas.

— On t'a chassé de chez toi? Tu t'es perdu?

L'enfant, de la tête, faisait signe que non.

— Tu as encore ta maman? Et ton papa? Tu habites avec eux?

L'enfant, de la tête, faisait signe que oui.

— Ils ne t'aiment pas?

L'enfant regarda Béquèche avec l'expression stupéfaite de ceux qui voient qu'on lit en eux.

— Ils te frappent? Ils te font endurer la faim?

L'enfant, de la tête, fit signe que non.

— Où habites-tu? Tu ne veux pas retourner chez toi?

— Non !

Cette fois, pour dire non, il avait fait entendre sa voix, une voix rauque qui donnait l'impression d'un creux.

— Qu'est-ce que tu veux faire, alors?

L'enfant se remit à pleurer. Emile comprenait bien que ces larmes-là, c'était la faiblesse de l'enfant, seul en face de cette énorme résolution de ne plus retourner chez lui, de s'abandonner lui-même à dix ans comme un de ces chiens qui farfouillent la nuit dans les tas d'ordures. Ce n'était pas un loqueteux, cet enfant, il avait les mains propres et des traits pas vulgaires du tout.

— Retourne chez toi pour que la rue ne te mange pas en te voyant abandonné — ou bien tu mourras de faim. Ou encore les sergents de ville se chargeront de te ramener chez toi (si ce n'est pas au violon). Renonce à ton caprice : prends courage. Où habites-tu? je vais t'accompagner.

Les yeux pleins de grosses larmes, l'enfant mit sa main dans celle d'Emile.

— A bo...bo...bo... Jamais Emile n'avait entendu un balbutiement aussi pénible ; cela retournait l'estomac : tous les mots se brisaient dans sa gorge. Le pauvre petit devenait rouge de peine : on voyait se gonfler les veines de son cou.

Après avoir indiqué sa maison : Borgo Santi Apostoli, il continuait d'articuler et de mâchonner des syllabes. Emile dut s'arrêter, concentrer toute son attention. Il crut comprendre que l'enfant désirait qu'on ne l'accompagnât pas plus loin que la porte de sa maison.

— Sois tranquille, je m'arrangerai pour qu'il n'y ait pas de scandale.

Ils continuèrent leur route en silence.

* * *

Vilaine maison noire — antre obscur — odeur de renfermé, escalier sombre. Après deux étages montés à tâtons, un œil opaque se dilate. Emile trouve une poignée de porte... une laide pièce semblable aux salles d'attente de commissariats de police. Sur les bancs, trois ou quatre paquets de hardes. Seraient-ce des pauvres qui sommeillent? Dans un coin, un vieux à calotte, pantoufles et mitaines de laine (et l'été vient seulement de finir !) s'avance comme s'il marchait sur des œufs. — « Bon ! dit-il à Emile, vous avez ramené le petit (il parle tout à fait comme on parlerait à une blanchisseuse ponctuelle : « Ah ! vous avez rapporté le linge? Vous avez été exacte c'est bien ! »). — Est-ce que vous voulez parler à M. l'avocat? Entrez ». Emile croyait rêver.

* * *

Pièce immense aux carreaux défoncés (il y en a même de rongés, il y a même de vrais trous) — gigantesque cheminée de pierre — sous la grande fenêtre à larges arcs, trois marches de pierre — plafond très haut à solives badigeonnées. Pour toute décoration, des toiles d'araignée et des taches de salpêtre. Pour tous meubles, une table préhistorique avec des tas de paperasses, un fauteuil à oreilles qui perd son crin de tous les côtés, des chaises de paille boiteuses. A l'un des murs un rayonnage de cave ; sur les rayons, des cahiers de parchemin en lambeaux, des bouteilles incrustées de poussière, de la ferraille rouillée, des paquets de papier jaune... en somme tout ce qu'on peut trouver sur les rayons de la cave d'une famille bourgeoise.

* * *

Le vieux s'en va en refermant la porte. Emile regarde autour de lui. Où a pu passer l'enfant? Une petite porte s'ouvre et livre passage à un homme qui a une tête à la Foscolo : tou-

pet de cheveux roux (on jurerait une perruque) et favoris roussâtres. Il porte un gilet écossais avec des boutons ronds luisants, un habit vert déteint, un pantalon clair à petits carreaux.

— Nous vous sommes vraiment obligés. Jason (Béquèche sent une contraction de l'aorte à ce nom), Jason nous fait souvent de ces tours. Il se lève, enfile la porte de la rue et prrrt ! Mais il revient. Il est toujours de retour avant midi. Sa mère passe la matinée à pleurer et à se recommander à la Sainte Vierge. Moi je sais qu'il reviendra, seul ou accompagné — avant midi. C'est une manie qui est sans remède. Moi aussi, j'en étais affligé dans mon enfance. Et moi aussi, je revenais avant midi. C'est le désir des aventures avorté. Le monde était trop petit pour mes rêves, voyez-vous. J'aurais voulu être explorateur. Et aujourd'hui, à quarante ans sonnés, je ne suis pas encore sorti de Toscane. Vous savez que tous les pères cherchent dans leurs enfants les passions qu'ils n'ont pu satisfaire... Lorsque cet enfant m'est né, j'espérai que le destin lui serait moins cruel qu'à moi et je lui donnai le nom de Jason... Vous comprenez? Les Argonautes... la Toison d'Or (Béquèche était hors de lui : Jason !) Vous l'avez vu? Vous l'avez entendu? Un malheureux bègue qu'on ne peut même pas envoyer à l'école à cause de cette infirmité et qui passe toute la journée à fabriquer des petits autels, jusqu'à ce que cet accès le prenne, un beau matin, et c'est encore une cruelle ironie ! Quoi qu'il en soit, nous vous sommes très obligés et, dans n'importe quelle circonstance, vous pouvez compter sur moi. Je m'occupe d'affaires légales. Mais... si ce n'est pas indiscret... à qui ai-je l'honneur de parler ?

Il ne bégayait pas, lui, le père de Jason, ah non ! ce devaient être toutes les arêtes des mots avalés par le père pendant tant d'années qui ne pouvaient plus passer par la gorge du fils.

Béquèche dit son nom, et qu'il était en quête de leçons. Le Monsieur au gilet écossais lui mit la main gauche sur l'épaule en serrant dans sa dextre sa main droite (deux soldats qui se font photographier ensemble).

— Si je vous demandais de donner des leçons à Jason — serait-ce abuser de votre bonté? Je paierais comme peut faire un pauvre diable qui a toutes les peines du monde à boucler son budget... Mais vous, vous feriez une bonne action.

Béquèche ne pouvait pas dire non. C'est ainsi qu'il eut enfin un élève — qui savait à peine lire et écrire et qui bégayait, mais, par compensation, se sauvait de la maison de temps en temps, pour quelques heures, et s'appelait Jason.

* * *

Le père de Jason était une célébrité. Le vieux à pantoufles, calotte et mitaines l'avait dit avocat : vous pensez bien qu'il ne l'était pas. Mais l'avocature a une Cendrillon de sœur : l'art du gradué en droit. C'est dans ce métier que le père de Jason s'était rendu célèbre.

A cette époque-là, en Toscane, où le Digeste restait la source vive du droit civil, il fallait, pour être avocat — même tout petit avocat — une culture juridique qui épouvanterait assurément quiconque — après très léger saupoudrage de droit sous la direction de vos polichinelles de doctrines économico-politico-sociales — sort maintenant de l'Université, incapable de faire une citation, mais tout prêt à s'instruire aux dépens du client. Aussi les simples gradués de ce temps-là étant obligés de savoir un peu de latin, ayant donc bon gré, mal gré, quelque peu trempé leur esprit dans la culture universelle — avaient-ils, d'une façon générale, de bien autres capacités, une intelligence bien autrement ouverte que les gradués et hommes d'affaires d'aujourd'hui. Il y avait bien entendu, même en ce temps-là, les privilégiés et les quémandeurs : les premiers pouvaient faire concurrence aux petits avocats ; les seconds n'avaient d'autre ressource que de s'embusquer aux abords du prétoire et dans les corridors, pour jeter là leurs hameçons microscopiques, à deux pas de la fraude, périlleux pour ceux qui s'en servent.

Le père de Jason avait fait — c'est là une façon de parler — sa rhétorique et ses humanités. Mais le cotillon et le coup de

tête lui plaisaient beaucoup plus que la logique de Galluppi. A vingt-et-un ans il avait quitté sa famille — une famille de bigots — en brûlant les ponts derrière lui. Après quoi il avait mangé jusqu'au dernier sou sa part d'héritage — maigre d'ailleurs — qu'il s'était fait donner du vivant de ses parents. En bisbille avec ses frères à ce sujet, il dut, après la mort de ses parents, se débrouiller tout seul. Il avait bien fait une dizaine de métiers : commis à la mercerie Ramponi, croupier au cercle de la rue Théatine, une année, comptable à la fabrique de rubans qui se trouve rue Pellicceria, une autre année, premier valet de chambre à l'Hôtel Porta Rocca. Mais il arrivait toujours qu'un beau matin (un lendemain de paie, chaque fois) le principal avait l'idée d'attendre Philippe..... plus de Philippe.

Il était enfin entré en qualité de commis aux écritures chez un vieil abruti d'avocat qui cherchait à se distraire de l'obsession de la mort par les affaires des quelques clients fidèles qui lui étaient restés. Ce vieillard s'était mis à vivre heure par heure, comme s'il en était à ses derniers moments, à ce premier étage de Borgo Santi Apostoli, sombre et froid comme un sépulcre, seul avec une fille dont il avait été gratifié une vingtaine d'années auparavant par une servante canaille, et qui était assortie à la maison : sans un rayon de soleil et de joie, chair flasque, âme niaise, ne sachant rien d'autre d'elle-même et de la vie que cuisiner, laver la vaisselle, balayer, repasser, tricoter — n'ayant jamais senti ni suscité l'ombre d'un frisson, l'ombre d'un sourire.

* * *

Lorsque Philippe répandit dans l'étude cette expérience humaine cinématographique, que lui avait donnée la vie et dont il était tout gonflé, le vieillard sentit cette chaleur, cette odeur de vie communicative ; il s'attacha à cette jeunesse comme l'enfant affamé au sein de sa nourrice. Tout fut permis à Philippe. Pour lui le vieux faisait exception à cette jalousie qu'ont tous les vieux de certains tiroirs, de certains objets devenus — Dieu

sait pourquoi — tabous. Il fourrait son nez partout, mettait tout sens dessus-dessous. Ses fredaines étaient pain bénit. Ses dettes étaient payées. En revanche le vieillard se faisait raconter tous les soirs (les vieillards n'ont jamais sommeil) les histoires de femmes de Philippe ; il s'en décrochait la mâchoire, il en crevait de rire. Pendant ce temps la fille, sans faire mine de rien, continuait son tricot, le chat sur ses genoux. C'est ainsi que le vieux vécut dix ans de plus grâce à Philippe — et qu'il mourut d'un éclat de rire au lieu de mourir de langueur.

* * *

Lorsqu'on ouvrit le testament, on vit qu'il laissait à Philippe la maison, les clients, les comptes rendus des audiences, les meubles et la fille. Selon la lettre comme selon l'esprit du testament, les différents legs formaient — ainsi que l'expliqua le notaire — un tout unique et indivisible. Philippe, après mûre réflexion, accepta en bloc. Il s'assit dans la chaise veuve du vieil avocat, mangea à sa table, dormit dans son lit avec sa fille à ses côtés et laissa la maison telle qu'elle était, sans faire donner une couche de chaux à un mur, une couche de vernis à un meuble, sans épousseter un livre ou changer une chaise de place. Mais en peu de temps, avec les relations qu'il avait dans le monde où l'avocat authentique intimide et où on n'a pas d'argent à perdre, — avec sa façon d'agir et de parler (un vrai feu d'artifice !) — il se fit une si belle clientèle qu'il n'avait plus le temps de respirer — ni de se rappeler qu'il avait une femme et un enfant.

Pour la femme, elle avait perdu non seulement toute féminité, mais toute humanité. Elle était moins qu'une machine ; elle était la force qui mouvait le balai, lavait les assiettes, empêchait de rouiller les aiguilles à tricoter ; force muette, adhérente aux objets, personnifiée par une contrefaçon de femme en caraco, jupon court et savates, sans plus de chair que d'âme ; le jour où Philippe aurait brûlé tous les meubles, elle aurait disparu elle aussi. Peut-être la maternité avait-elle fini d'épuiser tout son contenu, de la vider de toute chose concrète. Ce

pauvre petit avait gardé pour lui toutes ses risettes et tous ses pleurs. Sa mère le nourrissait, le lavait, l'habillait comme elle accomplissait les autres tâches — et la pauvre petite âme qu'on avait laissé s'étioler, juste au moment où les soins et la joie sont les plus nécessaires, parce que c'est le moment de la première floraison et que les fruits dépendent de ce moment-là — n'était même pas arrivée à se bien former un langage.

* * *

En demandant des leçons à Béquèche le jour où il lui avait ramené son fils, Philippe avait fait une bonne affaire. Habitué à tourner tout à son avantage, il utilisait les reconduites de son fils, quand ce n'eût été que pour connaître des gens nouveaux, ce qui lui permettait d'élargir le cercle de ses clients possibles. Habitué à juger les hommes du premier coup d'œil, l'incommensurable abîme d'ingénuité de Béquèche l'avait tout de suite frappé.

Une heure ou deux, tous les jours, dans un débarras donnant dans une cour dégoûtante de saleté, assis à une table disloquée placée sous la fenêtre, Émile s'efforçait d'enseigner à Jason le calcul et la grammaire, sans autre résultat que de mettre le bègue dans un état de surexcitation pitoyable, après lequel il se trouvait réduit à l'état de chose inerte, insensible, que sa mère devait étendre sur son lit pour qu'il retrouvât dans le sommeil ses esprits vitaux. Pour la mère, elle croyait que c'était là l'effet normal de l'enseignement. N'y a-t-il pas aussi des bêtes qui ont besoin de dormir pour digérer? Mais Béquèche non plus ne se rendait pas compte que cette difficulté d'expression chez l'enfant n'était que l'indice d'une difficulté d'appréhension. Ce qui faisait obstacle à la sortie faisait obstacle à l'entrée. Sans doute, ces obstacles pouvaient être surmontés, mais par une action filtrée au-dedans, agissant du dedans et non par des forces brusques, venant de l'extérieur.

Le salut de Jason tint à ce qu'Émile, un jour, le fit monter dans la tour et le présenta à sa sœur. Le bègue et la bossue se comprirent mieux l'un l'autre qu'ils ne se comprenaient

eux-mêmes — c'est ainsi qu'il en est entre deux malheureux : c'est comme si notre malheur n'était parfaitement visible que réfléchi dans le miroir de la douleur d'autrui, devant laquelle notre douleur à nous se plaint, se console et s'aime elle-même. La bossue persuada son frère de se décharger sur elle du soin de Jason. Bientôt Emile, tout allégé, put retourner à ses promenade élyséennes. Ce n'était pas pour longtemps.

Philippe, lorsqu'il avait mis le grappin sur quelqu'un n'était pas homme à le laisser échapper. Emile s'était déchargé de Jason? Qu'à cela ne tienne... Le vieux à calotte, pantoufles et mitaines ne tenait plus debout. Emile prendrait sa place. Mais pour le réduire ainsi à l'état de chose, de porte-manteau, il fallait arriver à le posséder entièrement, en découvrant le centre de son activité individuante, le point faible, la corde sensible. Philippe se rapprocha de lui, se mit à le tâter. Il avait affaire à un homme « métaphysique » comme il disait, c'est-à-dire à un homme de la catégorie qui semble la plus compliquée, mais qui est en réalité la plus simple, sauf que le crochet où l'on doit attacher le fil pour mener le bonhomme, se trouve au beau milieu de la cervelle. Le fil le plus mince suffit, mais il faut, pour l'attacher, un coup d'œil fin, magistral — et du tact.

Philippe se contentait de tendre, journellement, sa présence autour d'Emile, en l'allégeant toutefois de tout contenu personnel de façon qu'il finit par une illusion familière aux natures que Philippe appelait « métaphysiques » par le considérer comme une dépendance de lui-même. Lorsque ce serait fait, la confidence viendrait ; l'âme, souffrant d'une trop grande plénitude se laisserait déborder avec la jouissance que l'on éprouve à satisfaire un besoin longtemps retenu. C'est en effet ce qui se produisit le soir où Emile, dans sa tour, tira du tiroir de sa table le manuscrit d'une tragédie qu'il avait finie le jour même et commença de la déclamer à Philippe.

Quand la lecture prit fin, les becs de la lucerne étaient couverts d'une croûte rougeâtre et malodorante, en forme de coiffe. Philippe se réveilla, heureux, disait-il, de pouvoir serrer la main à un nouveau Sophocle. Mais une semaine plus tard, le

Tragique immortel était au poste du vieux à calotte, pantoufles et mitaines, faisant service d'huissier dans le coupe-gorge du gradué en droit.

* * *

En plus de ses toiles à broder et de ses pelotons de fil à dentelles, Assomption s'était trouvée avoir à dévider une âme, le petit embrouillamini candide d'une âme. Et cet amour qui la faisait participer à la maternité dans ce qu'elle a de moins bestial, de purement humain — compensait l'amour qui lui avait manqué, l'aidait à faire taire la sensualité qui ne pourrait être, pour elle, qu'humiliation. Non certes qu'il n'y eût point de sensualité dans son amour pour Jason, mais c'était cette sensualité, — d'une chasteté divine — qui réside invisible au fond de l'amour maternel, pour bien lui conserver toute sa limpidité, pour l'empêcher d'aigrir au contact de la vie. Jason passait ses journées près d'Assomption. Sa joie était de planer du haut de la tour, de planer par les yeux, par le désir — de se dilater dans l'espace : centre minuscule, mais d'une matière si élastique encore, si aérienne qu'il s'étendait à l'infini, suivait le vol des pigeons et des hirondelles, les expéditions des chats... Comme il y serait allé volontiers, lui aussi, à la chasse aux nids de moineaux, sous les tuiles, pour en apprivoiser un!... Lui qui ne pouvait pas s'amuser avec les autres enfants, bègue comme il l'était !

Pour Assomption, il n'y eût eu ni peines, ni charges, ni points noirs, si Emile n'avait fait le valet à la porte du gradué. Mais, d'autre part, Emile se tenait à cette table de l'antichambre, dans le coupe-gorge du gradué, de l'air qu'il aurait eu sur un trône. Son rôle était vil? Pas pour lui, assurément. Lui, il était ailleurs. Alors, pourquoi lui en donner conscience? Pourquoi lui faire voir son dédoublement, le guérir de sa folie? L'arracher à son monde pour le doter de force d'une lucidité et d'une sensibilité neuves, le faire souffrir par des fibres qui lui étaient inconnues?

Assomption n'ouvrit pas la bouche, comme elle n'avait

pas ouvert la bouche pour le détourner de son vagabondage. Mais elle sentait croître tous les jours son aversion pour Philippe. Cet individu au poil rouge, au sourire glacial, au menton pointu, à la parole torrentielle, lui faisait l'impression d'un de ces êtres sans remords et sans scrupules, capables de garder jusqu'à la mort le poids d'un crime — architectes soigneux d'un bonheur où l'homme n'est qu'un instrument qu'il faut briser après usage. Etait-ce de l'aversion? De la peur?

* * *

Une fois, pourtant, Philippe la regarda comme aucun homme, jamais, ne l'avait regardée, comme elle ne pourrait plus oublier qu'on l'avait regardée, tant son œil avait su fouiller profond le secret de sa pauvre chair.

* * *

Quelques jours après, Philippe tomba chez elle à l'improviste, alors qu'elle était seule. Quel caprice diabolique empoisonnait donc sa cervelle? Les yeux étranges, la respiration haletante par moments, les mains tremblantes... Tout d'abord, des paroles banales, mais scandées avec une force qui venait de loin. La crue aussi ne meut et ne pousse tout d'abord que les mousses stagnantes; peu à peu des ruisseaux fangeux sillonnent de jaune la plaine verdâtre qui se trouble et s'ébranle — masse lente que percent des courants rapides— jusqu'à ce que, lourde et gonflée, elle s'écroule et s'abat d'un coup. C'est ainsi que déborda la sensualité nouvelle de Philippe. Les femmes qui lui avaient plu, c'avaient toujours été des femmes rondelettes et joviales, d'allure normale, courante, voire grossière (d'extérieur comme de sentiments) : fruits de pays, savoureux, charnus et de digestion facile. Maintenant, c'était ce visage souffreteux, ce front de cire — et ces lèvres presque sans couleur, comme les fleurs en retard — et l'attache du cou, si fragile ! — et les mains, si fuselées !... Comment pouvait-il bien se faire que ce fût précisément cela qui lui avait mis dans

la chair et dans le sang un fourmillement qui allait jusqu'au spasme? Une épaule plus haute et plus grosse que l'autre? La belle histoire ! La fille la plus florissante, la fille la plus épanouie — n'était qu'une poupée. Pour la première fois, Philippe sentait le désir comme une souffrance et l'excitation voluptueuse comme une ivresse mauvaise n'ayant rien de commun avec l'ivresse joyeuse des autres fois.

* * *

Quelle torture pour Assomption ! Elle si sensible charnellement — car, elle en avait la preuve, sa pauvre chair fragile, pénétrée d'amour, attendait le plaisir depuis le jour où, pour la première fois, elle avait fleuri pour cela ! Mais sa chasteté limpide reflétait une image de Philippe monstrueuse. Elle — si sensible spirituellement — ne se trompait pas sur la nature de l'ardeur de Philippe. La certitude que toute joie d'amour lui serait refusée, parce qu'elle était bossue avait, dès sa sortie du couvent, imprimé sur ses traits sa marque douloureuse. Et c'était précisément ce masque douloureux qui avait allumé là — contre sa propre chair — le caprice du mâle. De cette double lutte, elle sortit victorieuse et libre, mais plus vieille que si elle avait eu des bandeaux blancs. Le peu de jeunesse misérable que Dieu lui avait donnée, Philippe l'avait prise.

* * *

Pour lui, sans rien voir ni comprendre de ce qui s'était passé dans l'âme d'Assomption, il n'avait eu que l'amertume d'une grande humiliation. La première femme qui lui avait résisté, il avait fallu que ce fût une bossue ! De sang-froid, le spasme passé, il ne comprenait plus la raison de ce désir violent qui l'avait mis hors de lui. Le désir avait fait place au dépit de sa propre faiblesse, au dégoût de ce caprice pervers — dépit et dégoût qui finissaient par retomber sur la bossue : cet avorton !... cet avorton qui n'avait pas voulu de lui. Elle le paierait cher ! Une bossue... la première femme qui lui eût résisté !

Après avoir déclamé le dernier vers d'une tragédie dont l'encre était fraîche encore, Emile refermait le cahier, ouvrait le tiroir de la table..... mais Philippe interrompit son geste :

— « Mon cher ami, ta Médée est un chef-d'œuvre. Je vais te prier de me faire une grâce. Si ma bourse était mieux remplie, il n'y aurait pas à cette heure un seul vers de toi qui ne fût imprimé; mais comme elle est maigre, c'est à toi d'être généreux. Voilà une tragédie qui a un peu de moi, puisque l'idée t'en est venue du nom de mon fils. Aie donc la bonté de la copier et de m'en faire don, je t'assure que tu n'auras pas à t'en repentir ». Emile sentit quelque chose se liquéfier en lui; ses yeux s humectèrent; il ne fut plus capable d'articuler un mot. Mais à peine son ami fut-il sorti qu'il commença de copier la tragédie et n'alla se coucher que lorsqu'il n'y eût plus d'huile dans la « lucerne ». Il copia toute la journée — plus étranger que jamais à ce qui se passait entre les murs du coupe-gorge, puis la nuit et le jour suivants jusqu'à ce que, le visage enflammé, la voix tremblante, il put remettre à Philippe le manuscrit avec une belle dédicace « à l'incomparable ami ».

Une heure s'était à peine écoulée que « l'incomparable ami », le manuscrit sous le bras, prenait la direction de la Quarconia. Ce qu'on appellerait aujourd'hui « l'impresario » de cet invraisemblable théâtre — était un des bons clients du gradué. Il le reçut dans son trou sous l'escalier où la flamme paralysée d'une bougie faisait des ombres nouvelles. Il était en bras de chemise et fumait une pipe de terre crépitante et pestilentielle. Entre le gradué et lui, ce fut un dialogue affreux :

— Je t'apporte une tragédie sur un sujet mythologique pour que tu la fasses représenter.

— Comme si ça dépendait de moi ! Tu devrais savoir que ceux qui commandent à la Quarconia ne sont ni les auteurs, ni moi, mais la bande de démons qui se rue ici chaque soir en enfonçant tout. Il faut qu'elle leur plaise à eux. Si le titre ne leur va pas, ils ne laissent même pas commencer... Tu n'y as donc jamais assisté, au spectacle?

— On peut toujours essayer...

— Quelle diable d'idée t'a pris de te mettre à écrire des tragédies?

— Moi ? C'est d'un ami.

— Et c'est comme ça que tu traites tes amis ? Bon à savoir. Il apprendra ce que ça veut dire, le malheureux, de donner une tragédie à la Quarconia (ce disant, l'impresario approcha de la chandelle une feuille de papier tortillé pour rallumer sa pipe à la flamme fumeuse). Pour moi, il n'y a rien à débourser, tout est chef-d'œuvre. Quant à ces pauvres meurt-de-faim d'acteurs, toutes les tragédies sont pareilles pour eux : assez fades à côté de la leur. Tout ce que je peux faire pour toi, — puisque je suis ton obligé — c'est de donner un coup d'œil au travail. Mais je t'avertis dès à présent que, si on ne peut pas monter ta tragédie avec les décors et les costumes que nous avons, il n'y a rien à faire. Cela t'étonne? Qu'est-ce que tu prétendrais? De la fidélité historique, comme dit Quaratési? Nous avons affaire à des gens qui sont bien capables d'exiger dans la tragédie la déesse Vénus avec une crinoline et un grand chapeau rococo. Ce qui n'empêche pas d'ailleurs que s'ils voient dans la pantomime un cyclope avec ses deux yeux ils font tout sauter. — Allons... donne... Médée... Médée...

— Tu crois que c'est un sujet trop...

— Trop quoi? Sache pour ta gouverne que les abonnés de la Quarconia sont très ferrés en mythologie. Il n'y a pas de commère de la rue Gora qui ne connaisse les cancans de l'Olympe mieux que ceux des locataires.... *Médée*, d'Émile Béquèche..... Philippe?

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Bechesce?

— Béquèche !

— C'est encore bien pis ! Béquèche ! Mais tu es fou ! Béquèche ! Ils enfonceront le théâtre ! Sortez-le ! Sortez-le !

— Tu sais une chose que je dois te dire ? Tu avais vraiment plus de dispositions pour faire le marchand de coco !

A une évocation semblable, faite d'une façon, sur un ton et dans un but agressifs à ce point, tout autre que l'impresario de la Quarconia eût répondu par un de ces soufflets qui laissent en blanc l'empreinte des cinq doigts. Il n'en fut rien ; l'homme posa sa pipe et se prit à sucer des souvenirs en guise de fumée.

— Ah ! c'était là le beau temps, Philippe ! Pendant la belle saison, je me tenais en plein air, à la porte du théâtre avec un fiasque de sirop, une corbeille de citrons et d'oranges, un panier de gaufres et mon baquet d'eau glacée. Tout le monde était heureux et moi aussi. Coco frais ! qui veut du coco bien frais? Et l'hiver, quand je me tenais sous le porche de l'évêché avec mes marrons bouillis et grillés, est-ce que çà ne valait pas mieux non plus ? La bise pouvait souffler, on ne voyait jamais Lasagne qu'en bras de chemise. Chauds les marrons! Et quand mes mains étaient tout engourdies de fendre mes châtaignes — au lieu de les présenter à la flamme, je les réchauffais sous la couverture à la bonne chaleur des marrons qui mijotaient là-dessous.

– Mais il est dit que personne ne peut vivre tranquille en ce bas monde, je ne sais plus ce que c'est que de respirer en paix depuis que je me suis abonné à ce martyre. Voyez, tout de même, comme nous sommes mal fabriqués ! Arrachez-moi du théâtre, tirez-moi de ce trou-là, et je me sentirai dépaysé, je ne serai plus moi-même. C'est comme cela ! Plus vous souffrez dans une place et plus cette place prend de vous-même. Dans une autre atmosphère vous avez l'impression de ne plus pouvoir vivre.. C'est ce qui m'est arrivé à moi; maintenant mon âme est prise ici. Même le matin quand le théâtre s'éveille et que la nuit ne lui a pas suffi pour digérer l'orgie de la soirée — quand il y a encore des relents de mangeailles, de mauvais cigare, de vomi, d'urinoirs, qu'on voit tout déteint et sale et qu'il y a des traces de ripailles de tous les côtés, des tas de balayures répandues partout (c'est çà qu'on appelle nettoyer et changer l'air), que la scène est à découvert et ressemble à une maison d'où on a emporté un mort — tu sais... l'excitation avait tout mis sans dessus-dessous, mais en partant la mort a tout glacé.... tout-à-fait le même air... Allons, allons ! revenons à Béquèche... tu étais en train de dire...

— Comment veux-tu que je m'en souvienne? Ah oui ! je disais que si j'étais imprésario, je ne ferais pas tant d'histoires, je ne penserais qu'à une seule chose : à remplir ma caisse et la caisse se remplit en proportion des gens que le spec-

tacle amène. Et le spectacle amène d'autant plus de gens qu'ils s'attendent davantage à trouver satisfait l'appétit qui les guide. Qu'est-ce qui les guide?

— Que veux-tu que j'en sache? Le génie de la destruction !

— Soit. Si vraiment tu as reconnu que ton public ne vient au théâtre que pour détruire, donne lui des joujoux sur lesquels il puisse passer sa rage. Tu te préoccupes des noms? Moi, je m'appliquerais à les chercher tout exprès, les noms suffisant à déchaîner l'ouragan.

— Mais c'est moi qui en souffre ! Le public pense peut-être qu'il fait justice d'un tas de vieilleries artificielles.... Vivant comme il vit la plupart du temps, plongé jusqu'à la gorge dans la plus réaliste de toutes les réalités qui est la misère, les yeux et la langue habitués à la vérité cynique, il est naturel que rien ne l'amuse et ne l'excite davantage que de voir et d'entendre caricaturer des héros. Mais le mal est que c'est sur mon matériel qu'il grêle ! Ils défoncent les décors, fracassent les coulisses, cassent les lampes de la rampe, brisent les instruments entre les mains des artistes, font sauter les bancs, abîment le costume des acteurs et leur font pousser des bosses sur la tête quand ils ne leur défoncent pas une côte... et c'est moi qui paie. Avec une entrée à deux sous, je te demande un peu ce que je puis gagner..

En tout cas, je te le répète, laisse-moi donner un coup d'œil à la pièce et repasse à la fin de la semaine pour la réponse.

* * *

A la fin de la semaine Lasagne annonça à Philippe qu'on représenterait la tragédie. Aucun des acteurs n'y avait rien compris ni lui non plus, mais le souffleur, qui vend des lupins pendant le jour et qui sait par cœur presque tout Alfieri et l'Aristodème de Monti, avait proclamé que c'était là un chef-d'œuvre et que le représenter à la Quarconia c'était jeter des perles aux pourceaux. Et, comme « Pastique » (c'est ainsi qu'on l'appelait au poulailler) était la seule autorité reconnue par les acteurs, on pouvait être sûr que *Médée* serait jouée de tout cœur.

* * *

Avec Emile, Philippe garda le secret jusqu'au soir de la représentation.

La tour des Caponsacchi et les autres tours, ses sœurs, étaient tout illuminées des reflets embrasés d'un soleil couchant d'automne ; des ombres violacées apaisaient les routes, toutes poudrées d'or une demi-heure plus tôt... ; dans quelques instants, la lueur pure de la première étoile allait rafraîchir le ciel, dans la monotonie d'un azur humide.

Emile et la bossue s'acheminèrent vers la Quarconia. Philippe leur avait donné deux billets de première écrits à la main par l'impresario, mais la représentation devait être une surprise. Ni le frère, ni la sœur n'étaient jamais allés à la Quarconia ; ils en ignoraient les fastes. Chemin faisant — pour la première fois peut-être de sa vie, — Emile évoquait ce qu'aurait été la représentation d'une de ses tragédies — mais en plein air : le dernier acte s'achevant sur cette clarté : finale mélancolique du jour.

* * *

Il avait mis son tube. Dès l'entrée, un coup formidable le lui enfonça jusqu'aux épaules. La secousse lui fit l'effet de le séparer corps et âme de la vision et de la perception d'un monde — par la vision stupéfaite d'un autre. Lorsqu'il eut repris ses esprits, il se trouva assis avec Assomption contre la balustrade de la galerie. Derrière lui, des faces triviales, hideuses, qui se décomposaient dans la pénombre ainsi qu'il arrive dans les rêves — quand l'estomac est trop chargé.

Tout le théâtre, dans la pénombre, n'était qu'une de ces visions de cauchemar, avec la complicité d'un pauvre petit lustre à bougies pendant au milieu de la galerie, et de deux lanternes à réflecteur (comme dans les corridors d'un séminaire) : l'une d'un côté, l'autre de l'autre côté de la salle, à même le mur. Sur la scène, seulement, une bande de lumière vive, mais, avec les abat-jour et les réflecteurs, c'était pis

que si elle n'avait pas existé, parce qu'une fois qu'on avait fixé les yeux là, les choses paraissaient plus mouvantes encore, les gens plus fantastiques dans l'ombre. On eût juré qu'une obscure masse d'eau, clapotait au parterre si ce n'eût été du parterre à la galerie et de la galerie au parterre le jet d'épluchures, d'os et d'autres débris alimentaires imprégnant l'air de leurs grasses odeurs, les vociférations et les explosions flatulentes produites par l'ingestion d'indigestes victuailles.

* * *

Émile, apeuré, avait caché son tube. Il ne savait plus dans quel monde il était ; il ne s'expliquait rien, ne se rendait compte de rien. Il éprouvait une impressiond'épouvante indicible : l'orgasme qui saisit les enfants et les névropathes au milieu d'une panique ou d'une échauffourée. Il aurait voulu s'en aller — mais il n'avait ni la force ni le courage de se lever. Il se serra contre Assomption comme un enfant. Elle, qui avait gardé son sang-froid, voyait clair, comprenait. Ce théâtre était le théâtre des gens qui grouillaient dans les ruelles du marché, le théâtre des voyous et des mégères, le digestif de leur misère, le lieu où ces créatures se rassemblaient pour rire, c'est-à-dire réagir contre tout ce qui martyrisait, empoisonnait, menaçait d'anéantir leur vie. La douleur avait si longtemps, si profondément creusé son entaille qu'il devait être bien féroce, ce rire ; si, dans la douleur même, fleurissaient encore des fleurs de pensée et de géranium — il n'admettait pas de joliesse, le rire créé tout exprès contre la pitié, le rire des voyous et des mégères de Florence ! Oh ! quelle chose effrayante pour Assomption, le rire cynique des adorateurs de Stenterello !

Pour elle, elle avait une épaule plus haute et plus grosse que l'autre ; c'était bien plus ridicule que le tube d'Emile mais.. serait-ce une illusion?... cet hommuculus juché sur un marchepied, ce premier violon qui se sert de son archet en guise de bâton pour diriger l'orchestre (il y a un second violon, une contrebasse, une flûte, un cor, un tambour, des cymbales et

une grosse caisse) — il est bossu, le Seigneur soit loué ! il est bossu !

Hurlements : Masoni, Masoni ! vive le bossu Masoni !

* * *

A peine l'ouverture finie, un guerrier fabuleux fait son entrée en scène.

— D'une voix forte (mais où tremble l'angoisse de l'accueil que les spectateurs sont capables de faire à l'annonce, il proclame : « Public choisi — illustre assemblée ! On va commencer la représentation de la *Médée*, tragédie en cinq actes de Monsieur Béquèche ».

Ce nom, prononcé avec un accent faubourien et d'une voix de stentor provoque une explosion :

— Béquèche, ! Béquèche ! on veut l'auteur !

Comme le poète lorsqu'il a trouvé l'image définitive et qui ne s'effacera plus jamais — comme le savant lorsqu'il a vérifié la loi ordonnatrice d'une série nouvelle de phénomènes, — ainsi le public de la Quarconia, en entendant ce nom de Béquèche — sentit que Béquèche était la découverte d'une expression que lui-même n'était pas encore arrivé à trouver et qui lui manquait : le nom représentatif d'un personnage dont tous connaissaient une incarnation ! tout voyou, toute voyouse avait un « Béquèche » parmi ses connaissances. Cette figure jusqu'alors vague et anonyme se présentait maintenant vivante à toutes les imaginations.

— Béquèche ! Béquèche ! on veut l'auteur !

Malgré les cris le rideau se lève. La scène est chargée de représenter l'atrium d'un palais. Il n'y a pas de tragédie sans atrium de palais et réciproquement. Et cette pauvre scène avait tellement pris l'habitude de représenter l'atrium d'un palais qu'il y avait entente immédiate entre le public et elle (l'essentiel est que le public comprenne tout de suite où son imagination le doit transporter). Nous sommes donc dans l'atrium d'un palais et le guerrier fabuleux semble invoquer les dieux, cela résulte tout au moins de ses gestes car le public encore ora-

geux et bruyant empêche d'entendre les paroles. Mais comme il arrive précisément au cours d'un orage, lorsque la pluie s'arrête tout à coup pour retomber ensuite avec plus de violence après un grand coup de tonnerre, un brusque silence se fit dans le théâtre, laissant cours inopinément, à la voix tonitruante du guerrier fabuleux :

*— Jamais las de hauts faits, jamais las de merveilles*
*Depuis que, le premier, pour un règne sans fin*
*Je m'élançai — plein d'une audace sans pareille*
*Dans l'Inconnu immense — et petit pour ma faim.*

. . . . . .

*Sur la nef qui portait avec ma Destinée*
*Celle aussi de l'Hellade — avec celle d'Hellas*
*Le sort du monde entier — le citharède Orphée*

. . . . . .

*Orphée chantait Colchos avec la Toison d'Or.*

Qu'est-ce que diable c'était que ça? Ça n'avait rien à voir avec Béquèche... La tragédie de Béquèche, il fallait que ce fût la chose la plus stupide, la plus invraisemblable, la plus ridicule, la plus monstrueuse, la plus grotesque qu'on eût jamais entendue à la Quarconia : il était inadmissible qu'il en fût autrement. Le public avait droit à cette tragédie : il ne voulait rien savoir d'autre. On se moquait de lui, on le trompait, on lui récitait des vers qu'il ne comprenait pas, mais qui empestaient la littérature à dix lieues à la ronde, des vers de poète lettré, titré, de poète-lauréat, des vers pour intellectuels, des vers pour aristocrates, une poésie prétentieuse qui était une intruse à la Quarconia. Qu'est-ce qu'elle venait faire là? Se moquer du pauvre monde parce qu'il est ignorant? Et pour comble de toupet, ce couillon-là prenait cette carte de visite pour se présenter? Nom de nom de nom de nom ! Vive Béquèche ! !..... A bas la tragédie ! ! !

. . .

La rafale qui se déchaîna dans le parterre et dans la galerie fut l'une des plus mémorables qui soient inscrites aux fastes

de la Quarconia. Le bossu Masoni eut la malencontreuse idée d'entamer une marche, mais, soit que le public de la Quarconia eût une antipathie, une hostilité particulières pour le mythe d'Orphée — soit que la musique exécutée par Masoni se prêtât plus à exciter, accompagner le tumulte, qu'à rasséréner, apaiser les esprits — au lieu de narrer comme quoi il fut impavide devant l'apparition des géants armés, surgissant plus drus que des épis des dents du dragon semées dans les champs — le guerrier fabuleux n'eut que le temps de se sauver pour éviter la savate qui vint briser l'une des colonnes de l'atrium. On baissa le rideau. Sur les réflecteurs en fer-blanc de la scène, ce fut comme si la grêle s'abattait : coups sourds sur les instruments de l'orchestre, sauve-qui-peut général des artistes, sifflets, battements de mains, meuglements. On arrache le bicorne du carabinier de service pour le lancer sur le trou du souffleur. Des oranges, des savates, des chapeaux sillonnent l'air. C'est la fin du monde ! Il n'y a qu'un moyen d'obtenir le calme ! plonger le théâtre dans l'obscurité. Tel est l'ordre de Lasagne. Au bout de quelques instants, des deux côtés de la salle, les lampes à réflecteurs s'éteignent, le rai de lumière de la scène s'enfonce et disparaît, on lève le lustre qui pend au milieu de la galerie (elle ouvre la gueule comme pour l'engloutir). Le noir intimide le public il cesse de faire du bruit ; il grogne. Lasagne fait tenir le lustre au-dessus de la gueule ouverte de la galerie comme une bouchée de pain, jusqu'à ce que sa basse-cour ait fini de glousser.

* * *

Lorsque la bourrasque a pris fin, que le lustre redescend, que la scène se rallume, que les musiciens retournent à leur poste et que Stenterrello se montre pour regarder le temps qu'il fait, il y a deux places vides dans la galerie : celle de Béquèche et celle d'Assomption.

Frère et sœur avaient mis à profit l'obscurité pour sortir de la salle.

* * *

Le massacre de Penthée par les Ménades qui avait toujours fait frémir d'horreur Emile, n'était qu'une plaisanterie à côté du massacre qu'il avait subi, lui. On ne l'avait pas écartelé, on ne lui avait pas coupé la tête pour l'accrocher en trophée au sommet d'un thyrse — c'était pis ! Les adorateurs de Stenterello avaient marqué son nom d'un ridicule ineffaçable. Pourquoi?

Comment aurait-il maintenant le courage de sortir de chez lui? Béquèche ! Mais c'était lui Béquèche, c'est lui qui s'appelait Béquèche ! Ce nom passé jusqu'alors inaperçu on l'avait consacré au ridicule, dieu qui manque dans la mythologie mais qui a son culte sur le marché de Florence : un culte plus féroce que celui de Dionysos. Demain, dès qu'il serait dans la rue, les gamins crieraient derrière lui : Béquèche ! Lui, il était le même qu'hier, qu'avant-hier, lorsque ceux qui savaient son nom s'occupaient moins de lui que de n'importe quel autre, et pourtant les enfants le persécuteraient sans merci... il les avait vus, les enfants du marché, persécuter les malheureux ; il n'ignorait pas de quoi ils étaient capables ; ils lui jetteraient les balayures à la figure : Béquèche ! Lui, serait sans défense et eux sans pitié. Il pourrait supplier, se mettre à genoux ; on cracherait sur lui — se révolter ; on lui lancerait des pierres en criant de loin : Béquèche ! Béquèche !

* * *

A la porte du théâtre, près de l'éventaire du marchand de gaufres et des vendeurs d'oranges, Emile et sa sœur s'esquivèrent. Mais le long corps d'Emile était à peine entré dans l'ombre qu'un formidable : adieu Béquèche! vint frapper ses oreilles. C'est lui qu'on saluait? On le connaissait déjà? Il prit sa course entraînant Assomption haletante.

* * *

Depuis ce jour, on ne vit plus jamais Béquèche seul, il ne sortait plus qu'au bras d'Assomption. « Du moment que tu es avec

moi, lui avait dit sa sœur ce fameux soir, du moment que tu es avec moi, tu peux être tranquille ! tout au plus pourra-t-on te saluer à haute voix comme le marchand de gaufres : adieu Béquèche ! » — Il en fut ainsi.

* * *

Comme entre notre âme et le péché, il y a, pour notre défense, la grâce divine : lumière de l'éternel amour — ainsi, entre Béquèche et les gamins du marché, s'interposait la douleur de la bossue — douleur faite de compréhension et de pitié.

* * *

Qui donc, place du Marché, eût osé toucher un cheveu à la sœur de tous ceux qui souffrent? Est-ce qu'on vole la pensée, le réséda fraîchement éclos derrière les grilles des fenêtres dans les ruches ruisselantes de misère? Cet individu long, grotesque, qui marchait en jetant les yeux de-ci de-là, d'un air apeuré — comme un de ces barbets boueux qui surgissent au milieu du va-et-vient de la ville, en traînant un bout de corde arrachée — c'était « le frère de la bossue ». Il s'appelait Béquèche, mais ce qu'on entendait par Béquèche, c'était un être différent qui n'avait rien à faire avec lui.

* * *

Maintenant... avait-il compris, comprendrait-il jamais que sans la bossue à son bras, toute la mythologie ne l'aurait pas sauvé d'être le souffre-douleur des gamins?... ça, c'est une autre question.

Bruno Cicognani.

(*Trad. Julielle Berlrand*).

# VIENNE

(1920-1922)

---

*Dans les diverses négociations qui ont abouti aux accords de Genève pour le relèvement de l'Autriche les initiatives de la Tchécoslovaquie ont été fécondes et son rôle décisif. Elle est le seul Etat qui, à côté des grandes puissances, ait siégé avec l'Autriche au Comité des Cinq, chargé de mettre au point tout le plan de relèvement; la caution financière qu'elle fournit aux emprunts autrichiens est seule à égaler celle des grandes puissances, et, dans le comité de contrôle qui assiste le commissaire général de la Société des Nations, à côté de la présidence italienne, la vice-présidence lui a été dévolue. Le chancelier autrichien a publiquement proclamé tout ce que le succès de l'action internationale de secours à son pays doit aux hommes d'Etat tchécoslovaques. Si l'abandon de l'Autriche à elle-même risquait d'entraîner une catastrophe dont les répercussions eussent ébranlé toute l'Europe, c'est sans doute avant tout à la sagesse du gouvernement de Prague que nous devons être reconnaissants d'y avoir échappé.*

*Dans les relations des deux Républiques voisines, nées de l'effondrement de l'empire des Habsbourg, la première rencontre des présidents Masaryk et Hainisch, à l'été de 1921, marque le point de séparation de deux phases fort différentes. C'est toujours une source d'erreurs, et parfois dangereuses, que de prétendre expliquer par les mobiles de la sympathie et de l'antipathie la politique, qui est le domaine des intérêts : on dira donc que la première de ces phases a été celle de la rivalité, tandis que la seconde est celle de la solidarité.*

*Aigrie par le regret et la rancune et affolée par l'angoisse d'une catastrophe chaque jour menaçante, l'opinion viennoise s'est complue dans l'idée d'une politique tchécoslovaque tenacement attachée au dessein d'abaisser, d'humilier, de ruiner l'ancienne capitale des souverains autrichiens, rivale longtemps heureuse de Prague.*

*Certaines apparences justifiaient ce soupçon, qui a pu ainsi trouver crédit dans une partie de l'opinion européenne. Que la masse, proie facile des impulsions sentimentales ou passionnées, ait éprouvé contre Vienne — dont le nom était devenu le symbole de l'odieuse et stupide tyrannie autrichienne — une haine instinctive et presque personnelle, cela n'est pas douteux. Mais c'est dans la raison que les hommes d'Etat prennent leur inspiration. Les mesures qui ont porté à l'Autriche les coups les plus sensibles, celle qui rompant officiellement l'ancienne unité monétaire, ont séparé la couronne tchécoslovaque de la couronne autrichienne et précipité la chute de celle-ci, ont bien pu, un moment, paraître dictées surtout par le ressentiment et le désir de nuire mais il a fallu reconnaître ensuite qu'elles étaient exigées par l'intérêt bien entendu de la Tchécoslovaquie et, peut-être, de l'Autriche elle-même. Sans situation nette, aucune politique arrêtée n'est possible, et surtout aucune politique active. Pour s'exprimer activement, la solidarité de la Tchécoslovaquie avec l'Autriche avait, avant tout, besoin d'être garantie contre tout risque de paraître n'être qu'un autre nom de la dépendance.*

*Si l'histoire des rapports austro-tchécoslovaques durant ces quatre années ne peut pas encore être écrite, il est, du moins, intéressant et instructif d'en recueillir dès à présent les matériaux. C'est à ce titre, comme documents et témoignages précieux, que la* Vie des Peuples *publie, traduits du tchèque, les deux articles que l'on va lire. Différents avant tout par la date, mais aussi par la vision des choses, par le ton, par la personnalité des auteurs, ils fixent deux attitudes de l'esprit tchécoslovaque à l'égard de l'Autriche qui permettent de mesurer l'évolution accomplie en quatre ans et d'en apercevoir les causes.*

## I. — Impressions de Vienne[1]

Dans l'hiver de 1918, j'ai écrit pour le *Slovensky narod*, de Ljubljana, un article sur « Ce que sera Vienne dans vingt ans ». Je partais d'une hypothèse qui, audacieuse et en l'air à ce moment, au temps de l'Autriche, est devenue aujourd'hui la sèche réalité : la dislocation de l'Empire habsbourgeois, la libération de ses nations opprimées, une transformation qui

1. Recueillies dans le volume intitulé *Cely z cest* (*Croquis de voyage*), Prague 1921.

n'en laisserait subsister, tout au plus, que l'ancien héritage des Babenberg[1]. Vienne devenant un foyer éteint, un monument, un musée. Le rêve, c'était alors cela ; c'est aujourd'hui — triste rêve — ce passé qui a été et qui jamais ne sera plus. J'ai là, comme incarné sous mes yeux, le formidable bouleversement historique par où a fini la guerre, auquel nous n'osions pas croire, nous avions peur de croire.

Ce rêve, je ne pouvais pas me soustraire à son obsession, lorsque je revis Vienne pour la première fois après la révolution, en janvier 1920. A chaque minute de mon voyage, la frontière passée, à chacun de mes pas dans Vienne, le souvenir de cette imagination du temps de guerre était avec moi, illuminant mon âme, colorant les spectacles qui s'offraient à moi. Je sentais la joie de notre liberté, de notre compte enfin réglé avec cette Vienne qui, désormais, ne nous parlait plus et ne pouvait plus nous parler comme à des esclaves, mais comme à des égaux. Ce n'était point la rancune qui m'animait, le plaisir mauvais de la vengeance, l'égoïsme, mais seulement la douce satisfaction de respirer librement au sortir de l'esclavage, la joie de n'avoir plus à supporter l'outrage, l'injustice, l'iniquité.

Cette sensation joyeuse de contentement et d'émotion à voir que le rêve avait cessé d'être un rêve n'était pas le seul mouvement de mon esprit et de mon cœur. La masse des souvenirs, des pensées, des sentiments, le passé, le présent, le futur traversent en une succession rapide l'âme humaine. Au Tchèque qui veut fixer sa position en face du problème de Vienne, il reste longtemps impossible de se détacher des idées, des concepts, des souvenirs d'autrefois, de se ressaisir, de comprendre pleinement tout le sens de son indépendance. Pendant longtemps il a peine à se convaincre que Vienne n'est plus la capitale de sa « patrie large », sa « ville », dont Prague n'était qu'un faubourg, qu'il n'appartient désormais pas plus à Vienne qu'à Berlin, Paris ou Rome. Et quand, enfin, il s'est

1. Dynastie qui a régné de 976 à 1246 sur l'Autriche, alors formée uniquement de la Basse et Haute Autriche et de la Styrie.

affranchi de cette survivance d'idées, il sent toujours entre Vienne et lui un lien plus étroit qu'avec tout autre ville.

A cette Vienne d'aujourd'hui, capitale jadis du grand empire habsbourgeois et désormais de l'humble république autrichienne, un Tchèque continue de prendre un vif intérêt, et, quand il la parcourt dans cet état d'esprit, en foule les questions l'assaillent. Qu'adviendra-t-il de Vienne? Va-t-elle à sa fin, à la ruine, à sa transformation en un amas de décombres, d'où bientôt on viendra tirer des matériaux pour construire d'autres, de nouvelles fourmilières humaines? Ou restera-t-elle, au contraire, quelque chose de ce qu'elle a été? Y naît-il de nouvelles forces capables de donner naissance à une nouvelle vie? Qu'est-ce qui meurt en elle, qu'est-ce qui s'éveille? A Vienne, nous avons été chez nous; dans Vienne s'est inscrit un grand morceau de notre histoire; des milliers des nôtres y vivent; l'Etat dont Vienne est la capitale est pour nous un voisin important : tout cela nous impose de réfléchir, de chercher la réponse aux questions qui, sans arrêt, jaillissent dans notre cerveau.

* * *

La figure de la ville, la façade de la vie sont, au premier regard, restées dans l'ensemble ce qu'elles étaient, ce qu'elles sont dans toutes les grandes villes. De même les traits caractéristiques bien connus du milieu viennois se sont conservés, et l'observation superficielle n'aperçoit point de changement. La circulation, l'agitation, le bruit de la fourmilière humaine, la course au pain, au travail, à l'amusement, au plaisir, le bavardage, les manifestations et le mouvement des masses, tout cela se voit ici comme partout, et presque le même qu'ailleurs, jusqu'à ces noires ombres de la guerre qui s'allongent ici comme sur toute l'Europe et que déjà nous sommes habitués à tenir pour des constantes de la vie.

Si l'on ne savait, si l'on n'apercevait à chaque instant qu'ici ont déjà commencé et continuent de grandes transformations dans tout l'organisme, que la direction et l'intensité des for-

ces intérieures se sont modifiées sans qu'on sache comment, qu'il y naît de nouveaux courants, de nouveaux facteurs de vie, c'est à peine s'il y aurait une différence entre la Vienne d'aujourd'hui et celle qui a existé jusqu'à hier.

Mais c'est la surface. Les différences se montrent vite, et trop visibles. Dans les rues, les parcs, les restaurants, les hôtels, les chemins de fer, les tramways, aux mouvements des gens, partout l'œil remarque des traits nouveaux, qui n'étaient pas ceux de l'ancienne capitale des Habsbourg. En vérité, que se passe-t-il ici, — crise, révolution, agonie?

Il y a bien des signes éclatants de changements, de transformations, de bouleversements intérieurs et extérieurs, et le plus frappant qui apparaît partout et sans cesse, avec les nuances et sous les aspects les plus divers, c'est l'étalage de la misère. Jamais les Habsbourg et leur empire ne se sont vantés devant le monde d'être pauvres. Aujourd'hui l'on voit nettement Vienne vivre avec gaîté, en prodigue, sans souci, se plaire à cette existence légère, et, pour la galerie, faire parade de son besoin, de son indigence, de son épuisement. Cette ville, naguère si fière, si attentive à préserver en tout et partout son éclat, tel un élégant qui ne se séparerait jamais de son jeu de brosses et de vernis, toujours occupé à maintenir ou à rétablir l'impeccabilité de sa tenue, cette ville, brusquement, dès qu'elle s'est trouvée face à face avec un avenir incertain, a perdu la tête, jeté bien loin les brosses et commencé de jouer la pauvresse, la mendiante, l'invalide, de se faire un gagne-pain de l'étalage, de l'exagération de son infirmité. Partout on aperçoit les traces visibles de la décrépitude. Dans les rues et sur les places, autrefois éclatantes d'une irréprochable propreté, s'accumulent restes, déchets, ordures, au gré des hommes qui les y jetèrent ou du vent qui les y porta. Les restaurants de premier ordre n'ont pas la propreté de Prague, pour ne point parler de celle de Vienne avant et pendant la guerre; les nappes surtout sont toujours repoussantes. A chaque pas la négligence, l'abandon s'étalent, proclamant qu'on ne s'intéresse plus à la propreté, à l'apparence.

Il n'est pas moins frappant de voir l'extraordinaire abon-

dance des mendiants, des invalides, vieux ou jeunes, et des gens qui se déguisent en invalides. Visiblement, la mendicité est devenue un métier. Dans la *Kärntnerstrasse*, près de l'Opéra, et en d'autres points centraux, se sont établis, à côté de la foule des crieurs de journaux et de brochures de propagande magyars, des mendiants de profession, des gens qui préfèrent ce métier à un autre travail.

La misère de Vienne est devenue célèbre, et elle a un nom dans le monde comme le jambon de Prague, les parcs de Dresde, la porcelaine de Copenhague. L'étranger qui arrive ici a de Vienne une idée très arrêtée et précise, et le nom de Vienne déclenche en lui, après l'immortelle image de François-Joseph, celle de la misère. Cette misère menace le monde, parce qu'avant tout elle menace sa tranquillité; aussi fait-elle peur, et faut-il coûte que coûte y remédier. Beaucoup de ces étrangers, le plus grand nombre d'entre eux, n'ont de leur vie vu Vienne, la vraie Vienne, parce qu'en règle générale les étrangers n'en parcourent qu'une partie très limitée. Mais ils racontent des choses terribles sur la vie de Vienne : que des générations y meurent, que les enfants y déterrent dans les boîtes à ordures des restes de nourriture, etc... des choses à faire se dresser les cheveux sur la tête et se glacer le sang dans les veines. Il y a beaucoup de vérité dans ces légendes diaboliques. Certes, la misère de Vienne existe; mais cet étranger, dont la conscience s'enflamme aux légendes des journalistes viennois, trouverait chez lui, dans ses grandes villes, une misère sinon pire, du moins égale. La misère qu'il voit ici, ce n'est pas la misère de Vienne, crime de la République tchécoslovaque, fléau né de l'établissement du libre État des Tchèques; c'est la misère de la grande ville, la misère humaine internationale, accrue, exacerbée par la guerre, fragment de la misère universelle, de celle dont souffrent des masses de malheureux chez nous, en Allemagne, en France, en Angleterre, en Italie, partout. La lady dont les lèvres se crispent fébrilement lorsqu'un journaliste viennois bien nourri lui raconte la misère de Vienne et la brutalité des Tchèques pourrait voir la même misère, peut-être même plus horrible

à Londres, à New-York, à Paris, et reconnaître alors immédiatement qu'il y a bien là un simple moyen d'agitation, que les peuples qui en ont eu assez d'engraisser Vienne de leur propre sang pour n'en être payés que par l'oppression n'ont commis aucune faute, qu'ils ne peuvent rien au fait que Vienne ne veut pas s'aider soi-même et choisit d'être mendiante.

Il est certes plus facile de mendier que de travailler, et le mendiant éveille plus de compassion que l'homme qui peine à la sueur de son front.

Ce que l'on voit à Vienne plus que la misère, c'est le relâchement des mœurs, l'abaissement du niveau moral et culturel, la prodigalité, la soif de jouissance et une sauvage chasse à l'argent. Il y a toujours eu de la misère à Vienne, et elle s'est accrue à la mesure de la guerre, comme partout, mais le niveau moral et culturel s'est abaissé plus profondément que nulle part ailleurs, à la seule exception peut-être de Budapest et de la Russie.

Les cafés, les brasseries, les restaurants, les pâtisseries sont bondés. Au théâtre, au cinéma, on fait queue et les billets sont introuvables plusieurs jours à l'avance. Un public joyeux, des deux sexes et de tout âge, remplit les cabarets et les débits de *Heuriger*[1] . Dans les grandes voies comme dans les rues latérales, au centre de la ville comme dans les faubourgs, toutes les boutiques sont si bien fournies de marchandises de toute sorte qu'on n'en peut rencontrer plus, à peine autant, à Paris ou à Londres pour ne rien dire de Prague. Dans toute la ville et les faubourgs, les boucheries regorgent de viande de première qualité. Un fonctionnaire de la municipalité, bien renseigné et impartial, m'a cité ce fait intéressant : un relevé statistique fait pour déterminer la consommation de la viande selon les quartiers a établi qu'elle est le plus forte, et des meilleures qualités, dans les boutiques des faubourgs. Les prix, il est vrai, sont vertigineux : on en tremble, jusqu'à ce que, se souvenant, on les convertisse en notre monnaie. Ce n'est que zéros, mille, dix mille, que la tête en

1. Vin nouveau.

tourne. Ramenés à l'étalon étranger, tchécoslovaque, français, anglais, ces prix sont relativement bas : on vit à Vienne meilleur marché que partout ailleurs. Et puis, ces chiffres vertigineux ne sont pas énormes pour les salaires viennois, et l'ouvrier qui autrefois n'osait pas, je ne dis pas acheter, mais simplement regarder certaines choses qui passaient pour du luxe peut se les offrir maintenant. L'ouvrier, le commerçant, l'homme qui ne dédaigne pas les « affaires » et sait les pratiquer — le spéculateur à nos yeux — gagnent de l'argent et c'est pourquoi chacun fait des affaires. Mais la plupart des intellectuels, qui ne savent ou ne peuvent pas entrer dans ce fantastique tourbillon de trafic avec tout, instituteurs, professeurs, fonctionnaires, employés, à eux les choses les plus nécessaires, indispensables, sont inaccessibles. C'est dans ces classes de la population que s'est installée à demeure la vraie misère, dure, impitoyable.

Les salaires des ouvriers qui trouvent du travail sont assez convenables. L'afflux de main-d'œuvre tchèque a cessé et la grande majorité des ouvriers venus de notre pays est rentrée chez nous. Le gouvernement de Vienne a encouragé ce mouvement, qui délivrait les ouvriers viennois d'une concurrence qui leur avait toujours été redoutable. Mais il en est résulté dans beaucoup de professions une situation difficile. On ne trouve pas de domestiques, parce qu'il n'y a pas assez de jeunes filles autrichiennes qui veuillent entrer en place, et qu'ailleurs la Bohême était seule à en envoyer à Vienne. Aussi leurs gages et leurs conditions de travail sont-ils inouïs. De même, il y a une énorme demande d'ouvriers cordonniers et tailleurs qualifiés, bien que les salaires soient très bons. Mais Vienne a cessé de les attirer. Et il en est ainsi dans beaucoup de métiers.

Où l'on peut remarquer le plus de misère, et le plus souvent extrême, c'est dans les milieux où autrefois on rencontrait jusqu'au luxe.

Il n'y a pas longtemps que, lors de la formation d'un ministère, on songea en haut lieu à un spécialiste de premier ordre en matière de chemins de fer, l'ancien ministre des che-

mins de fer, Wittek. On résolut de lui proposer d'entrer dans le cabinet. On lui écrivit, il ne vint pas. On envoya alors chez lui un fonctionnaire, qui revint disant qu'il avait trouvé le vieillard dans un appartement vide, dont tout le mobilier avait dû être vendu, épuisé, presque mort de faim et de misère. Il fallut renoncer à Wittek, parce qu'il n'était plus un homme, mais une ruine humaine. Ce vieillard, couvert de décorations, y compris les plus hautes de la monarchie autrichienne, recevait sa retraite de ministre, de 24.000 couronnes autrichiennes par an. Il n'avait évidemment pas d'autre fortune, sauf peut-être un peu de ces emprunts de guerre qui valent aujourd'hui le prix du papier. Son revenu était donc de 2.000 couronnes par mois, ce qui équivaut pour la puissance d'achat à 200 des nôtres et vingt d'avant-guerre. Ne voulant importuner personne, ayant la pudeur de sa misère, que pouvait-il donc faire, que souffrir et mourir lentement? Une très grande partie des intellectuels viennois vit dans des conditions non point aussi terribles, mais semblables. L'État ne peut pas augmenter leurs traitements, et à ceux qui n'ont point d'autres ressources il ne reste ainsi qu'à dépérir et mourir. Qui ne trouve pas dans quelque «affaire» une occupation accessoire, ou qui ne spécule pas, ne peut pas vivre. De là résulte que tout le monde se jette sur les affaires, que l'on fait commerce de tout, que l'on cherche sans cesse de nouveaux genres et de nouveaux objets de commerce, que partout où l'on entre ou regarde, café, brasserie, hôtel, restaurant, le commerce grouille, et l'on trafique pour des sommes vertigineuses, et que, naturellement, les intellectuels, les employés, tous ceux qui ne veulent ou ne peuvent pas faire des affaires n'ont qu'à mourir. On comprend sans peine que les fonctionnaires et les employés publics réclament souvent l'amélioration de leurs traitements, mais on ne voit pas comment pourraient être préservées d'une terrible déchéance ces armées de fonctionnaires que l'ancien empire a laissées à l'Autriche et à Vienne. Quelques-uns, surtout des officiers, ont émigré en Amérique du Sud, dans des colonies agricoles. Il n'est pas rare de voir un officier, ancien commandant ou assimilé, deve-

nu charbonnier ou vendeur de journaux, ou gagnant sa vie par une occupation du même genre.

D'un côté, on meurt ; de l'autre, où l'on est plus agile, où l'on fait des affaires — et c'est la grande majorité — on vit gaiement, plus gaiement que partout ailleurs. Vienne mène la grande vie. Où que l'on regarde, l'animation, le plaisir, parfois jusqu'à la folie, au pur jeu du hasard. Des flots d'argent coulent dans les établissements de nuit ou de jour. Nulle trace ici de tristesse ou de réflexion, moins encore de scrupules de conscience : partout la *helz* [1], la ruée presque bestiale à une fête que ne trouble aucun souci. Ce n'est pas le plaisir des enfants, la joie de vivre, c'est la folle mascarade dans une atmosphère de mort. « Après nous le déluge », mais le déluge est là, tout proche, dans sa menaçante réalité.

L'histoire connaît des peuples qui, après des guerres malheureuses, se sont imposé des jeûnes sévères et longs, des restrictions alimentaires, vestimentaires, somptuaires, chez qui le confort, le plaisir étaient alors regardés comme un crime, une honte nationale. Chaque enfant en sait, par son livre de lectures, quelques exemples. Le peuple de Vienne est définitivement vaincu, Vienne ne cesse de lancer dans l'univers ses appels au secours, d'étaler au monde ses blessures innombrables, de faire la quête pour atténuer sa misère. Mais tandis que d'une main elle se grime en mendiante, de l'autre, elle jette au vent son chapeau pour se lancer dans une danse échevelée.

Il suffit de voir la *Kärnlnerstrasse* [2], entre cinq heures du soir et deux heures du matin, avec les toilettes, la parure, le luxe du demi-monde et du quart de monde, d'assister à un bal ou à un thé chez quelque Israélite enrichi, quelque homme politique ou diplomate, avec les robes, les perles et les diamants des femmes (perle et diamant sont pour les richards viennois les plus modestes des pierreries) l'incroyable décolletage, l'excentricité de la chaussure, et tant de traits du même genre. La perruque ne se porte plus nulle part au monde,

1. Mot viennois populaire qui signifie amusement, divertissement.
2. La rue de la Paix de Vienne

avant tout parce qu'elle est chère. Mais à Vienne la dernière mode des bals est la perruque de la couleur de la robe : pour la toilette bleue, il faut une perruque bleue ; pour la toilette couleur d'or du lendemain, une perruque de la teinte de l'or pur, et ainsi de suite. Voilà le jeûne, voilà les restrictions que s'impose le peuple de Vienne vaincue.

Les difficultés propres dans le monde entier à la grande ville, la rupture de l'équilibre politique et social, sont d'autant plus lourdes pour Vienne qu'elle est en train de passer de la prospérité à l'inconnu.

Quelqu'insensé que cela doive paraître, il y a à Vienne une crise grave du logement. C'est que d'abord il y a eu afflux d'étrangers et que Vienne, au lieu de les écarter comme Prague, cherche au contraire à les attirer. Elle est devenue ainsi le lieu de réunion des spéculateurs de guerre non seulement de tous les territoires de l'ancienne monarchie, mais d'un rayon encore bien plus grand. Mais la crise du logement a des causes plus profondes. Beaucoup de jeunes gens, officiers, sous-officiers, fonctionnaires militaires, se sont mariés pendant la guerre ; la femme demeurait chez ses parents, le mari au front ou dans une autre garnison. Mais au retour, chacun cherche à se faire un foyer à lui. Puis le relèvement du niveau de vie des ouvriers et de toute la population. Des gens qui, autrefois, logeaient en dortoirs, plusieurs familles pressées dans une seule chambre, sont maintenant en condition de s'offrir un logement convenable. Enfin les riches, les enrichis et les spéculateurs étrangers ne se contentent pas d'un appartement, mais il leur en faut deux, trois ou plus, qui pour le secret de ses « affaires », qui pour ses plaisirs. L'aristocratie ne laisse pas réquisitionner ses palais : plus puissante et plus influente que chez nous, elle s'abrite habilement derrière la loi sur la protection des monuments historiques. Tout cela, sans doute, est un moment de transition ; dans quelque temps cela changera ; mais en attendant la conséquence en est le renchérissement des loyers, et aussi que la construction à Vienne n'est pas arrêtée, et au contraire paraît s'animer. Mais plus on s'éloigne de Vienne, plus on sent ce silence impitoyable où s'endormira l'excitation passionnée d'aujourd'hui.

Le Tchèque, qui entend ces incessantes lamentations sur le manque de charbon et qui voit comment les journalistes viennois en tirent parti pour une vaste propagande contre sa République, est stupéfait de constater que les tramways, et depuis peu les trains de ceinture eux-mêmes, circulent comme ils faisaient en temps de paix. L'éclairage des rues, des magasins, des appartements, n'a pas été réduit. On n'a donc pas pu et on ne peut pas se restreindre sur ce point, si cher et rare que soit le charbon. Tandis qu'à Prague le tramway végète, que les rues sont à moitié éclairées, qu'il n'y a pas de boutique dont les vastes étalages soient illuminés toute la nuit, Vienne est inondée de lumière et pleine d'une intense circulation. Nul chef politique n'ose s'enhardir jusqu'à ôter aux gens leur *hetz*, le plaisir et la parure auxquels ils se sont habitués. Personne n'a le courage de prêcher au peuple au moins les restrictions que nous nous imposons : aussi est-ce nous qu'on accuse de tuer Vienne. D'ailleurs, quel autre moyen d'étouffer le bolchevisme? Les masses déclarent leurs exigences : ou nous vivrons comme avant, ou nous deviendrons bolcheviks. Pas d'autre alternative, et nul doute sur la réponse.

Mais à cacher les traces de la décadence morale et culturelle ne suffisent ni les bijoux qui couvrent les mains grasses et déjà descendent aux jambes grasses, ni les parures de diamants gros comme des œufs, ni les perruques les plus singulières, ni les mascarades. Nous connaissions bien Vienne et ses mœurs, et pas plus que d'autres nous n'y avons jamais rien vu de particulièrement noble ; mais nous voyons maintenant Vienne devenue plus légère, plus immorale que jamais, bien qu'elle soit moins recherchée et que le niveau général des mœurs ait profondément baissé. Le train de vie et les besoins ne sont pas au-dessous de ce qu'ils étaient au temps autrichien de la prospérité et ensuite dans les années grasses de la guerre, et le Viennois ne veut pas y renoncer ; mais les sources où puiser ce qui est nécessaire à maintenir cette richesse se tarissent, et du même mouvement s'élève l'immoralité. On ne peut plus marcher au plaisir, à la prospérité, par le

droit chemin? Eh bien? On s'en procurera les moyens coûte que coûte.

Dans les nuages s'ouvre un abîme. On se demande ce qui se prépare. A quoi peut aboutir tout cela?

* * *

Nous allons faire un tour dans les cafés. Je veux voir des gens « en affaires », on me conduit donc au café. Inutile de s'embarrasser du choix : dans tous on trafique; la nuance est seulement que dans certains ce sont des juifs polonais qui fréquentent, ailleurs des « tchécoslovaques », et ailleurs encore d'autres. On trafique de tout; il n'y a plus de spécialités; on tripote sur tout ce qui se présente, viande, fer, farine, nouvelles politiques, sucre, documents diplomatiques, lacets, traités internationaux, femmes, projets d'attentats contre hommes politiques, *pulsch* communistes, de tout ce qui a un nom, sauf peut-être les âmes des morts, de tout ce qui se vend et de tout ce qu'on peut obtenir. Rien d'étonnant si Vienne, un beau matin, apprend que la cathédrale Saint-Etienne a été vendue, ou bien tous les réverbères, ou même le Danube; s'il y avait quelque chose à en faire, il y a longtemps qu'ils seraient dans la filière.

Nous entrons au café Carlton. La saleté ordinaire, balayures et débris de papier sur le parquet, air vieux, usé, atmosphère lourde, le « moka» comme de coutume, une mixture vulgaire. Chaque café a quelque chose de caractéristique, quoiqu'au non initié ils paraissent se ressembler comme deux doigts. Le Carlton est pour le moment connu pour recevoir, à côté des trafiquants, une nombreuse compagnie d'émigrés hongrois, socialistes et bolchevicks. Le milieu du café a eu sur eux tant d'influence qu'ils se sont, eux aussi, lancés dans les affaires.

Le plus grand nombre des clients sont des juifs, vieux ou jeunes, et des femmes dont il est impossible de reconnaître si elles sont du demi-monde ou non. Des amis me montrent Kunfy, Garami, Erdely, l'ancien chef de propagande de

Béla Kun, Göndör, le rédacteur en chef de la revue bolchevique *Az ember*. L'ancien commissaire à la guerre Böhm et sa compagnie ont planté leur tente dans un autre café. On ne peut pas discerner les hommes politiques des clients ordinaires, tout se confond dans cette atmosphère enfumée. Une cloison de verre isole un espace, d'où l'on entend de temps en temps le bruit d'une conversation ou d'une discussion bruyante, excitée, passionnée. Ce sont les joueurs, c'est un eldorado toujours plein, toujours animé, plus animé que la *Burg* et que le Parlement autrichien d'aujourd'hui. La musique accoutumée, naturellement, ne manque pas, on est un peu surpris d'entendre jouer aussi des morceaux tchèques connus, où le public prend plaisir tout comme aux airs viennois, sans s'irriter.

Et l'on fait des affaires. Sans bruit, en buvant son café, en soufflant sa fumée, en jouant. Les profanes ne le remarquent même pas. Comme on respire. Si par hasard la police faisait une descente ici, elle pourrait arrêter presque tous ces gens assis dans la fumée, et saisir Dieu sait combien de monnaies étrangères, et quelles ! — Mais ils seraient prévenus longtemps à l'avance.

Après tout, quoi d'intéressant à tout cela? Ceci seulement, que c'est ici le milieu où se préparent les révolutions, les *putsch*, les complications internationales, que c'est d'un repaire de ce genre que la moitié des commissaires du peuple hongrois ont passé tout droit au ministère.

* * *

Nous allons goûter le *Heuriger*.

La gaîté et l'insouciance d'un peuple vaincu, résultats d'une longue éducation, se montrent, plus que dans les cafés, dans ces brasseries et restaurants, où la classe moyenne vient boire son *Heuriger*.

Les salles sont pleines de jeunes gens des deux sexes, et de gens plus âgés, qui visiblement font depuis de longues années déjà la tournée du *Heuriger*. Comme clou, le *Schramml*

et deux chanteurs, apparemment d'anciens officiers, dont les chansons vulgaires et plates amusent le public. Il est bon enfant, et point exigeant ; l'air le plus simple, les paroles les plus ordinaires, et les têtes se balancent dans un enthousiasme sans limites. Beaucoup pleurent de ravissement et d'émotion.

Ce peuple, élevé par les Habsbourg, devait perdre la guerre. Quelle différence avec l'Allemagne !

* * *

Vienne et son empereur ont perdu une dernière guerre : mais aujourd'hui, comme avant et pendant la guerre, le comble de l'art et du bonheur pour les Viennois, c'est le cabaret. Aspect comme partout ailleurs à Vienne : une patine de saleté et de vétusté, les signes indéniables de la négligence, du manque de soin, la fumée, les affaires, des flots de *Heuriger* et de billets de mille. Les cabarets sont tous régulièrement bondés, et, quoiqu'il n'y ait pas le moindre soupçon d'art dans tout ce qu'ils offrent, ils donnent aux Viennois autant de plaisir et leur inspirent autant d'enthousiasme que s'ils étaient le plus haut degré de l'art. Les chanteuses qui ont la faveur du public, c'est surtout pour les histoires piquantes que l'on sait sur elles, les archiducs qui les entretenaient, l'empereur qui est un jour venu à l'Opéra dans leur loge. Les cabarets sont parfois le refuge des artistes de théâtre, à qui, dans les conditions présentes, leur art ne donne pas de quoi vivre. Mais ce n'est pas d'entendre un vrai artiste qui attire les Viennois ; c'est de savoir qu'il a chanté à la Cour, qu'il a eu pour auditoire des empereurs, des rois, l'illustre société de la Cour, et que maintenant il vient à eux, dans ce temple de l'art populaire tout plein de fumée et souillé de crachats, où l'on peut se faire chanter par lui ce qu'on aime ou rire à l'une de ses saillies. Ça, oui, c'est amusant. Sur un point, les cabarets ont à s'imposer de la réserve, au grand chagrin du public et aux dépens de la commodité des artistes : on a

imposé silence aux plaisanteries aimées sur les *Wenzel*[1] tchèques, sur le fauve tchèque à la double queue, les nez retroussés, les pommes de terre de Tabor, et autres du même genre. Le gouvernement a ainsi tari la source la plus abondante des distractions de Vienne. Les Viennois chantent maintenant la vieille *Marche de Radetzky*, et ont une joie infinie de s'être retrouvés en lui. Applaudissements sans fin, bissage, reprise en chœur par le public, à pleine gorge. Un soldat français, — monnaie appréciée que cinq filles s'occupent d'encercler dans un coin — regarde avec étonnement, et la gaîté des Viennois lui plaît. C'est ceux-là qui ont été des ennemis? C'est ceux-là qui sont allés à la guerre mondiale aux sons de leur *Radetzky*?

Il est pénible de voir dans ces cabarets de Vienne, en face du vide intellectuel, l'étalage ostentatoire de la fortune gagnée sans peine et l'effroyable gaspillage de l'argent, et de faire la comparaison de cette banalité avec les cabarets de Paris par exemple, toujours fins et spirituels, et qui restent toujours à une certaine hauteur d'élégance et de goût, même quand ce n'est pas vraiment de l'art qui s'y produit.

Vienne vit comme elle vivait jusqu'ici, mais c'est une autre Vienne, et les gens ne le comprennent pas, ne peuvent pas changer. Visiblement il faut que disparaisse la génération actuelle : et si avec elle disparaissent les vieilles habitudes, si la génération nouvelle comprend, Vienne aura un avenir. La génération actuelle est un peuple vaincu, conduit par les Habsbourg à l'abîme, mis par l'inflexible destin en face d'une vie dure. Et alors, « Radetzky, Radetzky, c'était un grand homme. »

* * *

L'après-midi, au café. Plein comme tous le sont; l'arrivant a peine à trouver place. Une foule de gens comme tout le monde, ramassis disparate, confondus dans cette atmosphère vulgaire et enfumée, passe ici à une lecture superficielle,

1. Traduction allemande du prénom tchèque Venceslas, dont on a fait à Vienne le sobriquet des Tchèques.

dans le bavardage, au jeu ou à sa correspondance l'un de ces après-midi gris dont est faite sa vie quotidienne. Comme, tirée du grand étang viennois, une goutte d'eau, où se trouvent réunis tous les éléments, toutes les caractéristiques du tout, plus visibles dans ce raccourci.

Pas un visage où se marque la réflexion, pas une paire d'yeux où l'on aperçoive l'arrière-plan de tristesse et de douleurs, d'autres soucis que ceux qui sont au fond de la tasse de café, au fond de la platitude de l'existence. Le plus grand plaisir paraît être encore le spectacle des filles en costumes courts et chics.

De l'image en petit que l'on a ainsi, une certitude résulte : Vienne s'est enjuivée. Il y a toujours eu ici beaucoup de Juifs, mais un regard dans le café montre que désormais l'élément juif l'emporte sur l'élément indigène, donne à la vie sa couleur superficielle, son vernis. Ou ils sont plus nombreux que les autochtones, ou plus vivaces.

Sur le gris de brouillard du café, auquel l'élément juif donne sa teinte, se détache de ci-de là une tête originale, un type connu, qui instantanément rappelle en nous des souvenirs encore vivaces, type d'être à figure humaine qui naguère nous châtiait impitoyablement, nous donnait des ordres d'une voix dure, glaciale, dans des bureaux inaccueillants, à l'ombre du portrait de Sa Majesté, nous poussait vers les champs de manœuvres, troublait notre vie et nos songes.

Un vieillard tout gris, habillé, visiblement, par une œuvre d'assistance, d'un vêtement à bon marché tout râpé, assis à sa table aussi militairement droit que le lui permettent ses forces, promène avec agitation sa main amaigrie et tendue de veines sur le marbre. Il lit vivement ; de temps en temps, il se lève, et, visiblement selon un plan strict, cherche un journal allemand de province. Chacun de ses gestes, de ses froncements de sourcils révèle le fonctionnaire ou l'officier retraités. A la coupe de sa barbe grise on reconnaît que naguère encore c'était une belle tête à la François-Joseph, et qu'il ne peut ni ne veut changer de style, encore qu'il impose à sa

barbe un pli un peu différent. Une colonne de l'ancienne Autriche, un représentant de cette nationalité spéciale qui avait ses ancêtres quelque part en Styrie ou dans les pays tchèques et son école dans l'armée i. et r.[1] : la nationalité i. r. autrichienne. Involontairement, à regarder ce vieillard gris, on voit comme en songe l'uniforme de fonctionnaire, et sur sa tête argentée le fameux képi i. r. C'est, jetée dans le coin le plus reculé d'un café de Vienne, une pièce de la machine infernale autrichienne, pièce désormais sans emploi, que ronge peu à peu la rouille de la misère, de l'oubli, de l'anathème, de la mort lente.

Ces types, ces êtres silencieux, vieillis, tristes, se rencontrent à Vienne en grand nombre, legs de l'ancienne Autriche, et l'on entend beaucoup parler de leur existence vraiment effroyable, de leurs privations silencieuses. C'est eux seuls qui, à la surface de la vie de Vienne, conservent une note tant soi peu locale, autochtone.

* * *

La sphère où se meut la vie intellectuelle de Vienne et des Viennois est assez étroite. On n'entend plus parler des plans hardis de Hambourg-Constantinople-Badgad, et Salonique aussi est devenue, d'un coup, très, très loin. Les sujets ordinaires de conversation sont les questions de nourriture, les affaires, le change, et le sombre avenir de Vienne. Du change et la politique on parle dans la mesure où cela intéresse l'estomac, c'est-à-dire à tout moment. Sur le gris terne et trouble du flot des discours inspirés par ces soucis se détache le bouquet des bavardages, médisances et sensations viennoises ou étrangères, dont il ne manque pas.

En politique, les thèmes courants sont : — le secours de l'Entente, soit en argent, soit par le conseil donné aux nouveaux États, et spécialement à la Tchécoslovaquie, de renoncer à leur indépendance, de faire harakiri, et d'aider Vienne de

1. I. et R., impérial et royal (austro-hongrois); I. R., impérial royal (autrichien, cisleithan).

leur sang, de leur chair, de leur travail. — le rattachement à l'Allemagne, — les relations de Vienne avec la province, — le chômage, l'alimentation. Tout cela est trop connu pour y insister. La question vitale, la question de l'avenir, c'est le rattachement ; mais la masse ne s'en occupe pas, y reste complètement indifférente, et il est aujourd'hui de l'intérêt de l'Allemagne de ne pas renforcer dans l'Empire l'élément conservateur du Sud, de ne pas charger son corps malade d'un organe encore plus gravement touché, de ne pas alourdir son bilan d'un chapitre exclusivement passif, et de ne pas diminuer les causes de division dans le monde et de désordre en Europe centrale. Pour le moment, l'Allemagne ne se soucie pas de l'Autriche, en particulier pas des Viennois, et le peuple de Vienne ne s'en casse pas beaucoup la tête — pas plus que des Habsbourg.

Le niveau de la vie politique à Vienne s'est abaissé, au dessous de celui où étaient les journaux. La presse viennoise tantôt cherche la grande sensation, tantôt se loue à toutes les intrigues, à tous les complots internationaux ; mais elle ne parle pas de la situation vraie, des questions pratiques du jour, elle n'essaie pas d'amener les gens au travail, au calme, à la réflexion. C'est par la presse que ce peuple, indifférent et malheureux, est sans relâche excité contre la République tchécoslovaque. Les journaux viennois ne se placent pas au point de vue de Vienne ou de l'Autriche, mais à celui des Allemands de Tchécoslovaquie. Presque tous les journalistes viennois sont de chez nous ; les groupes financiers qui tiennent les journaux sont intéressés à ce que notre République soit minée et affaiblie : c'est pourquoi la presse, sauf de très rares exceptions du côté socialiste, s'est jetée comme une meute sur notre pays, au mépris des intérêts de l'Autriche et de Vienne elle-même.

La politique subit fortement l'influence de la presse et des « frères opprimés » de *Deutschböhmen*[1] ; la raison, intimidée

1. Expression du vocabulaire pangermanique : « la Bohême allemande » — qui désigne, avec une arrière pensée politique très nette, les régions de la Bohême dont la population est en majorité de langue allemande.

se tait, les complots et les intrigues, que l'on croit populaires, sont maîtres du champ. Tous les politiques sensés sont fermement convaincus qu'il est nécessaire de vivre en bons termes avec les voisins, qu'on ne peut rien espérer de la force, qu'il faut, d'une façon générale, trouver une nouvelle base pour les rapports de l'Autriche avec le monde; mais leurs voix se perdent dans le tumulte quotidien et dans le bruit creux des formules pangermaniques rebattues, vidées de sens, vaincues de la guerre.

Ce qui trouble encore l'horizon politique, c'est que Vienne est devenue le refuge de toute sorte de groupes qui font de l'agitation. A côté d'une succursale du carlisme habsbourgeois, on y rencontre Teufel[1] et C°, occupés à lancer dans le monde des flots de papiers en l'honneur de la Grande Allemagne; à côté de quelques bureaux magyars qui travaillent brutalement à l'asiatique, une succursale de Moscou se livre à une action impudente, sous le signe modeste de la Croix-Rouge . Des Slovaques payés, des Yougoslaves monarchistes, les espèces les plus diverses de bolcheviks et d'anarchistes, des comités pour les Wittelsbach, etc, etc, tout s'est ramassé ici, et il est naturel que l'air en soit empoisonné. Le tripotage d'un côté, et de l'autre une agitation échevelée. Comment s'étonner que la politique viennoise ne puisse pas arriver à des vues claires, percer du regard le nuage de poussière des rues, laisser là la passion, renoncer aux abus, et s'orienter justement? Elle tâtonne, elle oscille, elle se laisse mener par le sentiment ou par les agitateurs, entraîner au service d'intérêts étrangers.

Le peuple dans son ensemble est indifférent; il n'a ni la foi , ni l'esprit de réflexion; il ne s'intéresse à la politique que dans la mesure où en dépend le change, le bon marché ou la cherté, et où elle offre l'attrait de la sensation. On ne peut pas dire que la rue nous haïsse, même pas quand elle est aiguillonnée par les machinations des journaux. On regarde de notre côté, du côté du Nord, avec grand intérêt, parce que nous

1. L'un des plus bruyants et des plus radicaux parmi les agitateurs pan-germanistes.

avons des denrées alimentaires et une bonne monnaie. On lit avec intérêt aussi les déclarations de M. Masaryk, on compte que M. Benès se fera l'avocat de l'Autriche, encore que le folliculaire, mendiant à notre légation des interwiews sur la position de notre ministre des affaires étrangères à l'égard de l'Autriche dans les conférences internationales, nomme M. Benès le commis-voyageur de Lloyd Georges, ou de tout autre nom aussi aimable. De cela, le Viennois sourit ou rit; mais il attache plus d'importance — car c'est pour lui le nœud de la question — à notre promesse de fournir à l'Autriche du charbon, des pommes de terre et du sucre.

On parle beaucoup ici de l'avenir de l'Autriche; mais rien de nouveau dans les points de vue ni les idées. C'est que la pensée est dirigée presque exclusivement par la question du ventre, et que le point de vue est celui de la minute présente.

Voici une conversation que j'ai entendue. D'une discussion en phrases du style journal viennois on passe à l'avenir de l'Autriche, et du monde. Quand un Autrichien parle de Vienne, il entend tout de suite : l'Autriche; et, quand il parle de l'Autriche, il entend : le monde. On voit que la situation présente est intenable. On cherche de l'aide non en soi-même, mais ailleurs, et l'on décide que l'Entente ne peut pas tolérer la continuation du désarroi actuel qui aboutirait à une catastrophe dont la conséquence serait un nouvel incendie de l'univers. L'Entente ne l'admettra pas, mais elle n'est pas en état de donner à l'Autriche ce qu'il lui faudrait. Elle s'oppose résolument à la formation d'une nouvelle puissance danubienne (on ne pense jamais à une puissance danubienn que comme moyen de salut pour Vienne); elle refuse également de consentir au rattachement : Masaryk et Benès n'en veulent pas, et on les écoute. Il ne reste donc à Vienne et à l'Autriche — et cela est dit avec autant d'autorité que si le discoureur sortait en droite ligne d'une réunion des représentants de l'Entente — qu'à se partager : une partie à la Yougoslavie, une autre à l'Italie, peut-être une troisième pour l'Allemagne, et un petit morceau pour la Tchécoslovaquie. Aussitôt, changement à vue : tous

les assistants interviennent, s'animent, et très vite ils sont d'accord sur le lot dans lequel devra être comprise l'ancienne capitale des empereurs autrichiens; leur désir à tous s'oriente vers la Tchécoslovaquie.

Je me souviens qu'en 1918 *Vecer*[1] donna un jour une nouvelle fantaisiste, évidemment exagérée : l'Entente voulait, disait-il, incorporer à la Tchécoslovaquie le territoire de l'ancienne Autriche jusqu'au Danube. Avec quelle ironie, quel dédain, quelles moqueries les journaux allemands de Prague, et à leur suite toute la presse viennoise, accueillirent cette preuve de la démence des Tchèques, bande de traîtres ! Peu de temps s'est passé, et aujourd'hui, à Vienne, non point seulement dans les cafés, mais dans les salons et même au Parlement, on ne voit plus là rien d'étrange ni de fou, et on en discute sérieusement.

Cette ridicule imagination de la rue viennoise, née du désir passionné de meilleures conditions d'existence, a passé, en fin de compte dans des journaux étrangers,et le bureau de presse des Habsbourg s'en est servi contre la République tchécoslovaque, pour démontrer son impérialisme.

* * *

Au Parlement de Vienne c'est le silence. Rien n'a été changé à l'édifice, mais le Parlement n'est plus le même. Que de mouvement autrefois, que de vie bruyante dans la magnificence de ces salons et de ces galeries ! Le calme, le silence, sont aujourd'hui à demeure dans ces lieux où naguère se groupaient les journalistes de tout le vaste ensemble de pays soumis aux Habsbourg. Les pas résonnent sourdement dans les couloirs où jadis notre temps se passait à courir, et dans le silence on en entend s'éteindre le bruit.

Ce palais du Parlement, dont les discours trouvaient écho dans l'univers, reste un monument du passé. Aujourd'hui, on n'y entend plus que le monotone appel à l'aide de l'étran-

1. Journal de Prague.

ger, et parfois le cri perçant des nationalistes — mélodies connues que personne n'écoute plus.

Les figures et les voix sont nouvelles ; l'œil cherche en vain les hommes qu'on avait l'habitude de voir ici. Les députations tchèque, polonaise, yougoslave sont parties. Ce qui demeure était, il est vrai, l'élément dominant ; mais ce n'est plus aujourd'hui qu'un misérable reste.

Dans l'air, ici, une tranche de notre histoire, de l'histoire du monde.

* * *

Si la nouvelle situation a profondément diminué le niveau de certains côtés de la vie, elle a abaissé de même celui du goût et de l'art. En ce domaine aussi, on fait, si l'on peut dire, des concessions aux masses, et le goût « populaire », l'art « populaire » viennois prend le dessus sur le vrai art ; c'est-à-dire, pour parler net, que le niveau artistique baisse sans arrêt. Le théâtre en donne la preuve la plus frappante. L'éclat et l'or de la cour ont cessé de tomber sur lui. L'Opéra impérial est devenu Opéra d'Etat, la Comédie, le Théâtre d'Etat : scènes d'Etat d'un pays du rang de la Suisse, et d'une capitale qui n'est plus désormais celle d'une cour noble et distinguée, mais des spéculateurs et des tripoteurs danubiens. C'est eux le principal des éléments qui donnent le ton. Pour les artistes, les conditions matérielles et artistiques sont partout meilleures qu'ici, où les attend un destin impitoyable : le cabaret viennois et la *Marche de Radetzky*. Les effets de ces conditions apparaissent de temps en temps avec une criante brutalité.

La production artistique et littéraire de Vienne a diminué, dépérit, et ne peut pas se relever, parce que Vienne ne s'y intéresse pas, absorbée par les « affaires » et succombant à la démoralisation. A peu d'exceptions près, il ne paraît plus de livres ici : non pas manque de papier — les masses de journaux qui ne vivent que des plus ahurissants cancans témoignent du contraire — , ni par manque d'auteurs, mais parce

que la population ne s'y intéresse plus, et aussi que d'autres foyers de civilisation, plus puissants, ceux de l'Allemagne, attirent à eux la production. Un auteur hésite à paraître à Vienne, où les honoraires sont bas, et de plus payés en couronnes autrichiennes : il préfère l'Allemagne et ses marks. Le Viennois, lui, hésite à acheter des volumes en marks chers, dont le montant lui manquerait pour ses besoins quotidiens, satisfaction de l'appétit et *hetz*.

* * *

Voilà le cours et le niveau de la vie de Vienne. On les distingue à l'œil nu, sans longues études, recherches, enquêtes. Deux pôles, l'estomac et le change, l'or ou le manque d'or. Du travail on parle peu, extrêmement peu, mais d'autant plus de l'aide étrangère, des dettes anciennes, nouvelles et futures.

Comme l'humanité a baissé durant cette grande et glorieuse guerre universelle ! Il est terrible d'y penser. Ce n'est point à Vienne seulement c'est en bien d'autres endroits, partout peut-être que les idées, l'idéal moral, la civilisation ont disparu du vocabulaire, ont perdu valeur et sens, sont devenus des jouets risibles : on vit sagement, c'est-à-dire selon l'idéal de l'estomac. A regarder ce passé où les gens produisaient, vivaient, travaillaient pour des idéals, on rit, aujourd'hui où, sur un lit de chiffons aux couleurs éclatantes, — les formules à la mode — l'estomac douillettement se prélasse. Partout, chez nous, comme à Vienne ; mais à Vienne, cela saute aux yeux. Vienne est la caricature de l'humanité misérable d'après-guerre.

* * *

Beaucoup d'étrangers ici. Ce qui frappe surtout c'est d'entendre, dans les rues et les endroits les plus chics, parler magyar bien plus qu'autrefois. Vienne est le refuge d'un très grand nombre de communistes et de socialistes chassés de Hongrie, puis de flots de juifs mis en fuite par les manœuvres

antisémites des gens de Horthy, et enfin de la propagande magyare à l'étranger, qui a son centre ici, et au service de laquelle est la légation magyare installée dans la *Bankgasse*[1]. C'est de là que partent les fils des vastes intrigues internationales magyares; c'est là qu'on arrange des entreprises « slovaques » pour le libération de la Slovaquie. Vienne et Graz sont les centres de rassemblement des agents de Horthy et des monarchistes, qui s'y réunissent avec leurs amis et leurs protecteurs de l'Entente. Rien d'étonnant donc que l'on colporte dans les cafés les journaux magyars tout comme à Pest, qu'on y distribue les brochures de propagande de la *Move*[2], qu'au coin des principales rues les camelots vendent comme à Pest les feuilles hongroises. Il y a même à Vienne quelques librairies hongroises bien menées et sûrement plus fréquentées que les librairies allemandes, et, dans les rues, les restaurants et les cafés de la « ville intérieure » on entend parler magyar tout comme allemand.

Mais garçons, commissionnaires, mendiants plus ou moins déguisés s'empressent moins autour du Magyar que de l'homme qui parle anglais ou français. Un simple soldat américain vaut plus qu'un général hongrois ou surtout autrichien. Le dollar ! On a, à Vienne, pour les monnaies nobles de l'Occident des soins, une obséquiosité qui frisent le ridicule, et se proportionnent au niveau du change. Des anecdotes circulent sur l'audace des entreprises que l'on peut se permettre, ici, avec quelques dollars.

Il y a à Vienne beaucoup d'Anglais, d'Américains et de Français, des professions les plus diverses, établis ou de passage, et plus la moindre trace de la fureur ou de la répulsion que naguère encore ces ennemis inspiraient aux Viennois. Vienne a oublié, et est tout heureuse de pouvoir se réchauffer à la chaleur de plus puissant qu'elle. L'attitude des Viennois envers les étrangers est, même si l'on ne s'en rend pas compte à Vienne, le signe d'une déchéance, du plus grand abaissement de la capitale impériale jadis fière et glorieuse.

1. Rue de la Banque, au centre de Vienne.
2. Ligue de défense hongroise.

Une misérable propagande politique a appris aux Viennois à se conduire dans leurs rapports avec l'étranger en mendiants et en estropiés. Ils font étalage de leurs blessures et de leur mutilations, sans réfléchir qu'un beau jour on en aura la nausée, et que la honte de la génération présente retombera sur leurs enfants. La propagande viennoise ne craint pas d'imputer la responsabilité de la situation actuelle de la ville et de l'Etat non à leurs propres fautes ou à celles de leurs empereurs, mais à d'autres, Tchécoslovaques, Yougoslaves, beaucoup moins aux Magyars, qui pourtant, les souvenirs publiés par leurs hommes d'Etat et par quelques politiques allemands le montrent, ont été bien plus coupables envers l'ancienne monarchie, se sont montrés de bien pires égoïstes que les Slaves d'Autriche-Hongrie. D'autant que le mal que lui faisaient les Magyars avait sa source dans une ruse et un profond égoïsme asiatiques, tandis que les Slaves travaillaient à conquérir leurs droits d'hommes. A d'infimes exceptions près, la génération viennoise d'aujourd'hui, pour son plus grand dam, ne comprend pas cela. Il en faudra d'autant plus longtemps pour que se rétablissent, du simple point de vue humain, les relations de ses voisins avec l'Autriche.

* * *

Qu'adviendra-t-il de Vienne?

Sûrement elle ne peut ni rester ce qu'elle est, ni redevenir ce qu'elle était. Sur son avenir, beaucoup d'idées se sont exprimées, beaucoup de projets se sont offerts.

Avant tout, Vienne s'efforce de conserver sa situation économique prédominante. Elle lutte pour cela systématiquement, énergiquement, sans scrupule, par tous les moyens. Il semble que pour le moment nous ne soyons pas de taille dans cette lutte, d'autant que nous avons chez nous beaucoup d'ennemis de l'intérieur, qui méthodiquement aident Vienne. Mais elle est encore mieux servie par la mesquinerie et l'égoïsme de nos gens d'affaires, et notre ignorance. Cependant l'inexorable logique des circonstances semble plus forte que la tenace résistance des puissants de Vienne et de leurs amis,

et à de nouveaux groupements, à de nouvelles conditions correspondront nécessairement des routes nouvelles, qui ne passeront pas par Vienne : ne serait-ce que parce que Vienne et sa position ne signifient plus désormais qu'une négation, l'opposition aux nouveaux États, à la situation nouvelle, parce que Vienne est le centre de la ligne de bataille contre l'esprit de la démocratie en Europe.

On a proposé de faire de Vienne le centre intellectuel d'une partie de l'Allemagne, un centre dont la vie aurait ses racines dans les traditions artistiques du lieu, qui serait autre chose que Munich ou Leipzig, ce qu'ont été à certains moment Gotha, Weimar, ou d'autres villes allemandes. Mais aussitôt est apparue l'irréalisabilité de ce généreux projet. C'est qu'en réalité Vienne n'a pas de tradition artistique, tout simplement parce qu'elle n'est pas de force, parce que ses empereurs ne voulaient pour sujets que de bons niais, et ont dirigé en conséquence leur peuple de Vienne, l'ont dressé à l'adoration béate et stupide de la dynastie, dans l'atmosphère des historiettes piquantes d'une cour étroite et dépravée, sous l'action du cléricalisme le plus bête et le plus grossier. L'impuissance présente de Vienne, la vanité de ses efforts pour atteindre un niveau de culture plus relevé, l'incompréhension des grandes idées, démocratie, droits de l'homme, humanisme, l'indifférence à tout ce qui est haut, l'infériorité de niveau intellectuel et moral, tout cela est l'héritage de ces Habsbourg « si aimés », que chacun aujourd'hui a complètement oubliés. Puis Vienne est le point de réunion de trop de gens dits d'affaires, en réalité de spéculateurs, qui aiment certes à se montrer dans l'éclat de leur richesse et s'amuser selon leur goût épais, mais dont le goût et le sens artistique sont, on le sait bien, l'antipode du vrai goût, sous l'influence desquels l'art ne peut que mourir. Dans cette fourmilière en quoi ils ont transformé Vienne, si un véritable et noble effort artistique apparaît, il est aussitôt, comme un timide bourgeon, attaqué, dévoré, rongé jusqu'aux racines. Vienne s'est révélée incapable d'être un foyer de civilisation, ne disons pas de premier ordre, mais même de second ou de troisième ;

tout ici finit en chansons de cabaret, en plate plaisanterie de *Heuriger*. Au contraire, tout ce que Vienne, au temps de sa prospérité, avait rassemblé d'artistique, elle le vend aux étrangers pour payer ses dettes, et pour remplir son estomac.

On a vu paraître aussi le plan de faire de Vienne une sorte de Monaco, eldorado des gens d'argent, des richards, des noceurs et des débauchés, paradis du plaisir facile et du jeu, de tout ce dont on rougit chez soi, des chevaliers de la dame de pique et de toute la bande internationale qui professionnellement marche dans le sillage des joueurs. Il semble que ce soit cela que Vienne préfère, de cela qu'elle soit le plus capable, et qu'elle soit prête à sauter d'un coup, la tête la première, jusqu'au fond de la honte des tripots internationaux.

Sodome et Gomorrhe ! A Vienne c'est dès aujourd'hui, comme dans les villes bibliques, la luxure infernale.

* * *

Entre Vienne et la campagne, la différence est grande. La zône bien connue du *Heuriger*, qui était pour les excursionnistes viennois à portée de la main, sillonnée hiver comme été de chemins de fer, de tramways, des véhicules les plus divers, chers ou bon marché, remplie, par centaines, par milliers, de joyeux promeneurs, est aujourd'hui silencieuse. Trams et trains y roulent cependant tout comme avant; Vienne ne peut point supprimer son luxe coûteux et restreindre le trafic onéreux sur les longues lignes de la banlieue. Routes, champs, bois et guinguettes sont vides, la vie qui bourdonnait ici s'est presque éteinte. Non que les Viennois soient devenus sérieux, moins encore économes; mais on peut à meilleur marché et plus abondamment étancher sa soif de *Heuriger* à Vienne. Un peu de nature, l'air et autres sottises du même genre, c'était l'accessoire, un décor superflu, dont on se passe sans peine. On allait à la campagne pour la *hetz*, parce que c'était moins cher et plus gai qu'à Vienne. Aujourd'hui les auberges de Vienne se sont organisées pour la *hetz*, et la mode a cessé d'être à la campagne.

Sur la campagne viennoise s'est étendu le silence, la mort. Les villes d'eaux des environs immédiats de la capitale, superbes et chères, que remplissaient jadis l'aristocratie et les riches Viennois, retraités, négociants, financiers, ces villes d'eaux où se tissaient alors les filets de la grande intrigue et de la haute politique, sont, elles aussi, comme éteintes, comme mortes. Baden, où était fixé naguère l'*A. O. K.*[1], objet des malédictions de millions d'infortunés, Baden est devenu une simple ville de province, par permutation avec telle ou telle de nos villes de province qui fournissait aux chansons de café concert de Vienne matière à tant de moquerie ou d'esprit. Charles a disparu, de ses généraux il n'est plus question ; tout ce qui reste c'est la pompe pauvre, passée, usée, comme une loque sur un drapeau qui s'est rendu.

Les grandes briqueteries qui, sur plusieurs côtés, font à Vienne une large ceinture ont l'air mortes. Les fosses à argiles sont devenues de grandes mares d'eau sale, verte. Il n'y a presque plus de travail où jadis grouillait une vie plus intense que dans une fourmilière. Dans les cités ouvrières, grises et mornes, des conversations d'hommes et de femmes, un babil d'enfants, presque tout en tchèque : c'était presque exclusivement des mains tchèques qui travaillaient en ces lieux, les plus inhospitaliers, les plus tristes des environs de Vienne. Nous avions pour privilège et pour lot le dernier des métiers, chemin sûr et droit vers le royaume du Ciel. Chassé de sa patrie par le système économique de la monarchie, qui, oppressif et épuisant, ne lui donnait pas à vivre, le Tchèque était poussé là, au plus bas de l'organisation humaine, pour servir d'esclave aux patrons viennois, et s'y usait pour un salaire de famine. Des mains tchèques produisaient toutes les briques dont Vienne s'est faite, et les Tchèques animaient ces extrémités des faubourgs de la capitale. Depuis deux ans que nous sommes indépendants, qui d'entre eux l'a pu s'est enfui. Il en est pourtant resté beaucoup, les patrons les ont engagés pour le cas où l'on construirait encore à Vienne. D'ailleurs la plupart de ceux qui sont partis ont été remplacés par des gens du pays devenus prolétaires.

1. G. Q. G.

C'est aux routes que se marque le mieux la décadence. En Autriche, spécialement aux environs de Vienne et dans les Alpes, les routes étaient excellentes pour l'automobile, la voiture, tous les transports; bien assises, bien construites, entretenues et réparées avec soin. Tandis que nos arrondissements étaient forcés de mendier de maigres subventions et la permission de bâtir des routes, que nos députés avaient à courir, Dieu sait combien de fois, à travers les ministères, du ministre au dernier garçon de bureau, que chaque liard de subvention devenait l'objet d'une âpre bataille nationale: Vienne, les deux Autriches et les Alpes recevaient, comme quelque chose qui allait de soi, de riches dotations pour leurs routes. Mais voici que le flot des contributions s'est arrêté, que les sources abondantes de nos pays se sont taries. Il n'y a plus de quoi entretenir les routes, plus de quoi faire le macadam; les cylindres à vapeur sont restés en Galicie, et on ne peut s'en procurer de nouveaux; et les routes, jadis si belles, sont maintenant des ruisseaux, des fleuves de boue. Pour une génération, nul espoir d'amélioration, au contraire. Plus tard, quand l'Etat se sera repris, la construction de nouvelles routes se fera suivant des idées toutes différentes.

Détail, petite chose que ces routes des environs de Vienne, mais qui éclaire de façon frappante toute la situation.

Aux environs immédiats de Vienne se trouvent de vastes et belles forêts. Beaucoup d'entre elles ont disparu dans ces dernières années de misère, et à leur place c'est la terre nue. Presque toutes ont été mises au pillage, de manière inouïe. A côté de chaque maison villageoise on voit un haut rempart de beau bois fraîchement coupé et scié.

Ces forêts, ce bois aussi ont leur histoire. Les forêts servaient à égayer, à embellir la fière capitale : on en prenait soin tout autrement que des autres forêts. Elles pouvaient rivaliser avec des parcs. Un beau jour, on n'a plus à Vienne de quoi se chauffer, et des masses d'hommes attaquent les forêts, tel un vol de sauterelles. Il a fallu bien peu de temps pour que de nombre de forêts ne restât même pas un souvenir. Dans la presse étrangère on a lu des histoires déchirantes sur ces

malheureux Viennois que le froid terrible pousse dans la forêt et sur ces petits enfants qui de leurs tendres bras ramassent le bois pour que leurs parents puissent se chauffer. Dans le luxe des salons d'hôtel, on racontait, à de sensibles correspondantes de journaux, les plus terribles histoires sur ces rudes expéditions à la recherche de combustible, jamais les narrateurs ne manquaient d'ajouter que, si les enfants et les pauvres gens de Vienne en étaient réduits à ces extrémités, c'était par la brutalité de la République tchécoslovaque.

Le vérité est différente. Il est, sans doute, tristement exact qu'à Vienne les pauvres gens, et une grande partie des intellectuels, ont souffert du manque de combustible juste autant que les pauvres gens de chez nous. Le froid a poussé beaucoup d'entre eux dans la forêt, mais la plupart de ceux qui allaient ainsi à la chasse au bois avec toutes sortes de charrettes ou de brouettes vendaient à Vienne le produit de leur expédition, pour s'offrir le cinéma, le café, le *heuriger* ou d'autres distractions semblables.

Cette dévastation des forêts des environs de Vienne, aujourd'hui largement trouées de friches nues, elle n'est pas le fait de la misère, mais de l'avidité et d'une basse spéculation.

Les remparts de bûches autour des villages et des fermes signifient une assurance prise par la campagne contre le manque de charbon, et la solution naturelle de la crise charbonnière. Rien de tragique à cela, ni de douloureux, si ce n'est pour l'homme qui, mort il y a vingt ans, reviendrait aujourd'hui à la vie, et regarderait avec les yeux et la mentalité du citadin de la grande capitale la dure réalité. Il ne comprendrait pas, gémirait, pleurerait, entrerait en fureur, maudirait tout le monde, et avant tout ce qu'il ne comprendrait pas, ce qu'il ne pourrait pas comprendre, la République tchécoslovaque. Mais dans cinquante ou soixante ans tout cela sera tout naturel, et n'agitera personne, sauf en effet les morts : en particulier personne ne maudira plus un État étranger, qui n'en peut mais. Les forêts repoussent, l'homme et la société s'adaptent aux situations données. Les pay-

sans, qui, pour satisfaire leur besoin propre ou pour faire une affaire, ont pris la hache pour abattre des forêts en pleine force, ne songent pas, même les Allemands les plus enragés parmi eux, à maudire la République tchécoslovaque. C'est l'affaire politique de certains éléments de Vienne, dont le dessein est clair.

Au Tchécoslovaque qui parcourt la banlieue proche ou lointaine de Vienne s'impose d'elle-même l'impression de la différence du paysage avec celui des environs de Prague. La présence d'une grande ville riche en a complètement changé le caractère ; elle a mis aux mains des hommes des instruments tout particuliers. Tout autour de Vienne, c'est sur une vaste étendue, de grands jardins potagers ou fleuristes, des vignes, le luxe qui rapporte, mais qui a pris la place de productions plus essentielles, céréales ou pommes de terre. Partout il faudra s'adapter aux conditions nouvelles. L'Autriche d'aujourd'hui n'a pas un excès de sol cultivable, et l'agriculteur réfléchira avant de s'adonner à la culture des légumes pour Vienne, en se mettant ainsi dans la nécessité d'acheter à haut prix à l'étranger des grains pour son élevage ou de la farine pour sa famille. Beaucoup de jardins et de vignes redeviendront champs quand il faudra calculer ce qui est le plus nécessaire, farine et pomme de terre, ou légumes fins, bouquets parfumés et verre de *Heuriger*. Bientôt les gens tiendront davantage compte des conditions données, et ne feront plus fond sur la certitude que d'autres doivent, comme autrefois, se contenter du sort des esclaves.

La campagne viennoise, elle aussi, doit s'attendre à une période de changements profonds et, la plupart, douloureux.

* * *

L'avenir de Vienne et de l'Autriche, la nécessité d'une aide de l'Entente — ces questions étroitement connexes forment le fond des conversations et des réflexions des Autrichiens, et naturellement occupent aussi les hommes d'Etat et les politiques de l'Entente et les nôtres. La question est difficile,

complexe ; elle touche à toute espèce d'intérêts, elle est prise dans tout un réseau enchevêtré d'influences politiques, et il est difficile, singulièrement pour un étranger, de se procurer des données strictement objectives et d'arriver à une vue impartiale.

Il est naturel que l'Autriche ne puisse pas être, comme elle l'est aujourd'hui, laissée à elle-même dans cette période difficile où il lui faut passer d'un byzantinisme boursouflé, entretenu par les tributs des peuples soumis, à une condition nouvelle où le peuple et l'Etat devront assurer leur vie par leur propre travail. C'est un passage à franchir, dangereux pour l'Autriche, non moins dangereux pour la tranquillité de ses voisins et de l'Europe tout entière, et, même si on néglige la question de l'application des principes de la démocratie, il est de l'intérêt des voisins de l'Autriche que cette crise grave de transition se déroule paisiblement. Pour sérieusement comprendre cela, il ne nous faut même pas beaucoup d'abnégation, simplement un peu de clarté de vue et de calme réflexion. Mais une aide qui tendrait à procurer à l'Autriche une hégémonie sur d'autres, les plans des capitalistes et des richards viennois, qui ne s'en cachent pas du tout, pour soumettre économiquement les peuples voisins et régner sur eux, il faut, avec toute la résolution possible, nous y refuser. Par contre, il nous faut accorder d'autant plus d'attention et d'intérêt à la transformation dont on voyait tout à l'heure démontrée la nécessité.

Par sa position et par la nature de son sol, l'Autriche a de la ressemblance avec la Suisse. Mais les deux Etats se distinguent par le degré de développement de leur économie. Le peuple suisse a élevé la sienne au niveau où elle est par des siècles de labeur ; l'Autriche s'est organisée pour exploiter les vastes ressources des territoires des peuples voisins, et maintenant qu'elle en est privée, elle est dans la nécessité de vivre de ce qui est vraiment à elle et de son propre travail. Ce changement d'un état fortifié et enraciné par un développement de plusieurs siècles, et qui a façonné la nature et l'esprit du peuple, est dur, certes, et ne va pas sans haine et sans rancune

contre les peuples qui ont secoué le joug, les nouveaux Etats nationaux nés sur le territoire de la feue monarchie. Il nous faut le comprendre, et ne pas tomber dans la même faute que l'ancienne Autriche, d'autant plus que nous n'avons pas de quoi être fâchés.

L'importante voie d'Allemagne à la Méditerranée passe soit par la Suisse, soit par le Tyrol et les Alpes orientales dans la direction de l'Adriatique. De l'Europe occidentale vers le Sud-Est du continent et l'Asie Mineure, la route naturelle passe par Vienne, où elle se croise avec la route de Tchécoslovaquie à l'Adriatique. C'est le point de croisement naturel des lignes ferrées Ouest-Est et Nord-Sud, et l'Autriche est assurée ainsi à jamais d'une grande importance et d'une large influence comme place de commerce dans le trafic avec l'Europe orientale et ses au-delà : on sentira la valeur de cette situation aussitôt que se ranimera ce trafic. C'est à elle aussi que les banques viennoises doivent leur position éminente. Mais ici encore, et notamment dans la banque, l'Autriche compte que Vienne prendra la maîtrise de toute l'Europe centrale et que l'ancien état des choses se perpétuera. Les Autrichiens s'appliquent à prouver à toutes les autorités du monde qu'eux seuls sont capables de diriger économiquement et financièrement l'Europe centrale : à tout prix ils cherchent à se placer entre l'Europe et nous. Pour eux, la question de l'avenir économique et financier de l'Autriche n'est donc pas : « Pouvons-nous nous en tirer avec ce que Dieu nous a donné? » mais : « Comment faire pour pouvoir continuer à exploiter les autres ? ».

L'Autriche peut se suffire, elle a assez de ressources économiques et de possibilités d'existence. Il faut seulement que les gens se « réorientent », et, eux aussi, se « désaustriacisent[1] ». Il est nécessaire qu'ils prennent conscience de la situation nouvelle, des conditions nouvelles, du fait qu'ils dépendent désormais uniquement d'eux-mêmes, nécessaire surtout qu'il laissent là fureur et passion, et travaillent avec calme.

1. Perdre l'état d'esprit de l'ancienne Autriche. Mot tchèque forgé après la révolution de 1918.

Nous ne pouvons pas perdre de vue, nous autres Tchécoslovaques, que l'Autriche est engagée en plein dans cette « réorientation », et le restera encore longtemps, que c'est une opération douloureuse, et qu'il s'agit de notre voisin. La Bohême et la Moravie, noyau de notre république, sont prises dans la pince-allemande dont l'Autriche est précisément l'une des branches, et l'histoire tchèque nous apprend quel était le rôle de cette branche aujourd'hui brisée. Plus à l'Est, nous avons les Magyars, toujours prêts à s'allier à n'importe qui contre nous. Au premier coup d'œil on aperçoit tout ce que l'Autriche signifie pour nous. De la grande transformation économique de l'Autriche dépendra dans une large mesure la consolidation de l'Europe centrale. Une intelligence profonde et exacte du sens de notre histoire, l'observation perspicace du présent et un jugement juste de l'avenir ont conduit nos hommes d'Etat à adopter envers l'Autriche une politique qui certes n'est pas populaire, mais qui est la seule possible, celle de la réflexion, du calme et du sang-froid. Nous nous sommes depuis longtemps accoutumés à ne vivre que de ce qui est à nous, et nous sommes en train de nous émanciper économiquement. Nous sommes arrivés à un stade d'évolution dont la devise est : construire. Dans l'ensemble, nous pouvons dire que nous avons tout à construire, en partant des fondements, et que l'Autriche, au contraire, a à faire l'inverse : démolir. Il se passera encore du temps jusqu'à ce que nous ayons achevé de construire et l'Autriche de démolir et d'abattre ; nous verrons donc durer longtemps le duel au couteau du capital autrichien et des entreprises autrichiennes, soutenues par les Allemands, les Magyars, et peut-être d'autres facteurs plus ou moins imprévus, contre l'effort que nous soutiendrons pour édifier notre économie indépendante et devenir les maîtres de la force économique qui est en nous.

JAN HAJSMAN.

## II. — Vienne et Prague

La débâcle des finances autrichiennes, qui se poursuit avec la rapidité d'une catastrophe, oblige les Tchécoslovaques, touchés très sensiblement par les graves conséquences économiques et sociales qui en résultent, à s'intéresser particulièrement à un voisin avec lequel ils ont vécu pendant des siècles dans l'union la plus intime et avec lequel ils ont jusqu'à présent les rapports économiques et commerciaux les plus étroits. Cet intérêt se concentre naturellement sur la capitale de la République Autrichienne que nous autres, Tchécoslovaques, avions dû considérer, bon gré, mal gré, jusqu'à ces derniers temps, comme notre capitale. Pour l'étranger, Vienne, en effet, laisse presque entièrement dans l'ombre le reste de la nouvelle Autriche par sa grandeur, par son importance politique et économique et par tout l'héritage matériel et intellectuel que lui a laissé un passé brillant. En parlant de l'Autriche, nous pensons donc avant tout à Vienne et nos relations avec Vienne conditionnent nos relations avec toute l'Autriche.

Il est inutile d'insister sur ce qu'était Vienne, pour nous, avant le rétablissement de notre indépendance nationale. Certes, la puissance et la richesse de la ville impériale du Danube, l'éclat de sa splendeur, le charme séducteur de sa grâce et de sa volupté et la grandeur réelle de sa civilisation artistique et scientifique attiraient certains d'entre nous et les subjuguaient de telle sorte qu'ils voyaient volontiers en Vienne non seulement le centre politique et économique de l'ancienne monarchie, mais aussi le salon qui devait permettre aux nations dont elle se composait de se faire connaître dans le monde. Mais la grande majorité de notre nation considérait Vienne d'une tout autre façon. Pour elle, Vienne était avant tout la rivale de Prague, rivale ayant triomphé sans aucun mérite particulier, dont la grandeur et la splendeur étaient dues au travail étran-

ger et notamment au nôtre, rivale débauchée et superficielle, vivant des efforts et du travail de peuples qui lui étaient étrangers par l'esprit et par la langue, et ne leur rendant rien de grand en échange. L'invective douloureusement passionnée du Plojhar de Zeyer, les vers caustiques de Machar, les arguments persuasifs de Pekar montrant l'exploitation financière de notre pays par Vienne expriment de la façon la plus nette notre opinion sur la capitale de l'ancien empire autrichien. Cependant Vienne était surtout pour nous l'incarnation de la force politique qui, pendant des siècles, avait étouffé notre indépendance nationale, notre libre évolution politique, économique et culturelle, de telle sorte qu'elle nous aurait fait disparaître entièrement si nous n'avions pas conservé ou reconquis péniblement, sans elle et contre elle, par nos seules forces, la possibilité d'une vie nationale propre de laquelle devait finir par renaître notre indépendance.

Ce but atteint, nos rapports avec Vienne se modifièrent. Dès le premier instant apparut le sentiment de joie et de satisfaction causée par la justice de l'histoire qui, ayant relevé Prague de son abaissement séculaire, avait précipité Vienne de la situation élevée qu'elle ne méritait pas d'occuper. En même temps, nous nous efforcions de nous assurer définitivement cette situation, de rendre impossible à l'avenir toute concurrence victorieuse de Vienne contre Prague, concurrence dont notre révolution nationale n'avait pas fait disparaître le danger: nous nous efforcions de libérer Prague de la dépendance dans laquelle la tenait Vienne, particulièrement dans l'ordre économique et financier, mais, en fait, dans bien d'autres domaines; rappelons-nous que longtemps encore après la proclamation de notre indépendance c'était toujours par l'intermédiaire de Vienne que nous étions en rapport avec l'étranger. Notre devise « désaustriaciser » — faire disparaître toute trace de l'esprit autrichien — contenait aussi l'appel : « Rien de commun avec Vienne ». De la sorte un état de tension combative se maintenait entre nous et Vienne, ce qui ne peut surprendre aucun de ceux à qui notre histoire moderne n'est pas entièrement inconnue (et pourtant même certains

de nos amis étrangers nous font le reproche d'avoir contribué, par notre attitude inamicale envers l'Autriche au lendemain de l'armistice à la ruine d'un Etat nouveau dont il était très important pour nous que l'indépendance fût maintenue.

Cependant, cette situation ne dura pas longtemps. Les rapides progrès de notre consolidation intérieure, de notre libération économique et financière, morale et matérielle, firent grandir notre confiance en nous, et notre crainte de Vienne disparut. Nous commençâmes à sentir que la concurrence de Vienne avait cessé d'être un danger pour Prague et qu'elle ne pouvait plus être, pour notre capitale, qu'une raison d'augmenter son activité. Notre hostilité précédente envers Vienne diminua, faisant place à des sentiments plus amicaux. Il s'agissait, d'abord, d'un sentiment de profonde compassion pour la population de Vienne qui avait longtemps souffert du manque d'objets et de denrées de première nécessité, compassion d'autant plus sincère qu'un grand nombre de nos compatriotes, restés à Vienne, avaient eux aussi été atteints. Les plus sensibles d'entre nous avaient peut-être même regretté la chute irrémédiable de la ville impériale jadis si fière. Mais nous nous sommes surtout rendu compte que même après notre complète et définitive séparation d'avec l'Autriche le sort de Vienne ne pouvait pas nous laisser indifférents. En ce moment encore, elle abrite en ses murs des milliers et même des centaines de milliers de nos compatriotes que nous ne pouvons pas abandonner, car il leur est impossible de se séparer d'elle brusquement.

Maintenant même, nous sommes unis à Vienne par le faisceau d'intérêts solidaires, économiques, et autres, qu'ont créés quatre siècles de vie commune. Certain économiste autrichien a pu écrire récemment que Vienne était bien plus la capitale de la Bohême, de la Moravie et de la Silésie que celle des pays alpestres. Il n'a fait qu'exprimer ainsi le fait que l'importance économique et politique de Vienne est sortie des pays de l'ancienne couronne de Bohême que Vienne doit de beaucoup la plus forte partie de sa splendeur au travail intellectuel et physique de la population tchèque et allemande de ces

pays. Mais, réciproquement, il en résulte que la population des pays tchèques, plus active et plus éveillée, a profité bien plus que les Allemands des Alpes des avantages économiques, techniques, culturels et autres de la grande ville danubienne.

C'est pourquoi Vienne, même après notre révolution nationale, n'a pas pu perdre toute son importance pour nous ; c'est pourquoi non seulement le sentiment, mais aussi notre propre intérêt nous poussèrent à aider dans la mesure du possible Vienne et l'Autriche ; c'est pourquoi la tension de nos relations avec l'Autriche fit place à un rapprochement presque amical, dont l'expression principale est, à côté d'une série de conventions importantes, le traité de Lany, signé à la fin de l'année 1921. Aujourd'hui, on peut dire qu'il n'y a plus chez nous de haine contre Vienne, et que ses misères ne font plus notre joie. Nous ne pouvons certes pas nous mettre à aimer Vienne, mais appréciant ce qu'elle signifie pour nous et l'importance de sa vie indépendante pour l'évolution pacifique de l'Europe centrale après la guerre, nous n'hésitons pas à l'aider dans sa détresse. L'opinion de Vienne à notre égard s'est aussi bien modifiée. Elle ne nous aime pas plus que dans le passé, mais son mépris hautain a fait place à un respect non caché auquel se mêle, sans aucun doute, une forte dose d'envie. La considération internationale qui entoure le président Masaryk et M. Benès, le succès de notre énergique politique financière, dont témoigne le cours de notre couronne par rapport à celui de la pauvre couronne autrichienne, sont à la base de la haute considération que Vienne nous témoigne. Nous entendons souvent à Vienne exprimer l'opinion que les Tchèques (et naturellement les Allemands de la Bohême) dépassent de beaucoup les habitants de l'Autriche par leurs aptitudes, leur habileté, leur capacité de travail, et par leur maturité politique (parfois même on nous fait l'*honneur* de nous mettre au même niveau que les Prussiens). Et le désir que les Tchèques viennent remettre en ordre l'Autriche est assez souvent exprimé.

Nous ne pouvons que nous réjouir de voir disparaître peu à peu la vieille inimitié entre Prague et Vienne et s'éta-

blir des relations plus amicales entre ces deux villes, progrès considérable dans la voie de l'apaisement de l'Europe centrale désiré par tous. Mais malgré cela, ou plutôt à cause de cela, nous ne pouvons pas cacher que jusqu'ici ce que l'on fait à Vienne ou avec Vienne nous donne plus d'un motif de mécontentement. Quand nous entendons, non seulement les Autrichiens et les Allemands, mais aussi les citoyens de nations amies de la nôtre célébrer Vienne comme le siège d'une civilisation particulièrement élevée, comme le véritable et peut-être le seul centre intellectuel, scientifique et artistique de l'Europe centrale, proclamer la nécessité de son sauvetage dans l'intérêt de l'humanité, la nécessité de lui conserver toutes ses institutions et établissements culturels, ainsi que l'intégrité de ses trésors artistiques, quand nous voyons verser des larmes sur la décadence de Vienne et de sa vie culturelle et organiser une action internationale pour enrayer cette décadence, nous comprenons parfaitement, tout en ayant une opinion beaucoup plus réservée sur l'importance culturelle de Vienne, tant dans le passé où elle nous dut tant que surtout dans l'avenir. Nous avons souhaité pour Vienne la compassion qu'éveillent au loin ses souffrances actuelles, nous ne lui envions pas l'intérêt que témoignent les milieux cultivés de l'étranger à ses établissements scientifiques et artistiques, et c'est notre désir que, même dans sa nouvelle situation, profitant du riche héritage des temps passés, elle puisse concourir avec succès à la diffusion et au progrès des connaissances humaines. Mais, nous ne pouvons pas ne pas nous rappeler avec amertume que lorsque Prague fut touchée par un sort semblable à celui dont souffre Vienne actuellement, mais incomparablement plus rude, lorsque non seulement elle fut abaissée, privée de son luxe et de sa splendeur, réduite à la misère mais aussi que toute vie intellectuelle originale y fut étouffée par la force, personne en dehors de ses propres enfants n'eut pitié d'elle, personne ne vint à son secours, personne ne se préoccupa de la sauver. Aussi est-il naturel que nous nous révoltions en voyant que même là où nous aurions le droit à la plus entière compréhension, on ne se

rend pas compte que l'injustice dont a souffert Prague pendant des siècles doit être réparée au moins partiellement, même aux dépens de ceux qui ont profité de cette injustice et jouissent encore de ses fruits, et que la simple justice exige que l'on rende à Prague au moins une partie de ce dont Vienne l'a privée dans le passé.

Cette incompréhension nous touche particulièrement dans la question des œuvres d'art transportées de Prague à Vienne au cours des trois derniers siècles. On comprend facilement que personne ne soit intervenu quand ces œuvres ont quitté notre pays pour Vienne sous le règne des successeurs de Rodolphe II et même en des temps moins éloignés. Mais il nous est difficile d'accepter avec calme que l'on parle de vol quand on demande que Vienne rende une partie des œuvres d'art qui y ont été transportées d'ailleurs. Pour défendre Vienne, on met en avant la théorie de l'indivisibilité des collections artistiques, bien qu'il soit certain que ces collections ne soient pas un « tout » naturel, mais une création artificielle. On affirme leur dépendance indissoluble du milieu viennois, bien que l'ancienne dépendance de certaines d'entre elles avec le milieu praguois ne soit pas moindre. En un mot, on considère ces collections comme la propriété culturelle inaliénable de Vienne, bien que son mérite à les posséder soit plus que douteux. Il est inadmissible qu'en même temps on ne veuille pas reconnaître que l'enlèvement d'un si grand nombre d'œuvres artistiques, équivalant au pillage du château de Prague, nous a causé un dommage considérable. On nous demande de prouver d'abord juridiquement que nos droits ont été de ce fait formellement violés, alors que si ces œuvres sont aujourd'hui la propriété culturelle de Vienne, elles étaient auparavant celle de Prague à qui elles ont été dérobées contre tout droit et sans indemnité. Il nous est donc difficile de comprendre pourquoi les amis si sensibles de Vienne, s'effrayant du préjudice dont souffrirait l'importance culturelle de Vienne par la diminution de ses collections, ne pensent pas que Prague, par son histoire et ses souffrances passées, et surtout par son travail et ses mérites présents, doit être soutenue dans son effort pour établir les

fondations d'un développement scientifique et artistique de grand style. D'ailleurs, même si l'on faisait droit à toutes nos revendications, il resterait à Vienne tant de souvenirs artistiques et culturels, acquis aux frais communs de tous les pays et peuples de l'ancien empire autrichien, que Prague à ce point de vue ne serait longtemps auprès d'elle qu'une Cendrillon.

Nous rencontrons une autre inconséquence dans les jugements sur la question autrichienne. C'est une habitude très courante de parler de l'injustice commise par les traités de paix envers Vienne et l'Autriche. En bouleversant le territoire « autrichien », en détachant les régions où Vienne et l'Autriche puisaient leur force vitale, la paix — que l'on dit injuste et déraisonnable — aurait créé une nouvelle Autriche incapable de vivre. La presse viennoise répète ces affirmations avec une telle persévérance qu'elles rencontrent créance parfois même en dehors des frontières de l'Autriche. Le pape Benoît XV, dans une lettre où il demandait les secours des Etats européens pour l'Autriche réduite à la misère, s'exprimait comme si une injustice avait été commise envers l'Autriche actuelle du fait qu'on lui avait enlevé les territoires qui constituent les nouveaux Etats nationaux. La même question apparaît souvent dans les manifestations des amis américains, anglais et même français de l'Autriche. Ces observateurs lointains n'ont pas de notions justes sur les bases historiques de l'ancienne monarchie hasbourgeoise, ni sur les rapports juridiques des nouveaux Etats avec elle. Mais, les hommes politiques autrichiens eux-mêmes ne craignent pas d'user de telles affirmations pour soutenir toutes les demandes et revendications de leur Etat. L'ancien chancelier Schober lui-même déclara au Conseil national autrichien qu'en discutant avec les représentants des puissances occidentales sur l'aide financière à la République d'Autriche, il ne faisait pas appel à leur compassion, mais leur disait nettement que leur devoir était de s'occuper de l'Autriche, puisqu'ils l'avaient créée. C'est avec cet argument que bataillent sans cesse la presse autrichienne et la presse étrangère austrophile, comme s'il s'agissait

d'une chose absolument indiscutable et évidente. Et cependant rien de cela n'est vrai. Même si nous voulions passer sous silence le fait qu'en Autriche comme en Allemagne on impute absolument à tort à la paix ce qui a été causé par la guerre pour laquelle Vienne a particulièrement témoigné son enthousiasme, nous ne pourrions admettre que l'Autriche actuelle soit considérée comme l'œuvre artificielle des traités de paix, née de l'amputation brutale de l'ancienne monarchie. En effet, l'Autriche actuelle n'est essentiellement que la restauration de l'ancienne Autriche hasbourgeoise qui se réunit en 1526 à la Bohême et à la Hongrie. Les principaux territoires qui se sont séparés de l'Autriche, notamment les pays tchèques, n'appartenaient ni à l'Autriche, ni à Vienne, bien qu'avec le temps on soit arrivé à les considérer comme tels à Vienne et à les traiter en conséquence. C'était certainement un droit sacré pour nous de nous séparer de l'Autriche à laquelle nous nous étions unis volontairement quatre siècles auparavant et l'opinion suivant laquelle notre indépendance est une injustice envers l'Autriche est absurde. Toutes ces lamentations ne font que prouver combien nous avions raison lorsqu'en nous efforçant d'obtenir une situation plus supportable dans l'ancien empire, nous ne cessions d'affirmer que Vienne et l'Autriche vivaient de nous, à nos frais, et que sans nous elles ne seraient rien. De ce que cet état de choses ait pu durer trois cents ans, il ne résulte pas qu'il ait dû durer éternellement. L'Autriche n'a pas perdu de son véritable territoire historique autant qu'on se l'imagine. Elle n'a perdu que le Tyrol méridional et la région de Trieste. La seule perte économique importante est celle de Trieste par quoi l'Autriche a été privée d'un accès direct à la mer, mais on ne doit pas oublier que nos relations avec la mer sont encore plus difficiles. Le Tyrol méridional n'avait pas d'importance économique particulière. Par contre, l'Autriche a gagné le territoire du Burgenland, dont l'importance économique et technique compense presque ses pertes territoriales. C'est pourquoi nous pouvons et devons repousser énergiquement tous les discours sur la création artificielle de la nouvelle Autriche, sur l'amputation de son territoire, sur les injustices commises à son égard par les auteurs des traités de paix, etc...

Nous nous trouverons alors en présence de Vienne et de l'Autriche, non pas sans compréhension pour les sentiments des Autrichiens contraints d'abandonner de vieux avantages et privilèges immérités, mais sans sentimentalité inutile, avec une réserve objective, et surtout avec la forte conviction que nous n'avons en rien fait tort ni à Vienne, ni à l'Autriche et que nous n'avons envers elles aucune autre obligation que celles que nous imposent nos relations de voisinage et notre sincère volonté de collaborer de toutes nos forces à l'apaisement et à la reconstruction de l'Europe centrale.

*
* *

Dans toutes les considérations sur l'Autriche, ses difficultés présentes, son avenir, une question revient toujours : l'Autriche dans sa forme actuelle est-elle viable? c'est-à-dire, possède-t-elle les conditions indispensables à une existence d'Etat indépendant, ou est-elle condamnée à périr si elle ne s'unit pas avec quelque Etat voisin? L'importance politique de cette question est évidente. De la solution qu'on y donne dépend la réponse à une seconde question, capitale pour tout l'équilibre de la politique européenne : le règlement territorial et politique établi par les traités de paix en Europe centrale est-il appelé à durer, ou devra-t-il inévitablement subir des changements essentiels? Inutile d'insister sur ce que cela signifie pour nous. Inutile donc de prouver que la question de la viabilité de l'Autriche mérite de notre part la plus instante attention. On ne peut, ici, que présenter à ce sujet quelques indications générales.

Avant tout, il faut remarquer que les jugements divers et même contraires portés sur la viabilité de l'Autriche actuelle ne sont point le fruit d'une réflexion calme et objective, appuyée sur l'étude consciencieuse de la réalité, mais découlent de tendances politiques différentes. Tandis que quiconque tient au maintien du nouvel état de choses fondé sur les traités de paix a le désir de voir l'Autriche viable, et par conséquent un penchant à croire qu'elle l'est, les adversaires des

traités trouvent convenance à démontrer qu'elle est incapable d'une existence indépendante, car c'est, à leur yeux, l'argument le plus frappant en faveur de l'opinion qu'il ne fallait pas démembrer l'ancienne Autriche-Hongrie, que puisqu'elle a pourtant été démembrée, il est nécessaire d'organiser dans l'Europe centrale une nouvelle formation politique analogue (opinion que proclament, on le sait, non pas seulement les légitimistes autrichiens proprement dits, mais tous les éléments conservateurs dans les divers Etats européens et en Amérique), ou encore en faveur de la formule que l'Autriche doit nécessairement se rattacher à l'Allemagne (formule dont se réclament aujourd'hui ouvertement en Autriche non seulement les membres du parti pangermaniste, numériquement assez faible, mais aussi les démocrates socialistes, parce qu'ils attendent du rattachement un renforcement du socialisme, et à laquelle inclinent dans leur for intérieur beaucoup de socialistes chrétiens), ou enfin en faveur de la thèse que l'Autriche, mutilée par une paix de violence, a le droit d'exiger que prennent soin d'elle ceux qui ont fait les traités de paix (thèse dont usent en particulier les gouvernements autrichiens, sans distinction de couleur politique).

L'opinion que l'Autriche est capable d'une vie indépendante, qu'il n'est point nécessaire pour la protéger de modifier ni les frontières ni l'organisation nouvelle des Etats en Europe centrale, est naturellement la plus agréable pour nous. Mais il ne suit pas de là qu'elle soit exacte. A la proclamer sans réflexion et sans critique, nous tomberions dans la même faute que ceux qui soutiennent l'opinion contraire simplement parce qu'elle répond mieux à leurs vues et à leurs aspirations politiques. La viabilité d'une Autriche indépendante est une question qu'il faut examiner autant que possible sans préjugé et de façon vraiment critique. En nous y efforçant, nous voyons qu'il y a surtout deux points à élucider : 1° l'Autriche possède-t-elle les conditions objectives (naturelles, économiques) d'une existence indépendante? 2° a-t-elle une population capable de vivre, dans ces conditions, de la vie d'un Etat indépendant?

Sur le premier point [1], il est certain que l'Autriche a en particulier deux grandes faiblesses. Les grains et les autres produits agricoles que fournit son sol ne suffisent de loin pas à nourrir sa population, de telle sorte qu'il lui faut acheter beaucoup de denrées alimentaires à l'étranger. Elle extrait si peu de charbon, et si médiocre, qu'il lui faut en importer aussi les quatre cinquièmes de ses besoins, et tout son coke. Sans nul doute, ces faiblesses exercent, dans certaines circonstances, en particulier vu l'état déplorable du change autrichien, une action proprement mortelle sur l'économie publique de l'Autriche. Mais il ne faut pas oublier que d'autres Etats souffrent de faiblesses analogues. Nous aussi, nous importons une forte quantité de denrées alimentaires, et d'autres sont contraints de le faire encore plus largement que nous : il suffit de nommer l'Italie qui, de plus, est, tout comme l'Autriche, gênée par un manque presque absolu de charbon. Mais l'Autriche a un moyen fort efficace de parer à ces difficultés. Son actuel président de la République, M. Hainisch, économiste éminent à la fois dans la théorie et dans la pratique, a proclamé en janvier 1921, dans une réunion de spécialistes agricoles, qu'elle pourrait doubler la production alimentaire de son sol, si elle s'appliquait fortement à perfectionner son agriculture, et il a plus d'une fois, en d'autres occasions répété cette idée. Si les efforts du président Hainisch en ce sens aboutissent, le sol de l'Autriche suffirait à nourrir, modestement il est vrai, toute la population de la république, l'importation des denrées alimentaires diminuerait sensiblement. De même il pourrait être paré dans une large mesure au manque de charbon par l'utilisation des abondantes forces hydrauliques encore inemployées dont regorge l'Autriche, aux fins d'une électrification méthodique et intensive, grâce à laquelle le besoin de charbon diminuerait d'une bonne moitié. Donc les deux faiblesses naturelles dont il est question ne sont pas de celles qui pourraient rendre le pays à jamais incapable de vivre, car, avec le temps, elles peuvent toutes deux, par de la bonne

1. Consultez l'étude précieuse, parce qu'approfondie, de Karl Hudeczek, *Die Wirtschaftskraefte Œsterreichs*, Vienne, 1920.

volonté et un effort persévérant, non point sans doute disparaître, mais s'atténuer très appréciablement et cesser ainsi pour une grande part d'exercer une action dommageable sur l'économie publique de l'Autriche. Il y faudra, il est vrai, un peu de temps.

Dans l'intervalle, l'Autriche aura donc pendant longtemps encore à importer des denrées alimentaires nécessaires et presque tout son charbon. Cela est certes regrettable, mais ce n'est pas nécessairement la mort de l'Autriche, tant qu'elle a des produits dont payer ces importations; et il est certain qu'aujourd'hui encore ils ne lui manquent pas. Sa rare richesse en minerai de fer, ses immenses réserves de bois, ses abondants gisements de sel lui en fournissent autant les moyens, que le développement de ses industries du fer, de l'acier, du papier, du mobilier de luxe, que son commerce aidé par un excellent outillage de transports et une longue tradition, que sa puissante finance et enfin que les beautés naturelles des pays autrichiens, dont la renommée attire de nombreux étrangers, et les richesses artistiques que Vienne en particulier a gardées en héritage d'un passé plus glorieux. L'Autriche n'est sûrement pas assez pauvre pour ne pouvoir pas se procurer par ses propres moyens les denrées alimentaires et le charbon qui lui manquent, les conditions objectives d'une vie indépendante y sont certainement bonnes.

Il ne faut pas nous laisser ébranler dans cette conviction par la déroute actuelle du change autrichien, qui n'est pas une conséquence inévitable de la condition économique vraie de la nouvelle Autriche, mais l'effet de causes particulières de nature en partie transitoire. A côté des difficultés financières, économiques et sociales qui sont générales, avec lesquelles ont eu et ont encore à lutter plus ou moins, après la grande guerre, tous les Etats européens, vaincus ou vainqueurs, et qui sont, il est vrai, beaucoup plus graves pour des Etats surtout industriels, tels que l'Autriche, que pour les Etats agricoles, l'Autriche a incontestablement eu ses difficultés spéciales. Les principales peut-être venaient du fait que l'Etat relativement petit qu'elle est aujourd'hui, a de l'ancien empire autrichien

hérité une capitale disproportionnée à sa taille, une série d'établissements, institutions et offices autrefois organisés pour tout l'empire, dont l'entretien est au-dessus des forces d'une petite république, et avec eux tout un état-major cher de fonctionnaires dont la plus grande partie est devenue superflue. Ces difficultés propres à l'Autriche que le temps diminuera sensiblement et finira par faire disparaître à mesure que les institutions héritées de l'ancien empire s'adapteront aux conditions nouvelles, ont contribué sûrement pour une bonne part à amener l'Autriche, dans la crise économique de l'après-guerre, jusqu'au bord de l'abîme. Mais pour si grandes que nous les reconnaissions, il nous est permis de demander s'il était fatal que les choses en Autriche en vinssent où elles sont aujourd'hui. On ne doit pas perdre de vue que c'est précisément la connaissance de ces difficultés qui, à côté de sympathies traditionnelles et de la volonté arrêtée, pour des raisons de politique générale, de maintenir l'intégrité et l'indépendance de l'Autriche, lui a valu et lui vaut plus d'une faveur, dans la négociation des traités de paix comme dans leur interprétation et leur application (la Tchécoslovaquie, en particulier, a plus d'une fois très désagréablement senti, sent malheureusement encore assez souvent l'effort que font les puissances occidentales pour conserver à l'Autriche le plus possible du domaine commun de l'ancienne monarchie et alléger autant que possible la part des charges communes qui lui incombe) de très grandes concessions et une aide fort large. La faveur agissante et l'appui des Etats qui s'intéressent à l'Autriche — notre république en est aussi — auraient sûrement pu détourner de l'Autriche la catastrophe qui semble aujourd'hui inévitable, si les Autrichiens eux-mêmes s'y étaient un peu plus efforcés.

Ainsi nous arrivons à la seconde de nos deux questions : l'Autriche a-t-elle une population capable de vivre, dans ces conditions, de la vie d'un Etat indépendant? Il est impossible d'y donner une réponse affirmative sans beaucoup de réserves. Les fâcheux effets de la guerre mondiale sur l'état moral de l'humanité sont universellement connus. Partout s'est ma-

nifesté après la guerre un inquiétant manque de goût au travail, joint à une légèreté jouisseuse ; partout, le rendement des travailleurs s'est abaissé pendant qu'augmentaient leurs exigences, partout la discipline s'est relâchée et la conscience affaiblie. Rien d'étonnant qu'il en ait été ainsi en Autriche aussi particulièrement à Vienne. Mais ici cette maladie morale d'après-guerre a trouvé le terrain préparé par le penchant inné de la population à une existence facile, par son habitude de ne pas vivre seulement de son propre travail, mais aussi aux dépens des autres. C'est pourquoi le mal a pris ici un caractère plus grave, s'est enraciné plus profondément, se maintient plus tenacement, puissamment aidé d'ailleurs par les rapides progrès du désarroi des finances publiques. Mais à tout cela il aurait été sans doute possible de parer si la population de la république autrichienne n'avait été pour ainsi dire entièrement dénuée des vertus civiques fondamentales, conscience civique, amour de la patrie, volonté de la protéger et de contribuer à son essor, consentement empressé à faire pour elle les sacrifices personnels indispensables. Un Tchèque, attaché à sa patrie avec fierté et filial amour, qui ressent comme une douleur physique la perte de la moindre parcelle du territoire national et comme une mortelle offense à son idéal civique le plus élevé toute attaque contre l'unité de son Etat, a peine à comprendre comment le peuple et les hommes politiques de l'Autriche peuvent avec tant de calme froid et même cynique parler de la possibilité de l'effondrement de l'Autriche, de son partage entre les Etats voisins, de son occupation par des armées étrangères, de sa réduction ou dépendance d'un autre Etat. Songeant à ce qu'est pour lui Prague, il observe avec un étonnement mêlé d'horreur combien peu d'amour pour Vienne, combien de haine contre Vienne se rencontre, sauf à Vienne même, dans la population autrichienne. Comparant à ce point de vue l'Autriche et sa patrie, il lui est difficile de se défendre de l'impression que ni nos plus farouches communistes, ni nos plus obstinés hlinkistes [1], ni même la très

1 Partisans de l'abbé Hlinka, chef du parti clérical autonomiste extrême pour la Slovaquie.

grande majorité de nos concitoyens allemands ne prennent aussi peu d'intérêt à leur pays et à la conservation de leur Etat que l'Autrichien moyen.

Cette complète absence chez les Autrichiens de conscience civique et de patriotisme est je pense la meilleure explication de la profondeur de la chute de leur Etat. L'Autriche n'eût eu qu'un moyen d'éviter cette chute : une sévère politique financière, qui eût imposé de lourds sacrifices à toutes les classes, et impitoyablement brisé leur égoïsme. Semblable politique a pu se faire chez nous, parce qu'il s'est trouvé des hommes qui n'ont pas craint d'immoler temporairement leur popularité au bien public, et parce que la plus grande partie de la nation a senti la nécessité pour la conservation et l'essor de l'Etat de ces sacrifices qu'on exigeait d'elle, qu'elle n'acceptait pas toujours avec empressement. En Autriche, la condition fondamentale d'une semblable politique faisait défaut. Pendant que nous ahanions sous le poids des mesures financières draconiennes de M. Rasin[1], dont nous avons senti dès l'abord l'ennui, et reconnu seulement bien plus tard l'effet bienfaisant, l'Autriche, pour sortir de ses embarras financiers, ne recourait qu'à l'insouciante multiplication du papier-monnaie, et à des emprunts à l'étranger. Il n'y a point de doute que, surmontées les premières difficultés d'approvisionnement d'après-guerre, on a eu en Autriche et à Vienne, dans l'ensemble — abstraction faite des vrais malheureux, à traitements fixes insuffisamment adaptés aux progrès du renchérissement — vécu mieux et plus facilement que chez nous, moins travaillé et, au moins en apparence, gagné davantage, surtout plus dépensé, plus consommé. A côté de la légèreté innée de la population, la dévalorisation progressive et rapidement croissante de la couronne autrichienne a entraîné un effroyable désordre économique. A quoi bon mettre de côté, quand l'argent épargné perd sa valeur pour ainsi dire dans votre main, et du jour au lendemain paie régulièrement moins de produits? la moyenne du rendement dans l'industrie était tombée

1. Le premier ministre des finances de la République tchécoslovaque.

après la guerre à 30 0/0, elle ne s'est pas encore relevée au-dessus de 60 à 70 0/0; mais la demande de marchandises en majorité importées et pour la plus grande partie nullement nécessaires à la vie s'est élevée dans des proportions incroyables. Quand nous lisons dans la statistique autrichienne de quel immense pourcentage l'importation en 1921 a surpassé celle de 1920, non seulement pour le thé, le chocolat, les figues et les fruits du Midi, mais aussi pour les liqueurs et les vins; quand nous nous souvenons que dans le même temps notre consommation intérieure de bière a diminué dans une mesure très défavorable à notre industrie brassicole, nous ne pouvons pas douter que les Autrichiens aient leur pleine part de responsabilité dans la baisse de leur change. Celle-ci a eu pour conséquences naturelles la hausse continuelle des prix, le relèvement des traitements et des salaires, par suite l'augmentation des dépenses de l'Etat, l'activité accrue de la presse aux billets de banque, une nouvelle baisse de la couronne, un nouveau renchérissement et ainsi sans fin. Tandis que les prix des marchandises, les traitements et les salaires s'adaptaient très vite à la valeur diminuée de la couronne, le taux des impôts, les tarifs, douaniers, postaux, ferroviaires, les prix de vente des monopoles étaient relevés beaucoup plus lentement et beaucoup moins. Quand, au printemps dernier, la couronne autrichienne demeura assez longtemps stationnaire, tout était à Vienne aussi cher que chez nous, et parfois plus cher, mais on roulait sur les chemins de fer et les tramways — à calculer en notre monnaie — à peu près pour rien, et les prix de la poste et du monopole des tabacs étaient ridiculement bas. Et pendant que le prix des grains, suivant les cours de la couronne, s'adaptaient au cours mondial, les agriculteurs autrichiens payaient en couronnes dépréciées un impôt à peine supérieur à celui d'avant-guerre.

La concurrence démagogique des principaux partis politiques, plus soucieux en règle générale de la faveur des électeurs que de l'intérêt de l'Etat, a rendu vains les efforts, inspiré surtout par la nécessité de donner satisfaction aux puissances qui ouvrent à l'Autriche des crédits, pour une réforme

profonde de l'administration de l'Etat. Celle de M. Gürtler, ministre des finances du gouvernement Schober, assez énergique et profonde, mais en grande partie précipitée et pourtant incomplète, n'a eu qu'un succès passager. Le plan de l'actuel cabinet Seipel, dont l'idée dominante est la création d'une banque d'émission indépendante de l'Etat a été adopté par le Parlement autrichien sous une forme si édulcorée que d'ores et déjà il a perdu le plus clair de son efficacité[1]. Au reste, la baisse vertigineuse de la couronne et le renchérissement de toutes les denrées essentielles qui s'en est suivi ont renversé tous les calculs sur lesquels reposait ce plan, car il en est résulté une telle augmentation des dépenses publiques (en vertu d'une loi spéciale, les traitements des fonctionnaires, des employés de l'Etat s'élèvent chaque mois automatiquement selon l'index des prix), que toutes les recettes nouvelles et toutes les économies imaginées dans ce plan ne sont désormais, qu'une goutte d'eau dans l'océan du déficit.

Tout le plan financier Seipel, en lui-même incomplet et insuffisant à sauver l'Autriche, est ébranlé dans ses fondements, et l'effet qu'on en attendait est d'avance menacé.

Dans ces conditions, il serait fou d'espérer que l'évolution intérieure de l'Autriche prenne une tournure favorable. Telle qu'elle est aujourd'hui, il est sûr que l'Autriche ne se protégera pas d'elle-même, d'elle seule. A moins d'une aide résolue du dehors, elle va inéluctablement à l'effondrement intérieur. Celui-ci se traduirait par des émeutes d'affamés, le relâchement des liens entre Vienne et les provinces autrichiennes confédérées, l'établissement à Vienne d'un gouvernement de socialisme radical, peut-être aussi par quelques entreprises monarchistes, qui n'auraient pas beaucoup de signification, et éventuellement par des tentatives de réunion de certaines parties de la République à quelque Etat limitrophe. Tout cela pourrait provoquer chez les plus proches voisins de l'Autriche une fermentation inquiétante, y déchaîner des appé-

1. Les accords de Genève l'ont rendu sans objet.

tits politiques et sociaux, et ainsi menacer la paix et l'équilibre de l'Europe centrale. C'est pourquoi il est impossible aux voisins de l'Autriche, nous et autres, mais aussi aux grandes puissances qui tiennent au maintien de la paix et des traités, de rester spectateurs indifférents de ce qui se prépare en Autriche. Le reconnaître est facile : il l'est moins de dire ce que l'on pourrait et devrait faire avec l'Autriche.

La possibilité d'un partage est l'objet des conversations et des réflexions plus en Autriche que dans les Etats intéressés. Si même tel ou tel d'entre eux aspirait à un morceau du territoire autrichien, on réussirait difficilement à trouver preneur pour toute l'Autriche. Une tentative de partage aboutirait à laisser inattribuée la plus grande partie de l'Autriche actuelle avec Vienne, et ce résidu ferait à l'Europe plus de difficultés que l'Autriche d'aujourd'hui. Le partage n'est donc pas une solution de la question d'Autriche.

La préférence des Autrichiens irait au rattachement à l'Allemagne. Mais les traités de paix s'y opposent. L'Allemagne n'a d'ailleurs pas aujourd'hui assez de force économique pour supporter cette surcharge. Les plus chauds rattachistes autrichiens voient qu'en ce moment, elle n'aspire pas à posséder l'Autriche, et reconnaissent qu'il faut d'abord que l'Autriche se protège elle-même, ou plutôt se fasse protéger par d'autres, afin de devenir, dans un moment où les circonstances seraient plus favorables, désirable pour l'Allemagne.

On a vivement discuté, dans les derniers temps, une autre possibilité de solution : l' « adossement » (*Anlehnung*) de l'Autriche à l'un des Etats voisins ou à un groupement formé par eux. Pratiquement venaient en question la Tchécoslovaquie ou la Petite Entente, et d'autre part l'Italie. Il n'eût pas suffi d'un simple rapprochement platonique qui n'eût été d'aucun secours à l'Autriche ; mais il eût fallu une véritable union douanière et monétaire qui, en fin de compte, eût abouti à une fusion politique (au besoin sous une forme assez lâche) et à la dépendance de l'Autriche à l'égard de l'Etat vers lequel elle se serait inclinée. Ici aussi, les obstacles sont tels qu'il faut dé-

clarer cette solution impossible. A supposer même que la Tchécoslovaquie ou l'Italie, pour des motifs politiques ou économiques, eussent la moindre envie d'entreprendre à leurs propres risques l'assainissement financier de l'Autriche et d'assumer ainsi une tâche disproportionnée à leurs forces — chez nous, sûrement on n'a pas cette envie — les autres Etats n'admettraient pas cette solution unilatérale de la question autrichienne. L'Italie, dans sa constante et double inquiétude de voir ou l'ancienne Autriche renaître sous une forme un peu modifiée ou l'élément slave, à son voisinage prendre trop de forces, — il n'y a point de pays aujourd'hui où plus qu'en Italie on parle du danger du « panslavisme » — a d'avance protesté contre l'adossement de l'Autriche à n'importe quel Etat ou groupe d'Etats voisin, et les Etats de la Petite Entente ne resteraient pas indifférents au risque d'une Italie qui, attirant à elle l'Autriche et plus tard peut-être aussi la Hongrie enfoncerait ainsi un coin entre la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie, et, bon gré mal gré, directement ou indirectement, deviendrait la protectrice des revendications magyares. La France non plus n'accepterait pas en silence pareil renforcement de la puissance de l'Italie dans l'Europe centrale. Au reste cet adossement n'irait pas sans de grandes difficultés techniques qu'il faudrait pour vaincre beaucoup plus de temps que celui durant lequel l'Autriche peut attendre. Toutes ces raisons valent *a fortiori* contre le plan d'une union douanière et monétaire de l'Autriche avec tous les Etats qui se sont partagé le territoire de l'ancienne monarchie : il est inutile de s'y arrêter, car ce n'est aujourd'hui, et ce ne sera longtemps, et peut-être toujours, qu'une utopie.

Si donc nous considérons : 1° que l'Autriche possède, il est vrai, les conditions objectives nécessaires à sa durée comme Etat indépendant, mais qu'il manque à sa population la capacité et aussi la volonté de tirer le pays des difficultés présentes par un effort propre et des sacrifices spontanés ; 2° que ni le partage de l'Autriche, ni le rattachement à l'Allemagne, ni l'adossement à aucun Etat voisin n'est possible ; 3° que le maintien de l'Autriche comme république indépendante nous importe

et importe aux Etats avec lesquels nous sommes liés de la plus étroite amitié, nous arrivons à la conclusion qu'il n'y a guère qu'un moyen de résoudre la question autrichienne : le séquestre[1], l'institution d'un administrateur séquestre (gouverneur, dictateur, curateur) ou d'une commission d'administration, qui, appuyés de l'autorité des puissances intéressées à l'assainissement de l'Autriche, et indépendants des partis autrichiens, mettraient de l'ordre dans l'administration de l'Autriche, imposeraient à la population l'ordre, l'économie, les sacrifices nécessaires au bien de l'Etat, et grâce aux crédits qu'il ne serait alors pas difficile d'obtenir de l'étranger, ramèneraient la République autrichienne de l'effondrement financier qui la menace à une situation ordonnée. Ce serait pour l'Autriche un remède amer, mais efficace pour elle-même et pour la paix de l'Europe. Dans une Autriche soutenue par l'appui de l'étranger et presque contre sa propre volonté, s'éveillerait peut-être ensuite le goût d'une vie indépendante, facilitée par de bonnes relations avec tous ses voisins, et ainsi diminuerait le danger de complications et d'ébranlement dans l'Europe centrale. Une Autriche indépendante conserverait sûrement une sérieuse importance.

J. V. Hruska.

1. Littéralement : « administration forcée », *Zwangsverwaltung*.

# LE RELÈVEMENT DE L'AUTRICHE

Le 15 août, la conférence des premiers ministres réunis a Londres renvoyait le problème autrichien à la Société des Nations, en des termes qui sentaient la recherche de l'alibi, le prétexte, la défaite[1] . Le 31 août, le Conseil de la Société en remettait l'étude à un Comité, que l'on appelle couramment le Comité des Cinq, formé des représentants des trois grandes puissances européennes et de ceux des deux Etats les plus intéressés: Tchécoslovaquie et Autriche. Le 4 octobre, les Cinq signaient les trois protocoles où sont consignées les conditions dans lesquelles va se faire, pendant deux ans, une expérience de sauvetage de l'Autriche, qui, loyalement menée, et sauf incidents imprévus — non pas locaux , mais de politique générale — doit réussir. Le 10 novembre, le Parlement autrichien sera appelé à discuter et à ratifier cet arrangement. S'il l'accepte, comme il n'est guère douteux, les Parlements britannique, français, italien et tchécoslovaque devront, avant la fin de l'année, consentir de leur côté les garanties financières que l'arrangement de Genève impose à leurs nations au profit de l'Autriche. Sitôt leur décision prise, un commissaire général de la Société des Nations s'installera

1. « Les représentants des gouvernements alliés sont arrivés à la conclusion qu'il leur est impossible de laisser espérer que leurs gouvernements seront prêts à accorder à l'Autriche un nouveau secours financier. Toutefois ils se sont mis d'accord sur une proposition tendant à renvoyer, *pour examen et rapport*, la question de l'Autriche à la Société des Nations ». C'est nous qui soulignons les mots « pour examen et rapport ». A la date où on les connut, ils parurent bien impliquer l'abandon de toute espérance.

à Vienne, pour assurer l'exécution par le gouvernement autrichien des engagements qui forment la contre-partie de l'aide internationale. — Donc, en six semaines, la Société des Nations a mis sur pied une solution au total satisfaisante d'un problème qui ne lui avait été renvoyé que parce qu'il semblait insoluble et qu'on en avait assez de chercher à le résoudre ; et, en six mois, si tout peut marcher selon un horaire qui ne laisse pas que de paraître un peu tendu, elle aura accompli la tâche où les puissances séparées, isolées, rivales, ont si lamentablement échoué que l'Europe a failli voir se produire la catastrophe, d'un effondrement de l'Autriche. La première leçon de l'affaire autrichienne est donc une leçon de morale internationale, et la première bénéficiaire du sauvetage de l'Autriche est la Société des Nations.

Tous les documents essentiels qui éclairent la genèse, le sens et la portée de l'arrangement de Genève ont été ou seront publiés. Il est donc inutile de l'analyser en détail, et d'en commenter les dispositions qui parlent d'elles-mêmes. Il serait par ailleurs déplaisant de revenir sur certains des incidents qui ont marqué les négociations, certaines manœuvres, certaines oppositions : et jamais n'aura été plus justifiée, on doit l'espérer, pour le passé comme pour l'avenir, la maxime que tout est bien qui finit bien.

Si fort, d'ailleurs, que l'on espère que tout finira bien, il est sage de se garder de tout optimisme excessif. A Vienne et en Autriche, tout n'ira pas sur des roulettes durant ces deux ans. Le Comité financier de la Société des Nations a cru de son devoir de donner à la population autrichienne un avertissement sérieux : il a jugé ne pas pouvoir lui laisser ignorer que le salut ne lui viendra ni sans efforts ni sans épreuves, et que au début, elle aura à franchir une passe encore plus pénible que celles qu'elle a traversées ces dernières années. Il n'est pas sûr non plus qu'à l'application il ne se découvre point dans le plan financier des experts de la Société quelque « loup », que le bel ordre régulier des réductions semestrielles du déficit ne soit un peu dérangé par les événements ou par les hommes, qu'il n'apparaisse qu'on a peut-être envisagé et

réglé trop exclusivement sous l'angle budgétaire ou financier un problème économique au sens le plus large du mot, c'est-à-dire extrêmement complexe. Mais ce n'est point de discussions académiques qu'il s'agissait à Genève, ni qu'il s'agit maintenant. Il fallait faire vite, courir au plus pressé, parer à une catastrophe imminente, — on peut répéter le mot, il n'est pas trop fort. L'expérience fera le reste. Au fonctionnement se révèleront les défauts du mécanisme nouveau ; on pourra alors le régler, le réajuster, le transformer s'il le faut. Deux ans, trois ans, cinq ans, qu'importe, si, au prix d'une prolongation du contrôle et peut-être d'un léger supplément de risques financiers, qui sont d'ailleurs fort casuels, on se garantit de toute surprise en un des points de l'Europe dont la tranquillité importe le plus à l'ordre et à la paix du continent?

* * *

Le problème autrichien est au fond, un problème de pure psychologie. Affirmation paradoxale, sans doute, dans une affaire où, depuis tantôt quatre ans, il n'est question que de chiffres et de prix, de couronnes-or ou papier, d'index et de coefficients, d'impôts et de crédits. Vérité cependant. La crise autrichienne, ou peut-être plus exactement la crise de Vienne, a été, au début, une crise de neurasthénie, de dépression causée par une trop forte tension de l'esprit et de l'âme suivie d'un choc final soudain et très dur. Chez les voisins de l'Autriche, d'ailleurs, sans l'aide desquels elle ne peut vivre, c'est également à l'explication psychologique qu'il faut recourir pour comprendre des attitudes dont les variations, autrement, surprennent l'observateur mal averti.

* * *

L'opinion européenne ne mesure pas encore exactement la grandeur, l'immensité même de l'événement historique qu'a été la disparition de la monarchie austro-hongroise (dans cette vaste perspective, il vaut mieux, d'ailleurs, la nommer de

son nom ancien, qui exprimait de façon plus nette et plus plastique son caractère spécialement dynastique, la monarchie autrichienne). L'écroulement de l'Allemagne impériale, l'effondrement soudain de la puissance russe, ont fait du tort à cette fin d'un empire près de quatre fois séculaire, qui avait été la première puissance de l'Europe, et qui restait parmi les plus grandes. Il ne s'agit pourtant, en Allemagne et en Russie, que d'une transformation. L'Allemagne a dépouillé sa forme impériale-prussienne ; l'armature militaire qui la soutenait a disparu ; mais il demeure une nation allemande, grâce à laquelle subsiste un Etat allemand. L'Allemagne traverse une crise d'adaptation à un milieu européen nouveau, dont les phases peuvent être plus ou moins agitées, le cours plus ou moins troublé, la durée plus ou moins longue, mais dont l'aboutissement n'est pas douteux : dans la lutte entre les survivances frédériciennes ou wilhelminiennes et l'esprit de l'Europe nouvelle, c'est celui-ci qui vaincra. La Russie communiste ne nous offre-t-elle pas, depuis tantôt quatre ans, l'étrange spectacle d'un pays qui, sous le masque du plus farouche internationalisme, a repris la politique nationale des tsars, avec le seul changement d'une clarté et d'une vigueur accrues? C'est qu'il existe un peuple russe, dont l'instinct vital jusqu'ici vague et un peu trouble évolue vers la conscience nationale, et une terre russe, dont qui la gouverne subit, quel qu'il soit et malgré qu'il en ait, la loi inéluctable et impérieuse. Mais l'Autriche?

Que de fois n'a-t-on pas accusé, n'accuse-t-on pas encore les Alliés de l'avoir détruite ! Il ne se peut erreur plus grossière. Rassemblez les témoignages des serviteurs et des partisans de la dynastie ; lisez tous ces documents que la défaite a tirés de l'ombre des archives, toutes ces confessions de consciences libérées par l'abdication ou la mort du souverain auquel avait été prêté le serment de fidélité ; comparez les récits amis aux récits ennemis, aux versions tchèques, italiennes, yougoslaves, parfois même magyares des événements : l'impression est toujours identique. Atteinte depuis longtemps d'un mal chronique qui la minait, l'Autriche, au jour même de

la déclaration de la guerre, est entrée en agonie ; au bout de quatre années de cette lutte, elle est morte épuisée, vidée, décomposée.

François-Joseph n'était certes point un grand homme, ni même un homme intelligent ; mais il y a quelque chance qu'il ait connu et compris sa monarchie, dont il avait la constante occasion d'observer la nature et la vie, et les meilleures raisons du monde de juger avec optimisme l'avenir. Or un de ses aides de camp, bien placé pour entendre et noter, et d'ailleurs fort attaché au vieux souverain, rapporte des propos dont le fatalisme en dit long sur l'état de l'Autriche bien des années avant la catastrophe. Dès le début du conflit, le vieil empereur s'est montré du plus noir pessimisme sur l'issue de la guerre : « Sera-t-elle heureuse pour nous? Dès maintenant tout semble indiquer le contraire. » Il eût souhaité que ses armées fussent immédiatement placées sous le commandement allemand ; et voilà qui, dans sa bouche (militairement il était par excellence la vieille culotte de peau), est assez significatif. De sa diplomatie il pensait encore — et ce n'est pas peu dire — moins de bien que de ses généraux : « Durant tout mon long règne, je n'ai point encore trouvé un de mes diplomates qui fût bien renseigné. Ils m'ont toujours mis dedans. Il n'y a absolument rien à faire là-contre.» Et l'ancienne Autriche, pourtant, n'a jamais été qu'une diplomatie et une armée !

Que les frontières de la nouvelle Autriche aient été partout raisonnablement tracées, personne, sans doute, n'entreprendrait aujourd'hui de le soutenir. Est-il cependant exact de dire que, dans les limites qu'elles lui fixent, la jeune République, modeste héritière du vieil empire, est hors d'état de vivre? Quelques villages aux frontières de la Tchécoslovaquie ou une plus large bande de terre en Carinthie ne la rendraient ni beaucoup plus puissante, ni beaucoup plus riche ; et l'extraordinaire idée d'incorporer dans son territoire les régions de la Tchécoslovaquie habitées par des Allemands n'a jamais pu venir qu'à des rêveurs dont l'idéalisme plane dans l'abstrait très au-dessus de la géographie et de l'histoire, ou encore

à des habiles dont la malice, ici, laissait vraiment trop voir le fil blanc. Pour la séparation du Tyrol et l'avance de la frontière italienne jusqu'au Brenner, c'est à coup sûr autre chose : le territoire autrichien doit à ces dispositions des traités, sa forme bizarre et incommode, qui met en l'air tout le Tirol occidental et le Vorarlberg. C'est le point sur lequel l'Autriche, à la fin de 1918 et en 1919, a le plus fort tenté de faire revenir les puissances sur leurs décisions, sans nul succès, d'ailleurs, car elle se heurtait à des engagements pris et à une volonté tenace. Est-ce en compensation qu'on lui a offert la Hongrie occidentale, ce fameux *Burgenland*, sujet, quelques mois plus tard, d'une tragi-comédie où le rôle comique n'a été tenu ni par la Hongrie, ni par l'Autriche, et qui a abouti à la première véritable mise en échec des traités, au premier reniement public de leurs auteurs, au premier désaveu, par ses créateurs eux-mêmes, d'une œuvre orgueilleusement proclamée mûre et définitive? Des diverses raisons qui peuvent expliquer cette étrangeté, une partie du territoire d'un Etat ennemi vaincu passant par la volonté des vainqueurs à un autre Etat vaincu, non moins ennemi, l'une, inavouable, n'est pas avouée : c'est le calcul, vraiment machiavélique, qui visait à creuser pour longtemps le fossé de la revanche entre l'Autriche et la Hongrie, associées de la guerre ; une autre, souvent alléguée, est la nécessité de donner à Vienne un rayon d'approvisionnement suffisant, non seulement en denrées alimentaires, mais aussi et peut-être surtout en charbon. Or n'est-elle pas l'aveu implicite, partiel mais formel, des difficultés auxquelles, faute d'un peu de prévision, était, dès sa naissance, vouée l'Autriche nouvelle ?

Encore n'est-on ici que dans l'ordre des difficultés matérielles. Mais les difficultés d'ordre moral étaient bien plus graves. Quiconque a eu, dans les deux derniers mois de 1918 ou les premiers de 1919, l'occasion de traverser les provinces autrichiennes a, pour peu que l'occasion s'offrît à lui de causer avec les gens du pays, pu constater la violence de la haine qu'ils éprouvaient contre Vienne. Capitale, ville qui consomme sans produire, ville socialiste, c'étaient les trois grands

griefs: la haine était celle d'un peuple conduit, quatre années durant, au sacrifice inutile et souvent à la boucherie, contre la «résidence», siège de la cour, du gouvernement, des chefs militaires incapables et cruels; celle de l'agriculteur, volontiers enclin à tenir son travail pour le seul pénible et nécessaire, contre l'ouvrier et surtout le fonctionnaire ou l'intellectuel, dont l'existence lui apparaît faite toute de loisirs et de jouissance; celle enfin du paysan, fermier ou surtout propriétaire, âprement attaché à sa terre, contre une population ouvrière passée dans sa grande majorité à un socialisme qui, dans ces débuts de l'ère nouvelle, s'affirmait radical à l'extrême. La grève des expéditions, pour affamer les *sozi*[1] et rappeler Vienne à la raison et à la modestie convenable à sa situation nouvelle, c'était la grande arme que brandissaient les ruraux. Ils en ont menacé plus qu'usé; mais il a suffi d'en faire l'essai, en petit et sans organisation sérieuse, pour mettre la capitale, durant quelques jours, dans de grands embarras et des angoisses plus grandes encore. Ce risque, et la conscience de l'hostilité dont elle était entourée par les provinces, ont contribué à créer et à entretenir dans la population de Vienne un état de nervosité et d'anxiété, le moins propre à favoriser les réflexions et les résolutions énergiques que commandait la nouvelle condition de la capitale déchue.

Tout le problème de Vienne — et par suite tout le problème autrichien, qui n'est au fond, que le problème de Vienne — tient dans ces deux mots : capitale déchue. La fierté des Viennois se refuse le plus souvent à l'admettre : et la plupart d'entre eux, hommes d'affaires ou intellectuels, protestaient naguère avec indignation contre l'idée que la grandeur de Vienne, depuis des siècles, ait tenu surtout à son rôle de capitale. La statistique, disaient-ils, ne démontre-t-elle pas que le pourcentage des fonctionnaires sur l'ensemble des deux millions de Viennois était infime en regard de celui de la population industrielle ou commerçante? Mais la statistique ne se propose pas et n'aurait peut-être pas le moyen

1. Socialistes.

de faire apparaître exactement tout ce qu'apportaient à Vienne de vie, d'argent, de stimulant économique la présence de missions diplomatiques étrangères de premier rang, le séjour annuel, pendant plusieurs semaines ou plusieurs mois, d'une aristocratie nombreuse et riche accourue vers la cour des diverses parties de la monarchie, les sessions d'un Parlement de plus de cinq cents membres, la réunion au siège du gouvernement central des compagnies de chemins de fer, des grandes banques, de la direction des plus puissantes entreprises, et tout le mouvement de voyageurs et d'affaires que provoque nécessairement toute cette concentration des divers éléments qui constituent l'organisme complexe d'une capitale moderne. Des estimations approximatives ont tenté d'y suppléer. C'est ainsi qu'on a entrepris d'évaluer ce que les sièges sociaux d'entreprises qui n'avaient dans la capitale que des bureaux, et dans les provinces tous leurs établissements producteurs payaient d'impôts à Vienne : le chiffre allait dans les centaines de millions de couronnes, de bonnes couronnes de l'avant-guerre, couronnes-or. Voilà l'un de ces profits matériels du rôle de capitale qui n'apparaissent pas à première vue dans les statistiques, et il n'est qu'un parmi beaucoup. S'il était possible de les reconnaître tous, de les chiffrer et d'en faire le total, on trouverait, sans nul doute, des nombres dont le seul énoncé imposerait silence à toute contradiction.

Est-ce à dire que la grandeur de Vienne soit tout artificielle? Le prétendre serait méconnaître toutes les indications de la géographie, que l'histoire n'a fait que suivre. La disposition des montagnes et des fleuves, le tracé naturel des grandes voies de communication à travers le continent du Nord-Est au Sud-Ouest et d'Ouest en Est ont marqué, à la rencontre du massif de Bohême, des Alpes et des Carpathes, au débouché du Danube sur les plaines de Hongrie, la place d'une capitale. Par prédestination, Vienne est une ville de passage, d'étape, de rencontre entre les courants commerciaux comme entre les civilisations diverses de l'Europe. Le charme subtil qu'elle dégageait, et qui prend encore, mêlé de tant de mélancolie,

les visiteurs qui la voient aujourd'hui dans son abandon et sur la pente de la déchéance, a toujours été relevé d'une pointe d'exotisme. En tout, elle est un centre d'échanges économiques et intellectuels, elle est internationale. La faute criminelle des Habsbourg a été de donner à leur monarchie une orientation qui opposait à cette prédestination internationale un caractère allemand; l'erreur des Viennois, depuis trois quarts de siècle, de s'être mis à la remorque du nationalisme pangermaniste et d'en avoir poussé les exagérations jusqu'à l'excès le plus violent et le plus outré. L'avenir de Vienne, ne peut être que dans le retour à sa mission naturelle conçue dans le cadre historique nouveau de l'Europe, dans le développement de son caractère de ville internationale.

A des siècles de domination habsbourgeoise, à la fois la plus plate d'esprit, et, sous des dehors souvent paternes, l'une des plus lourdes et des plus abaissantes qui aient jamais été, Vienne, « la ville impériale » comme dit un vieux refrain, a pris une mentalité spéciale, d' « entretenue ». C'est le risque que court, ou plutôt que courait jusqu'au siècle dernier, toute « résidence », dont la vie et la prospérité dépendaient d'une cour groupée autour d'un souverain et de l'innombrable domesticité directe ou indirecte qui grouillait autour du « Château » et des palais aristocratiques. Munich, avant 1848 et 1866, Stuttgart, Darmstadt en ont été des exemples typiques. Mais pour Vienne, la chose se compliquait. Elle n'était pas seulement résidence, mais aussi capitale politique et administrative d'une vaste monarchie, grande par l'étendue de son territoire, par sa population, par le rang qu'elle tenait dans la société internationale. Autant et plus que d'être résidence, elle vivait d'être capitale. Qu'elle n'ait vraiment été nourrie que du sang qu'elle tirait aux provinces; qu'elle n'ait été que ville de paresse et de plaisir, dont les habitants n'avaient que la peine et le souci d'attendre la sportule et les jeux du cirque; qu'elle ait eu l'avidité, le cynisme, la mollesse d'une « grande catin », — avec quelle ardeur de haine et de jalousie concentrées on lui jetait naguère, à Budapest, cette injure ! — c'est naturellement pure légende. Au contraire, on

travaillait beaucoup à Vienne; mais il y avait, il y a encore plusieurs Vienne, et celle qui travaillait n'était point celle qu'on voyait le plus, ni qui donnait le ton. Et d'ailleurs, celle-là même, le travail et le gain ne lui étaient-ils pas singulièrement facilités par l'espèce de domination que, grâce au système politique des Habsbourg, Vienne exerçait sur les provinces? Et ne s'était-elle pas aussi, à force de recevoir ou de prélever sur l'activité des autres ce tribut, habituée à le regarder comme un dû, comme une rente légitime, perpétuelle, imprescriptible? Tout son train de vie était calculé en comptant sur cette rentrée; elle n'avait jamais prévu, et au vrai elle n'avait pas à prévoir le jour où les arrérages cesseraient d'être versés. C'était pourtant une richesse incertaine, que la monarchie habsbourgeoise a entraînée dans sa ruine. Vienne s'est trouvée alors dans la situation du propriétaire ou du rentier qui, brusquement, se voit, par une catastrophe, réduit à ne plus compter que sur les ressources de sa propre énergie et de son propre travail. Elevée en riche héritière, gardée en tutelle, maintenue par ses maîtres étroits et soupçonneux dans une longue enfance, elle est, devant ce soudain retournement de la fortune, restée désemparée et perdue. Ainsi s'explique — et donc, dans une certaine mesure, s'excuse — le désarroi qui a suivi immédiatement la Révolution, cette espèce d'abandon de soi-même, de glissement à un fatalisme sans ressort et sans dignité, et aussi cette politique du chantage exercé sur les vainqueurs : « Puisque vous nous avez privés de ce qui nous faisait vivre, entretenez-nous donc maintenant, ou alors laissez-nous sauver par ceux qui s'y offrent, laissez-nous rejoindre nos frères allemands ».

* * *

L'histoire du mouvement « rattachiste » a été plusieurs fois esquissée, de façon parfois heureuse. Elle n'a point encore été véritablement écrite. Quand on pourra entreprendre de l'établir dans un esprit tout objectif et purement scientifique, elle apportera sans doute plus d'une révélation curieuse. N'est-

il pas frappant, par exemple, de voir que la campagne pour le rattachement, naguère encore si violente et si provocante, ait aujourd'hui presque entièrement cessé, et qu'où le raisonnement et la menace paraissaient d'une égale impuissance, la baisse du mark se soit montrée d'une efficacité immédiate et souveraine? Voilà peut-être de quoi éclairer certains dessous d'un mouvement dont les esprits les plus avertis avaient signalé dès le début l'inspiration financière, ou plus exactement bancaire.

Un autre aspect de cette question ne mérite pas moins de retenir l'attention. Durant la guerre, nombre de politiques et d'historiens, de ceux qui avaient le plus réfléchi sur le problème, et qui étaient le moins suspects de complaisance pour le pangermanisme, regardaient l'entrée de l'Autriche allemande dans l'Allemagne nouvelle comme une conséquence nécessaire de la transformation que l'issue de la guerre allait faire subir à l'Europe centrale. Pour ne citer que deux autorités irréprochables, c'était, en 1915 et en 1916, l'opinion d'Ernest Denis, et de celui qui n'était encore à ce moment que le professeur Masaryk. Si tous deux en sont revenus, on ne soupçonnera ni l'un ni l'autre d'avoir cédé à l'ivresse du triomphe certain ou acquis. Mais ils admettaient, tous deux, que la défaite de la Prusse libérerait moralement l'Allemagne, rendrait l'esprit allemand à lui-même, à ses traditions d'avant Bismarck et Guillaume II, qui étaient glorieuses, que, Potsdam vaincu, Weimar regagnerait son prestige et son empire, que l'évolution libérale et démocratique brusquement interrompue après la révolution de 1848 reprendrait son cours sur les ruines de l'impérialisme militariste, et que trois quarts de siècle de violence prussienne ne resteraient dans l'histoire de l'Allemagne que comme le souvenir d'un mauvais rêve. A une Allemagne rénovée, dont auraient disparu l'esprit prussien et peut-être l'Etat prussien lui-même dans sa structure frédéricienne, qui prendrait loyalement sa place parmi les peuples égaux d'une Europe tout imprégnée de liberté politique et nationale, l'Autriche pouvait se joindre sans danger pour l'Europe. Mais non à

l'Allemagne obstinée, rancunière, furieusement avide de revanche, dont la figure a commencé à se révéler aux vainqueurs dès le lendemain de l'armistice du 11 novembre. Car le rattachement, alors, devenait la plus grave des menaces pour la Tchécoslovaquie, la Pologne, l'Italie, la France, tout l'Orient : car la défaite militaire, alors, devenait un simple épisode fâcheux, un simple retard dans la marche triomphale des ambitions hégémoniques de l'Allemagne. Ecrasée, l'Allemagne recevait peut-être l'Autriche du souci de justice, des scrupules de ses vainqueurs. Soustrayant, le 11 novembre, ses armées à la défaite finale, à la capture en masse, obtenant de les ramener derrière le Rhin tambours battant et drapeaux déployés sur son territoire, elle s'est fermé l'espoir d'accueillir l'Autriche dans l'unité allemande dont l'avait exclue un demi-siècle plus tôt la volonté de Bismarck.

Pour un certain temps, au moins, on ne parlera plus de cet *Anschluss*, dont la dénomination étrangère évoquait l'idée d'un de ces périls mystérieux qu'on n'ose même pas nommer de crainte de les évoquer. Le premier protocole de Genève engage l'Autriche, plus étroitement que jamais, à respecter et à faire respecter son indépendance inscrite dans les traités : les trois protocoles forment un ensemble lié, et, par suite, tout manquement aux obligations du premier entraînerait à coup sûr et presque automatiquement sa sanction : les crédits assurés par le second seraient coupés. Ce n'est point, d'ailleurs, au moment où l'Allemagne descend à son tour la pente sur laquelle a glissé l'Autriche et s'achemine peut-être aussi vers la tutelle financière d'un contrôle international que l'Autriche, sauvée ou mise à même de se sauver elle-même, irait se jeter dans ses bras. Ni l'une ni l'autre ne se sent tentée de mettre en action la fable de l'aveugle et du paralytique.

Mais quand elles seront toutes deux remises à flot, les Alliés, auxquels le relèvement de l'Autriche impose bien des soucis et peut coûter pas mal d'argent, les Alliés, qui acceptent cette charge et ce risque en vue d'éviter un effondrement dont les contrecoups pourraient ébranler toute l'Europe centrale et, éventuellement, faire du rattachement le seul

expédient qui n'eût pas encore été essayé et révélé par l'expérience inefficace, les Alliés ne sont-ils pas exposés à faire un marché de dupes?

Poser ainsi cette question, c'est soulever tout le problème de la psychologie du rattachisme. Or, à le résoudre, à en tenter même une première ébauche de solution, il s'en faut que suffisent les données que nous possédons dès maintenant. Tout ce qui se peut, aujourd'hui, et du dehors, c'est de noter quelques traits généraux, essentiels, qui frappent au premier coup d'œil, et sont propres à guider la réflexion.

Dans le « rattachisme » apparaissent deux courants très distincts : le provincial et le viennois. En gros, ils correspondent à deux positions politiques, la conservatrice et la socialiste, à deux conceptions sociales, la paysanne et l'ouvrière. Quant à la bourgeoisie intellectuelle, qui d'ailleurs, en dépit de légendes intéressées, n'est point unanime sur le point du rattachement, elle forme un peu le pont entre les deux tendances, elle fournit aux deux courants des cadres et des agitateurs. La différence radicale qui les sépare se marque bien dans la direction même du mouvement. Tandis que le rattachisme paysan, en Tyrol ou dans le pays de Salzbourg, par exemple, s'oriente vers la Bavière, les « rattachistes » socialistes, et la grande majorité des intellectuels bourgeois qui les suivent ou les entraînent, veulent l'union avec l'Empire allemand, c'est-à-dire avec la Prusse. Dans les deux courants il y a, à dose inégale, de l'idéalisme et du matérialisme. Le paysan tyrolien ou salzbourgeois a sans doute une conscience nationale allemande, mais il a eu surtout le dégoût d'un gouvernement impuissant, désemparé, jouet des factions et de la foule, un immense désir d'ordre, d'autorité, aussi de ravitaillement assuré et régulier. A un certain moment, Munich lui semblait offrir tout cela, que Vienne ne pouvait plus donner; c'est le moment où, commune par commune, l'Autriche alpine commençait à passer sous la tutelle des administrations allemandes voisines, et où le rattachement se préparait par grignotement. Les ouvriers de Vienne et de la région industrielle viennoise cédaient davantage à des raisons poli-

tiques : le droit de libre disposition était leur formule, le désir de participer aux avantages du gouvernement socialiste établi en Allemagne et de renforcer sa position leur mobile. Mais les difficultés économiques croissantes contre lesquelles l'Allemagne a à lutter, le recul de l'influence socialiste attaquée à la fois par les divisions intestines du monde ouvrier et par l'offensive de plus en plus audacieuse des partis de conservation politique et sociale, ont modifié sur ce point la position du problème. Aujourd'hui le rattachisme provincial n'a plus guère d'espoir que dans le succès, malgré tout problématique, des complots de réaction européenne qui s'ourdissent ouvertement à Munich, sous l'œil du ministère bavarois complaisant ou favorable, du gouvernement de Berlin impuissant et bravé, et des cabinets alliés qui, comme toujours depuis trois ans, méconnaissent l'audace, la ruse et la force de leurs adversaires. Le « rattachisme » ouvrier, de son côté, donne bien l'impression de combattre surtout pour l'honneur, pour n'avoir pas à confesser une erreur ou un échec et pour inquiéter aussi ou agacer jusqu'au dernier moment les Alliés, et tenter de les induire ainsi en faute. Mais l'Allemagne d'aujourd'hui, celle de demain surtout, n'offre plus au premier les garanties d'ordre, au second les espoirs de liberté et de prospérité qui étaient l'appât du « rattachisme ». Si l'Autriche, soutenue par la Société des Nations, se relève dans le même temps que l'Allemagne s'abaissera, l'épouvantail du rattachement disparaîtra de l'arsenal des agitateurs politiques pour si longtemps que le jour où par hasard il serait à nouveau tiré de l'oubli, il provoquerait la surprise et l'étonnement bien plutôt que l'effroi.

C'est qu'aussi bien l'opinion internationale, même en France, s'est beaucoup trop laissé prendre aux affirmations des « rattachistes ». Certains l'ont fait par intérêt : pour gagner notre politique à leurs marottes ou à leurs calculs habsbourgeois, quelle aubaine, pour nos austrophiles impénitents, qu'un mouvement dont ils exagéraient volontairement les chances de succès, pour faire ressortir plus victorieusement les vertus de leur panacée, du système, mort et bien mort,

enterré à Sadowa, à Sedan, au congrès de Berlin, des deux Allemagnes, la protestante et la catholique, tenues en échec, neutralisées, rendues inoffensives l'une par l'autre ! D'autres obéissaient à une conviction profonde, à un souci d'équité fort noble, mais peut-être trop prompt à prendre pour mesure la justice d'une cause de la violence des cris de ses partisans. Les Autrichiens parlent allemand : donc ils sont des Allemands, et doivent être réunis à l'Allemagne. N'est-ce pas le même argument que naguère l'Allemagne invoquait pour masquer sous une apparence de droit et de moralité les raisons toutes politiques et militaires de l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine? l'argument aussi qui, si l'Allemagne avait vaincu dans la grande guerre, lui eût servi contre la Suisse, contre la Hollande et les pays flamands, sur toutes ses frontières? C'est la thèse matérialiste de la nationalité, qui la conçoit forcée, ou, si l'on veut, mécanique. Notre doctrine et notre pratique y opposent la thèse morale, l'idée de la nationalité, spontanée, volontaire, librement consentie. Si l'Autriche, appelée à décider, sans nulle contrainte, et en parfaite connaissance de tous les éléments qui peuvent déterminer son choix, se prononçait pour le rattachement, il resterait encore à l'Europe ou à la Société des Nations, à examiner si son désir est compatible avec l'ordre international, et si la société des Etats n'est pas, comme les sociétés nationales, faite précisément pour assurer à l'intérêt commun le pas sur les volontés, les intérêts ou les besoins particuliers. Mais avant tout il faudrait que la consultation eût eu lieu, dans des conditions d'incontestable sincérité. Le principe du plébiscite a été quelque peu discrédité par diverses expériences faites en Europe centrale depuis 1919 : aucune d'elles ne présentait les difficultés qui se fussent rencontrées en Autriche jusqu'ici, et, surtout, au moment où le « rattachisme » a paru vouloir faire un plébiscite brusqué. — désordre économique, désarroi moral, intrigues allemandes innombrables et raffinées, manque d'entente et de résolution des Alliés. Le chancelier autrichien songerait aujourd'hui, dit-on, si le vote de l'arrangement de Genève était arrêté au Parlement par une obstruction des socialistes, à en appeler du Parle-

ment au peuple, à demander la ratification de l'accord au suffrage direct : on aurait ainsi, par voie détournée et sans l'avoir cherché, imparfait aussi, un plébiscite sur le rattachement ; et il serait curieux d'en analyser les résultats. Mais que les accords de Genève, acceptés par l'Autriche, entrent en vigueur, qu'ils ramènent à Vienne, la vie, l'activité, la prospérité, la tranquillité, la confiance : dans quelques années, l'expérience faite, d'une indépendance dont l'Autriche n'a vu jusqu'ici que les inconvénients apparents sans en ressentir aucun des avantages, que l'on consulte le peuple autrichien : sa réponse ne sera pas douteuse. Le rattachement, qui est, chez les meneurs, le mot d'ordre de la doctrine, de la rancune et de la bravade, n'est pour le grand nombre, que la formule du désespoir. Prouvez-leur qu'ils peuvent espérer, ils ne demandent qu'à le croire.

Dire que les Alliés ont eux-mêmes suscité et entretenu le danger « rattachiste » serait certes exagérer : mais de combien? En présence de cette propagande, subversive de l'ordre nouveau que la vertu de leurs principes et la force de leurs armes venaient d'établir en Europe centrale, ne se sont-ils pas montrés, et bien plus encore en Allemagne qu'en Autriche, d'une indulgence, d'une faiblesse étonnantes? Comme sur tant d'autres points, le triomphe les a surpris ; ils n'étaient pas préparés à leur fortune, ils n'avaient pas organisé l'utilisation de leur victoire. Pour la liquidation austro-hongroise, qu'il était facile de prévoir, qui, d'emblée, ou tout au moins depuis 1917, apparaissait comme le résultat nécessaire de la guerre, ils n'avaient pas de plan, pas d'idée. On est souvent tenté de reconstruire en pensée ce qui serait arrivé si, à l'armistice, une commission internationale était venue s'installer à Vienne en syndic de la faillite habsbourgeoise, chargée d'en gérer la masse, sans la laisser péricliter, jusqu'à réalisation et distribution de l'actif. Il y en avait pour cinquante ans peut-être, plutôt pour vingt ou pour dix : quelque connaissance des questions complexes qui se posaient ici, un peu de clarté de vues, la moindre autorité y suffisaient. De ce qu'il fallait faire, ne rapprochons pas ce qu'on a fait : la comparaison serait trop affligeante. Remarquons seulement que, quelques précautions

de forme que l'on prenne, c'est bien à un contrôle international, à une tutelle internationale qu'on en revient aujourd'hui pour régler les affaires d'Autriche, et ce contrôle n'est peut-être pas le seul auquel il faudra avoir recours. Mais quatre années d'hésitations, de tergiversations, de tâtonnements ont amené la couronne autrichienne presque au niveau du rouble soviétique, décuplé les difficultés du réajustement de l'Autriche, enhardi le mouvement « rattachiste » au point que, s'il a cessé aujourd'hui d'être un péril, ce n'est pas aux foudres mouillées des Alliés qu'il en faut faire honneur, mais à l'effondrement de l'Allemagne qu'on en doit rendre grâce. Jamais pays vaincus ne se sont, plus docilement que la Hongrie et l'Autriche de novembre 1918, offerts à subir la loi de leurs vainqueurs. Mais il eût fallu que les vainqueurs eussent un plan et une volonté. Leur indifférence et leur négligence mêmes ont créé le péril auquel la Société des Nations vient de les aider à parer ; et s'ils ne sont peut-être pas au bout de leurs peines, si demain, à Vienne ou ailleurs, de nouveaux embarras surgissaient, de nouvelles difficultés graves exigeaient des résolutions nettes et énergiques, c'est à eux seuls qu'ils auraient à s'en prendre.

* * *

Il n'y a point encore tant d'années, une trentaine ou une vingtaine, qu'à Vienne, dans les milieux dès lors rattachistes, l'étranger qui demandait : « Mais, dans votre hypothèse, que deviendra Vienne? » s'entendait répondre que le progrès de l'histoire a nécessairement ses victimes, et que le sort d'une ville compte peu au prix du vœu d'une grande nation et du triomphe d'une grande idée. Depuis quatre ans, c'est au nom même du prétendu intérêt de Vienne, d'une prétendue nécessité pour Vienne qu'était, en grande partie, menée la campagne rattachiste : et c'est de l'autre côté, chez les adversaires et les rivaux de l'ancienne ville impériale, à Prague surtout, qu'on se heurtait à l'argument de l'inéluctable nécessité, aux noires prophéties d'une Vienne vidée, par le chômage et

l'émigration, du tiers ou de la moitié de ses habitants, peut-être de plus encore, tombant du niveau d'une grande capitale européenne à celui d'un chef-lieu provincial.

La transformation territoriale et politique de l'Europe centrale a, en effet, si fort réduit le cadre de Vienne qu'elle pourrait courir grand risque d'y étouffer. Son rayon d'attraction et d'approvisionnement a diminué des quatre cinquièmes, ou de plus; le rapport de sa population à celle du territoire qu'elle domine était de 1 à 25, il est maintenant de 1 à 5. A ces chiffres, on mesure le changement, et les embarras qu'il entraîne; on découvre tous les problèmes d'adaptation qu'il pose; on aperçoit tout ce qu'il y a de complexe et de délicat dans la tâche dont la Société des Nations a accepté de se charger.

La moindre difficulté ne vient pas de l'acuité des luttes de partis en Autriche. Dans une crise de cette ampleur et de cette profondeur, qui met en question l'existence même de l'Etat et on peut bien dire aussi le sort de chaque citoyen, l'idée d'une union sacrée ne vient-elle pas spontanément, nécessairement à l'esprit? Cette union, chacun, à l'étranger, s'attendait qu'elle surgît des circonstances. Mais c'est le contraire qu'on a vu se produire, les partis plus divisés que jamais, les pangermanistes prêts à laisser voter ou à voter l'arrangement de Genève, dans l'espoir que cette dernière tentative démontrera irréfutablement l'inéluctable nécessité du rattachement; les socialistes, raidis dans une opposition orgueilleuse et farouche, organisant une campagne d'agitation populaire, menaçant d'une obstruction au Parlement, édifiant un système de relèvement financier par le prélèvement sur les grosses fortunes et un emprunt ouvrier international, ce qui n'est encore que chimérique, mais se dressant contre la Société des Nations, suspectant et outrageant le seul organisme international jusqu'ici constitué, amorce nécessaire de tous les développements, de tous les succès des idées de justice et de solidarité internationale — erreur si grave, faute si lourde que, commises de sang-froid, elles seraient criminelles.

Dans le dernier quart de siècle de l'existence de l'ancienne

Autriche, bien des observateurs, qui n'étaient pas socialistes, s'accordaient à voir dans la démocratie socialiste le seul parti constructif du vieil empire, le seul qui eût un programme positif, le seul dont les principes en matière de nationalité — pleine liberté de développement à chaque nationalité, pleine égalité entre toutes, abolition de toute préférence ou de tout privilège — offrissent une solution équitable et moderne, donc applicable, du problème qui, depuis la révolution de 1848, a dominé toute la vie de la monarchie habsbourgeoise, et qu'elle est morte de n'avoir pas su résoudre. Dès lors, il est vrai, ce libéralisme théorique semblait à certains n'être point affranchi de toute arrière-pensée pangermanique : aspirés par les villes industrielles allemandes, les ouvriers slaves, s'y germanisaient ; ainsi le progrès de l'industrie et du socialisme en Autriche semblait être automatiquement celui du germanisme. Vers la fin de l'Autriche, quelques années avant la guerre, lorsque les syndicats tchèques voulurent, non point faire sécession et se séparer de la confédération des syndicats autrichiens, mais simplement y être traités en égaux et point en inférieurs, avoir leur organisation nationale dans le cadre de l'organisation « internationale » qui s'étendait sur toute l'Autriche, Vienne et ses partisans dénoncèrent furieusement cette trahison, et au moment où éclata la guerre, les « autonomistes » tchèques étaient excommuniés par les congrès internationaux. Ainsi l'histoire du socialisme autrichien, ou plus exactement viennois, peut éclairer son attitude actuelle et contribuer à la faire comprendre. Habitué à commander et à diriger, il lui déplaît d'être aujourd'hui, dans le mouvement ouvrier international, réduit à un rôle effacé (moins effacé, d'ailleurs, dans la réalité qu'en apparence, car Vienne est demeurée l'un des centres pensants du socialisme de langue germanique, et sa contribution à la littérature scientifique du socialisme est importante et remarquable) ; resté très fidèlement et très fortement marxiste, du moins dans l'une de ses ailes, il suit doublement la direction du maître, en s'isolant de tous les partis « bourgeois » et en affirmant sa conscience allemande (Marx n'a-t-il pas, dans ses fameux articles

sur la révolution de 1848, qu'il est particulièrement opportun de relire en ce moment, traité de haut tous les Slaves, comme des peuples inférieurs? » Il est ainsi dans la logique de son développement quand il travaille à empêcher le relèvement de l'Autriche par la Société des Nations; s'il y pouvait parvenir, il aurait rendu à l'Allemagne un double et même un triple service : il aurait infligé une défaite aux Alliés, mis en échec la Société des Nations, avec laquelle l'Allemagne d'aujourd'hui s'est mise en hostilité, et rétabli les chances ou relevé les espoirs du « rattachisme ». Par bonheur, il n'a aucune chance de succès : les besoins de la vie prennent le pas sur la doctrine, et l'on aura beau prêcher aux ouvriers autrichiens qu'ils vont devenir les serfs des capitalistes étrangers, entre ce péril éventuel et improbable et le danger certain de la mort lente par l'arrêt de toute activité économique, par inanition et dépérissement, la plus grande partie d'entre eux saura établir la différence, et a sans doute déjà fait son choix.

La situation actuelle du socialisme en Allemagne et l'évolution où paraît aujourd'hui engagé, le bolchevisme russe, ne rendent certes ni plus sage ni plus opportune l'attitude présente du socialisme autrichien. Mais du moins elles contribuent dans une large mesure à l'expliquer. C'est encore d'un état psychologique qu'il s'agit ici; et le tout n'est pas de s'irriter ou de s'indigner; l'on n'a point tout dit, et même l'on n'a rien dit et l'on n'a fait en vérité qu'aggraver la difficulté et le mal, si l'on se borne, comme c'est trop souvent le cas, à osciller de l'objurgation pathétique, à l'insinuation déplaisante ou au soupçon exprimé sous forme injurieuse; c'est comprendre qu'il faut pour résister et corriger. Nul témoin impartial ne peut nier qu'en Autriche, comme sur tant de points en Europe centrale, comme aussi en Allemagne, et spécialement à Munich, les Alliés, dans la terreur d'un bolchevisme dont tous les observateurs perspicaces annonçaient et dont l'expérience a bien prouvé qu'ils s'exagéraient terriblement la force et la puissance d'expansion, aient depuis l'armistice de novembre 1918, mal orienté leur politique. Que ce soit de propos délibéré ou par ignorance, en vertu d'un système conçu

au centre ou sous la pression lente et tenace d'agents locaux mal choisis, dangereux toujours par leur incompétence et trop souvent par leurs partis pris, leurs préjugés ou même pire, cette politique a pris figure anti-démocratique, anti-révolutionnaire, et non pas sainement et intelligemment conservatrice, mais réactionnaire et légitimiste. Ce qui s'est passé depuis tantôt quatre ans aux bords de la Spree, de l'Isar et du Danube en est le fruit, et la juge. L'attitude des socialistes de langue allemande aurait-elle été radicalement différente si les Alliés avaient eu plus d'idées, s'ils s'étaient montrés plus accessibles à cet idéalisme dont il est redevenu de mode de se moquer, mais qui n'en a pas moins gagné la guerre? Il serait risqué de l'affirmer; et, par ailleurs, reconnaître et proclamer les erreurs des Alliés n'est à aucun degré nier, pallier ou même absoudre les très lourdes fautes, les responsabilités pesantes de ceux qui les attaquent et les dénoncent aujourd'hui. La justice commande pourtant de convenir qu'à force de trouver partout les Alliés du côté de leurs adversaires, les partis avancés des pays vaincus avaient bien quelque droit à se sentir traités en ennemis, et à agir en conséquence. En Autriche, il eût mieux valu que le prétexte ne fût pas fourni aux socialistes, après une courte collaboration au pouvoir, de se retirer dans une opposition négative et stérile; et pour l'autorité morale et la valeur d'exemple de l'œuvre de relèvement qu'entreprend la Société des Nations comme pour la rapidité de son succès on souhaiterait que bienfaiteurs et contrôleurs étrangers vissent, en face d'eux tout le peuple autrichien formant bloc pour écarter le péril mortel que serait l'échec de la tentative internationale de relèvement. — Peut-être, après tout, ce souhait se réalisera-t-il à la douzième heure.

* * *

A s'exclure de toute collaboration à l'œuvre du salut public, les socialistes autrichiens gagnent peut-être de sauver leurs principes. Mais ils y perdent, assurément, d'accuser encore

ce déclin de l'influence de leur parti qui caractérise la phase présente de l'histoire de l'Europe, et de procurer à leurs adversaires, aux yeux de leurs concitoyens et de l'Europe tout entière, le monopole de mérites qui pourront bien un jour ou l'autre demander et obtenir leur récompense.

La fidélité du parti pangermaniste autrichien à l'alliance qu'il a conclue avec les socialistes chrétiens pour former la majorité et le cabinet actuels, qui approuvent l'arrangement de Genève, peut n'être qu'une attitude ou une ruse ; et il se peut que, l'arrangement adopté, les pangermanistes cherchent obliquement à en troubler l'exécution et à en provoquer l'échec. Mais il se peut aussi que leur réserve de principe en faveur du rattachement ne soit en vérité que de principe, qu'à suivre, dans ces quatre années, la marche des événements en Europe et surtout en Allemagne ils aient reconnu la vanité de leurs espoirs, au moins pour longtemps, que dans le vin âcre de leur bruyante politique de protestations, de démonstrations et de formules ils aient versé l'eau du réalisme. Leur passé autorise à soupçonner la manœuvre ; mais la justice interdit de la leur imputer sans plus de preuves. On sera vite fixé. Si le parti qui a repris le programme rendu naguère trop fameux par les Schönerer et les Wolf essaie de saboter le relèvement de l'Autriche, ce sera une difficulté de plus à surmonter, mais au fond assez peu grave : le groupe pangermaniste est peu nombreux, et sa force a toujours été faite de la timidité de ses adversaires bourgeois. Si, au contraire, il prête son concours à une expérience loyale, ce sera l'annonce d'un changement de très grande portée dans la vie politique de l'Autriche, et l'erreur des socialistes n'en apparaîtra que plus grave pour eux-mêmes.

Mais le rôle du parti de la Grande Allemagne n'est, après tout, que secondaire en ce moment : et c'est les socialistes chrétiens qui portent la charge de l'entreprise, qui courent les chances du succès et les risques de l'échec, et qui, peut-être, jouent toute leur position dans l'aventure. Il y a quelque chose de paradoxal à voir dans cette posture l'ancien parti de Lueger, qui, ayant débuté par les plus belles promesses de justice pour

toutes les nationalités autrichiennes et les plus violentes campagnes contre le chauvinisme magyar, avait fini par rivaliser de nationalisme avec les pangermanistes, et parfois par renchérir encore sur eux; et la sympathie que François-Ferdinand marquait à ce bas démagogue et à ses partisans, le dévouement servile aux Habsbourg dont Lueger et ses amis faisaient si bruyamment parade, sont d'assez piètres titres à la confiance d'une Europe sur laquelle l'aveuglement égoïste et stupide de l'Autriche habsbourgeoise a déchaîné la guerre. Mais le désordre, le désarroi de toute la politique autrichienne font que, depuis quatre ans presque, et plus nettement depuis deux, les socialistes chrétiens sont seuls à présenter un programme qui tienne compte des faits accomplis et des volontés des vainqueurs, qui certes ne rejette pas d'une façon définitive et absolue l'idée du rattachement, mais qui du moins en ajourne la réalisation assez loin pour rassurer ceux qui croient aux vertus du temps et à la puissance de consolidation des faits accomplis. Et puis, l'ancien parti de Lueger bénéficie de l'avantage d'avoir, pour le représenter, un chef personnellement digne d'estime et de confiance. On peut contester les idées de Mgr Seipel, craindre qu'il ne conserve au fond du cœur quelque chose de son loyalisme habsbourgeois passionné d'antan, estimer gênante pour tous la position d'un premier ministre d'Eglise, qui n'est ni un Richelieu ni même un Mazarin. Mais on ne doit pas oublier qu'il a fait partie du petit groupe d'hommes qui, à des titres divers et avec des talents inégaux, ont entouré et conseillé l'empereur Charles : et si vains qu'aient été leurs espoirs, si fort que les faits eussent déjà dépassé leurs idées au moment où ils s'en faisaient les champions, ils ont eu du moins tous le mérite de concevoir une Autriche humaine, pacifique et idéaliste, dans le temps même qu'à Vienne comme à Berlin, il n'était officiellement question que de conquêtes, d'oppression et de carnage.

Dans la préparation, lointaine et immédiate, des accords de Genève, Mgr Seipel a fait preuve, non des qualités d'un homme d'Etat de premier rang, mais d'habileté et de finesse. Il lui en faudra plus encore, beaucoup plus sans doute, pour

assurer l'exécution de la convention une fois ratifiée par le Parlement de Vienne, et notamment pour gouverner sous un contrôle en évitant l'apparence de n'être que le simple instrument d'une volonté étrangère. L'expérience sera curieuse d'un gouvernement affranchi en fait, pour deux ans, de la tutelle parlementaire, mais placé en même temps sous une tutelle internationale. Les difficultés du début, dont le comité financier a signalé l'inévitable gravité, la complexité des problèmes à résoudre, dont certains, tel celui de la diminution du nombre des fonctionnaires, posent les questions sociales les plus délicates et les plus douloureuses, la présence d'adversaires à l'affût de toute fausse démarche, l'incertitude d'une situation internationale générale où toute complication aurait ses répercussions sur l'organisme compliqué du contrôle à deux ou trois étages établi sur l'Autriche, tout cela n'est point pour rendre la tâche de Mgr Seipel commode ou enviable. Pour l'accomplir, ce ne sera point trop de l'appui qu'il trouvera dans l'autorité personnelle du président de la République autrichienne, M. Hainisch, et dans la bienveillance sincère dont sont aujourd'hui animés envers l'Autriche tous les vainqueurs d'hier, grands et petits.

* * *

Si le plan de Genève peut être appliqué sans à-coups et sans un trop grand allongement des délais qu'il fixe, si l'équilibre budgétaire de l'Autriche, et donc l'équilibre moral qu'il implique, est rétabli dans deux, ou quatre, ou cinq ans, l'une des plus graves obstacles au relèvement de l'Autriche aura certes disparu ; mais il s'en faudra de beaucoup que le relèvement lui-même soit accompli ou même assuré. Pour être essentiel dans ce problème, l'aspect financier n'en est pourtant que l'un des aspects. Il faut espérer que nul ne s'y trompe, et que, tandis que se poursuivra l'assainissement financier, les puissances intéressées et la Société des Nations s'attacheront à étudier et à mettre en application le programme économique d'ensemble dont seule la réalisation pourra permettre à l'Autriche de vivre.

Le comité économique consulté par la Société des Nations a fait là-dessus des recommandations fort sages. L'idée essentielle en est que, Vienne étant, par sa nature géographique, ville de passage, appelée à vivre du transit et de la commission, il faut, par des mesures appropriées, lui permettre de reprendre dans cette direction son ancienne activité et de la développer. Cela est très juste. Mais n'est-ce pas alors tout le problème du réajustement économique de l'Europe centrale qui se pose à nouveau? Et ce réajustement ne dépend-il pas de la réalisation de certaines conditions, les unes matérielles, économiques, les autres politiques et morales, non pas seulement en Autriche, mais dans les Etats voisins, dans l'ensemble des successeurs vainqueurs ou vaincus de l'ancienne monarchie des Habsbourg? Du point de vue économique, la crise autrichienne, la crise de Vienne, est la suite inévitable du bouleversement qui a rompu, brisé en sept tronçons une unité douanière et par suite économique vieille dans sa forme de près de trois quarts de siècle, et dans son fond de quatre cents ans, qui a fragmenté par des frontières, hérissé des barrières d'un nationalisme économique exaspéré par la passion politique un territoire où jusqu'alors les produits et les hommes circulaient librement sur plus de 600.000 kilomètres carrés. Le fait politique du morcellement est acquis, immuable. Mais entre l'indépendance économique des divers Etats successeurs, qui en est la conséquence nécessaire, et l'espèce d'interdépendance créée entre eux par des siècles de vie commune, une conciliation est possible. Elle eût pu se faire, dès le début, imposée par une volonté du dehors : c'est encore un des points où les Alliés, faute d'avoir appris, n'ont pas compris. Depuis, sous la pression d'une nécessité que nul des intéressés ne peut méconnaître, quelque désagréable qu'en soit à certains l'aveu, elle a commencé à s'amorcer. Divers arrangements particuliers, les conventions générales de Portorose[1], le secours que la Tchécoslovaquie a, l'an dernier, résolument apporté à l'Autriche, témoignent de cette orientation nouvelle. Qu'elle se manifeste

1. Dont le texte, jusqu'ici, n'a pas été publié.

et s'accentue, c'est une preuve évidente des heureux progrès de l'esprit de solidarité internationale dans l'Europe centrale. Si l'Autriche peut se relever, ce n'est que grâce à ces progrès déjà acquis, et à ceux que l'on est encore en droit d'attendre. Elle est indépendante, non pour l'avoir voulu, mais pour y avoir été contrainte, au nom d'une nécessité internationale. La République autrichienne est une création internationale, et il est ainsi naturel que son avenir dépende de l'épanouissement de l'idée de la solidarité internationale dans les esprits et de sa réalisation croissante dans les institutions.

Les accords de Portorose ont ouvert une phase nouvelle dans la politique économique de l'Europe centrale. Appliqués sur certains points, ils ont donné déjà d'appréciables résultats. Ils en auraient donné encore davantage, grâce à une mise en pratique plus complète, si, des conditions où ils sont été signés, de certaines interprétations aussi qu'on a voulu parfois leur donner, ils n'avaient pris, aux yeux de jeunes Etats peu défiants et à bon droit susceptibles, figure d'entraves, d'empiètements tentés sur leur souveraineté et de prétexte à ingérences politiques : les délibérations économiques de la conférence de Gênes ont, à certains moments, révélé non sans bruit cette révolte instinctive. Les précautions prises à Genève pour réduire à l'extrême la part de la politique dans les accords en vue du relèvement de l'Autriche, pour fermer la porte à toute intrigue, pour substituer à l'action dispersée, jalouse, divisée des puissances rivales la tutelle bienveillante et désintéressée de la Société des Nations, auront sans doute ici un effet salutaire. Les accords de Portorose ont été, dans le domaine restreint de l'Europe centrale, une affirmation de l'esprit de solidarité internationale. Ceux de Genève ont le même caractère, en plus grand et en plus franc. C'est dans cette voie seulement que, par étapes, l'Europe centrale, à mesure qu'elle se pacifiera moralement et politiquement, retrouvera son équilibre économique.

De la nature profondément internationale du problème autrichien découlait une solution aisée, durable, élégante, « la » solution : faire de Vienne une capitale internationale. Toute l'histoire d'Autriche en démontrait la nécessité si, se dégageant

du fouillis des batailles et des traités, et se libérant de l'illusion dynastique, on cherchait à saisir le sens des causes profondes qui, depuis dix siècles, ont déterminé la vie de ces régions du moyen Danube. Mais peu d'hommes, en Europe avaient réfléchi sur ces questions et les connaissaient : et, loin d'entendre ou de demander leur avis, on a volontairement négligé, on a traité en suspects ou en ennemis les plus éminents et les plus sûrs d'entre eux. Complète, la solution internationale signifiait l'établissement à Vienne du siège de la Société des Nations. Partielle, elle y mettait seulement ceux des services de la Société, qu'il est sans inconvénient pratique de séparer du centre. Dans l'un et l'autre cas, les grands palais du Ring, vidés par la faillite habsbourgeoise, offraient à l'amphictyonie universelle une hospitalité que le niveau de la couronne autrichienne rendait doublement tentante ; et une population qui est, de nature, polie et avenante eût accueilli avec enthousiasme des hôtes qui lui apportaient le salut, et plus encore peut-être, des raisons de se reprendre à l'espoir et la certitude de vivre. — Quelle aberration ! Germaniser la Société des Nations ? — Mais Vienne est-elle donc une ville germanique ? On y parle allemand, sans doute ; mais on n'y a point l'esprit allemand, ni prussien, ni même, n'en déplaise aux incorrigibles faiseurs de chimères, bavarois. Dans les rues, à l'auberge, au théâtre, dans les boutiques, l'allemand ou le viennois auraient continué à résonner, sans danger pour l'esprit de la Société des Nations, sans offense à sa dignité. Mais, dans le moyen ou le grand commerce, parmi les intellectuels, dans la société, les langues internationales, qui depuis longtemps y sont en honneur, auraient conquis, à côté de l'allemand et à ses dépens, une place importante et bientôt prépondérante. Il faut bien peu connaître et comprendre Vienne pour croire que la moins nationale, la moins politique des grandes villes européennes ne se serait pas, avec une surprenante rapidité, adaptée à sa condition nouvelle de ville internationale.

Le problème autrichien a beau n'être, au fond, qu'un problème de Vienne, il ne s'ensuit pas que toute formule qui résout la question de Vienne assure nécessairement la cohésion

et l'avenir de la République autrichienne. Mais la formule internationale, sans nul doute, aurait eu ce mérite. Si la Vienne affamée, misérable, inactive, dont les populations rurales se détournaient parce qu'elles n'en pouvaient plus rien tirer et qu'elles eussent dû au contraire la soutenir, si cette Vienne redevenait riche, vivante, exubérante, si le dollar, la livre, le franc, toutes les monnaies nobles y affluaient, si tout ce qu'elle avait besoin d'acheter, elle pouvait le payer en ces espèces recherchées et enviées ou par les produits qu'elles lui permettaient de fabriquer ou d'acquérir, le mépris et la haine des provinces ne faisaient-ils pas place, dans l'instant, au respect et à l'amitié, ou plutôt encore à la flatterie et à l'adulation? Le même intérêt qui naguère éloignait les provinces d'une capitale déchue, les ramenait désormais vers la capitale relevée. Pour être d'une nuance assez spéciale et fondée surtout sur la considération des avantages matériels, ce n'en était pas moins, reconstitué, un sentiment national, un patriotisme autrichien.

Vienne ainsi soustraite à l'attraction germanique, les éléments internationaux de sa civilisation propre, par où elle se distingue si nettement de l'allemande, renforcés, complétés par les apports d'Occident, d'outre-Manche, même d'outre-Océan, quelle sûreté, quel rempart pour l'esprit européen de paix, d'ordre, de stabilité, dans tout cet Orient, balkanique et ukrainien ou russe, dont la capitale habsbourgeoise reste encore par la force d'une longue habitude la métropole intellectuelle et commerciale ! Pour les jeunes Etats récemment émancipés de sa tutelle politique et légitimement jaloux de protéger leurs propres foyers de culture nationale contre une rivalité dangereuse, quelle garantie aussi que cette internationalisation réelle et définitive ! Tant qu'il reste dans l'âme de Vienne quelque chose de la capitale de l'empire habsbourgeois, tant qu'il subsiste une possibilité qu'elle redevienne la seconde capitale d'une Allemagne agressive, et qu'elle reprenne le rôle de satellite de Berlin où elle a été si funeste à l'humanité, Belgrade ni Prague, en dépit de tous les accommodements politiques, ne peuvent cesser complètement de voir en elle

l'ancienne ennemie, de rester en garde contre le danger qui peut brusquement surgir à nouveau. Mais du jour où elle est une sorte de ville fédérale de l'Europe tombent, avec le soupçon et la rancune, les plus graves obstacles qui retardent ou empêchent le rétablissement dans l'Europe centrale d'un équilibre parfait et stable.

Depuis quatre ans, l'Autriche a été la première — si l'on fait abstraction de la Russie, où les conditions étaient si différentes — à voir se poser les questions les plus graves qui inquiètent la conscience européenne : désordre économique, bouleversement de l'échelle de toutes les valeurs, fléchissement de la moralité publique, déchéance sociale des intellectuels, recul menaçant, de la civilisation. En ce sens encore s'est révélée sa nature internationale, et comme sa prédestination à être en petit un miroir de l'Europe. Soutenir l'Autriche, chercher à la relever, c'est donc aujourd'hui, pour l'Europe, s'aider elle-même. Voilà la signification profonde de l'appel en faveur des savants et des intellectuels viennois que vient de lancer la Société des Nations : il faut à Vienne, à la fois préserver l'intelligence d'une catastrophe qui, locale dans ses manifestations, l'atteindrait cependant dans sa dignité et sa valeur à travers tout l'univers, et sauver l'un des plus anciens, des plus intéressants, des plus vivants naguère encore parmi les centres de la civilisation européenne. La culture viennoise a bien tenu sa place en Occident ; elle a rempli sa mission bienfaisante surtout vers l'Orient. Sans la politique des Habsbourg, ce rôle eut été plus grand, cette mission plus heureuse, et l'esprit de Vienne plus largement international. Aujourd'hui que les Habsbourg ont disparu, que la monarchie autrichienne ou austro-hongroise est abolie à jamais, que Potsdam a perdu la force de menacer le monde de son hégémonie, il reste à Vienne la tradition de cette culture originale, œuvre des siècles, dont le caractère européen ou humain doit s'accentuer sous l'action de l'esprit de l'Europe nouvelle créée par la guerre. L'intervention de la Société des Nations arrache l'Autriche à l'abîme, si l'Autriche veut être sauvée, et il ne paraît pas douteux qu'elle le veuille. Le péril imminent

est ainsi ajourné, mais la question d'Autriche, la crise autrichienne, n'en est pas résolue. Car, à côté de son aspect matériel, qui est très grave, elle a un aspect moral, qui l'est peut-être encore plus. Vienne est une déracinée. Il lui faut trouver un nouveau milieu où s'adapter, une mission nouvelle à remplir, une tâche à la mesure de sa taille et de sa tradition. Or elle ne les trouvera que si elle s'installe résolument et si on l'aide à s'installer dans un rôle nouveau, de médiatrice dans le domaine intellectuel et économique, de gardienne du feu sacré de l'esprit international.

Louis Eisenmann.

# ENCORE LES LANGUES VIVANTES

L'article *Au Secours des langues vivantes*, que j'ai publié dans la *Vie des Peuples* du 10 septembre, soutenait trois affirmations principales : 1° que la contrainte en matière de méthode dans un pareil enseignement est plus nuisible qu'utile ; 2° que la méthode « directe », étant, par définition, lente et incomplète, ne peut donner de bons résultats moyens que si on l'associe à une dose d'indirecte qui sera déterminée selon la langue étudiée, l'âge des élèves et l'expérience du professeur ; 3° enfin que les résultats de la contrainte en matière de méthode se traduisaient par une décadence des études, en dépit du formidable travail fourni par les maîtres.

Cet article m'a valu beaucoup de réponses de professeurs, et quelques lettres de personnes en dehors de l'enseignement. Je ne saurais assez dire à ces correspondants ma profonde reconnaissance pour le sérieux, la courtoisie, la patience dont ils ont fait preuve dans une discussion qui, pour quelques-uns d'entre eux, a pu être pénible. Entre hommes de bonne foi, il ne pouvait guère en être autrement, mais le constater n'en est pas moins une joie. J'ai beaucoup profité de ce qui m'a été dit ou écrit, et, de cette façon, je suis plus à même de préciser maintenant mes idées et de répondre à quelques objections.

A cet effet, il est nécessaire de dégager d'abord de ces réponses les deux courants opposés qui s'y manifestent : appro-

bations et contradictions. Toutefois, il est bon au préalable de prendre nettement position en face d'une question que je n'avais pas envisagée, mais que des événements récents ont imposée à l'attention de notre corporation : c'est l'hostilité supposée des pouvoirs publics contre le développement de l'étude des langues vivantes. Tels de mes correspondants ne m'ont-ils pas affirmé que « je faisais le jeu de nos adversaires » ?

Je ne suis pas tout à fait de cet avis. Je pense que le cri d'alarme que j'ai poussé aura été, dans l'ensemble, plus utile que nuisible, parce qu'il aura provoqué une sorte « d'examen de conscience. » Je ne saurais croire qu'il puisse se trouver un seul administrateur responsable pour soutenir que l'étude approfondie des langues vivantes est une chose négligeable, et qu'il faut réduire la place qu'elle occupe dans les programmes de l'Enseignement secondaire. La guerre a trop bien montré qu'il y avait intérêt à parler la langue de ses amis, et aussi celle de ses ennemis, pour qu'il y ait à cet égard la moindre hésitation. D'autre part, la tendance résolument pacifiste à laquelle adhère toute la société européenne souligne encore mieux l'importance capitale qu'il y a pour nous à pratiquer les langues vivantes, si nous voulons vivre et utiliser les marchés que nous a ouverts notre résurrection. Il semble tellement évident que les langues vivantes sont un instrument de choix pour la lutte pacifique de la civilisation, que je ne puis me représenter qu'il y ait nulle part doute sur ce point. On ne songe certainement pas en haut lieu, j'en suis fermement convaincu, à réduire notre enseignement : nul plus que moi ne serait hostile à un pareil dessein, parce que je le jugerais dangereux pour le pays.

Donc, sur la question de l'utilité des langues vivantes, je partage l'avis de tous mes contradicteurs. Si je ne veux pas, pour les langues vivantes, tuer les autres disciplines, je ne suis pas davantage disposé à tuer les langues vivantes au profit d'autres disciplines.

* * *

J'ai dit plus haut que je voulais classer en deux courants distincts les réponses qui m'ont été adressées.

De ceux (ils sont la grande majorité) qui m'ont approuvé je dirai peu de chose, sinon que je leur sais un gré infini de leur courage. Beaucoup m'écrivent : « Vous dites tout haut ce que la plupart d'entre nous pensent tout bas » — et quelques-uns ajoutent tristement : « Mais vous prêcherez dans le désert ». Tous me donnent le sentiment d'avoir exprimé l'idée même qui les préoccupait, à savoir ceci : « Pourquoi me forcer à passer tant d'heures à mal enseigner ce que je pourrais enseigner si vite et si bien, libérant ainsi un temps précieux pour l'*utilisation* de la langue ? » C'est l'idée que je soutenais en disant : « Desserrez un peu l'étau ; quand vous aurez un professeur honnête qui ne voudra faire de la méthode directe qu'un usage non exclusif, approchez-le avec sympathie et jugez-le sur les résultats qu'il obtient ; soyez moins intransigeants sur la manière, et d'autant plus sur la *conscience* — et sur la *science* des maîtres. »

Mais voici l'autre courant, celui des contradicteurs. Oh ! entendons-nous, de contradicteurs absolus, j'en ai eu très peu. Sauf un correspondant qui me dit que je n'ai rien compris du tout à la question, je n'ai pas reçu une seule lettre où l'on n'accorde que j'ai vu juste, au moins sur certains points.

La première critique que l'on me fait — et j'y ai répondu plus haut, c'est celle de l'inopportunité.

La seconde objection, la plus générale, émane de professeurs arrivés, parisiens pour la plupart, très cultivés, dévoués à leur enseignement et rompus à la discussion des méthodes. Ils me disent : « Certes, vous avez fait à la méthode directe beaucoup de critiques justes — mais vous retardez un peu. La méthode directe exclusive, c'est un épouvantail que l'on a agité vers 1903-1904 devant les maîtres récalcitrants. En réalité, il n'est défendu à aucun de nous, à l'heure actuelle, d'employer le français, là où il le juge utile, et nous ne nous privons pas, nous, de l'utiliser. En revanche, la méthode directe forme des élèves d'élite qui savent et sentent la langue étrangère, et qui, spécialisés, deviennent les égaux des

plus cultivés d'entre leurs camarades issus des disciplines classiques. »

Ici, il faut distinguer. Certes, je suis heureux d'apprendre que M. M. X. ou Y., grands défenseurs de la méthode directe, professeurs justement réputés, producteurs d'un nombre respectable de jeunes élèves d'élite, avouent faire des accrocs à la méthode directe, telle que la définissent les *Instructions* de 1908. J'avoue que je m'en doutais un peu. Mais, dans l'état actuel des choses, si un débutant ou simplement un mince professeur de province se permettait d'agir ainsi et se faisait prendre, il est sûr, et des exemples le prouvent, qu'il s'exposerait à de sérieuses remontrances. Les professeurs parisiens ou ceux des grandes villes ne sont jamais des débutants, et sont rarement des maîtres négligeables. Supposez que le moins patient des inspecteurs surprenne l'un d'eux à faire réciter à de petits enfants une liste de verbes forts, qu'arrivera-t-il ? Si l'inspecteur fait mine de s'étonner, le maître n'aura pas de peine à lui montrer qu'il ne borne pas son enseignement à ces exercices « indirects », mais que ses élèves sont bien dressés à comprendre des phrases allemandes, voire même à en prononcer. L'inspecteur pourra discuter, conseiller la prudence ; il sait qu'il n'a pas ici de conversion à opérer, que le professeur dont il vient de suivre la classe est intelligent, pénétrant, fin, énergique et dévoué. Il n'y a donc pas d'observation à lui faire. Mais si c'est un débutant ou quelque professeur obscur de la province qui se fasse surprendre dans les mêmes conditions, l'inspecteur n'aura pas, ne pourra pas avoir la même attitude que tout à l'heure. D'abord, il ne connaît que fort peu ce maître, il ignore si sa connaissance de l'allemand est approfondie, s'il est orienté vers les méthodes nouvelles, ou vers celles de l'ancien temps. Il se croira donc tenu de le mettre sévèrement en garde contre de pareils exercices, de lui expliquer qu'ils sont non seulement nuisibles, mais inutiles, que l'on peut, que l'on *doit* s'en passer. Même si cette observation est faite avec douceur, ce qui peut n'être pas toujours le cas, le maître ainsi repris ne retombera plus dans la même « erreur ». Il se sent désormais un peu

suspect : le plus simple est de chausser les souliers de tout le monde et de faire son métier en conscience, mais en s'attachant plus à ne pas « pécher » qu'à obtenir des résultats remarquables. Il sait que ses élèves sont un petit troupeau docile mais souvent médiocrement doué, à quelques exceptions près ; il sait aussi qu'on lui envoie ça et là des élèves n'ayant rien appris encore de la langue vivante qu'il enseigne. Il travaillera de son mieux, certes, mais sans guide pratique, et, en tout cas, il se gardera bien d'innover, car innover serait risquer de se perdre.

Voilà pourquoi ce qui est la vérité au bord de la Seine, ou de tel autre grand fleuve de France, est erreur dans une obscure sous-préfecture. Voilà pourquoi il y a, en face de la méthode représentée par les *Instructions* de 1908 et par les inspections, deux attitudes différentes, selon que l'on est quelqu'un ou bien simple hoplite dans la nombreuse phalange. Voilà pourquoi j'ai dit dans mon précédent article et je répète ici qu'il est essentiel de « desserrer l'étau », de ne pas s'hypnotiser sur des détails de méthode, mais de chercher, sous certaines conditions d'unité faciles à déterminer, une féconde diversité de l'enseignement des langues modernes, qui peut devenir le plus vivant de tous. En d'autres termes, la méthode directe n'a malheureusement pas cessé pour tous également d'être « l'épouvantail » créé pour la réforme initiale, et cette circonstance diminue dans de graves proportions l'effort utile que fournit le grand nombre, la foule des professeurs moyens, qui contribue, bien plus que ne font les maîtres réputés, à établir le niveau de notre enseignement des langues vivantes. Il semble donc logique de demander pour tous, sinon l'égalité absolue, au moins une certaine « autonomie », ainsi que me l'écrivait un maître qui passe, à bon droit, pour l'un des meilleurs.

L'objection à laquelle je viens de répondre contenait une autre affirmation, à savoir que l'on formait tous les ans, par la méthode directe et les méthodes y annexées, une remarquable élite. Rien n'est plus exact. Je crois même que, plus les enfants sont intelligents, travailleurs, curieux de s'ins-

truire, plus la méthode directe doit présenter pour eux d'attrait et de profit. Mais à côté de ces jeunes gens remarquables, je ne puis oublier la série grise de leurs condisciples pour qui, souvent, le baccalauréat sera le terme des études désintéressées. Cette série grise, en somme, c'est la majorité de la population scolaire de France, c'est la pépinière de la partie active de la nation. Oui, certes, je suis heureux de voir leurs camarades, les « as », pénétrer les finesses de la langue étrangère ; mais je voudrais que tous emportent du lycée, au moins, une connaissance minimum de la langue, et, surtout, un cadre solide de connaissances, qui leur permettrait de compléter, dans la suite, si besoin était, ce qu'ils auraient appris dans leurs années de classes. Quand je regarde les choses d'un peu haut, les résultats moyens m'intéressent plus que les exceptions, sans compter que ces résultats moyens sont la pierre de touche de notre enseignement. Il est beaucoup plus utile pour le pays que, sur une classe de 30 élèves, 25 ou 26, ou même davantage, sortent du lycée capables de se « débrouiller » dans un texte et dans un pays étrangers, qu'il ne l'est de voir un ou deux élèves d'élite se détacher de cette même classe où, sauf en eux, la langue étrangère n'aura laissé ni traces ni intérêt. Aussi bien, ces élèves d'élite, peut-on les dresser dans n'importe quelle discipline, et souvent un peu de terre à terre leur rendrait service, car une généralisation prématurée, une effusion de sentiment littéraire trop tôt éclose, un unisson passionné avec l'âme d'un autre peuple, qui ne seraient pas assez appuyés sur des connaissances extrêmement précises, toutes ces fleurs trop tôt épanouies risquent de ne jamais porter de fruits.

On m'a dit également : « Les exemples et les moyennes que vous donnez sont vraiment un peu gros. Si telle est la moyenne de votre Académie, c'est qu'elle est plus faible que les autres. D'ailleurs vous omettez de tenir compte de la guerre ».

A cela je réponds que, dans le choix du point de vue d'où je considère les bacheliers, je me distingue de mes contradicteurs. Sans doute, comme eux, je me réjouis quand je vois

des élèves distingués. Mais je fais plus attention qu'eux, je pense, à l'élève moyen, au médiocre spécialiste de B ou de D ou simplement au non spécialiste d'A ou de C. Peut-être la production de mon Académie n'est-elle pas brillante : dans ce cas ce serait affaire d'inspection, car nous comptons de grands lycées, et nous régnons jusque dans la région parisienne. Je sais, tout au moins, que certains établissements, qui ne sont pas d'ailleurs exclusivement d'Etat, envoient à l'examen quelques sujets remarquables, et que, dans notre ressort, on s'intéresse aux langues étrangères. Si donc nous apparaissons à tel voisin privilégié comme plus faibles que les autres, il peut bien y avoir, parmi les causes de cette faiblesse, une question fortuite de personnes, mais il doit y avoir sûrement aussi une question de méthode mal comprise ou mal appliquée. Lorsque, en effet, j'ai débuté dans cette Académie, il y a 25 ans, les résultats moyens étaient bien meilleurs qu'ils ne sont à présent. Or, comme je ne suis pas le seul à constater la décadence ; il y a apparence que les hommes n'en sont pas seuls responsables, mais aussi le système.

Pour la guerre, l'influence, incontestablement, en a été déplorable sur la jeune génération. Mais je sais de près ce que représentaient les générations de 1913 et de 1914, que la guerre n'avait pas touchées : certes, elles n'étaient pas au niveau que j'ai signalé l'autre jour, mais, chez elles, on remarquait déjà, à côté d'une certaine habitude d'entendre de l'allemand et même d'en prononcer des phrases, une série de faiblesses directement produites par les erreurs d'une méthode incomplète exclusivement employée.

On m'a opposé également un autre argument tiré de la guerre, en me disant : « Il n'y a pas une nation alliée qui ait fourni en interprètes un effort comparable au nôtre ». Il est certain que ni les Anglais, ni les Américains, ni les Russes n'ont brillé sur ce terrain. Notre ministère de la guerre a disposé d'emblée d'un corps d'interprètes éprouvés et a ensuite trouvé parmi les jeunes gens spécialistes de la langue requise des interprètes auxiliaires. Mais, le fait que des licenciés, ou agrégés, ou certifiés d'allemand ou d'an-

glais parlaient bien et couramment ces langues prouve-t-il quelque chose sur les mérites de la méthode qui les enseigne dans l'Enseignement secondaire? Tout au plus pourrait-on en conclure que, contrairement à leur réputation, les Français peuvent apprendre à merveille les langues étrangères. C'est une raison de plus pour les leur enseigner le mieux possible et le plus rapidement possible.

On m'a dit encore : « Vous accusez la faiblesse des études de langues vivantes; mais, le latin, qu'en direz-vous ?» — Je sais que l'ensemble des études est médiocre à l'heure actuelle, et un journal de notre spécialité a relevé d'innombrables cocasseries dans une version latine corrigée au baccalauréat. Pourtant, dussé-je être taxé de paradoxe, je répondrai que les études latines ont presque le *droit* de n'aboutir qu'à de médiocres résultats pratiques, c'est-à-dire à de médiocres exercices d'examen,mais que les langues vivantes,au contraire, *n'ont nullement* ce droit. C'est qu'il y a, entre les études latines et les nôtres une différence essentielle: les études latines sont des éléments de culture; les langues vivantes le sont aussi, mais elles sont, en plus, des *instruments*. Il est de médiocre importance qu'ayant reçu une longue culture gréco-latine, je n'aie jamais été solide latiniste : le profit que j'ai tiré de mon dressage gréco-latin est resté entier, malgré mon défaut de brillant dans certains des exercices qui s'y trouvaient accolés. En revanche, il est pour moi de haute importance que mon professeur d'allemand (le même durant toutes mes classes) m'ait inspiré un goût vif pour cette langue et fourni de solides assises pour en perfectionner l'étude, dès que j'ai pu séjourner à l'étranger. La culture gréco-latine n'aboutit pas à une *possibilité* mécanique, ainsi que fait l'étude de la langue vivante : c'est pour cette raison qu'on ne peut les confondre. L'enfant qui n'a subi que la première de ces cultures aura, j'en suis convaincu, tiré de ses études un profit éminent, mais ce profit ne se manifestera que par une *préparation de terrain*. Au contraire, l'enfant qui a étudié une langue vivante doit aboutir, *pour le moins*, à l'acquisition d'un instrument, et *ensuite*, à une culture moderne.

Par conséquent, on peut trouver des enfants qui ne sont pas bons latinistes, et qui, cependant, auront subi avec profit le dressage par le moyen de la culture classique : mais on ne pourra pas trouver un enfant qui soit faible en langues vivantes, et qui soit, en même temps, capable de profiter de la sérieuse et importante culture que nous pouvons donner par le moyen de ces langues. Tout cela peut paraître assez subtil, mais me semble évident. La compréhension que nous prenons durant nos études des langues anciennes est, en effet, tellement approximative, qu'il faut bien admettre que la valeur de la culture qu'elles confèrent provient d'autre chose que de la pénétration totale dans les arcanes de leurs expressions.

Les langues vivantes, au contraire, s'ouvrent presque d'emblée à la compréhension de l'élève, dès qu'il est familiarisé avec quelques centaines d'idiotismes. C'est cela d'ailleurs qui vaut aux langues vivantes les dédains de certains classiques endurcis : ils ne voient dans l'étude de la langue vivante que le premier temps, l'acquisition de l'instrument, qui est à la portée du premier venu ; mais ils oublient qu'il y a un second temps beaucoup plus délicat, la *culture* par la langue étrangère, celui-ci difficile et plein d'intérêt.

L'argument tiré de la faiblesse des études latines ne prouve donc rien pour ou contre les langues vivantes, puisque les deux disciplines ne sont pas comparables entre elles. Mais il semble évident que le professeur de langues vivantes doit, avant de se vanter de fournir à ses élèves une culture étrangère, avoir abouti chez eux à l'acquisition d'un instrument, c'est-à-dire à la connaissance pratique de la langue, ou, pour parler plus exactement, à *des* connaissances pratiques *dans* cette langue.

Un correspondant m'écrit d'autre part que ni les *Règlements* de 1902, ni les *Instructions* de 1908 ne proscrivent l'étude de la grammaire, ainsi que je l'aurais laissé entendre. — J'en conviens sans peine, mais il y a la manière. Voici ce que disent à ce propos les *Instructions* :

« La grammaire a une importance capitale. Ce que nous devons

apprendre aux enfants, c'est non un charabia, mais une langue correcte, et en même temps que le sens des mots, il faut enseigner leurs formes. Mais de même que l'étude du vocabulaire doit se faire par intuition, la grammaire doit pénétrer dans les jeunes intelligences par insinuation. On ne parle point de la règle, on montre, dans une série de phrases, écrites au tableau, les formes diverses du substantif, du verbe et de l'adjectif, sans oublier les pronoms. Quand ces formes sont inscrites, bien comprises, on en tire le paradigme: on le fait trouver par les élèves. Tout cet enseignement doit se faire également dans la langue étrangère: le vocabulaire nécessaire est à peu près le même dans toutes les langues.. »

Il ne faut pas oublier que, si ces *Instructions* sont considérées par les professeurs d'avant-garde comme une étape dépassée, il n'en est pas de même pour les débutants et pour la masse anonyme de nos maîtres : pour eux, elles sont la loi et les prophètes. Même si, après la guerre, un peu de jeu s'était fait dans leur respect pour ces recettes, il n'en resterait pas moins vrai qu'elles ont dominé l'enseignement pendant plusieurs années, ce qui, à mon sens, explique en partie les piteux résultats moyens obtenus.

La grammaire ne peut-être utilement expliquée dans une langue étrangère à des enfants qui, par définition, ne comprennent pas encore cette langue. Nous autres qui avons appris, par la méthode la plus directe, c'est-à-dire par la méthode maternelle, le français parlé, nous n'en avons pas moins dû, pour savoir convenablement notre langue, pour l'écrire et la parler correctement, apprendre à l'école des règles de grammaire française. Comment supposer que, vers neuf ou dix ans, nos enfants auront, vis-à-vis d'une langue étrangère, une sorte de grâce d'état qu'ils n'ont pas eue vis-à-vis de leur langue maternelle? Qu'on le veuille ou non, l'abstraction qui s'exprime par le moyen d'une règle de grammaire est un travail de plusieurs générations, destiné à procurer aux générations futures une économie de temps, en leur fournissant un résultat acquis, gros d'applications indéfinies : rechercher soi-même la règle, au contraire, c'est mépriser ce travail d'abstraction et tâtonner indéfiniment, c'est, en un mot, perdre du temps.

Il paraît évident, au contraire, et l'exemple de plusieurs professeurs de premier plan le démontre, que c'est faire une grosse économie de temps et d'efforts, et s'assurer un excellent moyen de contrôle, que faire apprendre *par cœur* aux enfants la règle importante. Qu'ensuite on la leur fasse retrouver par des exemples, rien de plus légitime. Mais, quand, dans leur mémoire fraîche, ils auront gravé solidement, d'une façon indélébile, les quelques règles fondamentales et les paradigmes capitaux, vous aurez, même chez les plus médiocres, un point d'appui solide pour les études ultérieures. Naturellement, cette étude grammaticale doit se faire dans la langue maternelle et être extrêmement courte. Les meilleurs professeurs ne craignent pas de l'introduire : pourquoi ne la tolérerait-on pas chez les plus modestes d'entre leurs collègues?

N'oublions pas que, même chez les bons candidats actuels, la netteté grammaticale a diminué, depuis que les règlements ont voulu faire jouer les élèves avec la grammaire comme ils peuvent le faire sans grand danger avec le vocabulaire. Or elle est chose importante dans les langues modernes. Seule, elle donne la compréhension adéquate des conversations et des textes. Je voudrais citer à cet égard un exemple typique qui montre la gravité possible des conséquences d'une confusion née d'une ignorance grammaticale. Un industriel français, parlant le russe, avait pour associé un Russe. Discutant un jour la somme qu'il convenait de verser à une certaine administration pour obtenir une certaine fourniture ou licence, le Français dit au Russe :

« Combien pensez-vous que cela puisse nous coûter?

— Oh ! répond le Russe, après réflexion, dans les 600.000 roubles (*lysiatch chesl sol*).

— Si peu que cela? s'écrie le Français , qui avait compris mille six cents roubles (*lysiatcha chesl sol*) ».

D'où venait l'erreur de notre compatriote? De la grammaire : il avait confondu un nominatif singulier avec un génitif pluriel, et il ignorait la signification du nom de nombre

post-posé. Pourtant, il croyait savoir le russe et le parlait couramment[1].

On voit par cet exemple le danger d'une acquisition approximative d'une langue étrangère, et l'importance de notions grammaticales précises. Sur ce point, j'en suis sûr, nous sommes tous d'accord.

Vient ensuite la question des exercices scolaires. A cet égard, le monde enseignant est fort divisé. Cela tient, je crois, à deux causes : d'une part, une véritable phobie des anciennes méthodes dites indirectes (certains professeurs éminents voient rouge quand on leur parle de l'ancien temps : de l'autre, le fait que nulle part autant que dans l'enseignement des langues vivantes, ne fleurissent les *recettes*. Tous ceux des professeurs qui réfléchissent à leur enseignement préconisent quelques exercices dont ils tirent le plus grand profit: pour les uns ce sera la version orale ou écrite, pour les autres, le thème d'imitation oral ou écrit, ou bien le récit, etc. etc. Pour moi, loin de craindre cette divergence de vues, je crois qu'elle ne peut être que féconde. Personnellement, je tiens que, conduits intelligemment par un homme qui connaît bien la langue qu'il enseigne, tous les exercices scolaires d'autrefois et d'aujourd'hui peuvent être utilisés à leur tour pour le plus grand profit des élèves. L'essentiel est qu'ils soient conduits avec méthode et non livrés au hasard. Je souhaiterais donc de la part de l'inspection le plus grand libéralisme à cet égard. Il faut bien comprendre que, même sous la forme de demandes et réponses, l'enseignement purement oral développe chez l'élève la passivité, parce que la totalité de la classe ne s'intéresse jamais à ce qui est dit par le professeur ou par les bons élèves. C'est pour cette raison que ceux des exercices soit oraux, soit écrits, qui exercent la sagacité des enfants et, par suite, peuvent être considérés comme *actifs* doivent être largement employés. On a, avec raison, banni du baccalauréat la narration en langue étran-

1. Il y a là plusieurs erreurs qui portent sur le choix des mots et la grammaire. Je n'ai retenu que les dernières pour plus de simplicité. On voit du moins que la personne dont il s'agit n'avait appris le russe que par l'usage, par la méthode directe. L'exemple est authentique.

gère, épreuve trompeuse quand elle s'adresse à des jeunes gens qui ne savent pas parfaitement la langue dans laquelle ils rédigent. La version et le thème d'imitation ont été conservés. Ces deux exercices révèlent, à l'examen, combien manquent de précision les connaissances grammaticales des élèves moyens, et même des bons. Sans même parler du thème, qui n'a pas trouvé grâce dans les hautes sphères de la méthode directe, la version montre à l'évidence qu'à la majorité des enfants, la phrase allemande n'apparaît pas ce qu'elle est, un ensemble rigoureusement défini, où chaque mot a sa place obligatoire. On est même étonné de voir combien peu les élèves sont exercés à la version précise. C'est en partie à la version latine, on le sait, que dans la culture classique, on en version latine est toujours des tout premiers ou le premier en français. Or, puisque nous avons la prétention, à mon sens justifiée, de pouvoir, au moyen des langues modernes, fournir aux enfants une véritable culture [1], pourquoi ne pas faire une place de choix à cet exercice de la version précise qui est un des meilleurs atouts de la maison d'en face, la maison des humanités? Pourquoi? je vais vous le dire. C'est parce qu'il faudrait faire un violent effort pour se détacher de cet emploi exclusif de la langue étrangère qui constitue la méthode directe, pour jeter tout à coup les élèves dans un corps à corps avec un texte, pour leur imposer un travail de précision et de souplesse, alors que, jusqu'ici, toutes les fois qu'on leur a parlé exclusivement allemand, on ne leur a pu présenter les choses qu'en gros et comme à travers un voile. Voilà pourquoi la version inspire encore certaines défiances, j'entends la version littéraire, car si nous voulons dépasser le stade utilitaire d'acquisition de la langue comme instrument et aboutir à une culture, nous sommes bien obligés de recourir à des exercices littéraires.

1. Nous ne sommes pas seuls, nous autres spécialistes, à accorder aux langues modernes une haute valeur de culture. Ceux qui ont lu, dans la *Revue Universelle* du 1er janvier 1922, l'article de M. Maurice Barrès pourront s'en convaincre. Dans son étroit nationalisme, l'écrivain dénonce la grande influence (nocive selon lui) que nous exerçons sur les âmes enfantines en leur révélant le *Volkslied* et le *Conte*, c'est-à-dire l'âme populaire germanique. On ne saurait trouver un témoignage plus désintéressé puisqu'il nous est hostile.

L'étude détaillée des exercices scolaires d'hier et d'aujourd'hui nous entraînerait hors du cadre de cet article. Je voudrais donc, avant d'exprimer certaines suggestions, montrer ce qui me semble acquis par l'examen des objections et des acquiescements que j'ai cités.

Ce qui m'a frappé, dans la correspondance reçue, c'est combien les mots sont puissants, mais vides, et combien, si on en presse le sens, on s'aperçoit vite que les adversaires les plus acharnés sont bien près de s'entendre. Les uns disent, comme moi, que la méthode directe, telle qu'elle a été imposée, a fait du mal. Les autres soutiennent qu'elle n'a jamais été appliquée intégralement dans une classe. Ces deux affirmations ne font-elles pas également justice de la méthode directe absolue des *Instructions* de 1908.

Sur l'utilité d'exercer les élèves à parler la langue étrangère, il n'y a pas l'ombre d'un doute. Dans le camp de ceux qui m'approuvent et dans le camp adverse, on est d'accord sur ce point. On est d'accord aussi, ou presque, sur la nécessité de profiter de la fraîcheur de mémoire des enfants pour leur faire apprendre *par cœur* le minimum de grammaire indispensable. Sur les modes d'emploi de la méthode directe et des exercices indirects règne, au contraire, une grande et salutaire diversité, et il est inutile d'y insister, car c'est ici question d'application et non de principe.

On voit donc que tous ceux des maîtres qui réfléchissent à leur enseignement sont, à quelques nuances près, très voisins de conception : pour eux, la classe, même faite à des débutants, doit comporter une partie, aussi courte d'ailleurs qu'on voudra, dans laquelle sera assurée, en français, l'acquisition des notions indispensables de toute espèce. Le cahier, l'écriture, le livre apparaîtront dans toute leur « horreur » dès le début. La phobie du français sera supprimée : on admet que, quand on veut dire quelque chose de précis, quelque chose de général, de nécessaire, il faut le dire en français et non dans la langue étrangère.

Voilà, en gros, en très gros, si l'on préfère, ce que l'ensemble de mes correspondants admet avec moi. Pour les uns,

cela signifie « appliquer intelligemment la méthode directe », et pour les autres « se libérer du joug absolu de la méthode directe ». Tout est affaire de définitions. Ce que je vois là, pour ma part, c'est un desserrement de l'étau, c'est l'utilisation rationnelle des facultés de l'enfant et des forces vocales du professeur, c'est, à l'intérieur d'un cadre solide, mais souple, l'introduction d'un régime de liberté. Qu'on applique ce régime dans toute la France, du haut en bas; qu'on ne fasse plus à un excellent maître de procès de tendance; qu'on s'assure du bon travail fourni, des résultats fixés; qu'on soit sans pitié pour ceux qui ne savent pas ce qu'ils devraient enseigner, comme pour ceux qui profitent de la période de transition pour n'obéir à aucune direction et somnoler avec leurs élèves; qu'on agisse ainsi, et, en peu d'années, la moyenne des connaissances en langues vivantes se relèvera à un niveau qu'elle n'a jamais connu.

* * *

Tout le travail qui vient d'être esquissé serait rendu beaucoup plus facile, si grande attention était accordée, dans les lycées, à l'enseignement pour les débutants. Il ne semble pas que l'administration se soit beaucoup préoccupée de cette question. Ce sont probablement les censeurs qui font les tableaux de service, et, naturellement, ils font « commencer » les élèves en langues vivantes par les professeurs dont c'est le tour ou le rôle. A mon avis, il serait essentiel que les élèves fussent « commencés » toujours par les maîtres les plus experts, les plus dévoués, et ceux qui parlent le plus facilement et le plus purement la langue étrangère. La raison en est que la mémoire enfantine est d'une étrange fidélité, et qu'elle gardera pour toute la vie scolaire le son d'un mot mal prononcé ou la déformation d'une mauvaise méthode. Je ne crois pas qu'un seul de mes collègues de l'enseignement secondaire considère comme au-dessous de lui de faire une classe de débutants: une amélioration rapide serait, sans nul doute, le résultat d'une organisation comme celle que je préconise, et qui doit être techniquement réalisable.

J'en trouve une preuve indirecte dans les résultats obtenus dans de petits établissements, où il n'y a qu'un seul professeur d'allemand ou d'anglais, et où ce professeur est bon. J'ai eu, jadis, au lycée de Sens, un professeur de ce genre, M. Marignac, un homme qui avait le génie de la simplification linguistique et celui du dévouement professionnel : voilà quelque quarante ans qu'il est mort, et cependant, ceux de mes camarades d'alors que je revois ont, autant que moi, qui suis un spécialiste, conservé la marque indélébile de son enseignement. Nous avons dans notre Académie des hommes du même genre, il y en a certainement bien d'autres en France. Si les petits établissements nous présentent souvent des candidats bien supérieurs à ceux de grands lycées, c'est que leur professeur unique a, d'une main experte, « commencé » leurs jeunes élèves, qu'il a ensuite suivis de bout en bout durant toutes leurs classes.

Combien pernicieuse, en revanche, sera dans un tel établissement, l'influence du professeur unique qui prononce mal et sait imparfaitement la langue étrangère ! Voilà plusieurs générations d'élèves jetées dans la vie sans l'appoint d'une langue vivante utilisable. Or, n'est-ce pas dans les petits établissements qu'on case les médiocres licenciés? Ils feraient peut-être moins de mal dans de grands lycées...

Mais il n'y a pas de débutants que parmi les élèves; il y en a aussi parmi les professeurs. Pour toutes les disciplines, on les jette, avec leur parchemin comme seul viatique, dans une classe de lycée ou de collège. Le cours de pédagogie qui accompagne la préparation à l'agrégation n'a rien de pratique : il est théorique, et, comme tel, confié aux professeurs de philosophie. Les brèves semaines du stage ne sont guère plus efficaces. J'ai souvent pensé que, pour les langues vivantes, où la « manière » a tant d'importance, le système qui consiste à vous jeter à l'eau pour vous apprendre à nager est particulièrement dangereux. Lorsque j'ai débuté dans l'enseignement secondaire, au lycée de Bordeaux, en 1892, je n'étais pas médiocrement préoccupé par mon manque de préparation technique. J'avais des classes fort nombreuses de 6e, 5e, 4e et 3e modernes, et devant moi se posaient ensemble la ques-

tion de la discipline et celle de l'enseignement. Un de mes collègues, qui était la risée de ses élèves, m'offrit de me faire voir comment « cela se pratiquait » ; je le remerciai. Les autres me dirent simplement que cela irait tout seul. Les meilleurs avis me furent donnés par mon prédécesseur, un professeur remarquable, M. Dulom, qui, malheureusement dépourvu du titre que je possédais, fut invité à me céder la place. Modeste à l'excès, dévoué, adoré de ses élèves, il me transmit deux classes (6e et 5e modernes) où les sept ou huit premiers élèves comprenaient déjà un récit fait en allemand ; il avait dressé ces deux classes à chanter de petites chansons allemandes ; c'était un précurseur et un maître précieux ; on en profita pour l'envoyer au collège du Blanc... L'embarras moral où je me suis trouvé, il y a trente ans, alors que la méthode était laissée complètement libre, doit se retrouver tous les ans chez les débutants. Cette situation est extrêmement préjudiciable à l'enseignement, car les débutants n'ont d'autre ressource que de suivre les conseils d'un collègue ou de se souvenir des procédés employés jadis par leurs propres maîtres au lycée, c'est-à-dire, trop souvent d'imiter la médiocrité ou de continuer la routine.

Je ne suis pas assez grand clerc en administration pour proposer ici un remède. Le procédé allemand, qui impose au futur professeur, muni de son diplôme, un stage d'un an à accomplir sous la direction d'un autre professeur éprouvé, est, sans nul doute, meilleur que le nôtre : nos maîtres les plus autorisés l'ont recommandé jadis ; on leur a répondu que le caractère français répugnait à ce système, que nul professeur ne voudrait faire sur un stagiaire un rapport défavorable. Pourtant, nous avons l'inspection et l'administration supérieure. Invoquerait-on de plus, aujourd'hui, l'argument financier? En tout cas, qui ne voit le profit que tirerait notre enseignement tout entier d'une organisation dans laquelle des professeurs choisis, triés par les inspections, tout en instruisant leurs élèves, prépareraient, dresseraient leurs futurs collègues et successeurs.

Une question encore mériterait d'être soulevée : celle de la connaissance approfondie d'une langue chez les professeurs qui l'enseignent. Plusieurs de mes contradicteurs ont chari-

tablement émis l'opinion que ceux qui m'approuvaient étaient des paresseux, ou des hommes parlant imparfaitement la langue étrangère, et par suite hostiles à la méthode directe. Sur ce point, ils se trompaient de tout, car les lettres d'approbation que j'ai reçues émanent d'excellents agrégés, certifiés ou docteurs, parisiens et provinciaux, à qui le maniement de la langue étrangère n'offre aucune difficulté.

Il n'en reste pas moins vrai qu'il existe des professeurs qui sont fort légers de science et de conscience, et je me demande si l'Inspection est armée contre eux. Nous vivons, en effet, sur le système des parchemins; une fois qualifié par un diplôme, un homme l'est pour la vie. Je me demande jusqu'à quel point il ne serait pas utile de reviser, après inspection sévère et assez longue, tels diplômes qui ne correspondent plus à rien. La simple menace d'une telle revision serait un excitant peut-être suffisant pour certaines indolences professionnelles.

Ne pourrait-on pas, d'autre part, prendre modèle sur ce qui dans l'armée se passe pour la cavalerie? Chaque fois qu'un officier de cavalerie est promu à un grade supérieur, il est envoyé à l'école de Saumur pour y faire un stage. Si l'on pouvait, dans notre discipline, imiter en quelque façon, cette manière de procéder, on arriverait à peu de frais, à remettre en forme certains maîtres, dont la préparation technique a été un peu rapide, ou qui, par suite d'un long séjour ininterrompu en France, ont perdu le contact vivant avec la langue qu'ils enseignent. En fait, nombre de nos maîtres sont dans ce cas, et rien n'est tenté pour les remettre à flot. S'ils se laissent aller à la négligence, soit qu'ils manquent d'ambition, soit qu'ils approchent de la retraite, on se trouve désarmé contre eux : on ne peut ni les améliorer ni se séparer d'eux, comme ferait un chef d'industrie d'un employé qui ne serait plus à la hauteur de sa tâche. On les laisse donc dans leur position présente, en se consolant par l'idée que dans un certain nombre d'années, ils prendront leur retraite. En attendant, ce sont les élèves qui pâtissent... Et l'on s'étonne ensuite que les résultats moyens soient si médocres !...

* * *

J'arrête ici mes suggestions, et j'essaie de me résumer. En somme, le fait capital qui ressort de la discussion est le suivant : la notion de *méthode* n'a, en soi, qu'une importance relative des plus faibles; toute la force, toute la qualité de l'enseignement se résument dans l'énergie, l'intelligence et le savoir faire du maître. La méthode à elle seule ne peut rien organiser, rien créer en langues vivantes. Un maître intelligent et dévoué aura toujours de bons élèves, quelle que soit la méthode qu'il emploie; par contre, un médiocre, un paresseux ou un sot aura beau employer la méthode la plus perfectionnée, les résultats qu'il obtiendra seront médiocres ou nuls. C'est le maître qui fait tout, non le règlement. Voilà le point qui n'a pas été saisi par les *Instructions* de 1908. Là, en effet, le problème a été retourné, en ce sens qu'on a cherché à imposer un procédé unique, unilatéral, et à l'imposer tyranniquement, comme si tous les maîtres et tous les élèves de France avaient les mêmes qualités et la même mentalité, et comme si la méthode était omnipotente. De là, à mon sens, les luttes, les discussions et les médiocres résultats.

Si, au contraire, on admet avec moi que c'est le maître, avec ses connaissances, sa conscience, son adresse professionnelle, qui importe avant tout, il n'est plus besoin de décréter une méthode absolument rigide, et il faut accorder aux professeurs une large liberté. Mais alors, ce n'est plus la fidélité à la méthode officielle qui sera le criterium de leur mérite. Pourvu qu'ils respectent certains principes qu'il faudra déterminer, c'est à leurs œuvres qu'on les jugera. Il n'y aura plus de talons rouges, il y aura des équipes également zélées, progressant toutes vers le mieux par les voies « directes » ou par des voies « mixtes ». Juger les maîtres sur leurs œuvres, c'est peut-être une formule américaine : elle ne m'effraie pas cependant. Je crois qu'avec un peu de doigté, on pourrait l'appliquer d'une manière fort précise, et qu'elle serait infiniment utile à la cause et au salut des langues vivantes dans notre pays.

Jules LEGRAS.

# A PROPOS DE LA TROISIÈME ASSEMBLÉE DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

(Genève, Septembre 1922)

La troisième Assemblée de la Société des Nations mérite d'être signalée à l'attention des juristes et des diplomates. Les juristes trouveront un curieux sujet d'observations dans l'évolution d'une Société politique encore à ses débuts. Les diplomates verront par quel processus lent, mais semble-t-il fatal, la forme des négociations internationales se modifie et échappe aux procédés traditionnels.

* * *

Nous avons toujours eu foi dans les destinées de la Société des Nations, non pas par mysticisme ou par idéologie, non pas même par pacifisme, car il ne suffit pas d'un acte de désir pour provoquer des réalisations. La Société des Nations doit, à notre sens, avoir pour fondement logique et purement réaliste la constatation d'un fait social international : la solidarité économique, financière, commerciale, intellectuelle, la solidarité de culture et d'échanges qui unit les différents peuples et dont la guerre et l'après-guerre mondiales fournissent, croyons-nous, à tout esprit non prévenu, une démonstration péremptoire. La vague de nationalisme outrancier qui déferle aujourd'hui sur la plupart des Etats n'est qu'en apparence contradictoire avec le phénomène de

la solidarité mondiale. Elle est un contre-coup psychologique de la guerre, absolument passager. Si bien que la Société des Nations, sous sa forme actuelle qui d'ailleurs n'est pas sa forme définitive, viendrait-elle à péricliter ou même à disparaître, nous ne mettrions pas en doute un seul instant qu'une autre Société des Nations, sous une forme analogue ou différente, renaîtrait presque instantanément. Une organisation politico-économique mondiale est aujourd'hui nécessaire à l'humanité.

Elle naît des besoins nouveaux des rapports internationaux; elle s'en dégage progressivement et lentement avec la force de l'inéluctable. On peut, certes, contrarier ou retarder ce dégagement si l'on s'obstine dans les partis pris et l'incompréhension. On peut au contraire le hâter si on étudie scientifiquement ce développement à la lumière des expériences diplomatiques et constitutionnelles des différents Etats et des différentes Fédérations. Mais quelles que soient l'impulsion ou les entraves dues à l'intervention de la volonté humaine, l'élaboration de la Société des Nations n'en arrivera pas moins au terme nécessaire que les circonstances lui assignent.

On en a fait l'expérience cette année. Les problèmes qui se sont posés devant l'Assemblée, la façon surtout dont ils se sont posés, ont donné l'impression très nette d'une extension spontanée de la compétence de la Société, indépendante de la volonté même des hommes d'Etat qui jouaient les premiers rôles. Cette spontanéité, cette activité intrinsèque, ce dégagement autonome d'une vitalité propre, découlant de la seule existence d'un organisme encore inadapté aux besoins qu'il doit servir, mais qui de lui-même se moule sur eux et s'efforce de les satisfaire, constitue un phénomène naturel de sociologie internationale, qui mériterait un examen approfondi.

* * *

S'il est un domaine dans lequel les sceptiques s'accordaient à refuser tout avenir à la Société des Nations, c'est bien celui

du règlement pacifique des conflits internationaux : Instituez, disaient-ils, une cour d'arbitrage permanente en la décorant même du nom de juridiction, afin de la mettre à la disposition des Gouvernements de bonne volonté, ou mal préparés à recourir à la force ; confiez au Conseil, aréopage des grandes puissances, des pouvoirs de médiation pour les cas exceptionnels où il lui arrivera de réaliser un accord unanime et d'imposer sa volonté à quelques Etats de moyenne grandeur. Mais ne caressez pas la chimère de confier à une nouvelle Pentarchie, à une nouvelle Sainte Alliance, fût-elle démocratique, le *Pacigéral* universel. Ce n'est qu'aux yeux des non initiés et pour une opinion publique simpliste que la Société des Nations peut être avant tout un organisme destiné au maintien de la paix. Elle doit se borner à poursuivre l'accomplissement des tâches humanitaires dans lesquelles elle excelle, des tâches scientifiques dont une de ses branches, le Bureau International du Travail, s'est fait, dans le domaine de la production, une spécialité. Tout au plus ambitionnera-t-elle de mener à bien la coordination de certains services publics internationaux, comme les transports et l'hygiène, sur le modèle de ce que furent jadis l'Union postale universelle ou celle des chemins de fer. Mais aller au delà c'est chercher la faillite et, à brève échéance, la disparition ! »

On pouvait objecter à ces incrédules que la Société des Nations avait en matière diplomatique remporté quelques succès : le règlement des îles d'Aaland ; l'apaisement, tout au moins, dans l'affaire de Vilna ; et l'an dernier, dans la question de Haute-Silésie, la solution du menaçant conflit germano-polonais. Mais on répondait par les échecs d'Arménie ; l'abstention dans la guerre russo-polonaise et dans la guerre gréco-turque. On faisait valoir que la question des Aaland était d'une importance relative ; que celle de Vilna n'avait pas abouti à une solution ; qu'enfin le règlement de Haute-Silésie n'était en fait qu'un « laissé pour compte » des Chancelleries et du Conseil Suprême.

Un laissé pour compte, c'est bientôt dit ! Mais ne peut-on retourner l'argument, et montrer que si le Conseil de la

S. D. N. aboutit là où les cabinets et le Conseil Suprême échouent, c'est la preuve de la supériorité de ses méthodes et de la nécessité de son intervention?

Cette année même un autre problème, au moins aussi ardu, au moins aussi dangereux que celui de Haute-Silésie, était venu devant le Conseil de la Société des Nations, dans des circonstances analogues, c'est-à-dire après avoir été revendiqué puis abandonné par le Conseil Suprême comme insoluble : le problème autrichien. En 1921, à une époque où la couronne valait encore quelque chose et où l'énergie productrice du peuple autrichien ne s'était pas encore totalement détendue, la Commission économique et financière de la Société des Nations avait envoyé une mission à Vienne qui en était revenue avec la conviction que l'on pouvait encore faire beaucoup pour la restauration de l'Autriche. Mais les Chancelleries avaient fait peu de cas de cette initiative et s'étaient crues destinées à opérer elles-mêmes le sauvetage. On sait quel fut le résultat. La question d'Autriche avait émigré du terrain économique sur le terrain politique et, comme jadis au chevet de l'homme éternellement malade, des héritiers présomptifs regardaient le moribond et se regardaient eux-mêmes entre eux avec des yeux sans tendresse. Il y avait là l'Allemagne, la Tchécoslovaquie, l'Italie, dernière venue, *ultima sed non minima*,.. La situation devenait critique lorsque MM. Lloyd George et Poincaré, à Londres, décidèrent de prier la Société des Nations de vouloir bien reprendre en main une affaire considérée comme désespérée.

On sait quel fut le résultat. Cependant que l'Assemblée siégeait, le Conseil confiait à sa Commission économique et financière le soin de lui apporter des plans de restauration *économiques et financiers* de la situation autrichienne. Il adoptait un programme de réformes intérieures et de crédits garantis, dont il confiait le contrôle à un Commissaire dépendant exclusivement de la Société des Nations et soustrait par conséquent à l'influence délétère des combinaisons politiques qu'aurait engendrées fatalement l'établissement d'un condominium ou d'une Commission internationale.

Le jour même où se terminait l'Assemblée, les membres du Conseil pouvaient venir lui assurer formellement que le règlement autrichien devait être considéré comme acquis, et, quelques jours après, en effet, toutes les signatures nécessaires étaient échangées. Encore un « laissé pour compte » des Chancelleries dont le Conseil de la S. D. N. trouvait le moyen d'habiller assez bien une situation diplomatique singulièrement compromise !

* * *

Le succès autrichien est un succès du Conseil; mais, cette année, une sorte de liaison intime s'est établie entre l'Assemblée et le Conseil. L'Assemblée semble avoir compris que sa composition même, la multiplicité de ses membres, la lourdeur de sa procédure, l'absence de permanence de ses sessions, sa composition hétéroclite, lui interdisent de jouer normalement un rôle politique effectif. Elle ne peut au maximum que donner des directives et suggérer au Conseil certaines initiatives. C'est ce qu'elle a fait en ce qui concerne une proposition de M. de Brouckère relative aux événements de Géorgie; en ce qui concerne le réglement de la situation de la Galicie orientale et la création du foyer arménien. Sur ces trois points elle s'est bornée à donner au Conseil un mandat très large.

Au contraire, elle a discuté à fond dans l'une de ses Commissions, la troisième, une question extrêmement grave, la plus grave qui pût être portée devant elle : celle de la limitation des armements.

L'expérience des deux Conférences de La Haye et spécialement de la seconde, celle de 1907, pouvait amener à penser que le problème de la limitation conventionnelle des armements constituait une sorte de quadrature de cercle. Le Pacte et les travaux de la Commission permanente consultative et technique créée par le Conseil, ceux même de la Commission mixte instituée pour la suppléer, auraient pu jusqu'à ces derniers temps fortifier cette même opinion. Il

semblait qu'une limitation des armements ne pût être imposée que par la force et à des vaincus. Le précédent de Washington n'a rien de très probant car, au fond, la limitation des armements navals qui y a été réalisée ressemble beaucoup plus à un partage de sphères d'influence maritimes qu'à un règlement pacifique permettant de laisser de côté les armements. Et l'on était bien près d'admettre qu'il était inutile de parler de limitation conventionnelle des armements avant d'avoir trouvé les moyens de résoudre pacifiquement les conflits internationaux, sous peine de mettre, comme l'on dit vulgairement, la charrue avant les bœufs.

Pourtant une étape fut franchie lors de la session de la Commission temporaire mixte à Paris en Juin 1922. Lord Robert Cecil y proposa en effet que toute limitation d'armements eût pour contre-partie un engagement corrélatif de garantie défensive. C'était offrir un succédané acceptable, en l'absence d'organisation juridictionnelle internationale, obligatoire et effective. Lord Robert Cecil convenait qu'on ne peut arracher aux Etats le droit essentiel de se défendre, si on ne leur fournit en échange la sécurité. Cette sécurité sera quelque jour garantie par le jeu même de l'organisation politique internationale, mais, en attendant ce jeu normal et régulier, un pacte de garantie générale, ou des pactes de garantie particuliers, peuvent fournir des sécurités équivalentes et permettre des désarmements partiels, régionaux ou généraux. L'Assemblée, après sa troisième Commission, s'est unanimement déclarée en faveur de ce système. Elle a proclamé que tout plan de réduction des armements ne pouvait aboutir pleinement que s'il était général, et que la garantie devait être fournie par un accord défensif engageant les parties contractantes à se porter réciproquement assistance suivant un plan préétabli.

Cependant la délégation française, par la voix du sénateur Henry de Jouvenel, s'efforçait d'arriver à des pactes de garantie effectifs comportant des stipulations militaires précises. Elle soutenait que le traité de garantie général était à l'heure actuelle irréalisable et qu'il fallait procéder par étapes, con-

clure d'abord des traités de garantie particuliers aboutissant à des limitations d'armements plus restreintes et proportionnées au degré de sécurité obtenu. La délégation anglaise, hors d'état de faire accepter par l'opinion publique d'Outre-Manche des pactes de garantie comportant des stipulations d'ordre militaire, finit cependant par admettre que les deux ordres d'engagements doivent être concomitants. Finalement on aboutit à des formules transactionnelles, pratiquement assez inopérantes, mais dont l'étude allait donner lieu à des constatations d'une envergure inattendue.

L'Assemblée s'inspirant en effet de conclusions déjà formulées par la Commission économique et financière provisoire, constata que le problème de la limitation des armements est en liaison intime avec la situation économique générale; qu'aucun désarmement conventionnel n'est possible s'il n'est basé sur un sentiment de confiance et de sécurité généralisé, et qu'il faut pour cela que la situation économique se rapproche de la normale, car les relations entre peuples dépendent de l'équilibre de leurs échanges et de la stabilité de leur solidarité matérielle. Bien au-dessus et bien au delà de la passe d'armes diplomatique franco-anglaise, ce qui apparut à l'Assemblée, c'est qu'il n'y aurait pas de pacification véritable et par conséquent pas de désarmement effectif, tant que le gros problème des réparations et celui des dettes interalliées n'auraient pas trouvé de solution. Le désarmement moral doit précéder le désarmement matériel et il ne peut se produire que par l'assainissement de la situation économique que ces deux questions empoisonnent. Et l'Assemblée exprima le vœu de voir le Conseil suivre ces questions d'aussi près que possible pour aboutir, s'il se pouvait, même sans le concours des Etats-Unis, à une solution d'ensemble du problème des réparations et du problème des dettes interalliées, qui dans son esprit se trouvaient étroitement jumelés.

Vœu platonique, dira-t-on. Qui sait?

Le précédent du sauvetage autrichien doit sur ce point faire réfléchir. Le problème de la restauration européenne est

d'une envergure autrement large que celui de la restauration autrichienne, mais il est de même nature. C'est un problème économique que les retards apportés à le résoudre ont fait émigrer sur le terrain politique. La question des réparations ne saurait se régler que par des réformes d'ordre intérieur dans le budget et l'administration allemands et par des crédits, des emprunts. C'est vers cette solution que s'orientera vraisemblablement la Conférence de Bruxelles. Mais aboutira-t-elle? De plus le ressort psychologique, l'énergie productrice, semblent abandonner le peuple allemand comme ils ont abandonné le peuple autrichien. Même si la Conférence de Bruxelles aboutit à dresser un programme et à édicter des sanctions, il est fort possible que les réalisations se dérobent et qu'on se trouve en face d'un nouveau laissé pour compte des Chancelleries impuissantes. La Société des Nations serait peut-être alors appelée à intervenir une fois de plus à titre d'*ultimum subsidium*.

Mais, ce qu'il y a de remarquable dans la façon dont le problème s'est posé devant elle, c'est qu'elle en a été saisie pour ainsi dire automatiquement, sans qu'aucune manœuvre, aucune tactique même d'une Puissance ou d'un groupe de Puissances aient été développées en vue de ce résultat. La Société des Nations a été mise en face du problème parce que le problème est mondial, que tous ses membres sont intéressés à sa solution, que l'opinion publique universelle s'en préoccupe, qu'il y a là en un mot un « cas international » qui affecte a solidarité humaine. Par cela seul que la S. D. N. existe, elle devait tôt ou tard, — aujourd'hui d'une façon encore incertaine, demain d'une façon plus précise, — s'occuper des réparations et des dettes interalliées.

* * *

Un phénomène analogue s'est produit en ce qui concerne le règlement du conflit oriental.

C'est pendant l'Assemblée de la Société des Nations que s'est déroulé l'épisode final et décisif de la guerre gréco-turque,

le rush des kémalistes jusqu'à Smyrne. L'Assemblée, émue du sort des populations qui fuyaient vers les côtes, s'est immédiatement mise en devoir de leur procurer des secours en argent, en vivres et en transports. Mais elle hésita à intervenir entre les belligérants par voie de médiation comme le proposait le docteur Nansen. Cette initiative eût risqué en effet de croiser l'action que les grandes Puissances ont entreprise depuis de longs mois et qui aboutit aujourd'hui à la Conférence de Lausanne. La Commission compétente se borna à rédiger une résolution qui affirmait le désir de l'Assemblée d'appuyer tous les efforts faits en vue du rétablissement de la paix, en chargeant le Conseil de prendre les mesures qu'il estimerait opportunes à cet effet, sans toutefois s'ingérer aucunement dans les négociations en cours. On imagine mal un vœu plus platonique. Or, au moment même où l'Assemblée se montrait ainsi circonspecte, MM. Poincaré, Curzon et Sforza, dans la note de Paris du 23 septembre, prévoyaient l'intervention de la Société des Nations dans l'établissement du régime et dans le contrôle des Détroits, et invitaient la Turquie à poser sa candidature devant l'Assemblée pour pouvoir former ou même présider la Commission qui serait instituée à Constantinople. Il est possible que depuis lors les Chancelleries aient fait machine en arrière et que le rôle qui sera réservé à la Société des Nations par la Conférence de Lausanne, dans l'organisation des Détroits, ne soit pas aussi considérable qu'on pouvait l'espérer. L'avenir nous renseignera sur ce point ; mais, quoi qu'il en soit, ce qu'il faut constater, c'est qu'une fois de plus, dans la question du règlement oriental, ce sont les Chancelleries elles-mêmes qui ont offert à la Société des Nations une compétence que son Assemblée n'osait pas réclamer. L'évolution de la S. D. N. vers ses destinées politiques se poursuit presque à son insu. C'est à elle que l'on pense toutes les fois que surgit une difficulté, parce qu'on la sent plus apte que les Chancelleries elles-mêmes à la trancher. Elle devient une sorte d'exutoire pour les diplomates aux abois et l'on peut déjà lui appliquer le mot célèbre : si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer !

* * *

La supériorité de la S. D. N. sur les Conférences diplomatiques et les tractations directes entre Chancelleries tient à deux ordres de causes. Les unes sont de nature psychologique, les autres de nature technique.

Au point de vue psychologique, ce qui donne à la Société des Nations une autorité particulière, c'est son caractère d'internationalisme. Nous sommes bien loin de prétendre que toute visée particulière ou toute préoccupation politique et égoïste restent étrangères aux hommes qui composent l'Assemblée ou le Conseil. Il serait enfantin de croire que leur mentalité d'hommes d'Etat, appartenant à des Nations déterminées, disparaît par le seul fait de leur réunion à Genève. Nous avons été en particulier le témoin des compétitions nationales ou même personnelles qu'ont pu soulever certaines questions telles que les distributions des présidences et vice-présidences, l'élaboration d'un règlement pour l'élection des membres non permanents du Conseil, etc.. L'homme reste le même partout avec ses susceptibilités nationales et ses vanités individuelles. Il n'y a pas de « grâce d'état » dans la politique internationale. Mais il n'en reste pas moins que l'ambiance seule de l'Assemblée ou du Conseil, le contrôle discret et mutuel qui s'exerce collectivement sur les ambitions réciproques, l'influence des opinions objectives qui peuvent être émises par les représentants des Etats non directement intéressés, contribuent à dégager une atmosphère de modération, d'impartialité relative, de cordialité active, bien propre à favoriser des solutions généralement équitables, en tout cas acceptables. C'est une chose qui frappait, lors des deux dernières Assemblées, que le contraste entre les relations affables et même confiantes des représentants anglais et français à Genève, et la situation tendue des relations entre le Quai d'Orsay et le Foreign Office. Il en résulte que les décisions du Conseil, surtout lorsqu'elles sont corroborées et étayées par l'unanimité de l'Assemblée, acquiè-

rent une autorité morale si considérable qu'il deviendrait à peu près impossible à un Gouvernement de les enfreindre ouvertement et de braver à leur sujet l'opinion. Il en résulte également que ces décisions peuvent être acceptées sans humiliation par n'importe quel Etat et que le point d'honneur national ne risque pas d'en être affecté. L'Autriche, hier, a pu se plier aux conditions qui lui étaient imposées par le Conseil et accepter le contrôle de son Haut Commissaire. L'Allemagne, demain, pourra peut être accepter également de bonne foi une solution, parce que cette solution serait vraiment une solution internationale et ne sonnerait pas comme des exigences de vainqueurs. De même la Turquie peut accepter un contrôle des Détroits confié à une organisation analogue à la Commission du Danube, mais dépendant de la Société des Nations, sans paraître consentir une aliénation de souveraineté insupportable à ses sentiments nationalistes.

La seconde supériorité de la Société des Nations est d'ordre technique. Elle est outillée pour résoudre les problèmes délicats de la diplomatie actuelle, non pas sans doute encore d'une façon parfaite, mais beaucoup mieux toutefois que les Chancelleries et les Conférences ne peuvent l'être. Son secrétariat, organisé de façon méthodique et remarquablement recruté, possède une compétence qui lui permet en fait non seulement de préparer les débats, mais parfois d'influer légitimement sur leur direction. La diplomatie, de nos jours, devient de plus en plus œuvre de science et de moins en moins œuvre d'improvisation. On peut dire qu'il n'est plus guère une question diplomatique qui ne soit en même temps économique, commerciale, financière, c'est-à-dire *technique*, quand elle n'est pas purement scientifique comme lorsqu'il s'agit de transports, de travaux publics, d'armements, etc... Sans doute les Chancelleries et les Conférences disposent d'experts et de délégués techniques, mais elles les utilisent toujours hâtivement, en subordonnant leurs avis à des conceptions de politique pure édifiées a priori, ou à des compromis bâtards plus redoutables encore. Au contraire, à la Société des nations, les questions sont mises au point, au préalable, et ce sont sou-

vent les décisions des hommes politiques qui s'adaptent aux avis des techniciens Ainsi en fut-il en particulier dans la question de Haute-Silésie et surtout dans la question d'Autriche sur laquelle les éléments de solution ont été fournis par la Commission économique et financière. Lors de la Conférence de Gênes, les Commissions techniques de la Conférence ont elles-mêmes reconnu que les organismes de la S. D. N. étaient infiniment mieux outillés qu'elles-mêmes pour élaborer les solutions nécessaires et pour mettre en œuvre les principes qui avaient été adoptés.

Objectivité, technicité, ce sont là, on l'avouera, non seulement des éléments de succès actuel, mais des garanties d'avenir.

* * *

La technicité de la Société des Nations se révèle mieux encore dans ses organismes techniques que dans son activité politique. Sans doute l'influence du Secrétariat, pour discrète et anonyme qu'elle soit, se fait sentir sur le Conseil et l'Assemblée. Les hommes d'Etat qui composent l'un, et les représentants des gouvernements qui sont délégués à l'autre, possèdent sans doute une compétence économique et politique générale souvent très remarquable. Il est rare cependant qu'ils puissent s'être spécialisés dans les questions qui viennent à se poser au cours des différentes sessions du Conseil et de l'Assemblée. Ils ont besoin en tout cas de l'aide du personnel permanent du Secrétariat et son influence est souvent visible soit dans la conduite des débats, soit dans la rédaction de tel ou tel rapport, en commissions ou en séances plénières.

Le rôle du Secrétariat est considérable encore dans le jeu des organismes techniques qui sont directement rattachés à lui. Mais, lorsque ces organismes techniques ont pris leur forme définitive et conquis leur autonomie, ils tendent à mener une vie propre au sein de la Société des Nations et à conquérir une indépendance techniquement absolue. Il en est ainsi, par exemple, de l'Organisme international du Travail qui, bien que

faisant juridiquement partie intégrante de la Société des Nations, développe une activité absolument indépendante. Son Bureau, le B. I. T., ayant à sa tête Albert Thomas, n'est guère rattaché que financièrement au Secrétariat général de la S. D. N.

Mais il en est également ainsi de la Commission économique et financière qui n'est pourtant encore que l'embryon d'un futur organisme technique. Les personnalités de premier plan dont elle est composée, leur compétence hors de pair, la permanence virtuelle de l'institution, réduisent les liens qu'elle a avec le Secrétariat à des rapports purement administratifs et matériels; on ne saurait parler à aucun degré ni d'impulsion ni encore moins de subordination.

Si l'organisme de l'hygiène se présente au contraire comme une branche du Secrétariat, c'est qu'il n'a pu encore se constituer, par suite de ses difficultés diplomatiques avec l'Office international d'hygiène de Paris, en institution distincte et autonome. Quant à la coopération intellectuelle, elle n'existe encore qu'en puissance. L'organisation des transports et du transit est la seule, en réalité, qui, avec l'organisation internationale du travail, ait pris jusqu'ici figure d'une organisation technique véritable, dotée de ses rouages constitutifs essentiels.

Il convient d'insister sur ce point. Les organismes techniques constituent pour la S. D. N. les éléments essentiels de son rôle, actuellement peut-être les plus essentiels, ceux qui lui fourniront la base solide et nécessaire de sa vie internationale. On se figure en général que la S. D. N. a pour fonction première d'éviter les guerres en donnant une solution aux différends de politique extérieure. C'est une vue simpliste. Ce rôle est le rôle *final* de la Société des Nations, elle ne pourra maintenir la paix, comme toute organisation politique, que lorsqu'elle sera une organisation politique parfaite. Les États eux-mêmes ne sont parvenus à assurer la sécurité et la paix interne, par l'organisation de la justice et de la police, que lorsqu'ils ont atteint le plus haut stade de leur développement constitutionnel et administratif. La S. D. N. s'efforce par l'œuvre politique du Conseil, s'efforcera mieux encore par l'œuvre juridiction-

nelle de la Cour de La Haye, de substituer à la violence les solutions de la conciliation et du droit. Nous avons vu qu'elle y arrive parfois, mais, tant que les Chancelleries conserveront vis-à-vis d'elle une attitude lointaine et soupçonneuse, tant que les Gouvernements ne pourront se dessaisir en sa faveur, son action politique, malgré les résultats de la dernière Assemblée, restera précaire et hasardeuse. Pour arriver à la compétence universelle, pour se saisir d'autorité en matière politique, il lui faut atteindre un degré d'organisation que seul le développement des organismes techniques est de nature à lui procurer.

Les organismes techniques, lorsqu'on schématise leurs buts et leurs moyens d'action, se présentent tous en effet sous une forme analogue. Ils tendent à rapprocher, à uniformiser les diverses législations nationales, chacun dans son domaine particulier, et à relier l'action des différentes administrations internes. L'Organisme des communications et du transit, par exemple, qui a tenu sa première conférence à Barcelone en avril 1921, vise, au moyen de conventions ou de recommandations, à tisser au-dessus des membres de la S. D. N. une réglementation des communications internationales, une législation des transports et du transit. C'est un but analogue que poursuivaient avant-guerre les grandes unions, comme l'Union postale universelle, l'Union des transports par chemin de fer, etc,. Le principe capital était celui de l'unité de réseau, tendant à faire du régime juridique des administrations postales ou ferroviaires intéressées un régime commun à tous les administrés. On aboutirait ainsi de proche en proche à constituer au sein de la S. D. N. l'équivalent de véritables services publics internationaux fonctionnant au profit d'un peuple unique d'administrés.

On ne saurait trop insister sur la portée d'organisations de ce genre. Elles importent beaucoup plus au développement de l'internationalisme et à l'organisation d'une société politique universelle que le réglement à grand fracas d'un litige international. Dans un litige international, même si l'on parvient à éviter la guerre, les Nations restent face à face avec leur entité

propre, leur personnalité. Elles n'ont aucun point nouveau de contact. Dans l'organisation d'un service public international au contraire, il se réalise une certaine fusion, une certaine dénationalisation, une certaine internationalisation effective. Au fond il n'y a de société politique que d'individus, et ce qui forme la société politique c'est l'établissement d'une certaine solidarité matérielle entre ces individus, d'une certaine communauté, d'un *Commonwealth*, comme disent les Anglais, résultant de l'échange des produits, des services et des idées. Mais encore il faut que ces échanges soient possibles. Le progrès des instruments d'échange est donc intimement lié à la formation et à l'extension des sociétés politiques. Si la France s'est agrandie au delà de l'Ile-de-France, c'est parce qu'il est aussi facile aujourd'hui de communiquer entre Paris et Marseille, qu'il l'était jadis entre Paris et Compiègne. Les organismes techniques en engendrant des réglementations et des services publics internationaux ont donc un double rôle. D'une part ils mettent en œuvre une solidarité déjà existante, puisqu'il existe aujourd'hui des rapports entre tous les peuples de l'univers, mais d'autre part ils permettent à cette solidarité de s'intensifier, de s'étendre de plus en plus en lui fournissant ses instruments d'expansion. Ainsi les organismes techniques sont la base même du développement futur et de l'intégration progressive de la Société des Nations. Ils fournissent la matière pacifique d'un internationalisme progressif, économique et non politique, auquel viendra se superposer tout naturellement, lorsque le fruit sera mûr, le « gouvernement international », qui, actuellement, n'est encore qu'une chimère, et ne pourrait se réaliser que par la force, en faisant violence aux sentiments d'indépendance et de vitalité nationaux. C'est un sourd travail qui s'accomplit lentement, automatiquement, à mesure que les besoins se font sentir, mais qui ne progresse pas moins avec régularité et sûreté, si bien que l'on s'étonnera quelque jour d'apercevoir une société de peuples intégrée et déjà administrée, là où on se figurait n'être encore en présence que d'une mosaïque d'Etats.

Il nous a semblé cette année que la troisième Assemblée

avait insuffisamment apprécié le rôle des organismes techniques et leur importance capitale pour le développement de la société. La quatrième commission, celle qui s'occupe du budget, s'est laissée hypnotiser par les préoccupations financières qui dominent en ce moment la politique de tant d'Etats, et des plus grands, et qui devait avoir son contre-coup fatal sur le budget de la Société des Nations. Beaucoup de délégations avaient reçu des instructions draconiennes ; elles ont estimé, et l'Assemblée après elles, qu'il importait avant tout de faire des économies, de n'admettre aucune extension de services, de ne créer aucun service nouveau, sans distinguer, à notre avis, suffisamment entre les dépenses essentielles et les dépenses somptuaires. La férocité financière des membres de la commission du budget s'est exercée de préférence sur les organismes techniques, sans tenir assez compte non seulement de leurs possibilités d'avenir, mais des services qu'ils avaient rendus. On ne saurait ignorer cependant que c'est aux efforts de l'organisation de l'hygiène et de la commission des épidémies que l'on doit en grande partie d'avoir enrayé le fléau des épidémies qui, à travers la Pologne, menaçait d'envahir l'Europe centrale et occidentale. L'œuvre accomplie à la conférence de Varsovie a frappé les Américains eux-mêmes, et la fondation Carnegie n'a pas hésité à accorder pendant cinq ans une subvention annuelle considérable à la Société des Nations pour permettre à l'organisation de l'hygiène de poursuivre ses travaux. En présence de ces faits, on restait quelque peu étonné de voir l'Assemblée marchander les crédits qui lui étaient demandés. Le même sentiment d'étonnement s'est manifesté en présence des efforts qu'il a fallu que fît la délégation française pour emporter le vote de quelque cent mille francs or, pour la commission de coopération intellectuelle.

Le Secrétariat a manifesté lui-même une timidité excessive dans la défense d'institutions qui cependant sont parmi celles qui lui font le plus honneur. Mais il faut, malgré tout, demeurer optimiste. Le mouvement en faveur des Unions, qui se poursuivait avant la guerre jusqu'à en avoir pro-

provoqué la création de plus d'une centaine, reprendra certainement à mesure que se rétablira la situation normale des relations économiques internationales. Ce mouvement suivra le rythme de la solidarité matérielle qui gouverne les rapports internationaux; il prendra la forme des organismes techniques qui, à notre avis, ont fait leurs preuves, et qui, comme le prévoit le Pacte lui-même, sont appelés à se grouper sous la direction de la S. D. N. Déjà s'est tenue à Paris la Conférence des chemins de fer qui, bien qu'indépendante de celle de Barcelone, poursuit son œuvre et la complète. Elle a posé les bases d'une véritable union ferroviaire. D'autre part on peut prévoir que l'Office international d'hygiène de Paris va se fondre à bref délai avec les institutions d'hygiène de Genève. Certes, il est nécessaire, même en cette matière, de respecter les susceptibilités nationales, de tenir compte des situations acquises, des traditions de certains pays, de l'autonomie de certaines institutions qui ont établi leur siège dans d'autres capitales que Genève. Il y a des organismes autonomes et vivaces que la Société peut s'efforcer d'attirer à soi et d'utiliser, mais auxquelles elle ne saurait faire violence sans heurter de légitimes susceptibilités et compromettre ses intérêts mêmes. Là encore, il faut attendre d'une évolution naturelle les résultats espérés.

* * *

Mais ces résultats sont dans ce domaine comme dans le domaine politique d'une probabilité réelle. L'échéance seule est incertaine. La Société des Nations se développe aujourd'hui dans une ambiance économique et politique aussi peu propice que possible aux fins qui sont les siennes. A voir les progrès qu'elle fait, les horizons qui peu à peu s'entr'ouvrent devant elle, on peut juger de la rapidité que prendrait son évolution si les circonstances lui permettaient d'acquérir enfin l'universalité qui lui est indispensable et d'utiliser des relations internationales confiantes, normales, équilibrées. C'est miracle que la Société des Nations, née des leçons de la guerre, n'ait pas sombré dans la tourmente de l'après-guerre, dans l'anarchie

actuelle de la *Société de fait* internationale dont elle a pour but et la prospérité. Pour le moment « elle se fait de soi-même », la Société des Nations a devant elle un avenir illimité. Elle prendra toute sa signification lorsque seront rétablies la paix et la prospérité. Pour le moment « elle se fait de soi-même », elle prend racine dans l'humus international ; elle s'y enfonce avec d'autant plus de ténacité qu'il lui faut résister davantage à la tempête des événements ; elle est, en un mot, une chose vivante qui vient à son heure et dont la garantie d'existence réside dans sa nécessité.

Georges SCELLE.

# VIE ÉCONOMIQUE

## LES CONDITIONS DE LA VIE EN ALLEMAGNE[1]

### *II. — Les différentes classes sociales*

### *Les Ouvriers*

La condition de la classe ouvrière allemande, si paradoxal que cela semble, donne lieu à de fréquentes controverses. On serait tenté de croire qu'il est aisé de déterminer par des chiffres le niveau des salaires, et de les comparer à ceux d'avant-guerre. Cependant l'on entend soutenir deux opinions contraires. Jamais, disent les uns, l'ouvrier n'a si bien vécu; c'est lui, de toutes les classes à revenu fixe, qui a le mieux adapté son salaire au coût progressif de l'existence. L'ouvrier, affirment les autres, est réduit à une demi-misère; son salaire oscille aux environs du minimum d'existence, et même, lorsque sa famille est nombreuse, y est nettement inférieur. A vrai dire, ces divergences s'expliquent par diverses raisons :

1° La condition d'un ouvrier d'un âge donné, dans une corporation donnée, est extrêmement différente, suivant qu'il est célibataire,

1. Pour le début de cet article, voir *Vie des Peuples*, 10 octobre 1922, p. 364.

2. On pourra critiquer la division de notre travail qui comprend ces trois chapitres : agriculteurs, ouvriers, bourgeoise, ce dernier groupant sous la même appellation des catégories fort différentes. Il est certain que les conditions actuelles de l'existence rapprochent les employés et les fonctionnaires des ouvriers, plus que de la bourgeoisie industrielle et commerçante. Dans ce sens il serait logique de faire entrer ces trois classes dans une même rubrique, celle des salariés. Mais alors il faudrait y placer également les ouvriers agricoles, que nous avons traités précédemment. Notre classification sera peut être désuète dans quelques années : pour le moment il semble qu'elle corresponde encore, malgré tout, à des réalités sociales, c'est-à-dire à des communautés d'intérêts et à des habitudes communes : le genre de vie, peut-être même les intérêts des ouvriers agricoles les rapprochent davantage des petits propriétaires que des ouvriers des villes; un employé de banque, en dépit des différences de traitement n'est il pas moins éloigné de son chef de service que d'un terrassier?

marié ou père de famille; suivant que sa femme travaille ou s'occupe du ménage; suivant que ses enfants sont en bas âge, et à sa charge, ou adultes, en état de doubler, de tripler ou de quadrupler le budget de la maisonnée;

2° Il y a des différences appréciables entre les salaires des diverses corporations, et en outre d'une région à l'autre; il y a aussi des suppléments variables afférents à la capacité de l'ouvrier, à ses charges de famille, etc.

3° La hausse rapide du coût de l'existence entraîne une hausse parallèle des salaires; mais le parallélisme n'est pas absolu, et selon que l'on considèrera le rapport du coût de la vie aux salaires à telle ou telle époque, on constatera des différences appréciables;

4° La comparaison avec l'avant-guerre se trouve faussée, du fait qu'on envisage le plus souvent le salaire horaire, alors que le nombre moyen d'heures de travail n'est plus le même. D'autre part, certains ouvriers font des heures supplémentaires; d'autres, en temps de crise, travaillent à temps réduit.

Il faut tenir compte de ces éléments distincts, si l'on veut se faire une image exacte de la situation de la classe ouvrière; et c'est sans doute parce que certaines personnes négligent les uns ou les autres, alors que d'autres les prennent en considération, que les opinions sont en désaccord.

Pour avoir un terme de comparaison avec 1914, nous prendrons, non les salaires horaires, mais les salaires hebomadaires pour chaque catégorie d'ouvriers.

*Métallurgistes.* — Parmi les ouvriers allemands, c'est la corporation la plus nombreuse. D'après les tarifs, ils se divisent en cinq groupes : les groupes I et II représentant les ouvriers spécialisés, III et IV, les ouvriers non spécialisés, V les manœuvres.

Dans les groupes I et II, le salaire hebdomadaire était passé, à Berlin, de 42,44 marks, en juillet 1914, à 825 marks en mai 1922, pour les célibataires; à 1011 marks, pour les hommes mariés avec deux enfants.

A Hambourg il passait de 43, 20 à 921 (célibataires ou hommes mariés); à Dresde, de 29,70 à 946 (célibataires ou hommes mariés); à Magdebourg, de 29,70 à 689 (célibataires ou hommes mariés); à Essen, de 36,18 à 886 (célibataires) et 967 (hommes mariés avec deux enfants).

Le salaire moyen des ouvriers mariés avec deux enfants, en mai 1922, est de 957 marks, soit 25 *fois et demie* celui de juillet 1914.

Pour les ouvriers des groupes III et IV, il est de 925 marks, soit près de 28 *fois*. (Berlin, 39,96 : 791-977; Hambourg 27 : 853; Dresde, 27 : 909; Madgebourg 29,70 : 689; Essen 36,40 : 872-953).

Enfin, pour les ouvriers du groupe V, le salaire moyen de mai 1922 est de 903 marks, soit 36 *fois* celui de 1914. (Berlin, 30,62 : 772-958;

Hambourg 24,30 : 839; Dresde 17, 82 : 841; Magdebourg 21,06 : 672; Essen, 24,30 : 844-925).

L'analyse de ces chiffres conduit aux conclusions suivantes :

1° De grandes différences existaient en 1914 entre les salaires des différentes villes; elles subsistent en 1922, mais non pas toujours entre les mêmes.

Le tarif des groupes I-II variait en effet, en 1914, de 29,70 (Dresde, Magdebourg), à 43,20 (Hambourg); en 1922, il varie de 689 (Magdebourg) à 1123 (Cologne).

2° L'augmentation est très variable, puisqu'elle s'élève, pour les groupes I et II, à 21 fois à Hambourg, et près de 32 fois à Dresde; pour les groupes III-IV, elle monte à 40 fois (Cologne); et pour le groupe V, à 54 fois (Hambourg). Ce qui signifie — *fait très important à noter* — *que la différence entre les salaires des ouvriers spécialisés et des manœuvres va s'atténuant de plus en plus.* En 1914, la moyenne des premiers est de 37,57, celle des derniers 25,04 : la différence est donc d'environ 50 %; en 1922, cette différence est à peine de 6 % (957 contre 903).

3° Le salaire dit *social* (sozialer Lohn),qui consiste à tenir compte des charges de famille, et qui n'existait pas en 1914, a fait son apparition, mais dans quelques endroits seulement. On ne l'observe pas encore à Hambourg, à Magdebourg ou à Dresde. A Essen, il comporte, pour deux enfants, un supplément de 13 % (886 : 967); à Berlin, cette majoration dépasse 22 % (825-1011).

(Dans les indications ci-dessus, il n'est pas question des salaires aux pièces, particulièrement fréquents dans la métallurgie. Ces salaires sont plus élevés que les salaires horaires).

*Ouvriers du bâtiment.* — La plupart des remarques qui précèdent s'appliquent aux autres catégories d'ouvriers, sauf l'application du salaire dit *social*, qui n'a pas encore pénétré dans toutes les corporations.

A Berlin, un ouvrier spécialisé du bâtiment avait au 1er mai 1922, un salaire de 26 marks par heure, un ouvrier non spécialisé 25 marks. Un maçon ou un charpentier touchait 1222 marks par semaine, soit 28 fois plus, et un aide-maçon 1175 marks, soit 40 fois plus qu'avant la guerre.

En juillet 1914, un maçon touchait à Berlin une fois et demie plus qu'un ouvrier non spécialisé, à présent leurs salaires sont dans la proportion de 1,04 à 1. La différence entre le paiement de l'ouvrier spécialisé et non spécialisé a presque complètement disparu.

Si l'on considère un certain nombre de villes autres que Berlin,on observe les mêmes différences de l'une à l'autre, un peu moins accusées, cependant, que chez les métallurgistes : les salaires des maçons et charpentiers varient de 826 (Kœnigsberg) à 1198 (Dusseldorf), tandis que, chez les métallurgistes, ils oscillaient de 689 à 1123. De

même le rapport à 1914 varie de 23 à 42 fois, au lieu de 23 à 64, chez les métallurgistes [1].

*Typographes.* — En mai 1922, les typographes, mariés, de plus de 24 ans, avaient un salaire hebdomadaire de 725 à 933 marks, suivant les localités : soit 26 à 27 fois celui d'avant-guerre.

Les linotypistes touchaient un supplément de 40 à 50 marks. Les célibataires touchaient 34 marks de moins que les hommes mariés; les jeunes gens de 17 à 19 ans, de 483,70 à 638,05 marks; de 19 à 21 ans, de 518,25 à 684,55 et de 21 à 24 ans, de 552,80 à 720,95 marks.

Cette corporation se distingue donc par une gradation des salaires tenant compte de l'âge. Le salaire social ne s'y manifeste que par une très légère différence en faveur des hommes mariés, sans que les enfants soient pris en considération.

*Ouvriers de l'Etat* (cheminots, etc.). — Chez les ouvriers de l'Etat, très nombreux en Allemagne, puisque les chemins de fer appartiennent au Reich, le salaire se décompose en deux éléments : salaires de base, supplément de vie chère. Leur somme s'élevait, au 1er mai, aux chiffres de 14,60 marks à 17,40 par heure pour les ouvriers spécialisés de plus de 24 ans; 13,75 à 16,55 pour les ouvriers non spécialisés; 13,15, à 15,95 pour les manœuvres.

Les suppléments dits sociaux s'élevaient à 1 mark par heure pour les hommes mariés, plus 1 mark par heure par enfant.

Les traitements annuels se comparaient comme suit à ceux de 1913 :

| | 1913 | 1er mai 1922 | 1er août 1922 [2] |
|---|---|---|---|
| | — | — | — |
| Ouvriers spécialisés (célibataires) | 1.613 | 39.936 | 68.390 |
| — — (mariés avec 2 enfants) | 1.613 | 47.424 | 78.374 |
| Ouvriers non spécialisés (célibataires) | 1.495 | 37.814 | 64.646 |
| — — (mariés avec 2 enfants) | 1.495 | 45.302 | 74.630 |
| Manœuvres (célibataires) | 992 | 36.317 | 62.899 |
| — (mariés avec 2 enfants) | 992 | 43.805 | 72.883 |

Il résulte de ces chiffres que le salaire des ouvriers spécialisés, (mariés avec deux enfants), avait augmenté de 29 fois, celui des manœuvres de 44 fois. Avant la guerre, le premier était supérieur à celui-ci de 2 /3; leur rapport est aujourd'hui de 1 à 1,08.

1. Durant le mois d'août le salaire moyen des ouvriers du bâtiment dans 22 villes de plus de 20.000 habitants, est passé à 2041 marks par semaine : 51,1 fois plus qu'en 1913. Le salaire le plus élevé, 2448 marks, a été payé à Magdebourg, le plus bas, 1733 marks, à Dresde; le salaire de Berlin était de 2088 marks.

Les aides touchaient une moyenne de 1816 marks (2.376 à Magdebourg, 1643 à Chemnitz, 1984 à Belin).

2. Au 1er août le salaire horaire s'élève à 26-28,80 pour les ouvriers spécialisés, dont 17,30 à 19,20 de salaire de base (le reste étant le supplément de vie chère); 24,50-27,30 pour les ouvriers non spécialisés (salaire de base 16,30-18,20); 23,80-26,60, pour les manœuvres (salaire de base 15,85-17,75). Le supplément horaire par enfant s'élève à 1,35, le supplément de mariage demeurant à 1 mark.

*Généralités et comparaisons.* — La première remarque qui s'impose — elle s'applique à toutes les professions, et nous verrons plus loin qu'elle n'intéresse pas seulement la classe ouvrière — est le nivellement des salaires : il est poussé tellement loin, que la différence qui subsiste entre ouvriers spécialisés et manœuvres est désormais infime.

L'innovation du salaire social serait, dans un certain sens, la contrepartie de ce nivellement : à la différenciation basée sur la capacité, elle tendrait à en subsistuer une autre, basée sur les charges de famille. Cette réforme, qui pourra prendre une importance capitale, surtout si elle se généralise et se développe, n'est encore qu'à l'état d'embryon. Nous avons vu que dans certaines corporations, comme le bâtiment, elle n'a pas encore pénétré; chez les imprimeurs, elle se réduit à une modeste indemnité pour les gens mariés; chez les ouvriers de l'Etat, elle s'élève à environ 15 % du salaire de base pour une famille de 2 enfants; chez les métallurgistes de Berlin, elle monte à 22 %, et peut aller jusqu'à 40 % pour une famille nombreuse.

Il faut procéder avec prudence, si l'on veut comparer les salaires des diverses corporations : la baisse du mark et la hausse correspondante du coût de la vie nécessitent des révisions de tarifs de plus en plus fréquentes. Ces tarifs sont fixés pour de courtes périodes, qui n'atteignent même plus un mois. Or il peut arriver, si l'on envisage diverses corporations à une date donnée, que l'une d'elles se trouve au lendemain d'une élévation de salaires, alors qu'une autre ne subira la hausse correspondante que quelques jours plus tard. Dans ce cas, cette dernière marquerait une infériorité qui pourrait n'être qu'apparente.

Il semble toutefois, si l'on s'en tient aux quelques exemples que nous avons choisis, que les ouvriers du bâtiment aient un salaire nettement supérieur; ils seraient suivis, à une certaine distance, par les métallurgistes; ensuite par les imprimeurs et les employés de l'Etat.

Si nous prenons, par exemple, le salaire hebdomadaire de l'ouvrier le mieux payé dans chaque profession, à Berlin, nous trouvons, au 1er mai 1922 : 1222 marks pour l'ouvrier du bâtiment, célibataire ou marié; 1011 pour le métallurgiste père de 2 enfants (825 pour le célibataire); 933 pour l'imprimeur marié (899 pour le célibataire [1]); 912 pour l'ouvrier de l'Etat, père de deux enfants (768 pour le célibataire).

Ce rapport est sensiblement le même que celui d'avant-guerre; le salaire des ouvriers ci-dessus s'est en effet multiplié : ouvriers du

1. Le choix de Berlin comme terme de comparaison fait paraître le salaire des typographes un peu plus élevé qu'il n'est en réalité : c'est en effet dans cette ville qu'il atteint son maximum, tandis que celui des métallurgistes et des ouvriers du bâtiment est plus haut dans certaines autres localités que dans la capitale.

bâtiment, 25,98 fois; métallurgistes, 25,48; imprimeurs, 26; ouvriers de l'Etat, 29,40. Seuls ces derniers ont subi une augmentation sensiblement plus considérable.

Si l'on s'étonne qu'un nivellement ne se soit pas produit entre les différentes professions, analogue à celui qui se manifeste à l'intérieur de chacune d'elles entre ouvriers spécialisés et non spécialisés, il faudra sans doute répondre que des raisons majeures, liées aux nécessités économiques, ont empêché ce phénomène de se produire, malgré les réclamations répétées des catégories défavorisées. Le travail du bâtiment est instable, et ne dure qu'une partie de l'année : les salaires élevés n'y compensent qu'en partie ces inconvénients. La métallurgie allemande, qui fait de grosses ventes à l'exportation, avec des prix majorés, peut payer des salaires plus élevés que l'imprimerie, à peu près réduite au marché intérieur.

Quant à la hausse un peu plus considérable des salaires des ouvriers de l'Etat, elle s'expliquerait apparemment par la moindre résistance, due à des raisons politiques, de l'Etat-patron devant les revendications des travailleurs.

*Rapport des salaires au coût de la vie.* — Nous arrivons au point capital : celui qui soulève des discussions, et qui détermine la solution de cet important problème : quelle est la condition actuelle de la classe ouvrière en Allemagne ?

Il s'agit de savoir si la hausse des salaires a été supérieure, équivalente ou inférieure à l'augmentation du coût de l'existence.

Le chiffre-index du Reich en mai 1922 est 3462, pour la nourriture, le chauffage, l'éclairage et le logement; il s'élève à 3751, si l'on tient compte du vêtement; il semble donc témoigner d'une augmentation sensiblement supérieure à celle des salaires, que nous venons de fixer, pour trois importantes corporations, à 26 fois environ le montant d'avant-guerre [1].

Le Dr Kuszynski, évaluant les salaires par rapport au minimum d'existence [2] d'une famille de 4 personnes, trouve pour le mois de mai un coefficient presque identique au chiffre index du Reich : 34,5. Ce chiffre, multipliant la somme de 28,80 marks, correspondant au minimum d'existence en 1914, donne le produit 995. Or nous avons vu que le salaire maximum des typographes était de 933; il n'atteindrait donc pas ce minimum d'existence.

Si l'on représente par 100 le minimum d'existence, ajoute le Dr

1. 29 fois pour les ouvriers de l'Etat : mais il s'agissait des pères de deux enfants; pour les célibataires, l'augmentation n'était que de 24,76. Le chiffre de 26 peut donc être pris comme moyenne approximative.

2. V. pour la définition du « minimum d'existence » le chapitre premier de cette étude.

Kuszynski, le salaire des ouvriers du bâtiment (qui est le plus élevé) se chiffrera en mai par 120, celui des typographes par 94. La plupart des salaires étant un peu plus ou un peu moins élevés que ce dernier, on peut admettre que le salaire des ouvriers allemands oscille autour du minimum nécessaire à l'entretien de 4 personnes, plutôt au-dessous qu'au-dessus. Avant la guerre, il dépassait ce minimum, chez les maçons, de près de 50 %, chez les typographes, d'environ 20 %[1].

Ce sont là, assurément, des conditions peu brillantes, et qui justifieraient les plaintes de la classe ouvrière. Cependant ce jugement comporte quelques restrictions.

Tel salaire qui représente le strict nécessaire pour quatre personnes laisse une marge de dépenses assez considérable au célibataire, même si celui-ci, comme c'est le cas dans certaines corporations, touche 10 à 20 % de moins. D'autre part le coefficient moyen de 26, que nous avons indiqué comme celui de la hausse des salaires chez les ouvriers spécialisés, s'élève, par exemple, à 32 pour les aides-maçons, à 36 pour les manœuvres-métallurgistes. Ce dernier chiffre est à peu près identique au coefficient de cherté de vie. Dans certaines villes il monte encore beaucoup plus haut (44 à Cologne et à Chemnitz, 47 à Dresde, 54 à Hambourg). On peut donc affirmer qu'il y a des catégories d'ouvriers, voire assez nombreuses, dont la situation s'est maintenue, ou améliorée, depuis 1914.

Les chiffres ci-dessus montrent que les conditions d'existence de la classe ouvrière sont très variables, et qu'il faut se garder de généraliser. Ces variations apparaîtraient encore plus grandes, si l'on comparait, *dans chaque ville*, les salaires au coefficient de cherté de vie. On constaterait, en prenant les augmentations les plus fortes que nous venons de noter, que celle, par exemple, des manœuvres métallurgistes à Dresde (47) s'est faite dans une ville dont le coefficient de cherté de vie est plutôt inférieur à la moyenne (33). On verrait qu'une même localité, Magdebourg, est de toutes les grandes villes d'Allemagne celle qui octroie le plus haut salaire aux maçons, et le plus bas aux métallurgistes.

Enfin il ne faut pas oublier que les conditions d'existence subissent, depuis deux ans, des changements continuels, extrêmement rapides. En mai 1922 le salaire correspondait à peu près au minimum d'existence de 4 personnes : mais au commencement de 1920 la situation était bien pire : il ne correspondait guère qu'à la moitié. En janvier 1920, le coefficient de cherté de vie étant 7,7, le coefficient du minimum d'existence pour les ouvriers du bâtiment était 3,8, celui des

1. Pour avoir une idée du salaire réel il faudrait encore déduire des chiffres indiqués la retenue pour les assurances sociales (vieillesse, maladie, accidents) et l'impôt sur le revenu, qui est perçu très rigoureusement, par un prélèvement de l'employeur sur les salaires ; cet impôt est d'environ 5 %.

typographes, 4,7; en avril le chiffre-index montait à 13, alors que le salaire des maçons ne s'élevait qu'à 6, et celui des typographes demeurait toujours à 4,7.

Les chiffres à l'aide desquels nous avons essayé d'éclairer la situation pour un mois donné ne permettent donc pas de conclure. Tant que le cours du mark, et par suite les prix n'auront pas recouvré la stabilité, le rapport salaire-coût de l'existence pourra toujours subir des modifications considérables [1].

*Conditions du travail, heures supplémentaires, temps réduit, chômage.* — L'abaissement du niveau de l'existence dans la classe ouvrière doit-il être attribué, en partie du moins, à la journée de 8 heures? Si le salaire réel des ouvriers du bâtiment, en mai 1922, n'était que de 25,98 fois supérieur à celui de 1914, leur salaire horaire était supérieur de 29,46 fois. Il semble qu'on en doive conclure qu'ils amélioreraient leur condition, s'ils retournaient au temps de travail d'avant-guerre.

A vrai dire, la plupart des ouvriers le contestent. Leur raisonnement est le suivant : si nous acceptions de faire des heures supplémentaires, nous n'y trouverions qu'un avantage momentané. En effet, les conditions actuelles font que les salaires doivent être revisés tous les mois : ils suivent péniblement l'augmentation du coût de la vie, et se maintiennent aux environs du minimum d'existence. Si demain ils le dépassaient, on nous accorderait le mois prochain, dans deux mois, des augmentations de moins en moins fortes, jusqu'à ce que notre salaire retombât à ce minimum; de sorte que nous ne gagnerions pas davantage, finalement, en travaillant neuf ou dix heures, qu'avec la journée de huit heures.

Que vaut ce raisonnement? Il peut se défendre, mais il repose sur une hypothèse invérifiable. Toujours est-il que la loi de huit heures, contrairement à certaine opinion accréditée en France, est observée assez rigoureusement. La C. G. T. allemande, (Allgemeiner Deutscher Gewerkschaf sbund) a établi, depuis septembre 1921, des statistiques englobant 22 corporations, 29 localités, et 1.389.413 ouvriers. Sur ce nombre 40 %, soit 601.594 travaillaient 8 heures, tandis que la plupart, soit 787.819 travaillaient moins de 48 heures par semaine :

| | | |
|---|---|---|
| 15,5 % | travaillaient | 42 heures par semaine |
| 0,7 | — | 41 heures par semaine |

1. Chiffres du Dr Kuszynski (Jahrbuch der *Finanzpolitischen Korrespondenz*, 1922, erster Heft). Le chiffre-index du Reich pour avril 1920 n'est que 8,48: il marque donc une différence considérable qu'il nous est difficile d'expliquer. Si l'on admet ce chiffre, la situation des ouvriers à cette date apparaît moins défavorable. Elle demeure cependant très inférieure à la situation actuelle. On doit, de toute façon, conclure à une amélioration sensible, qui peut d'ailleurs être temporaire.

| | | |
|---|---|---|
| 3,2 | — | 45 1/2 heures par semaine |
| 17,7 | — | 46 heures par semaine |
| 16,1 1/2 | — | 46 1/2 heures par semaine |
| 2,2 | — | 47 heures par semaine |
| 0,9 | — | 47 1/2 heures par semaine |

Bien que de vives campagnes aient été faites, dans la presse, en faveur des heures supplémentaires, celles-ci doivent être considérées, jusqu'à ce jour, comme l'exception. Parmi les groupements qui ont accepté de travailler au delà de 8 heures, le plus important est celui des mineurs de la Ruhr, qui a conclu un accord le 1er septembre à cet effet : à la date du 12 de ce même mois, 70 % des mineurs, dans 200 mines rhéno-westphaliennes, faisaient des heures supplémentaires [1].

Ces heures comportent un salaire plus élevé : chez les métallurgistes, par exemple, le supplément est de 25 % du salaire pour les deux premières; 50 % pour les suivantes; 50 % pour le travail de nuit : 100 % pour les jours de fête.

Mais il faut surtout noter, à l'avantage des ouvriers allemands, que le chômage a presque disparu chez eux depuis la baisse du mark, qui a favorisé l'exportation. Pendant l'année 1921, le nombre des chômeurs a baissé de 4,5 à 1,6 %. En mai 1922, il descendait à 0,7 %. (19.900 personnes). Tandis qu'en Angleterre il était de 16,4 ; en Hollande de 10,5 ; en Danemark de 16,1 ; en Suède de 23,3 %.

D'après la statistique du Reich, le nombre des journées de chômage aurait été en 1921 de 30.753.500, soit 1,8 % du total des journées de travail, multiplié par le nombre des ouvriers. Ce chiffre, déjà peu considérable, sera certainement plus bas en 1922.

*Quelques remarques sur la vie ouvrière.*— La presse, et de nombreuses brochures ont donné des tableaux de la misère des ouvriers allemands dans les grandes villes. Il est indispensable, lorsqu'on les lit, de noter leur date exacte. Le moment le plus critique, pour l'ouvrier allemand, a été l'année 1920, où, comme nous l'avons montré, l'augmentation des salaires était très au-dessous de celle du coût de la vie; 1921 a marqué une amélioration constante, et l'on peut admettre que pendant le premier semestre de 1922 la situation tendait à se rétablir. Vers le milieu de cette année, (juillet-août), l'accélération de la chute du mark a produit une instabilité dont il est difficile de prévoir les conséquences : tant que durera la prospérité de l'industrie allemande, il est vraisemblable que les ouvriers maintiendront leurs salaires aux environs du taux actuel, qui, sans être suffisant, leur assure un minimum d'existence. Par contre, une crise industrielle pourrait provoquer

1 Les ouvriers ont consenti à cet arrangement pour mettre fin au déficit de la production charbonnière qui a nécessité du 1er janvier au 31 juillet 1922 l'importation de 4,5 millions de tonnes de charbon anglais.

un nouvel abaissement des salaires et un accroissement du chômage.

Il ne faut jamais perdre de vue la différence de situation entre un ouvrier célibataire ou père d'enfants adultes qui travaillent, et celui dont les enfants sont en bas âge. L'Allemagne étant restée un pays de nombreuses familles, cette dernière catégorie, y est relativement considérable : or il est clair que, si le salaire de la plupart des corporations, comme nous l'avons montré, atteint à peine le minimum d'existence pour une famille de quatre personnes, les ménages de trois, quatre enfants et davantage doivent vivre péniblement. La consommation de la viande y est devenue rare (une ou deux fois par mois) ; le menu se compose essentiellement de café de malt, sans sucre, pommes de terre, soupes de légumes secs et d'orge, tartines de margarine, un peu de saucisson. Les vêtements, et surtout le linge, atteignant des prix très élevés, la consommation en est réduite au minimum. On signale souvent dans les écoles des enfants sans chemise. D'autre part les jeunes ouvriers, dont le salaire n'est guère inférieur à celui des pères de famille, fument des cigares, fréquentent les brasseries et les cinémas. Dans certaines régions, comme le district de la Ruhr, les dirigeants des syndicats se plaignaient récemment d'une recrudescence de l'alcoolisme parmi les jeunes gens.

Un des problèmes les plus difficiles à résoudre pour la classe ouvrière est celui des logements. L'accroissement rapide de la population entretenait avant la guerre une grande activité dans la construction. De nombreux industriels s'étaient intéressés, personnellement, à la question, et favorisaient la création de cités-ouvrières : celles de Krupp, à Essen, dont le confort, et même l'élégance sont remarquables, passent pour le modèle du genre. L'entassement de la population créait, il est vrai, dans certaines grandes villes, des conditions d'existence défavorables : on comptait dans Gross-Berlin (Berlin et faubourgs), en 1905, 74.224 logements de une ou deux pièces, avec 449.703 habitants. Cependant la diminution de la mortalité, et en particulier de la mortalité due à la tuberculose, semblait indiquer que la grande majorité de la population allemande vivait dans des conditions d'hygiène convenables [1].

Durant la guerre et les années suivantes, la construction a pour ainsi dire cessé, en Allemagne comme ailleurs : mais là-bas la situation s'aggravait de ce fait, que la population ne cessait de croître, non seulement à cause des naissances toujours nombreuses, mais par suite de l'immigration de centaines de milliers de Russes, de Baltes, et surtout

1. Mortalité en Allemagne en 1816 : 2.82 %.
» » en 1910 : 1.16 %.
Morts de tuberculose en Prusse : en 1876, 30.9 sur 10.000.
» » en 1910, 15.3 sur 10.000.

d'Allemands des provinces annexées à la Pologne[1]. Il en est résulté une extrême pénurie de locaux habitables, à peine atténuée par certaines initiatives des villes, des grands industriels et des syndicats ouvriers[2]. Une multitude de jeunes ménages sont contraints de demeurer chez leurs parents; le déplacement des ouvriers mariés devient de plus en plus difficile, et les célibataires eux-mêmes, lorsqu'ils changent de localité, ont souvent le plus grand mal à se procurer un gîte. Il arrive que de jeunes ouvriers, ayant trouvé du travail, doivent y renoncer, faute de pouvoir se loger dans la ville où ils seraient appelés à l'exécuter. Il est certain qu'avec les besoins croissants d'année en année, la situation deviendrait bientôt intolérable, si l'on ne parvenait à y remédier.

*Comparaison avec l'ouvrier étranger.* — C'est un fait que dans les pays à change déprécié, la hausse des salaires, ainsi qu'en Allemagne, est demeurée inférieure à celle du coût de la vie, tandis que dans les pays à change élevé, elle a suivi cette dernière, ou l'a même légèrement dépassée.

En Autriche (Vienne) l'index de cherté de vie était en avril 1922 de 875, alors que le salaire des ouvriers métallurgistes était multiplié par 643, celui des imprimeurs par 732. Cependant les ouvriers du bâtiment, exceptionnellement favorisés, voyaient leurs salaires multipliés par 946 (les aides par 1303).

En Angleterre, à la même date, les maçons touchaient 2,14 fois plus qu'en 1914, alors que l'index de cherté était de 1,81; en février, le salaire des métallurgistes avait un coefficient de 1,89, celui des typographes, 2,41, l'index de cherté étant de 1,86.

En Suède, en 1921, le coefficient moyen des salaires était de 271, et l'index de cherté 241.

En Danemark, la différence des deux chiffres est beaucoup plus grande : fin 1920, les salaires avaient quadruplé, alors que le coût de la vie n'était multiplié que par 2 2/3. Au commencement de 1922, ils s'étaient abaissé à 3 fois environ le chiffre de 1914, l'index de cherté étant 2,12.

Aux Etats-Unis, bien que les salaires aient été légèrement réduits

1. Si l'on admet, comme les statistiques en font foi, que la majorité des mariages se conclut entre 20 et 30 ans, la plupart des Allemands qui se marient aujourd'hui seraient nés entre 1892 et 1902. Or, durant cette décade, l'excédent annuel des naissances sur les décès fut de 7 à 800.000. Même si l'on tient compte de la mortalité spéciale due à la guerre, et qui a atteint cette génération plus que toute autre, l'établissement d'un pareil supplément de population nécessiterait la construction de nombreux logements D'ailleurs le nombre annuel des mariages, qui était tombé pendant la guerre d'une moyenne de 500.000 à 300.000 environ, est remonté à 841.339 en 1919, 894.978 en 1920, 731.330 en 1921.

2. Nous examinerons dans un chapitre ultérieur les programmes de construction, et la façon dont ils ont été réalisés.

depuis 1921, leur coefficient était, en avril 1922, 193, alors que le coefficient de cherté de la nourriture était 136.

Pour apprécier toute la valeur de ces chiffres, il faut considérer que dans la plupart des pays ci-dessus (Angleterre, Etats-Unis par exemple) les salaires réels, c'est-à-dire évalués par rapport au coût de la vie, étaient déjà plus élevés qu'en Allemagne en 1914. Il existe donc, à l'heure actuelle, une marge énorme entre le niveau d'existence d'un ouvrier allemand et celui d'un ouvrier danois, suédois, anglais, surtout américain : cela, bien que l'industrie allemande semble au moins aussi prospère que celle de ces différents pays.

## *La Bourgeoisie*

Nous allons grouper sous ce titre des catégories de la population dont la situation est bien différente : les unes sont les privilégiés de la fortune; d'autres sont actuellement la classe la plus pauvre, on peut même dire la plus misérable de toute la nation. Cette juxtaposition aura du moins l'avantage de montrer comment les événements des années récentes ont bouleversé un groupement d'individus qui, par leur éducation, leur instruction, leurs goûts, se considéraient comme solidaires, et qui persistent encore, dans bien des cas, à s'estimer tels, malgré l'abîme que la fortune a creusé, et ne cesse d'élargir entre eux. Y a-t-il encore rien de commun entre le grand homme d'affaires qui manie des milliards et le professeur, l'artiste, le magistrat qui gagne moins que le dernier des manœuvres? Il y a ceci, peut-être, qu'ils se sont assis les uns et les autres sur les bancs du même collège, et qu'ils ont les mains propres. Mais nous verrons, à propos des *Werkstudenten*, que cette dernière différence entre ouvriers et certains bourgeois tend elle-même à s'effacer.

Pour mettre un peu d'ordre dans le sujet, nous le diviserons en six parties, et nous examinerons successivement : 1° les financiers, industriels et commerçants; 2° les fonctionnaires; 3° les employés; 4° les professions libérales; 5° les étudiants; 6° les rentiers.

*Financiers, industriels, commercants.* — Comme dans tous les pays du monde, la classe la plus favorisée, en Allemagne est celle des gens qui sont vendeurs de quoi que ce soit : comme producteurs ou comme intermédiaires Nous avons déjà noté la situation, momentanément brillante, des cultivateurs, grands et petits : les banquiers, les industriels, les commerçants, les courtiers se trouvent dans une position analogue. Un grand nombre tirent profit de la marge, que nous avons signalée au chapitre premier de cette étude, et qui est considérable, entre les prix de gros et l'index-général du coût de la vie. Si en août

1922, dans le commerce de gros, 98 produits se vendaient en moyenne 139 fois plus cher qu'en 1914, alors que l'index de cherté était 70, il est évident que les industriels, importateurs, grossistes ou commissionnaires qui faisaient la vente de ces produits devaient toucher de beaux bénéfices; d'autant plus que le prix de la main-d'œuvre, — nous ve ons de le montrer, — a augmenté dans une moindre proportion que l'index de cherté.

En outre les marchandises exportées se vendent à un taux très supérieur au cours du marché intérieur : de là une nouvelle source de profit pour les industriels.

Les commerçants-détaillants sont dans une position moins avantageuse; les brusques variations du mark donnent à leur métier un caractère spéculatif, auquel ils n'étaient pas accoutumés. Ils ne peuvent plus, comme par le passé, calculer leurs prix de vente en ajoutant un certain pourcentage au prix d'achat : ils doivent tenir compte de deux exigences contradictoires, la valeur de remplacement et la capacité de paiement de la clientèle. Ils ont affaire, parfois, à des fournisseurs qui exigent le paiement en livres, en florins ou en dollars, alors que leurs clients les payent en marks. Néanmoins ils ont l'immense avantage de pouvoir, quand il leur plaît, changer leurs étiquettes : tandis que chez l'employé, le fonctionnaire, l'ouvrier, l'augmentation de salaire ou de traitement est en retard de plusieurs semaines sur celle du coût de la vie.

Un indice de leur prospérité serait le nombre des faillites, qui ne cesse de décroître : de 10.480 en 1914, il s'abaisse, en 1920, à 2124; de 290 en août 1921, il se réduit à 107 en avril 1922, 95 en mai, 53 en août. Sur ce total, qui comprend les entreprises de toute sorte, moins de la moitié s'applique aux commerçants-détaillants.

Il est difficile, faute de renseignements sûrs, d'évaluer combien de personnes sont en possession d'un revenu leur permettant de vivre dans le luxe ou l'aisance. D'après la statistique de l'impôt sur le revenu, qui nécessairement reste en-dessous de la vérité, 235.000 personnes avaient en 1912 un revenu de plus de 6.000 marks. Aujourd'hui la statistique du Reich ne publie plus de chiffres analogues, et d'ailleurs l'évasion fiscale a pris de telles proportions, que l'on ne pourrait se baser sur eux. La rapide dépréciation du mark achèverait de rendre vaine toute estimation de ce genre : 6.000 marks, en 1914, pouvaient correspondre à 60 o : 70.000 en 1921; quel sera l'équivalent, en 1922? 100 à 120.000 marks en janvier, 400.000 en août; peut-être un million en décembre, ou davantage.

Les signes extérieurs de la richesse seraient, en l'occurrence, l'indice le meilleur. Ils s'accordent généralement pour montrer que la classe riche n'a vu diminuer ni ses ressources, ni le nombre de ses membres : l'affluence dans les places les plus chères des salles de spectacles

et des trains, dans les hôtels les plus luxueux, dans les villes d'eaux [1], l'ouverture de nombreux bars et dancings, alors que des brasseries, où fréquentait la petite bourgeoisie, fermaient leurs portes, autant de preuves qu'au sommet de l'échelle sociale les moyens ne manquent pas, et qu'on dépense largement. Un des signes les plus caractéristiques serait probablement le nombre des automobiles : 60.968 en 1921, contre 60.876 en 1914, bien que le chiffre et la population, par suite de la guerre et des cessions de territoire, ait diminué. Le nombre des motocyclettes s'est élevé de 22.557 à 26.729 [2].

On pourrait observer que le chiffre des dépenses n'est pas exactement proportionnel au montant des revenus : avant la guerre, parmi les gens susceptibles de vivre largement figuraient un certain nombre de rentiers, de membres des professions libérales même de hauts fonctionnaires; ces catégories, désormais appauvries et déclassées, ont été remplacées par des *Schieber* (mercantis, nouveaux riches), qui vivent principalement de spéculation et gaspillent un argent qu'ils gagnent sans peine. Ce sont eux principalement qui, avec les étrangers, remplissent les lieux de plaisir qui se sont multipliés dans les grandes villes. Il est certain que les variations du change ont créé, dans la classe riche comme dans toutes les classes, une incertitude qui nuit à l'épargne et porte à la dépense. Néanmoins celle-ci est l'indice d'une prospérité réelle. La classe industrielle et commerçante, en Allemagne, a profité de la chute du mark, comme la classe ouvrière en a pâti. D'autres, nous l'allons voir, en ont pâti davantage encore.

*Fonctionnaires.* — Les traitements des fonctionnaires allemands sont depuis longtemps unifiés, dans ce sens qu'ils sont divisés en un certain nombre de groupes, et que chacun comprend des membres de toutes les administrations. Les Etats, les villes ont un système analogue à celui du Reich, qui compte treize groupes : un fonctionnaire des postes ou de l'enregistrement, un professeur, un magistrat, feront partie du même groupe, et tous passeront dans le groupe supérieur, lorsqu'ils subiront une augmentation de traitement.

Ce système simplifie considérablement la révision des traitements, qui, depuis la chute du mark, doit se faire à des intervalles de plus en plus rapprochés, comme c'est le cas, nous l'avons vu, pour les salaires ouvriers.

De même que ces derniers, les traitements des fonctionnaires se décomposent en traitement de base, indemnité de vie chère, indemnités dites sociales (pour la femme et les enfants), auxquelles se joignent des

1. Le *Lokal-Anzeiger* signalait l'été dernier un nombre exceptionnel de touristes allemands en Suisse : cela, bien que le franc suisse cotât environ 200 marks.

2. Le chiffre indiqué pour les autos ne comprend que les voitures pour le transport des voyageurs ; le nombre des autos servant au transport des marchandises s'est élevé de 9.639 à 30.424.

indemnités locales, les villes étant classées suivant leur degré de cherté.

Considérons le traitement d'un fonctionnaire du Reich, dans les groupes III, VIII et XI, correspondant aux degrés inférieur, moyen, et supérieur [1]. Ces traitements sont ceux des villes de la classe A, qui comprend le plus grand nombre de fonctionnaires.

Le fonctionnaire de la classe XI, qui touchait en 1913 un traitement annuel de 7300 marks, touchait le 1er mai 1922, 83.380 marks s'il était célibataire, 95.780 s'il était marié et père de deux enfants de 6 à 14 ans (le 1er août 1922, 140.020 et 159.620 marks).

Le fonctionnaire de la classe VIII touchait avant la guerre 4.400 marks; au 1er mai 1922, son traitement était porté à 59.785 s'il était célibataire, à 72.185 s'il était marié,avec deux enfants (le 1er août 1922, 99.265 et 118.865).

Le fonctionnaire de la classe III a vu, aux mêmes dates, son traitement porté de 1980 marks à 42.295 s'il est célibataire, 54.695 s'il est père de 2 enfants (au 1er août, 69.055 et 88.655).

D'où il résulte qu'au 1er mai le traitement du fonctionnaire supérieur était multiplié par 11,42 ou 13,12, suivant qu'il était célibataire ou marié avec deux enfants (au 1er août par 14 et 15,9); celui du fonctionnaire moyen se trouvait multiplié par 13,59 et 16,41 (au 1er août par 22,56 et 27,01); celui du petit fonctionnaire, par 21,36 et 27,62 (au 1er août par 34,88 et 44, 78).

L'augmentation de traitement du petit fonctionnaire est à peu près double de celle du fonctionnaire supérieur : *il s'est donc produit un véritable égalisation des traitements, analogue à l'égalisation que nous avons notée chez les ouvriers, entre le salaire du manœuvre et celui de l'ouvrier spécialisé.*

Si maintenant nous comparons la situation du fonctionnaire à celle de l'ouvrier, nous remarquons que seul le petit fonctionnaire père de deux enfants avait, au 1er mai 1922,un coefficient d'augmentation égal à celui de la moyenne des salariés. Toutes les autres catégories avaient subi une augmentation beaucoup moindre, dont l'insuffisance ressortira davantage si on la compare à l'index de cherté. Rappelons qu'il était à cette époque de 34,62 : le fonctionnaire moyen, avec son coefficient variant de 13 à 16, avait donc une situation correspondant à peine à la moitié de celle qu'il avait avant la guerre; celle du haut fonctionnaire se trouvait réduite de près des deux tiers.

Voilà donc une catégorie de la population qui se trouve réellement déclassée, étant passée d'une relative aisance à un niveau qui dépasse de très peu le strict minimum nécessaire pour vivre.

Il y a d'ailleurs des corps dont la situation se trouve aggravée par la

1. Au groupe III appartiendra, par exemple, un conducteur des postes; au groupe VIII un inspecteur; au groupe XI un directeur.

suppression, ou la diminution d'avantages parfois très importants : ainsi les professeurs d'université (groupe XI) dont le traitement pouvait être doublé, triplé ou quadruplé par le *Kollegiengeld*, produit des inscriptions des étudiants. Ce droit, en raison de la misère de ceux-ci, n'ayant pu être que très légèrement augmenté [1], ne produit plus que des sommes insignifiantes, et les professeurs se trouvent à peu près réduits à leurs médiocres traitements.

Un ministre du Reich, qui touchait en 1914, 30.000 marks de traitement plus 14.000 de frais de représentation, avec le logement, le chauffage et l'éclairage, recevait au 1er juin 1922, 480.000 marks par an, sur lesquels il devait payer 130.000 marks d'impôts; d'autre part il cessait d'être logé chauffé et éclairé. Pour avoir l'équivalent du traitement d'avant guerre, il aurait dû toucher plus de 2 millions de marks. Il va sans dire qu'en dépit de cette diminution, la situation des Reichsminister ne suscite pas la commisération publique [2].

*Employés.* — Les employés allemands, qu'ils soient dans le commerce ou dans la banque, sont groupés en syndicats et unions de syndicats, qui discutent le tarif de traitements avec les groupements patronaux. Ces tarifs sont, en principe, uniformes à l'intérieur d'une même ville; mais il arrive que certains patrons payent un taux légèrement supérieur à celui qui a été fixé par le contrat; en élevant, par exemple, la gratification annuelle ou trimestrielle, comme c'est le cas dans la banque.

Considérons les employés de banque de Berlin La situation des employés de commerce n'est pas sensiblement différente.

Comme chez les fonctionnaires, les traitements comportent divers suppléments, en particulier pour charges de famille : la majoration, assez élevée, est d'environ 25 % pour deux enfants.

Les trois groupes, classés suivant la difficulté de leurs travaux, touchaient respectivement en 1913 (père de deux enfants, après dix ans de service) : 2.165, 3.210 et 3.520 marks. En mai 1922, les traitements étaient de 58.804, 61.757 et 62.522 marks.

Comme chez les fonctionnaires la différence entre les diverses classes tend à s'atténuer, au point de devenir insignifiante. En conséquence le rapport des traitements actuels à ceux de 1914 varie de 27,2 fois pour le groupe I à 19,2 fois pour le groupe II, et 17,7 fois pour le groupe III.

Le chiffre de 27 est celui que nous avons déjà trouvé pour les petits

1. 12,5 marks au lieu de 5 par heure de cours et par semestre, dans la période que nous envisageons; il vient d'être porté à 30 marks, mais les professeurs ne le touchent pas intégralement.

2. Il faut noter que le nombre des fonctionnaires s'est considérablement accru depuis 1914 : en Prusse, il est passé de 110.926 à 191.201, bien que cet Etat ait perdu environ le huitième de son territoire.

fonctionnaires et la moyenne des ouvriers; il en résulte que, seuls les employés de la classe inférieure ont eu une augmentation équivalente; ils se voient dans une situation certes diminuée par rapport à 1914, puisque l'index de cherté pour le mois en question est de 34,62, mais cependant beaucoup plus favorable que celle des employés supérieurs, dont le coefficient d'augmentation est égal à la moitié du chiffre-index, ce qui signifie que *leur revenu réel est moitié moindre de celui d'avant-guerre* [1].

Les femmes sont un peu plus favorisées : leur traitement comporte un coefficient d'augmentation de 25,57 pour le groupe II après dix ans de service. Jadis sensiblement inférieur à celui des hommes, il le rejoint aujourd'hui à partir de la vingtième année. Toutefois les femmes ne touchent pas les indemnités de charges de famille.

L'évolution des traitements des employés, dans les années récentes, a été analogue à celle des salaires ouvriers. Le début de 1920 marque le moment le plus critique, alors que le traitement même des employés supérieurs atteignait à peine le minimum d'existence. En janvier et février 1922, l'augmentation de traitement des employés inférieurs atteignait presque le niveau du chiffre-index. Un nouvel écart s'est manifesté depuis lors.

Si l'on compare le salaire des ouvriers à celui des employés de banque, on constate que la corporation la mieux rétribuée, celle du bâtiment, dispose d'un revenu sensiblement égal à celui de l'employé du grade supérieur (maçon à Berlin, 1322 marks par semaine, soit 63.544 marks par an en mai 1922.)

*Professions libérales.* — Les professions que nous rassemblons sous ce titre sont fort différentes les unes les autres, et à l'intérieur de chacune les différences de revenu sont beaucoup plus grandes que parmi les ouvriers, les employés, voire les fonctionnaires; il y a un abîme entre le chirurgien célèbre, le grand avocat, l'artiste-vedette et l'humble médecin de quartier, l'avocat de sous-préfecture ou l'acteur des scènes de province. Aussi ne pourra-t-il être question, dans ce paragraphe, de donner des chiffres précis se rapportant à un revenu moyen; nous nous bornerons à quelques indications permettant de comparer la situation actuelle à celle d'avant-guerre.

La masse des médecins allemands subit un dommage considérable du fait de l'organisation extrêmement développée de l'assurance-maladie. Les assurés, qui comprenaient déjà en 1914 toute la classe ouvrière, étant soignés à un taux dérisoire (1 mark la visite), il ne restait aux docteurs, en fait, que la clientèle bourgeoise. Dernièrement le bénéfice de l'assurance a été étendu a une catégorie très importante, celle

1. En juillet, les coefficients d'augmentation sont, pour les trois groupes, 39,3 ; 27,8 ; 25,6, l'index de cherté étant 50. La situation n'a donc pas changé.

des employés, qui comprend des comptables, chefs de service, etc. dont le traitement est relativement élevé. Cette mesure a restreint encore une fois les dimensions de la clientèle payante.

D'autre part le tarif des *Krankenkassen* (caisses d'assurance-maladie) se trouve encore réduit par rapport à 1914 (10 à 20 marks la visite pendant le premier semestre 1922).

Quant aux malades non assurés, pour la plupart des petits bourgeois dont la situation est plus critique que celle des ouvriers, non seulement ils ne peuvent pas payer aux médecins des honoraires en rapport avec le prix de la vie, mais ils se voient obligés de les consulter moins souvent. Tous les docteurs témoignent qu'on ne fait plus appel à leurs services que dans les cas extrêmes. Tout conspire, en définitive, pour amoindrir leur revenu: 1° l'extension des assurances; 2° la diminution relative de leur rémunération des soins médicaux; 3° la diminution parallèle du prix des soins à la clientèle bourgeoise; 4° la réduction du nombre des visites et consultations de la part de cette clientèle.

Voici, à titre d'exemple, le tarif fixé par les médecins de Brême en septembre 1922. Si on le divise par le nombre 75, index de cherté à cette époque, on trouvera qu'il correspondrait en 1914, à des chiffres réellement bas :

| | | |
|---|---|---|
| Consultation | 120 | marks |
| — (en dehors des heures) | 240 | marks |
| — (la nuit) | 360 | — |
| Visite | 260 | — |
| Visite urgente | 400 | — |
| Visite (de nuit) | 600 | — |
| Répétition d'une ordonnance ou certificat médical sans consultation | 100 | — |

Certains docteurs, à Naumburg, à Brunswick, ont trouvé un moyen ingénieux d'augmenter leurs honoraires : ils se font payer par les paysans en nature, les denrées étant calculées au prix d'avant-guerre.

Les avocats, qui jouent aussi, en Allemagne, le rôle d'avoués, se plaignent non seulement d'une rétribution insuffisante (4 à 10 fois les tarifs de 1914), mais de la diminution du nombre des procès : celle-ci serait, pour 1922, d'environ 50 %. On recourt de plus en plus aux tribunaux d'arbitrage et les clients de l'assistance judiciaire sont devenus deux fois plus nombreux. Les avocats demandent à passer dans la magistrature ou dans les tribunaux de commerce; d'autres entrent dans les affaires ou dans les services de contentieux des grandes industries.

Les notaires prussiens n'ont vu leurs droits multipliés que par 4 ou 5 au 1er février 1922, par 5 ou 6 au 1er août. Ils réclamaient alors comme un maximum le coefficient 15, alors que l'index de cherté était déjà de 50.

Les rédacteurs des journaux de Francfort touchaient en juillet 1922 une moyenne de 11.090 marks par mois, soit 29,75 fois leur traitement d'avant-guerre.

Infiniment pire est la condition des écrivains, des peintres, des sculpteurs. Bien que le prix des livres ait fortement augmenté, les droits d'auteurs ne sont guère supérieurs à ceux d'avant-guerre, de sorte qu'un homme de lettres est quasiment dans l'impossibilité de vivre de sa plume. Les œuvres d'art ont peu d'acheteurs, et les artistes sont handicapés par la cherté des matériaux, qui exige d'eux des avances considérables. Alors qu'un bon portrait se payait, en 1914, de 600 à 1.000 marks, le cadre le plus simple coûtait déjà 3.000 marks, en août 1922; la toile valait 300 marks le mètre, les couleurs 40 marks le tube, les modèles demandaient 30 marks de l'heure, plus les frais de véhicules; la pierre à sculpter coûtait de 24.000 à 64.000 marks le mètre cube, et la moindre caisse pour l'emballage d'un tableau, 1000 marks. Il ne faut donc pas s'étonner si l'Association des artistes du Reich a fixé des prix minima, qui seront modifiés progressivement suivant l'index de cherté de vie. Ce tarif était en août de 9 à 15.000 marks pour un portrait en buste (suivant la dimension); pour un tableau, 16.000 à 25.000; pour une gravure 10 % du produit de la vente.

Les professeurs libres, particulièrement nombreux dans les écoles d'enseignement secondaire féminin (il y a, en Allemagne peu de lycées de jeunes filles d'Etat) touchent des traitements dérisoires. L'été dernier, à Berlin, la ville et l'Etat leur avaient donné des secours élevant ces traitements à 80 % des traitements officiels. Un professeur-femme ne touchait, en août, que 2.000 à 2.500 marks par mois, soit moins du tiers du salaire moyen d'un ouvrier.

La situation des pasteurs et curés varie d'une région à l'autre. Ils sont rétribués, en partie par l'Etat, en partie par le revenu de bénéfices ecclésiastiques, qui consistent, dans les paroisses rurales, en terres généralement affermées. L'importance de ces propriétés, leur rapport est essentiellement divers. En outre, les desservants sont mieux traités par l'Etat dans des pays catholiques, comme la Bavière, que dans les pays anticléricaux, comme la Saxe. Dans l'ensemble, leur situation paraît avoir diminué, sans atteindre à la gêne ou au dénûment de certaines autres professions.

*Etudiants.* — La condition des étudiants est pénible entre toutes. Ceux qui appartiennent aux classes riches et se groupent dans les fameux *Corps*, où l'on s'adonne au duel à la rapière et à de longues beuveries, ne sont qu'une faible minorité. La plupart proviennent de la petite bourgeoisie, qui est précisément la classe la plus affectée par la crise actuelle. A Francfort, au début de 1921, 53 % des étudiants disposaient de moins de 500 marks par mois, et 2 % seulement de plus de 1000 marks. Or le strict minimum pour vivre à cette époque avec la

nourriture la plus médiocre et sans superflu d'aucune sorte, était d'au moins 700 marks[1]. Il va sans dire que la majorité (à l'exception de ceux qui vivent dans leur famille) devait endurer des privations, ou travailler pour gagner sa vie.

Les uns donnent des répétitions, d'autres travaillent dans des bureaux, dans des banques, jouent, le soir, dans des orchestres, ou même servent dans des cafés. Un nombre toujours croissant se livre à des travaux manuels : de là un type nouveau, celui du *Werkstudent* (Werk : ouvrage, chantier) qui joue d'ores et déjà un rôle considérable dans la vie universitaire allemande.

Le *Werkstudent* travaille dans les mines, les salines, les usines de toute sorte, durant les vacances. Bien qu'il ne puisse faire, généralement, l'ouvrier spécialisé, et doive se contenter du salaire d'un manœuvre, il réalise ainsi des économies, qu'il utilisera pendant l'année scolaire. Cette innovation semble avoir donné, jusqu'à présent, d'excellents résultats : elle s'est trouvée facilitée du fait que le chômage est réduit à son minimum, et que, par suite, les syndicats ouvriers ne se sont pas opposés à l'admission de ces nouveaux travailleurs, qui, en d'autres circonstances, auraient pu devenir des concurrents. Les chefs d'entreprises se déclarent satisfaits de leurs services, et dans les grandes villes les bureaux officiels de placement ont désormais une section réservée aux étudiants.

Celui de Hambourg, par exemple, en a placé aux vacances dernières 100 dans les chantiers de construction navale, 30 dans des exploitations agricoles, 30 dans des entreprises diverses. A Berlin on évalue à 4.000 (sur un total de 10.000), le nombre des étudiants qui doivent travailler pour gagner leur pain.

Ces difficultés n'ont pas amoindri le prestige des carrières libérales : les universités allemandes ne voient point diminuer le nombre de leurs élèves. De 60.000 avant la guerre, il s'est élevé à 85.000 en 1921. L'augmentation porte principalement sur les étudiants en droit (17.355 contre 9.840,) en économie politique (15.992 contre 3.836) et sur les dentistes (5.072 contre 976). Le nombre des médecins et des philologues reste stationnaire, tandis que celui des théologiens tend à diminuer. Celui des élèves des écoles de hautes études techniques s'est encore accrû davantage : de 12.000 à 23.000.

Cependant il serait prématuré de conclure d'après ces chiffres : la situation que nous avons décrite est de date trop récente. C'est seulement dans quelques années, si elle se maintenait, que l'on pourrait voir si elle influe sur le recrutement des carrières dites « académiques ».

*Rentiers.* — Voici, parmi toutes les catégories dont se compose

1. En octobre 1922, on évaluait à 7.500 marks par mois le minimum nécessaire à un étudiant pour le logement, la nourriture, le chauffage et l'éclairage.

la classe bourgeoise, celle qui se trouve le plus durement atteinte : les rentiers, les pensionnés, tous ceux qui vivaient d'un revenu fixe, ont été quasiment ruinés par la dépréciation du mark, qui, lorsque le dollar cote 3.000 (au lieu de 4), se trouve réduit à la 750e partie de sa valeur d'avant-guerre. Les rentes sur l'Etat, les emprunts des villes, les obligations n'ont plus, pour ainsi dire, aucune valeur[1] : les personnes qui avaient placé leur fortune de cette manière ont un revenu dérisoire, même si cette fortune était considérable ; et leur capital ne vaut guère mieux. Les actions des sociétés financières et industrielles sont plus avantageuses, leurs cours s'étant adaptés, dans une certaine mesure à la dépréciation du mark. Malgré tout, en juillet 1922, ces cours n'étaient multipliés que par 7, alors que le cours du dollar (950) l'était par 237,50 et le coût de la vie par 50. La moyenne des dividendes s'est élevée[2] et l'on a pu calculer que le revenu d'une action achetée en 1914 montait en 1921, par suite de cette hausse et des augmentations de capital, à 87 %[3] de sa valeur d'achat. Mais l'actionnaire qui aurait touché ce dividende le 1er janvier 1922 et en aurait dépensé le montant, aurait eu à compter avec des prix déjà multipliés par 16,4 par rapport à 1914. Il faudrait, pour avoir la valeur *réelle* d'un pareil dividende, en diviser le montant par ce dernier chiffre, qui d'ailleurs s'est considérablement élevé au cours des mois suivants.

D'ailleurs les petits rentiers[4], artisans, ou petits commerçants vivant des économies qu'ils ont amassées, possèdent généralement peu de valeurs industrielles. Leur revenu ne s'est pas augmenté depuis la guerre, et l'on a pu constater, en 1922, que près de la moitié de ceux qui sollicitaient des secours avaient environ mille marks de rente, 23 % moins de 600 marks. De telles sommes, qui permettaient, en 1914, de vivre d'une façon extrêmement modeste, suffisent à peine, aujourd'hui aux besoins d'une ou deux semaines. C'est dire que leurs détenteurs sont réduits à l'indigence.

La situation des *Sozialrentner* (ouvriers retraités,) qui touchaient

1. Voici les cotes de quelques emprunts d'Etat à la Bourse de Berlin au 17 octobre 1922 :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Emprunt d'Empire | ..... | 5 % | 77 1/2 |
| | ..... | 4 % | 295 |
| | ..... | 3 1/2 | 135 1/2 |
| | ..... | 3 % | 570 |
| Consolidés prussiens | ..... | 5 % | 90 |
| | ..... | 3 1/2 | 70, 80 |
| | ..... | 3 % | 87 1/2 |

2. De 9,5 à 13.9 % d'après le calcul fait pour 12 grandes sociétés (V. *Wirtschaftskurve der Frankfurter Zeitung*, 1922. II, Heft).

3. *Wirtschaftskurve der Frankfurter Zeitung*, 1922, II. Heft.

4. Leur nombre, en Allemagne serait d'environ 250.000, dont 30.000 à Berlin.

en 1919 une moyenne de 180 marks par an, des pensionnés de l'Etat et des villes, des veuves et des orphelins de guerre, est à peine plus enviable. Les fonctionnaires retraités touchent environ les deux tiers de leur traitement, et les veuves 40 % de la pension du mari.

*Comment vivent les petits bourgeois.* — Quiconque pénètre, aujourd'hui, dans les intérieurs de la petite ou moyenne bourgeoisie, ne peut qu'être frappé de la baisse du niveau de l'existence. Les revenus ont généralement diminué dans une bien plus forte proportion que ceux de l'ouvrier, et comme il faut, malgré tout, tenir un certain décorum, s'habiller décemment, consacrer des sommes assez élevées à l'éducation des enfants, on économise sur la nourriture. On boit rarement de la bière, le vin devient un luxe inconnu, et la viande, même chez des personnes relativement aisées, — médecins, chefs de service dans une banque, — n'apparaît plus que de loin en loin.

Des budgets détaillés ont été publiés, soit dans certains journaux, soit dans des études parues sous forme de brochures : il est aisé, en se reportant au cours des denrées de l'époque choisie, d'en vérifier l'exactitude. Voici, par exemple, un instituteur, père de deux enfants, qui gagne 15.300 marks par trimestre (2e trimestre 1922). Il établit ainsi le compte de ses dépenses :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Repas de midi : par jour . | 70 marks | total : | 6.300 |
| Pain par jour ..... | 22 - - | - | 1.980 |
| Graisse, beurre ou margarine : par jour ..... | 22 - | - | 1.980 |
| Autres dépenses de nourriture : par jour ..... | 20 - | - | 1.800 |
| Total pour la nourriture ..... | | | 12.060 |

Le repas de midi, compté à 70 marks, peut se décomposer ainsi :

| | |
|---|---|
| 1 livre de lentilles ..... | 18 marks |
| 1 — de saucisse ..... | 46 - |
| 2 pommes de terre ..... | 6 |
| Total ..... | 70 - |

Les autres dépenses comprennent :

| | |
|---|---|
| Loyer (par trimestre) ..... | 350 marks |
| Gaz ..... | 800 - |
| Frais de lycée pour les enfants ... | 250 |
| Total ..... | 1.160 - |

Au total 13.460 marks; restent 1800 marks par trimestre pour le charbon, le savon, le linge, les vêtements, les cahiers et les livres, les frais de tramway, de correspondance, les journaux et divers. L'intéressé déclare que, sans la moindre dépense somptuaire, il joint à grand peine les deux bouts, et qu'à la fin du trimestre il recourt souvent au mont-de-piété[1].

Mme Henriette Fürth, avec la minutie d'une ménagère accomplie, a analysé dans ses moindres détails le budget d'une famille bourgeoise

1. Cf. *Vorwärts*, 21 juin 1922.

qu'elle qualifie elle-même de favorisée : le père est fonctionnaire, la mère et deux enfants travaillent : malgré cela, le revenu ne s'est élevé que de 11.727 marks en 1913-14, à 66.651 en 1921, somme relativement très inférieure, puisqu'elle est à peine multipliée par 6, alors que l'index de cherté, au cours de l'année en question, varie de 9 à 15. Considérons d'abord la proportion entre certaines dépenses. Les dépenses de nourriture sont passées de 27 % du total à 49 % en 1920, et 44 % en 1921 : signe évident d'une diminution sensible, puis d'une légère augmentation de bien-être. Le même indice serait fourni par le poste de dépense « pain noir et pain blanc », le premier étant de 4,2, puis 5,9 et 5,2 % alors que le second passe de 6,7 à 0,4, puis 2,4 %. On voit s'élever dans le même budget, la part de la pomme de terre, qui est la nourriture du pauvre (1,7, puis 6,8, et 4,6 %), et diminuer celle de la viande (19,4, puis 14,9 et 18,6 %).

Si l'on compte les quantités moyennes de nourriture par jour et par personne, on trouve pour quelques denrées essentielles :

| | 1914 | 1920 | 1921 | 1er trim 22 |
|---|---|---|---|---|
| | — | — | — | — |
| Pain noir | 175 grs | 330 grs | 243 grs | 201 |
| Pain blanc | 115 | 8 | 41 | 46 |
| Pommes de terre | 300 | 980 | 328 | |
| Viande | 130 | 75 | 105 | 114 |

Ces derniers chiffres complètent les données fournies par ceux qui précèdent, et montrent d'une façon frappante la différence de régime entre 1914 et 1920-21-22, l'année 1920 marquant, comme nous l'avons déjà montré à propos des salaires ouvriers et des traitements de fonctionnaires, le point le plus critique, suivi d'une amélioration appréciable.

L'examen du reste du budget confirme les indications du chapitre nourriture : dans le chapitre « dépenses de ménage », le charbon, le gaz et l'électricité, qui représentent l'indispensable, ont élevé leurs parts respectives de 9, 6,2 et 4,2 % à 30,8, 12,6 et 7,6 % tandis que le blanchissage, qui, pouvant être restreint, peut passer, dans une certaine mesure, pour un luxe, voit sa part réduite de 26,3 à 11,2 %; de même les services domestiques, qui passent de 38,5 à 23,3 % la bonne à tout faire étant remplacée par une femme de ménage.

Enfin, dans le chapitre « dépenses diverses », les postes théâtre et concert, cadeaux, tabac, caisse d'épargne, subissent de sensibles diminutions, qui témoignent d'une moindre aisance ; le poste « vêtements de femme » s'abaisse de 4,3 à 2 %, tandis que celui des vêtements d'hommes s'élève de 2,9 à 8 % et celui des vêtements d'enfant de 0,5 à 8 % : signe apparent du désintéressement de la mère de famille [1].

1. Cf. Henriett Fürth : *Der Haushalt vor und nach dem Krieg*. 1922.

Les relevés précis et les calculs de M^me^ Henriette Fürth traduisent en chiffres des faits que les observations les plus diverses permettent de contrôler. L'abaissement du niveau de la vie bourgeoise résulte mathématiquement de la différence entre l'élevation des revenus et celle des prix de la vie. S'il était besoin d'autres preuves que celles que nous avons exposées, on les trouverait dans l'état des affaires de maints commerçants qui subvenaient aux besoins de cette clientèle A Berlin, en dehors des quartiers du centre, la plupart des marchands de fleurs ont cessé leur commerce : ils ont fermé boutique, ou se sont transformés en marchands de fruits et de légumes. Les tailleurs pour dames, les coiffeurs, les blanchisseuses, les marchands de confection se plaignent d'une diminution de leurs affaires, diminution qui va de 25 à 75 % : elle atteint son maximum pour les marchands de chapeaux et de parapluies, qui ont dû, dans bien des cas, renoncer à leur commerce. Les tailleurs pour hommes enregistrent une réduction de 50 % dans la quantité de leurs commandes : par contre les tailleurs à façon qui retournent ou remettent en état de vieux vêtements voient affluer la clientèle [1].

Il va sans dire que de nombreux ménages ont congédié leurs domestiques, bien que les salaires soient à un taux ridiculement bas : l'été dernier, une bonne à tout faire se payait, dans les grandes villes, de 300 à 400 marks par mois, ce qui ne représentait même pas la moitié du prix d'une paire de chaussures.Aussi un grand nombre de domestiques émigraient-elles à l'étranger, en particulier en Suisse et en Hollande.

La suppression du service est un des premiers moyens qui se présentent, pour remédier à la gêne de tant de familles bourgeoises. Il en est d'autres : le travail des femmes, par exemple. En Allemagne, comme ailleurs, le nombre des jeunes filles oisives, des femmes qui se consacrent à leur seul ménage, a fort diminué depuis la guerre. Enfin, en dehors de leur métier principal, les hommes recherchent souvent une occupation qui leur procure un bénéfice supplémentaire; et dans bien des cas les jeunes mariés restent dans la maison paternelle, réduisant ainsi leurs propres frais, aussi bien que ceux de leurs parents.

Quant à ceux qui sont vraiment dans l'impossibilité de vivre, ils liquident tout ce qu'ils possèdent de quelque valeur : meubles, tableaux, objets d'art, fourrures, bijoux .Les intellectuels vendent leurs bibliothèques. Tous les objets, précieux ou non, ont conservé leur prix, ou plutôt, ont vu monter leur prix à mesure que le mark se dépréciait : les personnes qui, avant la guerre, avaient dépensé de grosses sommes

1. Le *Berliner Tageblatt* (1^er^ octobre 1922) cite le cas d'un brave maître tailleur, qui déclare que la journée de huit heures ne lui suffit plus, et qu'il devrait « travailler seize heures par jour pour remettre des fonds de culotte à tous les bourgeois qui demandent ses services ».

pour se meubler, monter des collections, ou même pour se procurer de futiles parures, ont fait un bien meilleur placement que celles qui avaient garni leur portefeuille[1].

*Conclusion : la bourgeoisie allemande est-elle en péril?* — Faut-il admettre, comme on l'entend souvent dire en Allemagne, que la classe moyenne y est sur le chemin de la ruine, qu'elle s'apprête à être broyée entre un prolétariat qui a la force de l'organisation et du nombre et une toute-puissante ploutocratie? Il est vrai qu'elle a supporté moins bien que les autres classes le dur choc de la guerre et de la défaite; le niveau moyen de l'existence, chez elle, a baissé davantage; des catégories entières — rentiers ,pensionnés, veuves — ont été réduites à une quasi misère. Un grand nombre d'intellectuels, de fonctionnaires, d'employés, gagnent moins que les travailleurs manuels. Cherchons cependant à saisir les causes de ce qui s'est produit, et à voir plus loin que le moment actuel.

Le phénomène capital est un mouvement d'égalisation : nous l'avons observé dans le monde ouvrier, où le salaire du manœuvre rejoint presque, désormais, celui du spécialiste; nous le retrouvons chez les fonctionnaires, chez les employés, où s'atténue la différenciation entre les classes supérieures et inférieures. Expliquera-t-on un fait d'ordre aussi général par je ne sais quelle tendance socialisante? Il serait plus probable qu'il tînt à des nécessités économiques : tous les salaires et traitements tendent à se rapprocher du minimum d'existence; il paraît donc naturel que ceux qui en sont le plus proches subissent une diminution moindre que ceux qui en étaient éloignés. Ce tassement cessera sans doute avec la stabilisation du mark : le jour où la monnaie allemande sera rétablie, un mouvement en sens inverse se produira-t-il? C'est ce qu'on ne saurait prévoir. Il n'est pas impossible, somme toute, qu'une différence moins grande que par le passé subsiste entre les travailleurs manuels et les autres. Cette situation ne nuirait pas forcément au travail de l'esprit : tout au plus opérerait-elle une sélection plus sévère des éléments qui s'y adonnent.

Nous avons vu que des jeunes gens consentaient à faire, pendant les vacances, le métier d'ouvriers, afin de poursuivre leurs études; ils ne restent cependant pas ouvriers; ils acceptent une jeunesse pénible, en vue d'une profession qui, la plupart du temps, a cessé d'être brillante.

Ni l'enseignement, ni la médecine, ni le barreau, ne sont actuellement des carrières lucratives. Ceux qui s'y préparent ne l'ignorent point. C'est donc qu'ils sentent en eux une véritable vocation, — à

1. A l'exception de celles qui possédaient certaines valeurs étrangères : on sait que le portefeuille étranger de l'Allemagne fut en grande partie liquidé pendant et à la fin de la guerre. Il s'est reconstitué depuis, mais ce sont surtout les grands industriels qui ont acheté des devises.

moins qu'ils n'espèrent une amélioration qui, peut-être, ne viendra pas de si tôt.

Quant aux personnes qui ne travaillent plus, et qui vivent, soit d'une pension qu'elles ont gagnée, soit du capital qu'elles ont amassé, elles sont les grandes victimes de la situation présente : d'autant plus à plaindre qu'elles sont généralement désarmées, handicapées par les infirmités ou par l'âge, condamnées, par suite, à attendre une aide de la charité publique. Mais ces personnes disparaîtront d'ici quelques années, et l'on ne peut prétendre que la classe qu'elles représentent disparaîtra avec elles: l'épargne, devenue impossible avec la chute du mark, se reconstituera sur d'autres bases, ne serait-ce qu'en monnaies étrangères, si la situation actuelle se prolonge; et l'Etat, les villes, les sociétés particulières continueront à payer des pensions, car l'assurance pour la vieillesse est devenue un trait distinctif de notre vie sociale, et si une crise imprévue a pu l'atteindre, on saura l'adapter, en cas de besoin, à des conditions nouvelles.

René Lauret.

## LE NOUVEAU TARIF DOUANIER AUX ETATS-UNIS

### *I. — Préliminaires*

Le 21 septembre 1922, après une longue et pénible élaboration parlementaire, fut promulgué, par l'Exécutif, le tarif républicain de 1922 ou *Tarif Bill, Fordney-Mac Cumber,* du nom de ses principaux défenseurs à la Chambre des Représentants et au Sénat.

L'histoire des Etats-Unis nous apprend que l'élévation au pouvoir de l'un des deux grands partis nationaux entraîne toujours une réforme législative des droits de douane. Les républicains ont la doctrine et la pratique de la plus haute taxation; les démocrates, celles de la plus basse. Dans ces derniers vingt ans, le pays eut, sous la présidence Taft, le tarif Payne Aldrich, de 1907, le plus élevé qu'il ait connu avant le tarif actuel; et, sous la présidence Wilson, le tarif Underwood, de 1913, le plus réduit dont les Etats-Unis aient bénéficié.

Sitôt les républicains au pouvoir, on s'attendit à un nouveau tarif; prévu dans le programme électoral de 1920, le Président le mentionna dans son premier message au Congrès. L'élément politique entrant pour une large part dans le vote des réformes de cet ordre, on put dès l'abord, prévoir un très long débat. Dans l'impossibilité de faire voter d'une seule voix, la législation qui lui convenait, l'Administra-

tion adopta le tarif d'urgence qui remplaça le tarif Underwood, maintenant définitivement remplacé par le *Fordney-Mac Cumber Act* de 1922.

Je ne crois pas qu'aucun sujet de caractère national ou même international ait donné lieu, dans ces derniers temps, à une polémique plus vive que celle qu'a suscitée l'approbation de ce nouveau tarif par la Maison Blanche. Ni les pensions aux soldats de la grande guerre, ni la remise des dettes alliées, ni la Société des Nations, ni la suppression de l'alcool, n'ont eu dans l'esprit public l'importance de la nouvelle loi sur le tarif douanier. Soumettant à des taxes sans précédent des produits de tout ordre, créant de nouvelles taxes pour beaucoup de produits encore non imposés, cette loi devait heurter de grands intérêts de classes, régionaux ou même généraux, dans l'agriculture et l'industrie — intérêts qui tous étaient en mesure de se défendre. Pays où l'opinion publique s'exprime librement, les Etats-Unis peuvent se vanter d'avoir permis à chacun d'exprimer à la tribune ou dans la presse son opinion sur la question; aussi entend-on sans cesse demander si le texte promulgué, et ainsi devenu loi, exprime réellement l'opinion de la nation telle qu'elle se dégage des débats législatifs.

### *II. — Historique de la nouvelle loi.*

L'historique de la nouvelle loi est simple, mais non bref. Le 6 janvier 1921, la Chambre des Représentants commença, au *Comité des Voies et Moyens*, l'audition des intéressés au sujet d'une nouvelle loi sur le tarif douanier. Le 29 juin suivant, un projet était présenté à la Chambre des Représentants par le Président de ce Comité, Fordney. Etudié au sein de la Comission des Finances, le projet Fordney fut approuvé par la Chambre des Représentants, le 21 juillet, par 288 voix contre 127 et transmis au Sénat. Dès le lendemain, le Sénat en confiait l'étude à sa Commission des Finances, qui, le 31 juillet, commença d'entendre les intéressés, en suspendit l'audition le 31 août, puis la reprit le 9 janvier 1922. Du 9 janvier 1922 au 10 avril de la même année, la Commission travailla sans cesse à l'étude et à l'amélioration du projet. Présenté au Sénat le 11 avril, il y fut approuvé, puis renvoyé à la Chambre des Représentants. Comme il s'était produit plusieurs divergences de vues, les deux Chambres se consultèrent, et, s'étant mises d'accord, le texte définitif fut présenté au pouvoir exécutif pour recevoir de lui la promulgation nécessaire.

Tel qu'il avait été voté par la Chambre des Représentants, le projet, qu'on appelait alors *Fordney Act*, subit au Sénat des altérations

fondamentales à la suite desquelles il fut nommé *Mac Cumber Act*. A la taxation de la marchandise d'après sa valeur sur le marché américain, la Commission sénatoriale devait substituer la taxation d'après la valeur au lieu d'origine. Au Président fut laissé le soin d'augmenter ou de diminuer les droits et de changer les classifications des marchandises dans une limite maxima de 50 %, d'appliquer ce qu'on nomme l'évaluation américaine aux articles qui, taxés d'après l'évaluation étrangère, causeraient une préjudiciable concurrence à l'industrie américaine; enfin, de défendre l'industrie nationale contre l'étranger en décrétant soit des taxes additionnelles, soit la prohibition absolue. L'une des caractéristiques principales du projet de la Commission sénatoriale était la protection des produits agricoles et des industries du verre, des colorants, des jouets, ces deux derniers articles visant particulièrement la concurrence allemande.

Aussitôt connu le projet de la Commission du Sénat, le parti libéral ne cache point sa désapprobation. Ainsi le *New-York Times*, après avoir expliqué que certaines réformes ne sont pour les républicains qu'une habitude de parti, assure que le nouveau tarif doit être mal accueilli, même par les républicains, tant sont grands les excès qu'il consacre. La lutte allait être longue, disait, le 13 avril, ce même journal, et nullement glorieuse pour ceux qui l'avaient engagée. La cherté de la vie en serait accrue. Plus pessimiste encore, le *Journal of Commerce* écrivait que, si le *Mac Cumber Bill* n'était pas aussi malfaisant que le *Fordney Bill*, il n'en représentait pas moins une intolérable aggravation de charges pour le pays. Or, le temps ne se prête pas à des tentatives de cet ordre et la politique des partis ne devrait pas sacrifier la politique internationale et l'avenir de la nation à ses propres intérêts. Le projet fait en outre des concessions extrêmes au bloc agraire, — ce qui, à tous les points de vue, est une mesure politique dans le pire sens du mot. La charge qui va peser sur le pays sera terrible : les difficultés que les Etats-Unis traversent sont telles que le moment ne pouvait être plus mal choisi.

### *III. — 2.082 amendements.*

La mise en discussion du projet de Mac Cumber avec ses 438 pages compactes, ses 1690 paragraphes et ses 2057 amendements originaux provoque une extrême agitation: le Sénat y apporte 2436 changements, qui finalement se réduisent à 2.082 amendements au tarif antérieur

Intérêts politiques surexcités par l'approche des élections de novembre, intérêts agraires ou industriels, intérêts libéraux ou conservateurs s'affrontent parfois avec humour, parfois avec aigreur, dans

la lutte acharnée à laquelle va donner lieu la nouvelle loi pendant les 20 mois que va durer son processus législatif. L'allure de la discussion est telle, et si vives les intrigues qui se nouent autour d'elle, qu'un jour le rapporteur calcule qu'au train dont vont les choses, la décision finale ne pourra intervenir avant 1946. On assure que l'opposition n'eut pas recours à l'obstruction parlementaire, mais le fait est que la majorité prit des mesures spéciales sans l'accomplissement desquelles il n'eût pas été possible d'aboutir. La presse elle-même fut accusée de servir des intérêts subalternes, ce qui donna l'occasion au directeur de l'un des plus grands journaux de New-York de publier l'une des plus belles professions de foi que le journalisme ait connues.

Le 20 août 1922, le texte définitif est établi et voté par 48 voix contre 25; la séance est d'un tumulte sans précédent dans l'histoire du Sénat. Parmi les républicains, un seul le sénateur Borah, de l'Etat de Idaho, se prononce contre le bill; tandis que trois sénateurs démocrates dissidents du Wisconsin et de la Louisiane votent en sa faveur. En fin de compte, la minorité dit en parlant de la loi « que c'est un des actes législatifs les plus abominables du Congrès américain »; tandis que la majorité la présente « comme le moyen le plus efficace de défendre la production nationale contre la concurrence étrangère et de sauver de la faillite la main-d'œuvre américaine ».

Modifié par le Sénat, le projet Fordney Mac-Cumber retourne à la Chambre basse. De la majorité républiçaine de cette Chambre on escompte l'approbation immédiate du projet. Elle résiste. Il faut transiger. On diminue légèrement les tarifs proposés par le Sénat. Mais les propositions sénatoriales prévalent en ce qui concerne le fer, le verre, les métaux et les articles manufacturés en métal, le sucre, les produits agricoles, le coton, la laine et la soie. Par contre, soit qu'elle voulût faire triompher son point de vue, soit qu'elle voulut marquer son mécontentement, la Chambre des représentants se déclare formellement en désaccord avec le Sénat sur les colorants et la potasse. C'était, au reste, une vieille querelle : il s'agissait de rendre définitive la prohibition qu'on avait dressée temporairement contre les produits allemands en vue de protéger l'industrie naissante de Utah, de la Californie et d'autres Etats en frappant l'importation de droits si excessifs qu'ils équivalaient à une véritable interdiction. En cas de divergence entre les deux Chambres, les délégués de l'une et de l'autre se réunissent pour arriver à un accord; cet accord, la Chambre des Représentants refusa tout d'abord de le tenter. Quand elle y consentit, le Congrès était à la veille de prendre ses vacances. En apposant sa signature sur le projet devenu loi, et en faisant allusion au paragraphe qui instituait le tarif de fluctuation, le Président déclara qu'il s'agissait « de la contribution la plus importante que l'on ait vue depuis la création des tarifs douaniers dans l'histoire des Etats-Unis ».

*IV. — Quelques-uns des traits les plus importants.*

Tel qu'il a été voté le *Fordney Mac Cumber Tarif Act* de 1922 augmente les droits sur un grand nombre d'articles, en taxe d'autres dont l'entrée avait toujours été libre, et contient plusieurs dispositions d'une importance capitale.

L'un des principaux traits du nouveau tarif est ce qu'on appelle l'évaluation étrangère. On s'était proposé de frapper les articles en considérant leurs prix sur le marché américain. : c'était l'avis de la Chambre des Représentants. L'avis contraire du Sénat prévalut. Dans le texte définitif l'évaluation est donc basée sur le prix d'achat au pays d'origine. L'un des arguments que faisait valoir le Sénat, c'était l'impossibilité de prévoir les inconvénients qu'il y aurait à importer tel ou tel article, étant donné la fluctuation de l'évalutation dans les différentes parties des Etats-Unis. L'élévation du tarif s'explique, selon un commentateur, par ce fait qu'elle compense indirectement la différence entre le prix de l'évaluation américaine qui a été rejetée et celui de l'évaluation étrangère qui a été adoptée.

Une autre caractéristique de la nouvelle loi, c'est le tarif des fluctuations : le Président l'avait réclamé comme le meilleur moyen de satisfaire certaines convenances momentanées du pays. La nouvelle loi le consacre en accordant au Président la faculté d'élever les taxes d'importation au cas où la production du pays l'exigerait; il peut les élever jusqu'à 50 %; substituer pour les produits chimiques et les colorants l'évaluation américaine à l'évaluation étrangère, et même prohiber l'importation du produit étranger au cas où le pays d'origine décrèterait des impôts prohibitifs sur les articles américains de même nature ou se livrerait à des pratiques injustes à l'égard des Etats-Unis. Ces facultés accordées au pouvoir exécutif, le projet de la Chambre des Représentants ne les prévoyait pas. Au sein même du Sénat, l'opposition fut très vive; on proposa, notamment, qu'aucune taxe ne pourrait être changée sans la consultation préalable de la Commission des tarifs et que les pouvoirs accordés au Président ne seraient valables que jusqu'au 1er juillet 1924. Ces deux amendements donnèrent lieu à une vive discussion. Le parti démocrate et surtout le leader de ce parti dans la Chambre, combattit obstinément comme inconstitutionnelle une mesure qui attribuait au pouvoir exécutif des fonctions purement législatives.

Un intéressant point du débat relatif à la protection douanière fut la création de ports francs. Le Sénat, favorable à cette création, alléguait que l'une des raisons du splendide développement commercial de l'Allemagne avant la guerre, c'était leur existence. Mais cette propo-

sition, qui n'obtint pas l'approbation de la Chambre des Représentants, fut abandonnée.

Enfin, trait essentiel, la taxation votée est la plus élevée qu'ait connue le pays jusqu'à ce jour.

On aura une idée de la mesure dans laquelle elle protège l'agriculture américaine quand on saura que, par exemple, le sucre paie maintenant 0,764 1 /2 de plus que dans le tarif Underwood et 0, 62 de plus que dans le tarif Payne-Aldrich tandis que la laine paie 8 cents de plus que dans la proposition de la première Chambre et presque le double du tarif Payne-Aldrich. Les droits sur les produits chimiques, les engrais sont tellement relevés que la taxe équivaut à une véritable prohibition. Le manganèse et les nitrates dont l'entrée jusqu'à présent était libre sont soumis à la taxe. Voici, sur quelques-uns des articles les plus importants, un tableau de comparaison du nouveau tarif avec l'ancien :

| | Tarif Underwood | Tarif Fordney-Mac Cumber |
|---|---|---|
| Articles de verre | 30 p. c. | 50 p. c. |
| Céleri | Libre | 35 p. c. |
| Tissus de soie | 45 p. c. | 55 p. c. |
| Laine lavée | Libre | 31 c. par livre |
| Tissus de coton | 30 p. c. | 35 p. c. |
| Blé | Libre | 30 c. par litre 36,34 |
| Bœuf | Libre | 3 c. par livre |
| Beurre | 2 1/2 c. par livre | 8 c. par livre |
| Sucre | 1 c. par livre | 1.76 c. par livre |
| Figues | 20 p. c. | 35 p. c. |
| Cacao | 2 c. par livre | 3 1/2 c. par livre |
| Foin | 2 % par tonne | 4 % par tonne |
| Meubles | 25 p. c. | 60 p. c. |
| Tapis | 26 p. c. | 40 p. c. |
| Coutellerie | 25 à 30 p. c. | 80 à 175 p. c. |
| Montres | 30 p. c. | 50 p. c. |

### *V. — Conclusion*

Etudiant ce qu'il y a de périlleux dans le tarif, Agnes C. Laut (*Current Opinion*, Juin 1922, p .744), fait remarquer que, depuis l'armistice, 16 Nations ont augmenté leurs droits de douane dans le but de se créer des ressources. C'est ainsi que 64 % des ressources du Mexique proviennent des droits d'exportation sur le pétrole. L'Angleterre, le pays le plus libre échangiste du monde, tire 700 millions de dollars par an de ses douanes, le Canada 200 millions et ainsi de suite.

Les Etats-Unis peuvent se vanter que la valeur des articles d'ex-

portation soumis aux droits ait été chaque année, à peu d'exceptions près, inférieure à la valeur des articles dont l'entrée était libre. Aujourd'hui, il semble que la situation soit renversée. Les auteurs du *Fordney Mac Cumber Act* espèrent faire ainsi entrer dans le Trésor près de 400 millions de dollars. Le Sénateur Simmons, leader de la minorité à la Commission des Finances du Sénat, calcule que les taxes de la nouvelle loi sont à un niveau général de 40 % au-dessus du tarif du Payne-Aldrich.

Bien que l'accroissement des revenus du fisc soit l'un des objets que se proposait la révision qui est, aujourd'hui, devenue une réalité, ce n'est pourtant pas le principal. Dans l'intention des auteurs, le but capital, c'est la protection des produits du pays contre les produits similaires étrangers, et de la main-d'œuvre nationale contre la main-d'œuvre étrangère qui est moins chère; le *Fordney-Mac Cumber Act* prétend « défendre l'industrie américaine et lui permettre de payer à l'ouvrier un salaire suffisant pour qu'il ait une base d'existence américaine; maintenir les industries créées pendant la guerre et qui ont une importance vitale pour l'avenir industriel du pays, enfin, protéger le marché national contre l'injuste concurrence de l'étranger. « A bill to provide revenue, to regulate commerce with foreign countries, to encourage the industries of the United States and for other purposes... »

De tels buts, au contraire, l'opposition refuse de les reconnaître comme réalisables. Les nouveaux droits procureront assurément des ressources. Mais stimuler l'industrie, protéger le commerce intérieur ou même faire baisser le prix de la vie, ce sont là des fins que la nouvelle loi n'atteindra pas « A bill to raise the cost of living, to hamper foreign trade, and to retard the return of prosperity », voilà ce que dit l'un des censeurs les plus acerbes, M. Reuben A. Lewis, (*Worlds Work*, Juin, 1922, page 363 : « *A tariff to raise the cost of living* » ).

L'opposition, qu'a suscitée la nouvelle loi, suit le problème sous toutes ses faces. Quand l'auteur principal de la réforme, Porter Mac Cumber, expose hors du Sénat les raisons protectionnistes dans son « *West versus East* », Oscar W. Underwood, leader de la minorité du Sénat, lui répond dans les journaux par son « *Worst tariff bill in country's history* ». Edward Nelson Dingley, fils du sénateur qui a donné son nom à un tarif douanier, s'efforce vainement dans la *Review of Reviews* « *A tariff to raise revenue and reduce unemployment* » de rallier l'opinion publique au point de vue gouvernemental. Après les longs mois de discussions législatives, un grand mouvement de désapprobation accueille la loi aujourd'hui, « *The root of the tarriff evil* », « *Making the people pay* » dit le *Globe* qui la traite de scandaleuse. Tarif, non pas industriel, mais de protection de hauts intérêts — ainsi s'exprime le *Journal of Commerce and Commercial Bulletin* — que celui

qui prétend ménager les intérêts agraires en taxant le mil et d'autres produits qui ne sont point importés et l'industrie en lui refusant les matières premières dont elle manque et qui viennent toutes de l'étrangers ». « Nos marchés ne sont point inondés de produits étrangers, écrit *The Nation*; dans notre production totale de 1921, les importations ne dépassèrent pas 4 %, tandis que les exportations s'élevaient à 7 % ». « En prévision du nouveau tarif, une compagnie de tissus, ajoute *The Nation*, a déjà porté de 10 à 45 cents le yard de tissus. » L'un des nombreux organes républicains modérés, le *Outlook*, après avoir combattu les réformes actuellement acquises ne dissimule pas son désappointement : « Si nous voulons être raisonnables et logiques, dit-il à la date du 3 octobre, nous devons interdire toute importation, ou, si nous l'admettons que ce soit dans des conditions équitables ». Enfin le *Literary Digest* écrit : « Bien loin d'être fixée définitivement, l'échelle des tarifs, après vingt mois de discussion demeure encore plus incertaine du fait même de la sanction présidentielle. Au lieu de tarifs douaniers permanents, nous n'avons dans la nouvelle loi que des prévisions élastiques qui permettent au chef de la nation, si tel est son bon plaisir, de changer les tarifs sans l'assentiment du Congrès ». Le *Times*, le *World*, la *Tribune*, démocrate et républicains modérés, les hommes d'affaires, les Chambres de commerce, les cercles politiques s'occupent du problème pour le combattre dans la forme sous laquelle il est devenu légal. Considère-t-on la cherté de la vie ? La majorité protectionniste allègue qu'elle ne se produisit pas après les tarifs Dingley de 1897 et Payne Aldrich de 1907, tandis qu'elle s'est accrue d'une manière remarquable après le tarif Underwood, de 1913. La minorité répond que chaque Américain paiera par an une taxe de 13, 15 dollars au lieu de 3, 20 dollars avec le tarif Aldrich et 2,85 dollars avec le tarif Underwood. Si l'on élève le droit d'entrée sur des produits de première nécessité et les matières premières sans lesquelles l'industrie du pays ne peut vivre, n'est-il pas évident que tous les prix vont monter ? Selon le sénateur Walsh, du Massachusetts, dans la seule alimentation, cette augmentation atteindrait la somme globale de 1 milliard 316 millions de dollars. S'agit-il de la protection de produits nationaux ? Les modérés montrent que sur deux points, qui peuvent servir d'exemple, elle risque de ruiner l'industrie américaine : pour la laine, la production s'élève à 300 millions de livres, la consommation monte à 600 millions ; pour le sucre, la production nationale ne fournit qu'un million de tonnes contre une consommation annuelle de 4 millions. Invoque-t-on la nécessité de protéger l'agriculture ? Les adversaires du Tarif répliquent par le recensement de 1920 d'où il ressort que 26 % seulement de tous ceux qui exercent des professions aux Etats-Unis vivent de l'agriculture, alors que 30 % travaillent dans les industries mécaniques et dans les manufactures. Invoque-t-on la protection du commerce en général ? Les partisans des droits peu éle-

vés répondent que cette protection est une chimère et même une absurdité. Comment, en effet, l'Europe paiera-t-elle son immense dette aux Etats-Unis, sinon en produits d'exportation dont l'entrée est actuellement prohibée du fait de droits exagérément élevés? Dans un récent Congrès de l'*American Bankers Association*, l'un des plus grands banquiers du pays, Thomas W. Lamont, de la Banque J. P. Morgan, a montré comment le tarif est capable de ruiner le commerce et d'entraver la future prospérité de la nation.

De tous ces débats, que conclure? Les Etats-Unis, malgré l'unité fédérale, sont le produit d'un sectionnalisme fécond et stimulant. Ici, c'est la supériorité historique, littéraire et artistique, là, c'est la prédominance agraire, ailleurs la supériorité industrielle ou la puissance financière. L'Ouest est le pays de l'or, des fruits, des céréales; le Sud celui du coton, des bois, des huiles; l'Est et le Nord-Est, celui de l'industrie et de la banque; le Centre et le Moyen-Ouest sont des régions de production à la fois agricole et industrielle : régions de blé, de mil, mais aussi du fer et du charbon. La création d'une alliance du Sud-Ouest contre l'industrialisme du Nord-Est a déjà été envisagée, de même qu'a été discutée la création d'un port de mer à Chicago, qui émanciperait toute la production circonvoisine de la dépendance de New-York. Lorsque les six Etats de la Nouvelle Angleterre forment bloc, en ce qui touche leurs communs intérêts vitaux, on voit ce bloc industriel du Nord-Est se dresser contre le pouvoir d'expansion du bloc agraire du Centre. Les intérêts opposés luttent parfois si ardemment que en 1908, un membre du Sénat fédéral déclarait que « si la Nouvelle-Angleterre pouvait être cédée au Canada les difficultés législatives de la Nation seraient réduites de moitié ».

Tous les problèmes surgissent, évoluent, s'entrechoquent et se résolvent sans nullement entraver, mais, bien au contraire, en favorisant la prospérité et la grandeur nationales. C'est un processus continuel d'ajustage d'où les Etats-Unis sortent chaque jour plus grands et plus forts. Sous quelle autre forme pourrait-elle vivre et s'accroître, cette nation avec ses différences de climat, de territoire, de culture, de répartition d'émigrants, de production agraire et industrielle? C'est dans l'harmonie de toutes ces formes régionales avec les besoins supérieurs du pays (considéré comme une entité suprême), c'est dans cet équilibre que réside l'un des traits les plus admirables de l'histoire des Etats-Unis. Un professeurs de Harvard, Frederich Jackson Turner, à qui l'on doit l'un des plus beaux livres de ces derniers temps, *The frontier in the American history*, dissertant sur *Sections and Nation*, montrait naguère comment le pays maintient admirablement toute son individualité malgré les chocs de toute nature et les concessions indispensables entre Etats ou autres classes. « Every section, déclare-t-il, is an unstable equilibrium. Public opinion is often closely divided and res-

ponds to national ideals... For underneath all there is a common historical inheritage, a common set of institutions, a common land, and a common language. There is an American spirit. There are American ideals. We are members of the body, though it is a varied body.. »

Il est donc aisé de comprendre quelle masse d'intérêts touche une loi de caractère général comme celle qui vient d'être votée sur le tarif douanier. De toute évidence, le but de cette loi fut la protection de l'agriculture et de certaines industries naissantes. Tout l'Est de l'industrie et de la banque devait donc être un adversaire pour elle, non moins que le libéralisme de la nation, ennemie de toute faveur spéciale quelle qu'elle soit. Considéré à ce point de vue, le *Fordney-Mac Cumber Tarif Bill* a été l'œuvre de réaction du bloc agricole. Outre l'intervention de ce bloc, la politique y eut aussi sa part, en raison des prochaines élections pour le renouvellement de toute la Chambre et du tiers du Sénat. Aux élections de l'Etat de New-York, c'est le tarif qui avait séparé les deux partis traditionnels, et le même fait va se reproduire sûrement aux élections générales de la fin de l'année. Dans un pays où l'opinion publique est prépondérante comme aux Etats-Unis c'est le vote qui en fin de compte décide de tout : à lui de dire si le protectionnisme officiel d'aujourd'hui doit l'emporter sur une politique douanière plus modérée.

*New-York, 5 octobre 1922.*

Hélio Lobo.

# VIE ACADÉMIQUE

*Les Cinq Académies ont tenu le 26 octobre leur séance publique annuelle. Le Président, M. René Doumic, de l'Académie française, a, suivant la tradition, ouvert la séance en rendant un dernier hommage à la mémoire des membres des diverses Compagnies morts au cours de l'année : Denys Cochin, le « type du grand bourgeois lettré de chez nous » ; Emile Boutroux « presque immatériel » ; Mgr Duchesne, « l'un de ces érudits à la manière d'autrefois » ; Ernest Lavisse, « historien à la française » ; Paul Deschanel, « qui incarnait ce genre de république qu'on a coutume de placer dans les temps anciens, faute de le rencontrer dans les temps modernes » ; Espinas et Souchon ; Léon Heuzey et Paul Girard ; Jordan, Louis Favé, Randier, Laverans, Gaston Redon, Camille Saint-Saëns et Bonnat ; le Prince de Monaco, Giacomo Ciamician, Pradilla Hirschfeld et Lord Bryce, toutes « figures originales, dont chacune diffère des autres et réalise un type ».*

*Son discours s'achève ainsi :*

### Le règne de l'esprit

Ecrivains, professeurs, savants, artistes, tous différents, avaient un trait commun : la passion des travaux de l'esprit. Ils se sont consacrés à une même cause : celle de la haute culture. Ils ont travaillé à élargir cette vie supérieure, en qui réside la noblesse de l'humanité. Toutes leurs forces, tout leur génie, toute leur vertu, ils les ont consacrés à renforcer le rayonnement de l'intelligence et son règne dans le monde.

Le règne de l'intelligence ! Faut-il croire que nous soyons à la veille d'assister à son déclin ? Est-il vrai que le caractère de l'époque où nous entrons soit justement le recul de l'élément intellectuel ? Un cri d'alarme vient d'être jeté, et c'est par un des vôtres. Un maître, dont le nom fait autorité dans le monde entier, dénonçait hier, à la Société des nations, le péril où les conditions nouvelles de la vie sociale mettent l'avenir de l'intelligence. Qui pourrait, parmi les hommes qui pensent, rester indifférent à un appel d'Henri Bergson ?

Les faits ne sont que trop évidents. C'est un fait qu'au lendemain de la guerre, entre le gain du travail intellectuel et le salaire du travail manuel, l'équilibre s'est rompu. Conséquence : on se détourne des carrières libérales, on déserte les grandes écoles. C'est un fait, hélas ! que la vulgarité gagne du terrain et que nous voyons sa compagne, l'ignorance, de plus en plus satisfaite d'elle-même, plus bruyante et plus encombrante. L'élite, celle du savoir et celle du savoir-vivre, va-t-elle disparaître ? Qu'adviendra-t-il des plus précieuses conquêtes de l'esprit ? Quoi des plus délicates floraisons du sentiment ? Nous n'imaginons même pas que ce trésor amassé par tant de siècles puisse nous être ravi, parce que nous avons peine à nous représenter la fin du monde. Et pourtant ! Sous la ruée des Barbares, des civilisations entières ont disparu, qui peut-être valaient la nôtre et qui, elles aussi, se croyaient assurées de durer. Or il est des Barbares de plus d'une sorte. Laisserons-nous, sous leur atteinte, se flétrir cette fleur de civilisation que nos confrères disparus ont si passionnément cultivée ? Verrons-nous d'un œil indifférent Ariel nous quitter ? Assisterons-nous impuissants et résignés au triomphe de Caliban ?

Notez que les mêmes symptômes s'observent dans tous les pays : le péril évoqué devant la Société des nations menace toutes les nations. Que conclure, sinon que l'heure de la France est venue ? Laissez-moi vous redire en quels termes Ernest Lavisse a défini le rôle historique de la France, celui d'hier, celui de demain : « Il faudra bien, écrivait-il pieusement, qu'un jour le monde trouve une façon de vivre, qu'un état de choses s'établisse pour durer plus ou moins longtemps. Alors, après le piétinement fébrile, les nations se remettront en route pour une nouvelle étape. Nous avons le droit d'espérer et de croire qu'à l'avant-garde se tiendra la France. » Il dépend beaucoup de vous, Messieurs, que cette noble espérance se réalise, et bien des regards se tournent vers vous. C'est en de telles circonstances qu'une institution telle que la vôtre prouve son utilité. En un temps normal, l'Institut de France peut-il être une tour d'ivoire et se contenter d'un rôle décoratif ? Nous sommes en un temps de fermentation univer-

selle. C'est la genèse d'un monde. L'humanité civilisée vous saura gré de l'aider à préserver de la ruine son patrimoine intellectuel.

*Avec M. Paul Pelliot, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres c'est une évocation de l'Asie :*

### Mongols et Papes aux XIII[e] et XIV[e] siècles.

Ç'avait été en Occident une stupeur, et bientôt une terreur immense, quand les armées mongoles, bousculant les princes slaves, étaient arrivées en 1241 jusqu'à Liegnitz en Silésie, et avaient conquis la Hongrie dont le roi Bela avait dû chercher un refuge sur une île de l'Adriatique. Ces cavaliers inconnus, surgissant ainsi du fond de l'Orient, intriguaient par leur origine mystérieuse, déconcertaient par leur mobilité, étonnaient par leur endurance, horrifiaient par leur cruauté. Dans le sauve-qui-peut de la chrétienté, on murmurait qu'ils avaient des têtes de chiens et se nourrissaient de chair humaine.

La chrétienté fut sauvée non par elle-même, mais par des circonstances extérieures à elle. Gengis khan avait fondé d'un coup un empire immense, et tel de ses généraux guerroya des côtes de la Corée jusqu'aux bords du Danube. Avec une énergie et une clairvoyance qui font encore notre admiration, ce barbare inculte avait su établir une discipline et créer une organisation administrative, dont même les vaincus reconnurent parfois les mérites. Mais, comme tant d'autres bâtisseurs d'empires, il réussit moins bien à assurer la dévolution régulière du pouvoir après lui. A chaque vacance du trône, le nouveau souverain, désigné ou non par son prédécesseur, devait être proclamé par l'assemblée des princes et des grands. Quand l'ancêtre ne fut plus là pour imposer silence et respect, les compétitions s'exercèrent, et bien vite les Gengiskhanides défirent l'œuvre de Gengis khan. C'est la mort du second grand khan qui, après Liegnitz, rappela es principaux chefs en Mongolie pour proclamer son successeur. L'Europe, sans comprendre, vit seulement que les envahisseurs partaient comme ils étaient venus.

Le danger était passé, mais il pouvait reparaître. D'autre part, les Mongols avaient conquis le nord-ouest de la Perse et débouché

en Arménie et en Syrie, où, refoulant les musulmans, ils avaient montré aux chrétiens quelque bienveillance. Depuis un siècle, le bruit courait en outre, parmi les croisés d'Orient, qu'il existait au fond de l'Asie, dans ces Indes qu'on ne savait plus où placer, un potentat chrétien, souverain magnifique qu'on appelait le Prêtre Jean. Les grands ordres mendiants, dominicain et franciscain, de fondation toute récente, brûlaient d'un zèle apostolique pour la conversion des infidèles. Innocent IV, tout bien pesé, décida en 1245 d'envoyer deux ambassades, l'une vers l'Arménie et la Perse, l'autre vers la Volga, pour reprocher aux Mongols leurs destructions et leurs massacres, et les sommer de se faire chrétiens. Nous connaissons surtout la mission qui partit pour la Volga et que la volonté d'un prince mongol poussa jusqu'au centre de l'Asie, aux portes de la capitale de Karakorum, auprès du grand khan en personne. L'envoyé pontifical était un des premiers disciples de saint François, Jean du Plan Carpin, frisant la soixantaine, obèse, et qui dut à son corps défendant courir la poste mongole au galop pendant des semaines, mal couvert et à peine nourri.

Ville étrangement pittoresque que ce Karakorum, créé de toutes pièces en plein steppe. Le second grand khan y avait fait travailler des milliers d'ouvriers musulmans et chinois. Toutes les races et tous les rangs s'y mêlaient en une commune soumission au maître de l'heure, nobles mongols, lettrés chinois, hyperboréens quasi sauvages, vaincus de tous les Etats musulmans, princes slaves devenus vassaux dociles, artisans recherchés et surveillés, prêtres de toutes confessions, aventuriers de tout poil, ribaudes de toute souche. Quelques années après Plan Carpin, Guillaume de Rubrouck, l'envoyé officieux de saint Louis, y trouvait une certaine Pâquette « de Metz en Lorraine », capturée en Hongrie, et un orfèvre, maître Guillaume Boucher, dont le frère, Roger, était encore établi à Paris, sur le Grand Pont.

Les Mongols du milieu du treizième siècle n'avaient comme religion nationale qu'un chamanisme assez lâche et sans fanatisme. Le grand khan, Guyuk, n'était pas lui-même hostile aux chrétiens; il y en avait dans sa famille, et ses deux premiers successeurs furent fils d'une chrétienne: deux de ses principaux ministres étaient chrétiens. Mais c'était des chrétiens nestoriens, relevant d'une confession séparée de Byzance et de Rome depuis huit siècles, chrétiens indigènes rompus à s'accommoder humblement de tous les régimes. La prétention du pape à morigéner le grand khan et à lui dicter sa foi parut naturellement exorbitante. Imaginez un prince d'Asie envoyant alors en Occident un messager pour prescrire aux rois et au pape de se faire bouddhistes ! Guyuk répondit avec hauteur qu'il trouvait le pape bien hardi de se proclamer seul détenteur de la véri-

té divine, que lui-même avait détruit la Pologne et la Hongrie par la volonté du ciel, et il enjoignit au pape de lui venir rendre hommage en personne, lui et les rois d'Occident, à peine de ruine.

Qu'il me soit permis de dire ici un mot d'une de ces « trouvailles récentes » auxquelles je faisais allusion tout à l'heure. L'histoire mongole au temps de Gengis khan et de ses premiers successeurs nous est connue par les historiens chinois, persans, arabes, arméniens, russes, latins, et par une ancienne chronique mongole transcrite phonétiquement en caractères chinois; mais nous n'avons pour ainsi dire pas de documents originaux émanant des Mongols eux-mêmes. La pierre dite de Gengis khan au musée asiatique de Pétrograd, deux lettres des princes mongols de Perse, adressées à Philippe le Bel et conservées dans nos Archives nationales, faisaient presque seules exception. Pour ce qui concerne, en particulier la mission de Plan Carpin, nous savions, par le récit qu'il fit de son voyage, qu'il avait rapporté la réponse de Guyuk au pape en deux originaux, l'un mongol, l'autre « sarrasin », et en une traduction latine faite sur place, tant bien que mal, en passant par plusieurs interprètes; mais les deux originaux étaient considérés comme perdus; on ne connaissait que la traduction latine, en trois textes assez aberrants. Il y a quelques mois, un ami m'apporta la photographie d'un document persan qui lui avait été communiqué du Vatican, en me demandant ce que c'était. Vous comprendrez ma surprise, je dirai même mon émotion. La philologie, pour le philologue, est une manière de religion et on y a le culte des reliques. Ce qu'on m'apportait, c'était l'original « sarrasin » de la réponse de Guyuk à Innocent IV, retrouvé dans une liasse des anciennes archives du château Saint-Ange, avec ce cachet du petit-fils de Gengis khan qui, au dire de Plan Carpin, avait été gravé par un artisan russe nommé Cosmas.

Les missions envoyées par Innocent IV échouèrent donc, et si l'on tient compte des messages dont elles étaient chargées et du peu de cas que les Mongols faisaient de la vie humaine, le surprenant est plutôt qu'elles soient revenues, l'une et l'autre, saines et sauves. Sans doute les envoyés durent-ils leur salut, au moins pour une part, à leur caractère sacerdotal: les Mongols avaient le respect — et la crainte — de toutes les religions, qui sont, ainsi que le disait le grand khan Mongka à Guillaume de Rubrouck, comme les cinq doigts d'une même main. Mais aussi, et à l'instigation peut-être des chrétiens nestoriens de leur empire, puis des empereurs byzantins, l'idée germait chez les Mongols d'une solidarité que l'existence d'un ennemi commun créait entre eux et les peuples d'Occident. Les Mongols avaient vaincu les princes musulmans du Turkestan russe, de l'Afghanistan, de la Perse orientale et septentrionale, mais le Khalife régnait toujours à Bagdad et le sultan mamelouk d'Egypte mena-

gait sans cesse la Syrie du nord et l'Arménie. De leur côté, les chrétiens d'Occident visaient à sauvegarder, bientôt à reconquérir les Lieux saints. L'union parut surtout désirable quand, le khalifat de Bagdad abattu en 1258, les Mongols vinrent en Syrie au contact direct des troupes du soudan égyptien. Le prince mongol qui régnait alors en Perse, Houlagou, était fils d'une chrétienne, mari d'une chrétienne. Des deux côtés on s'abandonna aux plus vives espérances. Les missions officieuses se succèdent, les correspondances se multiplient, pas toujours faciles faute d'interprètes. Une lettre d'Abagha, le successeur d'Houlagou, retrouvée il y a quelques semaines au Vatican, nous montre le prince mongol, gendre d'un empereur de Byzance, s'excusant en 1265 d'avoir envoyé l'an passé des lettres en mongol, que nul à Rome n'a pu comprendre, sur ce que son secrétaire latin était alors absent. Son secrétaire latin ! Quel chemin parcouru en un demi-siècle depuis que le petit chef illettré Temujin, émergé sans ressources de la « forêt noire » de Mongolie, s'était mué en le « tueur du monde » Gengis khan !

.... Vers 1260, deux chrétiens nestoriens de langue turque, nés l'un à Pékin, l'autre à quinze jours de Pékin, décident de se rendre en pèlerinage aux Lieux Saints; ce n'était pas une petite affaire. Ils arrivent en Syrie où la domination mongole a remplacé le khalifat de Bagdad. Nos pèlerins ont la pratique des Mongols, si bien que les évêques de Mésopotamie, ayant à élire un patriarche, ne trouvent rien de mieux que de choisir l'un des nouveaux venus, encore qu'il ignore le syriaque, langue liturgique des Nestoriens. Le nouveau patriarche Mâr Yahbalahâ III garda auprès de lui son compagnon né à Pékin, Rabbân Çauma, et celui-ci fut à son tour employé par le khan mongol de Perse dans ses relations avec l'Occident. En 1287, Rabbân Çauma vit le pape à Rome, le roi de France à Paris, le roi d'Angleterre en Gascogne. Et voilà comment à la fin du XIII^e siècle, un nestorien turc né à Pékin peut parler de la «grande église» de Saint-Denis, où sont les cercueils des rois défunts et où « il y a pour le service funèbre de ces rois cinq cents moines qui mangent et boivent aux frais du roi », ou nous raconter comment, à la Sainte Chapelle, le roi Philippe en personne le conduisit vers un tabernacle d'or, d'où le roi « tira un reliquaire de cristal dans lequel se trouvait la couronne d'épines placée par les Juifs sur la tête de Notre-Seigneur quand ils le crucifièrent ».

Au début du XIV^e siècle, l'effort se poursuit, mais déjà intermittent. Les projets de croisades qui s'élaborent alors en Occident ne tiennent pas assez compte de l'affaiblissement progressif des Mongols de Perse, ni surtout des changements apportés par la conversion d'un grand nombre de princes mongols à l'islamisme. La partie militaire qui se jouait à propos des Mamlouks se doublait en effet d'une partie religieuse, aux conséquences politiques tout aussi gra-

ves. Les Mongols pouvaient rester fétichistes sous leurs tentes de feutre en Mongolie, mais non au milieu des populations de haute culture qu'ils avaient asservies. En Chine, ils prirent les religions de la Chine. En Occident, la question fut de savoir s'ils se feraient chrétiens ou musulmans. Après quelques hésitations, des baptêmes, après qu'un prince de la Horde d'Or fût mort revêtu de l'habit franciscain, les circonstances décidèrent, pour les Mongols de la Perse et ceux de la Russie méridionale en faveur de l'Islam, matériellement et moralement plus voisin, et dont les adeptes n'étaient pas divisés entre eux comme nestoriens et catholiques. Passé les premières années du XIVe siècle, les Mongols, militairement et politiquement, n'attendent plus rien de l'Occident; et, par suite, tous les projets qu'on agite encore en Italie ou en France sont condamnés d'avance à échouer.

Par contre l'apostolat strictement religieux, agissant par conversions individuelles, sans fins politiques immédiates ou lointaines, continua sans trop d'encombre. Son histoire dans l'Asie antérieure est assez connue, mais il remporta aussi, autour de l'an 1300, un succès marqué dans une région plus lointaine, en Extrême-Orient. Les successeurs de Gengis-khan, attirés par la masse de leurs conquêtes chinoises et renonçant en fait à la Mongolie, s'étaient transportés dans la région de Pékin, puis à Pékin même, dès 1260; c'est là que Marco Polo trouva le grand khan Khoubilaï. Or des rapports, sur lesquels malheureusement trop de documents font défaut, s'étaient établis entre les papes et l'empereur mongol de Pékin. A la fin du XIIIe siècle, un missionnaire franciscain, Jean de Monte-Corvino, arriva à Pékin, dont il devint quelques années plus tard, e premier archevêque, avec sept suffragants. Cette mission brillante fut sans lendemain, mais là encore de curieux témoignages viennent peu à peu à la lumière. Marco Polo parle longuement d'un prince nestorien, le prince Georges, qu'on considérait de son temps comme le descendant du légendaire Prêtre Jean. Les oncles du prince Georges avaient accueilli Mâr Yahbalahâ III et Rabbân Çauma, quand ils se rendaient de Pékin vers Jérusalem. Après le départ de Marco Polo, Monte-Corvino ramena le prince Georges du nestorianisme à la confession romaine. Or, j'ai retrouvé dans un recueil chinois un monument considérable, qui est l'inscription funéraire de ce même prince Georges. Et un de nos consuls a vu naguère en Syrie un évangéliaire syriaque écrit nommément pour « Sarah, sœur du prince Georges, roi des chrétiens ». Qui de nous n'aimerait à manier ce souvenir tangible de personnages si intimement mêlés aux grands voyages et aux grandes missions d'il y a six siècles?

Dans cette revue si rapide, où le temps m'est strictement mesuré, j'ai dû omettre bien des traits qu'il eût valu peut-être de recueillir.

Je voulais du moins vous montrer que les rapports qui s'établirent au XIII^e^ siècle entre les papes et les Mongols ne procédaient ni d'une chimère, ni d'un caprice.

*M. Daniel Berthelot, de l'Académie des Sciences, satisfait à la curiosité croissante d'un temps que passionne la recherche savante et qu'inquiète le mystère scientifique* :

**Les ondes invisibles**

A l'un des moments les plus angoissants de la guerre, alors que la menace des sous-marins ennemis se faisait chaque jour plus pressante, je me trouvais visiter un de ces laboratoires improvisés où quelques chercheurs opiniâtres, soutenus par une foi invincible, travaillaient à doter la défense nationale d'armes nouvelles. Dans un jardin de banlieue, un cadre de bois rectangulaire voisinait avec une batterie de lampes électriques. L'ami qui m'avait amené régla l'appareil, orienta le cadre, puis me tendant un casque téléphonique : « Prêtez l'oreille, me dit-il, vous allez entendre les appels qu'échangent les sous-marins allemands dans la Baltique. » Quelques minutes plus tard, tournant le cadre dans une autre direction : « Maintenant, dit-il, vous pouvez écouter les sous-marins de la Méditerranée.»

Depuis de longs mois, avec ses collaborateurs, il poursuivait sa tâche en silence. Pour la première fois, le résultat désiré venait d'être obtenu; et je n'oublierai jamais l'impression que j'éprouvai, au fond d'un petit jardin de Suresnes, à entendre les appels mystérieux de ces lointains engins de mort, qui nous arrivaient à travers les flots et les airs, de plusieurs milliers de kilomètres de distance, aussi distincts, aussi proches, eût-on dit, que le bourdonnement des abeilles qui voltigeaient sur les fleurs par cet après-midi d'été.

Trois ans plus tard, la paix revenue, j'assistais à un banquet où l'on célébrait l'anniversaire de la fondation de notre belle Ecole supérieure d'électricité. C'était dans le hall d'un grand hôtel de Paris. A l'extrémité de la salle se dressait un vaste pavillon. A l'heure des toasts, au lieu de parler, les convives se turent. Mais soudain de l'embouchure de métal, une voix s'éleva grave et pure, qui remplit toute la salle. C'était celle d'une artiste qui, à une cinquantaine de kilomètres de Paris — sur ces bords fleuris de la Seine où La Fontaine recueillait jadis l'écho mélancolique de la plainte des nymphes de Vaux — chantait pour nous devant un poste de téléphonie sans fil.

Ces progrès étonnants, quand ils devinrent publics, enthousiasmèrent justement les foules. Ils n'étaient cependant que l'aboutissement logique d'une longue évolution. Du jour où le génie de Branly nous dota de l'œil électrique, capable de percevoir ces ondes

pour les quelles l'œil humain n'a pas de rétine, les initiés se rendirent compte qu'une voie était ouverte dans laquelle on irait loin, très loin. Des problèmes surgirent alors, si nombreux que pour les résoudre en temps ordinaire il eût fallu plusieurs décades. La guerre abrégea cette laborieuse gestation. Car, à toutes les époques de l'Histoire, dans l'ordre scientifique comme dans l'ordre politique ou social, ç'a été le grandiose et terrible privilège des conflits armés de hâter dans le sang et par le fer l'enfantement des temps nouveaux.

Quoi qu'il en soit, parmi les récentes conquêtes de la science, il n'en est guère qui jouissent d'une popularité comparable à celle de la télégraphie ou de la téléphonie sans fil. C'est que, s'il en est peu qui parlent aussi vivement à l'imagination, il en est peu surtout qui soient aussi aisément accessibles à tous.

A côté des instruments délicats et précis, chefs-d'œuvre de nos meilleurs constructeurs, on a vu surgir toute une floraison d'appareils plus simples, mais parfaitement suffisants pour la pratique courante. A Paris seulement, dans les grands magasins, les bazars populaires, il se vendait avant la guerre journellement plus de 300 appareils de télégraphie sans fil. Le mouvement n'était pas moindre en province; dans chaque ville, presque dans chaque village, des amateurs zélés savaient utiliser les balcons, les gouttières, les fils télégraphiques ou téléphoniques. L'instituteur, le curé, le pharmacien rivalisaient dans ces luttes pacifiques. Les amis de la télégraphie sans fil se nomment désormais légion, et chaque jour des centaines de milliers d'oreilles guettent les messages qu'à heure fixe jette à travers l'espace la grosse voix de la tour Eiffel.

Pour celui qui s'est donné la peine d'apprendre ce langage secret, il est peu de distractions aussi captivantes que celle qui consiste à recueillir les vibrations flottantes qui circulent à notre insu dans l'air que nous respirons : voix de la nature qui annoncent l'orage lointain ou voix des hommes qui communiquent entre eux.

Comme beaucoup d'autres je passais naguère bien des heures à les écouter. Au sommet de la colline de Meudon, à la lisière des bois se dresse une tour d'une trentaine de mètres de haut, sur laquelle, pendant un quart de siècle, mon père poursuivit les expériences sur l'électricité atmosphérique et la végétation. Aujourd'hui, ce pylône de briques, visible de bien des points de la plaine parisienne, est souvent utilisé comme point de ralliement par les aviateurs. En cette saison même, il n'est pas rare de les voir passer par essaims de cinq à six à la file, se rendant des champs de Buc ou de Villacoublay à ceux d'Yssy-les-Moulineaux ou du Bourget. Parfois, à la tombée du jour, quelque ballon dirigeable vient rôder presque à fleur du sol, et, avec ses toiles jaunes qu'enflamme le soleil couchant, on croirait je ne sais quel gigantesque poisson d'or de l'océan aérien.

Là-haut, le silence est absolu. Aucun des mille bruits de Paris ne monte jusqu'à la tour solitaire; mais, vers neuf heures et demie, chaque soir, on y entend les voix de la nuit.

La tête coiffée d'un casque téléphonique, il suffit de déplacer lentement une grande bobine verticale, un curseur de cuivre, et d'écouter.

Du fond du silence s'élève un sifflement d'abord presque imperceptible, qui devient de plus en plus net ; les appels rythmés, les brèves et les longues de l'alphabet Morse transmettent des mots anglais. C'est le poste du Poldhu, qui, de la côte occidentale de Cornouailles, à la pointe extrême de l'Angleterre, envoie par signaux Marconi les cours de la Bourse et les nouvelles du jour aux grands transatlantiques en route pour New-York.

Je pousse le curseur. Le sifflet s'éteint, un bruit de grelot le remplace, qui peu à peu se fait plus distinct. Ses saccades intermittentes jettent des termes allemands. Je suis accordé au poste de Norddeich qui, de l'embouchure de l'Elbe, communique avec les vaisseaux de la Baltique et de la mer du Nord.

Quelques centimètres de plus sur la colonne de bronze. Le grelot s'affaiblit comme celui d'un équipage qui s'éloigne sur une route; un bruit de friture lui succède, et c'est Barcelone, et ce sont les sons chantants de la langue espagnole.

Plus bas encore : voici les roulements de tambour. Les forts de grande ceinture des environs de Paris, le Mont-Valérien, Buc, Palaiseau, se répondent, mais bien qu'ils emploient ma langue natale, leur conversation m'échappe : c'est l'exercice des postes secrets.

Tout à coup un bruit violent retentit; une étincelle jaillit du cristal de galène et illumine d'un bref éclair la chambre noire. Mon imposante voisine, la tour Eiffel, vient d'entrer en action et de dérégler le récepteur.

En quelques tours de vis je le remets au point, et remontant d'un seul trait le curseur arrivé au bas de sa course, je fais à nouveau défiler à toute vitesse le bourdonnement de Barcelone, les cloches lointaines de Norddeich, la flûte aiguë de Poldhu.

Ainsi, du nord au sud, de l'ouest à l'est, les voix nocturnes se croisent et se répondent. Perpétuellement l'espace est sillonnée par ces ondes invisibles qui, sur la face endormie de la terre, se suivent à quelques kilomètres les unes des autres, pareilles aux rides concentriques qu'engendre la pierre jetée dans l'eau morte d'un étang. A la vitesse de 300.000 kilomètres par seconde, elles cheminent, presque partout inaperçues, ébranlant seulement çà et là les membranes des téléphones qui les guettent.

En quelque endroit du globe que nous soyons, dans la paix de la campagne comme dans la rumeur des villes, sur la place publique comme entre les quatre murs d'une chambre, nous sommes

baignés par un océan d'ondes invisibles. Messagères de l'infini, elles parlent à tous les hommes, mais bien peu savent les entendre.

Nul exemple ne nous fait mieux saisir le sens profond du vieil adage qui veut que « tout soit dans tout ». Cette assertion, sans doute philosophes et hommes de sciences l'ont répétée à l'envi; mais — il faut bien l'avouer — quand on nous dit qu'il suffit de lever la main sur la terre pour changer l'intensité de la gravitation dans Sirius, ou, plus modestement, de jeter une pierre dans l'eau de la Seine pour faire monter le niveau de l'océan à San-Francisco, ces vérités nous paraissent trop belles pour être bien réelles. Peut-être notre raison est-elle convaincue; notre sensibilité reste rebelle.

Au contraire, la télégraphie, la téléphonie sans fil montrent au plus sceptique avec quelle facilité, avec quelle précision on peut recueillir ces myriades d'effluves qui, à chaque instant, en chaque point de la terre, se croisent et se pénètrent.

Des innombrables conversations qui s'échangent en cet instant dans Paris, il n'en est pas une qui ne traverse cette salle; il n'en est pas une qui ne peut être saisie au moyen d'un amplificateur convenable.

Une question monte alors invinciblement à nos lèvres. Comment douter qu'il existe, dans l'univers, une infinité d'autres vibrations, encore ignorées de nous et que nos enfants découvriront à leur tour ? Est-il vrai, comme le croyaient la plupart des savants au dix-huitième siècle, que les manifestations nerveuses ne soient qu'une forme biologique des phénomènes électriques ? Je ne sais; pas plus que celle de nos pères, notre science n'est en état de répondre à cette difficile question; tout au plus est-il permis de dire que les découvertes modernes sur les terminaisons des fibres nerveuses ne sont pas en contradiction avec cette hypothèse, loin de là ! Il n'y aurait rien de surprenant, s'il en était ainsi, que la pensée humaine se manifestât au dehors sous forme d'ondulations électriques, analogues à celles de la télégraphie sans fil, ne mettant en jeu comme celle-ci que d'infimes quantités d'énergie, et capables, comme elles, d'être décelées par des détecteurs suffisamment subtils. De telles ondulations seraient soumises, elles aussi, aux lois du nombre et du rythme qui, suivant la vieille conception grecque, domineraient le monde moral comme le monde physique. Peut-être nos successeurs y retrouveront-ils ces rapports simples que Pythagore reconnut le premier en entendant tomber sur l'enclume le marteau d'un forgeron; peut-être leur sera-t-il donné de pénétrer enfin le sens de l'énigmatique raisonnement de Platon, désespoir des commentateurs, où le grand philosophe, après une longue discussion, conclut qu'il existe un rapport mathématique parfaitement déterminé entre le juste et l'injuste, et que ce rapport est égal au nombre 729.

*M. Paul Léon, de l'Académie des Beaux-Arts, traite du relèvement architectural de la France après l'invasion allemande.*

**La restauration des monuments après la guerre.**

Le consul Mummius, pendant le sac de Corinthe, menaçait les soldats chargés de transporter les statues de les condamner à refaire toutes celles qu'ils auraient brisées. L'espérance de relever nos beffrois et nos cathédrales ne serait-elle pas aussi vaine que la menace du Romain? Des prestations en nature, des contributions financières pourront suffire à nous rendre des usines, des maisons, des fermes. Un monument se restaure, il ne se remplace pas. L'architecte n'est pas libre de faire autrement ou mieux. Il nous doit ce qui existait. L'immense effort poursuivi depuis quatre ans dans nos régions dévastées, les travaux entrepris du Nord aux Vosges dans plus de sept cents édifices ne feraient qu'ajouter aux destructions de l'ennemi celles d'un autre vandalisme, si d'audacieuses innovations ou de maladroits pastiches venaient défigurer les traits et altérer le caractère des grandes œuvres du passé.

Sans doute la même question s'est-elle maintes fois posée au cours des siècles. Depuis l'époque où saint Nicaise fut martyrisé par les Vandales au seuil de la cathédrale de Reims, où saint Jérôme se lamentait sur les ruines d'opulentes cités et sur le sort des richesses emportées en Germanie, les plus illustres édifices de la France du Nord et de l'Est ont été souvent dévastés. Nos services d'évacuation, organisés pendant la guerre pour le sauvetage des œuvres d'art, ont des précédents lointains. Chaque invasion provoquait l'exode des trésors d'église vers les places fortifiées. Devant la menace des Normands, Reims reçoit ceux d'Orbais, de Châlons, d'Arras. Les reliques de Saint-Martin de Tours émigrent à Orléans, puis dans le Berri, en Auvergne et en Bourgogne. Pendant la guerre de Cent ans, dans les banlieues de nos villes, les monuments sont l'objet de démolitions préventives Au moment où l'armée anglaise vient mettre le siège devant Reims, les églises situées hors les murs sont rasées par ordonnance prévôtale. Il ne s'agit d'ailleurs pas d'une destruction aveugle, mais d'une véritable dépose. Un grand nombre de matériaux susceptibles de réemploi sont abrités dans des dépôts spécialement aménagés.

Une fois la tourmente passée, l'architecte ne cherchait pas à restituer les monuments dans leur état antérieur. Il reconstruisait au goût et suivant la mode du jour. Chaque génération travaillait pour elle-même, sans s'attarder au passé, sans engager l'avenir. Il est peu d'églises anciennes qui ne retracent, dans la succession de leurs vicissitudes, l'histoire

la succession des époques. Les clochers de Chartres, la nef de Soissons, la façade de Tours sont des exemples, entre tant d'autres, de ce mariage entre les styles, de ces harmonies entre les siècles. La restauration qui tend à conserver l'édifice primitif a des origines modernes. Bien qu'elle ait donné naissance à un grand service public, pourvu d'une législation et doté d'un budget spécial, c'est dans quelques dix ans seulement qu'elle atteindra son centenaire. L'invasion de 1870 ayant porté peu d'atteinte à nos richesses artistiques, doctrine et méthode nouvelles se trouvent pour la première fois à l'épreuve.

La restauration des monuments dévastés par la guerre a commencé avec la guerre elle-même. Chaque repli de l'ennemi permettait d'exécuter dans les régions libérées les travaux les plus urgents. D'autre part, la stabilisation des fronts nécessitait des mesures permanentes de sauvegarde dans les sanctuaires d'art, tels que Reims, Arras, Soissons, qui, constituant des piliers de résistance stratégique, se trouvèrent pendant quatre ans exposés au feu de l'ennemi. La protection de l'Etat ne pouvait se limiter aux seuls édifices inscrits parmi les monuments historiques. Le péril créait des droits. Le classement constituant la seule possibilité légale d'intervention, il importait d'élargir les formules du temps de paix. C'est ainsi qu'au lendemain de la bataille de la Marne, vingt-sept églises furent comprises parmi les monuments historiques et immédiatement secourues. Au lendemain de l'armistice la liste des nouveaux classements devait s'allonger encore. La réorganisation de la vie locale absorbait à ce moment l'effort des services publics. La nécessité d'établir des abris, de mettre en état les maisons encore habitables primait tout autre souci. Les monuments anciens, exposés, sans toiture, aux intempéries, traversés de larges brèches, ébranlés dans leurs fondations, étaient voués à la ruine. Les règles administratives de la reconstitution ajoutaient à ces menaces un péril plus immédiat. Elles obligeaient au déblayement préalable des décombres. Les maisons atteintes étaient rasées, leurs moellons s'alignaient de chaque côté de la route en cubes égaux, réguliers comme les tombes d'un cimetière. C'était l'ensevelissement du village, l'anéantissement des foyers. Tel eût été aussi le sort de nos vieilles églises, qui, heureusement protégées contre les démolisseurs, se dressent encore, délabrées, au-dessus du champ des ruines, comme se soulèvent des blessés parmi les morts du champ de bataille. Des architectes, des archéologues avertis pouvaient seuls procéder à des consolidations délicates, opérer le choix des fragments en vue de leur réemploi et permettre, par la sauvegarde de nombreux éléments anciens, la restauration ultérieure. Cette solution, conforme aux intérêts artistiques du pays, l'est aussi à ses intérêts financiers. Dès que l'ordre renaît sur le chaos des décombres on s'étonne de retrouver l'édifice moins détruit qu'il ne paraissait d'abord. Il ne reste rien

et il reste tout : les substructions, les bases des piles, quelques pans de murs et, tout autour, des matériaux dont la plupart, encore intacts et déposés à pied-d'œuvre, pourront reprendre leur place.

Les opérations de déblaiement, assez simples et rapides dans une église de village, prennent parfois une grande ampleur et s'étendent à une ville entière. A Reims, la cathédrale est devenue un lieu d'asile pour toutes les trouvailles faites depuis quatre ans à travers les ruines d'une cité qui, sur treize mille maisons, n'en compte que bien peu d'épargnées. Dès la première heure, un service de sauvetage a été officieusement organisé. De savants archéologues, hommes de persuasion et d'action, ont réussi à soustraire à la pioche et au tombereau des fragments de toute époque, dont le nombre s'accroît sans cesse. Ce sont là les éléments du musée qui s'élèvera quelque jour à la gloire d'un passé plus que millénaire. Autour de la vieille basilique, emplissant des hangars et d'étroites galeries, s'entassent les pierres sculptées : bas-reliefs, statues, mascarons ou pilastres, puis les pièces de bois échappées à l'incendie, des pavages historiés, une infinie variété de balcons, grilles, rampes en fer. Sous un auvent sont rassemblées deux mille plaques de cheminées, vestiges des foyers éteints. Leurs bas-reliefs retracent, comme les stalles d'église, toutes les scènes de la vie, de l'histoire, de la légende. La mythologie y voisine avec la Bible. Près du sacrifice d'Abraham, voici la toilette de Diane ; plus loin, c'est l'évocation des grands souvenirs historiques, depuis le serment des Horaces jusqu'aux victoires de Louis XIV, et de l'étendard de Jeanne à l'aigle de Napoléon. Les jeux, les danses, les métiers, figurent en gracieuses images, et toute la gent animale fait revivre sous nos yeux les fables de La Fontaine. Ces créations, nées de la libre fantaisie pour l'isolement de l'âtre, tirent de leur rapprochement même un intérêt tout nouveau et nous enseignent une époque mieux que les œuvres d'apparat.

Les ruines de Reims devaient livrer des vestiges d'autant plus nombreux que la ville moderne est bâtie avec les matériaux des abbayes et des églises démolies au cours des siècles. Parmi l'amas des décombres, les fragments de sculptures anciennes se rencontrent au hasard. Plus la pierre était refouillée, mieux elle accrochait le mortier. Les témoins les plus précieux de l'architecture médiévale étaient enfouis au milieu des plus médiocres blocages, « conservés, disait Mérimée, comme la perdrix dans le pâté ». Un magnifique linteau sculpté du XII^e^ siècle, provenant d'un sarcophage formait appui de fenêtre dans une maison ouvrière et portait les pots de fleurs de quelque Jenny rémoise. Le maçon l'avait retaillé aux dimensions nécessaires, décapitant les personnages qui s'y trouvaient figurés. Chaque jour apporte sa contribution à l'histoire des nécropoles. Des rapprochements ingénieux permettent de restituer des ensembles : déjà se

dresse un pilier de la nef de Saint-Nicaise et des arcatures dessinent l'ancien cloître du chapitre. Le hasard aide les recherches. L'écroulement d'une maison a jeté sur la chaussée une façade gothique en pierre, masquée par un revêtement et jusqu'alors inconnue. Parfois enfin, les vestiges d'anciens édifices se retrouventencore en place. Englobés dans les immeubles qu'a détruits le bombardement, ils réapparaissent mutilés, défigurés, mais reconnaissables dans leur appareil et leur plan : tels les couvents des Cordeliers, des Jacobins, Saint-Pierre-le-Vieil, Saint-Michel, l'église des Chanoines et l'antique Saint-Symphorien, la première cathédrale rémoise, qui, succédant aux oratoires et aux chapelles des martyrs, consacra, au IVe siècle, l'avènement dans la cité du christianisme triomphant. Sans doute n'est-ce là qu'une vision fugitive. La reconstruction de la ville fera évanouir ces fantômes, comme disparaissent en poussière, aussitôt révélés au jour, les restes des anciens tombeaux.Du moins cette brève survie aura-t-elle été suffisante pour constater l'existence de ces monuments vénérables et en fixer le souvenir.

Les recherches ne se limitent pas aux débris qui jonchent le sol; elles donnent lieu à des explorations souterraines. A la cathédrale de Reims, la reprise des substructions a mis au jour des objets d'un grand intérêt historique provenant des tombes d'archevêques : crosses, anneaux, calices, ivoires. Des fouilles méthodiques ont permis d'établir les niveaux et les contours de l'église Saint-Nicaise, antérieure aux invasions, et de celle que bâtit Ebbon à l'époque de Charlemagne. Le sous-sol de la cathédrale de Noyon nous a rendu l'ancien jubé dont les pierres avaient servi à la fondation d'un autel. A la collégiale de Saint-Quentin, les premiers sondages viennent de révéler une abside. Des travaux analogues seront bientôt entrepris à Saint-Jean-des-Vignes de Soissons et à Saint-Remi de Reims. Dans cette dernière église, le hasard d'un récent affaissement a fait apparaître un sarcophage; les ouvriers étonnés aperçurent, parmi les débris, une tête en pierre colorée, de très vivante expression et coupée au ras du col. A côté gisait un bloc qui portait cette inscription quelque peu inattendue : *Louis XVI, 21 janvier 1793.* Une effigie du roi Lothaire avait servi aux jacobins de quelque assemblée rémoise pour simuler le régicide de son infortuné et lointain successeur.

Les opérations de déblayement et de triage constituent en quelque sorte un inventaire préalable. Elles permettent d'identifier l'exacte provenance des pierres dispersées par les obus. *Nullum sine nomine saxum.* L'architecte, désormais, se trouve en face du problème de la reconstitution. Sur sept cent cinquante-six monuments historiques atteints par la guerre, douze sont totalement anéantis. Pour cinquante-deux se pose la question de savoir s'il convient de tenter une restauration ou de les conserver à l'état de ruines. La décision appar-

tient à une commission spéciale, instituée par la loi des dommages de guerre et qui réunit, en même temps que des techniciens éprouvés, les plus hautes autorités intellectuelles et morales du pays. Les délégués de trois académies prennent part à ses délibérations. Sans doute tiendra-t-elle compte de la destination des édifices. Ce serait une coûteuse et chimérique entreprise que de vouloir reconstruire le grandiose donjon de Coucy. Il en est tout autrement s'il s'agit d'un hôtel de ville ou d'une église. Sur les places d'Arras, restaurées déjà dans leur intégrité primitive, la population unanime demande le relèvement du beffroi. Abandonnera-t-on à la ruine la nef de Mont-Notre-Dame, ce magnifique exemplaire de l'architecture du Soissonnais qu'anéantit l'explosion? Le plateau sur lequel, à tous les âges et après chaque catastrophe, s'est reconstruit le sanctuaire, est couvert d'un immense chaos de matériaux écroulés, pour la plupart intacts. C'est là une dépose, très brutale assurément, mais qui ne laisse aucun doute sur les possibilités de reconstitution. N'est-il pas de meilleure logique et de plus saine économie de relever sur place les quelques travées nécessaires à une population réduite, plutôt que d'édifier à neuf un sanctuaire sans histoire, en face des fragments anciens, qui représentent en quelque sorte l'édifice dans sa genèse et sur son chantier d'origine?

En général, les monuments sont réparables. Quels que soient les dégâts subis et les travaux à entreprendre, les premiers programmes établis répondent tous, dans leur ensemble, à deux objets essentiels.

Ils tendent tout d'abord à assurer l'utilisation partielle des édifices dévastés. Une autre tâche, plus complexe, consiste à fixer le désastre dans son état actuel, d'empêcher l'aggravation des dégâts. Une chape garantit les murs contre les intempéries; si leur état le permet, ils portent une toiture légère. Les maçonneries mises à l'abri, il peut être procédé à une visite générale pour prévenir les écroulements, garantir la sécurité. Un remplissage en moellons aveuglera une brèche, un arc-boutant disloqué sera placé sur un cintre, un dais branlant s'appuiera sur un poteau en ciment armaturé de ferrailles, une statue désagrégée s'encapuchonnera de quelque coiffe protectrice. C'est la méthode empirique, peu coûteuse et provisoirement efficace, qu'employaient, il y a cent ans, les architectes restaurateurs. On peut dire qu'à l'heure actuelle nous sommes maîtres de la situation.

La lenteur des travaux tient à la nature même des édifices. Dans l'architecture gothique, tous les organes sont solidaires et concourent à l'équilibre. Le moindre désordre local a des répercussions lointaines. D'autre part, nos grandes églises reposent sur les débris des sanctuaires antérieurs. Leurs fondations sont dissociées, interrompues par des brèches, mal liaisonnées par des remblais. La très

récente analyse du sous-sol de la cathédrale de Reims permet d'expliquer l'affaissement progressif des hautes voûtes constaté depuis trente ans, sans que l'on pût découvrir ni la cause ni le remède. Enfin ces vieux monuments n'ont traversé les siècles qu'au prix de bien des désastres : incendies, mutilations, longues périodes d'abandon. Le choc brutal de la guerre a rouvert d'anciennes blessures.

L'emploi des matériaux modernes nous fournit, il est vrai, de puissants moyens d'action qui manquaient à nos devanciers. Il permet de parer aux graves accidents qui se produisent en ce moment dans la célèbre collégiale « le moustier de Saint-Quentin qui n'a commencement ni fin », déclare un dicton picard. Le dicton est véridique, car les travaux n'ont guère cessé pour conjurer l'écroulement dont la menace dure encore. En 1831, Vitet prévoit la chute des voûtes; il remarque que les piliers ne sont guère plus droits ni plus d'aplomb que « le dos d'un dromadaire »; il se rassure toutefois en apprenant qu'Henri IV avait les mêmes craintes. « Un *statu quo* de 250 ans, observe-t-il en philosophe, est, en architecture au moins, un bon brevet de longue vie. » La guerre a rompu le *statu quo* et annulé le brevet. D'anciennes lézardes se rouvrent, la tour occidentale se fissure, menace de se déverser. Les mêmes désordres s'étaient manifestés au cours du dix-septième siècle, après l'incendie du beffroi. Les architectes avaient alors muré les grandes fenêtres et les avaient revêtues d'un placage en style classique. Niches et pilastres remplaçaient baies et colonnettes; le monument était à jamais défiguré, mais la cause réelle du mal n'avait nullement disparu. Il suffira aujourd'hui, pour arrêter tout mouvement, de couler à l'intérieur de la tour un plancher en ciment armé reliant les murs entre eux et les rendant solidaires. A Saint-Remi de Reims, les voûtes en pierre qui avaient été substituées à la charpente romane, à la fin du douzième siècle, exerçaient une poussée menaçante sur de trop faibles supports. Elles ont été remplacées, au cours du dix-neuvième siècle, par de fausses voûtes en bois. L'église étant aujourd'hui découverte, il importe de lui restituer ses voûtes primitives, mais leur poussée, désormais, se trouvera annulée par un cadre en ciment armé, dissimulé dans le comble et relié aux tas de charge. Un tel mode de renforcement permet de conserver des édifices que leur délabrement aurait jadis condamné. Les façades des hôtels de ville de Reims et de Noyon, profondément rongées et calcinées par l'incendie, pourront être maintenues dans la restauration future, le poids des maçonneries étant reporté tout entier sur des points d'appui isolés. Il y a là une heureuse alliance des deux modes de construction par matériaux moulés et par matériaux posés. Incorporé à la pierre, le fer s'oxyde et désagrège; enrobé dans le ciment, il crée une matière nouvelle qui n'altère ni ne s'altère. Dans un éloquent appel, le grand poète Ruskin a défini les principes de la conservation

monumentale. « Veillez avec vigilance, dit-il, sur un vieil édifice, comptez-en les pierres comme vous le feriez pour les joyaux d'une couronne, mettez-y des gardes comme vous en placeriez aux portes d'une ville assiégée. Liez-le par le fer quand il se désagrège. Soutenez le à l'aide de poutres quand il s'affaisse. Ne vous préoccupez pas du secours que vous lui apportez. Mieux vaut une béquille que la perte d'un membre. » Fer et poutres ont disparu; les gardes ne veillent plus aux portes et c'est une béquille magique qui soutient et ne se voit pas.

Le monument étant consolidé dans ses parties essentielles, est-il possible de lui rendre le décor de sa sculpture? D'une manière générale, l'ornementation devra être rétablie. Elle fait corps avec la construction. Un pinacle charge un contrefort, un corbeau porte une corniche, une gargouille écoule les eaux. Il a été longtemps de mode par esprit de réaction contre les restaurations abusives, de laisser en épannelage les parties antérieurement sculptées. Mérimée voyait dans ce procédé un moyen de maintenir les silhouettes. Le résultat a été désastreux. La crainte d'ajouter au monument a conduit à la pire altération de son aspect. Il est facile, en utilisant les documents existants, d'exécuter, non des pastiches, mais des œuvres qui conservent le caractère d'une époque, surtout, si l'on sollicite, plutôt que des artistes patentés, des praticiens habiles, familiers avec toutes les ressources de la matière, comme l'étaient dans le passé, les tailleurs de pierre et d'images.

Sans anticiper sur l'avenir, les résultats du présent sont faits pour encourager. Sans doute, la plupart de nos monuments porteront les traces de la guerre; il est bon qu'il en soit ainsi. Les pierres demeureront épaufrées par les obus, calcinées par l'incendie. Tout ce qui ne compromet pas la solidité sera pieusement conservé. A ces vestiges sacrés, se mêleront des pierres neuves que le temps harmonisera. « La perpétuité d'un monument, déclarait au Parlement le comte Léon de Malleville, ne réside pas dans l'identité des matériaux primitifs, mais dans l'identité des formes et dans celle des proportions. » Sa conservation est celle d'un organisme vivant. Il y faut réparer les atteintes du temps et des hommes. Des réfections successives peuvent seules, en conserver les formes anciennes, perpétuer, à travers les siècles la pensée qui les créa. Plus que partout ailleurs, il convient de la respecter, dans cette partie de la France si hâtivement relevée, où nos villages se reconstruisent en série sur des modèles uniformes, où toutes les maisons s'alignent comme des corons d'usine, étrangers à la vie locale et aux traditions historiques. Au seuil de ce monde nouveau, les monuments sont des témoins : cimetières du passé, foyers spirituels du présent. En eux les ombres des morts parlent encore aux vivants; dans leur image se reflètent les traits éternels de la France.

*M. G. Lacour-Gayet, de l'Académie des Sciences morales et politiques, a publié de nombreuses études et fait de nombreux cours, de nombreuses conférences sur les événements historiques du Premier Empire, et les hommes qui devinrent illustres durant cette période de notre histoire. Dans cette communication, l'éminent délégué de l'Académie des sciences morales et politiques nous montre Talleyrand sous l'un des aspects de cette physionomie si curieuse; il nous présente Talleyrand membre de l'Institut.*

### Talleyrand membre de l'Institut

Talleyrand a appartenu à l'Institut de France pendant quarante-trois ans, depuis l'origine de ce corps, au début du Directoire, jusque vers le milieu du règne de Louis-Philippe, de 1795 à 1838. Nos annales n'offrent pas beaucoup d'exemples d'une pareille longévité académique; mais, si la carrière de notre confrère fut remarquablement longue, elle ne fut que peu remplie. L'Institut — national, impérial ou royal — occupe une place bien restreinte dans une existence que tant d'autres événements rendirent célèbre; la vie académique de l'ancien évêque d'Autun se réduit à quelques séances et à trois discours.

Le nouveau membre de l'Institut avait été élu dans la deuxième classe, « Sciences morales et politiques », et inscrit dans la quatrième section de cette classe, « Economie politique ». Certes l'ancien agent général du clergé de France, l'ancien membre de la Constituante n'était pas déplacé dans la section d'économie politique; cependant on l'aurait vu aussi bien dans la section « Sciences sociales et législation », à côté d'un Daunoy, d'un Cambacérès, d'un Merlin de Douai, d'un Pastoret.

Barras, dont les *Mémoires* contiennent sur Talleyrand une suite d'imputations diffamantes, n'a pas manqué de dire son mot à ce sujet. « Il s'était glissé à l'Académie, dit-il, pour avoir un prétexte de se montrer et de parler. » Comment Talleyrand l'aurait-il fait, puisque, à pareille date, il était à New-York? Il ne devait quitter l'Amérique qu'au mois de juin 1796, pour arriver à Paris le 20 septembre suivant, alors que son élection académique remontait à plus de neuf mois. En prononçant en 1838, l'*Eloge de M. le comte Reinhard*, Talleyrand prit plaisir à rappeler les circonstances exceptionnelles de son élection. « J'étais en Amérique, dit-il, lorsqu'on eut la bonté de me nommer membre de l'Institut et de m'attacher à la classe des Sciences morales et politiques, à laquelle j'ai, depuis son origine, l'honneur d'appartenir. »

La vérité — n'en déplaise au rédacteur des *Mémoires* de Barras — est que Talleyrand n'avait point eu à s'occuper de son élection académique, puisqu'elle s'était faite en son absence et à son insu. Quand Daunou avait parlé du futur Institut à la tribune de la Convention, il avait dit, dans la langue emphatique de l'époque : « Ce sera un temple national dont les portes, toujours fermées à l'intrigue, ne s'ouvriront qu'au bruit d'une juste renommée.»

Cette définition de l'Institut, qui est vraiment bien flatteuse pourrait convenir à Talleyrand. Académicien sans le savoir, il avait bénéficié d'un double courant. D'une part, du sentiment que Marie-Joseph Chénier avait fait naître en faveur de l'absent, quand le député de la Convention avait obtenu, le 4 septembre 1795, que le nom de l'ancien évêque d'Autun fût « rayé de toute liste d'émigrés ». D'autre part, il avait profité des souvenirs qu'il avait laissés comme membre de l'Assemblée constituante. N'avait-il pas été le premier à renoncer aux privilèges de son ordre? N'avait-il pas joué un grand rôle dans la discussion des questions financières? N'avait-il pas publié le rapport célèbre sur l'instruction publique, qui allait de la création de l'école communale à celle de l'Institut? En présentant à la Convention le projet d'un Institut national, Daunou avait rappelé que le plan en était emprunté à Talleyrand. Voilà les titres de candidature qui avaient agi dans l'opinion de ceux qui l'avaient choisi spontanément pour leur confrère.

... Notre confrère, qui entrait à l'Institut à l'âge de quarante et un ans, eut pour premier soin, comme il devait le dire en 1838, de se rendre aux séances de sa classe et de témoigner aux personnes qui la composaient le plaisir qu'il avait de se trouver un de leurs confrères. Il prit séance dès le 23 septembre 1796, 2 vendémiaire, an V, trois jours après son arrivée à Paris. C'était le jour même du renouvellement du bureau, dont les fonctionnaires ne duraient alors qu'un semestre; il fut élu l'un des deux secrétaires. Devant ses confrères de 1838, il s'est loué d'avoir rédigé les procès-verbaux avec autant de soin qu'il avait pu et d'avoir rendu compte du travail d'un membre de la classe, qui lui était fort étranger : *Dissertations sur les lois ripuaires*. Sa mémoire était-elle bien fidèle? Au bout de quarante ans, une défaillance est permise. D'après les minutes de nos archives, il ne paraît pas qu'il ait rédigé plus de onze procès-verbaux sur une soixantaine de séances; ce n'est pas excessif.

Nos archives nous apprennent encore qu'il arrivait rarement au début des séances. Sa signature sur les feuilles de présence se lit, en effet, à maintes reprises au-dessous de la ligne qu'on tirait un quart d'heure après l'ouverture. L'inscription à cet endroit, c'était pour le retardataire la non-participation au jeton. En dehors des 100 francs mensuels que touchait et que touche un membre de l'Institut, il y

avait et il y a encore une prime pour l'assiduité. Pour un ensemble de six séances où Talleyrand a émargé, étant arrivé dans le premier quart d'heure, la moyenne du jeton fut de 6 fr. 84. Depuis 1796-1797, que de révolutions politiques et financières ! Cependant le Pactole de l'Institut a conservé exactement le même débit, sans une paillette d'or en plus; mais la ligne fatale de la quinzième minute a disparu des feuilles de présence.

Evêque, ministre, ambassadeur, homme public ou privé, Talleyrand a été un grand faiseur de mots d'esprit, dont l'ironie manquait parfois de bienveillance. Le membre du Directoire, La Reveillère-Lépaux, de la section de Morale, avait donné lecture d'un mémoire intitulé : *Réflexions sur le culte, sur les cérémonies civiles et sur les fêtes nationales*; c'était une sorte de programme de religion laïque. Ses confrères lui exprimaient leurs compliments. « Pour moi, dit Talleyrand d'un ton très sérieux, je n'ai qu'une observation à vous faire: Jésus-Christ, pour fonder sa religion, a été crucifié et il est réssuscité. Vous auriez dû tâcher d'en faire autant. »

Deux fois de suite, les membres de la deuxième classe firent à Talleyrand l'honneur de le désigner pour une lecture en séance publique.

Le règlement de l'Institut avait prévu quatre séances publiques dans l'année : une par trimestre. Elles se tenaient dans la salle du Vieux-Louvre, à laquelle les statues de Jean Goujon ont valu le nom de salle des Cariatides; on l'appelait alors la salle des Antiques, ou, d'après vingt-deux statues de Français célèbres qui s'y trouvaient, salle des Grands Hommes. Au milieu de la salle, une double table en fer à cheval, soutenue par des sphinx, était occupée par les membres de l'Institut. Le corps diplomatique prenait place dans la tribune aux Cariatides. Le public, mille à douze cents personnes, s'asseyait sur des banquettes qui se prolongeaient en gradins jusqu'aux croisées et aux deux extrémités.

« Pour payer mon tribut d'académicien, a écrit Talleyrand dans ses *Mémoires*, je lus, à deux différentes séances publiques, peu éloignées l'une de l'autre, deux mémoires qui attirèrent assez l'attention. »

Ce fut d'abord à la séance publique du 15 germinal an V (4 avril 1797) Sa lecture était intitulée : *Mémoires sur les relations commerciales des Etats-Unis avec l'Angleterre.* On attendait avec impatience de connaître ses impressions d'Amérique; quelles observations rapportait-il de ce pays nouveau où il venait de passer près de trente mois? On le savait causeur très séduisant, grand remueur d'idées dans la conversation. Les auditeurs de la salle des Cariatides purent se convaincre que chez lui le philosophe et l'économiste ne le cédaient en rien à l'homme d'esprit.

Les Etats-Unis, qui étaient nés de la veille, avaient fait sur Talley-

rand une impression profonde. Ce peuple, disait-il à Bonaparte en 1800, quand il était question d'élever à Paris une statue à Washington, « ce peuple, un jour, sera un grand peuple; c'est aujourd'hui le peuple le plus sage et le plus heureux de la terre ». Il aimera plus tard à répéter que, pour compléter l'éducation d'un homme politique, il fallait aller en Amérique; c'est de là qu'on jugeait bien la vieille Europe. Il n'avait pas connu que les villes, comme Philadelphie, New-York, Boston; en compagnie de son ami Beaumetz et d'un Hollandais, Heydecoper, il avait fait un voyage dans l'intérieur des terres. Il avait ainsi recueilli sur place de nombreuses remarques; il en fit la trame de sa lecture. Elle eut le plus vif succès. « Mémoire excellent », dit le *Moniteur universel*; « observations frappantes faites dans le pays et rendues avec infiniment d'esprit et de grâce », dit le *Courrier républicain*.

Talleyrand débuta ainsi :

« Il n'est pas de science plus avide de faits que l'économie politique. L'art de les recueillir, de les ordonner, de les juger, la constitue presque tout entière; et, sous ce point de vue, elle a peut-être plus à attendre de l'observation que du génie... On dit proverbialement qu'il ne faut pas disputer sur les faits. Si ce proverbe parvient un jour à être vrai, il restera bien peu de disputes parmi les hommes. »

Un fait l'a frappé aux Etats-Unis : c'est l'activité toujours croissante des relations de commerce entre ce pays et l'Angleterre. N'est-il point singulier que l'indépendance des Etats-Unis ait été avantageuse à l'Angleterre, loin de lui être funeste? On aurait pu s'attendre à voir des relations suivies s'établir entre les Etats-Unis et la France, mais la France eut peur pour elle de ces principes d'indépendance dont elle avait favorisé le triomphe chez les Américains. Pour l'Angleterre, « elle oublia ses ressentiments, dit Talleyrand, et rouvrit ses anciennes communications qu'elle rendit plus active encore ». Le témoignage est curieux sur la rapidité avec laquelle l'esprit mercantile avait succédé chez les Anglais à l'esprit belliqueux.

Il faut tenir compte aussi des dispositions des Américains. C'est un peuple « dépassionné », suivant le mot de Talleyrand. « Ils ne peuvent pas se dissimuler que sans la France ils n'auraient pas réussi à secouer le joug de l'Angleterre; mais, malheureusement, ils pensent que les services des nations ne sont que des calculs et non de l'attachement.»

Les considérations économiques s'entremêlent de curieux aperçus sur les mœurs américaines. Là-bas, la liberté et l'égalité des cultes sont complètes : « Point de disputes, pas même de questions à cet égard.» Là-bas on sait le prix de l'union : « ils n'ont garde de se haïr entre eux; ensemble ils ont combattu, ensemble ils profitent de la victoire. Partis, factions, haines, tout a disparu : en bons calculateurs, ils ont trouvé que cela ne produisait rien de bon.»

Un passage provoqua en particulier les applaudissements de l'assistance : c'est celui ou le lecteur décrivait deux types d'Américains, le bûcheron et le pêcheur. « Le bûcheron américain ne s'intéresse à rien; toute idée sensible est loin de lui. Ces branches si élégamment jetées par la nature, un beau feuillage, une couleur vive qui anime une partie du bois, un vert plus fort qui en assombrit un autre, tout cela n'est rien; il n'a de souvenirs à placer nulle part : c'est la quantité de coups qu'il faut qu'il donne pour abattre un arbre qui est son unique idée. » Les pêcheurs américains ont une âme à peu près aussi insouciante. « C'est la mer qui leur donne leur nourriture; aussi, queques morues de plus ou de moins déterminent leur patrie.» Les sympathies de Talleyrand vont à l'agriculture; elle produit, d'après lui, des patriotes dans la bonne acception du mot; elle calme les passions, alors que le commerce les tient en effervescence.

A la fin de sa lecture, Talleyrand posait une suite de conclusions. Certaines ont une valeur générale; aussi n'est-il peut-être pas inopportun de les rappeler au bout de cent vingt-cinq ans.

« Les premières années qui suivent la paix décident du système commercial des Etats. S'ils ne savent pas saisir le moment pour la tourner à leur profit, elle se tourne presque inévitablement à leur plus grande perte ». Ce qui revient à dire que, lorsque l'on a conquis la victoire des armes sur les champs de bataille, il reste encore à conquérir la victoire de la paix sur les marchés économiques.

Autre conclusion qui pourrait donner lieu à des rapprochements : « Les habitudes commerciales sont plus difficiles à rompre qu'on ne pense; l'intérêt rapproche, en un jour et souvent pour jamais, ceux que les passions les plus ardentes avaient armés pendant plusieurs années consécutives. »

Ceci encore est bon à méditer : « Là où les consciences sont respectées, les autres droits ne peuvent manquer de l'être. »

Ou enfin : « Après une révolution qui a tout changé, il faut savoir renoncer à ses haines si l'on ne veut pour jamais renoncer à son bonheur. »

Trois mois plus tard, le 17 messidor, an V (3 juillet 1797), à la séance publique suivante, Talleyrand fit encore une lecture, avec ce titre : *Essais sur les avantages à retirer de colonies nouvelles dans les circonstances présentes*.

Les circonstances présentes réclamaient de chercher pour les Français des terres nouvelles. « Les anciens, disaient Talleyrand, avaient imaginé le fleuve de l'oubli, où se perdaient, au sortir de la vie, tous les souvenirs. Le véritable Léthé, au sortir d'une révolution, est dans tout ce qui ouvre aux hommes les routes de l'espérance. »

Après avoir rappelé les origines des colonies dans l'antiquité méditerranéenne, notre confrère montrait que les établissements de ce genre, « bien conçus et bien exécutés, peuvent être, après tant d'agitations, la source des plus précieux avantages » .

...Si les expéditions du Mississipi en 1719, de Cayenne en 1763, ont dévoré tant de milliers de Français, la faute en est à « la plus inepte des imprévoyances » . Aussi faut-il consulter pour ce genre d'établissements les hommes « qui ont le plus et le mieux voyagé » , et Talleyrand cite deux de ses confrères, de la section de géographie, Fleurieu et Bougainville. De celui-ci il fait ce délicat éloge : « Notre Bougainville, qui a eu la gloire de découvrir ce qu'il a été encore glorieux pour les illustres navigateurs de l'Angleterre de parcourir après lui. »

Dans ces colonies, « point de domination, point de monopole; toujours la force qui protège, jamais celle qui s'empare » .

« Tout presse de s'occuper de nouvelles colonies : l'exemple des peuples les plus sages, qui en ont fait un des grands moyens de tranquillité; le besoin de préparer le remplacement de nos colonies actuelles pour ne pas nous trouver en arrière des événements; la convenance de placer la culture de nos denrées coloniales plus près de leurs vrais cultivateurs; la nécessité de former avec les colonies les rapports les plus naturels, bien plus faciles sans doute, dans les établissements nouveaux que dans les anciens; l'avantage de ne point nous laisser prévenir par une nation rivale, pour qui chacun de nos oublis, chacun de nos retards en ce genre est une conquête; l'opinion des hommes éclairés qui ont porté leur attention et leurs recherches sur cet objet; enfin la douceur de pouvoir attacher à ces entreprises tant d'hommes agités qui ont besoin de projets, tant d'hommes malheureux qui ont besoin d'espérance. »

Ce mémoire est vraiment remarquable dans sa concision; il porte la double marque d'un homme d'Etat et d'un écrivain. On comprend qu'il ait été couvert d'applaudissements et qu'il ait été pour les assistants le grand régal de la séance.

Le 16 juillet suivant, treize jours plus tard, le Directoire appelait le citoyen Talleyrand au ministère des relations extérieures, à la place du citoyen Charles Delacroix. Talleyrand entrait ainsi, avec la sympathie qu'il devait à ses lectures académiques, dans cet hôtel de la rue du Bac, où devaient se passer tant d'événements de sa vie politique et privée. Mais sa vie académique était comme finie.

La classe de l'Institut que le Premier Consul avait supprimée en 1803, Louis-Philippe, mieux inspiré, la rétablit par l'ordonnance du 26 octobre 1832, sous le nom d'Académie des sciences morales et politiques. Elle fut composée d'abord des dix membres qui en faisaient partie à l'époque de sa suppression. Talleyrand, ou plutôt le prince,

— prince de Bénévent, puis prince de Talleyrand-Périgord, — était l'un de ces dix académiciens; mais il n'assistait pas à la séance du samedi 27 octobre 1832, la première de l'Académie qui renaissait. Pour expliquer son absence, il aurait pu employer la formule du vieux protocole : « Absent pour le service du roi ». Depuis le mois de septembre 1830, il était ambassadeur à Londres du roi des Français, et l'on sait quel éclat cette ambassade jeta sur la France : l'indépendance et la neutralité de la Belgique sont des victoires qui comptent dans notre politique étrangère. Talleyrand s'est trouvé être le premier artisan de cette sympathie entre la France et la Belgique que le temps n'a fait que resserrer, jusqu'aux années tragiques où la triple communauté des périls, des souffrances et de la victoire l'a rendue à jamais indestructible.

Le prince, qui avait fait accepter sa démission d'ambassadeur, était rentré à Paris, dans son hôtel de la rue Saint-Florentin, au mois de décembre 1834. Le 13 de ce mois, il prenait place parmi ses confrères, ici même, sous la Coupole, pour assister à la séance publique de l'Académie française où Thiers, qui succédait à Andrieux, prononça son discours de réception. La duchesse de Massa, la comtesse de Boigne, la comtesse de Rambuteau, la comtesse de Castellane, la duchesse de Dino faisaient partie de l'auditoire, qui était celui des grandes séances. Talleyrand était entré dans la salle, appuyé sur le bras du duc de Valençay, le fils aîné de la duchesse de Dino. A la vue de ce vieillard, dont le nom évoquait tant de souvenirs, qui apparaissait sous le Coupole un peu comme un revenant, il y eut dans toute l'assemblée un vif mouvement de curiosité; tout le monde se leva, dans les tribunes comme au centre. Au milieu de ce brouhaha, Thiers, que desservait sa petite taille et qui était masqué par Cousin, Villemain et d'autres académiciens, entra sans qu'on l'ait vu venir; on ne l'aperçut que lorsqu'il se leva pour commencer son discours. Il s'en acquitta à merveille, bien qu'au début il ait tremblé de la tête aux pieds; il le dit plus comme une improvisation que comme une lecture. On pouvait croire qu'il ne parlait que pour Talleyrand et Royer-Collard, qui étaient assis en face de lui. Le prince ne dissimulait pas son plaisir; quant à Royer-Collard, sa perruque faisait des hauts et des bas qui traduisaient toute la force de son approbation.

Talleyrand ne semblait pas très empressé de prendre contact avec ses confrères de l'Académie des sciences morales, car il ne se montra parmi eux pour la première fois que le samedi 19 mars 1836. Il était venu pour donner sa voix à Tocqueville, candidat au siège de Rœderer dans la section de morale. Ce fut une voix perdue; son candidat ne fut pas élu. L'auteur de la *Démocratie en Amérique* prit bien son échec. Il ne se souciait pas, lui, petit-fils de M. de Malesherbes, de siéger à côté de conventionnels; car, ajoute la duchesse de Dino, cette Acadé-

mie est, en général, fort mal composée. La nièce du prince pensait sans doute à deux régicides, Merlin de Douai, Sieyès qui siégeaient dans cette Compagnie; un troisième, Lakanal, allait y entrer dans quelques mois. On peut ajouter que Talleyrand lui-même, qui avait été évêque et qui s'était marié, l'on sait dans quelles conditions, n'était pas un académicien du type ordinaire.

Le prince assista pour la seconde fois, qui devait être la dernière, à une séance de l'Académie des sciences morales, le samedi 3 mars 1838; la séance est restée célèbre dans les fastes de l'Institut.

Chateaubriand, dont la plume a toujours montré tant de passion et de cruauté quand elle a rencontré le nom de Talleyrand, rapporte que « pour faire œuvre de force », il était allé « prononcer à l'Institut l'éloge commun d'une pauvre mâchoire allemande dont il se moquait ». Il s'agit de l'Allemand Reinhard, qui avait fait sa carrière en France. Disciple et ami de Talleyrand, ministre des relations extérieures sous le Directoire, il avait occupé divers postes diplomatiques. Membre de la section d'histoire de l'Académie des sciences morales lors de sa reconstitution, en 1832, il était mort le 25 décembre 1837. Talleyrand eut tout de suite l'idée de prononcer l'éloge d'un confrère qui avait été un collègue. Ce morceau devait être son chant du cygne. Le 2 février 1838, il avait accompli ses quatre-vingt-quatre ans; il venait de faire récemment dans le salon de l'ambassadeur d'Angleterre, une chute qui l'avait rendu fort malade; il fallait songer à faire une sortie en règle du monde académique. Aussi mit-il à cet éloge un soin tout particulier, en se servant de la plume de sa collaboratrice ordinaire, la duchesse de Dino. Son médecin avait essayé de le détourner d'un travail et d'une séance dont il redoutait pour lui la fatigue. Ce fut en vain. « Ce sont mes adieux au public, avait-il dit, rien ne m'empêchera de les lui faire ».

Le 3 mars vit une affluence inusitée dans la pièce du premier étage du palais de l'Institut, entre la grande cour et la rue Mazarine, qui servait alors aux séances hebdomadaires des Académies. Dès le matin, — les séances commençaient alors à midi — une foule choisie s'était pressée pour entrer. Toutefois il n'y avait pas de femmes. Talleyrand dut le regretter, lui qui, dans son entresol de la rue Saint-Florentin, avait toujours un cercle de belles dames; les usages de l'Académie, dans ces temps éloignés, n'admettaient pas les dames aux séances. Toute l'Académie, moins quatre membres, était présente. Des vingt-cinq académiciens qui signèrent la feuille de présence, plus d'un a conservé un nom dans l'Histoire : Droz, l'historien du règne de Louis XVI; Bignon, le diplomate du règne de Napoléon; Victor Cousin, le fondateur de l'éclectisme; Tocqueville, qui venait d'être élu tout récemment dans la section de morale; Portalis, le premier président de la Cour de Cassation; Jouffroy, l'auteur des *Mélanges philosophiques*; Rossi, l'é-

conomiste et le professeur de droit constitutionnel; Guizot, à qui l'Académie des sciences morales avait dû sa restauration; Bassano, le ministre et le confident intime de Napoléon; Dupin, le président de la Chambre des Députés; Broussais, le chef de l'école physiologique; Mignet, qui était depuis quelques mois secrétaire perpétuel. Aux membres de l'Académie s'étaient joints une foule d'hommes connus, familiers de la rue Saint-Florentin, comme Royer-Collard, Quatremère de Quincy, Jaucourt, Pasquier, le duc de Noailles, le duc de Poix, Thiers, Villemain, Saint-Aulaire, Barante, Molé, Montalivet, le prince Czartorisky.

Talleyrand, même à cet âge, se tenait très droit sur ses jambes bizarrement difformes, qu'il traînait après lui, au dire de Molé, plutôt qu'elles ne le portaient. C'était toujours ce teint blafard, ces os saillants, cette tête courte, ce regard arrogant sous des yeux éteints, ces coins des lèvres retombant avec une expression de dédain, qui, quarante ans plus tôt, avait rappelé à Barras les traits de Robespierre. Les cheveux longs et ondulés qui semblaient passés au fer, le cou enveloppé dans une cravate blanche qui montait jusqu'au menton et sur laquelle s'avançaient les pointes aiguës d'un col très empesé, la taille prise dans une large redingote noire, le port raide, le prince avait grand air. Il monta l'escalier de l'Institut, soutenu par deux laquais en livrée; il rencontra le duc de Bassano qu'il méprisait et qui le lui rendait : il lui donna une poignée de main, d'une cordialité tout académique. Au sommet de l'escalier, il trouva Mignet, le secrétaire perpétuel qui l'attendait; il lui prit le bras. « Le Prince ! » annonça l'huissier. Toute la salle fut debout. Droz, le président, ouvrit la séance. Après l'adoption du procès-verbal, des dépôts d'ouvrages, une lecture de Naudet sur la littérature romaine, — petites fusées qui précèdent parfois les grands feux d'artifice, — notre confrère prit la parole.

Au milieu d'un silence religieux, d'une voix ferme, bien accentuée, qui portait d'un bout à l'autre de la salle, une demi-heure durant, il lut l'*Éloge de M. le comte Reinhard*; il le lut sans lunettes, ce qui fut comme une gloire de plus. Il commença par rappeler son élection, en 1795, à la classe des sciences morales et politiques; il n'avait pas pu prendre part longtemps à ses travaux. Cette tribune lui avait été comme interdite par des fonctions auxquelles son devoir était d'appartenir tout entier. Plus loin encore, il avait rappelé les fonctions ministérielles qu'il avait eu à remplir « sous trois règnes... très différents ». Ce dernier mot avait été jeté avec négligence; il fut vivement saisi. Des murmures flatteurs avaient souligné plusieurs passages; à la fin, les applaudissements éclatèrent. « M. le président, dit le procès-verbal, exprime à M. de Talleyrand les remerciements de l'Académie pour ce témoignage de souvenir et d'affection donné à l'un de ses membres et à elle-même ». Puis Talleyrand quitta la salle; on fit la haie pour le

voir sortir. Cousin allait à droite et à gauche, répétant avec force gestes : « C'est du Voltaire ! C'est du meilleur Voltaire ! »

La séance devint un événement public ; toute la presse en parla. La duchesse de Dino résume ainsi ses impressions à cet égard : « *Le Journal général de France*, qui appartient aux doctrinaires, contenait le meilleur, le plus spirituel et le plus agréable article sur le discours de M. de Talleyrand. Les uns l'attribuent à M. Doudant, les autres à M. Villemain. Celui des *Débats* est obligeant, mais lourd ; celui du *Journal de Paris*, bien ; celui de la *Charte*, bête et mal écrit ; la *Gazette de France*, suffisamment bien ; le *Siècle* et la *Presse*, insignifiants ; le *National*, nul ». La nièce de Talleyrand oublie le *Bon Sens*, où son oncle était qualifié à ce propos de « grand prêtre » de la diplomatie française, « thermomètre vivant des révolutions ». L'hôtel de la rue Saint-Florentin ne désemplit pas, pendant plusieurs jours, de personnes qui venaient apporter leurs félicitations. Royer-Collard disait à la duchesse : « M. de Talleyrand a été solennellement amnistié de ce qu'il y a eu de fâcheux dans sa vie et publiquement glorifié de ce qu'elle a eu de bon et de grandement utile ». Pour sa nièce, Talleyrand avait eu tous les genres de succès : succès littéraire, succès politique, succès de grand seigneur, succès d'honnête homme. Il est certain que l'éloge de Reinhard est un morceau de choix, passant bien au-dessus de la tête du mort obscur qui en était l'objet. En réalité, c'était de lui, Talleyrand, qu'il avait parlé, quand il avait dit comment les études de théologie étaient souvent la meilleure école des diplomates ; personne dans l'assistance ne s'y était trompé. Lorsqu'il avait cité les noms de plusieurs de nos grands négociateurs, tous théologiens, le chancelier Duprat, le cardinal d'Ossat, le cardinal de Polignac, Hugues de Lionne, un même nom était venu sur toutes les lèvres, pour s'ajouter à cette liste : le nom de l'ancien séminariste de Saint-Sulpice, de l'ancien évêque d'Autun.

De même, quand il avait énuméré les qualités du parfait ministre des Affaires étrangères, qui n'aurait pensé au ministre de la rue du Bac, au représentant de la France dans le congrès de Vienne, à l'ambassadeur de Londres, à celui qui, dans cette séance académique, semblait se définir lui-même ?

« Il faut, disait Talleyrand, qu'un ministre des Affaires étrangères soit doué d'une sorte d'instinct, qui, l'avertissant promptement, l'empêche, avant toute discussion, de jamais se compromettre. Il lui faut la faculté de se montrer ouvert en restant impénétrable ; d'être réservé avec les formes de l'abandon, d'être habile jusque dans le choix de ses distractions ; il faut que sa conversation soit simple, variée, inattendue, toujours naturelle et parfois naïve ; en un mot, il ne doit pas cesser un moment, dans les vingt-quatre heures, d'être ministre des Affaires étrangères.

« Cependant, toutes ces qualités, quelques rares qu'elles soient, pour-

raient n'être pas suffisantes, si la bonne foi ne leur donnait une garantie dont elles ont presque toujours besoin. Je dois le rappeler ici, pour détruire un préjugé assez généralement répandu. Non, la diplomatie n'est pas une science de ruse et de duplicité. Si la bonne foi — et il avait détaché le mot avec force — est nécessaire quelque part, c'est surtout dans les transactions politiques, car c'est elle qui les rend solides et durables. On a voulu confondre la réserve avec la ruse. La bonne foi n'autorise jamais la ruse, mais elle admet la réserve; et la réserve a cela de particulier, c'est qu'elle ajoute à la confiance.

« Dominé par l'honneur et l'intérêt de son pays, par l'honneur et l'intérêt du Prince, par l'amour et la liberté fondée sur l'ordre et sur les droits de tous, un ministre des Affaires étrangères, quand il sait l'être, se trouve ainsi placé dans la plus belle situation à laquelle un esprit élevé puisse prétendre ».

Heureusement pour elle, la France a connu, au cours de sa glorieuse histoire, des ministres des Affaires étrangères qui répondent à cette définition, des ministres qui savent livrer des batailles diplomatiques et qui les gagnent autant par leur sang-froid et leur sens de la tradition que par leur fermeté et leur loyauté.

A la fin de sa lecture, Talleyrand parla du sentiment du devoir, de la religion du devoir: « Une vie tout entière au devoir, dit-il, est bien aisément dégagée d'ambition. » Ces mots ne pouvaient que plaire à une Académie que Sainte-Beuve appelle, avec un léger sourire peut-être, la plus morale et la plus honnête des Académies. « Cette séance, écrit le *Journal des Débats*, a été pour l'Académie des Sciences morales et politiques, une solennité sans fracas. L'Académie se sentait vivre et grandir ».

C'est sur ce triomphe que Talleyrand prit congé de ses confrères de la Coupole; il était temps, car, deux mois et demi plus tard, il prenait congé de la vie. Son bagage de membre de l'Institut n'est pas gros, on le voit; mais il est d'une qualité rare. Il avait inauguré sa vie académique en parlant des Etats-Unis qui étaient en train de naître, en lançant sur l'Egypte un regard prophétique : il l'avait terminée, quarante et un an plus tard, en traçant le portrait du parfait ministre des Affaires étrangères. Peut-être estimera-t-on qu'il n'était pas sans intérêt de rappeler ici, en ce jour de solennité pour la Coupole, les fastes académiques de notre confrère, le prince de Talleyrand-Périgord.

# VIE LITTÉRAIRE

---

### Les disparus : Théophile Gautier

La gloire a d'étranges retours. Elle adule les uns et délaisse les autres, et, sans souci de l'œuvre accomplie, accorde son vert laurier avec une capricieuse indifférence. Théophile Gautier n'en est-il pas le plus illustre exemple? Il y a cinquante ans que le prestigieux auteur est mort à Neuilly, la nuit du 22 au 23 octobre 1872, et sans l'initiative de la Société des gens de Lettres et celle de l'Association professionnelle de la critique dramatique et musicale cet anniversaire glorieux aurait passé inaperçu. Gautier, dont toute la vie fut faite de déceptions et qui, pendant quarante années, laborieusement, édifia son œuvre immense qu'il évaluait à plus de trois cents volumes d'impression, est-il déjà voué à l'oubli comme le prophétisait Faguet dès 1887? Il ne fut pas de l'Académie Française où cependant ses goûts d'artiste, son talent impeccable, ses poésies parfaites semblaient lui réserver une place certaine. Trois fois il se présenta : en 1866, au fauteuil du baron de Barante et le Père Gratry fut élu, en 1868, à la place de Ponsard et c'est le poète Autran qui l'emporta, en 1869, pour succéder à Empis et c'est Auguste Barbier qui triompha.

* * *

Poète, conteur, romancier, voyageur, critique dramatique et artistique, chroniqueur, Gautier mérite tous ces noms : dans chaque genre il a brillé et les moindres de ses livres, comme le *Guide de l'amateur au Musée du Louvre* ou ses notes *Quand on voyage*, sont écrits en ce style coloré, imagé et harmonieux qui le caractérise. Pendant quarante ans, il a prodigué sa verve et sa fantaisie, n'ayant pas le temps de se

reposer et surtout n'ayant pas le droit de noter les vers qui chantaient dans sa tête parce que sans cesse il lui fallait subvenir aux besoins de la maisonnée. Ce n'est pas *Albertus* ou la *Comédie de la Mort* qui auraient pu lui donner de quoi manger. On sait que ce dernier ne lui fut même pas payé par l'éditeur Désessart; mais, (la renommée a de ces ironies cruelles), lorsque son ami fidèle Maxime du Camp[1] voulut en 1890 en acquérir un exemplaire (édition originale) il y renonça : le prix marqué était de trois cents francs. Ce fut pour Gautier le plus douloureux de ses regrets d'être condamné à la prose et c'est avec tristesse qu'il écrivait un jour à Sainte-Beuve : « Si j'avais eu la moindre fortune personnelle, je me serais livré uniquement à l'amour du vert laurier ». Et dix ans après son premier volume, en 1841, il avouait :

*Mes poètes divins, je ne suis plus des vôtres*
*On m'a fait une niche où je veille, tapi,*
*Dans le bas d'un journal comme un dogue accroupi.*

Ses vers groupés en trois volumes, dont l'un au moins, ***Emaux et Camées***, a été réédité dans une collection polychrome, demeurent injustement oubliés. Et tandis que l'on multiplie les éditions de Baudelaire, il est peu de poètes aujourd'hui, il est peu de professeurs même qui daignent relire quelques-unes de ses Elégies ou de ses Sonnets. Parce qu'il a manié le vers octosyllabique dans *Emaux et Camées* notamment avec une incomparable maîtrise, on a fini par croire qu'il avait écrit très peu d'alexandrins et on lui a même dénié, poussant l'injustice un peu loin, la musique des vers et la pensée. Mais il suffirait d'ouvrir au hasard *Espana* ou la *Comédie de la Mort* pour y glaner des vers aussi harmonieux que ceux de Racine ou de Chénier, aussi évocateurs que ceux de Leconte de Lisle, aussi beaux que ceux de Ronsard ou de Victor Hugo. N'est-ce pas un paysage parfait qui chante dans ces vers :

*...Mais voici que le soir du haut des monts descend :*
*L'ombre devient plus grise et va s'élargissant;*
*Le ciel vert a des tons de citron et d'orange.*
*Le rouchant s'amincit et va plier sa frange,*
*La cigale se tait et l'on n'entend de bruit*
*Que le soupir de l'eau qui se divise et fuit.*

et ne voit-on pas dans cet autre paysage la route étroite qui raye la plaine parmi :

*...des bleuets et des coquelicots,*
*Points de pourpre et d'azur dans l'or des blés égaux.*

1. *Théophile Gautier* dans la collection des Grands écrivains français. Hachette.

Peut-on ne pas aimer la mélodie douce de la célèbre *Barcarolle* :

*Dites, la jeune belle,*
*Où voulez-vous aller?*
*La voile ouvre son aile,*
*La brise va souffler !*

*L'aviron est d'ivoire,*
*Le pavillon de moire,*
*Le gouvernail d'or fin...*

ou le rythme joli de ces vers :

*... Les baisers parfumés des brises de la mer ..*
*... Comme un lis rempli d'eau que le vent fait pencher...*
*... Quels baumes contenait l'urne des solitudes..*
*... Sur le vague tombeau de ces dormeurs obscurs...*

et peut-on lire sans admiration ce bel *Hymne au Sommeil*, digne de toutes les Anthologies :

*Sommeil, fils de la nuit et frère de la mort,*
. . . . . .
*O jeune homme charmant, couronné de pavots,*
*Qui, tenant sur la main une patère noire,*
*Pleine d'eau du Léthé, chaque nuit nous fait boire,*
*Mieux que le doux Bacchus, l'oubli de nos travaux*
. . . . . .
*Je te donne le pas sur Phœbus-Apollon*
*Et pourtant c'est un dieu jeune, sans barbe et blond*
. . . . . .
*Je te préfère même à la blanche Vénus ..*
*...Même au jeune Bacchus, le doux père de joie*
*A l'ivresse, à l'amour, à tout, divin sommeil.*
. . . . . .
*Reçois bénignement mes vœux et mes vœux,*
*Sommeil, dieu triste et doux, ce vase libéral du monde !*

Il est encore une saynète inspirée du Moyen-Age, *Une larme du diable* qui par son tour et sa hardiesse avaient mérité les éloges du difficile Sainte-Beuve[1]. « Si c'était traduit, dit-il, de Gœthe ou de Heine, on en aurait parlé avec éloge et liberté... Nous avons besoin en France, que certaines liqueurs nous arrivent ainsi transvasées, sans quoi elles sont trop fortes et font éclater le flacon ». Et Sainte Beuve s'étonnait qu'un tel poète n'ait pas reçu de tous une entière louange, ajoutant, d'ailleurs non sans ironie, que sur les quarante ou trente-neuf lettrés d'élite qui composent l'Académie, à peine en pourrait il compter huit qui connaissent ces vers.

1. *Nouveaux Lundis*, VI, p. 288.

Plus parfaits encore et plus beaux dans leur rythme souple et chantant sont les cinquante-cinq pièces, ciselées comme des bijoux de maître, qu'il a réunies sous le titre d'*Emaux et Camées*. Il a choisi le vers octosyllabique, à rimes plates, ce vers merveilleux, plus propre que l'alexandrin pompeux et redondant...le vers des romances et des comédies espagnoles « longtemps réservé aux poèmes burlesque », mais si joli, si varié parce qu'il nous épargne « beaucoup d'hémistiches stéréotypés dont il est difficile aux meilleurs et aux plus soigneux poètes de se défendre, tant la nécessité des coupes et des rimes du vers hexamètre les ramène impérieusement ». Et qui donc parle ainsi ? ce n'est pas un technicien ni un auteur de traité de versification, c'est Théophile Gautier[1] lui-même qui, étudiant le rythme cher à Scarron dans son *Virgile travesti*, découvre que ce vers burlesque se prête merveilleusement aux inspirations nobles et sérieuses. Il suffit de relire au hasard de ce recueil enchanteur ou les *Variations sur le carnaval de Venise* ou le *Souper des Armures* ou le *Château des Souvenirs* ou *Ce que disent les hirondelles*, *la Symphonie en Blanc majeur*, ou le *Premier sourire du printemps* pour comprendre qu'entre les mains de Gautier un simple thème à romance devient par le choix des images et des mots un pur joyau. Faguet songeait-il à ces strophes si délicatement ouvragées et si finement transparentes quand il prononçait le mot de « bibelots » et quand il ajoutait[2] « dans cinquante ans on ne le lira plus communément; mais il se trouvera bien çà et là, un antiquaire, un collectionneur très renseigné et de fort bon goût, qui aura un Gautier avec une jolie reliure « du temps » entre un émail rare et un Wouwermans authentique et qui l'ouvrira quelquefois avec complaisance. » Voici par exemple le début des *Fantaisies d'Hiver*[3].

*Le nez rouge, la face blême,*
*Sur un pupitre de glaçons,*
*L'hiver exécute son thème*
*Dans le quatuor des saisons.*

ou telle strophe de la *Fleur qui fait le printemps*.

*La feuille, hier encor pliée*
*Dans son étroit corset d'hiver,*

1. *Les Grotesques*, article sur Scarron, p. 352.
2. E. Faguet, *Etudes sur le XIX^e^ siècle*, p. 326.
3. Notons que la quatrième strophe de ce poème :

*Dans le bassin des Tuileries*
*Le cygne s'est pris en nageant.*

a probablement inspiré à Mallarmé son célèbre *Sonnet du Cygne* qui lui aussi est prisonnier du lac dont la glace s'est refermée sur ses ailes.

*Met sur la branche délicate*
*Les premières touches de vert.*

Et combien d'autres aussi nettes, aussi régulières, aussi exactes de mots, aussi élégantes de pensée ! Certes on a répété que c'étaient là des jeux d'école, de simples jongleries de rimes, des tours de force de poète en chambre, mais qu'il n'y avait pas d'âme sous ces mots, que Gautier était un peintre impassible parce qu'il avait dit un jour « toute ma valeur, et ils n'ont jamais parlé de cela, c'est que je suis un homme pour qui le monde extérieur existe » et parce qu'il s'était vanté de lire passionément les dictionnaires. Méchamment des critiques on conclu : « C'est une œuvre d'artisan plutôt que d'artiste ». C'est l'éternelle querelle entre la forme et la pensée : Gautier avait un souci de la forme, un amour de la phrase bien faite et du vers plein et sonore qu'il serait injuste de lui reprocher; il avait un don de vision extraordinaire. Rarement poète composa des vers plus nets, plus exacts, plus justes de mètre et plus beaux d'expression. C'est un raffiné et il serait vain de lui demander les qualités d'un romantique fiévreux; c'est un délicat, ami des rimes riches et des épithètes rares : il serait oiseux d'exiger de lui la nuance d'un Sully Prud'homme ou l'ampleur majestueuse d'un Leconte de Lisle. Il est simplement Théophile Gautier et peu d'artistes aujourd'hui pourraient revendiquer son parrainage.

Un seul regret est permis, c'est qu'il n'ait pas chanté tous les vers qui murmuraient à son oreille, c'est qu'il n'ait pas, entre deux feuilletons, inscrit les strophes éblouissantes dont il entendait la musique. Les filles de Mnemosyne, les douces Muses ont veillé sur ses jours avec tendresse, mais, hélas ! pour qu'il pût ciseler ses vers, il manqua près de lui celle qu'il appelait tristement « le loisir,cette dixième Muse et la plus inspiratrice ».

* * *

A vingt-cinq ans, en 1836, Gautier se résigna à entrer au journal *La Presse* d'Emile de Girardin pour y fournir régulièrement des articles d'art et de critique dramatique pendant dix-neuf années. En 1855, il quitte *La Presse* pour entrer au *Moniteur universel* et de là au *Journal officiel* où jusqu'à sa mort inlassablement, il rendit compte des pièces jouées sur tous les théâtres de Paris, disserta imperturbablement sur les statues et les tableaux de toutes les expositions. Son premier feuilleton date du 22 août 1836 et Maxime du Camp raconte que les typographes « signèrent l'article Gauthier avec cette *h* parasite qui devait le poursuivre pendant sa vie entière et lui arracher parfois un sourire qui n'était pas sans amertume ».

Pendant trente-six ans, sans une rature, courageusement, honnêtement il écrivit ses feuilletons « l'odeur de l'encre d'imprimerie, il n'y

a plus que cela qui me fasse marcher ». N'est-il pas douloureux et terrible cet aveu qui lui échappait un jour : « Je ne travaille qu'au *Moniteur* et à l'imprimerie, on m'imprime à mesure... et ça m'ennuie, ça m'a toujours ennuyé d'écrire et puis c'est si inutile. » Destinée tragique que celle de ce forçat des lettres qui savait sans une défaillance jeter ces pages d'une prose éblouissante, sans un trou, sans une tache. En 1858, tandis qu'il est en Russie à composer quelque ouvrage qui rapporte de l'argent, il écrit à ses sœurs : « Figurez-vous la nécessité de faire de la copie, l'esprit bourrelé d'inquiétude... Je ne vis que pour ceux que j'aime, mon travail est fastidieux car il est toujours à recommencer ». Dix ans auparavant, le dimanche 26 mars 1848, la mère de Gautier mourait et le critique, ne pouvant interrompre sa besogne, composait son feuilleton ce jour-là afin que sa mère pût être enterrée dignement. Et en 1868, à l'âge de cinquante-sept ans, il écrivait encore : « la pâtée, voilà trente ans que je la donne autour de moi, mon père, mes sœurs, mes enfants, j'ai fait vivre tout ça ; aujourd'hui j'ai trois louis et il y a cent quarante francs à la maison pour qu'ils vivent. Si j'avais le malheur d'être malade quinze jours, eh bien ! ça irait encore en déménageant la maison ; si la maladie durait six semaines, il faudrait que j'aille à l'hospice Dubois comme les autres ». Spoelberch de Lovenjoul a calculé[1] que, l'un dans l'autre, il avait gagné en moyenne six mille cinq cents francs par an.

Plusieurs fois il dut, tout en restant impartial et probe atténuer ses jugements et rentrer ses griffes. On sait qu'en février 1847, deux malheureuses phrases déplurent à Emile de Girardin qui menaça de lui supprimer son feuilleton ; le chroniqueur accepta la leçon. Peu de temps après, évoquant l'incident devant Maxime du Camp, Gautier lui avouait : « Non, je ne peux pas jeter mon feuilleton au nez de Girardin, je n'ai que cela pour vivre et d'autres en vivent auprès de moi ». Théophile Gautier, et c'est cela peut-être que la postérité lui reproche, ne fut ni un homme d'affaires, ni un amateur de réclame, mais seulement un écrivain, le plus prestigieux peut-être de tous les chroniqueurs, incapable d'une malhonnêteté, esclave du devoir, étranger à tout marchandage. Girardin le dit un jour à Maxime du Camp sous cette forme brutale : « Gautier est un imbécile qui ne comprend rien au journalisme : je lui avais mis une fortune entre les mains, son feuilleton aurait dû lui rapporter trente ou quarante mille francs par an, il n'a jamais su lui faire produire un sou. Il n'y a pas un directeur de théâtre qui ne lui eût fait des rentes à la condition de l'avoir pour porte-voix ».

S'il écrivit pour se distraire et aussi pour gagner de l'argent, des articles et des volumes, il ne fut guère mieux traité. C'est ainsi que Char-

1. *Histoires des œuvres de Th. Gautier*, 2 vol., 1887. Introduction p. XXVII

les Malo, directeur de la *France littéraire*, lui commanda douze articles sur de vieux poètes français (qui furent réunis plus tard sous le titre *les Grotesques*) à raison de cinquante francs l'article. Il pouvait avec fierté affirmer : « J'ai toujours défendu l'intérêt de l'art et proclamé à haute voix le nom des maîtres sacrés. » Un entre autres lui était cher qu'il admirait et défendait avec passion, c'était Victor Hugo. On se rappelle que le 25 février 1830 au Théâtre-Français il arbora le fameux gilet rouge (qui n'était en réalité qu'un pourpoint cramoisi), mais la légende s'en est emparée : « Je ne l'ai mis qu'un soir, répétait-il souvent, mais je l'ai porté toute ma vie ».

En 1867, lors de l'Exposition Universelle, il fut chargé par le Ministre de l'Instruction publique de rédiger un Mémoire sur la Poésie en France depuis 1848. Loyalement et fidèlement, Gautier consacra à Hugo quelques pages enthousiastes bien que Victor Hugo, auteur des *Châtiments* et de *Napoléon-le-Petit*, fut un irréductible ennemi de l'Empire. Gautier ne sut jamais être courtisan, il conserva toujours son indépendance : lorsqu'eut lieu la reprise d'*Hernani*, il envoya au *Moniteur universel*, un feuilleton dithyrambique : on lui rendit sa prose, en l'invitant à être plus modéré dans ses éloges : c'était faire injure à Gautier que de croire une seconde qu'il accepterait cette mise en demeure ; le lendemain il rapporta l'article, sans y avoir changé un mot, mais en même temps, sur une grande feuille de papier, sa démission. « Choisissez ». Le geste était beau ; l'article passa, le Ministre n'ayant pu que s'incliner devant l'honnête homme.

* * *

Quand son feuilleton était fini il avait jusqu'à la semaine suivante quelques jours de répit qu'il pouvait consacrer à des romans, à des contes ou à quelque récit de voyage. Il savait, hélas ! que « le feuilleton est un arbuste qui perd ses feuilles tous les soirs et qui ne porte jamais de fruits... Le livre seul a de l'importance et de la durée, le journal disparaît et s'oublie ». C'est avec une lassitude découragée ou peut-être avec dégoût qu'il répondit un jour à Paul de Saint-Victor : « Oh ! ça a si peu d'importance les articles !... » Avec quelle joie il a dû écrire la fameuse pièce : *Après le feuilleton* ![1].

*Mes colonnes sont alignées*
*Au portique du feuilleton.*
*Elles supportent, résignées,*
*Du journal le pesant fronton.*

*Jusqu'à lundi, je suis mon maître;*
*Au diable, chefs-d'œuvre mort-nés !*
*Pour huit jours, je puis me permettre*
*De vous fermer la porte au nez.*

1. *Emaux et Camées.*

C'est que prosateur, Théophile Gautier reste toujours poète, il cisèle sa phrase comme il polit son vers, il y jette ses images éblouissantes, ses comparaisons splendides et répand à profusion les mots colorés et sonores.

Il a vingt-deux ans quand il publie ce conte délicieux qui s'intitule *Un nid de rossignols*; il a vingt-quatre ans lorsqu'il écrit ce roman extraordinaire *Mademoiselle de Maupin*. Il est bien entendu, comme il l'a dit lui-même à propos de son poème *Albertus* :

*Ce que j'écris n'est pas pour les petites filles*
*Dont on coupe le pain en tartines...*

mais on y trouve quelques-uns des plus beaux hymnes dont s'honore la langue française : « Si tu viens trop tard ô mon idéal, je n'aurai plus la force de t'aimer. Mon âme est comme un colombier tout plein de colombes. A toute heure du jour, il s'en envole quelque désir. Les colombes reviennent au colombier, mais les désirs ne reviennent pas au cœur. L'azur du ciel blanchit sous leurs innombrables essaims. Ils s'en vont, à travers l'espace, de monde en monde, de ciel en ciel,chercher quelque amour pour s'y poser et y passer la nuit. Presse le pas, ô mon Rêve, ou tu ne trouveras plus dans le nid vide que les coquilles des oiseaux envolés... » et cet autre non moins lyrique : « Idéal, fleur bleue au cœur d'or, dont les racines fibreuses, mille fois plus déliées que les tresses de soie des fées, plongent au profond de notre âme, avec leurs mille têtes chevelues, pour en boire la plus pure substance ! Fleur si douce et si amère, on ne te peut arracher sans faire saigner le cœur à tous ses recoins... »

Ce lyrique échevelé est en même temps un peintre admirable; il semble s'être toujours souvenu qu'il commença par être un rapin à l'atelier de Rioult et c'est par hasard qu'il se livra aux lettres ou selon l'expression de Maxime du Camp : « pour parler plus exactement que les lettres s'emparèrent de lui ». Mais il est quelque peu injuste de dire négligemment qu'il n'est qu'un peintre égaré dans la littérature; les meilleurs de ses romans valent moins pour l'intrigue que pour les descriptions ou plutôt pour les paysages qu'elles évoquent; le *Capitaine Fracasse* est « une nouvelle archéologique composée de deux châteaux, d'une auberge coupe-gorge, d'un chariot de comédiens en voyage, d'une tourmente de neige, des funérailles d'un truand, album exquis d'eaux fortes vigoureuses et expressives. » Le *Roman de la Momie* est un voyage prodigieux à travers l'Egypte des Pharaons, *Militona* une série de tableaux de l'Espagne des toreros, *Arria-Marcella*, *Une nuit de Cléopâtre*, *Fortunio*, *Jettatura*, *la Toison d'or* sont autant d'évocations enchanteresses et jolies. Jamais avant Gautier on n'avait *vu* avec une pareille précision et une si parfaite netteté et jamais auteur avec de simples mots n'avait *fait voir* de façon aussi vivante.

Il suffit d'ouvrir au hasard l'*Orient* pour avoir l'illusion que l'on parcourt en compagnie de ce guide incomparable les rues de Scutari ou les côtes d'Anatolie « aux lignes encore estompées par une brume de lumière ». Pour qui n'a pas vu l'Espagne, il lui suffit de prendre *Tra los Montes* et de s'asseoir dans un fauteuil pour voir le panorama des chaînes de montagne « se déroulant avec des ondulations d'une douceur infinie comme de larges houles d'azur ». N'avez-vous pas l'impression d'entrer comme en rêve dans l'église Saint-Marc de Venise, lorsqu'il la compare à « une caverne d'or incrustée de pierreries, splendide et sombre, à la fois étincelante et mystérieuse »? Ne reconnaissez-vous pas Florence « couchée sur un ciel d'azur dans une draperie de blancs édifices et respirant avec nonchalance le lys trouble de ses armoiries »? Et même si vous ne les avez jamais aperçues que sur une estampe, elles vous sont aussitôt familières, ces coupoles à croix grecques « où la lumière au point saillant se concentre en une étoile qui brille comme une lampe »; c'est Saint-Pétersbourg et c'est Moscou, par un matin de neige, avec « des casques d'azur constellés d'or, des calottes faites en plaques de cuivre battu, imprimées comme des écailles de dragon,... étincelant fouillis de dômes, de flèches, de tours, de campaniles de toutes les formes imaginables, dessinant d'un trait d'ombre leur silhouette sur la teinte bleuâtre du lointain et en détachant leur saillie par une paillette d'or, de cuivre, de saphir ou d'émeraude ».

* * *

Puissance souveraine des mots ! Gautier est vraiment, comme l'appela Baudelaire dans sa dédicace des *Fleurs du Mal*, un « parfait magicien ès-lettres françaises ». N'est-ce pas assez de son œuvre gigantesque, éparpillée pendant quarante années dans les journaux ou les revues, pour lui assurer la juste gloire à laquelle il a droit ? n'est-ce pas assez de son merveilleux amour de la langue française et de son souci constant d'écrire de beaux vers et de belle prose pour le préserver de l'oubli ? En dépit de la prophétie cruelle de Faguet, il ne périra pas tout entier.

Un jour, il dit mélancoliquement à Maxime du Camp : « Je crois que je suis l'héritier légitime de Gautier sans avoir. Il m'a légué sa pauvreté et sa mauvaise fortune. Comme lui, je n'ai ni fiel, ni aumonière pleine; comme lui, j'ai guidé la croisade vers la terre sainte de la littérature et, comme lui, je mourrai sans même apercevoir de loin la Jérusalem de mes rêves ».

Jean DALLEMAGNE.

# VIE ARTISTIQUE

## Le Maroc vu par les artistes contemporains.

La Galerie Georges Petit présente actuellement dans sa grande salle du premier étage, où tant de chefs-d'œuvre se sont affirmés, une intéressante exposition dont le titre est à lui seul un programme: «Le Maroc vu par les artistes contemporains ». Cette exposition est placée sous le patronage du maréchal Lyautey.

Dès l'entrée on est saisi par la couleur, étonné de se sentir transporté en si peu de temps si loin du trottoir gris qu'on vient à peine de quitter. Le long des murs, comme au gré de fenêtres ouvertes sur d'improbables rutilances, voici des monuments, des paysages, des personnages tout irradiés de la chatoyante lumière africaine. Dominant tous ces aspects d'ardent exotisme, le maréchal Lyautey lui-même préside sous les espèces d'un puissant buste de François Cogné qui a su rendre tout ce que l'expression de ce beau soldat devenu un merveilleux administrateur a de volontaire et de direct.

Parmi toutes ces reproductions d'une vie éclatante, chacun choisira selon son goût ou son humeur; cependant certaines retiendront unanimement l'attention. Ainsi en sera-t-il pour « *Un vendredi à Bab-Fethouh* » de Lobel-Riche, réunion de personnages aux vêtements immaculés devant une petite mosquée, accompagnée d'une tour carrée aux adorables tuiles d'émail vert dont la teinte vibrante exalte en même temps le violacé profond du ciel et la chaleur fauve des collines lointaines ensoleillées et vaporeuses. Du même, « *Bab Dekalene* » montre sous l'arc étrange d'une porte sombre reflétée de bleu le tournant d'une pauvre ruelle tout enrichie de soleil. Maurice Bouviolle qui, au dernier Salon avait un belle toile: «*Jour de marché à Ghardaïa*» expose quelques brillantes œuvres nouvelles : son « *Marché marocain* » ses « *Pastèques* » et surtout « *Le conteur sous l'olivier* » sont pleines de cette atmosphère forcenée qui donne justement à l'actuelle exposition

sa saveur d'inconnu dont l'étrangeté attire et retient. Ses aquarelles, par contre sont des notations utiles sans doute à son travail, mais ne méritent pas la même attention que ses toiles; à côté de ces dernières elles semblent bien simplettes et, si elles se trouvaient isolées, on pourrait croire que cet artiste, pourtant solide et plein de savoir, s'abandonne au lâché et au schématique enfantin qui connaissent, hélas, tant de bruyants succès. « *La Tour d'angle* » de Jules Galand est à voir; on aimera son éclat et la solidité de sa construction; il n'y a pas là de tricherie, c'est de la peinture de même que le « *Pavillon sur l'eau* »; cependant la robustesse est parfois recherchée avec quelqu'exagération et confine à la lourdeur comme dans le puissant contre-jour des « *Vieux murs* ». Cette recherche risque de conduire, si l'on n'y prend garde, à des tons « bouchés » et lourds ainsi qu'à un certain manque d'atmosphère. Il en est un peu de même pour l'exposition de Joseph Communal quoiqu'on y sente mieux l'air circuler; c'est également un peu pesant, un peu laborieux peut-être, mais quel éclat dans le « *Lac d'Ifni (Haut Tïfnout)* » et « *Le Souk aux tapis à Marrakech* », et quel air ensoleillé rend tout vibrant de gaîté lumineuse, « *Le jardin des Oudaïas à Rabat* ». Etienne Bouchaud se manifeste par des notations plus assourdies où la qualité de la lumière se montre moins agressive comme dans « *Les potiers à Rabat* » d'une tonalité d'ambre clair sur un ciel de lin voilé; le soleil bas qui enlumine de son ocre chaudement discret « *La Kasbah des Oudaïas à Rabat* » est plein de charme retenu; parmi ses notations à l'aquarelles « *La vallée du Bou-Regreg* » où les verts et les rouges sombres alternent en accords profonds; les personnages blancs sur une plaine d'un gris vert obscur de « *Au Moussem de Sidi-Moussa* », ainsi que « *Les Mauresques attendant le cortège des Aissaouas* » tout en blanc et gris violacé sont à retenir. L'envoi de Jacques Majorelle surprendra plus d'un profane : ces tons éteints, ces paysages presque lugubres, sont-ce là des visions qu'offre l'éclatant Maroc? Il y a de quoi bouleverser les convictions des « orientalistes » parisiens et pourtant le Maroc n'est pas que magnificence et ces choses prenantes, abruptes et sévèrement nostalgiques viennent directement du Grand Atlas. Elles y ont été vues et vues justement par un œil raffiné « *Ait-Rba-dar-el-Youdi* » et« *Dar-Abderrahman-O-Amon* » sont à regarder particulièrement; d'ailleurs les instants consacrés à tout l'envoi de Majorelle ne seront pas des instants perdus car il en restera une forte et durable impression.

Pourquoi n'ai-je pas parlé au commencement de cette étude de l'exposition de René Ménard? Celui-ci est un grand et noble artiste, mais peut-être ai-je trouvé que ses toiles étaient plutôt du « René Ménard » que « du Maroc ». Il arrive fatalement un moment dans la vie des Maîtres où la personnalité complète est plus forte qu'une impression neuve. Si bien que l'artiste parvenu au terme de la maîtrise finit par

ne plus rendre ce qu'il a devant les yeux, mais bien ce qu'il croit voir de la vérité à travers tout ce que le temps et le labeur ont accumulé en lui. Cependant « *La Forêt de cèdres d'Azrou* » est une toile magistrale, et alors, qu'importe ?

On trouvera encore dans l'ensemble de l'exposition maintes raisons de se réjouir d'être venu la visiter. Les éclatants « *Jardins arabes* » incendiés de couleurs ardentes de Madame Fernande Cormier charmeront le visiteur. Les marocaines de la même artiste nimbées de gazes nacrées où les blancs précieux se mêlent aux gris fins permettront d'apprécier les subtilités d'une vision féminine, où pourtant la rigueur et la solidité ne font pas défaut. De Mademoiselle Suzanne Crépin des dessins précis, colorés de teintes plates qui ne sont pas très éloignées des Japonais. « *Paysage à Marrakech* » par Henri Dabadie : quelques palmiers au-dessus d'un mur rouge avec comme fond l'Atlas hautain m'a plu particulièrement par sa franchise. C. Dagnac-Rivière connait son métier, mais peut-être le montre-t-il un peu trop ; sa « *Fontaine* » est une toile excellente mais dans laquelle on sent exagérément le procédé : il y a une certaine porte verte qui voisine avec des briques vieux-rose à la recherche d'un effet, et un certain fez rouge dont l'éclat avive l'ombre sur laquelle il se détache.... Pourtant, n'est-ce pas légitime, et n'est-il pas tentant, lorsqu'on sait, de montrer que l'on sait. Le résultat, à tout prendre, est loin d'être indifférent. Paul-Elie Dubois expose deux études franches et vives, la troisième « *El maïs à Figuig* » est d'un schématisme de commande assez malheureux. Marquet a deux notations de ruelles indigènes bien dans sa manière aérienne. De Charles Duvent des « *Zouaves aux avant-postes* (*campagne de Taza*) » sont intéressants ; parmi ses aquarelles la « *Vue de Fez* » est à retenir. De E. Girault de grands dessins d'indigènes un peu trop importants comme dimensions pour ce qu'ils contiennent ; ils manifestent pourtant des qualités sérieuses ; les croquis du même ne sont pas exempts de japonisme. R. Haardt présente un intéressant envoi, varié, volontaire et qui ne peut laisser indifférent, bien qu'il se montre dans l'ensemble assez peu « plaisant » ; il y a dans « *La place Djemma-el-Fna, Marrakech* » un étonnant grouillement de personnages minuscules, un fourmillement prodigieux d'humanité qui donne, intense, l'impression de la cohue de la mêlée, une impression qui va presque jusqu'au malaise ; «*Les remparts de Fez* » sont d'une juste notation, vue dominante avec la fuite des maisons rejoignant les contreforts de l'horizon ; enfin une impression remarquable est « *La Kouloubia* », la tour fameuse qui se dresse étrangement tragique, sveltesse obscure sur le ciel pâle, contre-jour poussé au noir sous un crépuscule finissant. Cet artiste possède à coup sûr une nature en ce sens qu'il transpose évidemment ce qu'il voit selon un rythme qui lui est propre ; n'est-ce pas justement cela « être artis-

te »? Henri Hourtal est intéressant avec son « *Jardin Fasi* » ses « *Echopes Fasi* » et ses « *Echopes R'bati* » études d'un gris raffiné. De Marcel Lalaurie une peinture officielle sur la visite présidentielle et des dessins dans le genre illustration. De Albert Laprade des aquarelles très fines : une série de « *Vues de Rabat* » très justes et délicates, mais un peu « architecte »; Azouaou Mammeri expose des choses naïves qui sont peut-être sincères; Edouard Marcel Sandoz des impressions amusantes et franches; André Suréda des œuvres qui rappellent des miniatures persanes, mais combien agrandies; de Pierre Vignal de bonnes aquarelles. Je préfère ne pas parler des quelques peintres qui orientalisent un peu à la façon des odalisques de la foire du Trône; ils se contentent de répéter ce que Delacroix, Marilhat, Decamps et bien d'autres plus modernes avaient dit avant eux, souvent avec plus de bonheur.

Quelques sculptures de Marx, de Madame Céline Lepage, de Paul Landowski, de François Cogné, agrémentent cette exposition brillante, sinon d'une qualité absolument supérieure. Le défaut presque général de tout ce qu'on y peut voir est qu'au fond il n'y a guère que des impressions de voyageurs. De belles images, mais dont l'ensemble donne à penser une fois de plus que pour comprendre un individu ou un pays il faut commencer par l'explorer de l'intérieur. Or, plus que tout autre, le Maroc est un pays difficilement accessible à des esprits occidentaux, un pays fermé comme les physionomies impassibles de ses habitants, complexe comme leurs âmes en même temps hautainement féodales et naïvement bibliques, un pays dont il est sans doute impossible d'exprimer plastiquement le rythme secret.

Paul Sourzac.

# VIE THÉATRALE

## Judith, drame en trois actes et sept tableaux de M. Henry Bernstein

*au Théâtre du Gymnase*

Après plusieurs années de silence, le nom de M. Henry Bernstein reparaît sur l'affiche; à vrai dire, il n'avait pas cessé d'y figurer, puisque les reprises de *La Rafale* et du *Voleur* le maintenaient à l'honneur et l'entouraient d'un bruit de renommée. Mais depuis longtemps le puissant dramaturge semblait s'être retiré sous la tente et ne donnait pas de pièce nouvelle; il avait même commencé à publier le premier tome de son *Théâtre complet* comme s'il avait eu l'intention d'arrêter déjà son œuvre en plein succès. Silence et repos qui n'étaient qu'apparents et préparaient le spectateur au drame nouveau qui allait lui être offert. C'était comme une sorte de recueillement, de retraite et de méditation avant le lever du rideau. L'auteur applaudi du *Détour*, de *La Griffe*, du *Bercail*, d'*Israël*, comme s'il renonçait à mettre en scène les drames et les angoisses de la vie moderne, empruntait à l'antiquité biblique son sujet en même temps que son titre. Il avait déjà écrit *Samson*, mais le nom du vainqueur des Philistins ne servait là que d'allégorie. Cette fois, décors, personnages et costumes, tout serait antique et biblique, et les mieux informés parmi les indiscrets en murmuraient le titre mystérieux : *Judith*. Il comportait bien exactement les six lettres fatidiques chères à M. Bernstein pour presque tous ses titres, que ce soit nom de héros ou d'héroïne ou simple mot commun. Bientôt l'on apprit par les journaux que les costumes et les décors étaient créés par deux artistes russes en renom, les uns par M. Bakst, les autres par M. Soudeikine, que l'ancien directeur de l'Odéon, M. Antoine en avait réglé minutieusement et savamment toute la mise en scène. Enfin l'on décida — pour la première seulement — cela s'est

fait à l'Opéra lors des représentations exceptionnelles de Wagner, de fermer les portes de la salle pendant les actes pour qu'aucun bruit de retardataire ne troublât les auditeurs.

* * *

L'histoire de Judith, la « libératrice de Béthulie », comme la désignent tous les dictionnaires, est des plus connues : un livre entier de la Bible, appelé d'ailleurs *le Livre de Judith* est consacré à la raconter. Il y a trois ans que Judith est veuve et qu'elle vit respectée et honorée dans la piété austère et le jeûne, quand Holopherne ou Holoferne (selon les auteurs), général assyrien aux ordres de Nabuchodonosor, roi de Ninive, vient mettre le siège devant Béthulie : pour réduire à sa merci les assiégés, Holoferne fait couper l'aqueduc qui alimentait la ville. La situation est grave et l'on parle de se rendre ; Judith reproche aux chefs leur faiblesse et promet de les délivrer avant cinq jours s'ils s'en remettent à elle. Après avoir longuement prié Dieu, elle se parfume, met ses plus beaux bijoux, ses vêtements les plus riches et, ainsi parée, se dirige vers le camp, suivie d'une servante qui porte quelques provisions. Conduite près d'Holoferne, elle lui conte que les habitants de Béthulie pressés par la faim, songent à se rendre, et qu'elle se réfugie près du chef à qui la victoire est réservée. Holoferne séduit par ces compliments l'invite à s'asseoir à sa table, elle refuse au nom de sa religion, mais obtient la liberté d'aller et de venir hors du camp. Le quatrième jour, il y a grand festin chez Holoferne et Judith priée d'y assister accepte : elle est belle merveilleusement, si belle que le général assyrien bientôt troublé par les bons vins et les mets généreux s'éprend d'elle violemment ; le festin s'achève dans l'orgie et les convives s'envont : Holoferne seul avec Judith s'endort dans son ivresse. La juive, contemplant son ennemi étendu, invoque Dieu pour que son bras n'ait pas de défaillance, puis saisissant l'épée assyrienne posée près du lit et par deux fois en frappant la nuque, sépare la tête du tronc, place dans sa besace à provisions la tête sanglante, sort du camp avec sa servante qui faisait le guet, et rentre dans Béthulie où des acclamations triomphales saluent sa victoire et la délivrance : les habitants font une sortie et l'armée ennemie, qui n'a plus de chef, s'enfuit à la débandade.

Tel est dans ses grandes lignes le récit dramatique rapporté par la Bible. Les exégètes n'ont pas manqué d'en étudier le texte hébraïque et les versions grecques ou latines et les commentateurs se sont plu à relever les erreurs multiples et les contradictions qu'il contient. Qu'importe si le nom de Judith n'est cité ni dans Philon ni dans Josephe, et si Béthulie n'est mentionnée dans aucune géographie pas plus d'ail-

leurs que les autres villes de Syrie que soumet Holoferne dans sa marche triomphante. C'est affaire aux érudits d'en discuter longuement, et depuis le livre de Montfaucon *La Vérité sur l'histoire de Judith* qui date de 1690 (et combien d'autres avant cette époque pourraient être cités !) jusqu'à l'article publié en 1903 par M. F. Prat dans le *Grand dictionnaire de la Bible dirigé* par l'Abbé Vigouroux, on ne s'est pas fait faute d'examiner le pour et le contre de tous les arguments. Tandis que certains acceptent les faits comme historiques, d'autres se contentent de voir dans le *Livre de Judith* « un récit édifiant mais fabuleux » ou « une fiction romanesque »; Albert Réville allait même jusqu'à dire que c'était « une vieille légende racontée par le plus ignorant des juifs. » D'autres enfin, plus poètes qu'érudits, se sont ingéniés à y découvrir une allégorie et c'est Grotius qui le premier en 1679 imagina cette explication subtile : Judith, en hébreu Yehoudith, c'est en réalité étymologiquement la Juive, donc Israël; Béthulie est la maison de Dieu, Beth-El ou Bet-Eloah, donc le Temple. Nabuchodonosor représente l'ennemi, le diable, etc.; le récit biblique devient ainsi un poème qui symbolise la victoire du peuple juif sur tous ses ennemis.

* * *

Quoi qu'il en soit, l'histoire de Judith est un récit édifiant et tragique, et l'on comprend aisément qu'il ait tenté poètes et auteurs dramatiques, sans oublier les peintres et les graveurs. Il n'est pas de musée qui ne possède une toile représentant une des scènes de ce drame biblique, soit Judith et sa servante ou Judith montrant la tête d'Holopherne, Judith accomplissant son meurtre ou rentrant à Béthulie. Tous les artistes se sont essayés à rendre son image depuis Botticelli, Cranach, Le Dominiquin, Raphaël, Jules Romains, Véronèse, Albert Dürer, Abraham Bosse, Le Tintoret ou Van Dyck jusqu'à Horace Vernet et Henri Regnault; c'est par centaines que l'on pourrait compter ceux qui ont été séduits par l'intrépide héroïne.

Moins nombreuses, les tragédies inspirées par l'exploit de Judith sont pour la plupart enfouies dans le silence des bibliothèques où nul curieux ne s'avisa jamais de les exhumer. A compulser le célèbre Catalogue de M. de Soleinne et les bibliographies théâtrales parues jusqu'à ce jour, on trouve cependant plus de vingt pièces qui portent le titre de *Judith* ou celui d'*Holoferne*.

Dès le XVI^e^ siècle voici une *Judith*, drame comi-tragique en vers latins, cinq actes et un prologue avec ce sous-titre « Exemplum reipublicae recte instituae : unde discitur quomodo arma contra Turcos sint accipienda, Xysto Betuleio Augustano auctore » 1539. Quelques années plus tard on jouait à Anvers le 1^er^ juillet 1582 *Le Miroir des Veuves*,

*tragédie sacrée d'Holopherne, représentant parmi les troubles de ce monde la piété d'une vraie veuve et la curiosité d'une follastre* par Pierre Heyns, moralité protestante au langage parfois osé qui ne déparerait pas certaines pages de Brantôme. Encore une comédie sacrée, imprimée à Harlem en 1594 *Juditha*, « auctore Cornelio Schonaco Goudeno ». Il est bien modeste cet *Holophernes* de Balth. Baro, qui eut en son temps la réputation d'un grand écrivain, et dont l'ancien dictionnaire de l'Académie invoque souvent l'autorité; il se cache dans un poème héroïque *Celinde*, publié en 1629, et certes bien peu de curieux se sont aventurés à l'y aller chercher.

On ne se contente pas de mettre l'histoire de Judith en alexandrins ridicules, on imprime la pièce qui devient une curiosité de bibliophile autant pour l'étrangeté de ses vers que pour la rareté du livre désormais revêtu d'une reliure luxueuse : ainsi la *Judith* ou *l'Amour de la Patrie*, tragédie en six actes et en vers de Antoine Girard Bouvot, éditée en 1649, chez Claude Bouteville; coqs à l'âne et pointes y abondent. C'est Holopherne qui s'écrie en voyant paraître Judith :

*Oh ciel, quel battement je ressois dans le cœur !*

plus loin Holopherne décide d'envoyer prévenir Judith pour l'inviter à un festin

*Je veu lui envoyer un de mes serviteurs*
*Qu'elle vienne manger avec moi de bon cœur.*

Judith s'en va rejoindre la couche d'Holopherne puis à l'acte suivant sort de la tente en annonçant gentiment :

*Il dort à present d'un si profond sommeil*

Après ce chef-d'œuvre, faut-il citer la tragédie de *Judith et Holopherne*, six actes en vers du Père capucin Félicien du St-Esprit; elle est datée du 15 février 1654 mais est pieusement et timidement demeurée en manuscrit et n'a même jamais été jouée, prudence bien excusable quand l'on y découvre des vers comme ceux-ci :

*Je ne fis jamais mal à ceux qui de l'honneur*
*Parleni, et du respect, à mon souverain prince*
*Nabuchodonosor, et si cette province*
*Des Juifs, m'eusse su vendu, comme son bon ami.*
*Que je suis, avec paix et très courtoisement*
*J'eusse de mon côté conversé avec qu'elle...*

Judith coupe la tête à Holopherne sans remords, en disant :

*Ton col estant par moy coupé*
*Qui pensois en moy tu tuasse*

*Assouvir à la fois ma rage,*
*Après avoir très bien soupé.*

Puis voici une *Judith* imprimée à Genève en 1747 et que son auteur n'a voulu humblement signer que de ses deux initiales B. G. C'est encore une tragédie en vers. Holopherne y est amoureux de Judith et lui tient des propos galants dignes des plus mauvais madrigaux :

*De mon amour, il faut souffrir le doux tyran,*
*Il n'exige de vous à retour que tendresse.*

Tandis que Judith ne songe qu'à le convertir, Holopherne se lamente sur son amour incompris et dit à son confident :

*Achior pensez-vous que Judith moins coupable*
*Prépare à mon amour un triomphe agréable?*

Le dénouement est tout au moins inattendu : Judith attaque Holopherne en combat singulier et le perce d'un dard, mais elle ne lui coupe pas la tête.

Joachim Baptiste François de Pierre Bernis de Nismes signe une tragédie en cinq actes et en vers dans laquelle Holopherne ne paraît même pas; sa mort est accessoire, c'est à peine si on la mentionne, tandis que longuement il y est question de l'amour d'Achior chef des Ammonites pour Judith, qui d'ailleurs s'y montre peu sensible.

C'est sans doute pour distraire ses loisirs que Lacoste, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, publia une *Judith* en 1763. Mais le vain exemple donné par tant d'auteurs inconnus et sans gloire n'empêche point Judith d'être au XIX^e^ siècle un sujet à la mode. On donne en effet une *Judith* de H. de Comberousse en 1825, une de F. Réville, à Nancy, en 1831. Le sujet est si plaisant que J. F. Bayard et Dumanoir en tirent une comédie-vaudeville en 1837 et que E. G. Marguerite Théaulon de Lambert, en collaborant d'ailleurs avec Nezel et Overnay, trouvent moyen d'écrire *Judith et Holopherne, épi ode de la guerre d'Espagne*, vaudeville représenté en 1834.

Mme de Girardin en fit une tragédie en trois actes pour le Théâtre Français (1843), tragédie en vers où Judith pendant un acte s'efforce de séduire Holopherne, mais en tout bien tout honneur, puis Holopher ne après un festin va se reposer; Judith demande alors à Dieu de faire dormir son ennemi et aussitôt elle va lui couper la tête. Plus récemment H. Lefebvre donna une comédie en un acte *Judith chez Holopherne* (Le Havre 1889); Dubor et Daudry imaginèrent d'après l'héroïne de Béthulie un ballet en un acte (1913); Serow en fit un opéra dont quelques scènes furent représentées en 1909 au Châtelet, lors de

la Saison Russe, et Mme A. de Polignac fit jouer à l'Opéra une scène dramatique intitulée *Judith de Béthulie*, le 23 mars 1916. Enfin Judith a inspiré en 1781 un oratorio dont Bonesi composa la musique, — et en 1876, proposée comme sujet de Cantate, permit à M. Hillemacher d'obtenir le Prix de Rome.

Que de *Judiths* en trois siècles dont pas une ne mérite d'être relue. Répertoire immense de pièces oubliées ! Une cependant, celle de l'abbé Claude Boyer, représentée à la Comédie Française en 1695, garde une certaine célébrité : c'était pendant le Carême, la Champmeslé jouait le rôle de Judith. En dépit de la malchance qui poursuivait l'Abbé Boyer, la pièce réussit d'abord, mais ne tarda pas à tomber à son tour sous les sifflets. Du moins un peu de gloire enveloppe son souvenir, parce que Racine lui décocha l'épigramme malicieuse qui se termine par ces deux vers passés en proverbe :

*Je pleure, hélas ! sur ce pauvre Holopherne*
*Si méchamment mis à mort par Judith.*

* * *

Parmi toutes les Judiths mises à la scène il en est une qui vaut d'être retenue : c'est celle de Frédéric Hebbel jouée à Berlin en 1840. Pièce philosophique et symbolique avant tout, Hebbel ne se préoccupe ni de costume ni de décor ni de couleur locale. S'il a choisi l'anecdote de Judith c'est uniquement « pour dégager de ce fait particulier les facteurs qui composaient le cours de l'univers à l'époque de Jehovah, comme ils le composent encore à l'époque de Hegel » ; le récit biblique n'est que le point de départ, le fond du décor. Holopherne est à la fois, comme l'a montré M. André Tibal[1] dans sa thèse sur Hebbel, « un individu et un symbole », et en tant que symbole il représente le paganisme asiatique tandis que Judith est « la plus haute personnification du judaïsme ». De là le dualisme qui divise l'humanité depuis l'origine des temps. En outre Holopherne symbolise l'homme et Judith la femme : c'est de cette opposition tragique que va naître le drame. Une lettre de Hebbel à Mme Stich-Crelinger l'explique ainsi : « Toute ma tragédie est basée sur ce fait que dans une crise de l'univers la divinité intervient directement dans le cours des événements et fait accomplir des actes extraordinaires par des individus qui ne les auraient pas accomplis de leur propre mouvement ». La Judith de Hebbel est « à mi-chemin entre la femme et la Vierge » ; elle n'est pas faite pour agir et c'est à un homme de Béthulie qu'il appartiendrait nor-

1. *Hebbel, sa vie et ses œuvres de 1813 à 1845.* (Hachette 1911) pp. 354 à 396.

malement d'accomplir le meurtre. Mais devant la lâcheté des hommes qui se dérobent à leur devoir, Judith a le droit d'accomplir cet exploit. Pour mieux rendre le meurtre nécessaire inéluctable, Hebbel a montré une Judith inquiète et faible qui a peur de sa propre faiblesse .« Oh ! mon Dieu ! faites que je n'aime pas celui que je dois tuer » et quand elle est prête à succomber sous l'étreinte d'Holopherne, elle s'écrie « Ah! quel soulagement ! maintenant j'ai le droit de le tuer ! ».Le sacrifice consommé, Judith qui n'a cessé d'être humiliée par le despote se venge et lave « dans le sang d'Holopherne les baisers qui brûlent ses lèvres ». Il n'est plus question ni de mission divine, ni de délivrance du peuple juif : « Oui, mon peuple est délivré, mais si une pierre avait écrasé Holopherne, mon peuple devrait plus de reconnaissance à la pierre qu'il ne m'en doit maintenant. De la reconnaissance? Qui est-ce qui en réclame? Mais je dois seule porter la responsabilité de mon acte et elle m'accable ». Sa suivante, Mirza, lui répond « Holopherne t'a possédée, si tu engendres un fils, lorsqu'il te demandera ce qu'est devenu son père, que répondras-tu ?... » Tragique question, angoissante énigme. Aussi Judith repousse-t-elle les exclamations du peuple d'Israël. Elle implore Dieu que son sein soit stérile, mais si elle doit être mère, elle souhaite la mort et même elle la désire plutôt que d'être un jour maudite et tuée par son enfant. Ainsi Judith est un remarquable « exemple de la tragique et fatale destinée de ceux que Dieu élève un instant au-dessus de la condition individuelle pour leur faire sentir ensuite doublement le poids de liens dont il n'est permis à personne de s'affranchir ».

* * *

Toutes ces *Judiths* M. Bernstein, les connaît; tous les commentaires importants du *Livre de Judith*, il les a lus et c'est moins un drame historique qu'un drame psychologique qu'il a voulu faire. Or le théâtre de M. Bernstein témoigne d'une rare maîtrise dans l'art d'agencer les scènes et de graduer l'émotion du spectateur jusqu'au dénouement; ici rien de semblable : on sait avant le lever du rideau que Judith doit à la fin d'un acte couper la tête d'Holopherne; rien d'imprévu rien d'inattendu. Mais n'en est-il pas de même dans toutes les tragédies classiques dont le sujet est toujours connu d'avance dans ses moindres détails ? Et cependant depuis quelques siècles, le succès leur est demeuré fidèle; on s'intéresse à l'intrigue, à l'évolution des caractères, à l'âme des héros. M. Bernstein pouvait-il se départir de sa manière, renoncer aux qualités qui ont fait sa gloire... *Judith* se passe dans un décor biblique merveilleux : mais ce n'est que le cadre extérieur. Les sentiments des personnages, les paroles des guerriers, les comparaisons dont ils agrémentent leurs phrases sont d'apparence biblique, la pièce est plus humaine qu'archéologique, d'une humanité primitive et

spéciale. Le spectacle en est curieux, je ne doute pas que d'ici quelques mois *Judith* ne devienne un film admirablement agencé : ceci n'est pas une critique. Le théâtre tend de plus en plus à voisiner avec le cinématographe, et les pièces vont de la scène à l'écran afin de contenter tous les genres de spectateurs. Rarement pièce fut mieux présentée et n'a davantage ressemblé, en ses tableaux majestueux, à quelque fresque immense et somptueusement belle.

* * *

Le premier acte, que M. Henry Bernstein intitule *La Prière*, montre la veuve de Manasseh dans sa petite maison de Béthulie, entourée de la considération et même de l'admiration de ses compatriotes, respectueusement adorée du jeune et beau Saaph, fidèlement servie par son esclave dévouée Ada. Judith jouit ainsi de l'estime et de la notoriété publiques parce que, depuis la mort de son époux, elle vit dans la chasteté, composant des poèmes et des psaumes à la louange de l'Eternel ou à la gloire du peuple d'Israël. Au lever du rideau Judith et Ada prosternées se lamentent, car l'armée d'Holopherne investit la ville et a empoisonné les sources qui servaient à son alimentation. Mais Judith a d'autres sujets de tourment : elle est inquiète d'elle-même, elle n'a jamais connu l'amour. Ayant surpris sa servante en posture amoureuse, elle la menace d'abord de la mort réservée à la femme adultère, puis l'interroge ensuite ardemment sur les mobiles qui l'ont jetée ainsi dans les bras du premier venu. Les réponses simples et vraies de cette belle créature sensuelle lui font obtenir la vie sauve et mettent le trouble dans l'esprit de la poétesse. Deux routes semblent se tracer devant elle, celle de l'amour, celle de la gloire; laquelle des deux devrait-elle suivre? Saaph va décider du sort de Judith : il vient lui révéler son dessein de pénétrer avec les porteurs d'eau dans le camp ennemi pour arriver jusqu'à Holopherne et le tuer; le chef supprimé, sa puissante armée se désagrégerait et Béthulie serait sauvée. Mais au nom de l'amour qu'il a pour elle, Judith dissuade Saaph de ce projet, lui demande de ne rien faire avant cinq jours écoulés et même de ne pas revenir la voir avant ce délai. Au cours d'un entretien avec le vieux politicien Charmi et en écoutant ses lamentations sur le triste sort réservé aux Béthuliens par le redoutable ennemi, Judith devine que son destin va s'accomplir. Restée seule avec Ada elle lui annonce qu'elles partiront le soir même pour le camp des Barbares. Judith ne sait pas encore si elle va vers l'amour, mais elle est bien sûre de revenir glorieuse.

L'*Ile des Bienheureux*, tel est le titre du second acte divisé en trois tableaux. Il comporte nécessairement quelques hors-d'œuvre, mais la splendeur de la mise en scène, la magnificence des décors et des

costumes en font oublier les longueurs. Les réclamations, les querelles et les propos grossiers des généraux d'Holopherne, qui s'inspirent sans doute de Shakespeare, nuisent à l'émouvante sobriété du drame que le spectateur pressent. Lorsque le rideau se lève sur la tente du général assyrien, Judith et Ada enchaînées sont prosternées devant le trône d'Holopherne et c'est d'un œil distrait qu'il regarde tout d'abord les captives, mais soudain, frappé par la beauté de Judith et amusé par son récit, il ordonne qu'on la laisse seule avec lui. Le chef redouté, qui déjà désire cette femme si merveilleusement blanche et si belle, se fait doux et charmant pour la conquérir. Il croit qu'elle est venue lui demander la grâce de quelque amant ; elle le détrompe, lui jure qu'elle n'aime personne ; cependant l'assyrien dévoré de soupçons et de jalousie la presse de questions. Judith pour lui répondre se souvient heureusement de la confession de sa servante Ada, et l'insensible poétesse qui joue à l'amoureuse excite le désir du mâle ; il s'approche d'elle qui déjà semble s'abandonner... lorsque soudain, railleur, il lui murmure : « Tu es venue pour m'assassiner ». La juive se trouble, balbutie, et devant la menace du terrible supplice, toute secouée de sanglots, elle avoue. Pourtant dans un sursaut d'orgueil elle se redresse, c'est pour conquérir la gloire, «pour échapper à la mort du rat » qu'elle voulait l'assassiner. Holopherne étonné de l'aveu de cette femme, amusé peut-être, lui fait grâce et lui ordonne de partir, mais, confondue devant le geste libérateur, subjuguée par tant de magnanimité, Judith reste.

Au second tableau, cinq jours plus tard, à la fin d'une orgie, Judith richement parée, en compagnie de sa fidèle Ada, attend Holopherne à qui elle ne s'est pas encore donnée, Vagaoo l'eunuque, va confier les deux femmes aux soins des parfumeuses lorsque le despote paraît, puis il revient auprès de lui. Holopherne, de plus en plus épris de Judith, confesse à Vagaoo qu'il ne veut pas et n'ose pas la prendre de force ; il l'aime trop pour la traiter comme toutes les autres femmes, mais si elle ne se donne pas à lui, il préfère mourir que de vivre ainsi de déception en déception.. Voici revenir Judith plus séduisante et plus belle que jamais ; Holopherne assoiffé de désir, lui tend les bras, mais elle se détourne encore ; alors il la supplie de le tuer et lui montre l'endroit où elle devra frapper. Mais au lieu d'enfoncer dans sa gorge la lame qu'il lui tend, Judith se précipite sur Holopherne qui l'étreint furieusement.

Lorsque le rideau se relève sur le troisième tableau représentant l'alcove d'Holopherne, Judith assise regarde le géant étendu. « Ainsi dormait Manasseh », murmure-t-elle. Cependant la servante Ada qui s'est livrée à l'un des généraux d'Holopherne ne cache pas le plaisir qu'elle a goûté entre ses bras. Judith désespérée de n'avoir pas tressailli sous les caresses de l'Assyrien, Judith qui n'éprouve plus que le

dégoût et l'horreur de s'être prostituée, s'écrie : « Je déteste l'amour ! » C'est alors que Vagaoo vient lui murmurer des paroles perfides, lui montrant la puissance qu'elle va désormais tenir entre ses petites mains puisque Holopherne, le maître redouté, ne sera plus qu'un chien couché aux pieds de sa maîtresse. Mais non ! la destinée de Judith est plus haute, maîtresse ou même épouse d'Holopherne peut-être serait-elle puissante et redoutée, que lui importe !... ce qu'elle veut c'est la gloire qui se continuera au delà de sa mort. Judith se lève, retourne près de la couche où dort, paisible et repus, l'homme qui n'a pas su l'animer; elle saisit le glaive qu'il lui montrait la veille et derrière le rideau tiré égorge Holopherne. Puis, entraînant sa servante qui porte dans un sac noir la tête du général, Judith s'enfuit, tandis que longuement, résonne le rire affreux de l'ennuque.

Le dernier acte, *Le Désir*, découpé en trois courts tableaux, montre Judith rentrée à Béthulie au milieu de l'admiration et de la reconnaissance du peuple. Mais que lui importe désormais la gloire, que lui importe l'amour de Saaph et son désespoir ? Le malheureux, qui a pressenti l'affreuse vérité, la presse de questions sur son séjour au camp, mais elle se dérobe. Alors il lui demande, puisque demain elle sera sa femme de lui accorder son premier baiser... Au contact des lèvres du jeune Béthulien, Judith frémit et pâlit : elle se souvient des baisers d'Holopherne et, désormais hantée par ce souvenir, elle n'a plus qu'un désir revoir la tête du héros que les Béthuliens ont clouée sur un gibet, au sommet du plus haut rocher de la montagne. Le second tableau laisse voir Judith en marche vers le calvaire, l'orage gronde, les éclairs de temps à autre déchirent le ciel; Saaph se dresse tout à coup sur le chemin, mais désespéré de ne pouvoir arrêter Judith, il se poignarde devant elle. Indifférente, elle enjambe son cadavre et continue de monter. — Enfin, dernière vision, Judith est arrivée au sommet du rocher, elle va interroger la face d'Holopherne... or, dans un éclair, le visage lui apparaît ravagé, sinistre, les corbeaux en ont mangé les yeux. Et, devant l'horrible déchet, elle s'écroule, anéantie.

* * *

Elle était belle l'anecdote de Judith dans la Bible. Mais un auteur dramatique a toujours un peu le droit de transformer l'histoire ou même la légende quand il veut créer un chef-d'œuvre. Pourquoi M. Henry Bernstein s'est-il contenté, après tant d'autres *Judiths* amoureuses, sentimentales ou raisonneuses, de présenter une héroïne simplement esclave de son désir.....

NISMES.

# VIE POLITIQUE

## ALLEMAGNE

### Le nouveau bloc socialiste.

A la fin de septembre 1922, trois congrès socialistes se sont tenus en Allemagne : celui du parti socialiste majoritaire à Augsbourg, en Bavière, du 19 au 23 septembre; celui du parti socialiste indépendant à Gera, à l'Est de la Thuringe; puis un troisième, commun aux deux partis de Nuremberg, où, le 24 septembre, leur réunion fut solennellement proclamée.

Leur séparation n'était pas très ancienne. Si, depuis son organisation définitive au Congrès de Gotha (1875), le parti socialiste allemand avait plus d'une fois connu les controverses et les dissensions, pourtant, jusqu'à la guerre, il ne s'était pas divisé. Dans la grande séance du 4 août 1914, tous les députés socialistes au Reichstag votaient encore, à l'unanimité moins une voix, les crédits militaires demandés par le gouvernement impérial. A mesure que la guerre se prolongea, des fissures, cependant, se montrèrent. Lors des demandes ultérieures de crédits militaires, un noyau, sans cesse grossi, s'émancipant de la discipline coutumière, refusa de les accorder. Ceux qui, parmi les socialistes, continuaient à faire, sous couleur de patriotisme, cause commune avec le gouvernement impérial en conçurent la plus vive colère. Un Ebert, un Scheidemann pouvaient-ils tolérer cette infraction aux règles socialistes d'absolue soumission à la majorité; admettre pour leur trahison de l'idéal humain cet accablant reproche ? Ils essayèrent de brimer et de briser les opposants. Mais pouvait-on faire taire une Rosa Luxembourg ? maîtriser un Karl Liebknecht ou le vieux Ledebour ? Trois ans passèrent, et l'inévitable se produisit : le parti socialiste allemand se rompit en deux tronçons, de force numérique inégale.

Le parti majoritaire persévéra dans ses errements. Il était et demeura foncièrement réformiste, opportuniste, habile dans l'art du maquignonnage cher aux partis politiques allemands. Porté au pouvoir en novembre 1918 par la défaite allemande et la révolte militaire,

il gouverne avec férocité, maladresse, incapacité. L'ancien sous-officier d'artillerie Noske emprisonne, sabre, fusille les spartakistes. Le premier ministre socialiste de l'Instruction publique et des cultes, Konrad Haenisch, porte atteinte aux convictions religieuses si profondes outre-Rhin. Cependant aucune des grandes pensées socialistes n'est réalisée : les parties purement politiques du programme socialiste reçoivent satisfaction, en théorie du moins, par la proclamation de la nouvelle Constitution, mais les majoritaires ne peuvent faire accepter, pour ainsi dire, aucune de leurs revendications économiques. Socialiser les instruments de travail et les moyens de production, quel leurre ! Des commissions successives procèdent, selon les formes, à l'enterrement des projets de socialisation des mines.

Après avoir à Genève, en 1920, consenti à reconnaître la responsabilité de l'Empire allemand dans la guerre, les majoritaires se sont rétractés sur le terrain des réparations. Ils n'admettent pas le traité de Versailles dont les stipulations économiques écrasent l'Allemagne de charges insensées. Puis ils abandonnent les uns après les autres, devant la résistance des partis bourgeois, leurs revendications hardies : impôts directs, saisie des valeurs en or. Des concessions de plus en plus étendues à la politique de sagesse et d'union nationale sont nécessaires pour sauver la coalition gouvernementale sur laquelle s'appuie le cabinet Wirth, et dans laquelle les majoritaires n'hésitent pas à collaborer avec des éléments très bourgeois. Bien plus, ils tendent à s'accorder avec le patronat, parce qu'il promet à la classe ouvrière de hauts salaires, des logements spacieux, des distractions variées, et surtout parce que ce patronat apparaît comme la force sur laquelle pourra s'édifier la restauration de l'Allemagne.

Mais, à mesure que les majoritaires reculent, les éléments bourgeois et patronaux avancent. Après s'être rapidement ressaisis, ils attaquent. Plus leurs adversaires faiblissent et plus leur confiance augmente. A l'heure actuelle, ils sont les véritables maîtres de l'Allemagne ; il n'est pas jusqu'à cette position de la journée de 8 heures, conquise sur eux lors de la Révolution, qu'ils ne se flattent de reprendre. Guidées par leur instinct, grégaire mais sûr, les masses se détachent du parti socialiste, dès qu'elles le sentent amolli. Les élections de 1920 marquent, pour les majoritaires, un sérieux recul sur celles de 1919. Qu'on procède à de nouvelles élections, et l'effectif diminuera probablement. L'assassinat de Rathenau fait ressortir la nécessité de se grouper. Comme par ailleurs le bolchevisme a lui-même ouvertement avoué la faillite de ses doctrines économiques, les majoritaires, fiers d'avoir vu juste, peuvent morigéner les indépendants avant de leur ouvrir les bras :

« La Russie évolue du bolchevisme au capitalisme en passant par le cannibalisme... Son gouvernement avait envoyé de l'argent et des propagandistes dans le monde entier pour ruiner l'unité des partis socialistes et des syndicats et corrompre la presse ouvrière... Oublions donc le passé. Que nos anciens conflits nous servent de leçon, et prenons garde de détruire les forces unifiées du parti en nous engageant dans des discussions de tactique intérieure... Où sont les différences de principe entre les indépendants et nous? Réformes ou révolutions? Mais réforme et révolution ne sont pas deux thèses contraires dans leur essence, elles ne s'opposent que par leurs conséquences...

Ainsi parle le majoritaire Wels, et, dès lors, la motion d'unification est, sans débat, acceptée à l'unanimité par le congrès d'Augsbourg.

A Gera, le vote ne devait pas être si promptement, ni si facilement obtenu; même neuf délégués, demeurés irréductibles devaient s'isoler en un petit groupe dissident avec le vieux Ledebour, et le jeune Th. Liebknecht à leur tête. Car le retour au sein de la majorité, après une escapade de trois ans, signifie la fin d'un parti, peut-être même d'une politique. Cependant, tandis que s'isolaient dans leur intransigeance ces neuf irréductibles, 183 autres adhéraient à la fusion.

Solution inévitable : par ses origines, le parti indépendant s'était en effet trouvé placé dans une situation qu'on pouvait juger condamnée d'avance. Séparé des majoritaires infidèles aux principes socialistes, il avait pris une attitude d'opposition, qui devait, du fait de l'accession des majoritaires au pouvoir, s'accentuer de plus en plus. Kautsky, Ledebour, même Hilferding et Breitscheid, se montrèrent ainsi plus actifs, plus osés, que les Scheidemann, Hermann Muller et tant d'autres bénéficiaires de portefeuilles ou de fonctions gouvernementales. Quand il fallut descendre dans la rue, ils accoururent. Quant l'audacieuse activité de la grosse industrie se fit jour avec impudeur, ils se cabrèrent. Le 10 février 1922, lors de la grande grève des cheminots, l'un des chefs du parti, Dittmann, déclarait :

« Nous n'avons aucun intérêt à soutenir la politique d'exécution, si on ne cherche à la réaliser que par la mise en servage des travailleurs ».

Mais, entre les indépendants et les majoritaires, existaient des différences de méthode plutôt que de principe. Or, à gauche, venaient d'apparaître des hommes qui avaient appris des Russes d'autres principes et d'autres méthodes. Contre eux il fallut bientôt se défendre. Le rêve des indépendants avait été de constituer, en s'attachant à la théorie marxiste, un centre de ralliement pour les socialistes lassés des majoritaires, et les communistes écœurés du bolchevisme. En marge des querelles des questions politiques du jour, le parti aurait employé ses forces à travailler de toute sa puissance doctrinale à la rénovation politique de l'Allemagne. En juin 1920, les indépendants ravirent des électeurs et des sièges aux majoritaires, mais leur succès n'eut pas de lendemain. Et leur aile gauche, au lieu de se fortifier, s'affaiblit. Le départ des spartakistes, en octobre 1918, fut en août 1920, suivi de la coupure, beaucoup plus grave, du congrès de Halle.

Le parti indépendant, au lieu de s'en tenir à la pure opposition doctrinale, se laissa, par la force des choses, entraîner à une politique positive. Il demeurait numériquement l'un des plus forts au Reichstag. Même après la scission de Halle, le groupe parlementaire comptait sinon 84, du moins encore 61 députés. Or, il se trouvait que, sans son appui, le cabinet Wirth ne pouvait se maintenir au pouvoir. Non qu'ils fussent contraints de lui donner leurs voix à chaque scrutin : il leur suffisait, pour le sauver ou le perdre, de s'abstenir. Non que cette circonstance les rendît maîtres de l'heure ; personne n'ignorait en Allemagne que le nombre des députés ne correspondait plus à la puissance réelle du parti. Si le gouvernement ordonnait de nouvelles élections, les indépendants devaient perdre la moitié de leurs sièges. Ainsi, comme il pouvait décider du sort du ministère, le ministère pouvait, également, décider du sien.

Le résultat fut que, sans l'avouer formellement, le groupe indépendant collabora souvent avec les majoritaires, et même avec les fractions bourgeoises. Il détermina l'acceptation de l'ultimatum de mai 1921. La *Freiheit* accueillit le cabinet Wirth en disant qu'il fallait « faire l'expérience du régime parlementaire ». En dépit des défaillances de ce cabinet qui chaque jour décevait davantage les vrais démocrates, les indépendants l'empêchèrent de tomber, pour cette raison de singulier opportunisme que donnait Hilferding : « En ce moment une partie serrée se joue entre Poincaré et Lloyd George ; la classe ouvrière allemande a tout intérêt à ce que la politique de Poincaré ne l'emporte pas, car les charges de l'Allemagne en seraient aggravées. Un nouveau cabinet, subissant l'influence des partis de droite, renforcerait considérablement la position de Poincaré ». C'était s'engager à toujours donner son assentiment aux décisions du chancelier. Bientôt certains chefs du parti inclinent à croire qu'ils deviennent ministrables. Alors les troupes ne suivent plus leurs chefs. Les électeurs cotisants, déroutés par cette tactique, abandonnent le parti. Les effectifs fondent, les cotisations manquent. Alors que tant de journaux en Allemagne meurent, combien de temps la *Freiheit* peut-elle paraître encore ? La rentrée des indépendants au sein du parti majoritaire ne peut, dès lors, tarder.

La fusion s'est faite.

Elle s'est faite sur un programme commun dont voici les points essentiels :

1° Défense de la République ; réformes tendant à consolider l'unité du Reich ; mesures d'épuration dans l'administration du pays ;

2° Lutte contre la justice de classe : large extension des tribunaux avec admission des juges non professionnels à tous les degrés de la justice ; abolition de la peine de mort, égalité juridique des deux sexes.

3° Politique financière et économique : refonte générale du régime financier, participation du Reich aux revenus des entreprises capitalistes ; attributions au Reich des héritages en cas de parenté éloignée ; mesures contre l'exode des

capitaux, augmentation des impôts sur la spéculation; élévation des taxes d'exportation jusqu'à la suppression du bénéfice résultant du change déprécié; mesures pour assurer le ravitaillement de la population; loi sur les loyers; contrôle des monopoles privés; socialisation des industries-clefs.

4° Politique sociale: maintien de la journée de huit heures; diminution du temps de travail dans certaines industries; limitation ou interdiction du travail de nuit; statut des fonctionnaires; remplacement de la *Technische Nothilfe* par des organisations appuyées sur les syndicats; secours aux syndiqués indigents, sans travail, invalides; développement du système des conseils d'exploitation.

5° Instruction publique : école laïque et unique; réforme de l'enseignement en liaison avec la production et le travail.

6° Politique extérieure : le parti réunifié proclame la responsabilité du capitalisme dans le déclenchement de la guerre et l'échec des pourparlers de paix, et « reconnaît dans la restauration des régions dévastées de la France et de la Belgique un devoir moral de l'Allemagne, ainsi que le meilleur moyen d'améliorer les relations entre les peuples voisins; mais il exprime la conviction que la désorganisation économique progressive de l'Etat et de la nation, ainsi que la terrible crise monétaire, exigent de façon urgente que le fardeau des réparations soit allégé d'une manière suffisante ».

Ce programme n'est peut-être pas d'une franche et lumineuse netteté. La place faite à la socialisation n'est pas considérable. Les mesures financières hardies, qui sont ici réclamées, ont-elles dans ce programme plus qu'un rôle de figuration? Vieux fanions rouges, autour desquels on invite les ouvriers à se ranger, épouvantail auquel on demande simplement de tirer, par marchandages, des concessions multiples des partis bourgeois apeurés? Toute fusion est un alliage. Dans cet alliage, quel sera l'élément actif? Les majoritaires absorberont-ils les dissidents? Les dissidents communiqueront-ils une vigueur nouvelle au parti?

Le problème est d'autant plus grave qu'à l'heure actuelle il n'est en Allemagne question que de la formation d'une large coalition passant des partis modérés de droite aux socialistes. A l'annonce de la fusion des deux partis socialistes, formant un groupe parlementaire de 120 députés, les partis bourgeois adoptèrent une double tactique. Le Centre et les Démocrates lancèrent l'idée d'un bloc bourgeois — dénommé « communauté de travail » et sollicitèrent le parti populiste d'y adhérer afin de faire contre-poids au bloc socialiste. En même temps et vu la détresse de l'Allemagne, les socialistes sont exhortés à collaborer avec les partis bourgeois à une large politique d'union sacrée. A cette politique déjà les majoritaires, officiellement, et les indépendants, officieusement, accordaient leur concours. Quelle sera, devant de nouvelles instances, la décision du parti fusionné? Suivra-t-il encore complaisamment la route des accommodements? Et s'il la suit, jusqu'à quel point? Puis comment réagiront les masses prolétariennes lorsque les chefs actuels du parti auront à rendre leurs comptes aux électeurs? C'est seulement à l'expérience qu'il sera permis d'apprécier l'efficacité et l'utilité de la récente fusion.

Gaston RAPHAEL

### Le procès des assassins de Rathenau.

La Haute-Cour (*Staatsgerichtshof*) instituée pour la défense de la République vient, pour ses débuts, de juger les assassins de Rathenau. Les deux principaux coupables s'étant fait justice, le conducteur de l'automobile, Werner Techow, a été condamné à quinze ans de réclusion; huit autres accusés se sont vu infliger des peines variant de huit ans de réclusion à deux mois de prison.

La majorité de la presse allemande estime que ces peines sont peu sévères; elle en donne deux raisons : la Haute-Cour, tribunal d'exception n'a pas voulu que les adversaires de la République pussent la taxer de partialité; les nouvelles dispositions pénales et la loi pour la défense de la République ne pouvaient être appliquées aux accusés, jugés d'après le code criminel, parce que la loi, postérieure au crime, ne pouvait avoir d'effet rétroactif.

Beaucoup plus grave que cette indulgence (les condamnés, étaient de très jeunes gens), est l'insuffisance de l'enquête préalable. Elle éclate dans les contradictions du procureur général; après avoir déclaré que « certaines circonstances montrent que les coupables étaient en rapport avec des organisations secrètes, que ces organisations leur ont inspiré l'idée du crime... et les ont aidés à l'exécuter », il ajoute, en effet : « Les débats n'ont pas apporté la preuve définitive (de cette complicité); mais l'antisémitisme qui régnait dans ces organisations a créé une atmosphère favorable aux plans meurtriers ».

Le tribunal n'a pas atteint les vrais responsables; ceux-ci, tout le monde les connaît : c'est la fameuse organisation Consul, formée des débris de la brigade de marine Ehrhardt, à laquelle appartenaient Techow, conducteur de l'auto meurtrière, et trois des accusés, Niedrig, Warnecke et Plaas; c'est le *Neudeutsche Bund*, auquel était affilié Fillessen, frère de l'assassin d'Erzberger; ce sont des sociétés nationalistes, comme le *Bund der Aufrechten*, et *Deutschvölkische Schutz-und Trutzbund*, l'*Union des soldats aux sentiments nationaux*, qui comptaient parmi leurs membres un ou plusieurs des accusés. Jusqu'où s'avança leur participation dans le crime? On a peine à croire qu'elles se soient bornées à créer, par leurs excitations, une « atmosphère favorable ». Les meurtriers disposaient de fonds importants, et Techow prétendit même que ses complices et lui hâtèrent l'heure du crime, parce que l'argent commençait à leur manquer. Qui fournissait cet argent, et dans quel but? De nombreuses personnes, qui furent en rapport avec eux, soit pour prêter l'auto, soit pour les recéler dans leur fuite, ne pouvaient ignorer leurs intentions ni leurs actes; et la joie brutale qui se manifesta sans pudeur dans les milieux de droite, après l'assassinat du ministre, n'était-elle pas l'éclatant aveu d'une large complicité?

Les jeunes gens qui ont comparu à Leipzig donnent une triste idée de certaine jeunesse allemande : leur brutalité n'a d'égale que leur sottise, leur ignorance et leur suffisance. Ils affirmèrent que le grand capitaliste Rathenau voulait bolcheviser l'Allemagne, et l'un d'eux prétendit même qu'il avait marié sa sœur à Radek ! Assez maladroitement, le ministère public tenta d'expliquer leur psychologie par une lettre de Rathenau lui-même. « Les fonctionnaires, les officiers, les petits rentiers, écrivait-il à un ami hollandais lors de l'assassinat d'Erzberger, ne peuvent plus vivre de leur revenu et tombent dans la misère. Leurs fils, qui ont été élevés dans un esprit conservateur, deviennent des réactionnaires extrémistes ».

Explication insuffisante : combien d'ouvriers, de petits bourgeois, de braves gens de toute sorte, non moins sincères, n'ont plus malheureux que ces jeunes hommes, ne songent point pour cela à se venger de la misère par l'assassinat. Les meurtriers de Rathenau n'eurent pas même un mouvement de repentir. Ils ne furent pas touchés par l'émouvante lettre que la mère de leur victime écrivit à la mère de Techow, le principal accusé : depuis trente ans les deux familles étaient en relations d'amitié, ce qui ajoute encore au caractère odieux du crime.

« Dans ma douleur indicible, écrivait Mme Rathenau, je vous tends la main, à vous, la plus malheureuse de toutes les mères. Dites à votre fils que je lui pardonne, au nom de celui qu'il a tué et selon son esprit, comme Dieu pourra lui pardonner, s'il fait devant la justice de ce monde l'aveu sincère de sa faute et s'en repent devant la justice divine. S'il avait connu mon fils, le plus noble des hommes que la terre ait portés, il aurait tourné l'arme meurtrière contre lui-même, plutôt que contre sa victime. Puissent ces paroles rendre la paix à votre âme ».

L'antisémitisme des réactionnaires allemands n'a pas été calmé par ce langage. Trois jours après la lecture d'une pareille lettre devant la cour de Leipzig, on entendait à Berlin dans une manifestation publique, des cris de : « Vive Techow ! »

En témoignant tant d'indulgence à des adversaires de cette trempe, les républicains devront se demander s'ils ne jouent pas un rôle de dupes.

### Les partis allemands.

La fusion des deux partis socialistes, consommée aux congrès de Nüremberg et de Gera, serait-elle due, comme certains le suggèrent, à l'impécuniosité des indépendants ? Leur radicalisme, écrit N. Dombrowski, s'est rétréci en même temps que leur caisse. Quoi qu'il en soit, ils font, désormais, figure de gens singulièrement sages. Leur représentant, Crispien, a déclaré à Nüremberg que le but des socialistes

était d'établir la paix entre les peuples, les classes et les races. « Ce but, a-t-il ajouté, ne saurait être atteint du premier coup. Il nous faudra trouver des solutions provisoires, pour apporter tout au moins des adoucissements à la situation, et pour préparer la victoire du prolétariat conscient ».

Hermann Müller, parlant au nom des majoritaires, affirma que les buts actuels de la social-démocratie étaient le maintien de la loi de huit heures, la démocratisation de l'administration et de la justice, l'éloignement des éléments monarchiques de l'armée et de la police.

Jugeant ce programme trop tiède, les intransigeants se sont, sous la conduite de Ledebour et de Théodore Liebknecht, séparés de leurs camarades : ils ont fondé un journal hebdomadaire, *La lutte des classes*, qui fait appel aux sentiments révolutionnaires du peuple allemand, et, tout en condamnant la dictature du prolétariat, conjure les camarades socialistes de ne point tomber dans l'erreur du révisionnisme.

Mais le « parti Ledebour » ne saurait lutter contre la pression des événements, d'autant plus irrésistible, que le peuple allemand est peu doctrinaire et réagit faiblement contre la tyrannie des faits.

C'est un fait que la social-démocratie est au pouvoir depuis quatre ans, non seulement dans le Reich, mais en Prusse, en Saxe, en Thuringe, dans presque tous les Etats et un grand nombre de villes; que ses membres occupent, par suite, les fonctions les plus diverses, comme de vulgaires bourgeois. C'est encore un fait, que la fameuse Commission de socialisation, instituée dès la fondation de la République, a produit de copieux rapports, mais que tous les essais de socialisation ont piteusement échoué. C'en est un autre, reconnu par tous les socialistes, que, dans la crise que traverse l'Allemagne, la question de production domine, et qu'on ne peut tenter des expériences qui risqueraient de diminuer le rendement de l'industrie et de l'agriculture, alors qu'il importe, au contraire, de porter ce rendement à son maximum. Enfin les circonstances font du parti socialiste le principal soutien d'une république mal établie.

« Nous soutenons la république de toutes nos forces », a dit l'ex-ministre Hermann Müller à Nüremberg. C'est déjà là une lourde tâche qui peut exciter, aux yeux de bien des gens, un excès de modérantisme.

* * *

Le parti démocrate, qui vient de tenir ses assises à Elberfeld, est peu important par le nombre; mais, comme l'ont fait remarquer ses chefs, il peut jouer un rôle important de trait d'union entre les socialistes d'une part, le centre et les populistes de l'autre.

C'est vers la constitution de cette « grande coalition », que s'oriente tout l'effort des démocrates : ils insistent pour que les populistes soient admis au pouvoir. Certains d'entre eux, font-ils observer, « commen-

cent à devenir républicains ». « Pourquoi nous scandaliser », demande le Dr Petersen, président du parti, « s'ils ne le sont que d'hier? Combien y en a-t-il, parmi nous, qui l'étaient avant 1918? »

Cette remarque, aussi péremptoire que malicieuse, persuade des hommes qui ne demandent qu'à l'être. Le Dr Petersen ajoute qu'il ne songe pas à opposer les partis bourgeois aux socialistes, de l'appui desquels la République ne peut se passer : réflexion atténuée cependant par cette remarque que les socialistes viennent d'être battus aux élections de Saxe et de Thuringe.

Notons qu'au point de vue extérieur, la majorité des démocrates s'est prononcée en faveur de l'adhésion de l'Allemagne à la Société des Nations : c'est grâce au comte Bernstorff que ce vote fut acquis.

* * *

Le parti populiste, que M. Stresemann dirige officiellement, et sur lequel M. Stinnes pèse de toute sa lourde masse, est plus divisé que les socialistes et les démocrates. On sent qu'il ne voudrait pas perdre le contact avec les *Deutsch-Nationalen,* monarchistes d'extrême-droite et qu'en même temps, il cherche à se rapprocher des démocrates et du centre, pour former avec eux une *Arbeitsgemeinschaft* (communauté de travail) anti-socialiste.

A la réunion du comité directeur du parti, qui eut lieu à Breslau, quelques jours avec le Congrès des démocrates, M. Stresemann s'était fait l'avocat de cette dernière politique. Il avait prétendu que l'entrée des indépendants dans le parti socialiste réunifié allait « radicaliser » ce parti, et, avant lui, la majorité gouvernementale, et que, par suite un contre-poids était nécessaire. Ce contre-poids serait, naturellement, le parti populiste, que M. Stresemann s'offre à représenter dans le ministère.

M. Stresemann, dont personne n'ignore les ambitions, est toujours suspect lorsqu'il fait montre d'opportunisme. Plus digne de remarque furent peut-être les paroles de M. von Campe, président de la fraction populiste du Landtag prussien. « Plus la République, dit-il, réalisera, plus elle nous tirera du marécage, et mieux nous serons disposés à en prendre notre parti, même intérieurement ».

Il est clair qu'un mouvement de ralliement se dessine, et les *Deutsch-Nationalen* eux-mêmes en sont atteints : car il y a chez les nationalistes, comme dans tous les partis, des modérés et des extrémistes. Le comte Westarp n'a-t-il pas écrit dans la *Kreuzzeitung* que « les nationaux allemands, s'ils tiennent toujours à la monarchie par principe, se rendent compte qu'il ne peut être question de la rétablir pour le moment »?

Quoi qu'il en soit, le parti populiste vient d'enregistrer un beau

succès. Il a réussi à faire ajourner l'élection présidentielle. Les amis de M. Stresemann ont refusé d'appuyer la candidature Ebert à la présidence du Reich, bien que l'ex-socialdémocrate ait donné des preuves suffisantes de ses sentiments bourgeois. Ils prétendirent qu'ils ne voteraient jamais pour un « camarade » (*Genosse*). Les démocrates, les catholiques et le centre s'étaient prononcés ouvertement en sa faveur, les *Deutsch-Nationalen* parlaient de voter pour Hindenburg, et les communistes pour Clara Zetkin, de sorte que la réélection d'Ebert paraissait assurée. Déjà l'on en indiquait la date...

Il a suffi d'un geste du parti de Stinnes pour tout remettre en question, ou plutôt pour supprimer la question : d'un commun accord, il a été décidé de proroger les pouvoirs présidentiels jusqu'au 1er juillet 1925. Cette concession aux populistes, qui n'avaient pas de candidat, et qui, tout en refusant de soutenir le candidat de gauche, n'osaient appuyer celui de l'extrême-droite, est, semble-t-il, une grave erreur des partis qui se disent républicains. La réélection d'Ebert pour sept ans eût contribué à fortifier le régime : sans être une personnalité brillante, il ne manque ni de bon sens, ni de finesse, et son attachement à la République dont il fut l'un des fondateurs ne saurait être mis en doute. Qui sait si, dans trois ans, les hasards de la politique n'auront pas porté au premier plan quelque personnalité moins rassurante pour une démocratie encore mal assise ?

D'ailleurs l'ajournement de son élection a nécessité une nouvelle modification de la Constitution de Weimar : c'est la seconde en trois mois (la première fut la loi pour la défense de la République, votée après l'assassinat de Rathenau). Certains Allemands marquent leur inquiétude de voir le Reichstag témoigner si peu de respect à la jeune Constitution : elle n'est point, disent-ils, sacro-sainte et les retouches qu'on y a portées ont été votées, comme elle le voulait elle-même, à la majorité des deux tiers. Mais il est peut-être dangereux de s'en prendre si souvent à une création encore fragile, surtout quand la nécessité ne l'exige point.

R. L.

## FINLANDE

### Les élections

Le parlement finlandais ne comprend qu'une chambre unique. Celle-ci a hérité directement de l'ancienne diète du temps des tsars. Tout comme la Diète, depuis 1906, le Parlement actuel compte 200 membres élus par le suffrage universel de tous les citoyens et toutes les citoyennes ayant vingt-quatre ans révolus. Le parlement est élu pour 4 ans et ne doit, en principe, tenir qu'une session annuelle de 90 jours.

Le parlement finlandais actuel a donc sensiblement les mêmes attributions et le même aspect que l'ancienne Diète.

Les élections de 1922 offraient un très grand intérêt. Elles étaient les premières ayant lieu dans des conditions normales depuis 1907. Or, depuis cette époque, la guerre et la révolution ont amené une complète transformation du statut de la Finlande. Indépendante de la Russie, la Finlande fait désormais figure de nation souveraine dans la Baltique. Les problèmes de politique extérieure les plus ardus se posent à son gouvernement, et parmi la détermination de l'axe politique du nouvel Etat dans l'Europe nouvelle. Il semblait donc que tout devait contribuer à donner au scrutin une portée considérable.

A cela venait s'ajouter un autre fait. Depuis la révolution rouge de 1918, beaucoup des socialistes, qui avaient pris plus ou moins directement part à ce mouvement, avaient été condamnés par les tribunaux extraordinaires de 1918-1919 et s'étaient vus privés de leurs droits civiques. Des amnisties successives avaient réhabilité peu à peu 50.000 d'entre eux, accroissant d'autant la troupe des électeurs de gauche pour 1922. Or, au lendemain de leur défaite et malgré leurs pertes en électeurs, les socialistes avaient obtenu aux élections de 1919 le nombre respectable de 80 sièges. Ils avaient eu à lutter contre une coalition de tous les partis conservateurs et avaient dû voter sous la menace des milices bourgeoises toujours armées.

Toutes ces circonstances faisaient prévoir un renforcement des partis de gauche en 1922. La presse bourgeoise de Finlande n'avait cessé d'exprimer semblables craintes depuis deux ans.

En dépit de ces pronostics les socialistes sont sortis du nouveau scrutin sensiblement diminués. Ils ne comptent plus que 53 sièges. Il est vrai que les communistes en ont obtenu 27, mais les deux partis ne réunissent que 80 sièges en tout. Leur chiffre reste donc le même qu'en 1919, malgré l'appoint des 50.000 amnistiés ! Bien plus, le nombre de voix obtenues a singulièrement décru. Au lieu de 365.046, les partis d'extrême-gauche n'en comptent plus que 342.494.

Les socialistes et les communistes que nous associons ici dans notre statistique, parce qu'en 1919, la scission ne s'était pas encore produite dans la sociale-démocratie finlandaise — les socialistes et les communistes ne sont pas les seuls vaincus des nouvelles élections. Le parti progressiste en sort amoindri de plus du tiers. Il passe au dernier rang des partis du Parlement finlandais et devra désormais renoncer à jouer aucun rôle politique. Une aussi sérieuse déconvenue a d'autre part frappé les agrariens qui escomptaient bien une victoire considérable. Leurs chiffres n'ont pas sensiblement bougé et eux aussi devront renoncer, du moins pour l'instant, à leurs beaux rêves d'hégémonie parlementaire.

En revanche, la droite s'est renforcée de manière très appréciable. Elle a vu s'augmenter d'un tiers le nombre de ses sièges. Voici la composition exacte du nouveau parlement :

| | Nombre de sièges |
|---|---|
| Parti populaire suédois | 25 |
| Parti de coalition (droite) | 15 |
| Parti progressiste | 15 |
| Parti agrarien | 45 |
| Socialistes | 53 |
| Communistes | 27 |
| Total | 200 |

Ces résultats sont de nature à inspirer quelques réflexions. Le parti progressiste s'est vu infliger une sérieuse défaite. Or, on peut dire que c'est lui qui a gouverné la Finlande depuis 1919. L'élection présidentielle de 1919 plaça comme premier magistrat de la république le leader du parti progressiste, M. Stahlberg. Depuis lors, les ministères qui se sont succédé ont toujours été, à quelque degré, progressistes. Même le ministère Erich a dû comprendre plusieurs ministres progressistes, dont, entre autres, M. Holsti, ministre des Affaires Etrangères. Les élections générales de cette année ont donc été la condamnation de la politique des progressistes.

A l'intérieur, cette politique consista à tenter une fusion entre la gauche ou le centre-gauche progressiste et agrarien et l'extrême gauche restée encore si puissante malgré le désastre de 1918. Elle fut une politique d'apaisement et d'amnistie, qui suscita de violentes colères dans les milieux conservateurs et dans la milice bourgeoise à laquelle elle fit regretter les beaux jours du régime du général Mannerheim. A l'extérieur, elle fut avant tout extentophile et orienta résolument la Finlande dans une politique de collaboration avec la Pologne et les Etats Baltes. L'adhésion à la société des Nations, les conférences de Helsingfors, de Riga, de Varsovie en marquèrent les principales étapes. Cette politique indisposa et les socialistes et les conservateurs. Les premiers

y voyaient une menace contre la Russie des Soviets, avec qui pourtant le gouvernement finlandais signa en 1920 la paix de Dorpat. Les seconds détestaient l'allure ententophile de M. Holsti, le ministre des Affaires étrangères, et de violentes campagnes de presse furent à plusieurs reprises dirigées contre lui. On lui reprochait de compromettre la Finlande dans une alliance avec la Pologne, en qui l'on abhorre une création de la France. Enfin on ne lui pardonna pas dans les milieux nationalistes d'avoir repoussé toute idée d'intervention en Carélie orientale, l'hiver dernier.

Ajoutons qu'en 1918, las de l'occupation allemande, les progressistes s'étaient violemment opposés à l'établissement d'une monarchie, qui, l'on s'en souvient, devait former une sorte d'apanage pour un prince de la maison de Hohenzollern.

Il faut attendre pour voir si une orientation nouvelle va se faire jour dans la politique finlandaise. Sans doute, les partis les plus enthousiastes pour une collaboration avec l'Allemagne et la Suède hésiteront-ils avant de s'engager dans la voie des aventures. Il est plutôt probable qu'ils poursuivront le même cours politique, avec un peu moins de franchise, un peu moins de décision peut-être. Pour nous autres Français, nous aurons à observer une recrudescence de germanophilie et de propagande allemande en Finlande. Cela est profondément regrettable, car les manifestations de cordialité entre la Finlande et la France se multipliaient de plus en plus ces derniers temps, comme ont dû le remarquer les athlètes finlandais qui se firent récemment applaudir par la foule parisienne.

A. S.

## POLOGNE

### L'approche des élections

Les travaux de la Constituante polonaise (*Sejm Ustawodawczy*), élue le 26 janvier 1919, ont pris fin le 26 septembre dernier.

Les nouvelles élections législatives ont été fixées aux 5 et 12 novembre.

A cette date la Pologne libérée aura son premier Parlement.

* * *

Est-ce parce que les Polonais ont toujours été, comme tous les Slaves, prédisposés à des rivalités politiques particulièrement ardentes? Est-ce parce que le nouvel Etat reconstitué s'est formé de trois tronçons différents (russe, autrichien, allemand), dont chacun a voulu garder quelques-uns de ses anciens groupements[1]? Le fait est que les partis politiques sont, en Pologne, extrêmement nombreux.

En voici la liste avec les principaux leaders.

*L'extrême gauche* comprend :

1° *L'Union communiste du Prolétariat des villes et de la campagne* (*Komunistyczny Zwiazek Proletariatu Miast i Wsi*); programme : le désarmement; le resserrement des liens avec la Russie; le contrôle de la production; chefs : Lancicki, cheminot, et Dombal, étudiant, actuellement en prison; 2 députés à l'ancien *Sejm*;

2° *Le Parti radical paysan* (*Chlopskie Stronnictwo radykalne*) : idées très avancées, touchant le bolchevisme; chef, ancien prêtre Okon; journal : *Chlopska Sprawa* (Cause paysanne); 1 député à l'ancien *Sejm*.

La *gauche* comprend :

3° *Le Parti socialiste polonais* (P. P. S.); programme : celui des socialdémocrates allemands; aucune collaboration avec les bolcheviks. Chefs : Daszynski et Moraczewski, tous deux, par l'ironie du sort, d'origine noble; organe : *Robotnik* (L'ouvrier); 35 députés au dernier *Sejm*.

4° *Le Parti populiste de gauche* (*Polskie Stronnictwo Ludowe Lewica*); programme: partage des terres sans indemnité; chef: Stapinski; 10 députés au dernier *Sejm*.

5° Le groupe *Délivrance* (*Wyzwolenie* : programme : presque le mê-

1. N'ont d'autres différences que celles de leur origine territoriale, le P. S. K. Z. (Parti polonais populiste catholique de la Pologne russe) et le Ch. D. (Club ouvrier chrétien national de la Pologne autrichienne).

me que celui du parti précédent; créé en Pologne russe; chef : Thugutt, ancien ministre; 24 députés au dernier *Sejm*.

Le *centre* se divise en :

6° *Parti populiste polonais* (*Polskie Stronnictwo Ludowe*) : parti de la démocratie paysanne modérée : programme : partage des terres par rachat; réforme votée, non entièrement appliquée. Le parti numériquement le plus fort : 90 députés au dernier *Sejm*; principal chef : Witos, président du Conseil des ministres en août 1920, au moment de l'invasion bolcheviste; journaux : *Piast*, *Gazeta Ludowa* (Journal du peuple);

7° *Parti national ouvrier* (*Narodowa Partja Robotnicza*) : parti de la Pologne allemande; programme : nationalisme polonais, évolution sociale; chef : Chadzynski, 25 députés au dernier *Sejm*.

8° *Union nationale d'Etat* (*Unje Narodowa Panstwowa*) : groupement créé en vue des élections législatives; programme : défense du gouvernement actuel.

9° *Union nationale populaire* (*Narodowe Zjednocenié Ludowe*) : programme : économique-antiétatiste, conservateur, appui du clergé catholique; chef : M. Skulski, ancien député. 73 sièges au dernier *Sejm*;

10° *Centre bourgeois*. (*Centrum Mieszczanski*); programme : défense des intérêts des citadins, liberté du commerce;

11° *Ligue chrétienne de l'Unité nationale* (*Chrzéscjanski Zwiazek Iedroci Narodowej*) : bloc formé récemment et uniquement en vue des élections législatives par les trois principaux partis conservateurs de Pologne

a) *Union populaire nationale* (*Zwiazek Ludowo-Narodowy*) aussi nommée la *Démocratie nationale*; chefs : Dmowski, délégué à la Conférence de la Paix de Paris, Grabski, ancien ministre des Finances et, enfin, Korfanty, fils d'un pauvre mineur silésien, devenu un riche homme d'affaires et qui sera, sans doute, demain, un « homme de la Droite » comme déjà le nomment les journaux socialistes.

b) *Club ouvrier chrétien national* (*Narodowo-Chrzéscjanski Klub Robotniczy*).

c) *Parti polonais populiste catholique* (*Polskie Stronnictwo Katolicko Ludowe*).

D'après le nombre de députés que ces trois partis avaient au *Sejm* dissous (131), c'est, sans doute, le plus puissant bloc électoral.

Les élections législatives de novembre 1922 se sont caractérisées par l'apparition sur l'arène politique d'une nouvelle force : le bloc des allogènes : Juifs, Blancs-Russiens, Russes de Galicie, Allemands, Ukrainiens, etc..

Divisés jusqu'ici par les anciennes rancunes politiques et nationales, les groupes allogènes ont, en effet, réussi à former, au début de la campagne électorale, un seul bloc avec une liste commune de candidats.

Les minorités nationales en Pologne auraient pu présenter une force considérable, car, d'après le recensement de 1921, le nombre des allogènes était en Pologne de 8.122.569 contre 17.950.884 Polonais, c'est-à-dire plus de 31 %[1]. Heureusement pour les Polonais, ce bloc n'est pas sans fissures. Les premiers à quitter le bloc des allogènes furent les Juifs, les autres allogènes s'étant montrés pour la plupart aussi antisémites que les Polonais.

Se présentent comme partis juifs aux élections : l'*Union juive ouvrière de Pologne, le Comité électoral des ouvriers juifs, le Comité des Associations juives réunies* et, enfin, le *Bloc des démocrates nationaux.*

Après les Juifs, ce sont les Ukrainiens qui ont abandonné le bloc des minorités en déclarant un boycottage électoral qui semble même dégénérer en une véritable guerre civile.

Ainsi le bloc des allogènes se désagrège de plus en plus.

* * *

Les principaux concurrents sont, par conséquent, le bloc des partis nationalistes et conservateurs, soutenus par les grands propriétaires fonciers, et les partis de gauche, dont le plus puissant est le parti paysan de Witos; au *Sejm* disparu, ce dernier parti détenait, au début, 128 sièges, ce qui lui donnait, avec l'appoint de 34 députés socialistes, 162 voix contre 170 voix aux partis adverses.

L'histoire politique des trois premières années de la Pologne libérée est surtout l'histoire politique de sa démocratie paysanne. C'est elle qui a soutenu Pilsudski aussi bien dans les heures difficiles de la défense de la patrie (ministère de Witos, au moment de l'invasion bolcheviste) que dans toutes les réformes que le chef d'Etat voulait réaliser. Tous les griefs qu'ils peuvent avoir contre l'état de choses actuel, les conservateurs en rendent responsables les partis de gauche et le chef de l'Etat. Et ces griefs, quels sont-ils? 1° D'avoir, en 1920, voté la loi sur la réforme agraire, instituant le partage des terres par rachat, il est vrai, mais dans des conditions telles qu'en pratique le rachat équivaut, au dire des conservateurs, à une véritable confiscation; car, si les expropriés touchent 50 % de la valeur de leurs terres, c'est en bons provisoires du Trésor qui, même en marks dépréciés, ne représentent que 30 % de leur valeur nominale; 2° d'avoir voulu pratiquer un « fédéralisme » excessif en Galicie et à Wilno; 3° d'avoir favorisé l'étatisme et la politique des monopoles.

Dans les affaires extérieures, les conservateurs se déclarent partisans de la Petite Entente et de la France, tandis que parmi les partis radicaux et surtout socialistes existe un courant d'idées contraires.

1. Il y a des régions où les allogènes constituent une écrasante majorité. Exemple : province de Wolynie : 85,5 %; province de Stanislawow : 78,2 %; Polésie : 78,2 %; Tarnopol : 55,7 % ; Nowgorod : 50 %.

Les journaux des nationaux démocrates; *Rzeczpospolita* et *Gazeta Poranna*, accusent, enfin, les radicaux d'être « agents inconscients de la propagande allemande et... de l'influence des sociétés secrètes[1] »...

* * *

Nous ne savons pas si l'état d'esprit de la Pologne répond à une majorité de droite ou à une majorité de gauche. Ce qui est certain, c'est que le *Sejm* disparu (*Sejm* constituant) n'avait ni l'une, ni l'autre. Aussi les nominations des ministres, en temps de crise, étaient-elles le résultat de marchandages interminables et qui finissaient, par la désignation de « personnalités insignifiantes », « hommes de compromis », selon l'expression polonaise à la mode.

La gauche, en se défendant, veut conserver les positions acquises... La droite mène une violente offensive...

Cette situation politique n'a-t-elle pas influencé le régime électoral et parlementaire de la Pologne? S'il en est ainsi, dans quelle mesure?

* * *

Le *Sejm* de 1919 avait été élu sous le régime électoral provisoire et surtout d'après les instructions du Comité National de Paris qui représentait alors l'Unité Nationale de la Pologne et guidait même le choix des électeurs.

Ce *Sejm* avait pour mission de doter le pays de la Constitution et des principales lois organiques concernant la justice, l'armée, le régime électoral, etc..

La Constitution fut votée en 1921 (loi du 17 mars); elle n'entrera toutefois en vigueur qu'après les élections du premier Parlement. On l'appelle « nouvelle », car, avant cette date, la Pologne a déjà eu deux Constitutions : 1° la Constitution de 1918 ou « petite Constitution », qui fut introduite aussitôt après l'évacuation de Varsovie par les Allemands (au point de vue strictement juridique, c'est elle qui doit rester en vigueur jusqu'aux élections prochaines); 2° les règlements constitutionnels de 1919 qui ont servi de base à l'organisation du premier *Sejm*.

En ce qui concerne l'organisation du pouvoir législatif, la nouvelle Constitution se borne à poser seulement les principes généraux. Les lois électorales n'ont été votées par le *Sejm Ustawodawczy* (*Sejm* constituant) que vers la fin de la législative (juin 1922). Promulguées

1. Aussi la *Gazeta Poranna* écrit-elle le 7 octobre : « ... La franc-maçonnerie exerce une influence dominante sur notre vie politique; ce n'est que par des motifs secrets, intimes, qu'on peut expliquer certains liens d'amitiés bizarres qui existent entre les radicaux et les socialistes convaincus ».

le 28 juillet, ces lois (loi sur les élections au *Sejm* et loi sur les élections au Sénat) ont été complétées par un décret du 18 août (décret sur les listes d'électeurs) et une loi du 21 septembre.,

Les députés polonais sont élus au suffrage universel, direct, secret, égal et proportionnel. Tous les citoyens polonais ayant atteint l'âge de 21 ans, et sans distinction de sexe, ont le droit de voter, s'ils jouissent de la plénitude de leurs droits civils et si leurs noms figuraient, 20 jours avant la publication des élections, sur les listes d'électeurs établies par les autorités locales (art. 9 de la loi du 28 juillet).

Pour être élu député, il faut avoir l'âge de 25 ans et être inscrit sur la liste des candidats au moins 22 jours avant les élections.

Les élections se font au scrutin de liste. Les sièges sont répartis entre les diverses listes par le procédé des plus grands nombres, en divisant successivement les voix obtenues par 1, 2, 3, 4 etc... (système d'Hondt).

La particularité principale du système électoral polonais[1] consiste dans l'emploi de doubles listes de candidats : listes régionales et listes nationales.

Chaque parti ou groupe d'électeurs (50 signatures suffisent) peut présenter autant de listes régionales de candidats qu'il y a de circonscriptions électorales. Il peut présenter, en outre, une liste nationale qui ne doit pas compter plus de 100 candidats.

D'après la loi électorale de 1922, le nombre de députés fourni par les listes régionales est de 372, et par les listes nationales de 72; le *Sejm* comptera donc 444 sièges.

Les listes nationales ont pour but de permettre aux partis d'utiliser les restes de suffrages de leurs listes régionales. Exemple : la liste du parti X dans la circonscription électorale a obtenu 35.000 voix; le quotient électoral étant de 15.000, le parti X obtiendra donc 2 sièges; 30.000 étant nécessaires pour élire 2 députés, les 5.000 restantes seront reportées sur la liste nationale.

Lorsque les voix en surplus de toutes les listes régionales de chaque parti sont additionnées et transférées sur la liste nationale, on procède à la répartition de 72 sièges entre les listes nationales en présence.

Mais, pour qu'un parti politique puisse participer à cette répartition, il doit répondre à deux conditions : 1° d'après ses listes régionales, il doit obtenir au moins 6 sièges au *Sejm* et 3 au Sénat, (les élections au Sénat ressemblent tout à fait à celles du *Sejm*); 2° la liste nationale doit être signée au moins par 5 sénateurs ou députés du Sejm sortant, ou bien par 1000 électeurs de deux circonscriptions électorales, à

1. Voir les art. 44, 61, 90, 94, 95, 99 de la loi du 28 juillet 1922 (*Monitor Polski*, n° 188).

condition, en outre, que chacune de ces deux circonscriptions donne au moins 5000 signatures. (art. 58).

On voit que les listes nationales ne peuvent être utiles qu'aux partis assez puissants pour avoir déjà des représentants au *Sejm* sortant.

En introduisant le système de listes nationales, la loi polonaise voulait, sans doute, réduire autant que possible le nombre des listes concurrentes et assurer la victoire aux partis puissants. Les résultats des prochaines élections nous montreront si elle a réussi.

En attendant, rappelons que le système de listes nationales a provoqué, à son tour, une tendance des partis polonais à se « bloquer » ce qui n'a pas empêché le nombre des listes nationales actuellement déclarées d'atteindre le chiffre de 22.

* * *

La loi constitutionnelle du 17 mars 1921 (art. 2) proclame que le « pouvoir suprême de la République polonaise appartient à la Nation » et que, « dans le domaine législatif, ce pouvoir a pour organe la Chambre (*Sejm*) et le Sénat. »

Les articles 5-8 de cette loi précisent les cas où une loi votée par les Chambres est nécessaire. En voici les plus importants : le vote du budget, la fixation du contingent appelé sous les drapeaux, l'émission d'emprunts, le vote des impôts et des monopoles, l'introduction du système monétaire, etc.

La Constitution polonaise reconnaît le principe du mandat impératif, garantit la libre publication des comptes rendus des séances du Parlement, la liberté de parole à la tribune, etc.

Les représentants polonais n'ont le droit d'acquérir sous aucune forme ni biens de l'Etat ni privilèges ou concessions.

Curieux détail : les représentants polonais ne peuvent être directeurs responsables des journaux, ni... recevoir du gouvernement des distinctions, sauf cependant, les distinctions militaires. (art. 22, 23).

D'après la Constitution polonaise, le *Sejm* et le Sénat sont convoqués, prorogés ou dissous, par le Président de la République.

Le *Sejm* peut d'ailleurs lui-même prononcer sa dissolution par une décision prise à la majorité des deux tiers.

Le président ne peut dissoudre le *Sejm* qu'avec le consentement des 3/5 de membres présents du Sénat. Une dissolution de la Chambre entraîne toujours celle du Sénat.

*Pouvoir législatif du Sénat.* — Le rôle du Sénat dans le travail législatif est déterminé surtout par la loi constitutionnelle de 1921 (art. 35). En principe, il doit approuver tout projet de loi voté par le *Sejm*, pour que ce projet acquière force de loi. Ce principe, cependant, n'est pas absolu. En effet, un projet devient loi si, dans les trente jours à

compter de la date de son vote par le *Sejm*, le Sénat ne soulève aucune objection.

Au cas où un conflit surgit entre le Sénat et la Chambre, la Constitution polonaise accorde la préférence à cette dernière. Ainsi, malgré le vote contraire du Sénat, un projet peut acquérir force de loi, s'il a été voté au *Sejm* à une majorité de 11 /20 des votants.

b) *Election du Sénat.* — Comme les députés, les sénateurs sont élus au suffrage universel, direct, secret, égal et proportionnel. Les électeurs doivent avoir le jour des élections au moins 30 ans. L'âge de l'éligibilité est 40 ans.

Comme dans les élections des députés, il existe deux catégories de listes de candidats : les listes régionales et les listes nationales.

Le nombre de sénateurs est fixé à 111, dont 93 sont élus sur les listes régionales et 18 sur les listes nationales.

La loi de 1922 sur les élections au Sénat fixe pour chaque département le nombre des sénateurs. Il varie de 3 à 9.

La ville de Varsovie, considérée comme une circonscription, en envoie 4.

En analysant la constitution des Chambres législatives en Pologne, on constate qu'elles sont composées avec beaucoup d'homogénéité.

C'est là qu'il faut chercher, à notre sens, lá cause et l'explication de ce rôle visiblement inférieur que joue dans le régime parlementaire polonais la Haute Chambre.

***

Au moment de mettre sous presse, les premiers résultats des élections au *Sejm* nous arrivent.

La droite (Ligue chrétienne) rentre dans la nouvelle Chambre très renforcée et unie. Le nombre de ses sièges dépassera probablement 160. Son succès a été grand dans toutes les villes d'importance : Varsovie, Poznan, Cracovie, Lwow, Lodz, etc. Ses chefs principaux : Korfanty, le général Haller sont élus.

Les groupes populistes perdent un certain nombre de sièges. Aux dernières nouvelles, ils comptent : populistes proprement dits : 57; populistes radicaux : 35; socialistes (P. P. S.) : 37; parti ouvrier-national : 15.

L'insuccès des communistes est complet (2 à 3 sièges) ; les communistes ruraux (groupe paysan-extrémiste) n'auront pas plus de 4 sièges.

Le groupe des anciens combattants qui a présenté ses propres candidats aura aussi quelques sièges.

A ces chiffres, il faudra ajouter un certain nombre de députés élus par les listes nationales. Le bloc des minorités obtiendra plus de 50 sièges, dont 8 seront occupés par les Allemands de la Haute-Silésie. Les partis juifs auront plus de 15 députés.

P. NESTEROFF.

## RUSSIE

M. Edouard Herriot vient de découvrir la Russie. En dix-sept jours de voyage dans ce bienheureux pays, il n'a pas cessé de voir des choses qui l'ont émerveillé et même attendri. Un peu plus, il nous affirmerait que les bolcheviks ont été calomniés. On n'est pas plus clairvoyant que le sympathique maire de Lyon : il a trouvé « partout des communistes, et nulle part il n'a rencontré le communisme ». Cependant, s'il lui était donné de lire et de comprendre le russe, il serait peut-être arrivé à une autre conclusion. Il aurait vu, en particulier, que les chefs du parti des Soviets, refusent de faire la moindre concession sur la question de la propriété privée dont la suppression vient d'être inscrite dans le code. Il aurait vu aussi, s'il avait pu s'entretenir sans témoins avec des Russes de toutes les classes, que cette revivification de Moscou qu'il a constatée ne profite guère qu'à la lie du peuple et aux chefs communistes, ainsi qu'à leurs employés supérieurs. On regrette de voir l'opinion française s'emballer — le mot n'est pas trop fort — sur le revirement constaté par M. Herriot chez les bourreaux de la Russie.

Que pensera M. Herriot de la lettre suivante de Lénine dont il a été donné lecture à Moscou au moment de l'ouverture du congrès panrusse des associations professionnelles :

« Le refus des nations capitalistes de fournir des crédits à la Russie rend difficile pour nous la remise sur pied de l'industrie métallurgique. On exige de nous que nous rétablissions le régime de la propriété privée. Nous ne pouvons pas céder, et nous ne cèderons pas. Il reste devant nous une route difficile et longue : il faut peu à peu étendre l'action de l'appareil gouvernemental, rétablir les destructions de la guerre et améliorer le sort des travailleurs. Cela exige un effort extraordinaire, mais la pensée que le joug du capitalisme ne pèse plus sur nos épaules donne des forces à la classe ouvrière ».

On voit mal les mêmes gens reconnaître les emprunts faits par la Russie tsariste — non plus, sans doute, que les emprunts que des gouvernements bénévoles auraient l'imprudence de consentir à cette bande peu scrupuleuse.

On annonce que Lénine paraîtra au 4e Congrès de l'Internationale rouge, qui se tiendra à Pétrograd au début de novembre. Il y fera un rapport sur les perspectives d'une révolution mondiale. On n'attend pas moins de 600 délégués. Ce ne sont pas les grandes salles qui manquent dans la malheureuse ville, maintenant décimée par le froid, la faim, la maladie, et où, dans les faubourgs, les constructions en bois inhabitées, les palissades et les interminables trottoirs en planches ont peu à peu disparu dans les poêles des citoyens du voisinage.

Il est d'ailleurs à penser que les papes communistes de Moscou ont dû éprouver récemment quelques déceptions, en constatant qu'ils ne pourraient pas donner le mot d'ordre aux communistes de l'Europe occidentale.

Zinovief, qui prend peu à peu une grosse importance dans le monde des Soviets, a cru bon, dans un discours prononcé à Pétrograd, de toucher la question des professeurs exilés hors de Russie. Sans doute, a-t-il dit en substance, nous avons besoin de gens cultivés. Mais ce que je crains, c'est de trouver dans chacun de ceux d'autrefois qui ont été maintenant touchés par l'ordre d'exil, des ennemis de l'ordre existant. D'ailleurs, nous les avons bien traités. Nous avons pris contre eux une mesure humanitaire : l'exil. Et il continue :

Sur ce point nous différons d'opinion avec notre ami si plein de talent Maxime Gorki. Cela tient à ce que, sorti des couches inférieures de la société, il ne peut se dégager de ses vues bornées, et tombe à genoux devant messieurs les professeurs, devant tout homme réellement savant et même devant tout individu simplement savant ».

Zinovief ajoute ces mots caractéristiques :

« Nous avons gagné de haute lutte la puissance. Nous avons fait et ferons quelques concessions de caractère économique : nous voulons attendre le moment où nos forces auront repris assez pour acquérir une valeur mondiale; nous retenons solidement, en attendant, les conquêtes faites ».

Ce n'est pas tout à fait là le langage d'hommes disposés à rompre avec le passé qui, à eux personnellement, a apporté tant d'avantages appréciables, encore qu'il ait été si funeste à leur pays — je veux dire au pays où ils sont nés, ce qui n'est pas tout à fait la même chose pour la majorité d'entre eux.

Zinovief, comme je viens de le dire, proclame bien haut que la Russie a besoin de gens cultivés. D'autre part, tous les voyageurs pressés qui ont visité la Russie des Soviets, ont chanté les louanges de l'école bolchevique. Or, un rapport, paru dans le N° 6 du *Journal de l'Instruction* (Viestnik Prosviétchénia) à Moscou, nous ouvre de tristes perspectives sur la qualité des maîtres chargés d'enseigner dans les nouvelles écoles. C'est là ce qui prouve l'erreur des gens, si intelligents qu'ils soient, qui prétendent juger de l'état de la Russie en ne restant que quelques jours dans ce pays. On leur montre certaines écoles bien tenues : qui donc, parmi leurs guides intéressés, leur apprendrait que ces écoles modèles sont de rares exemplaires spécialement destinés à tromper les visiteurs étrangers? Le tsarisme employait exactement les mêmes méthodes; ceux qui ne connaissent pas la Russie par les journaux, mais réellement, étaient au courant de ces méthodes de l'administration russe, et s'efforçaient d'y parer. Aussi

bien faut-il convenir qu'on jouissait, dans l'ancienne Russie, d'une liberté dont la Russie soviétique n'a même pas retenu l'ombre. Or, l'article auquel je fais allusion plus haut, cite une série de réponses faites par des maîtres et maîtresses d'école, qui témoignent de leur parfaite ignorance et de leur incapacité de reflexion. Quelques-uns par exemple, ignorent la signification des lettres R S F S R, qui sont à la République fédérative des Soviets russes, ce que les lettres R. F. sont à notre pays. La plupart ignorent quels sont les Etats limitrophes de la Russie; d'autres ignorent le nom de la mer qui avoisine Pétrograd. Tel d'entre eux ignore d'où vient le changement des saisons, et d'autres imaginent que le soleil tourne autour de la terre; une institutrice, qui a fait de la lecture, place Copernic avant l'ère chrétienne. On ignore souvent les fractions décimales ou les signes de la divisibilité par 2 ou par 4. En revanche, il n'y en a qu'un petit nombre qui ignorent le nom de Darwin et la théorie de l'évolution... Voilà les gens cultivés, « l'intelliguentsia » que M. Zinovief ne redoute pas pour la Russie.

Une des questions qui préoccupent les Soviets est celle de l'armée rouge. N'ayant pas d'argent, il est difficile au gouvernement d'entretenir une forte armée. On sait qu'en dehors de Moscou, les soldats rouges ne sont guère bien traités, et n'ont souvent que de vagues souvenirs d'uniforme. Or, même le pauvre entretien qui leur est accordé coûte à l'Etat. Il faut donc songer à démobiliser. Mais les Soviets se trouvent en présence de plusieurs dangers. D'abord, ils ne peuvent pas supprimer l'armée rouge, car ils en ont besoin pour tyranniser le pays; d'autre part, ils ne se dissimulent pas le danger que présente pour eux la présence d'une armée de prétoriens auxquels on a laissé, dans le domaine civil, à peu près toute licence. Ajoutons que la position de soldat rouge a des charmes pour certains jeunes gens russes qui n'y voient que l'agrément d'être habillés, entretenus, relativement bien nourris par l'Etat, sans avoir à fournir en échange le moindre travail désagréable ou pénible : par suite, beaucoup de soldats rouges ne veulent plus s'en aller.

L'administration de la guerre espère tourner la difficulté en réduisant le nombre officiel des troupes, et en ne recherchant pas trop activement les déserteurs, de façon à conserver un noyau d'hommes qui permettraient, en cas de besoin, d'encadrer des recrues. Pour permettre à ces soldats fidèles de s'entretenir aisément sans qu'il en coûte beaucoup à l'Etat, il leur est permis de louer leurs services pour des travaux agricoles, et de faire des charrois avec les moyens régimentaires, mais en empochant les bénéfices réalisés de ce chef.

On parle souvent de l'abandon dans lequel ont été laissés les immeubles urbains; il faut ajouter aux immeubles civils ceux qui appartenaient à l'Etat. Fort sagement, les Soviets avaient interdit de piller les musées, même ceux qui appartenaient à des particuliers,

espérant ainsi conserver à la nation des trésors d'art. Mais un Musée ne se conserve pas tout seul, surtout dans un climat comme celui de la Russie. Il en résulte que peu à peu, certains musées, par exemple, au Kremlin, celui qui porte le nom de *Oroujeinaya Palata* (Chambre des armes), se détruisent par suite d'infiltrations d'eau auxquelles il n'y a plus personne pour porter remède. D'autre part, même à l'Ermitage, le superbe musée de Pétrograd, des vols répétés font disparaître peu à peu quelques-unes des plus rares pièces, parmi les incomparables trésors trouvés dans les fouilles de la Russie méridionale.

Si l'on veut, enfin, se rendre compte de ce qu'est actuellement l'administration de la Russie, je citerai un petit fait que j'ai appris directement. Je connaissais, à quelque 400 kilomètres de Moscou, un propriétaire, M. N., qui cultivait personnellement ses terres, de dimensions d'ailleurs très modestes. Au moment de la grande jacquerie de 1918, il avait été laissé chez lui par les paysans des villages voisins. Il avait même pris à ferme, auprès d'un soviet agricole du voisinage, des prairies que ce soviet avait « réquisitionnées » à un propriétaire voisin chassé de chez lui, comme un mendiant, avec toute sa famille. Le propriétaire (M. N.,) qui était resté en bons termes avec les paysans ses voisins depuis plus de quatre ans, leur déplut tout à coup pour des causes que j'ignore, et les paysans le chassèrent à son tour de sa terre, ainsi que de sa maison. Il s'adressa aussitôt à Moscou pour se faire rendre justice. Moscou lui donna raison et lui fournit tous les papiers qu'il demanda. Mais les paysans lui répondirent : « Qu'est-ce que Moscou peut nous ordonner ? Nous sommes libres chez nous; notre soviet ne s'occupe pas du soviet de Moscou; il a décidé de vous mettre dehors; un point c'est tout. » Et le pauvre homme s'en fut avec sa nombreuse famille, vers la capitale qui devient le refuge de tous les opprimés, et qui attire tant d'espoirs, la capitale qui a fait tant d'impression à notre envoyé de dix-sept jours...

On annonce d'autre part que la direction des soviets moscovites ne voudrait pas être la dernière à profiter de la « liberté » du commerce qu'elle a soi-disant décrétée. Seize personnes comprenant le « gratin » du personnel soviétique avec Trotski en tête, auraient fondé une société par actions, le *Moskoust*, constituant un trust qui réunit dix industries différentes. Le trust serait au capital de 100 millions de roubles nouveaux (ceux de 1922). C'est évidemment là une organisation calquée sur l'organisation actuelle de l'industrie allemande. Il est intéressant de voir ces ennemis du capitalisme travailler avec les mêmes outils que la société occidentale. Si la nouvelle se confirme elle éclairera du même coup certaines indiscrétions qui couraient sur la fortune du camarade Trotski. Mais, avant la confirmation de cette nouvelle, il faut s'abstenir de commentaires.

### Les réfugiés russes.

Deux faits dominent la politique russe des réfugiés au cours du mois écoulé. Ce sont: une déclaration du *Comité national russe*, et les communiqués des *monarchistes*. Ce comité, fondé à Paris au mois de juin 1921, déclare qu'il se considère comme placé au-dessus des partis, puisqu'il a pour but d'unir tous les partis politiques russes de droite et de gauche, qui sont opposés au régime des Soviets. Par suite, le Comité refuse de prendre position vis-à-vis des discussions qui se font jour dans la société russe relativement à la forme future du gouvernement. Il estime que seul le peuple russe a qualité pour se donner un gouvernement de son choix. Il y a donc à ses yeux deux problèmes à résoudre : d'abord renverser le pouvoir soviétique, et ensuite organiser la libre consultation de la Russie. Ce sont les seuls problèmes que le Comité national russe envisage à l'heure actuelle, et on peut affirmer qu'il a raison.

Quant aux monarchistes, ils s'agitent beaucoup, et doivent se réunir prochainement à Paris pour s'entendre sur leur future attitude. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'on ne voit guère, dans ces nombreuses parlotes, de plan politique viable. Pendant ce temps, les Soviets s'organisent...

Y. A. BODRY.

### La crise intérieure

Il est curieux de constater que depuis Gênes, la politique extérieure des Soviets a cessé pour ainsi dire d'exister. La Haye fut la pâle continuation des protestations véhémentes de Tchitchérine. Rien n'y fut conclu, parce qu'on ne pouvait aboutir à rien. Le chaos est devenu tel en Russie que les Soviets sont désormais hors d'état de négocier le moindre accord. Pour établir des traités, il faut pouvoir offrir certaines garanties. Les communistes pouvaient les offrir peut-être en 1920 ou encore en 1921, ils ne le peuvent plus en 1922.

C'est que la désagrégation s'est poursuivie trop avant à l'intérieur du grand empire des tsars.

Tout d'abord la tête se voit frappée. Lénine n'existe plus. Est-il mort? Nul ne peut l'affirmer. Est-il vivant? Peut-être. Mais ce que l'on croit sentir à travers les informations contradictoires qui nous parviennent sur son compte, c'est qu'il est désormais inexistant au point de vue politique. Et c'est cela seul qui importe. A lire le *Pravda* ou les *Izviestia* on se rend compte de l'inquiétude qui semble s'être emparée

de tous les partisans de Lénine, surtout dans l'armée rouge, dans les organisations ouvrières etc. Ces journaux sont remplis de dépêches impatientes où l'on demande des nouvelles du « camarade Lénine ». On leur répond en précisant que Lénine se porte mieux, que tel jour, à tel endroit, il a été vu par tel personnage en vedette, qu'il a eu telle conversation avec Trotski ou quelque membre du comité central. On a comme l'impression que l'on veut lutter contre des bruits qui auraient annoncé sa mort. Les *Izviestia* 29-7 annoncent même que Lénine se trouve dans un village des environs de Moscou où il est soigné par ses trois médecins Forster, Kramer et Kojevnikov. Enfin voici les déclarations du commissaire de l'Hygiène, Semachko, à la conférence de l'armée rouge à Moscou :

« Je puis vous assurer que la santé du camarade Lénine est en train de se remettre. Lénine se sent fort bien, il se promène, il a même commencé à recevoir des camarades pour s'informer de l'état de nos travaux.

« En ce qui concerne les bruits qui ont couru sur la paralysie du camarade Lénine, sur les diverses maladies qui servaient de thème aux conversations de gens oisifs, je dois déclarer que tout cela est faux d'un bout à l'autre. Lénine n'a jamais été privé de la faculté de se mouvoir. Nous pouvons être tranquilles, notre chef Vladimir Ilitch (Lénine) sera bientôt tout à fait rétabli pour le plus grand bien de la révolution mondiale ».

Tandis que le communisme est privé de sa tête, le recul de ses principes se poursuit partout de plus en plus rapidement. Le notariat est établi en Russie (*Pravda* 7-7) Les notaires sont réintégrés dans les mêmes droits et les mêmes attributions qu'avant la guerre. D'autre part, les grandes sociétés privées se multiplient. On annonce ainsi la formation d'un syndicat du pétrole (*Pravda* 6-7), qui centralisera la production pétrolifère du Caucase et fera venir du matériel de Suède et d'Allemagne. Une autre société anonyme s'est également constituée pour l'achat et l'exportation des fourrures de Sibérie. Elle est alimentée par des capitaux américains et s'est organisée en accord avec le Commissariat du commerce extérieur (*Pravda* 11-7).

L'un des principes les plus populaires du communisme russe était celui de la gratuité de tous les services publics. Or, on vient de supprimer complètement la gratuité des transports par chemin de fer (*Pravda* 6-7). Les spectacles deviennent payants. Bien plus, on prélèvera un impôt sur les billets dans les conditions suivantes : 5 % pour les concerts, 15 % pour les cirques et représentations sportives, 25 % pour les cinémas, 50 % par les spectacles « légers », 10 % pour les dancings et tous spectacles où l'on peut consommer (*Izviestia* de Moscou, 5-7). De toutes parts s'élèvent des impôts et des taxes nouvelles. Le moindre soviet de village s'octroie le droit d'établir des impôts locaux sans en référer au pouvoir central. Il en est résulté une foule d'abus criants

contre lesquels le gouvernement de Moscou a la plus grande peine pour sévir (*Pravda*, 13-7). C'est l'anarchie totale.

Et pendant ce temps-là, le typhus fait rage. Jusqu'au 2 mai, on avait constaté 513.319 cas contre 326.465 l'an dernier pour la même période. Depuis juillet, il fait place au choléra qui emporte ville sur ville, province sur province. Les hôpitaux manquent, le personnel médical est insuffisant, les médicaments font défaut. La famine ne s'atténue pas de son côté (*Izviestia* 19-7), 90 % des affamés meurent en Bachkirie. Les autres régions ne sont pas à meilleure enseigne. En Crimée, sur 7 à 800.000 habitants, le nombre des affamés était au premier juillet de 92.272 individus.

A cela s'ajoute la révolte des musulmans de l'Empire, lassés de tant de souffrances et d'exactions. Le gouvernement de Moscou clame sa sympathie pour l'Islam et sa cause. Il promet monts et merveilles à la Turquie de Mustapha Kemal. Pendant ce temps les *Basmatchis* du Turkestan font des progrès sous le commandement d'Enver Pacha et, la domination russe en Asie centrale sent ses fondements s'ébranler (*Izvestia* 28-6). Certes, la presse des soviets annonce des victoires russes à Ghichdouvan, à Now-Ata, ainsi que dans les districts de Boukhara, de Yourtchi, Denan, Koulab, etc., mais les esprits n'en restent pas moins agités dans tout le Ferghana et dans la province de Samarkand.

Tout ce qu'on vient de lire explique assez aisément l'inaction des Soviets en politique extérieure. Ils sont débordés, semble-t-il, à l'intérieur. Tiendront-ils encore longtemps sans disparaître ou consentir aux ultimes concessions ?

X.

## TURQUIE

### La suppression du Sultanat

L'Assemblée nationale d'Angora vient de prendre une décision d'une grande portée politique : elle a le 2 novembre aboli le Sultanat et confié la souveraineté au peuple, marquant ainsi une nouvelle étape dans l'histoire de la Turquie. Ce jour sera désormais fête nationale.

La grande Assemblée nationale n'a, cependant, pas touché à l'institution du Califat qui revient, comme par le passé à la maison d'Osman. Elle s'est réservé seulement le droit de choisir le calife « parmi les membres les plus qualifiés de la dynastie Osman ».

L'Assemblée d'Angora, en séparant le Sultanat (Padichahlik) et le Califat, a-t-elle décrété, comme certains le croient, la séparation de l'Eglise et de l'Etat ? Non. On n'ignore pas que les Etats qui ont

laïcisé leurs institutions, c'est-à-dire qui ont accompli l'acte de séparation, ne professent aucune religion officielle. Or, la Turquie, avant comme après le 2 novembre, en a une : l'Islam. En effet, la décision se rapportant à la disjonction des pouvoirs temporels et des pouvoirs spirituels, conclut : « L'Etat turc sera le soutien du Califat ». D'autre part, même si l'Assemblée avait voulu, par sa décision, réaliser le grand acte de laïcisation, elle aurait esquissé, pour ainsi dire un geste théorique, puisque la législation turque tout entière repose sur le Chériat et l'Etat turc est un Etat essentiellement théocratique.

Autre question intéressante : la Turquie est-elle devenue une république ? Oui, la Turquie est aujourd'hui une république sans le nom, qu'elle trouve quelque peu compromettant.

Elle craint très probablement qu'en appelant les choses par leur nom elle déchaîne contre elle les masses profondes du peuple turc dont l'éducation politique et civique reste à faire et qui croupissent dans l'ignorance et les préjugés.

Il convient de remarquer que cette révolution pacifique, qui a changé la forme de l'Etat, a été faite, comme celles qui l'ont précédés, sans la *participation des masses populaires*. Comme les précédentes, la révolution du 2 novembre vient d'en haut. Et il est presque certain que, si l'Assemblée nationale avait son siège à Constantinople, elle n'aurait pas pensé à faire ce pas révolutionnaire.

D'ailleurs, si l'on a aboli le Sultanat, ce n'est pas parce que cette institution apparaît aux yeux de l'Assemblée nationale comme une institution caduque qui ne répond plus aux aspirations du peuple mais parce que le Sultan qui régnait avait pris une attitude nettement hostile au mouvement d'Angora.

L'histoire contemporaine turque nous fournit à cet égard un exemple caractéristique. Tant que le Sultan Abdul Hamid régna, les Jeunes Turcs faisaient preuve d'une fougue révolutionnaire indomptable. En revisant la charte constitutionnelle, ils ont cherché à lui imprimer une allure des plus démocratiques. Ils ont dépouillé le souverain de ses prérogatives les plus importantes, comme celle de dissoudre le Parlement. Mais, dès que Hamid eut été détrôné, les dispositions des jeunes Turcs changèrent. Ils s'empressèrent, sous le « bon Sultan » docile qu'était Réchad Mehmed V, de rétablir les prérogatives du trône et d'inaugurer une ère de réaction farouche.

N'en sera-t-il pas de même avec cette révolution pacifique d'Angora le jour où la Turquie retrouvera le calme après cette période de tourmente ?

# VIE INTERNATIONALE

## L'Institut de droit international

Ouverte le lundi 28 août au Palais de Justice de Grenoble, la XXXe session de l'Institut de Droit international s'est clôturée, le 2 septembre.

L'Institut a émis un certain nombre de vœux.

*Le premier est relatif aux doubles impositions :*

L'Institut de Droit international émet le vœu de voir les Etats conclure des conventions destinées à écarter les graves injustices des doubles impositions spécialement en matière de droit de mutation par décès « impôts successoraux ». Ces conventions devraient obliger les Etats à introduire dans leur législation certaine disposition sur la délimitation de ces impôts au point de vue international, basée uniformément sur les principes suivants :

Les biens sont soumis en principe à l'impôt successoral dans l'état du domicile du défunt, sous réserve des exceptions suivantes : sont soumis à l'impôt successoral :

1° Les immeubles dans l'Etat où ils sont situés; les meubles qui, d'une manière permanente, sont placés sur l'immeuble ou à son service, sont assimilés aux immeubles.

2° Tous les autres biens qui constituent le capital fixe ou de circulation servant à l'exploitation d'un immeuble ou d'un établissement industriel ou commercial, dans l'Etat où cet immeuble, où cet établissement est sis.

3° Les créances hypothécaires, dans l'Etat où l'immeuble hypothéqué est situé.

L'impôt progressif sur les successions ne doit être payé qu'une fois.

Les conventions destinées à écarter les doubles impositions en matière de droit de mutation par décès devraient établir des règles équitables sur la préférence au sujet de l'impôt progressif et le cas échéant sur la répartition entre les Etats intéressés.

Quand la succession comprend des biens se trouvant dans plusieurs pays, un seul d'eux peut tenir compte du calcul du taux de l'impôt.

*Le second est relatif à la Cour permanente de Justice internationale :*

L'Institut de Droit international, tout en émettant le vœu que les puissances qui jusqu'à présent n'ont pas encore adhéré à la disposition spéciale prévue à l'article 36 du Statut de la Cour permanente

de Justice internationale y adhèrent, recommande aux Etats l'adoption des résolutions suivantes :

*Article premier.* — Tous les conflits quels qu'en soient l'origine et le caractère sont, en règle générale, et sous les réserves indiquées ci-après, susceptibles d'un règlement judiciaire ou d'une solution arbitrale.

*Article 2.* — Toutefois, lorsque, de l'avis de l'Etat cité en justice, le conflit n'est pas susceptible d'être réglé par la voie judiciaire, la question préalable de savoir s'il est justiciable est soumise à l'examen de la Cour Permanente de Justice Internationale, qui en décide suivant sa procédure ordinaire.

Si, à la majorité des trois quarts, la Cour déclare la demande mal fondée, elle retient l'affaire pour statuer au fond.

Dans le cas contraire, l'affaire est renvoyée aux parties qui demeurent libres, à défaut d'arrangements amiables par la voie diplomatique, de la porter ultérieurement devant la Cour après s'être entendues sur les pouvoirs à lui donner pour lui permettre de statuer utilement.

Ce vœu avait été précédé d'une intervention de M. Loder, président de la Cour permanente de Justice internationale.

Pour tenir compte des susceptibilités des Etats, la commission avait élaboré un texte établissant en principe que tous les conflits entre Etats sont susceptibles d'un règlement judiciaire, mais, dans certains cas, ne sauraient faire l'objet d'un arbitrage.

On proposait de laisser le soin de déterminer ces cas pour chaque espèce à un organe qui serait la Cour permanente de Justice internationale.

Cette proposition devait susciter une intervention de M. Loder, président de la Cour permanente de Justice internationale.

M. Loder a souligné les difficultés juridiques qui, en l'état actuel des textes, organisant la Cour internationale de Justice, rendraient difficiles les dispositions proposées.

Mais, surtout, ce qui lui paraît essentiel, c'est de poser le principe de l'arbitrage obligatoire, même si les Etats manifestent actuellement une grande répugnance à l'accepter. Tout en ne perdant pas de vue que l'institution de l'arbitrage obligatoire n'est pas encore mûre, M. Loder exprime l'espoir que, dans un avenir prochain, les Etats en accepteront le principe.

Enfin sur la proposition de M. Brown Scott :

*L'Institut de Droit international émet le vœu que tous les Etats qui ne sont pas encore membres de la Société des Nations participent néanmoins à la formation et au fonctionnement de la Cour permanente de Justice internationale de La Haye.*

* * *

L'Institut, selon sa tradition, a procédé à l'élection du président et du vice-président pour la prochaine session. Ont été élus : président, M. Rolan-Jacquemyns; vice-président, M. Brown Scott.

Avant de déclarer la session close, le président, M. André Weiss, a prononcé une allocution très goûtée. Après avoir remercié ses collègues pour leur collaboration savante et assidue, il a fait un éloquent et vibrant éloge de Grenoble et de ses sites. Il a ajouté que cette première tentative de décentralisation du siège des sessions avait été particulièrement heureuse et que l'Institut se réservait de choisir, à nouveau, pour ses sessions, des villes de province dont le calme est favorable aux hautes études.

### Le XXXIe Congrès de l'International Law Association à Buenos-Aires. (23-30 août).

*L'International Law Association*, groupement de juristes spécialisés dans l'étude du droit international et du droit comparé, a tenu son XXXIe congrès annuel à Buenos-Aires du 23 au 30 août 1922.

Deux cents adhérents étaient présents, correspondant à trente-sept nationalités différentes. L'union anglaise de la Société des Nations avait délégué M. W. Elliot, membre du Parlement britannique; l'Argentine était représentée par MM. L. Melo, président du Sénat et S. Zeballos, deux fois ministre des Affaires étrangères. Parmi les membres allemands, on remarquait M. Walter Simons, ancien ministre des Affaires étrangères du Reich. Les Français étaient : MM. A. Colin, conseiller à la Cour de Cassation, Albert L. Legrand, L. Baudelot et R. Verneaux. C'était la première fois que la savante association fondée il y a plus de trente ans par des hommes de loi britanniques se rendait dans l'Amérique du Sud : le gouvernement argentin, la ville de Buenos-Aires, le collège des avocats de la ville avaient tenu à donner, par une exceptionnelle hospitalité, un grand éclat à la réunion. Au programme figuraient : la reconnaissance des gouvernements de fait, le projet d'une cour criminelle internationale, le projet d'une cour internationale pour l'arbitrage des litiges commerciaux, la réglementation de l'emploi des sous-marins pendant la guerre, la liberté du cabotage inter-américain en cas de guerre, les eaux territoriales, le contrat d'affrêtement, le problème des doubles nationalités, la perte où le vol des titres au porteur, la capacité de la femme mariée, les prêts aux gouvernements étrangers, l'exécution des jugements étrangers.

* * *

A peine la Conférence était-elle ouverte que, s'autorisant de la rubrique générale *Société des Nations*, sous laquelle figurent les ques-

tions relatives au droit des gens (Cour criminelle internationale, Cour internationale arbitrale, reconnaissance des gouvernements de fait), le Gouvernement du pays qui recevait le Congrès crut pouvoir susciter une discussion de la Société des Nations de Genève au regard de laquelle, lors de sa première Assemblée (1920), M. Pueyrredon, alors délégué de l'Argentine, maintenant ministre des Affaires étrangères, avait pris l'attitude dissidente qui depuis ce moment tient la grande République de l'Amérique du Sud éloignée de toutes les manifestations d'activité d'une organisation dont cependant elle n'est pas officiellement sortie. M. Autokoletz, qui accompagnait M. Pueyrredon à Genève, s'était inscrit pour porter le premier la parole. Il conclut en faveur de la réorganisation de la Société des Nations et du désarmement universel. Mais sa proposition sortait des traditions académiques de l'*International Law Association*. Sa communication écrite n'avait pas été présentée à l'avance au Comité de direction. Sur l'intervention de M. Baudelot, l'Assemblée décida donc le renvoi à la Commission compétente de la communication de M. Autokoletz, sans même lui permettre de terminer ses explications. Insistant, M. Autokoletz n'hésita pas à demander la constitution immédiate de la Commission, puis sa réunion et le dépôt de son rapport avant la clôture de la Conférence. Enfin, s'étant trouvé en minorité dans la Commission, il fit demander la lecture du rapport de minorité à l'instant même où le Président s'apprêtait à prononcer le discours de clôture. Mais ce fut en vain : en dépit de toutes les tentatives, cette trop délicate question ne vint pas au Congrès. Ajournement heureux pour le succès du Congrès. Les délégués anglais, même ceux qui étaient partisans d'une réforme du Pacte de la Société des Nations, protégèrent avec loyauté la sérénité des débats les Allemands observèrent une attitude correctement réservée; les Français déclarèrent catégoriquement leur intention de ne prendre plus part au débat, si, au lieu de garder un caractère scientifique, il tournait à la polémique politique. Les Argentins se divisèrent; M. Zeballos, ami personnel de l'ex-Empereur allemand, garda, malgré cette amitié, un remarquable souci de diriger avec impartialité le Congrès qu'il avait organisé et qu'il présidait.

Cette trop délicate question d'une réforme de la Société des Nations dûment écartée, le Congrès vota le principe d'une Cour criminelle internationale, malgré la résistance des marins anglais craignant que les ordres supérieurs ne fussent plus obéis. La discussion des conditions à remplir pour la reconnaissance d'un gouvernement de fait amena M. A. Colin à poser comme première condition, à la reconnaissance, la prise en charge des obligations du gouvernement précédent. A propos de la création d'une Cour internationale pour l'arbitrage des litiges commerciaux, M. A. Legrand rappela les efforts

parallèles de la Chambre de Commerce internationale qui siège à Paris et avec laquelle il fut convenu qu'une Commission spéciale se mettrait en rapport.

Importante était la question de l'application des règles dites de « La Haye ». A la précédente Conférence de *L'International Law Association* à La Haye, en 1921, avaient été formulées des règles interdisant aux transporteurs maritimes d'insérer dans le connaissement aucune clause d'exonération de responsabilité pour les fautes commerciales. Les règles de « La Haye » concordent avec la loi de plusieurs Etats, Etats-Unis, Canada, Australie, Nouvelle Zélande ; mais, dans les pays où la législation ne les impose pas, les armateurs continuent de s'exonérer contractuellement de la faute commerciale de leurs préposés, afin, disent-ils, de ne pas se mettre en état d'infériorité par rapport à leurs concurrents. La Conférence a exprimé le vœu que les « Règles de La Haye » fussent rendues obligatoires au moyen d'une convention internationale suivie de lois nationales. Une autre clause des contrats d'affrêtement a fait aussi l'objet de vives critiques de la part des Argentins : c'est celle qui attribue juridiction en cas de litige au tribunal du domicile de l'armateur. Les armateurs qui transportent en Argentine sont presque tous Anglais, Français, Américains ou Italiens ; de sorte qu'en cas de litige, les Argentins doivent aller plaider à Londres, Bordeaux, New-York, Gênes. La Conférence a en conséquence émis le vœu que les armateurs acceptent la compétence du port de déchargement.

Une motion tendant à flétrir l'emploi des sous-marins en temps de guerre a été l'objet d'un renvoi à la Commission compétente ; il en a été de même d'un rapport du Musée social argentin tendant à considérer la navigation inter-américaine en temps de guerre, comme un cabotage neutre. Enfin le capitaine de vaisseau argentin Storny, dans une communication sur la mer territoriale, a proposé d'en faire varier l'étendue suivant les intérêts de l'Etat côtier : défense militaire, police, pêche, neutralité ; son rapport a été renvoyé, comme le précédent, à la Commission de neutralité.

Sur la nationalité, qui touche au recrutement des nationaux pour les pays neufs plus encore que pour les pays vieux, et dans ces conditions, n'est pas seulement intéressante mais passionnante pour l'Argentine, quatre communications ont été faites : sur le domicile des personnes physiques (*Carlos Vico*) ; les systèmes du domicile et de la nationalité (*Alcides Calandrelli*) ; la double nationalité (*Jacinto Sixto Garcia*) ; le système argentin de droit international privé (*S. Zeballos*). Après une discussion qui a groupé d'un côté les pays d'émigration et de l'autre les pays d'immigration, le Congrès a émis un vote favorable à la libre expatriation, vote immédiatement mis au point par un vœu émané de M. A. Colin, vœu approuvé par la Conférence et

demandant que des conventions diplomatiques interviennent pour résoudre la question des doubles nationalités.

A propos des titres au porteur perdus ou volés, le rapport concluait à l'adoption par toutes les législations du principe britannique qui protège particulièrement le porteur de bonne foi d'un titre volé. Le délégué allemand, M. Vunderlick, conclut au contraire en faveur du système français, car il protège le propriétaire dépossédé en organisant une publicité raisonnable et, suivant l'expression même du délégué allemand, devrait servir de modèle à toutes les lois. M. A. Colin fit alors accepter le principe de la création d'un Office international des titres perdus.

Après lecture de deux notes, l'une de M. Bewes, l'autre de M. A. Legrand, la Conférence reconnut comme désirable, d'une part l'extension des droits de la femme, d'autre part, l'unification de règles relatives à la nationalité de la femme mariée, tout en respectant autant que possible le droit de cette femme à choisir sa nationalité.

M. Ch. Hyde prit texte de la question des prêts aux gouvernements étrangers pour proclamer les droits que confère aux Etats-Unis la situation d'Etat créancier. Enfin, les conditions d'exécution d'un jugement dans un pays autre que celu où il a été rendu firent l'objet d'un rapport de M. Kleinfeller et d'observations intéressantes de M. Walter Simons.

* * *

Les Présidents qui tour à tour ont pris le fauteuil : M. Zeballos et M. L. Melo pour l'Argentine, M. Ambroise Colin et M. Verneaux pour la France, M. Walter Simons pour l'Allemagne, M. Hamilton, M. Temperley et le ministre sir Edmund Mc Leay, pour la Grande-Bretagne, ont habilement dirigé les débats, donnant à chaque question l'importance qu'elle devait prendre, de sorte que l'examen de problèmes parfois irritants, posés devant un auditoire très sensible, se poursuivît et s'achevât sans heurt.

Quoique dépourvus de sanction, les travaux du XXXI[e] Congrès de *L'International Law Association*, auront, une fois de plus, eu le grand mérite de mettre des hommes de différents pays en présence les uns des autres, pour leur permettre de comparer leurs points de vue nationaux et personnels : condition préalable de tout accord international.

A. L.

## Ve Congrès juridique international de la Navigation aérienne

### Prague, 25-30 septembre

Le Ve Congrès Juridique international de la navigation aérienne s'est ouvert à Prague le 25 Septembre, dans la grande salle des séances de l'Hôtel de Ville.

Au nom du Gouvernement tchécoslovaque, M. Muller, ministre plénipotentiaire, assisté de M. Welner, directeur du département juridique au ministère des Affaires étrangères, souhaita la bienvenue aux congressistes, ainsi qu'aux représentants désignés par les gouvernements étrangers poursuivre officiellement les travaux du Congrès : diplomates, officiers, jurisconsultes. M. Welner se fit, en l'absence du ministre des Affaires étrangères, M. Bénès, l'interprète de ses sentiments au regard des travaux du Congrès.

M. Hobza, au nom du Comité d'organisation, prononça d'aimables paroles d'accueil. Alors, au nom des congressistes, M. de Lapradelle exprima les sentiments de gratitude du Congrès pour l'invitation du gouvernement tchécoslovaque qui, dès la naissance du jeune Etat, par lequel venait de s'affirmer l'indépendance enfin reconquise d'une ancienne nation, marquait son intérêt pour l'essor d'un droit nouveau dont les progrès devaient nécessairement suivre ceux de l'invention nouvelle, si importante au point de vue économique et politique.

Enfin M. Cogliolo, en quelques mots, porta à la Tchécoslovaquie le cordial salut de l'Italie. M. Noracek, au nom de l'Université de Prague, dont il est le recteur, offrit au Congrès ses meilleurs vœux de succès.

Sous la présidence d'honneur de M. Hobza, professeur à l'Université de Prague, et sous la présidence effective de M. de Lapradelle, professeur à l'Université de Paris, assisté au bureau de M. Cogliolo, professeur à l'Université de Gênes, de M. Pittard, professeur à l'Université de Genève et de M. Talamon, avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de Cassation comme Vice-Présidents, et de M. Homburg, avocat à la Cour d'Appel de Paris, secrétaire international, les travaux du Congrès auxquels participaient une vingtaine de nationalités, près desquelles étaient officiellement représentés seize Etats, a examiné successivement un certain nombre de problèmes, les uns déjà préparés aux Congrès précédents, notamment à celui de Monaco, l'année précédente, les autres entièrement nouveaux.

Au rapport de M. Eugène Pittard et malgré la vive opposition du délégué belge M. Thieffry, réclamant pour l'aviateur la complète

liberté del'atterrissage, il fut admis sur l'intervention de MM. Cogliolo (Italie) et Dieusy (France) que, sauf le cas de nécessité, l'avion ne doit atterrir ou affloter que sur les emplacements ouverts au public avec cette destination et, avec l'assentiment du propriétaire, sur les emplacements privés agréés par l'autorité compétente.

La question de la nationalité des aéronefs a soulevé une ardente controverse. Au principe de la détermination de la nationalité de l'aéronef par celle du propriétaire, qui, admise par la Convention internationale de 1919, a eu pour elle une fois de plus la majorité du Congrès, s'opposait pour la première fois avec une très grande force, et notamment avec l'appui de la délégation tchécoslovaque dans sa totalité, le principe tout différent de la détermination de la nationalité par celle du port d'attache de l'appareil indépendamment de toute autre considération. Sur la question de la responsabilité et sur celle des hypothèques, toutes deux rapportées avec une magistrale autorité par M. Ripert, professeur à la Faculté de Droit de Paris, le Congrès a voté deux importantes séries de résolutions. La théorie du risque a été, en ce qui concerne les dommages causés par l'aéronef aux tiers, expressément substituée à celle de la faute. La responsabilité solidaire de ceux qui ont, soit la maîtrise matérielle, soit la maîtrise juridique de l'aéronef a été catégoriquement affirmée.

Enfin, tandis qu'en matière de transport de marchandises, la clause d'irresponsabilité était admise, en ce qui concerne le transport des personnes, elle a fait l'objet d'une interdiction formelle.

Après un vif débat sur le point de savoir si les aéronefs feraient l'objet de sûretés réelles, conformément aux prescriptions de la loi du pays de l'immatriculation de l'aéronef, ou d'une sûreté nouvelle spécifiquement aéronautique, suivant la proposition du professeur Cogliolo, le système de l'adaptation du type de sûreté réelle, prévu par la loi du pays, à l'aéronef a été définitivement préféré suivant les conclusions du rapporteur, mais il a été en même temps décidé que les sûretés légales établies par le droit commun sur les meubles ou sur les immeubles ne s'appliquent pas aux aéronefs qui, sauf en ce qui concerne quelques créances privilégiées, notamment les frais et indemnités dus pour sauvetage, sont exclusivement réservées à la garantie du créancier muni de la sûreté réelle aéronautique.

Enfin au rapport de M. Henry Couannier, un certain nombre de vœux ont été votés, notamment pour que :

1° Les Etats échangent entre eux et transmettent chaque mois à la Commission internationale de Navigation aérienne des statistiques des accidents de circulation aérienne survenus dans le mois précédent;

2° Les Etats imposent aux entrepreneurs de transports aériens le contrôle à tout aéroport d'un agent de l'autorité publique ayant

pouvoir de vérifier les conditions de l'appareil et de s'opposer au départ si la sécurité du voyage ne lui semble pas à tous points de vue suffisante;

3° Les Etats subordonnent l'octroi des autorisations et subsidies en matière de navigation aérienne au dépôt, par les Compagnies exploitantes d'un document établissant qu'elles garantissent effectivement, jusqu'à concurrence d'une somme suffisante, la réparation des dommages qu'elles pourraient causer aux tiers non naviguants.

Après une savante communication de M. Hobza sur les principes et les méthodes à suivre pour mettre au point les règles de la guerre aérienne, la Ve session du Congrès aéronautique a pris fin dans un sentiment de réelle satisfaction des résultats obtenus et de mutuelle confiance dans l'utilité des travaux futurs.

P. L.

# A TRAVERS LES LIVRES

## Politique catastrophique

*Politique catastrophique impériale* [1]: sous ce titre, le publiciste viennois H. Kanner, directeur de la revue, puis quotidien « *Die Zeit* » (1894-1917), vient de publier un livre destiné *à aider la vérité à se faire jour au sujet de l'origine de la guerre mondiale.* Ancien rédacteur, puis correspondant de la *Frankfurter Zeitung*, l'auteur s'était depuis longtemps spécialisé dans les questions de politique extérieure (et aussi intérieure) de la monarchie austro-hongroise. Depuis un quart de siècle bientôt, il n'avait cessé de mettre en garde contre les dangers que faisait courir à la paix du monde la politique du *Ballplatz*, surtout depuis les guerres des Balkans (1912). Et il faut convenir que pouvoir, comme il le fait, reproduire sans aucune modification ses anciens articles et, en particulier, ceux de juin 1914, où il prédisait la guerre mondiale comme conséquence inéluctable de l'expédition contre la Serbie, témoigne d'une merveilleuse clairvoyance. D'ailleurs, calomnié, accusé de recevoir des fonds de la Serbie, persécuté pendant la guerre par Vienne, par Berlin et surtout par le grand quartier général où Ludendorff prétendait ne pas pouvoir gagner la partie « avec une feuille comme « *die Zeit* » dans le dos », H. Kanner dut avec son ami, le professeur J. Singer, abandonner, en décembre 1917, la direction de son journal. Retiré en Suisse, il écrivit, dans l'été de 1919, le livre qui paraît aujourd'hui et qui veut être « non pas un acte d'accusation, ni un sermon de pénitence, mais un essai en vue d'éclairer et de réconcilier les esprits ».

« Je crois, dit Kanner, m'être approché plus près de la vérité que tous ceux qui, jusqu'à présent, du côté des puissances centrales ou du côté de l'Entente, se sont efforcés de la découvrir ». L'originalité

1. *Kaiserliche Katastrophenpolitik. — Ein Stück zeitgenössischer Geschichte von Heinich Kanner*, 1922. E. P. Tal et Cie Verlag. Leipzig, Wien-Zrich, 468 p.

de sa méthode, selon Kanner lui-même, consiste à s'être laissé guider par les *faits*, au lieu d'être parti de la *politique mondiale de l'Allemagne*. Sans doute la politique allemande, depuis 1905 (Maroc, Turquie, Flotte), avait mis la paix plus fréquemment à l'épreuve que la monarchie des Habsbourgs avec sa politique balkanique et ses moindres moyens d'action. C'est pourtant un fait que la guerre mondiale ne s'est pas, en juillet 1914, allumée dans le pays où se trouvèrent les plus grandes causes de conflits. « Quand un magasin de poudre et une maison d'habitation sont voisins l'un de l'autre, il est infiniment plus probable que le magasin de poudre prendra un beau jour feu et que l'incendie s'étendra à la maison voisine, et l'on trouvera naturel de se montrer plus vigilant dans la surveillance du magasin que dans celle de la maison. Mais quand en réalité le feu éclate dans la maison d'habitation et se propage de là au magasin de poudre, l'enquête devra commencer à rechercher les causes de l'incendie dans la maison d'habitation et non pas dans la poudrerie. » Il en résulte que ceux qui ont condamné l'Allemagne, comme ceux qui l'ont déclarée non-coupable, sont partis d'une fausse image des faits. D'autre part, ils ont en général oublié d'éclairer leur lanterne en définissant avec précision les idées de *Kriegswille* (volonté belliqueuse), *Kriegsschuld* (responsabilité), *Kriegsursachen* (causes), *Lokalisierung des Krieges* (localisation), *Weltkrieg* (guerre mondiale). « Des faits incertains, des *concepts* vagues ont condamné jusqu'à présent la littérature de guerre à la stérilité et rendu impossible la formation d'un jugement unique, d'une *communis opinio* des esprits impartiaux et intelligents sur la guerre mondiale ». D'où les deux parties essentielles du livre :

1° Partie historique (*Historisches*) : 1 à 344.

2° Partie critique (*Kritisches*) : 347 à 428.

La première partie retrace la politique étrangère des divers ministres, qui se succédèrent à Vienne de 1894 à 1914, c'est-à-dire du comte Kalnoky, « le premier homme d'Etat de la décadence », de Goluchowski, le second épigone du comte Andrassy, du baron d'Aerenthal, travailleur infatigable, résolu, ne tolérant aucune contradiction, de sang-froid dans les périodes d'orage, confiant en lui-même (p. 84), enfin du dilettante aristocrate, le comte Berchtold. Il y aurait dans ce chapitre, pour l'historien des dernières années de la monarchie austro-hongroise, une foule de détails amusants et révélateurs, comme en peut connaître un journaliste vivant dans les coulisses de la scène diplomatique, doué d'un don d'observation psychologique aigu, sollicitant et obtenant des entretiens d'Aerenthal lui-même. Les documents officiels du *Livre Blanc* et du *Livre Rouge*, commentés ingénieusement par des citations du journal de l'auteur, sont illustrés d'anecdotes vivantes, de portraits finement tracés. Kanner

excelle à mettre en relief l'importance d'une scène comme celle du déjeûner où l'ambassadeur autrichien remit à Guillaume II la lettre autographe de François II (*Le déjeuner fatal*, p. 217-228), à suivre les transformations des rapports entre Vienne et Berlin (*La politique en zig-zag*, p. 118-180). Le rôle de l'état-major autrichien, celui de Conrad von Hoetzendorf en particulier (*L'espoir dans le sabre, L'intervention des militaires* p. 151 à 173 et p. 281 à 294) sont montrés avec précision. Le chapitre intitulé « *Conrad se dérobe, Berchtold hésite* » mérite enfin d'être lu très attentivement, car il apporte sur les sentiments des premiers responsables, à l'heure où le militaire et le diplomate ont subitement peur de la réalité, des détails qui prouvent que l'Autriche n'aurait point poussé les choses à l'extrême, si elle ne s'était sentie soutenue par Berlin. « Sans cette entente préalable avec Berlin, tout ce qui se passa au cours de ce funeste mois de juillet en Autriche-Hongrie aurait été impossible, même en imagination. Sans l'appui que les gouvernants de Vienne devaient à l'Allemagne, ils n'auraient jamais risqué une guerre ». Il est donc probable que l'historien des causes de la guerre, soucieux de ne pas négliger les indications que seul peut fournir le témoin perspicace de l'activité du Ballplatz, reconnaîtra dans le livre de H. Kanner une source capitale : le directeur du « *Zeit* » a su reconstituer l'atmosphère de ce mois de juillet 1914, évoquer d'une manière fort vraisemblable ce mélange de brutalité cynique et de couardise hypocrite des complices Berchtold-Conrad, expliquer la naissance de l'ardeur belliqueuse (*Wie die Kriegsstimmung erzeugt wurde* p. 309-327), grâce à la domestication de la presse par le directeur du *Literarische Bureau*, Herr von Montlong, le mangeur de Serbes. Les phases diverses de cette savante surexcitation de l'opinion publique sont nettement caractérisées : *phase sentimentale, phase agressive, phase d'exaltation patriotique*. Aux campagnes de presse s'ajoutent les réunions patriotiques sous les auspices de tel chef du parti socialiste chrétien, le Gemeinderat Dr. Heinrich Mataja, et « probablement sur ordre », comme en 1908-09 et 1912-13, la reprise soudaine des chansons patriotiques dans les cabarets et les cafés-concerts (par exemple : *Le prince Eugène, noble chevalier*, joué, applaudi, acclamé, bissé et chanté en chœur). Le chef de la première division au Ballplatz, le comte Forgach voulut même acheter la presse de Rome, de Bucarest et de Saint-Pétersbourg et mit des « sommes illimitées » à la disposition des ambassadeurs. Pour l'Angleterre, il songea à faire publier des « discussions objectives » par les professeurs Lammasch et Redlich[1]. (Cf. *The Economist*, du 25 juillet et du 1er août).

1. H. Kanner cite la lettre de Lammasch à Lansing (19 octobre 1918) où Redlich est présenté comme pacifiste persécuté pendant la guerre, parce qu'il n'aurait « point pris part à l'ivresse belliqueuse » de 1914 !

Mais la partie la plus originale de l'œuvre de H. Kanner est assurément la partie critique, dont les divers chapitres peuvent se répartir en 4 groupes :

1° Etude des *Mensonges de la guerre* (la localisation impossible; une contre-épreuve : l'œuvre de Bismarck) et des *Fautes des puissances centrales* (347-367);

2° Etude de la « *volonté belliqueuse* » chez les puissances centrales, chez celles de l'Entente (368-394);

3° Etude de la « *question de culpabilité* » (395-406);

4° Etude des *causes* de la guerre : causes réelles, causes fictives (406-428).

H. Kanner considère l'idée de la localisation possible de la guerre entre l'Autriche et la Serbie comme le principal obstacle à la diffusion de la vérité sur les origines du conflit mondial. « Les puissances centrales, qui réclamaient la localisation, furent aux yeux du peuple allemand celles qui s'efforçaient de maintenir la paix du monde, tandis que les puissances de l'Entente, en ne consentant pas à la localisation, furent regardées comme profitant du conflit bénin de l'Autriche et de la Serbie, pour déchaîner la guerre mondiale qu'elles méditaient depuis longtemps. Le *punctum litis* fut déplacé. Alors qu'il ne pouvait être question en réalité que de la simple alternative de paix ou de guerre, on posa l'alternative de guerre austro-serbe ou de guerre mondiale ». La thèse de la localisation a non seulement masqué le problème politique qui se posait en 1914, mais encore faussé l'idée que se fit le peuple allemand, et aussi le peuple austro-hongrois, des rapports entre les diverses mobilisations et déclarations de guerre : dans les polémiques, la déclaration de guerre à la Serbie fut passée sous silence, comme un événement local, et la mobilisation russe fut présentée comme un acte d'hostilité spontané. Enfin, en détournant l'attention européenne de la guerre austro-serbe, la recherche des causes réelles de la guerre était orientée dans une fausse direction, celle des « nombreux conflits qui, depuis de longues années, existaient à l'état de menaces entre l'Allemagne et l'Entente ». Mais — et c'est là à coup sûr une des idées les plus originales de H. Kanner —« comme aucun de ces conflits n'avaient abouti à la guerre, la spéculation.... trouvait tantôt en Russie, tantôt en Angleterre, tantôt en France, les véritables auteurs de la guerre (le Chancelier lui-même hésitait entre la Russie et l'Angleterre ), on parlait tantôt du Maroc, tantôt de l'Asie mineure, tantôt de la Mésopotamie, tantôt des colonies, tantôt de la flotte, un jour de panslavisme, un autre de revanche, et enfin de la rivalité commerciale ». Or la propagande allemande a fini par contaminer les écrivains de l'Entente, qui s'accoutumèrent à rechercher exclusivement les causes de la guerre dans les ambitions mondiales de l'Allemagne,

et à négliger la part de responsabilité de l'Autriche-Hongrie. De toute guerre particulière de l'Allemagne ou de l'Autriche devait sortir une guerre mondiale; les causes de conflits étaient plus nombreuses pour l'Allemagne que pour l'Autriche; pourtant le hasard a voulu que ce fût un coup de tête de cette dernière qui, de proche en proche, entraînât toute l'Europe dans le conflit. Dans son chapitre : *Une contre-épreuve*, H. Kanner montre que la Prusse, en 1859, s'était montrée plus sage — il est vrai, surtout par rivalité avec l'Autriche ! — en n'intervenant point dans la guerre d'indépendance italienne. Il rappelle à ce propos que l'expression de « localisation de la guerre fut » créée à cette époque par Derby, John Russel et Malmesbury (p. 357).

H. Kanner énumère ensuite les fautes qui expliquent la formation de la volonté belliqueuse des Puissances centrales : fautes d'information diplomatique et militaire, fautes de conception stratégique, confiance aveugle du peuple allemand dans l'état major (faute collective reconnue par Bethmann devant la commission d'enquête, le 31 octobre 1919). Et Kanner de conclure : en tenant compte de ces erreurs d'appréciation, on ne regardera les puissances centrales ni comme d'innocents agneaux, ni comme des loups cruels, et l'on parviendra à porter un jugement incontestable dans la question de la volonté belliqueuse et des responsabilités. Car H. Kanner s'attaque également aux esprits paresseux qui se contentent de l'explication de la guerre « accident fortuit, événement de la nature », de la guerre fatale, *que personne n'a voulue*. La guerre est un fait humain et non point un phénomène comparable au jaillissement de l'éclair entre deux masses chargées d'électricité. Il faut deux volontés guerrières, avant tout, ce que Kanner appelle « une volonté guerrière actuelle, active, primaire » (celle qui manquait à l'Angleterre de Fachoda), et « la volonté guerrière passive, la volonté de relever le gant » (celle qui manquait à la France de Fachoda). Et Kanner repousse vivement cette conception d'une guerre où les hommes d'Etat auraient *glissé hineingeglitten, hineingelappt, hineingefallen* comme des enfants dans la boue[1]. (*Vorwärts*) : on ne peut glisser que dans un objet existant indépendamment du sujet, on ne saurait glisser « dans sa propre action » (p. 293).

Le terrain ainsi préparé, l'auteur fait une analyse de la volonté guerrière des deux groupes de puissances et résume les résultats de son enquête dans le tableau synoptique suivant :

1. Il est curieux de noter en passant que cette interprétation des événements est due à M. Lloyd George (discours aux Communes de 1921). Les journaux et les revues d'Allemagne n'ont fait que la répandre avec la satisfaction d'y trouver un prétendu aveu de l'adversaire de l'innocence allemande.

*I. — Volonté belliqueuse active.*

1) primitive : *a*) Autriche-Hongrie contre Serbie.
*b*) Allemagne contre Entente.

2) dérivée : *a*) Allemagne contre Serbie (à cause de l'Autriche-Hongrie).
*b*) Autriche contre Entente (à cause de l'Allemagne).

*II. — Volonté belliqueuse passive.*

1) primitive : *a*) Serbie, d'abord contre Autriche-Hongrie; ensuite contre Allemagne.

2) dérivée : *a*) Russie, d'abord contre Autriche-Hongrie, puis contre Allemagne (à cause de la Serbie).
*b*) France contre Allemagne, Autriche-Hongrie (à cause de la Russie).
*c*) Angleterre contre Allemagne, et Autriche-Hongrie (à cause de la France).

Du chapitre consacré à la « Responsabilité », nous ne retiendrons que la conclusion : « C'est l'excès de puissance, le régime personnel, qui ont entraîné les deux dynasties des Hohenzollern et des Habsbourg dans l'abîme. C'est leur système politique, faux et archaïque, qui s'est révélé hostile au peuple, en menant le peuple allemand à la ruine, en dévastant l'Europe. Mais que ce système, depuis longtemps déjà condamné et aboli dans le reste du monde, ait été si longtemps toléré et supporté, voire renforcé et consolidé de notre temps — voilà la faute collective du peuple allemand.»

Cette faute collective [la faute particulière tombant sur Guillaume] consiste dans le préjugé de la supériorité politique du souverain de naissance et des fonctionnaires nommés par lui, et dans l'obéissance aveugle de ces derniers à l'égard du souverain, par conséquent au fond, comme toute croyance, dans le défaut de critique, de critique politique : elle est donc de nature intellectuelle. Ce mal n'est pas d'aujourd'hui, ni d'hier, c'est un mal héréditaire du peuple allemand, et la génération actuelle n'en est pas exclusivement responsable. Sa faute collective est son passé politique, son histoire politique. Elle résida dans les habitudes politiques du peuple allemand, vieilles de plusieurs siècles et renforcées par les succès extérieurs des deux dernières générations.

H. Kanner juge le traité de Versailles assez sévèrement, par ce que, suivant lui, il repose sur « la doctrine de l'intimidation et des représailles d'un droit pénal désuet. » Les moyens de la force physique ne sauraient contribuer à éclairer, à éduquer un peuple, au point de vue politique. Mais c'est que l'Entente fut ici induite en erreur par les discussions sur les causes et les buts de guerre, auxquels est justement consacré le dernier chapitre du livre.

Comme les vraies causes de la guerre mondiale, à savoir la restauration du prestige intérieur et extérieur de l'Autriche-Hongrie et du régime de Guillaume II, ne pouvaient être publiquement reconnues des hommes d'État des puissances centrales, ceux-ci durent en mettre de fausses à la place. Les gouvernants donnèrent le ton et leurs victimes orchestrèrent la mélodie ! Tout d'abord il s'agissait de transformer la guerre offensive en une guerre défensive. Justement l'homme qui, dans les premiers jours de juillet 1914, avait, si ouvertement, dans un cercle familier, appelé les choses par leur vrai nom et, sans crainte, reproché à l'empereur François-Joseph d'avoir « provoqué » la guerre, le comte Tisza, vite converti, fut le premier à faire, le jour même de la déclaration de guerre à la Serbie, le 28 juillet, dans le parlement hongrois, devant l'univers, d'une guerre provoquée, une guerre imposée. Son exemple fut suivi par Guillaume II, Bethmann et tous, tous. Après avoir ainsi heureusement donné le change sur le caractère réel de la guerre, il s'agissait à ses vraies causes, d'en substituer de fausses. Aucune difficulté ! La vérité est une, le mensonge a un nombre infini de possibilités. En juillet 1914, il y avait naturellement, comme c'est le cas plus ou moins en tout temps, une foule de différences d'opinions et d'intérêts dans les relations des États, et cela tant au point de vue intellectuel et politique qu'économique, et chacune d'elles aurait pu à l'occasion mener à la guerre, bien qu'elles n'y aient pas contribué en juillet 1914; chacune d'elles était donc une cause *possible*, bien que non réelle — et ces innombrables causes de guerre possibles furent alors considérées comme réelles. L'imagination vit s'ouvrir devant elle un champ d'action illimité. Le chancelier d'Empire donna au besoin d'extension de la Russie, au désir de revanche de la France, à l'envie commerciale de l'Angleterre, son approbation, les autres, hérauts de la lutte, compétents ou non y ajoutèrent du leur. Tous les courants d'opinion et toutes les controverses de l'époque furent exploités pour les causes de guerre. Et c'est ainsi que se déroula dans la presse internationale une discussion désordonnée et chaotique, qui se perdit dans les plus folles contradictions et les soupçons les plus injustes, et dans laquelle les nations belligérantes dénigrèrent abominablement toutes leurs aspirations de nature spirituelle, politique et économique, en elles-mêmes légitimes, tous leurs idéals nationaux et intellectuels et par là empoisonnèrent leurs relations mutuelles bien au delà de la guerre. Au besoin d'expansion du panslavisme vers l'Ouest, cité par Bethmann, l'Entente opposa la poussée du pangermanisme vers l'Est; à l'idée de revanche de la France, les convoitises de l'Allemagne sur les charbons, les minerais et les ports français et belges; à l'envie commerciale de l'Angleterre, le système allemand du dumping. Si les Anglais s'échauffaient pour les droits des petites nations, les Alle-

mand: s'efforcèrent à prouver que seuls les grands États avaient, de nos jours, un droit à l'existence. Les Ententistes proclamaient-ils que la guerre était une lutte pour la démocratie, les Allemands célébraient dans des études approfondies la liberté allemande, qui devait être le salut du monde. Au *militarisme* prussien que dénonçaient les uns, les autres opposaient le *navalisme* anglais. Les Anglais déclaraient-ils que la suprématie de leur flotte était un besoin vital de leur nation, les Allemands répliquaient que le militarisme prussien était un élément culturel nécessaire du peuple allemand, tandis que le militarisme français et russe ne servait qu'une vaine politique de puissance. Au mot de tsarisme on répondait par celui de césarisme. La diminution de la natalité en France, son excès en Allemagne; l'appétit colonial insatiable de l'Angleterre, le même appétit inassouvi de l'Allemagne; la politique d'équilibre de l'Angleterre, l'effort de l'Allemagne vers l'hégémonie politique sur le continent; le droit de prise anglais et la liberté des mers; le tribunal d'arbitrage de la Haye et la doctrine de l'Etat de Treitschke — que ne pouvait-on pas faire rentrer dans le lot les prétendues causes de guerre ! Les historiens remontèrent jusqu'à la guerre du Péloponèse pour déterrer les racines de la guerre mondiale. Les géographes se constituèrent une science spéciale, appelée géopolitique, pour expliquer la guerre par la géographie, tandis que les géographes militaires en revinrent à leur lutte favorite pour les « frontières stratégiques ». La philosophie idéaliste allemande, mais aussi la « morale des maîtres » de Nietzsche, le matérialisme des Français, l'utilitarisme des Anglais, même la philosophie historique de Dostoïewski, connue par hasard en Allemagne grâce à une traduction tardive, tout cela fut mutuellement traîné dans la boue par des critiques férus des causes de guerre. Tandis que les uns faisaient rage contre les divers nationalismes, les autres découvraient dans le cosmopolisme le mal véritable et croyaient être sur la piste d'une cause mystérieuse de la guerre dans le capitalisme international, dans le capitalisme des armements et même dans la franc-maçonnerie.

Le moindre partisan d'une doctrine en *isme*, le moindre théoricien spécialiste put se figurer — et se figura en effet — que la guerre était faite pour ses idées et ses intérêts plus ou moins estimables, et c'est ainsi que la guerre devint dans son esprit sa propre guerre, à laquelle il participa de toutes ses forces, comme s'il se fût agi d'une cause absolument personnelle. Chacune des causes fictives de guerre devint un motif déterminant de la volonté guerrière d'une classe sociale, d'un groupe, d'une secte et tandis que la discussion des causes fictives fut laissée libre, les volontés latentes de toute sorte, qui sommeillaient dans toutes les classes du peuple, furent éveillées, actualisées et elles se confondirent alors avec la volonté guerrière des gouver-

nants, nourrie, elle, de sources toutes différentes, en un immense courant irrésistible. De cette manière, l'illusion a joué dans cette guerre son rôle émotionnel.

Mais, par ce jeu continuel avec de fausses causes de guerre, un quiproquo se produisit dans l'esprit de l'étranger. Les hommes d'État, qui en réalité ont amené le conflit, parurent entraînés par la volonté collective, et le peuple allemand inspira au monde une telle défiance, que le traité de paix fut dirigé contre lui plutôt que contre les principaux responsables.

H. Kanner croit que le moyen de rétablir la confiance internationale n'est pas d'exciter la pitié, mais de « reconnaître enfin la vérité ».

« Et c'est dans ce but que fut écrit ce livre. »

Christian SÉNÉCHAL.

# A TRAVERS LES REVUES

## I. — QUESTIONS INTERNATIONALES.

### Les Etats-Unis et les Dettes.

*La direction de la grande revue américaine* World's Work *fait les importantes déclarations suivantes :*

La situation actuelle fournit aux Etats-Unis l'occasion d'un grand acte. Nous n'avons pas besoin de l'or de l'Europe... nous refusons d'accepter des marchandises ou des services. Que nous reste-t-il donc à faire ? Effacer les dettes et les oublier. Ce serait un coup aussi splendide que la déclaration de guerre à l'Allemagne et qui lancerait le monde vers cette reconstruction qui doit bientôt commencer, si nous ne voulons pas voir se créer une situation pire que la guerre.

Nous ne voulons pas dire d'ailleurs que nous devons accomplir cet acte sans poser nos conditions. Il y a d'autres maux en Europe que l'existence d'énormes dettes. L'un de ces maux est l'esprit de suspicion internationale et de guerre. La France et les nouvelles nations de l'Europe centrale dépensent de grosses sommes pour les armements. Leurs déficits actuels sont en partie expliqués par ces charges militaires. Sous ces charges militaires, il y a des craintes qui doivent être écartées avant que les dépenses puissent être arrêtées. Un des principaux arguments contre la suppression des dettes, qu'on entende aux Etats-Unis, est la crainte que si nous renonçons à la dette de la France, la France emploie cet argent à entretenir une grande armée avec laquelle elle menacera l'Europe. Mais c'est oublier le fait que la France sans son armée n'a aucun moyen de faire payer aucune réparation par l'Allemagne et que si elle renonçait à son armée, elle renoncerait à ce que l'Allemagne lui doit dans le simple espoir que les Etats-Unis et

l'Angleterre la dispense de leur payer leurs créances. Outre les aspects purement financiers du problème, elle doit surveiller le voisin qui a déchaîné la guerre, qui permet à ses habitants d'éviter le paiement des taxes et qui jouit d'une position plus favorisée comme s'il avait été vainqueur, comme s'il avait été innocent. Ceci étant donné, personne ne peut s'opposer justement à ce que la France envahisse l'Allemagne avec son armée pour forcer les Allemands à faire un effort honnête pour remplir les obligations qu'ils ont acceptées par traité. Cela serait-il utile aux Français, c'est une autre question. Moralement, ce pourrait être avantageux pour les Allemands.

La question de savoir ce que les Allemands doivent payer et comment ils doivent le payer doit précéder tout essai de fondation solide en Europe. Jusqu'à présent, les Etats-Unis se sont contentés d'« observer » le problème. Nous avons maintenu une sorte de neutralité financière. Pourtant ses intérêts dans la question sont si vitaux et notre pouvoir est si grand qu'on ne peut arriver à une solution si nous n'intervenons pas. Nous pouvons maintenir cette neutralité pendant deux ou trois ans encore, comme nous avons fait pendant la guerre. mais tôt ou tard, nous devrons prendre notre responsabilité. Le plus tôt sera le mieux pour nous-mêmes et pour le monde. Une intervention rapide serait aussi plus conforme à la tradition américaine de courage et d'initiative. Si les Etats-Unis et l'Angleterre pouvaient se mettre d'accord pour renoncer à leurs créances, elles pourraient présenter un pareil acte comme la première partie d'un projet général de réorganisation et de réforme mondiale, projet dont la limitation des armées de terre serait un article très important. La nouvelle liberté économique, que les nations obtiendrait ainsi, pourraient être employée par elles pour se fortifier socialement et industriellement. Plusieurs signes indiquent que cette politique pourrait bien devenir celle de l'Administration Harding. Il est absurde de supposer que des hommes d'Etat de la qualité de M. Hughes et de M. Hoover n'ont pas vu ces faits directeurs de la situation européenne. Mais il est vraisemblable qu'ils ne peuvent encore annoncer un pareil programme, parce que l'opinion publique n'a pas été suffisamment préparée à accepter l'inévitable solution du problème. Tout signe révélant que ce point commence à être compris, doit être enregistré avec joie. Aussi doit-on donner une grande importance à la déclaration récente du sénateur Borah, qui approuve pratiquement la suppression des dettes, à condition que les gouvernements européens consentent à certaines réformes essentielles pour la stabilité de l'Europe. Le sénateur Borah ne peut pas être accusé d'une trop grande tendresse envers l'Europe, et le fait qu'il signale l'impossibilité de continuer nos relations financières actuelles avec nos anciens alliés doit être accepté comme l'aveu désintéressé que cette politique est une erreur. Si la Conférence de Washington propose un

programme mondial qui complète les actes magnifiques par elle accomplis, lors de la limitation des armements navals et du règlement des difficultés d'Extrême-Orient, elle doit accepter cette solution au moins dans ses grandes lignes. M. Hughes a une occasion telle que n'en ont pas rencontré beaucoup de Secrétaires d'Etat. M. Harding peut accomplir un acte aussi important pour l'humanité que celui qui a été entrepris par M. Wilson.

(*World's Work*, Octobre 1922)

## II. — LA FRANCE VUE DE L'ÉTRANGER.

### L'art de Balzac.

*Bien peu d'articles ont été consacrés ce mois-ci par les revues étrangères aux choses françaises. Nous donnons un extrait d'article publié par le journal italien le* Mondo. *Essai trop rapide et peut-être superficiel, mais qui lutte contre une tendance discutable, en effet, des critiques français qui ont étudié Balzac.*

Nous ne nous attarderons pas à une discussion inutile sur la valeur intrinsèque des conceptions scientifiques exprimées par Balzac, sur leur plus ou moins grande coordination. Il est beaucoup plus important de rechercher quels furent les points de départ de la Comédie Humaine. Swedenborg et Saint-Hilaire sont présentés comme les inspirateurs immédiats d'une conception comique dont l'œuvre d'art doit être une sorte de preuve expérimentale. Ce sont là, on le comprend, des illusions. Balzac n'était pas un philosophe... Le mysticisme fut l'un des principaux éléments romantiques qui se fixèrent dans sa pensée : c'est si vrai que, concentré dans une œuvre d'art (*Seraphita*) ce mysticisme nous paraît plus proche d'*Ondine* de La Motte Fouqué. Romantisme et naturalisme sont donc des éléments parallèles et coexistants dans l'œuvre de Balzac, qui n'est pas parti du romantisme pour arriver au naturalisme à travers une plus ou moins lente évolution. Les deux tendances sont ensemble sur un même tronc et elles s'entrelacent autour de lui d'une façon étrange, parfois baroque. Mais pour comprendre l'art de Balzac, il faut les étudier ensemble, comme elles sont nées, comme elles se sont développées. La critique française s'est acharnée à faire le travail inverse; elle a cherché à couper une branche ou à partager le tronc en deux. Ceci répond aux tendances scolastiques, aux séparations par catégories qui sont si chères à la critique française; mais la personnalité de Balzac a été sacrifiée.

(Mario Vinciguerra : *Mondo*, 21 octobre 1922)

## III. — GRANDE-BRETAGNE.

### Les débuts de M. Lloyd George.

*De nombreux articles ont précédé la chute de M. Lloyd George. Celui de la* Quarterly Review *est une véritable étude.*

David Lloyd George est né à Manchester en 1863, de William George, maître d'école gallois, et d'Elizabeth Lloyd sa femme. Les Lloyd étaient semble-t-il, mieux doués que les George et ce sont eux qui semblent avoir eu la plus grande part dans l'héritage intellectuel du Premier Ministre, de même qu'ils eurent la plus grande part dans son éducation. Dans la maison de son grand-père maternel, le savetier du village de Llanystumdwy, les petits poètes du pays de Galles étaient sûrs de trouver bon accueil. Et c'est sous la direction du père de sa mère que, après la mort de son père, l'enfant fut initié à la doctrine de cette petite communauté de non-conformistes, qui, se distinguant orgueilleusement des plus grandes organisations qui existent dans le monde, s'intitule : les Eglises du Christ. C'est un troupeau dont les bergers sont choisis par la voix de la congrégation et travaillent sans salaires, ni gages, où chaque localité est parfaitement libre de la direction centrale et dont la doctrine sur le baptême et le rite de l'Eucharistie diffère, en certains points, de ceux de leurs camarades, les Baptistes. De telles communautés tendent à reparaître dans tous les siècles, sous une forme ou sous une autre, créées par le vieux rêve enchanteur de l'Eglise retournant à sa simplicité primitive...

*Après une enfance troublée, dit-on, par des crises religieuses, le jeune Lloyd George devint avoué.*

C'était le temps où Joseph Chamberlain comparait les nobles lords, qui devaient un jour devenir ses meilleurs alliés, aux oisifs lys des champs, qui jamais ne tissent ni ne filent : et le cœur du jeune avoué bondissait aux belles paroles du manufacturier de Birmingham « Grandes victoires libérales dans nos comtés, lisons-nous dans le journal intime de M. Lloyd George de 1885, très joyeux de cela. Suis convaincu que tout cela est dû aux discours de Chamberlain. Gladstone n'a pas de programme ». Trois ans après, les libéraux de Carnarvon, encouragés par quelques discours contre les propriétaires et les hommes d'église, choisissaient ce jeune homme de 25 ans pour candidat. En 1890, il entrait au Parlement. Son discours d'élection contient une dénonciation particulière contre « le gouvernement au bâton et à la baïonnette de M. Balfour en Irlande ». Le temps, beaucoup plus vindicatif que M. Balfour, « mauvaise incarnation de l'aristocratie » comme l'appe-

lait un jour M. Lloyd George, prit note de ces paroles et attendit une occasion pour les rappeler à son esprit.

Le nouveau député de Carnarvon fit une première apparition dans les débats en juin 1890 par un discours très remarqué sur les besoins de l'éducation technique. Deux mois après, il trouvait l'occasion de faire quelques remarques amères sur certaines dépenses d'apparat, car il n'était pas encore familiarisé avec les plaisirs du gaspillage. Son éloquence attira sur lui l'attention des plus vieux parlementaires. Gladstone, Harcourt et M. Morley comprirent rapidement que le nouveau venu avait l'étoffe d'une excellente recrue. Il était honnête, avec l'honnêteté particulière des Radicaux; et il plaidait pour la vertu avec un venin où se mêlait un peu de vice. On n'avait pas encore vu à la tribune un pareil ascète. Répression des cabarets, impôts sur les propriétaires fonciers, émancipation du pays de Galles, tels furent les sujets qui attirèrent d'abord son attention. Mais ce fut la guerre Sud-Africaine qui montra toute son énergie.

M. Lloyd George avait alors l'esprit d'un pacifiste. Dans les plaintes des Uitlanders il ne trouvait pas de sujet de combat; il dénonça le gaspillage de la guerre; il blâma la désastreuse réaction contre la réforme sociale. Au cours de la lutte, il fit une distinction entre le premier but qui était d'assurer des droits égaux à toute la population blanche du Transvaal et le projet final d'annexion. Une guerre pour un territoire, disait-il, a supplanté une guerre pour des principes. Il dit cela et d'autres choses avec courage et véhémence. Son sort fut celui des hommes qui, soit sagesse, soit folie, réclament la paix, quand le pouls de tous leurs compatriotes bat à l'unisson avec les tambours de guerre. Il fut insulté par la foule et, à Birmingham, il dut s'éclipser sous l'uniforme d'un policeman pour éviter un plus triste sort. Dans cette ville, Chamberlain régnait alors comme un petit prince, et on considérait comme une trahison de rappeler le temps où cet homme distingué avait déclaré que « entrer en guerre contre le Président Krüger, en vue de lui imposer des réformes concernant les affaires intérieures — affaires sur lesquelles les Secrétaires d'Etat avaient renoncé à tout droit d'intervention — serait une action aussi immorale que peu sage ».

En ce temps-là, M. Lloyd George avait le droit d'être sévère sur de pareilles inconséquences; et il était aussi peu favorablement impressionné par l'alliance de la famille Chamberlain avec Kynochs, une maison à laquelle la guerre avait apporté de grands profits. Il saisit donc cette occasion pour demander la plus rigide pureté de la part des ministres au sujet des contrats publics. Dans un beau mouvement moral, il déposa un amendement à l'Adresse, demandant que les ministres n'aient aucun intérêt direct ou indirect dans les maisons ou compagnies postulant pour obtenir des contrats avec la Couronne. L'amendement fut repoussé. Mais certaines gens rappelèrent cette

attitude en 1913, lorsqu'on s'aperçut que M. Lloyd George avait lui-même spéculé dans les actions de l' « American Marconi Company » dont l'affiliée, la « British Marconi Company » concluait à ce moment-là des contrats importants avec le Gouvernement britannique.....

(Algernon Cecil : *Quarterly Review*, Octobre 1922)

### 2. — Un jugement d'ensemble sur M. Lloyd George.

*Au même article nous empruntons sa conclusion :*

La plus lourde accusation qu'on puisse porter contre M. Lloyd George est que, sous son administration, la vie publique devint plus difficile et plus méprisée, que l'estime dans laquelle on tenait les politiciens diminua, que le pouvoir de la cabale augmenta, que l'indépendance et la loyauté perdirent leur valeur. Ces allégations ne peuvent pas être exactement prouvées; et les politiciens ont été si souvent en butte aux attaques des moralistes qu'il n'est pas facile de savoir s'ils deviennent meilleurs ou pires. Il était possible cependant de remarquer dans l'attitude des meilleurs défenseurs de M. Lloyd George une absence particulière de respect. Ils n'ont jamais prétendu que leur chef contribuait en quoi que ce fût à la dignité, à la pureté, à l'élégance de la vie publique. Ils excusaient leur préférence pour lui; leurs louanges n'étaient pas absolues; ils ne désiraient pas lui ressembler. Si l'amour est aveugle et la foi ardente, on ne trouvait trace ni d'amour, ni de foi dans leurs éloges. Ils le jugeaient utile et avantageux.

Un fait incontestable reste pourtant : l'Angleterre, démocratiquement organisée, n'a pas trouvé d'autre homme pour guider ses destinées à l'heure la plus importante peut-être de son histoire. Certains hommes auraient fait mieux; beaucoup peut-être auraient fait aussi bien. M. Lloyd George, comme Palmerston au temps de la guerre de Crimée osa et agit. Quand on racontera l'histoire de la grande guerre, son nom devra être rappelé; et comme les siècles auront passé et que les poètes auront travaillé tout à leur aise, une gloire légendaire entourera peut-être sa tête. Mais, dans les écoles d'histoire, les étudiants seront plus prudents. Ils verront d'un coup d'œil que Lloyd George était un politicien de tout premier ordre, souple, alerte, habile à esquiver un coup ou à le porter, qui savait battre ses adversaires, qui savait dominer ou refondre l'esprit de la constitution pour des fins qui n'étaient pas toujours égoïstes. Mais ils considèreront l'homme d'Etat avec plus de défiance. Car le génie du gouvernement dans sa plus haute conception est la poursuite de la justice sans partialité et sans hypocrisie; il demande même pour les tâches les moins élevées un jugement droit sinon en toutes choses, du moins en beaucoup. Mais dans

l'œuvre de M. Lloyd George, nous trouvons trop constamment l'accident où il faudrait le dessein, la mesure impulsive à la place du plan, le désordre au lieu de la prévoyance... Une petite histoire qu'on cite sur lui montre que, comme d'autres adeptes des arts magiques, il ne comprenait pas le sens de la vraie science. Etant à Downing Street, raconte un de ses amis, devant les portraits de Pitt, de Wellington, de Nelson, de Fox, de Burke ,il demanda si aucun de ceux-là avait été un grand homme, quoique Burke fut à son avis le plus grand du groupe. Peut-être, au fond de son cœur, plaçait-il Robin Hood avant tous ceux-là. Robin Hood élevé, pourrions-nous dire, pour la mauvaise administration d'un bois, passeau mauvais gouvernement d'un Empire... Son portrait, tel qu'il apparaît dans le livre de l'histoire, ne soulève pas la même émotion que les portraits de ceux dont il n'était pas assez grand pour percevoir la hauteur. Les hommes ne se tourneront pas vers lui pour trouver l'amour passionné de l'Angleterre qu'on rencontre chez Pitt, l'accomplissement désintéressé et chevaleresque du devoir que les noms de Wellington et de Nelson évoquent immédiatement, la sagesse de Burke, le charme d'une âme généreuse et humaine placée au poste le plus haut que les vices de Fox ne peuvent effacer.

(Algernon Cecil : *Quarterly Review*, Octobre 1922)

### 3. — **La candidature de Lord Grey.**

*Dès le début du mois, la* Nineteenth Century *essayait de ramener l'attention du public vers Lord Grey.*

La situation est paradoxale car, tandis que le pays est las de la politique de son Gouvernement, il ne voit aucun moyen de l'améliorer. M. Lloyd George a déclaré avec humour qu'un politicien vraiment habile est « un oiseau plus rare » qu'un homme d'Etat qui réussit. S'il en est ainsi, il ne doit pas être lui-même d'un intérêt bien extraordinaire pour les ornithologistes. Ses erreurs comme homme d'Etat depuis l'armistice ont étonné le monde. Son habileté de politicien n'a pas encore été universellement admirée. Pour son intérêt personnel, il a paralysé la vie politique normale, le cours normal de la pensée politique, la friction normale de deux idéals politiques antagonistes, qui, d'une manière grossière certes, mais qui nous était enviée par bien d'autres nations, permettait à la « volonté des peuples » de prévaloir. Il a ruiné les deux grands partis de l'Etat et s'est installé lui-même parmi les ruines.

Le vieux système des partis, avec tous ses inconvénients, présentait bien des avantages. Lorsque la politique de A, qui occupait le pouvoir était critiquée par B. de l'opposition, le pays écoutait les argu-

ments de B avec un respect né de la certitude que, si aux élections suivantes ces arguments étaient approuvés, B formerait à tout prix un gouvernement et mettrait sa théorie en pratique. La situation est très différente aujourd'hui. Si M. Lloyd George venait à être battu, on n'est pas sûr du tout que le principal bénéficiaire de sa défaite ne serait pas le Labour Party. La masse du pays ne veut pas du Labour Party. Elle se demande donc comment remplacer M. Lloyd George.

S'il fallait seulement un homme ayant le caractere qui manque au Gouvernement actuel, il ne serait pas difficile à trouver. Lord Grey est un homme de ce genre, joignant les meilleures traditions des hommes d'Etat britanniques à cette connaissance exceptionnelle des affaires étrangères qui est justement nécessaire. Sous sa direction, nous pouvons en être certains, la situation de notre pays à l'égard des Etats-Unis serait réglée, la France obtiendrait les assurances qu'elle réclame, nous réduirions nos dépenses pour les affaires d'Orient à un strict minimum, là où il ne serait pas possible d'abandonner complètement nos projets. Nous appliquerions à nos dépenses cette économie qui seule peut faire revivre notre commerce.

Il serait inutile, cependant, de nier les difficultés qui s'opposent à ce que Lord Grey puisse être considéré comme un premier ministre possible. Actuellement, il n'est même pas le chef d'un parti. Il se contente d'être l'homme le plus compétent et le plus grand caractère dans cette masse désordonnée qui est hostile au gouvernement actuel.

(Cyril Falls : *Nineteenth Century*, Octobre 1922)

### 4. – **Lord Northcliffe.**

*Un grand portrait de Northcliffe, écrit par Mark Sullivan, paraît dans le* World's Work *d'octobre. Nous en extrayons les pages strictement personnelles.*

Northcliffe était essentiellement un homme d'action. L'activité était devenue le souffle de sa vie. Le pouvoir de se reposer, la pensée réfléchie, la patience d'attendre, s'il avait jamais eu ces qualités, lui étaient depuis longtemps interdites. C'était comme s'il eût lancé son cœur en un point d'où il n'aurait jamais pu revenir à ce qui est normal pour un homme ordinaire. C'était comme si, dans ces années de jeunesse où il avait tant lutté pour s'élever de la pauvreté au pouvoir, il avait perdu le gouvernement de la machine et avait dû la laisser toujours à la plus haute pression.

Cet état devait rendre de grands services au jeune homme dans sa montée première. Il ne pouvait avoir de grands inconvénients pour l'homme public que Northcliffe était devenu, tant que la guerre dura.

L'activité incessante, l'excitation fiévreuse de l'émotion populaire pour la guerre, l'agitation pour un effort toujours plus grand et souvent pour un changement après un autre ; le renversement d'un cabinet, la création d'un nouveau premier ministre, puis l'attaque contre l'homme qui, quelques mois avant, avait été son favori, tout cela en temps de guerre donna lieu sans doute à beaucoup de mouvement perdu et à quelques erreurs graves. Mais c'était l'esprit du moment, et la contribution de Northcliffe à la victoire ne peut être décrite que par les termes les plus forts. Cependant, la guerre terminée, lorsque la sagesse tranquille devint plus nécessaire que l'action furieuse, l'influence de Northcliffe devint beaucoup moins utile. Certains peuvent être amenés à dire, si le terme ne paraît pas trop brutal, que Northcliffe dans ses derniers temps a été près de justifier ceux de ces antagonistes qui, dans un pur esprit de combat, l'appelaient un brouillon. Sa nature, le caractère que lui avait donné sa vie fiévreuse étaient tels qu'il ne pouvait être qu'un foyer d'émotion pour un monde qui avait besoin de baume et de guérison tranquille.

Northcliffe était arrivé au point où la pensée froide, ordonnée, délibérée est très rare ; où l'action pour l'action, sans souci de son but ou de ses effets sur le monde, est devenue aussi nécessaire à l'être que la nourriture ou que l'air. Il vivait dans une sorte d'intoxication permanente, dont une activité constante était à la fois le résultat et le stimulant.

Je sentis cela très fortement la dernière fois que je le vis. C'était à Washington, à la première étape de ce voyage autour du monde qui lui prit sa dernière année. Il avait quitté Londres au milieu de sa lutte contre Lloyd George. Son voyage à travers l'Océan et les journées qu'il avait passées à New-York, avant de venir à Washington, avaient été marqués par des coups vifs contre Lloyd George, lancés par sans-fil ou par câblogrammes. Le jour qu'il passa à Washington, je restai assez longtemps avec lui. Plus la visite se prolongeait et plus j'étais tristement frappé par son activité incessante et mal équilibrée. Au milieu de la visite arriva par câble et par le journal local, l'écho de la dernière explosion de sa guerre contre le ministère anglais. L'un des câblogrammes, que lui ou une personne de son entourage avait lancé à Londres pour les besoins de la lutte, semblait insinuer que le Roi avait dit personnellement à Lloyd George : « Cesserez-vous bientôt de tuer mon peuple d'Irlande ?... Lloyd George avait rapidement porté l'affaire devant le Parlement et avait dénoncé la nouvelle comme « une méchanceté criminelle servant des intérêts personnels. » Stratégiquement, Lloyd George avait l'avantage et Lord Northcliffe était dans la position — combien intenable, on le comprend quand on connaît l'agitation de Northcliffe — d'un homme qui avait cité les paroles du Roi. Pour lancer un démenti et pour se justifier auprès de la personne du

Roi, il prit un menu et emprunta un crayon pour envoyer un message au secrétaire privé du Roi et il mit toute la salle en révolution pour trouver les messagers qui emporteraient le plus vite sa lettre.

Il eut ensuite un éclat qui attira l'attention de ceux même qui étaient les plus familiers avec sa fièvre habituelle. Le garçon lui ayant offert une certaine eau minérale, il se mit en colère, disant et répétant : « Je ne veux aucune eau minérale allemande ». Un peu plus tard cette impression se fortifia en moi pendant que je l'accompagnais à travers Washington par une très chaude journée d'août... Il faisait très chaud et il était évident que Northcliffe était fatigué, fatigué à un degré tel que la plupart des voyageurs s raient rentrés dans leur chambre. Northcliffe, au contraire, mettait une insistance plus fiévreuse à voir des gens les uns après les autres. Le dernier homme qu'il demanda à voir fut le sénateur Brandegee du Connecticut, qu'il était curieux de rencontrer à cause de la part qu'il avait prise dans la lutte pour la Société des Nations. Nous le pilotâmes dans les couloirs du Capitole, mais nous ne rencontrâmes pas Brandegee. Nous le rendîmes alors à un nouveau relai d'hôtes, la vieille garde de notre hospitalité.

Comme je retournais chez moi, je me demandais si le produit de cette activité pouvait être la meilleure contribution à apporter au monde dans son état actuel. Cette réflexion m'attristait et j'en venais à de sombres spéculations : vaut-il mieux au cours d'une vie humaine, pendant les courtes années que l'homme passe sur la terre, obtenir le succès de Northcliffe, en perdant tout pouvoir de sérénité, de repos ou de détachement... ou vaut-il mieux rechercher les choses qui composent les meilleures voies de la vie, et arriver plus sûrement à ce que le docteur Eliot appelait un jour « les satisfactions durables de la vie »?

(Mark Sullivan : *World's Work*, Octobre 1922)

### 5. — Les Anglais sur le front de France.

*Souvenirs d'un officier de la 1re division sur les premiers mois de la guerre.*

J'ai déjà dit que notre ligne était mauvaise au point de vue tactique. Cependant, pendant la nuit, les Allemands trop confiants s'y laissèrent prendre. Ils ne semblaient pas se douter que la grosse haie était occupée. Nous nous étions couchés au pied de la haie et nous tirions entre les racines. (Laissez-moi ajouter qu'en l'absence des barbelés la présence d'une grosse haie d'épines donne une grande sensation de sécurité et empêche que la tranchée soit prise immédiatement d'un seul bond.) Lorsque le jour parut en cet inoubliable matin du 31 octobre 1914, il y avait une petite troupe d'Allemands tous couchés dans

une tranchée profonde, mais non défendue, à 200 mètres de la compagnie D de mon régiment et lui faisant face. Nous autres, la compagnie A, nous étions terriblement bombardés et mon trou, profond d'environ 1 mètre 60 et juste assez large pour qu'on pût s'y asseoir, était à moitié plein d'eau, empesté de fumée et de la vapeur de la lyddite. De gros éclats d'obus tombaient sur les bords de mon trou et sortir apparaissait comme un inévitable suicide. Je jetai un rapide regard au dehors : 100 Allemands environ étaient à ma merci. Je dis à mes hommes de ne pas tirer et bondis au dehors pour aller trouver le capitaine Wickham, qui commandait la compagnie des *Scots Guards* à notre gauche, et essayer d'obtenir une mitrailleuse. L'officier mitrailleur des *Scots Guards* s'installa rapidement et l'une de ses mitrailleuses fut placée dans un trou de la haie. Le mitrailleur était à côté de lui, très excité et il envoya une décharge entière dans la tranchée, la hausse à 150 mètres. Le résultat fut magnifique et en même temps dégoûtant. Je pus voir des groupes d'ennemis entiers abattus. Nous arrêtâmes le feu et j'élevai un mouchoir blanc. Aussitôt 60 Allemands environ se jetèrent dans nos lignes, les mains levées et presque fous de peur. Le capitaine Wickham et moi nous les rassemblâmes et nous allions les envoyer vers l'arrière lorsqu'un obus allemand éclata à quelques pieds au-dessus de leurs têtes. Ils se dispersèrent dans tous les sens. Le capitaine Wickham reçut un éclat dans la joue et alla se faire panser. Il revint, quelque temps après, commander sa compagnie, mais je n'eus jamais plus le plaisir de le voir. Je retournai à mon trou et j'y trouvai deux prisonniers obséquieux, qui semblaient trop épouvantés pour bouger. Mais je sus les faire lever. Un Allemand barbu était étendu de l'autre côté de la haie juste en face de mon trou. Vers quatre heures de l'après-midi, je le vis lever la tête. Je pris ma baïonnette et je le piquai. Aussitôt il sauta en l'air et se rendit. C'était un Prussien et il parlait très bien l'anglais. Il me demanda où était notre seconde ligne, où se tenaient nos réserves et ceux qui nous soutenaient. Je lui répondis que je n'avais jamais entendu parler de ça. Il devint furieux, tapa du pied, jurant, au moins je le pense, en allemand, et enfin, montrant ses amis, il dit : « Si seulement ils le savaient ! » Cette dernière remarque confirma ce que j'avais toujours pensé, que nous étions protégés par le fait que les bois, qui se trouvaient derrière nous, étaient remplis d'*imaginaires* réserves.

*Cependant la ligne anglaise est brisée.*

Mon commandant de compagnie vint vers moi et me serra la main en me disant : « Au revoir ! Nous avons fait de notre mieux. Regardez là-bas... » Je regardai vers la droite. La compagnie D avait été écrasée, massacrée jusqu'au dernier homme et les Allemands se glissaient à

travers le bois. Je pus voir mes hommes se retirer lentement sur la colline. Mon commandant de compagnie et les autres officiers subalternes survivants s'élançaient pour rallier des hommes et fermer la brèche. Le sergent-major Walker des *Scots Guards* me fit demander une section pour boucher une brèche dans sa ligne. Il commandait alors, je crois, deux compagnies de *Scots Guards* et il le faisait avec un sang-froid parfait et la plus grande habileté. Je lui envoyai dix hommes en lui faisant dire que moi aussi j'avais une brèche à boucher. Je commençai à avoir des hommes tirés par derrière et ma situation semblait impossible. Mais jusqu'alors, les Allemands ne m'avaient pas fait l'honneur de faire grande attention à moi. Après une demi-heure environ, le bruit le plus agréable du monde arriva à mes oreilles, un hourrah anglais dans le bois qui était derrière moi. Aussitôt des groupes d'Allemands coururent de nouveau hors des bois. Les survivants de ma compagnie et les *Scots Guards* s'arrêtèrent et firent grand carnage des Allemands en retraite. Pendant ce temps, la tranchée de la compagnie D avait été réoccupée, si bien qu'une faible partie des Allemands put seule regagner les lignes ennemies. Le hourrah pourrait bien avoir été poussé par les Worcesters, mais je n'en suis pas sûr. Cette nuit, la ligne fut reculée de 600 mètres et, après une journée de continuelle bataille, nous passâmes la nuit entière à bêcher.

(H. M. B. Salmon : *Nineteenth Century*, octobre 1922)

## IV. — ALLEMAGNE

### La région du Rhin.

*M. Concettro Pettinato, correspondant de la* Stampa, *continue à envoyer à son journal de longues correspondances sur l'Allemagne et sur nous. La* Stampa *n'a jamais été un journal de tendances extrêmement francophiles. M. Pettinato a peu d'indulgence pour nous. Il peut être utile cependant de connaître les sentiments de certains étrangers passant dans la vallée du Rhin. M. Pettinato qui tantôt veut se hausser jusqu'à l'impartialité absolue, jusqu'à la raison, et tantôt se laisse entraîner par de singulières sentimentalités romantiques, présente un cas psychologique fort curieux.*

Wiesbaden aurait tort de se plaindre. Ses hôtelleries n'ont jamais eu tant de clientes à écorcher et la *Langgasse*, la *Kirchgasse*, la *Wilhelmstrasse* ne s'étaient jamais tant amusées entre quatre et six, à l'heure de la promenade. Quelque temps avant la nuit, la relève de la garde sur

la place du Palais vaut une soirée au théâtre. Les musettes arabes sonnent à perdre haleine, comme une grosse cornemuse monotone, au milieu d'un fracas lugubre de grosse caisse qu'on entend du Kursaal. Les gens accourent presque comme à un appel de foire. Et c'est si bizarre cette soudaine vision d'Orient au cœur de la frivole station balnéaire de l'Europe centrale, cette marche guerrière, à travers la *Markstrasse*, de douze fils du désert derrière une fanfare musulmane et un croissant oscillant au haut d'une boule d'or, ornée de queues de cheval, ressemblant plutôt à une enseigne de barbier qu'à une enseigne de régiment... que les rares Allemands, restés Allemands dans ce caravansérail de Wiesbaden, oublient d'en souffrir pour ne penser qu'à s'en étonner en attendant de pouvoir en rire.

Bonn, la tranquille et pensive Bonn a ses distractions, si elle veut. Il y a l'Université où les étudiants peuvent étudier, s'ils n'ont pas envie de s'amuser en jouant aux cartes ou en courtisant les jeunes filles sur les vertes pelouses du parc, qui entoure le jaune palais XVIII^e siècle des électeurs de Cologne. Et, si cela ne suffit pas, il y a la maison de Beethoven qui offre tant de sujets au rêve, le petit tableau de la Vierge sur l'escalier de bois tournant à la rampe fleurie de fer forgé, l'orgue de l'église des Minorités sur lequel, à onze ans, le futur auteur des *Symphonies* apprenait la musique des mains ossues de Frère Willibald Koch, le piano forte à queue sur le clavier duquel, au temps de Victor Hugo, on permettait encore aux visiteurs de poser un doigt... le violon d'Amati, le violoncelle de Guarneri, le chandelier au petit amour, les lunettes et leur étui, les cornets acoustiques, le portrait de Thérèse de Brunswick et, bien entendu, le masque de Beethoven.

Les villes peuvent se défendre du cauchemar; les villages, le Rhin ne le peuvent pas.

Sur le Rhin on n'a pas le courage de parler, comme entre désœuvrés au café, des pactes miraculeux Stinnes-Lubersac, qui dupent les sots et les laissent déçus. Sur le Rhin, le cerveau des Allemands devient sombre et nuageux, comme un ciel d'hiver, et le cauchemar déferle continu et monotone comme l'onde sur la proue.

La rive droite est plus amère, plus sombre que la gauche. C'est d'ici que l'on vient contempler, au delà de la barrière liquide, les tentes de l'ennemi encore une fois campé sur le sol de la patrie, comme César, comme Charlemagne, comme Turenne, comme Napoléon. D'ici, les jours de soleil, on aperçoit, en tendant bien les yeux, le drapeau tricolore flotter au-dessus des toits pointus de Bonn.

Depuis trois ans, les étudiants de l'Allemagne entière défilent tour à tour, en silence, le long de ces rues pour voir flotter ce morceau d'étoffe, tandis que dans les casernes les trompettes retentissent comme un appel lointain de coqs. C'est pour s'en souvenir. Et que voudriez-vous chanter ici devant un verre de bière ou même devant une coupe

de Hoch Leimer ? Le plus illustre et le plus généreux des vins... a désormais un goût de poison et de sang, et la joie la plus grande de celui qui a bu est de briser aussitôt son verre sur la terre profanée. Les *vandervögeln*, d'un autre côté, boivent de l'eau, l'eau du fleuve ; et au creux de leurs mains, le romantisme de leurs ancêtres reparaît, bardé du fer des serments qu'enseignait, il y a cent ans, F. L. Jahn.

C'est tout au plus s'ils chanteraient, s'ils le pouvaient, la *Wacht am Rhein* ou le *Rhin* de Becker ou les vers ardents de Schiller :

*Allons, compagnons, à cheval, à cheval !*

et la prière de Wustmann que leur suggèrent les textes de chansons populaires publiés par les Unions évangéliques :

*Nous t'invoquons, Seigneur*
*Dans l'heure dure.....*

Mais comme, ces chansons, on ne peut les chanter, on renonce à chanter. On fume simplement, le sac déposé aux pieds,... l'œil errant au loin vers la cime du Godesberg...

Le couchant n'est plus qu'une barre de pourpre, tranchante comme une épée suspendue dans le ciel là-bas vers la France. Derrière, à la lisière du bois, les squelettes géométriques des maisons d'Unkel semblent des chiffres romains...

Sous les treilles des auberges sans lanternes, il est déjà nuit. Les hôtes sont assis pensifs devant les portes, et ils envient peut-être le destin singulier de ce moine de Heisterbach qui, un jour, méditant sur un passage de Saint Paul, là-haut dans la forêt de Sept-Montagnes, perdit la notion du temps. Lorsqu'il eut fini de méditer, il entendit de nouveau le chant des oiseaux, il redescendit vers son couvent et découvrit que les moines et le prieur n'étaient plus les mêmes car trois cents ans avaient passé...

Si trois cents ans pouvaient passer !

(Concetto Pettinato : *Stampa*, 11 octobre 1922)

## V. — ITALIE

### 1. — Le centenaire de la mort de Canova.

*L'Italie célèbre le centenaire du grand sculpteur favori de Napoléon. Voici un fragment important de l'article de M. Ugo Ojetti.*

Le premier mérite de Canova, fils et petit-fils d'ouvriers sculpteurs, fut de se remettre à apprendre son propre métier, de raffiner sur le

marbre sa technique avec un effort et une étude sans repos et, acceptant de la mode la pureté et la simplicité grecque, où il trouvait comme un reflet de la loyauté et de la placidité de son âme, de rendre sincèrement dans ses sculptures les sentiments qui lui étaient chers ainsi qu'aux hommes de son temps. Qu'étudiait-il dans les sculptures antiques ? D'Este, qui a vécu à côté de lui pendant plus de quarante ans, nous l'explique : quels ciseaux les Anciens employaient pour arriver au prodige de faire de la chair avec du marbre. Que dit-il lorsque sur l'invitation du gouvernement anglais, il se rendit à Londres pour examiner de près les marbres du Parthénon ? « Les œuvres de Phidias sont de la vraie chair comme le Mercure du Belvédère, le Torse, le Cupidon, la Vénus, parce que les hommes ont été composés de chair flexible et non de bronze ». Cela est bien différent des théories de Winckelmann, de Lessing et de Mengs, de l'Académie néo-classique, de la sculpture métaphysique.

Cet amour pour le vrai, qui d'ailleurs est au fond de tous nos grands artistes, même les plus amoureux d'antique et d'idéal : Arnolfo del Cambio ou Michel-Ange, Jacopo della Quercia ou Donatello, cet amour que Canova avait apporté intact au XVIII^e^ siècle et à Venise dans la plénitude de l'apparat papal et impérial de Rome, et la parfaite connaissance de tous les secrets pouvoirs du marteau et du ciseau sur le marbre, voilà ce qui le distingue des néo-classiques d'Allemagne et de France, plus philosophes et géomètress qu'artistes, ce qui le place si loin, au-dessus de ses froids et solennels disciples romains.

Cette vérité n'est pas le calque de la réalité. C'est le vrai choisi, purifié, cadencé, ordonné par un style, le vrai comme on doit l'entendre quand on parle d'art.

La preuve de cet amour est encore plus visible dans les portraits que Canova a sculptés, portant encore en eux son interprétation de noblesse et de tranquillité, sa volonté de ne donner aux générations futures que « la vue de la beauté et le souvenir de la vertu ». On peut le remarquer quand on compare aux marbres définitifs les premiers plâtres conservés dans la gymnothèque de Tossagno : les bustes de Bonaparte, de Marie-Louise, d'Elisa Baciocchi, de la princesse de Canino, de Murat et même la divine Pauline de la villa Borghèse et la statue assise de la mère de Napoléon.

Tant de pratique et de savoir l'aidèrent certainement quand il se lança dans l'héroïque et dans le colossal, quand il sculpta Hercule et Lycas, Thésée et le Centaure. Mais là encore, pour être grand, pour durer, il dut être inspiré par un sentiment profond : l'admiration ou plutôt la gratitude pour Napoléon, malgré Campoformio et les rapines d'art exercées dans toute l'Italie, et ainsi, du vivant même de Napoléon, il sut nous donner la pure et majestueuse image de son mythe qui est aujourd'hui en bronze dans la cour de la Brera ; la sincère foi de catho-

lique quand il éleva aux Saints Apôtres la statue assise de Clément XIV, et à Saint Pierre la statue agenouillée de Clément XIII qui est peut-être le chef-d'œuvre de la scultpure moderne monumentale en Italie.

Seul grand sculpteur italien, à Rome seul grand artiste, Napoléon qui rêvait de renouveler dans l'*Urbs* les gloires d'Auguste et de Léon X le protégea, l'adula, le favorisa, lui donna tout ce qu'il demandait. Il ne demandait pas pour lui, mais pour les arts, pour les fouilles, pour les écoles d'art de Rome. Devant cette confiance du maître de l'Europe, les papes, les rois, les princes rivalisèrent pour l'honorer et pour l'accaparer; particulièrement les ennemis de Bonaparte : François 1er d'Autriche, le Pape, Murat. Ainsi Canova put arriverà cette autorité, même à cette puissance qui lui fit obtenir en 1815, par son seul mérite, presque toutes les œuvres d'art qui nous avaient été ravies par la France. Le cardinal Consalvi commenta ainsi sa victoire : « Et tous ces... niais (le cardinal employait un terme beaucoup plus énergique) me condamnaient parce que j'avais envoyé Canova. Dans ces affaires, le nom de Canova vaut bien plus que nous tous réunis ».

Antonio Canova mourut sereinement, comme tous ceux qui ont beaucoup travaillé et qui n'ont cru sur la terre qu'à leur infatigable travail. Ses dernières paroles furent des paroles de bonté. Il savait qu'il allait mourir. Ses amis se pressaient autour de lui, lui offrant des médicaments. Il leur dit avec un doux sourire : « Donnez donc, ainsi j'aurai le plaisir de rester plus longtemps avec vous ».

(Ugo Ojetti : *Corriere della Sera*, 1er octobre 1922)

### 2. — Les apports de D'Annunzio à l'esprit italien

*En octobre, la tragédie de D'Annunzio,* Fedra, *a été représentée sur le Palatin. A cette occasion, M. Adriano Tilgher a essayé de dégager l'originalité intellectuelle du poète.*

Le sentiment que D'Annunzio a eu de la vie,— élan ivre qui, de moment en moment, s'enflamme toujours plus et monte et se dépasse et touche et goûte la plus grande plénitude en passant à travers l'auto-destruction, impulsion panique, héroïque, énergique, qui ne vit jamais aussi intensément, aussi pleinement que quand elle meurt à elle-même,— ce sentiment, même s'il est coloré de dilettantisme et sensualisé par le tempérament de D'Annunzio, est le sentiment même de la vie qu'ont eu, chacun à sa façon, les grands poètes du XIXe siècle en qui l'âme la plus profonde de la civilisation moderne s'est exprimée.

En Italie, D'Annunzio fut le premier à sentir la vie de cette façon; il fut le premier qui célébra avec enthousiasme les prodiges mécaniques

de la civilisation moderne, la « férocité occulte », la vie « vorace », l'« horrible gloire » des villes terribles, le premier qui exalta les héros de la volonté de Puissance, les nouveaux fils d'Ulysse lancés à la conquête du monde. Le premier parmi nous il chanta la divine ivresse de l'illimité :

*« Et quelle joie*
*le parut plus forte ? — La joie*
*d'abattre la borne dressée ».*

Le premier parmi nous, il vit l'essence de l'âme moderne dans le renversement de toutes les bornes dressées par la nature et par l'histoire... Et c'est ce qui, pour nous autres Italiens, fait l'extraordinaire importance historique de son œuvre. D'abord D'Annunzio — et peut-être en dilettante, en la colorant sensuellement — a introduit dans la littérature italienne qui somnolait sur des états d'âme déjà dépassés depuis longtemps par l'Europe, le sentiment moderne activiste, énergique, dynamique, dionysiaque de la vie ; le premier, il a mis l'Italie au courant de l'état d'âme nouveau de l'Europe occidentale, et c'est la véritable raison pour laquelle, depuis Leopardi, il a été le premier artiste italien, en qui l'Europe s'est retrouvée et reconnue, car il était le premier qui parlait à l'Europe un langage européen tandis que les autres avaient parlé ou parlaient un langage soit strictement national (Carducci) soit provincial (Verga) qui ne pouvait trouver de résonance vaste et profonde hors de notre pays.

L'éthique moderne qui met la vertu et le bonheur dans l'acte de vivre, qui conçoit la vie comme un acte éternel de dépassement de soi-même, qui fait de la vie un mourir éternel pour renaître plus haut et plus loin et pour revivre une vie plus pleine, plus intense, plus dévoratrice, cette éthique qui est la vraie religion des temps modernes, la religion laïque de l'action, a été — sans doute sous une forme individualiste et aristocratique — l'éthique de Gabriele D'Annunzio. Et il en a été chez nous le premier et le plus grand maître...

Faites que ce à quoi l'individu meurt et ce en quoi il revit et renaît soit la nation et vous aurez la religion de la patrie qui est la forme qu'a prise actuellement la religion de l'action. Dans la religion de la patrie l'individualisme dannunzien est annulé, mais la conception de la vie, comme mourir éternel à soi pour renaître plus haut et plus loin, est sauvée dans son rythme essentiel. Et comme ce rythme de mourir à soi pour renaître en quelque chose de plus haut que soi est le même qui est au fond de l'éthique chrétienne telle que la créa Saint Paul, Gabriele D'Annunzio peut, en amateur expert de sensations, coqueter même avec le christianisme sans pour cela manquer à la loi profonde et essentielle de sa nature.

Comme tous les grands poètes du XIX^e^ et du XX^e^ siècle, Gabriele

D'Annunzio a été un grand lanceur de valeurs morales et vitales (quel que soit le jugement qu'on doive porter sur l'éthique dont il s'est fait le héraut), héroïque à la manière de Carlyle, comme prophète aussi bien que comme poète, maître même de l'exemple (et quel exemple?) de vie et d'action pour ses contemporains, auxquels il chanta avec tant d'élan son verbe qu'ils en firent la chair de leur chair et le sang de leur sang.

*Et l'ardeur était si grande.*
*que le songe égala l'acte.*

(Adriano Tilgher : *Mondo*, 11 octobre 1922)

### 3. — La condamnation de Galilée

*On vient de réimprimer les œuvres complètes de Galilée en une édition définitive. A cette occasion, M. Thomas Okey, professeur de littérature italienne à Cambridge rappelle, dans un article de* Discovery, *les principales circonstances du procès de Galilée.*

On lui assigna d'abord comme lieu d'incarcération le palais et les beaux jardins de l'ambassadeur de Toscane (aujourd'hui la villa Médicis) sur le Pincio, où il fut entouré de l'affection de l'ambassadeur et de sa femme, qui le traitèrent comme leur propre fils. Il fut ensuite interné dans le palais archiépiscopal de Sienne. Là encore, il fut traité avec *inesplicabili eccessi di cortesia* par l'archevêque qui était son ami. Il jouit de sa *gentilissima conversazione* avec grand repos et satisfaction. Las de Sienne après cinq mois de séjour, il fut autorisé à retourner dans sa villa des environs de Florence où il respirait l'air salubre de son pays natal, bien qu'il n'eût pas le droit de descendre dans la ville. Ceci pour le tenir à l'écart de la cour grand-ducale. Mais s'il ne pouvait pas aller chez le Grand-Duc, le Grand-Duc put venir chez lui, et ils s'entretinrent pendant deux heures avec une grande douceur. Galilée ne souffrit pas dans les deux choses qu'on estime par dessus tout en ce monde : la santé et la réputation. Aussi les injustices, que l'envie et la méchanceté avaient ourdies contre lui, ne le troublèrent pas, ne pouvaient pas le troubler.

Bien plus, au couvent de San Martino in Arcetri, le vieux Galilée était en rapports avec ses deux filles par une femme, professeur de Padoue, à qui le pape avait permis de prendre le voile. Sœur Marie-Céleste, l'aînée et la plus aimée, *donna di esquisito ingegno*, qui idolâtrait son père, eut une grande influence dans la vie de Galilée et sa mort prématurée le plongea dans une douleur profonde. Douce Sœur Marie Céleste ! Ses lettres tendres et gracieuses ont pris place dans les annales

de la littérature italienne. C'est elle qui s'était chargée d'accomplir la pénitence imposée à son père et de réciter les sept psaumes de la pénitence une fois par semaine. Dans toute la correspondance on ne trouve pas un mot faisant allusion à la torture et le fac-simile des signatures de Galilée au bas des dépositions ne laisse voir aucune variation.

(*Discovery*, septembre 1922)

### 4. — Le mythe de Prométhée

*La* Stampa *publie un curieux article de M. Tilgher montrant combien les modernes ont déformé certaines figures classiques, celles notamment d'Ulysse et de Prométhée.*

Il me semble hors de doute qu'Eschyle était bien loin de célébrer en Prométhée le héros de la pensée libre en lutte contre les tyrans du ciel. Dans son récit, Prométhée a aidé Zeus à gagner contre Kronos et les Titans la bataille qui décida de la maîtrise du monde et il a enseigné aux hommes la façon d'honorer les dieux. Cloué au rocher du Caucase, en possession d'un secret terrible qui, ignoré de Zeus, doit provoquer sa chute, il ne se tait pas, mais il se vante sans cesse de la possession de ce secret qu'il ne révèlera que lorsque Zeus l'aura délivré de ses chaînes. En fait, après une longue suite d'années qu'il passe dans les plus horribles tourments, il se décide, sur une promesse de délivrance, à livrer son secret à Zeus et il se fait ainsi l'allié et le complice du tyran abhorré. Il est évident que si Prométhée avait voulu vraiment renverser Zeus de son trône céleste, il lui suffisait de se taire et d'attendre que de l'union de Zeus et de Thétis naquît un fils plus puissant que son père et qui, en possession d'une arme plus formidable que la foudre, aurait renversé Zeus du trône, comme Zeus avait déjà renversé Kronos.

Aux yeux d'Eschyle, Prométhée est puni pour s'être opposé à la destruction de la race humaine méditée par Zeus, qui rêvait de la remplacer par une race nouvelle et supérieure, et pour lui avoir donné avec le feu les premiers éléments de la civilisation. Ainsi, si l'humanité nouvelle et supérieure, désirée par Zeus, ne vient pas à la lumière, c'est la faute de Prométhée. Indigné contre le Titan qui a volé le feu, Zeus ne rejette pas l'homme dans les ténèbres de la vie bestiale, il ne lui enlève pas les dons de Prométhée, mais ceux-ci se convertissent pour lui en source de larmes amères, car de la découverte du feu naît l'art de forger des armes et à l'âge d'argent succèdent les hommes et les menaces terribles de l'âge de bronze. Pourtant, il est évident qu'Eschyle admire quelque chose en Prométhée. Qu'est-ce donc?... Ce

n'est pas le rebelle à Zeus, puisque ce rebelle doit finir par se rendre à discrétion, pour se faire le soutien de celui qu'il devait renverser du trône. C'est le patient qui, même dans les erreurs d'un orgueil effréné et d'une science qui se démontre vaine, supporte sans un mouvement les tourments les plus cruels. Ce qu'il condamne en lui, ce n'est pas la civilisation humaine mais plutôt la prétention de cette civilisation qui veut s'affranchir de la tutelle des dieux et agir elle-même; et c'est donc ce que, nous autres modernes, nous admirons le plus en Prométhée. La Trilogie d'Eschyle se terminait probablement par la soumission totale de Prométhée à Zeus, par la subordination de la civilisation humaine aux règles de la religion traditionnelle, par la réconciliation du nouveau et de l'antique, de Dieu et de l'homme, par la défaite du Titanisme, de l'esprit laïque de révolte contre le clergé...

(Adriano Tilgher : *Stampa*, 14 octobre 1922)

## VI. — ROUMANIE.

### Un voyage en Bessarabie.

Quel voyage ! Ce fut d'abord le nord avec ses collines aux bois profonds, ses riantes vallées plantées de vignes, ses belles forteresses du XV^e^ siècle, Soroca et Hotin, jadis forteresses avancées des Polonais ou des Turcs sur le Dniester, maintenant poste de guet de la Roumanie contre la sinistre menace du bolchevisme; ses charmants villages si essentiellement roumains, avec leurs maisons naïvement sculptées, leurs paysans si gracieux dans leurs beaux costumes, si agréables à regarder après la triste livrée de l'Europe occidentale que les gens des villes ont malheureusement adoptée.

Du centre au sud de la Bessarabie, se déroule le steppe aux merveilleuses dégradations de couleurs et de lignes. Il y a un charme particulier dans ce steppe qui, vu à une certaine distance, est une succession de vagues de terre comme l'océan est composé de vagues d'eau. Les champs de blé, dorés sous la lumière du soleil, forment une mer infinie de clarté, brisée çà et là par le vert éclatant d'un champ de lin. Au-dessus, les grandes ombres des nuages, glissant à la surface des pâturages veloutés qui succèdent aux champs de blé, donnent un paysage de fraîches couleurs de nature jaillies d'une inépuisable palette. C'est ici la fameuse « terre noire » qui, lorsqu'elle sera mieux cultivée, fera de la Bessarabie le grenier le plus riche de l'Europe.

L'impression la plus puissante, donnée au voyageur par ces steppes

est la grande solitude de ce plateau sans arbres qui descend gracieusement et régulièrement jusqu'au niveau de la mer Noire. De rares cabanes de paysans en coupent la monotonie ; les villages se cachent dans les plis du terrain et, lorsque la route suit la courbe naturelle du pays, l'impression d'isolement et de solitude est absolue. Le charme du steppe n'est pas facile à expliquer. Mais à ceux qui l'ont ressenti, toutes les autres beautés naturelles, sauf celles de l'océan infini, paraissent banales. Son étendue, sa toujours changeante monotonie, la perpétuelle alternance de la couleur et de l'ombre à sa surface sont pleines de fascination.....

De Bender, petite ville du Dniester, gardant les ruines d'une vieille forteresse bâtie jadis aux jours des Turcs, on regarde à travers la rivière vers la Russie. Les bolcheviks ont fait de tristes ravages en Bessarabie, lorsqu'après la paix de Brest-Litovsk, les soldats russes démoralisés pillèrent la province, incendiant, dévastant les propriétés et les vignes, brûlant les forêts, brisant tout l'outillage agricole et mettant à mort les propriétaires terriens qui résistaient. Si l'on regarde vers la Russie à travers ces plaines paisibles que traverse le Dniester, aussi loin que le regard peut aller, il est difficile de comprendre quelle menace réelle et perpétuelle la sinistre puisssance du bolchevisme fait peser sur la Roumanie. Le Dniester est la seule barrière qui sépare les deux Etats, et la Roumanie, qu'elle le veuille ou non, doit sans cesse entretenir une armée... Une armée de soldats paysans qui ne désirent pas autre chose que retourner à leurs foyers et à leurs champs.

Lorsqu'on visite le centre et le sud de la Bessarabie, on remarque avec intérêt la division des nationalités dans les différentes régions du pays. Autour de Bolgrad, la petite ville qui est le centre du steppe, on ne voit pas de Roumains, mais des Russes, des Ukrainiens, des Albanais, des Bulgares, des Allemands, des Turcs, des Grecs et une étrange race, les Gagaoutzi (Turco-Bulgares), qui se sont établis très nombreux en Bessarabie. La politique de la Russie était de favoriser ces établissements de colons, de leur donner des terres et des privilèges religieux et civils aux dépens de la population roumaine qui était rejetée progressivement vers les frontières du royaume de Roumanie.. Ceci explique pourquoi, tandis que la population du nord, du sud et de l'ouest est absolument soumise, (sauf dans les villes où l'on trouve d'ex-fonctionnaires russes et des commerçants juifs) celle de l'est est très mêlée. Le voyageur qui voudrait engager la conversation avec chaque passant dans sa propre langue devrait être un bon linguiste.....

La Bessarabie doit avoir un grand avenir. Ses ressources naturelles, le sol riche, les excellents pâturages, les rivières peuplées de poissons qui ont la plus grande valeur commerciale, lui donneront sous un gouvernement éclairé, une place très importante dans le Royaume de Roumanie. Je n'ai jamais goûté de fruits plus merveilleux que ceux qui

poussent dans ses vergers et dans ses vignes, je n'ai jamais vu de blés plus riches que ceux de sa terre noire et les systèmes modernes d'agriculture y sont encore à leurs premiers essais. Le paysan soulève un pied de terre avec sa charrue primitive et une moisson magnifique paraît. Mais au-dessous, là où sa charrue grossière ne peut atteindre, dort un sol vierge, plein de richesse.

Les Bessarabiens ont eux-mêmes la plus grande confiance en l'avenir de leur province, mais d'abord la menace de la Russie bolcheviste doit disparaître. Tant qu'elle n'aura pas une frontière vraiment stable, la Bessarabie ne pourra se développer largement et arriver à une prospérité durable. Cette province a si grandement souffert, naguère, des incursions bolchevistes, qu'elle n'a qu'une très faible sympathie pour le système communiste, malgré tous les efforts de propagande et bien que les bolcheviks groupent dans leur parti tous les mécontents, les Juifs et les Bulgares notamment, ce qui s'explique mal puisqu'ils ont tous les droits civils et religieux. Les propriétaires terriens de Bessarabie, élevés pour la plus grande partie à Moscou ou à Pétrograd et attirés par les honneurs et par les traditions des capitales russes, indisposés par le projet de réforme agraire présenté par le gouvernement roumain au moment où il s'emparait de la province, furent hostiles pendant longtemps au nouveau régime. Ils ont compris peu à peu cependant que la Roumanie représentait l'ordre et la stabilité aussi bien que la protection contre les forces d'anarchie de l'autre rive du Dniester. Aujourd'hui ce sont de loyaux serviteurs. D'autre part, l'indemnité très large qu'ils ont reçue du Gouvernement pour les terres expropriées leur enlève le droit de se plaindre. La distribution de la terre au paysan qui, dans le passé, a tant souffert de l'absentéisme du propriétaire, qui dépensait ses revenus à Londres ou à Paris, avance lentement, mais sûrement. Le paysan travaillera la terre pour son propre compte. Il en résultera une grande augmentation de la production agricole.

Près de Chisinau, le Gouvernement entretient une magnifique école de viticulture et une ferme d'expériences où plus de 500 variétés de plants sont étudiées. On étudie aussi les maladies de la vigne et des céréales; on enseigne le traitement contraire au phylloxera. On se tient au courant de toutes les méthodes scientifiques de fermentation et de coupage. On enseigne aux paysans chaque branche de la vie agricole. Les directeurs espèrent que leur travail actuel, si difficile, portera beaucoup de fruits dans l'avenir et que les viticulteurs de Bessarabie deviendront bientôt aussi fameux que ceux de Tokay ou de Champagne.

C'est avec une tristesse réelle que le voyageur dit adieu à la Bessarabie. Des milliers de petites images se pressent dans l'esprit : l'air frais et salé des grands bois, les rouges crépuscules sur le Danube bordé de saules, les chariots à grain, pleins de blé et de maïs doré, descen-

dant vers les ports en une procession sans fin, les collines et les vallées boisées du Nord, les dunes et les flots limpides de la Mer Noire, l'horizon infini des steppes, solitaire et grandiose; et surtout l'accueil si chaleureux qui attend le voyageur après une longue journée dans une de ces petites villes qui pratiquent l'hospitalité bessarabienne, patriarcale dans sa belle simplicité.

(F. C. Davies : *Contemporary Review*, octobre 1922)

## VII. — TURQUIE

### La victoire de Kemal Pacha.

*Dans la* Contemporary Review, *M. Arnold J. Toynbee tire les conséquences de la victoire des Turcs en Anatolie. Il étudie successivement les trois questions qui se présentent : Anatolie, Thrace, Détroits. Pour l'Anatolie, M. Toynbee estime que les Turcs doivent y être maîtres souverains et qu'on ne saurait accorder aux populations chrétiennes qu'un statut analogue à ceux des minorités vivant sur le territoire de nations occidentales.*

La question de Thrace n'est pas aussi simple. Les divers éléments de la population se balançaient à l'origine, mais ils ont été modifiés si souvent au cours des dix dernières années par les expulsions et les contre-expulsions que le principe de l'auto-décision ne peut reposer sur aucun titre très clair. Les considérations géographiques sont au moins aussi importantes. Et s'il faut souhaiter que la Turquie possède pour sa capitale Constantinople un arrière-pays plus étendu que celui qui avait été prévu par le traité de Sèvres, il faut souhaiter aussi, dans son intérêt et dans celui de ses voisins, que ses frontières ne s'étendent pas assez loin vers l'Ouest pour la mêler de nouveau à la politique de l'Europe sud-orientale. On peut penser que la meilleure frontière est celle qui avait été proposée en mars dernier à la Conférence des ministres des affaires étrangères. Mais à quoi bon regretter le passé...? En ce temps déjà, lorsque les Grecs étaient encore à Afioum Kara Hissar et à Echi-Chéir, les Turcs réclamaient le retour de la Thrace orientale et un plébiscite en Thrace occidentale conformément à leur Pacte nationale. Après leur victoire écrasante sur la nation à qui les Puissances occidentales avaient attribué la Thrace, il ne faut pas penser qu'ils rabattront rien de leurs prétentions. L'armée turque est maîtresse du terrain, les contingents militaires alliés actuellement sur les Détroits

sont absolument insuffisants, la France et l'Italie soutiennent les prétentions des Turcs en Europe aussi bien qu'en Asie, le Gouvernement anglais ne peut entrer en guerre pour réparer ses erreurs. Nous pouvons donc prophétiser que le Pacte national servira de base au règlement de la question de Thrace.

Est-ce compatible avec la stabilité politique de l'Europe sud-orientale ? C'est encore une question de géographie. Au point de vue économique et peut-être politique, une union est nécessaire entre la Petite Entente actuelle et la Hongrie, la Grèce et la Bulgarie. La Turquie n'y entrera pas. Le problème est donc d'obtenir de la Turquie une frontière qui n'empêche pas l'accès de ce bloc de puissances (c'est-à-dire en particulier de la Bulgarie et, à travers elle, de la Roumanie) à la mer Egée. En d'autres termes, le retour de la Thrace à la Turquie ne doit pas interdire à la Bulgarie et à ses alliés éventuels l'usage du chemin de fer qui suit la rive gauche de la Maritza jusqu'au port de Dédé-Agach. La solution est de limiter la Turquie d'Europe à la frontière tracée d'un accord mutuel par la Turquie et la Bulgarie en 1915 et maintenue jusqu'au jour où les Alliés la renversèrent pour établir leur paix. Cette ligne suit le cours de la Maritza tout en laissant Andrinople aux Turcs et le chemin de fer en dehors. En rétablissant cette frontière, il ne serait pas nécessaire de rendre la Thrace occidentale à la Bulgarie. L'élément bulgare, probablement supérieur en nombre à l'élément grec, est largement dépassé par l'élément musulman. Dédé-Agach et la Thrace occidentale pourraient être autonomes comme la cité et le territoire de Dantzig sous un Haut-Commissaire nommé par la Société des Nations. Pendant la période qui suivit l'armistice, une sorte d'autonomie fut établie dans cette province sous le contrôle des Français et donna les meilleurs résultats. La majorité de la population protesta quand ce régime prit fin par l'occupation grecque. Cette solution aurait l'avantage de supprimer toutes les frontières entre la Grèce et la Turquie et d'assurer à la Bulgarie l'accès à la mer Egée. De toute façon, la Bulgarie ne doit pas être ignorée lors du règlement de la question de Thrace. Il est hors de doute que les puissances de la Petite Entente ont le droit de participer à une conférence où seront examinés des problèmes aussi importants pour l'avenir de l'Europe sud-orientale, mais, si elles sont admises, à plus forte raison la Bulgarie doit-elle être entendue. Quand les Puissances occidentales firent signer à la Bulgarie le traité de Neuilly, elles passèrent avec elle une convention séparée d'après laquelle, malgré la cessation de toute souveraineté bulgare sur la côte de la mer Egée, l'accès commercial de la Bulgarie à un port de la mer Egée était garanti. Cette promesse solennelle n'a jamais été remplie. Il est temps de tenir notre parole.

La troisième question, celle des Détroits, est d'une importance internationale bien plus grande que les autres, mais nous ne devons pas nous

dissimuler que nous avons perdu l'occasion de la régler très favorablement. La liberté absolue des Détroits peut-elle être garantie ? Notre gouvernement a perdu l'initiative. La réponse dépend en partie d'Angora, en partie de la France. Les Français, aussi bien que les Turcs, détestent le régime actuel qui n'est pas en fait « la liberté », mais un contrôle naval exercé par trois Puissances dont les représentants par leurs lentes méthodes d'inquisition, empêchent plutôt qu'ils ne le facilitent, le passage des voyageurs et des marchandises. Tous les voyageurs haïssent ce système (si vous demandez pourquoi, allez-y voir vous-même) ; les Turcs le haïssent parce qu'il détruit leur souveraineté sur leur capitale ; les Français le haïssent parce que la sanction navale qui assure le contrôle donne à la Grande-Bretagne une supériorité proportionnée à sa plus grande puissance navale. Ce régime, qui a été toujours déclaré temporaire, touche à sa fin. La proposition de Fethi-Bey en vue de la neutralisation et du désarmement complet des Détroits est-elle politiquement réalisable ? Du côté français, cette proposition ne rencontre aucune des objections soulevées par le régime actuel. Et si nous pouvons forcer notre gouvernement à mettre son orgueil puéril dans sa poche et à demander ce mois-ci ce qu'il a rejeté le mois dernier, on peut raisonnablement penser que nous obtiendrons l'appui des Français. Le reste dépend des Turcs, Si leurs demandes territoriales sont acceptées, seront-ils raisonnables au sujet des Détroits comme avant leurs succès ? C'est là demander beaucoup à la nature humaine, surtout à des êtres humains ayant le pouvoir et une responsabilité politique. Nous devons espérer simplement que les hommes d'Etat d'Angora montreront plus de sagesse politique que nous n'en attendrions du gouvernement anglais actuel dans une circonstance analogue.

Mais ces trois questions concrètes de l'Anatolie, de la Thrace et des Détroits ne sont pas l'aspect le plus important du triomphe du nationalisme turc. Cet événement a une importance historique, parce que c'est un autre clou planté dans le cercueil de la domination occidentale sur les autres nations du monde contemporain, domination qui emplit encore nos imaginations mais qui pourrait bien être destinée à disparaître rapidement. Et puisqu'en définitive, toute supériorité vraie est une supériorité morale, le triomphe des Turcs sera d'autant plus grand qu'ils se montreront plus modérés en recueillant ses fruits.

(*Contemporary Review*, octobre 1922)

## VIII. — GRÈCE

### L'exode des populations d'Asie (D'Athènes).

Combien sont-ils ? Six cent mille, jusqu'ici, mais chaque jour, des endroits les plus imprévus, des îles les plus lointaines arrivent les appels de gens qui demandent des secours, des vivres, des bateaux. Salonique, Patras, Athènes regorgent de fuyards et déjà des troupes innombrables quittent Constantinople, Gallipoli, se mettent en route vers la Thrace pour arriver ici, grossir de nouveaux torrents de fuyards en Macédoine. Selon des calculs officiels, entre la Thrace et l'Anatolie le nombre des fugitifs atteindra le million. Ici on mesure les dimensions effroyables du désastre grec. Si l'on pense que l'ensemble du peuple grec ne dépasse guère cinq millions et demi de personnes et que la Grèce proprement dite en compte au moins quatre millions, cette fuite signifie que la Grèce est simplement supprimée de toute la côte d'Asie, de la mer de Marmara à Adalia. Le mouvement auquel nous assistons n'est pas une évacuation de population civile comme on en a vu partout pendant la guerre, c'est un véritable phénomène de migration politique, un déplacement de masses ethniques dont les conséquences sont encore incalculables. C'est la Diaspora, toute cette irradiation colonisatrice sur l'autre rive de la mer Egée, qui depuis vingt-six siècles est la gloire et l'ambition de l'hellénisme, et qui aujourd'hui retourne en arrière, pour la troisième fois, après les guerres persiques et les invasions turques sur le sol sec, lumineux et divin de la petite patrie : un cinquième presque de sa population totale que la Grèce doit reprendre d'un coup. Pour comprendre les difficultés d'une absorption pareille, il faut se rappeler le peu de fertilité du sol... On a décidé maintenant, pour abriter provisoirement tous ces gens, que l'hospitalité serait obligatoire. Les comptes faits, on s'est aperçu que sur les quatre millions de la mère-patrie, deux seulement peuvent être utilisés pour cela. A Athènes on doit recevoir un réfugié par deux Athéniens.

Dans son contact séculaire avec l'Asie, toute cette masse a tant mêlé son sang, elle a tant modifié ses mœurs que, bien qu'elle soit profondément hellénisée, elle représente un agrégat particulier qui, pendant un certain temps au moins, ne pourra se confondre avec l'autre. Grecs d'Ionie en fustanelle, Grecs des îles aux larges pantalons crétois, Kurdes aux grands bonnets d'astrakan, nez juifs et barbes arméniennes, Albanais ou Moraïtes, chaque brusque coup de filet dans ce vivier de races qu'est l'Anatolie, ramène des êtres de toutes couleurs et de toutes provenances comme un coup de pioche dans une mosaïque byzantine.

C'est une violente injection d'Orient au cœur vif de la terre hellénique. On pense à cette masse nouvelle qui restera, qui se reproduira, qui maintiendra peut-être — qui peut le dire? — le levain qui fera fermenter encore une fois l'instinct du retour. Car en somme, cette poussée vers l'Asie s'est reproduite trop de fois pour pouvoir être guérie par une défaite. Tous les peuples ont leur rocher de Sisyphe. La Grèce a celui-là. Certes, il faudra laisser passer quelques générations. De ceux-ci qui arrivent, une partie est destinée à mourir sans en voir même une lueur. Et ce sont ceux-là qui font particulièrement pitié quand on les rencontre entassés sur les quais du Pirée ou dispersés dans les petites gares solitaires ou poudreuses de la Thessalie ou de la Locride, rêveurs et inertes, à côté de leurs pauvres ballots de haillons multicolores déchargés à l'ombre des rares groupes d'arbres comme des caravanes dans les oasis. Je vois encore un groupe terrible de femmes rencontré à Larissa, assises le long du mur, en rang et les paupières baissées, immobiles et pâles comme les figures d'une crucifixion gothique. A côté d'elles, une petite fille aux yeux longs et malicieux sous la *mantillola* blanche, qui enfermait l'ovale de son visage très pur, jouait avec un bébé qui était sur ses genoux. Et comme le bébé faisait à un moment la moue comme s'il allait pleurer, d'un geste rapide et gracieux elle prit dans un sac aux couleurs vives une grenade, elle la fit balancer au bout de sa tige devant le bébé qui aussitôt sourit et battit de mains; ce grand fruit chaud et purpurin, tout émail et or, doux comme l'ambre et lumineux comme une fleur, resplendit dans ces haillons tristes comme le fruit d'une terre promise, la terre promise de demain.

Au loin, derrière les limpides routes de l'Egée, on voit réapparaître du haut des collines violettes de l'Attique l'Asie hurlante comme entre deux pures colonnes de marbre pentélique une tempête qui se jette sur la mer.

(Filippo Sacchi : *Corriere della Sera*, 22 octobre 1922)

## IX. — LETTONIE et LITHUANIE

### La réforme agraire et la question de Memel

En Lettonie, les élections prochaines rouleront sur une question intérieure qui dépasse toutes les autres, la réforme agraire. C'est sur cette question qu'est tombé le Ministère Meierovics, immédiatement avant la dissolution de la Chambre. Le cabinet Ulmanis, qui l'avait précédé, était tombé, en juin, sur la même question. Le point principal de cette ques-

tion est, comme en beaucoup d'autres pays de l'Europe orientale, l'expropriation des grands propriétaires et la répartition de la terre entre les paysans et les petits propriétaires. Le Cabinet Ulmanis tomba parce qu'on le jugeait trop favorable aux grands propriétaires. Il fut remplacé par une forte coalition réunissant tous les partis sauf les socialistes de gauche et la minorité allemande. Cette coalition fut cependant battue sur un vote concernant le ministère de l'Agriculture et surtout grâce à une étrange alliance des grands propriétaires et des socialistes de gauche. Le débat roule surtout sur l'indemnité à donner aux propriétaires expropriés. Il semble que la majorité du pays est hostile à l'indemnité et les socialistes de gauche, qui demandent cette solution, proposent que la question soit réglée par un plébiscite. La nouvelle Diète sera donc mise en présence du problème de l'indemnité — problème qui aura une grande influence sur le résultat de élections, puisqu'il touche étroitement aux intérêts d'une grande partie de la population....

Les Etats baltes font de grands progrès vers la consolidation et la stabilité. Le débat des Lettres sur la réforme agraire est un symptôme de stabilisation, car c'est seulement lorsqu'un Etat a une certaine sécurité et stabilité qu'il peut s'occuper des questions intérieures plutôt que des questions internationales. On peut observer cela dans le cas de la Lithuanie où des forces extérieures et les circonstances ont entravé la stabilisation plus longtemps que dans les autres Etats baltes et où, en conséquence, le peuple s'occupe encore de politique étrangère.

*La question de Vilna, la question de Memel ont toujours gêné la consolidation de la Lithuanie.*

On se souvient que, par l'article 99 du traité de Versailles, l'Allemagne était forcée à céder aux Puissances alliées et associées le territoire de Memel. L'avenir de Memel devait être déterminé par les Puissances victorieuses. Pour des raisons qui n'ont plus été officiellement exposées, cette question n'a jamais été réglée et Memel, depuis trois ans, est administrée par les Alliés. Depuis longtemps cette situation aurait dû cesser, car elle est l'occasion d'intrigues de toutes sortes, un centre d'agitation et d'inquiétude. La Lithuanie est la nation la plus étroitement intéressée pour des raisons de race et de voisinage à réclamer le territoire de Memel, s'il doit être séparé définitivement de l'Allemagne. Aux termes du règlement prématuré de la question de Vilna, proposé par M. Hymans et accepté par les Puissances alliées, Memel devait revenir à la Lithuanie. La question a été récemment posée à nouveau par une note du gouvernement lithuanien à la Conférence des Ambassadeurs, note qui indique que la reconnaissance de la Lithuanie par les Alliés et les Etats-Unis « écarte tout obstacle s'opposant à l'union de Memel à la Lithuanie ». Le délai d'exécution a compliqué

le problème. Il y a maintenant deux propositions contraires : Memel peut être donné à la Lithuanie ou elle peut être transformée en « Etat libre » sur le modèle de Dantzig. On dit que la solution de l'Etat libre a l'appui de la Pologne et de la France, car on pense que la France recevrait le mandat de contrôle de l'Etat libre et les Lithuaniens voient dans cette poposition un autre pas vers l'absorption franco-polonaise de la Lithuanie ou au moins vers le contrôle. D'autre part, certains organes de la presse allemande, tout en considérant que cette solution serait « un danger terrible » pour l'Allemagne, assurent que la grande majorité des habitants de Memel la préfèreraient à l'union avec la Lithuanie.

(Leonard Woolf : *Contemporary Review*, octobre 1922)

## X. — RUSSIE

### La situation économique de la Russie, l'Allemagne et les Etats-Unis

Jusqu'à quel point l'Allemagne a-t-elle pu profiter de la situation économique de la Russie et comment le traité de Rapallo a-t-il avancé la reconstruction de la Russie ? L'importance du traité de Rapallo au point de vue politique et économique ne saurait être niée. Les deux pays ont besoin l'un de l'autre et ils ont toujours eu d'étroites relations. En 1913, les exportations de l'Allemagne en Russie formaient les 13,6 % de toutes les exportations allemandes et les exportations de la Russie en Allemagne formaient les 9, 6 % des exportations russes. Le commerce de la France avec la Russie était beaucoup plus faible. De toutes les nations industrielles, l'Allemagne est la plus rapprochée et la plus faible valeur du mark lui permet de vendre à meilleur compte que toutes ses concurrentes. L'importance de l'Allemagne dans la reconstruction de la Russie est admise par les hommes d'Etat alliés aussi bien que par les Américains.

Même avant Rapallo, les chefs allemands comme Stinnes et Krupp montrèrent le plus grand intérêt pour la reconstruction de la Russie. Récemment, la Russie commandait 700 locomotives en Allemagne. 85 étaient déjà arrivées en février 1922. A la fin d'avril, elle concluait un accord préliminaire avec un syndicat allemand pour la reconstruction des maisons démolies de Pétrograd aussi bien que pour l'amélioration des transports dans la ville etc... En échange, l'Allemagne re-

cevait le droit d'exploiter un certain nombre de mines et de forêts. Une compagnie d'édition « le Livre » établissait des dépôts en Allemagne et en Russie. En mai, un service régulier d'aéroplanes était établi entre Berlin et Moscou. Un journal de commerce spécial « L'Exportation dans l'Europe orientale » paraît aujourd'hui en Allemagne et il est absolument consacré au commerce russo-allemand. Un grand nombre de comptoirs et d'hôtels ont été pris aussi par les Allemands et, depuis le Traité de Rapallo, leur nombre a crû de jour en jour. Des prospectus, des listes de prix, des cartes d'Allemagne et des spécimens de marchandises sont envoyés sans cesse aux commerçants russes par les maisons allemandes qui les informent ainsi de la situation du marché allemand.

Il est évident d'autre part que l'Allemagne ne peut sauver la Russie, qu'elle est incapable de remettre en état l'industrie russe. La Russie est dans un état d'épuisement complet.....

Ce dont elle a besoin aujourd'hui, c'est d'argent, d'or et de capital. L'Allemagne avec son fardeau de réparations et son mark sans cesse déclinant ne peut les lui donner. C'est vers les Etats-Unis que la Russie se tourne pour appeler à l'aide. Elle demande des crédits à longue échéance car il est impossible de procéder rapidement à la reconstruction. La reconstruction demandera plusieurs années et l'application des spécialistes les plus avertis. Avec des garanties suffisantes, il y a là des occasions inépuisables pour les hommes d'affaires américains; il est peu probable qu'ils refusent volontairement d'en tirer parti.

(*Current History*, octobre 1922.)

## XI. — ASIE

### La politique anglaise en Perse

*Le « Traveller » de la* Contemporary Review *examine la question de Perse. Pourquoi la Perse est-elle encore indépendante? D'abord parce qu'elle est pauvre, ensuite parce que le gouvernement actuel, tout irrationnel qu'il paraisse, semble le mieux adapté au pays.*

Il faut aussi considérer un troisième point : la Perse est un pays très vaste, mais de population très clairsemée, pauvre en ressources, négligeable au point de vue militaire, de très faible importance au point de vue commercial. Pourquoi est-elle donc importante pour nous autres Anglais? Pourquoi depuis plus d'un siècle, avons-nous considéré cette

puissance de quatrième ordre comme digne de toute notre attention et comme un facteur de première importance dans notre politique en Asie ? La réponse tient en un seul mot : l'Inde. Pour nous, la Perse est moins importante par elle-même qu'à cause de l'Inde. Un Etat musulman indépendant, contigu à l'Afghanistan, au Béloutchistan britannique, au Golfe Persique, à la Mésopotamie, à la Turquie d'Asie, à l'Asie centrale russe, la Perse, le cœur de l'Orient moyen, ne pouvait manquer d être très important pour nous au point de vue politique. Au point de vue stratégique, si nous considérons l'Inde comme un fort, la frontière du nord-ouest devient le rempart, l Afghanistan les défenses extérieures. la Perse le glacis, un glacis que, étant donnée la faiblesse de la Perse un ennemi peut traverser sans rencontrer d'opposition sérieuse. Quel motif trouvons-nous toujours dans notre politique persane depuis 1800 jusqu'à 1921 ? Toujours la sécurité de l'Inde. Tantôt la menace vient des Français, tantôt elle vient des Russes, tantôt elle vient des Turcs. Les intrigues de la Perse en Afghanistan mènent à la guerre anglo-persane. Et ainsi de suite. La menace n'est pas toujours présente. Il y a des périodes pendant lesquelles le ciel est clair. Mais dès que les nuages commencent à rouler à l'horizon de la Perse, la Perse figure de nouveau dans notre politique d'Asie.

De l'examen de la politique anglo-persane, nous devons retenir la nécessité de garder le sens de la proportion, proportion dans l'idée que nous nous faisons de l'importance de la Perse pour nous, proportion dans les moyens que nous devons employer. Il n'est pas douteux qu'à certaines époques, particulièrement pendant la guerre et les trois années qui l'ont suivie, nous avons exagéré l'importance de la Perse et nous avons employé des moyens hors de proportion avec les avantages que nous voulions obtenir. Nous avons payé assez cher cette expérience et il faut espérer qu'elle nous profitera. Personne ne peut lutter contre la géographie, (et c'est ce que nous avons essayé de faire en Perse) ; les conditions géographiques nous ont montré très clairement que notre sphère d'activité politique est dans le Sud. L'importance du Golfe Persique pour l'Angleterre a été définie il y a vingt ans par le capitaine Mahan dans des paroles mémorables qui semblent aussi vraies aujourd'hui que le jour où elles furent écrites :

« Des concessions dans le Golfe Persique... assureront la situation navale de l'Angleterre dans l'Orient ultérieur, sa position politique dans l'Inde. ses intérêts commerciaux dans les deux pays et le lien impérial entre la métropole et l'Australasie ». Pour en revenir au commerce, nous constatons que tout le commerce britannique entre en Perse par le sud — une grande partie par les ports du golfe Persique, le reste à travers la Mésopotamie, par la route Bagdad-Karmanchah-Hamadan ou à travers l'Inde par le Bélouchistan et Seitan. L'importante Compagnie « Anglo-Persian » pour le pétrole a aussi ses puits prin-

cipaux dans le Sud, principalement au nord d'Ahwaz sur la rivière Karoun. En somme : concentration dans le sud et non diffusion vague dans tout le pays devrait être la base de notre politique en Perse.

De notre dernière expérience militaire en Perse, nous pouvons tirer une conclusion : c'est que, si l'Inde était sérieusement menacée d'invasion à travers ce pays, nous devrions renoncer à toute idée de résistance militaire en Perse et lutter contre l'ennemi sur les frontières de l'Inde. Le nombre des troupes de combat que nous maintenions en Perse pendant la guerre était ridiculement petit — probablement deux brigades, — force absolument insuffisante pour s'opposer à toute sérieuse avance. Nos troupes exécutèrent une série de bluffs que, heureusement pour nous, les bolcheviks ne déjouèrent pas. Des forces si restreintes exigeaient cependant des voies de communication longues et exposées, elles étaient mal ravitaillées et coûtèrent de grosses sommes. Qu'aurions nous obtenu en entretenant des troupes plus nombreuses, des divisions au lieu de brigades ? L'idée d'avant-guerre à ce sujet était de lutter contre l'envahisseur loin des frontières de la Perse. Il semblerait préférable de laisser l'ennemi dépenser ses forces dans la traversée des déserts et des montagnes de la Perse et de tomber sur lui à la fin de sa marche en avant. Espérons d'ailleurs qu'une invasion de ce genre restera une conception purement académique pendant bien longtemps encore.

(*Contemporary Review*, Octobre 1922.)

## XII. — AMERIQUE

### 1. — M. William R. Hearst

*Dans le* World's Work, *M. Robert L. Duffus consacre un grand article à William Randolph Hearst, le puissant directeur de soixante-dix journaux des Etats-Unis* « qui eut l'occasion et les moyens de devenir un grand chef libéral et qui est devenu le capitaine d'une vaste et utile agence de publicité ».

*M Hearst est le fils d'un riche* businessman de *San Francisco. Il débuta dans sa ville natale avec l'*Examiner. *C'était alors (il y a trente-trois ans) un jeune homme d'apparence timide dont la voix faisait penser* « au parfum de la violette ».

En 1895, Hearst avait complété son apprentissage ; il avait mis l'*Examiner* à une hauteur dont il ne semble pas être descendu. A New-York le *World* de Pulitzer avait atteint une vente du matin et du soir

d'environ un demi-million et une vente du dimanche de plus de trois cent mille. M. Hearst réalisa ses bénéfices de l'*Examiner* et une partie de son patrimoine et il essaya de satisfaire son ambition en conquérant la place de New-York. Dans les boutiques de Park-Row, il trouva à vendre le *Morning Journal*. Il l'acheta.

Les années qui suivirent assistèrent à la rapide montée du *Journal* bientôt transformé en journal du soir et du *Morning American*, entreprise jumelle. Le *World* de Pulitzer s'était montré plus sensationnel que le *Herald* du premier Bennett, le journal de Hearst dépassa le *World*. Une des premières recrues de Hearst fut Arthur Brisbane, l'un des plus grands et des plus cyniques lanceurs de journaux de tous les temps. M. Brisbane quitta le *World* avec un contrat qui lui promettait, dit-on, un dollar par nouveau lecteur.

D'autres jeunes gens très brillants le suivirent. M. Hearst payait largement, était indulgent sur les notes de frais et prenait l'imagination de ces jeunes gens par la hardiesse et la simplicité de ses plans. Il agit pour son lancement comme un prospecteur de l'Oklahoma cherchant le pétrole. Il pénétra dans les masses stratifiées de l'humanité des villes plus profondément qu'aucun autre directeur de journal avant lui. Il étudia particulièrement les étrangers de naissance, réduisant toute chose au commun dénominateur de deux ou trois instincts ou passions. Les gens qui épelaient à peine l'alphabet s'apprirent eux-mêmes à lire sur ses titres d'une demi-page et ceux qui ne savaient pas lire du tout apprirent dans ses images et dans ses dessins la convoitise, l'envie et la haine.

Il redécouvrit un grand secret : c'est que les masses sont pleines de muets ressentiments, d'impulsions féroces, de folies puériles, de désirs et de rêves inarticulés. Il redécouvrit la nature humaine telle qu'elle existe dans les pauvres quartiers d'East Side aussi bien que dans la Cinquième Avenue. Il redécouvrit malheureusement certains de ses traits les plus misérables et les plus ignobles. Il les entretint par une alléchante sentimentalité, par d'âpres dénonciations des riches et des puissants, par des attaques sauvages contre les « intérêts ». Les disciples du philosophe Freud réduisent le monde aux sens et à l'argent. Hearst a réduit à cela ses journaux avant que personne en Amérique eût entendu parler de Freud.

*M. Duffus étudie ensuite toutes les fluctuations de cette carrière uniquement employée à flatter l'opinion.*

M. Hearst est un capitaine d'industrie qui ne diffère guère, sauf par sa profession, des autres capitaines qu'il continue à attaquer, beaucoup plus par habitude que par conviction.

Il y a des « intérêts » qui ne sont pas moins particuliers que ceux des autres capitalistes : sa ville minière de Lead (South Dakota) est un fief tel que n'importe quel capitaliste pourrait en souhaiter un; sa

grande maison blanche construite sur les collines au nord de San Luis Obispo regarde vers la mer à travers un domaine de proportions royales soigneusement fermé. Il possède un grand ranch au Mexique. Et lorsqu'il a placé ses bénéfices ou financé ses grandes entreprises, il aura bien dû se soumettre à l'influence contaminatrice de Wall Street ou de quelques autres rues pareilles dans d'autres villes que New-York. Si sa sympathie pour l'homme du peuple dure toujours, ce n'est pas qu'il vive la vie ou qu'il partage les intérêts de l'homme du peuple.

Vu dans la perspective des années, il me semble que M. Hearst apparaît comme l'une des figures les plus mélancoliques de ce temps. Il a eu dans le journalisme les plus grands dons qu'un homme ait jamais reçus. Dans sa jeunesse, il a eu, j'en suis convaincu, certains idéals élémentaires de démocratie, de justice pour l'opprimé. Il aurait pu devenir un grand chef libéral. De tout ceci il n'est resté que bien peu de chose, peut-être rien, la plus grande agence de publicité qui soit jamais tombée entre les mains d'un homme, la plus vaste et la plus futile.

*World's Work*, Octobre 1922.

### 2. — Les Orientaux dans la Colombie britannique.

*Les Chinois sont de plus en plus nombreux dans la Colombie britannique. On les y appelait autrefois; ils commencent à devenir des concurrents sérieux pour la population blanche.*

Pendant la guerre, lorsque les ouvriers de race blanche étaient employés au ravitaillement des Alliés, les Chinois améliorèrent leur position. Leurs gages augmentèrent rapidement, et ils commencèrent à faire des affaires sur une grande échelle. Aujourd'hui, on trouve leurs magasins dans les quartiers les plus commerçants des villes. A Victoria, à Vancouver, des îlots entiers leur appartiennent. Ils ouvrent des hôtels là où le voyageur ne trouve pas d'autre gîte. L'humble chariot de colporteur traîné par un cheval décrépit a été remplacé par l'automobile dont la marque anglaise peinte sur le côté cache souvent le nom oriental du propriétaire...

Le Chinois a d'ailleurs conservé les qualités qui le rendaient populaire autrefois. Il est toujours industrieux et discret. Il n'élève pas la voix pour réclamer « ses droits » comme le Japonais. Cependant il a apporté ses défauts et ses vices aussi bien que ses vertus. A travers le Pacifique et les ports, d'énormes quantités d'opium et d'autres drogues entrent en Colombie britannique par l'entremise des Chinois. Dans les villes existent de grands dépôts d'opium et l'habitude de la drogue se répand de plus en plus parmi la population blanche. Ils vi-

vent dans des trous infects indignes de servir d'habitation à des êtres humains.

*Les Japonais ont une attitude beaucoup plus hardie.*

On les trouve dans toutes les branches du commerce et de l'industrie. En beaucoup de domaines, ils sont des concurrents redoutables. Il y a des Japonais marchands de soieries, marchands de jouets, tenanciers de garages. Il y a des banques et des trusts s'étendant sur des villes entières. A Seattle, on a pu constater par un rapport récent qu'un grand nombre d'hôtels et les plus importants, appartenaient à des Japonais.

Autrefois les fermiers et les maraîchers étaient ceux qui appréciaient le plus les services des Orientaux. Aujourd'hui, ces mêmes fermiers font entendre des protestations véhémentes contre l'installation des Orientaux dans les meilleurs districts agricoles de la province. Les Chinois se consacrent presque exclusivement aux travaux ordinaires de la ferme, les Japonais se spécialisent dans la culture des fruits. Les deux races forment leurs colonies de la même façon. Après avoir servi quelque temps comme valet de ferme, l'Oriental achète ou loue un petit lopin de terre. D'où ce petit capital provient, l'homme blanc ne peut le comprendre, sauf dans le cas fréquent où le Chinois emprunte en promettant de gros intérêts au riche Chinois de l'endroit, au *boss*. Ces *bosses* Chinois avancent aux coolies l'argent nécessaire pour payer la taxe d'entrée, ils leur prêtent ensuite de l'argent pour leurs travaux de culture et, par ces moyens, deviennent très riches et très puissants. Les coolies sont dans un état de véritable esclavage.

*La concurrence des Orientaux est terrible pour la main-d'œuvre blanche. Dans les pêcheries de la côte, les Japonais ont su prendre une place énorme. La présence des Jaunes est un très grand danger pour les Américains du Pacifique.*

Le vicomte Bryce déclarait, quelque temps avant sa mort, qu'il n'y avait pas assez de Japonais en Californie pour constituer un danger. Il aurait sans doute pensé la même chose de la Colombie britannique. Mais il aurait persuadé difficilement un Colombien ou un Californien ordinaire de la solidité de son raisonnement. On aurait pu lui demander s'il savait que dans la Colombie britannique, les Orientaux sont 14 pour 100, qu'en 1920 une naissance sur treize était celle d'un oriental. Une immigration continue d'Asiatiques pourra amener de grosses complications et même si l'immigration est arrêtée, les générations à venir auront à résoudre un problème beaucoup plus difficile que celui qui se présente actuellement.

(Lukin Johnson : *United Empire*, septembre 1922)

### 3. — Chez les Esquimaux.

*M. Robert J. Flaherty est allé tourner un film chez les Esquimaux. Le* World's Work *publie ses impressions.*

Le printemps dans le Nord est très lent à venir. C'est seulement dans la dernière semaine de mai que deux oies solitaires étant passées très bas au-dessus du poste, les indigènes sortirent de leurs tentes en s'écriant : « Awyung (le printemps) est revenu ! » A la fin de juin, toute la neige était fondue, sauf les couches profondes qui occupent le fond des ravins et les pentes des collines. Les fleurs arctiques, solides masses de pourpre, de blanc et de jaune jaillirent à travers la mousse roussâtre et couleur de terre des plaines. Maintenant, l'un après l'autre, les vols d'oies sauvages traversaient le ciel et des compagnies de ptarmigans volaient autour du poste, se perchaient même sur les maisons. Les saumons arctiques dont les flancs brillent comme de l'acier et de l'argent déposaient leur frai dans les bouches des ruisseaux qui descendent vers la mer et le long des îles qui sont en face de la côte, on apercevait les multitudes de pigeons de mer et d'eiders qui faisaient leurs nids. Tous les kayacks que nous voyions arriver à la rame étaient pleins jusqu'aux bords d'oies sauvages, de saumons, d'eiders, de douzaines d'œufs à vendre. Le soleil se couchait vers onze heures et se relevait à deux. Il ne descendait guère au-delà de la ligne bleue des collines du nord et sa clarté se répandait toujours dans le ciel, baignant les grands nuages qui flottaient. Chacun maintenant allait dormir quand il en avait envie; et les voix de jeunes gens qui jouaient s'élevaient sans cesse dans l'air.

Nanook (un guide esquimau) ne tenait plus en place... Il savait, nous dit-il un jour, pendant que nous préparions la baleinière pour la mer, où il y avait une grande troupe de baleines blanches. Il les avait vues jouer dans une petite crique resserrée, quelques jours avant, tout en longeant la côte sur son kayack. « Nous pourrions, dit-il, prendre la « big aggie » (l'image).

Les champs de glace flottaient encore le long de la côte. Nous apercevions entre eux les canaux de la mer pareils à des rubans bleu-vert, changeant sans cesse sous la poussée du vent ou des marées. Un large souffle vint du nord-est passant sur la mer et, avant la fin du jour, il ne restait plus de ces vastes champs qu'une mince ligne blanche se perdant très loin dans l'ouest.

Nous rencontrions des masses d'oiseaux sauvages. Sous des falaises de trois cents pieds de hauteur, il y avait des nuages de pigeons de mer et de gros eiders. Leurs cris sauvages se mêlaient étrangement aux échos éveillés par nos coups de fusil et à la rumeur profonde de la mer.

Dans l'île où nous allâmes chercher des œufs de pigeons de mer, les pigeons de mer se posèrent comme des mouches autour de nous à une longueur de bras... Nanook, d'un seul coup de bâton, en abattit trois ou quatre.

Le vent ayant tourné brusquement à l'ouest, les champs de glace revinrent et nous enfermèrent contre les masses de rochers de la côte. Pendant cette détention, nous entrâmes dans les terres chassant les oies sauvages parmi les mares couleur d'étain de la toundra. Les oies sauvages, ayant perdu à ce moment les plumes de leurs ailes, ne pouvaient voler. Les hommes les prenaient à la course, chasse qui, d'ailleurs, dans ces terres spongieuses, était très amusante.

Pendant deux jour nous travaillâmes à avancer par les canaux que la mer ouvrait. Nous traînions le bateau à travers les banquises jusqu'à ce que le canal se refermât. Enfin le vent du rivage vint nous délivrer et nous arrivâmes au pied des rocs en un point que Nanook nous désigna comme : « Culelu lewak noona » (la terre des baleines blanches).

Nous n'osâmes pas nous établir à l'entrée de la crique parce qu'à un mille de distance le bruit d'une rame contre un fusil peut effrayer les baleines et leur faire regagner la mer. Nous campâmes sous la falaise à un mille et demi de là et nous plaçâmes sur la crête un de nos hommes en sentinelle. Nous étions là depuis deux semaines lorsqu'une troupe de vingt baleines environ arriva en nageant de la haute mer. Nanook conduisant la flotte des kayacks rama silencieusement vers la bouche du petit havre. Harry Lander avec sa camera, Akeley, moi avec la camera à main et les rouleaux de films nous gagnâmes la crique par voie de terre. Nous étions à peine à moitié chemin quand le guetteur signala que les baleines étaient entrées. Les kayacks volèrent alors vers l'entrée et les rameurs frappèrent leurs fusils de leurs rames, tirèrent des coups de fusil, poussèrent les plus grands cris qu'ils purent arracher de leurs poumons. Ce bruit assourdissant jeta la panique parmi les baleines. Nanook nous avait expliqué en effet que le tympan des baleines est si sensible que le son les effraie et même les blesse. Leurs têtes blanches comme la neige brillaient au soleil quand elles sortaient de l'eau pour souffler ou lorsqu'elles longeaient la terrible boucle de la crique pour ne trouver que la terre. Plusieurs fois, elles essayèrent de briser le cordon des kayacks, mais elles furent repoussées ou harponnées, lorsqu'elles s'approchaient trop. La lutte dura une heure entière et cinq baleines furent harponnées...

(*World's Work*, Octobre 1922)

*Le Gérant* : A. Bière.

Bordeaux. Impr. J. Bière 18-20-22, rue du Peugue.

# LIVRES NOUVEAUX

**L'Angleterre : sa politique intérieure,** par Edouard Guyot, maître de conférences à la Sorbonne. 1 vol. Delagrave, éditeur (Préface de H.-G. Wells).

La rupture de la coalition et le retour de l'Angleterre à la politique traditionnelle des partis, la chute de M. Lloyd George, l'approche des élections, donnent à ce livre une particulière valeur d'actualité. Tous les grands problèmes, politiques, économiques, financiers qui se posèrent à la Grande-Bretagne entre 1875 et 1914 y sont successivement étudiés. Pour quelles raisons, — sécurité, changement de structure de la société, extrême inégalité dans la répartition des richesses — les questions de politique intérieure ont-elles eu, chez nos voisins, de 1815 à 1914, le pas sur les autres? Quelles furent l'évolution et l'œuvre des deux grands partis historiques, de la fin du dix-huitième siècle aux élections qui, en 1906, portent les libéraux au pouvoir? Et comment la psychologie des nouveaux libéraux de 1906, à la fois réalistes et socialisants, s'oppose-t-elle à celle des doctrinaires de 1832 et des gladstoniens de 1868-1886, dont la question d'Irlande accapare toutes les activités? Quelles ont été les trois étapes parcourues par le Trade-Unionisme anglais, révolutionnaire de 1820 à 1850, empirique et « bourgeois » de 1850 à 1880; de moins en moins politique et de plus en plus économique de 1880 à 1906, avec, en conclusion, la formation du *Labour-Party*, tiers-parti, qui, du fait de l'équilibre parlementaire, va jouer immédiatement avant la guerre, le rôle d'arbitre? Enfin, comment se déroula la crise constitutionnelle de 1909-1911, avec, pour épilogue, la limitation des pouvoirs de la Chambre des Lords? Telles sont les questions auxquelles répond notre éminent collaborateur. Dominant les événements, apparaît une des plus formidables figures de l'histoire contemporaine : dénonciateur des privilèges, M. Lloyd George entraîne, par ses harangues passionnées, toute l'Angleterre plébéienne et puritaine à l'assaut de l'aile encore intacte du vieil édifice féodal. Pour cette œuvre de haut savoir et de pénétrante analyse l'illustre romancier et sociologue H.G. Wells a écrit une préface d'autant plus importante qu'il y examine les formes possibles de coopération entre la France et l'Angleterre.

**Vingt-cinq ans de littérature française.** Tableau de la vie littéraire de 1895 à 1920, publié sous la direction de M. Eugène Montfort. A la librairie de France. 1 Sant'Andrea. L. Marceron. in-4.

Voici une importante et utile publication qui va, en deux tomes, résumer la vie littéraire française depuis 1895 jusqu'à 1920. Tour à tour seront étudiés le poème, le roman, le théâtre, la philosophie, la critique et les essais, l'évolution du langage, les écoles littéraires, les salons littéraires. Des deux fascicules déjà parus, l'un, de Maxime Revon et Pierre Billotey, consacré à l'Académie française, donne l'histoire de la vie académique depuis vingt-cinq ans, réceptions et élections avec portraits, caricatures et fac similés; l'autre, dû à Léon Deffoux, donne l'histoire de l'Académie Goncourt, ses vicissitudes, les difficultés de sa création, les élections et les Prix Goncourt, avec récit des brigues et intrigues depuis 1903. Il est inutile de vanter l'érudition impeccable de Léon Deffoux qui est l'historien attitré de l'Académie Goncourt. Le livre est ailleurs amplement illustré et à chaque page des références bibliographiques ou des citations bien choisies attestent de son souci à ne rien avancer qui ne soit exact.

**Principes de géographie humaine.** par P. Vidal de la Blache. 1 vol. 327 pp. in-8. A. Colin, éditeur.

C'est un volume posthume que publie M. Emmanuel de Martonne d'après les manuscrits de P. Vidal de la Blache. L'œuvre est inachevée; il manque au moins dans la première partie un chapitre sur l'agglomération américaine et, dans la troisième, l'auteur aurait certainement traité longuement des villes. Du moins, des pages en étaient rédigées qui ont été groupées à la fin de l'ouvrage sous le titre de fragments avec d'autres sur la formation des races, la diffusion des inventions (la charrue, la route, les animaux de trait) les genres de vie et domaines de civilisation. Mais tel qu'il se présente, interrompu par la mort, le livre forme un tout exceptionnel, riche de vie et de pensée; on y admire une érudition étonnante, la multitude des exemples empruntés aux pays les plus variés, et, surtout, la manière dont le point de vue historique pénètre, domine, inspire l'examen, le classement, l'explication de tous les faits. Trois grandes parties se détachent : la répartition des hommes sur le globe, les formes de civilisation (groupements et milieux); les instruments et le matériel (les moyens de nourriture, les matériaux de construction, les établissements humains); la circulation (les moyens de transport, la route, les chemins de fer, la mer). Voici un livre que liront avec profit historiens, géographes et sociologues. Il faut remercier M. Emmanuel de Martonne d'avoir pris le soin pieux de réunir ces pages capitales « fruit de toute une vie d'études et de méditation ».

Imprimerie BIÈRE
18-20-22, rue J. P...
BORDEAUX

DEC 1 2 1983

P
Fr.Lit.
V

Vie des Peuples
t.8,no.31(1922)

59

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY